This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

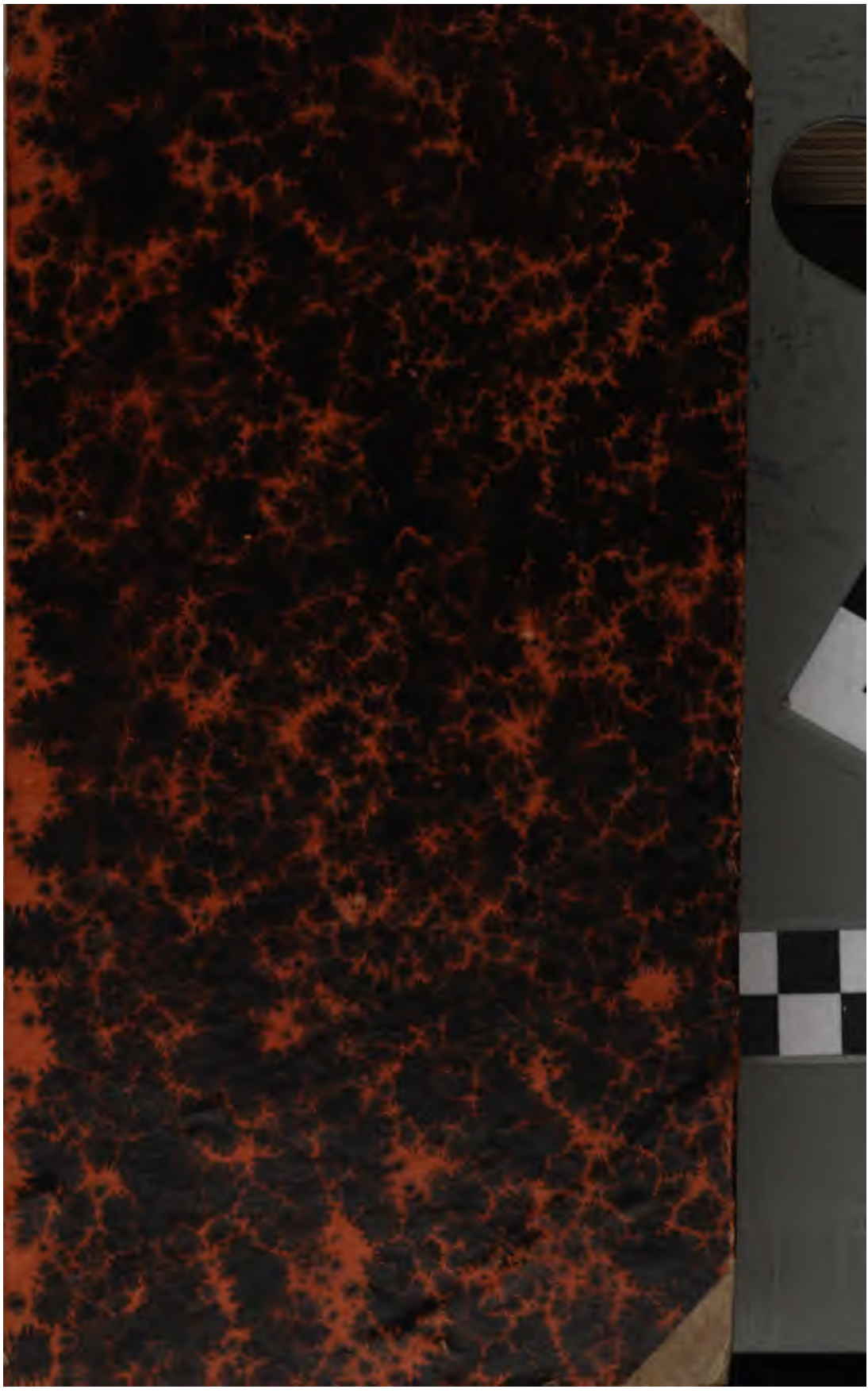
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



LA

DIVINE COMÉDIE

DE

DANTE ALLIGHIERI.

LE PARADIS.

Propriété de l'Auteur.

Elvira Rossi dis. e inc.

TOME PREMIER.

LA

DIVINE COMÉDIE

DE

DANTE ALLIGHIERI

LE PARADIS

TRADUCTION NOUVELLE EN VERS FRANÇAIS

(TERCET ET TRIPLE RIME)

Précédée d'une Chronologie de la vie de Dante — D'un Discours préliminaire — Traducteurs modernes anglais, allemands, français — Dante et Klopstock — Dante poète satirique etc. Et suivie de notes :

PAR M.

HIPPOLYTE TOPIN

ANCIEN PROFESSEUR DE LITTÉRATURE AU COLLÈGE ET A L'ÉCOLE NORMALE D'AIX (BOUCHES-DU-RHÔNE) CORRESPONDANT DES ACADÉMIES D'AIX, DE VALDARNO DEL POGGIO (ITALIE) ET DE LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE MARSEILLE.

Sit mihi divini tantum vestigia vatis
Posse sequi, summoque volans dum tendit olympo
Sublimem aspicere et longe observare tumultu.
VAN. PRUD. RUST.

TOME PREMIER.

PARIS : A. ALLOUARD, LIBRAIRE.
PAVÉE SAINT ANDRÉ-DES-ARTS.

1862.

p6724
.1-2

Sit mihi divini tantum vestigia vatis
Posse sequi, summoque volans dum tendit olympo
Sublimem aspicere et longe observare tuendo.

VAN. præd. rust.

EXPLICATION DES PLANCHES.

—

TOME PREMIER.

N. 1. Portrait de Dante, d'après une peinture sur bois du 13me siècle, de l'Académie des Beaux-Arts de Pise . . . . . Pag 3

N. 2. Dante montant l'escalier de l'exil

Tu proverai. . . . . .
. . . . . com' è duro calle,
Lo scendere e il salir per l'altrui scale.

d'après le tableau de Rapisardi, peintre sicilien. . . « 176

N. 3. Portrait de Can-grande de la Scala . . . . . « 313

N. 4. Portrait de Bartolomeo son frère aîné. L'un et l'autre d'après Bernardino d'India peintre de Vérone, de l'école de Paolo Caliari ; portraits authentiques qui faisaient autrefois partie du Musée Giovio de Côme. . . . . « 325

TOME DEUXIÈME.

N. 5. Portrait de Béatrix d'après un tableau du 14me siècle, découvert par Missirini . . . . . « 3

Preg. Sig.

Molte grazie Le debbo, Signore, pel dono cortese, e del lungo amorevolmente posto da Lei nella lettera [illegible] della Stile e del verso francese non tocca a me giudicare; ma se Francesi voleste pienamente apprezzare il lavoro di Lei, però tanto saper un Italiano quant' per conoscere le difficoltà innumerabili delle quali non poche mi pajono assolutamente da Lei superate. E, per cavarne un qualche esempio, se in [illegible] ben suona la gloria di Colui, nel [illegible] di celui non avrebbe la dignità di Dieu, che suona ancora più affettuoso alla nostra lingua era [illegible] nella traduzione Par l'univers [illegible] più [illegible] e più vero che nel Virgil[illegible] Infusa per artus Mens agitat [illegible] di Lei era forza dire Dans l'univers non vale altrettanto, ma non è senza [illegible]: se Par une part plus e moins [illegible] più [illegible] agli [illegible] ammiratori Dante non sia fuori rigore ai [illegible] tuoi versi; cotesto è scusa a quel [illegible] dove avere d'indeterminato il suo [illegible] D'autre part, e di non fedele la ou [illegible] ridicolo [illegible]

ll' intense; bella parola che ben regge il rem
non impropria alla gloria di Dio, del qual
urlando, e Dante e la Bibbia debbono pur u
e imagini che tengono del corporeo più anc
a di questa. In Francese era impossibile
re appieno che tutto muove, giacchè nell'a
tesso italiano questa parola non ha più i
osofici significati che nel concetto di Dan
ioè creare, e la creazione non solo mantene
o ma sempre mandando innanzi e accres
o, continuare. Questo è ingegnosamente a
ennato da Lei nel grandit; senonchè il
neut che vien poi, ne perde efficacia, e
ent che precede, gliela scema, sebbene il
nento sia conserto nel testo con arte. Pe
nètre et resplendit è d'armonia non me
bella che in Dante: e oserei dire che al ve
~~che~~ Ridire: Nè sa ne pur qual di lassù a
scende è pareggiabile il suo Que nul ne
sait, ne peut le redire aux mortels. L'es
Lei tante volte penetrato con acume, agl
stessi Italiani caro, nel sentimento di Da
te, mi fa, confesso, maravigliare. Ruc
enni he provino la sincerità della stim
con cui mi dico)

Il Ag. Oss. Fin

Suo obb.
N. T. ...

CHRONOLOGIE DE LA VIE DE DANTE

	Ans
Dante (autrement dit Durante) nait à Florence d'Allighieri (deuxième de ce nom) et de Donna Bella.	1265.
La faction Guelfe, née en 1215 avec la faction Gibeline à Florence par la mort de Bondelmonti, chasse la faction opposée.	1267.
Dante assiste à une fête à la maison de Folco Portinari et devient amoureux de Bice ou Béatrice fille de ce Foulques, agée alors de huit ans.	1274.
Les Gibelins chassés depuis treize ans rentrent à Florence.	1280.
Béatrix se trouve alors mariée dans la famille de Simon de' Bardi.	1287.
Dante avait déjà étudié la Grammaire, la Rhétorique, la Dialectique, la Géométrie, la Musique, l'Astronomie, en partie à Florence, en partie à Bologne et à Padoue; à peu près à cette époque, et non plus tard que 1289, il médita le plan de sa Comédie. Voyez la 2.me strophe de la chanson: *Donne che avete intelletto d'amore.*	
Le Roi Charles II (Novello) se rend à Florence accompagné de son fils ainé Charles Martel, qui se lie d'amitié avec Dante. Les Gibelins d'Arezzo chassent les Guelfes, qui sont secourus par les Florentins. L'armée traverse le Casentin, arrive auprès	1289.

1289. de Bibbiena en un lieu appellé Campaldino. On en vient aux mains, le 11 Juin. Dante combat contre les Arétins dans les premiers rangs de la cavalerie. Après diverses vicissitudes les Arétins sont mis en déroute. Au mois d'Août de la même année les Florentins unis aux Lucquois vont ravager le territoire des Pisans; après vingt-cinq jours d'incursion, ils se retirent, assiégent et prennent Caprona.

1290. Le 9 Juin Béatrix meurt. Dante pour oublier ses peines, ses ennuis, se livre à l'étude de la théologie et de la philosophie pendant deux ans et demi; il écrit la *Vita nuova*.

1292. Il épouse Gemma di Manetto Donati dont il eut avant son exil Pietro, Jacopo, Gabriello, Eliseo, Bernardo et Beatrice. (1)

1297. Dante de noble qu'il était se fait plébéien, et s'inscrit dans l'art des Médecins et Apothicaires en vertu de la loi de 1293, qui excluait les nobles des emplois de la république; il met au jour ses rimes dans l'intervalle de cette année à 1301.

1300. Les chefs des deux familles de Pistoie, les Cancellieri blancs, et les Cancellieri noirs, ennemis mortels, sont appelés à Florence pour mettre un terme à leurs scandales réciproques. Florence, outre sa division en Guelfes et Gibelins, se partage encore en noirs (les Donati), en blancs (les Cerchi).

Le 23 Avril Vieri des Cerchi célèbre un banquet; la femme d'un certain Bernardo Donati s'étant crue insultée en réfère à son mari qui, s'en étant plaint vainement aux Cerchi, assaille l'un d'eux dans le voisinage de son domicile, et le frappe d'un couteau. Sept jours après le jour des calendes de Mai, les deux partis s'attaquent, et il reste un grand nombre de blessés de part et d'autre. Les chefs des Guelfes ont recours au Pape pour qu'il y porte remède. Le Pape leur envoie le Cardinal Mathieu D' Acquasparta. Le 15 Juin Dante est nommé prieur pour deux mois. Acquasparta tente de remettre la paix dans la cité, mais n'en venant point à bout, il l'excommunie et

Ans

se retire. On exile aux frontières les chefs des deux partis et autres, parmi lesquels se trouvait Corso Donati. Celui-ci rompt son ban et va à Rome trouver Boniface VIII; on délibère d'envoyer à Florence, pour pacifier l'état, Charles sans Terre, frère du Roi de France. 1300.

Dante va comme ambassadeur auprès du Pape pour s'opposer à sa venue, mais en vain. Charles sans Terre arrive à Sienne, d'où il envoie à Florence Francioso Chierico, et un gentilhomme provençal. Le Conseil général s'assemble; il fut d'avis, sauf le corps des boulangers, qu'on laissât venir Charles, et qu'on le reçut avec tous les honneurs dûs à son rang; il arrive en effet le jour de la Toussaint. 1301.

Les blancs prennent la fuite; le Cardinal Acquasparta retourne, il excommunie de nouveau la cité et repart.

Charles part pour Rome, puis revient à Florence; on exile plus de six cents citoyens, du nombre desquels se trouvait Dante alors ambassadeur auprès du Pape. Charles repasse à Rome pour aller à l'entreprise de la Sicile. — Dante subit deux arrêts de condamnation, l'un le 27 Janvier, l'autre le 10 Mars — il s'éloigne de Rome, va à Sienne, de là à Arezzo, retraite des exilés. — De Guelfe il se fait Gibelin. — Il se lie d'amitié avec Uguccione della Faggiuola. 1302.

Scarpetta des Ordelaffi et les exilés se soulèvent contre Florence; mais ils sont dispersés par Folcieri da Calboli à Puliciano près du bourg St. Laurent. Dante est envoyé à Barthélemi de la Scala Seigneur de Vérone pour réclamer du secours. 1303.

Le Pape Benoit XI envoie le Cardinal Nicolò da Prato, originaire d'Ostie, pour réorganiser Florence. Propositions de paix entre les exilés et ceux de l'intérieur. Représentation des supplices de l'enfer sur l'Arno le jour des calendes de Mai. Son pont se brise, et un grand nombre de spectateurs se noient. Le Cardinal d'Ostie travaille en vain pour la paix. Courroucé 1304.

	Ans
trouve à Pise sous la protection d'Uguccione della Faggiuola ; il écrit l'ouvrage de la *Monarchie.*	1313.
Il se rend à Lucques vers le mois de Juin, il publie le *Purgatoire.*	1314.
Quatrième condamnation contre Dante	1315.
Dante se retire près de Can Grande Seigneur de Vérone.	1316.
On offre à Dante de le laisser rentrer dans sa patrie, mais à condition qu'il fera amende honorable à St. Jean ; il refuse ; — il reste exilé.	1317.
Dante à Gubbio.	1318.
Dante à Udine.	1319.
Dante à Ravenne chez Guido da Polenta. Il finit vers ce temps la Cantique du *Paradis.*	1320.
Là il y meurt le 14 Septembre agé de 56 ans.	1321.

ll' intense, bella parola che ben regge il resto
non impropria alla gloria di Dio, del qual
urlando, e Dante e la Bibbia debbono pur u
imagini che tengono del corporeo più anc
a di questa. In Francese era impossibile
re appieno che tutto muove, giacchè nell'i
tesso italiano questa parola non ha più i
osofici significati che nel concetto di Dan
ioè creare, e la creazione non solo mantene
o ma sempre mandando innanzi e accres
o, continuare. Questo è ingegnosamente a
nnato da Lei nel grandit; senonchè il
neut che vien poi ne perde efficacia, e
ent che precede, gliela scema, sebbene il
mento sia conserto nel testo con arte. Pi
nètre et resplendit è d'armonia non me
bella che in Dante: e oserei dire che al ve
~~che~~ ridire: Nè sa ne pur qual di lassù a
scende è pareggiabile il suo Que nul ne
sait, ne peut le redire aux mortels. L'es
Lei tante volte penetrato con acume, agl
stessi Italiani raro, nel sentimento di Da
te, mi fa, confesso, maravigliare. Ruc
enni he provino la sincerità della stim
con cui mi dico)

30 Ag. 65. Fir

Suo obb.
N. T.

CHRONOLOGIE DE LA VIE DE DANTE

	Ans
Dante (autrement dit Durante) nait à Florence d'Allighieri (deuxième de ce nom) et de Donna Bella.	1265.
La faction Guelfe, née en 1215 avec la faction Gibeline à Florence par la mort de Bondelmonti, chasse la faction opposée.	1267.
Dante assiste à une fête à la maison de Folco Portinari et devient amoureux de Bice ou Béatrice fille de ce Foulques, agée alors de huit ans.	1274.
Les Gibelins chassés depuis treize ans rentrent à Florence.	1280.
Béatrix se trouve alors mariée dans la famille de Simon de' Bardi.	1287.
Dante avait déjà étudié la Grammaire, la Rhétorique, la Dialectique, la Géométrie, la Musique, l'Astronomie, en partie à Florence, en partie à Bologne et à Padoue; à peu près à cette époque, et non plus tard que 1289, il médita le plan de sa Comédie. Voyez la 2.me strophe de la chanson: *Donne che avete intelletto d'amore.*	
Le Roi Charles II (Novello) se rend à Florence accompagné de son fils ainé Charles Martel, qui se lie d'amitié avec Dante. Les Gibelins d'Arezzo chassent les Guelfes, qui sont secourus par les Florentins. L'armée traverse le Casentin, arrive auprès	1289.

1289. de Bibbiena en un lieu appellé Campaldino. On en vient aux mains, le 11 Juin. Dante combat contre les Arétins dans les premiers rangs de la cavalerie. Après diverses vicissitudes les Arétins sont mis en déroute. Au mois d'Août de la même année les Florentins unis aux Lucquois vont ravager le territoire des Pisans; après vingt-cinq jours d'incursion, ils se retirent, assiégent et prennent Caprona.

1290. Le 9 Juin Béatrix meurt. Dante pour oublier ses peines, ses ennuis, se livre à l'étude de la théologie et de la philosophie pendant deux ans et demi; il écrit la *Vita nuova*.

1292. Il épouse Gemma di Manetto Donati dont il eut avant son exil Pietro, Jacopo, Gabriello, Eliseo, Bernardo et Beatrice. (1)

1297. Dante de noble qu'il était se fait plébéien, et s'inscrit dans l'art des Médecins et Apothicaires en vertu de la loi de 1293, qui excluait les nobles des emplois de la république; il met au jour ses rimes dans l'intervalle de cette année à 1301.

1300. Les chefs des deux familles de Pistoie, les Cancellieri blancs, et les Cancellieri noirs, ennemis mortels, sont appelés à Florence pour mettre un terme à leurs scandales réciproques. Florence, outre sa division en Guelfes et Gibelins, se partage encore en noirs (les Donati), en blancs (les Cerchi).

Le 23 Avril Vieri des Cerchi célèbre un banquet; la femme d'un certain Bernardo Donati s'étant crue insultée en réfère à son mari qui, s'en étant plaint vainement aux Cerchi, assaille l'un d'eux dans le voisinage de son domicile, et le frappe d'un couteau. Sept jours après le jour des calendes de Mai, les deux partis s'attaquent, et il reste un grand nombre de blessés de part et d'autre. Les chefs des Guelfes ont recours au Pape pour qu'il y porte remède. Le Pape leur envoie le Cardinal Mathieu D' Acquasparta. Le 15 Juin Dante est nommé prieur pour deux mois. Acquasparta tente de remettre la paix dans la cité, mais n'en venant point à bout, il l'excommunie et

Ans

se retire. On exile aux frontières les chefs des deux partis et autres, parmi lesquels se trouvait Corso Donati. Celui-ci rompt son ban et va à Rome trouver Boniface VIII; on délibère d'envoyer à Florence, pour pacifier l'état, Charles sans Terre, frère du Roi de France. 1300.

Dante va comme ambassadeur auprès du Pape pour s'opposer à sa venue, mais en vain. Charles sans Terre arrive à Sienne, d'où il envoie à Florence Francioso Chierico, et un gentilhomme provençal. Le Conseil général s'assemble; il fut d'avis, sauf le corps des boulangers, qu'on laissât venir Charles, et qu'on le reçut avec tous les honneurs dûs à son rang; il arrive en effet le jour de la Toussaint. 1301.

Les blancs prennent la fuite; le Cardinal Acquasparta retourne, il excommunie de nouveau la cité et repart.

Charles part pour Rome, puis revient à Florence; on exile plus de six cents citoyens, du nombre desquels se trouvait Dante alors ambassadeur auprès du Pape. Charles repasse à Rome pour aller à l'entreprise de la Sicile. — Dante subit deux arrêts de condamnation, l'un le 27 Janvier, l'autre le 10 Mars — il s'éloigne de Rome, va à Sienne, de là à Arezzo, retraite des exilés. — De Guelfe il se fait Gibelin. — Il se lie d'amitié avec Uguccione della Faggiuola. 1302.

Scarpetta des Ordelaffi et les exilés se soulèvent contre Florence; mais ils sont dispersés par Folcieri da Calboli à Puliciano près du bourg St. Laurent. Dante est envoyé à Barthélemi de la Scala Seigneur de Vérone pour réclamer du secours. 1303.

Le Pape Benoit XI envoie le Cardinal Nicolò da Prato, originaire d'Ostie, pour réorganiser Florence. Propositions de paix entre les exilés et ceux de l'intérieur. Représentation des supplices de l'enfer sur l'Arno le jour des calendes de Mai. Son pont se brise, et un grand nombre de spectateurs se noient. Le Cardinal d'Ostie travaille en vain pour la paix. Courroucé 1304.

quoddam prodire tenus, il est un certain jusqu'à, jusqu'où l'on peut aller, ce point existe, on ne saurait le nier; mais c'est à la pensée persévérante à le saisir, c'est à l'expression à l'arrêter au passage.

Le *nec verbum verbo curabis reddere*, consécration de la vénérable antiquité, si déjà sa déchéance n'est prononcée, subira sans doute un jour le sort du *nascuntur poeta, fiunt oratores*, que la philosophie cartésienne a refoulé dans les erreurs (Romiguière, *leçons de métaph.*). Les traducteurs, à quelque langue qu'ils appartiennent, n'ont qu'à suivre en prose la route des Dussault, des Guerault, des Burnouf, des Leclerc, des Nisard etc. En vers celle des Chénier, des Wailly, des Pongerville etc. Si c'est un mérite vulgaire que de traduire, c'en est un bien grand que d'avoir traduit comme ces modèles; et quand plus d'une fois l'Institut a couronné des traductions, il a non-seulement reconnu et récompensé le talent, mais encore le service rendu aux langues, et à la littérature comparée.

Il n'entre point en notre pensée, ni dans notre cadre, de rien statuer sur la prééminence des principales langues de l'Europe, ni sur leur génie à reproduire plus ou moins fidèlement les créations extra-nationales, ni même de les caractériser à fond: nous le laissons à de plus experts. Charles-Quint s'amusa jadis à les qualifier dans un de ses moments de belle humeur; inutile de le rapporter ici; pas un collégien qui ne le sache. Les grammairiens nous le donnent à la suite de la classification du langage des animaux. Nul, certes, n'était plus capable de juger des idiomes que l'Empereur-Roi. Il l'a fait, il est vrai, d'une manière très et trop synoptique, mais il ne pouvait en dire plus ne les ayant considérés, que sous le point de vue euphonique ou musical. Si nous les effleurons ici, c'est seulement pour transition. Prenons garde toutefois, en cherchant à les apprécier, de ne pas tomber dans l'erreur de ces princes latins qui, devisant de leurs épouses, voyaient, chacun dans la leur, la plus belle, la plus vertueuse, la plus fidèle, la plus..... enfin tout ce qu'on voit de plus superlatif dans un superlativement aimé et admiré.

L'anglais, avec sa vocabulation anglo-saxonico-normande, sœur hémisphérique du français, et, avec lui, souverain du monde, marche comme lui dans sa force et dans sa liberté.

L'Allemand, oh, l'allemand, depuis que le Roi-mécanicien l'a stygmatisé, il est resté dans l'opinion publique la langue des chevaux. Il l'est en effet, car jamais nos seigneurs les chevaux n'ont parlé plus diplomatiquement que dans l'assemblée de leurs états du temps du poète Gleim. Mais depuis que Voltaire en eut ricané avec la baronne de Thundertentrunk, il asphyxia dans le gosier de ses Francs cette langue à laquelle Charlemagne avait ajouté de nouveaux mots. Aucuns après lui, malicieux penseurs, oreilles sybaritiques, palais à luette délicate, prétendent, par une comparaison toute moderne, que l'Allemand produit sur eux l'effet de la plume métallique entre les mains d'un écrivassier qui, callygraphe avorté, ne sait ni ne peut la faire articuler; ils disent qu'elle rape, râle, gratte, bronche, racle, *froufroute*, crache, s'ébrèche, craque..... Rien de tout cela; et

même bien plus que tout cela si l'on veut. L'Allemand plein, viril, abondant, thyrtéen, pindarique, gronde l'hymne guerrier, ou le cantique saint, tel l'airain des batailles, ou l'ouragan des mers. Doux, limpide, suave, tel il fait soupirer la romance, et gémir l'élégie, et résonner l'idylle. Superbe suzerain des idiomes du nord, noble, profond, philosophique, il leur impose son calme, sa gravité, sa raison: Kant et Klopstock en on fait l'un la prose, l'autre les vers, et Körner en créa l'harmonie.

Le Castillan, descendance de l'Arabe, vit de figures d'éclat, de métaphores hyperboliques, de comparaisons géantes; fier, ambitieux, sonore, il fut dans sa destinée d'imprimer le caractère de sa grandeur sur le nouveau monde, quand plusieurs siècles auparavant, fourvoyé dans le dialecte romane, et dans le provençal, il avait préparé la renaissance des lettres en Italie, et l'avénement de la langue du *bel si*, et l'enfantement de la Divine Comédie.

CARACTÈRE DE LA DIVINE COMÉDIE ET DE SON PROTAGONISTE.

Le protagoniste de la grande trilogie, le moi dantesque, ce moi solennel, *magni nominis umbra*, ne serait-il pas dans le cas de ces grands héros de l'histoire que, selon Bossuet, la main de Dieu a fait naître sur la route du temps pour manifester sa providence, et la faire servir à instruire les hommes?

La Divine Comédie est la consécration du christianisme, un hymne toujours retentissant en son honneur, une excitation continuelle à bien vivre; elle est la glorification de l'empire, l'apothéose des vertus, le stygmate flétrissant des crimes, des vices sans acception des personnes; elle est enfin l'âme, l'esprit, la vie de son protagoniste. Toute la science connue jusqu'alors s'y revêt d'un dialecte savant, d'une poésie originale, qui coule comme goutte à goutte de la plume du poète. Son étude faite consciencieusement, de bonne foi, sans prévention, vers par vers, tout ce qu'a de vrai le fond de l'idée sous le voile d'une expression emblématique, étudiée, subtile parfois, révèle une intelligence surhumaine, on dirait même inspirée, prophétique. Dante *pius in Christum, pius in ecclesiam, pius in pastorem* (de Monarchia) est le type conservateur de la tradition sacrée, un véritable croyant, un sujet soumis, l'apologiste éloquent et sincère de l'autorité représentative quelle qu'elle soit, qui se respecte et fait respecter en soi la religion et la justice. Il est le palladium de l'unité, de la liberté, de la régénération de l'Italie; il est la prosopopée vivante de sa patrie telle que l'avaient fondée grande, vertueuse, ennoblie, telle que l'avaient vue ses pères jusqu'à l'époque de sa décadence d'alors. Resumé de tous les genres de littérature la Divine Comédie est l'oeuvre la plus sublime, la plus courageuse que pouvait concevoir le moi Dantesque convaincu sans orgueil (quoiqu'on en ait dit) de la supériorité de son génie, et que fort de l'invariabilité de ses principes il pût lancer dans la postérité à la face d'un siècle détestable. On nous saura gré sans doute de reproduire ici

l'appréciation qu'a faite de la Divine Comédie, et du génie de Dante, Nodier, un de ces estimables écrivains qu'on est forcé d'aimer en les lisant.

« Le premier génie fantastique de la renaissance par ordre de date, et aussi « par ordre de supériorité, car, dans les chefs-d'œuvre qui le révèlent, le génie « n'est pas progressif, c'est Dante. Il arriva de lui-même, et tout seul, au der- « nier crépuscule d'une société finie, à la première aube d'une société commen- « cée; et quoiqu'il eût ouvert la carrière, il la remplit toute. Il est vrai qu'il plaça « le théâtre de sa terrible fantasmagorie sous la protection des croyances de son « temps; mais il le fit sien par les passions, par les acteurs, et même par les « détails de la scène, qui ne sont ni homériques, ni virgiliens, mais dantesques. « On trouve souvent aujourd'hui des critiques pleins de goût, qui déplorent l'er- « reur de cette magnifique imagination, et la confusion apparente de cette fable « poétique, où le Virgile du moyen âge prend pour introducteur dans l'enfer chré- « tien le Virgile du paganisme. Cette idée est cependant le pivot de sa composi- « tion, et c'est elle qui la rend sublime. L'enfer d'une théogonie particulière au- « roit été trop étroit pour une si large invention. Il falloit que Dante s'y précipitât, « sur le torrent des siècles, sans ménagement pour les formes circonscrites d'une « timide épopée; et ce qu'il a conservé des idées universellement reçues est au « contraire une concession très-ingénieuse et très-légitime au mytisme de son « époque, qui étoit de sa propre nature une des pièces essentielles de *la Divine* « *Comédie*, mais qui ne pouvoit en former l'âme exclusive dans cette conception « de géant. Aussi l'enfer de Dante ne ressemble à aucun des innombrables enfers « que la sombre mélancolie des poètes a inventés, et qui rappellent plus ou moins « entre eux le *vade in pace* du monachisme et la chambre des tortures de l'in- « quisition. Dans son architecture colossale, il contient tous les enfers, et il est « propre à recevoir pendant les siècles éternels les générations des méchants. Cette « création atrabilaire ne doit pas être mesurée au compas de l'artiste et aux unités « du rhéteur. Sa grandeur est dans sa liberté sans frein, dans le droit conquis « de faire jouer incessamment sur le miroir à mille facettes de l'imagination tous « les aspects de la vie, tous les reflets de la pensée, tous les rayons de l'âme. Il « ne faut lui chercher, je ne dis pas un modèle, mais un objet de comparaison, « que dans l'Apocalypse de saint Jean; il faut moins lui chercher des imitateurs « heureux dans les siècles qui l'ont suivi; car c'est ici l'œuvre spéciale d'une « époque, et l'homme de génie qui l'a conçue étoit à lui seul l'expression d'un « siècle dont on ne peut séparer son individualité sans la mutiler..... La tradition « révérée de *la Divine Comédie* n'a pas produit un ouvrage remarquable du « même genre chez le peuple de la terre qui sait le mieux l'apprécier. Elle est « restée comme un monument inviolable et inaccessible des temps reculés, à la « frontière extrême de la littérature italienne, et le respect qui s'attache au cho- « ses sacrées paroît la défendre à jamais de l'impuissante témérité des copistes. »

TRADUCTEURS MODERNES, ANGLAIS, ALLEMANDS.

Dante n'était plus, mais son livre lui survivait; à sa suite s'élevèrent commentaires, scoliastes, éditeurs, interprètes publics, traducteurs. Batines dans sa *bibliografia dantesca*, a énuméré toutes les éditions publiées jusques à son époque; elles vont en augmentant du XV. au XIX. siècle. Le nombre en est aujourd'hui indéfini, preuve incontestable de la popularité toujours croissante du vieux père Allighieri.

Laissant de côté tout ce qu'on a écrit sur les traductions des siècles antérieurs nous ne nous arrêterons qu'aux principales de ce dernier siècle.

En Angleterre Boyd a publié une traduction en prose à Londres, 3 vol. in 8. 1802. Tarver une autre après lui; elles ont jeté peu d'éclat. Carry en 1806. enchérit sur ceux-ci en présentant la Divine Comédie en vers anglais *sciolti*. Ce genre de poésie, aurait dû lui faciliter les moyens d'être plus littéral, plus vrai, plus voisin de son modèle, et il reste aujourd'hui le moins goûté des traducteurs en vers dans cette langue.

O'Donnel moine irlandais dans les sept ans qu'il est resté à la Vallombreuse de Florence a traduit en prose les trois poèmes, les a dédiés à la jeunesse irlandaise. Traduire littéralement Dante, dit-il, est une chose moralement impossible (jusqu'à un certain point pourtant), paraphraser aurait défiguré l'original, j'ai donc dû tenir un juste milieu.

Sa traduction est assez littérale, élégante mais un peu molle, résultat dû au système qu'il s'était proposé. Cayley a traduit en vers le Purgatoire seulement. Il a adopté la *terzina* de Dante, telle que nous l'avons suivie nous-même sauf dans quelques chants (voir Parad. notes Chant 3.). Le style de Cayley est plus travaillé que celui de Carry, sa poésie plus soignée, et sa littéralité plus exacte, malgré la difficulté de la triple rime.

Le nombre de vers de chaque chant est égal à celui de Dante, sauf que dans, le premier chant du Purgatoire il a rendu les 136 vers de l'original par 130, les 133 du second par 139, les 133 du septième par 135; tout le reste est vers pour vers.

CHANT I. DU PURGATOIRE.

TRADUCTION DE CAYLEY.

Now hath my intellectual bark to make
Full sail, on better waters voyaging,
And leaving sea so savage on her wake;

And of that second kingdom I will sing,
  In which the soul of man is freed from stain,
And grows deserving unto heaven to spring.

But here let rise dead Poesy again;
  O sacred Muses, since I am your own,
And somewhat raise, Calliope, thy strain;

Attending on my vers with such a tone,
  As to despond the wretched Picæ made,
Feeling it smite, that mercy could be shown.

Sweet sapphire hues the Orient overlaid,
  Accumulating on the still aspect
Of stainless air, through the first orb; which made

My bosom its delights to recollect,
  So soon as I escaped that deathy air,
Which dismally my face and thoughts had fleckt.

The glorious planet, that makes lovers dare,
  Had caused to smile the total Orient,
Veiling the Fishes, which her escort were;

When, turning toward the right, I stood intent,
  On yonder pole, and saw four stars, unseen
For ever since the primal race were spent.

The heavens appeared joyous of their sheen!
  O quarter of the North! a widowed site
Art thou, that barred from viewing such hast been.

When I had looked from their confronting light,
  As somewhat toward the other pole I bore,
Where now the Carle his Wain was out of sight;

Fast by my side I saw an old man hoar,
  In aspect worthy of such reverence,
That son to father never oweth more.

Long was his beard, envowen white and dense,
And well agreed its color with his hair;
Two curls upon his bosom lapsing thence.

The rays of the four hallowed splendors there
His countenance did with such a lustre crown,
I saw him as the sun before me were.

" Who are ye twain, that up the channels brown
Are fled, avoiding your eternal cell?"
Said he, and moved his honorable down.

" Who guided, or who gave you light so well,
Emerging from the glooms profound that keep
In ever-during black the infernal dell?

Is breach so made in statutes of the deep,
Or change of new decrees in heaven enrolled,
That damnèd you upon my bulwarks peep?"

Thereat my guide upon me laid his hold,
And by his hands, and both by look and word,
My knees and eyes to reverence he controlled.

Then answered, " Of myself I have not stirred;
From heaven came down a lady, at whose prayer
My help to this man's rescue I conferred.

But since it is thy will, we should declare
Of our condition more, its truth to give,
My will to keep it from thee cannot dare,

This man hath never seen the latest eve,
But was so near it by his madness led,
That little space indeed remained to live.

I was commissioned to him, as I said,
To free him, and no other way could see
But this, on which I have put forth my tread.

O deign to take his advent now in gree!
He goes to seek for freedom, freedom dear.
As who lays life down, knoweth it to be.

Thou know'st, who didst not for it think severe
Thy death in Utica, which there defaced
The weed, which yon great day shall shine so clear.

No laws eternal are by us transgrest;
For he is quick, me doth not Minos hold.
Nay, but yon circle, where the eyelids chaste

Of Marcia dwell, who seemeth as of old
Imploring, sacred heart, thine to remain:
O bend then to us by her love controlled!

Permit us passing through thy sevenfold reign!
I will give thanks unto her for thy sake,
If to be mentioned there below thou deign."

"Mine eyes in Marcia did such pleasure take,"
He answered, "whilst I lived, that I could never so
Of boon, she asked me, one refusal make.

Since now she dwells beyond that evil river,
She can no longer move me, through the laws
That, when I parted, were made fast for ever.

If lady out of heaven thee moves and draws,
As thou hast said, no flattery shall need;
To ask me by her name approves thy cause.

Go, gird the man then with a (Knotless) reed,
And see to lave his face in such a guise,
That from all reeky smirch it may be freed.

For ill beseems with overtaken eyes
In any cloud to venture unto speech
Of yon first Minister from Paradise.

This islet round her basis if you reach
  Down yonder, where itself the breaker throws,
Has rushes rooted on her softer beach.

No other plant, which into foliage grows,
  Or indurates, can live within that pale,
By reason of not giving place to blows.

Thence by a different road ye shall not fail.
  To turn; yon rising sun will counsel you
By gentler slopes the mountain side to scale."

Then vanisht he, and I rose up anew
  In silence, and mine eyes began to throw
Upon my guide, and close beside him drew.

" My son," he said, " behind my footsteps go,
  And backward let us bend, for by this way
The mountain slopeth to her confines low."

Now morn had made the matin-watch decay,
  And flee before her, so that on the main,
Far off, I marked the trembling sheen to play.

We plodded through the solitary plain,
  As those who shall their long-lost way pursue,
Who, till they find it, seem to toil in vain.

When we had barely come to where the dew
  Resists the sunbeams, and, to reach the line
Of umbered shadow, partly glides askew;

Then both his hands this gentle guide of mine
  Upon the scattered grasses laid so meek;
And I, who fairly could his drift divine,

Extended him my tear-betrickled cheek,
  To which he brought back wholly as before
Its colour hidden by the hellish reek.

Then trode we forth by that deserted shore,
That never on its water saw the wake
Of mortal, who hath since returned more.

There did he gird me for another's sake.
O miracle! for even where he chose
That lowly plant, another, on the brake

From which he took it, suddenly arose.

Pollock a traduit en vers *sciolti* les trois poèmes; suivre pas à pas le texte, vers par vers, mot par mot, comme il le dit lui-même (Avant-propos. p. 1.), conserver le rigoureux arrangement des paroles autant que le permettra le génie de sa propre langue, sans addition, sans retranchement d'idées individuelles, et respecter les lois de l'hendécasyllabe, telle est la marche à laquelle il s'est astreint à grand effort et avec succès.

Ce système de traduction est bon pour Dante dont le vers sévère, réfléchi, *castigatus ad unguem*, peut le subir avec honneur; mais il ne saurait l'être, appliqué peut-être à d'autres poètes, par exemple à la Jérusalem délivrée, qui toute poésie brillante, poésie de luxe, poésie de verve exige une imagination qui se laisse entraîner. Voilà pourquoi la dernière traduction du Tasse, octave par octave, enfantement laborieux, mais, du reste, excellent travail littéraire, n'a pu se défendre de la sécheresse qui résulte de l'excès du poli.

Il n'a manqué à cette traduction de Pollock, pour dernier trait de grande ressemblance avec Dante, que la rime. Celle-ci eût sans doute contribué à rendre son œuvre plus parfaite encore, et le traducteur, quoique très-littéral est resté poétiquement au-dessous de Wright, précisément parce qu'il a laissé de côté la difficulté de la rime.

CHANT PREMIER DE L'ENFER.

Par Pollock.

Half-way upon the journey of our life,
I found myself within a gloomy wood,
By reason that the path direct was lost.
Ah! what a hard thing is it to describe
This savage wood, so tangled and so dread,
The very thinking on it renews fear;
So bitter is it, death were little more:
But of the good to speak which there I found.

I will the rest of what I met with tell.
I cannot how I entered there recal;
I was so full of slumber at the time
At which I had abandoned the true way:
But when I was arrived at the hill's foot,
At that part where the valley terminated,
Which with affright had pierced me to the heart,
Upwards I looked, and I its shoulders saw
Already clad with rays of that bright orb,
Which guides us faithfully on every way,
Then was the terror for a season stilled,
Which in the hollow of my heart had dwelt
Throughout the night which I in such grief passed:
And as a man who with exhausted breath
From forth the ocean to the shore escaped,
Turns round to gaze upon the perilous sea;
So too my spirit, which still fled away,
With backward glances turned to view the track,
Which yet no person ever left alive.

After I had reposed my weary frame,
Over that desert place I took my way,
So that the firm foot ever lower was:
And lo! at the commencement of the slope,
A Leopard of light form and very quick,
And coated with a many-spotted hide:
Before my sight she never ceased to be:
And even on my way so hindered me,
That many times I turned round to go back.
It was the season of the early morn,
The sun was rising in the self-same stars
That were with him what time the Love Divine
First into motion called those shining ones:
And thus there was a ground for me to hope,
In the gay raiment of that animal,
The hour of day, and gracious time of year;
Yet not so but that filled me with affright
The vision of a Lion which appeared:
It seemed as if upon me he advanced
With uplift head, and such a hungry rage
As seemed to terrify the very air.

And then a She-Wolf, that with all desires
Appeared in her lean looking to be filled;
And many she has made live in misery.
She laid upon me such a troublous load
Of terror, which sprung from the sight of her,
That I lost hope of mounting to the heights,
And as a man on acquisition bent,
Meeting a time which strips him of his all,
To grief and tears abandons all his thoughts:
Such one made me that never resting beast
Before me always, so that step by step,
She drove me back to where the sun was mute.

As I was sinking towards the lower place,
Presented to me was before mine eyes
One who appeared as by long silence dumb.
Soon as I saw him in that wilderness:
"Have pity on me," to him I exclaimed,
"Whate'er thou art, or shade, or truly man."
He answered: "Not a man, a man though once;
Lombards my parents were on either side,
And they were both by country Mantuans.
Sub Julio I was born, though it was late,
In good Augustus' reign I lived at Rome,
In time of the deceiving and false gods
I was a Poet, and sang of that just
Son of Anchises, who set forth from Troy,
After proud Ilium was consumed by flames.
But why dost thou back to such troubles turn?
And dost not climb the mountain of delight
The cause and first beginning of all joys?"

"Art thou then Virgil, and that fountain-head
Which pours forth such an ample stream of speech?"
I answered him with countenance abashed:
"O thou the light and pride of other bards,
Repay me the long study and great love,
Which in thy volume oft have made me search;
Thou my preceptor and my master art,
Thou only he from whom I have derived
The noble style whence I have honour won.

Behold the beast that forces me to turn,
Protect me from her, O illustrious Sage.
For she makes tremble every pulse and vein."

"Needful it is to take another path,"
He answered, when he saw me moved to tears,
"If thou wouldst from this savage place escape.
The creature that now makes thee cry for help,
Will suffer none to pas along her way,
But hinders them, aye, even to their death;
And has a nature so depraved and bad,
That she can never sate her craving will,
But after feeding hungereth the more.
Many the beasts are, with whom she doth wed,
And more there will be yet, until the Greyhound
Shall come, to make her in vexation die:
And he will covet neither lands nor gold,
But only wisdom, virtue, and esteem;
Between the Feltros shall his country lie:
To that low Italy will he bring help
For sake of which the maid Camilla died,
And Turnus, Nisus, and Euryalus:
He will pursue her through the cities all,
Until at last he drives her back to Hell,
From whence in hatred she was first despatched.
Now for thy good revolving, I decide
That thou shouldst follow, and be leader I,
To guide thee hence through an eternal place;
Where thou wilt hear the shriekings of despair,
And see the vexed souls of the former times,
Where all are calling for the second death.
Next thou shalt visit those who are content
To be in fire, because they hope to come,
Whenever it may be, among the blest:
To whom if afterwards thou wish to mount,
A Soul for this there will be worthier,
To whom I shall consign thee when I part:
Seeing that Emperor who rules above,
Because I was rebellious to his laws,
Wills not that I his city should attain.
His empire is through all, and there he reigns;

There is his capital, and lofty throne;
O happy they, elected to that place!"

Then I to him: "O Poet, I entreat
By that God whom it was not thine to know,
That I may this and greater evil fly,
Conduct me to the places thou hast said,
That I may have sight of Saint Peter's gate,
And those whom thou describest as so sad."
Then he advanced, and I behind him held.

Wright, le grand pensionné du collége de la Madeleine d'Oxford, a traduit tercet par tercet, mais à deux rimes seulement; le premier et le treizième vers riment ensemble, et le second du tercet supérieur rime avec le second du tercet inférieur, et ainsi de suite.

Son œuvre fut dediée: l'Enfer à Lord Brougham; le Purgatoire au Docteur Howley Archevêque de Cantorbery, le Paradis à Lord Denman, tous trois grands admirateurs de Dante: Wright, comme traducteur, occupe une place d'élite à côté du Virgile de Dryden, et de l'Homère de Pope.

CHANT XIII DE L'ENFER

Traduit par Wright.

The further bank had Nessus scarcely gained,
When we began our journey through a wood,
Which not a trace of any path contained.
No verdant leaves, but of a dusky hue;
No polished boughs, but knotted, coarse, and rude;
No fruits were there, but thorns with poison grew:
Nor by the beasts that spurn the cultured ground,
Are stocks so rugged, or such tangled trees
Betwixt Cecina and Corneto found.
Here the foul Harpies build their nests, by whom
The Trojans were expelled the Strophades,
With mournful augury of ills to come.
Broad wings, a human neck and face they bear,
Clawed feet, and feathered paunch: with rueful sound,
Perched in the dismal trees, they fill the air.

"Ere further thou proceed," exclaimed my guide,
"Know, we have entered on the second round,
And in it still are destined to abide,
Till we arrive within the sandy plain.
Wherefore observe;—for things will meet thine eye,
Whence confirmation will my words obtain."
Now lamentation from each side resounded,
But none who thus bewailed could I descry;
Whereat I stayed my footsteps, all confounded.
I do believe he fancied that I thought
These numerous cries were from the thicket sent
By some who from our view concealment sought:
Wherefore the master said: "Let but a shoot
From any of these trees by thee be rent,
It will at once thy present thoughts confute."
Then, stretching out my hand a little space,
I plucked a branchlet from a thorny tree,
Whose trunk exclaimed, "Why thus my form deface?"
When o'er its leaves the blood began to roll,
Again it cried: "Why lay fierce hands on me?
Dwells not a spark of pity in thy soul?
Once were we men,—now stunted trees behold:
Thy hand to pity well might have inclined,
Did this rough bark the souls of snakes enfold."
Like to a sapling, lighted at one end,
Which at the other hisses with the wind,
And drops of sap doth from the outlet send;
So from the broken twig, both words and blood
Flowed forth;—whereat I dropped it on the ground;
And like a man o'erwhelmed by terror stood.
"Had he been able to believe before,
O injured soul!" exclaimed the sage profound,
"What in my verses he hath seen of yore,
He would not thus thy suffering branch have torn;
But so incredible it seemed, that I
Advised him to the deed which now I mourn.
Now tell me who thou art, and what thy name;
That he, returning to the world on high,
As some amends, may renovate thy fame."
The trunk replied: "So winning sweet thy tongue,
I needs must speak;—nor let it anger thee,
If I should haply my discourse prolong.

Know—I am he, who held the double keys
Of Frederick's heart, at pleasure turned by me,
Or locking or unlocking with such ease,
That no one else his confidence enjoyed:
My office high so well did I sustain,
E'en sleep was banished, life itself destroyed.
The harlot who ne'er turned her wanton eye
From Cæsar's dwelling—that accursed bane,
That vice which courts continually supply,—
Inflamed all hearts against me; and these so
Inflamed Augustus, by foul Envy taught,
That my glad honours were exchanged for woe.
Indignant, and high swelling with disgust,
Escape in death from obloquy I sought;—
Though just to others, to myself unjust.
Now by these fresh and tender roots I swear,
I never broke the faith I owed my lord,
Who merited so well the fame he bare.
And if you e'er regain the light of heaven,
Let honour to my memory be restored,
Still suffering from the blow by envy given."
The poet waited till his speech was o'er,
And then addressed me: "Let not time be lost,
But speak—and if it please thee, ask him more."
Whereat I said, "Entreat him to impart
What thou believ'st will satisfy me most;
I cannot speak:—such pity fills my heart."
He then resumed: "E'en to the utmost may
This man fulfil the object of thy prayer,
Imprisoned soul! as thou be pleased to say
How in these knoths the soul can be detained;
And whether from such limbs as now ye wear
Hath haply any one deliverance gained?"
The trunk, thus questioned, violently blew;
And then to speech like this the breathing changed:
"The words I give in answer shall be few.
When the fierce soul doth from the body bound,
By self inflicted violence estranged,
Minos assigns it to this seventh round.
Within the wood it falls, and taketh root
Wherever chance the hapless soul impel,
And there, like to a grain of spelt, doth shoot.

A sapling grown, its boughs are higher sent,
Till, feeding on its leaves, the harpies fell
Give to the anguish that they cause, a vent.
Like others, we shall seek our mortal clay
But none again their bodies may resume;
(Man merits not the boon he throws away):
For we shall drag them to this mournful glade;
Here to be hung around will be our doom—
Each on the thorn of his tormented shade."
Still near the trunk we stood—attention bound,
Believing it might wish to speak again,
When we were startled by a sudden sound,—
E'en like to one, who, at his station armed,
Knows the wild boar is near, and hunter train,
By crash of boughs, and sound of beasts alarmed.
Lo! straightway on the left appeared in view
Two, torn and naked, who so swiftly fled,
That each opposing bough was broken through.
"Now haste thee, haste thee, Death!" the foremost cried;
The other, who was somewhat lagging, said:
"O Lano, not so hasty was thy stride,
When erst at Toppo's joust thou wert undone."
Into a bush then rushed he, as forespent,
So that the bush and he appeared but one.
Behind them in the wood was seen a train
Of black and nimble dogs, on blood intent,
Like greyhounds starting from their loosened chain.
On him, who crouching in the brushwood lay,
They fixed their teeth; and having piecemeal rent,
Carried the miserable limbs away.
Me by the hand the faithful leader bore,
And guided to the tree, which vainly sent
Unceasing tears from many a bleeding pore.
"O James of St. Andrea!" was its cry,
Of what avail to make a screen of me?
In thy unhallowed life what part had I?"
My guide exclaimed, when nearer him we stood;
"Say who wast thou, who breathest, as I see,
From out so many pores, words mixed with blood?"
"O spirits, who are come, he answer made,
"The shameful desolation to behold
Which strips the leaves that late my form arrayed;

Collect them to the foot of this sad tree.
Mine was that city which exchanged of old
For John the Baptist her first Patron;—he
Will always use his means to work her ill:
And did not Arno's ancient bridge afford
An image of him to the passer still,
Those citizens, who reared her walls again
On ashes left by Attila abhorred,
Their mighty labours had bestowed in vain.—
From mine own roof I swung the fatal cord."

Passons aux traducteurs allemands.

Avant tout, je demande grâce à leurs littérateurs et à la nation allemande, étranger qui n'ai jamais habité leur pays, si j'ose me poser comme censeur ou panégyriste de leurs ouvrages; mais nos longues études sérieuses, commencées dès notre jeunesse sur cette langue pourront peut-être rendre excusable notre témérité.

Parmi les traductions allemandes on rencontre celle de Bachenschwanz imprimée à Leipsick, celle de Ludwig Kannegieser en *terza rima*, et d'autres antérieures assez généralement tenues pour médiocres.

De nos jours se présente celle de Philaléthès. Le vers *sciolto* a donné un grand avantage à l'auteur pour se rapprocher de la littéralité, des tours, des hardiesses du poète. Il fallait tout son courage, son talent, son savoir, sa persévérance pour se mesurer à un géant tel que Dante. On sent quel lourd fardeau on porte, en ne s'occupant même du poète que comme poète, et à plus forte raison quand on cherche à l'approfondir dans ses élémens allégoriques, théologiques, politiques, scientifiques, historiques, littéraires; et tout cela à travers les diverses écoles de philosophie, matériaux accumulés dans une élaboration savante. Le traducteur allemand attaque corps à corps son rival, comme Hercule Cacus; il l'étreint dans les replis de son intelligence, le serre, le presse, le pèse vers par vers, mot par mot, car à défaut de cette tactique, qui est la vraie, le poète glisse, fuit et vous échappe. Philaléthès est resté fidèle à son principe de traduction: aussi se soutient-il à la hauteur de son modèle du premier au dernier chant, à travers de grandes beautés de style, des difficultés toujours vaincues, et d'une littéralité que ne laisse jamais en défaut la justesse ni l'énergie de l'expression. En fait de traducteurs en vers de Dante on n'a rien à opposer à Philaléthès ni à Wright.

Ces deux œuvres font d'autant plus d'honneur à l'Italie, dont elles interprètent le grand poète avec une rigoureuse vérité, qu'elles sont elles-mêmes, dans ce genre de production, le plus bel ornement des littératures qui les ont vu naître; et nous ajouterons sur Philaléthès que les notes de celles-ci seraient d'un grand secours aux lecteurs étrangers à la langue allemande, si elles étaient traduites en anglais, en italien, en français. Les points historiques et scientifiques y sont discutés, dé-

veloppés, exposés, d'une manière lumineuse, méthodique, claire; les points douteux ou délicats pesés à la balance de l'équité, du vrai possible ou probable avec une grande indépendance de pensée. Ces travaux importants et tout à fait neufs n'ont point échappé à Balbo, ni à Missirini *(Vita di Dante)*.

Si au lieu du vers *sciolto* l'auteur eût suivi en allemand le système de la *terza rima* de Dante, sa traduction n'aurait-elle pas acquis quelque chose de plus sans perdre de sa littéralité, quoique le mérite en soit déjà grand?

La langue allemande si savante, si poétique, si souple, si sonore n'eût-elle pas ajouté quelque chose de plus progressif à son génie, déjà si développé. Nous devons croire que des considérations philosophiques, que ne peut pas toujours apprécier quiconque n'est pas né et n'a pas été élevé dans une langue, déterminent l'écrivain dont elle est la langue maternelle quand, pour interpréter un poète, il adopte ou rejette la rime, et sur ce l'on ne peut que respecter son opinion. Nous nous permettons de citer ici le Chant 27 du Purgatoire pour donner une idée de la traduction de Philaléthès aux personnes qui entendent l'allemand.

Wie, wann zuerst dorthin sie schiesst die Strahlen,
Wo, der sie schuf, sein Blut vergoss, da unter
Die hohe Wag' I b e r u s kommt zu liegen,
Und G a n g e s Wellen von der Nonzeit glühen,
Stand jetzt die Sonn', und scheidend war der Tag schon,
Als heiter uns erschien der Engel Gottes.
Am Strande stand er ausserhalb der Flamme
Und sang mit einer Stimme, weit lebend'ger
Als unsere: „*Beati mundo corde.*"
D'rauf sprach er: „Weiter geht's nicht unberühret
„Vom Feuer heil'ge Seelen, tretet ein d'rum
„Darin und seid nicht taub dem Sang' von jenseits!"
So sagt' er, da wir nah' bei ihm jetzt waren,
Darob ich also ward, als ich's vernommen,
Wie Jener ist, der in das Grab gelegt wird.
Ich streckte mich, verschränkend meine Hände,
Und blickt' auf's Feuer, lebhaft mich erinnernd
Verbrannter einst geseh'ner Menschenkörper.
Da wandten sich nach mir die guten Führer,
Und zu mir sprach V i r g i l: „Mein Sohn, es können
„Wohl Qualen, doch kann Tod hier statt nicht finden.
„Erinn're dich, erinn're dich, und wenn ich
„Selbst auf dem G e r y o n sicher dich geleitet,
„Was werd' ich jetzt thun, da ich Gott bin näher?
„Nimm für gewifs an, dass, wenn tausend Jahre

„ Du auch in dieser Flamme Bauch' verbliebest,
„ Sie kahl doch um kein Haar dich machen könnte,
„ Und wenn vielleicht du glaubst, dass ich dich täusche,
„ Tritt hin zu ihr und schaff' dir Ueberzeugung
„ Mit eig'ner Hand am Saume deines Kleides,
„ Leg' ab anjetzt, leg' ab jedweden Kleinmuth,
„ Kehr' dich hieher und schreite muthig weiter."
Doch ich stand fest, nicht horchend dem Gewissen.
Als er mich immer noch so fest und starr sah,
Sprach er etwas bewegt: „ Mein Sohn, sieh', zwischen
„ Beatrix ist und dir nur diese Mauer."
Wie Pyramus bei Thisbe's Namen aufschlug
Das Aug' und, nah' dem Tod' schon, auf sie blickte,
Damals, als roth die Maulbeer' ist geworden,
So wandt, als sich erweicht mein harter Wille,
Ich mich zum weisen Hort', den Namen hörend,
Der immerdar im Geiste mir emporquillt.
Das Haupt d'rob schüttelnd, sprach er: „ Wie nun bleiben
„ Wir diesseits? " und zu lächeln d'rauf begann er,
Wie ob des Kindes, das bezwingt der Apfel.
Dann trat er vor mir her hinein in's Feuer,
Statius ersuchend, hinter mir zu gehen,
Der erst getrennt uns hatt' auf langer Strecke.
Als ich d'rin war, würd' ich in siedend Glas mich
Geworfen haben, um mich abzukühlen;
Also war sonder Maßen hier die Hitze.
Mein süßer Vater, um mir Trost zu geben,
Nur von Beatrix redet' er im Gehen
Und sprach: „ Mich däucht, ich seh' schon ihre Augen! "
Von jenseits leitet' singend eine Stimm' uns,
Und wir, allein auf sie nur merkend, traten
Heraus dort, wo man in die Höhe steiget.
„ *Venite, benedicti patris mei,*"
Klang's innerhalb hier eines Lichts, das also
Mich überwand, dass ich's nicht anschau'n konnte.
„ Die Sonne sinkt," fuhr's fort, „ es naht der Abend;
„ Bleibt stehen nicht, nein, fördert eu're Schritte,
„ So lang' sich schwarz noch nicht der Himmel färbet."
Der Weg erhob sich durch den Felsen g'rade
Nach solcher Seite, dass vor mir die Strahlen
Der Sonne, die schon müde war, ich deckte.

Viel' Stufen nicht versuchten wir: denn hinter
Uns merkten schon wir durch des Schattens Schwinden
Den Sonnenuntergang, ich und die Weisen,
Und eh' in allen unermess'nen Theilen
Der Horizont den gleichen Anblick zeigte,
Und seine Kammern all' die Nacht noch einnahm,
Wählt eine Stufe Jeglicher von uns sich
Zum Bett', weil die Natur des Berg's zum Steigen
Die Fähigkeit mehr als die Lust uns raubte.
Gleichwie bei'm Wiederkäu'n geduldig liegen
Die Geisen, welche rasch und dreist erst waren
Auf Bergesgipfeln, eh' sie sich gesättigt,
Still in dem Schatten, weil die Sonne glühet,
Bewahrt vom Hirten, der, auf seinen Stecken
Gelehnet, ruht und so gelehnt sie hütet,
Und wie der Schäfer, wenn er auswärts herbergt,
Vor seiner Heerde ruhig übernachtet,
Wach' haltend, dafs kein Raubthier sie zerstreue,
Gleich ihnen waren alle Drei wir jetzo,
Ich gleich der Geis, und Jene gleich dem Hirten,
Und beider Seits hielt uns der Fels umschränket.
Von Dem, was draussen, war hier wenig sichtbar;
Doch durch dieſs Wenige sah ich die Sterne
Weit leuchtender und grösser als gewöhnlich,
So d'rüber brütend und nach Jenen schauend,
Ward ich vom Schlaf' erfasst, vom Schlaf', der oftmals
Vor der Begebenheit schon hat die Kunde.
In jener Stunde, glaub' ich, wo von Osten
Zuerst den Berg bestrahlte Cytherea,
Die stets zu glühen scheint von Liebesflammen,
War mir's, als säh' ich jung und schön im Traume
Ein Weib auf einem Plane sich ergehen,
Das Blumen pflückt' und singend sprach die Worte:
„Wer immer fragt nach meinem Namen, wisse,
„Dass ich bin Lia, so die schönen Hände
„Ringsum bewegt, sich einen Kranz zu Winden.
„Dass ich im Spiegel mir gefalle, schmück' ich
„Mich hier, doch meine Schwester Rahel weichet
„Von ihrem nie und sitzt den ganzen Tag d'ran.
„Ihr ist's Ergötzen, ihre schönen Augen
„Zu seh'n, und mir, mit Händen mich zu schmücken.

„Wie sie das Schau'n, befriedigt mich das Handeln."
Und ob der Helle vor des Tages Anbruch',
Die um so wonniger dem Pilgrim' aufgeht,
Je weniger, heimkehrend, fern er herbergt,
Floh schon die Finsterniss von allen Seiten
Und mit ihr auch mein Schlummer, d'rob ich aufstand,
Erhoben sehend schon die grofsen Meister.
„Die, süsse Frucht, die auf so vielen Zweigen
„Der Sterblichen Bemühung pflegt zu suchen,
„Wird deinem Hunger Frieden heut' gewähren."
Sothaner Worte gegen mich bediente
Virgil sich, und nie gab's ein Angebinde,
Das gleiche Freude je verursacht hätte.
So sehr kam Wollen jetzt mir über Wollen,
Zu sein dort oben, dafs bei jedem Schritt' dann
Ich mir zum Flug' die Federn wachsen fühlte.
Als unter uns ganz die durclauf'ne Stiege
Lag, und wir auf der höchsten Stufe standen,
Da heftete Virgil auf mich die Blicke
Und sprach: „Das zeitliche und ew'ge Feuer
„Hast du geseh'n, o Sohn, und dorthin kamst du,
„Wo durch mich selbst ich mehr nichts unterscheide.
„Durch Kunst und Weisheit zog ich bis hierher dich,
„Dein Wohlgefallen nimm anjetzt zum Führer,
„Des Steilpfads bist du, bist des Engpfads ledig.
„Sieh' dort die Sonne, dir in's Antlitz leuchtend,
„Sieh' das Gegräs', die Blumen und die Sträuche,
„Die durch sich selbst allein das Land hervorbringt.
„Bis wonnerfüllt die schönen Augen kommen,
„Die weinend mich dir beizusteh'n bewogen,
„Kannst sitzen du, kannst wandeln unter Jenen.
„Nicht meines Wort's, noch meines Wink's mehr harre,
„Denn frei gerad' ist und gesund dein wille jetzt,
„Und Fehler wär's nicht, seinem Sinn' zu folgen;
„D'rum über dich verleih' ich Kron' unda Mitra dir."

D'autres traducteurs ou commentateurs allemands ont aussi essayé de photographier Dante dans leur langue; de ce nombre sont le Docteur Hörtwarter, le Conseiller wismayr l'auteur des Éphémérides de la littérature italienne de 1800, à 1805. L'Anthologie russe de 1858 a cité l'épisode d'Ugolin traduit par Streckfuss en tercets. On peut dire hardiment qu'après l'Italie la savante Allemagne s'est faite

l'admiratrice la plus passionnée pour Dante; et, tout récemment, M. Hillerand, ancien étudiant de l'Université de Giessen et de celle de Heidelberg, a soutenu une double thèse en Sorbonne pour le Doctorat, l'une en latin, *de Sacro apud Christianos Carmine, Dante, Milton et Klopstock*. L'autre en français, *Dino Compagni* étude historique et littéraire (Journal des Débats Juillet 1861). La première, magnifique sujet, étude de la vie entière d'un homme, commençant dans l'apologue, la miniature du poème épique, se développant et s'achevant dans l'œuvre la plus élevée, la plus sublime de l'intelligence humaine, l'Épopée! Dans cette même anthologie que nous avons citée, le 22 et le 23.me Chant de l'Enfer se trouvent traduits en langue russe par le poète Minn, absolument dans le même mètre que l'original (*terza rima*), et avec une grande fidélité jointe au plus grand bonheur d'expression, ce que permet aisément la grande richesse, ainsi que l'étonnante flexibilité de la langue russe. Nous devons la communication de cette note à notre ami *M. De Porry* de Marseille qui très-versé dans la langue russe, dont il a traduit quelques poètes, peut juger du mérite des auteurs dont la langue lui est aussi familière que la langue italienne, temoin ses *amours chevaleresques* et son anthologie, les *fleurs de la littérature russe*.

L'Espagne moderne n'a rien mis au jour sur Dante, si ce n'est une traduction ancienne de Villegas peu répandue.

Dans un ouvrage du professeur Cambouliu intitulé *Essai sur l'histoire de la littérature catalane*, il s'y trouve un fragment de Dante traduit en cette langue.

Nous terminerons cette série de traductions par celle de l'abbé Piazza de Vicence, bien supérieure par l'interprétation du texte, et surtout par l'élégance de sa latinité et la solidité de son style, à celle de Charles d'Aquin, de Matteo Ronto, de Cosimo della Scarperia, et de quelques autres moins connus. (4).

Codex et Éditions modernes de Dante.

Le Vatican possède un Codex, en vers latins, de la Divine Comédie, Codex qui est encore inédit. La bibliothèque des benedictins de Catane possède aussi un Codex manuscrit de la Divine Comédie et qui n'est point connu hors du pays. Le père Della Mara a fait là dessus un travail important encore inédit, et dont nous avons une copie. Il y relève les erreurs, les omissions de vers qu'on y rencontre de temps en temps, mais il s'y trouve néanmoins la plupart des bonnes variantes admises dans les éditions les plus correctes. Les pères Tornabene et Caffici ont publié sur ce Codex diverses observations qui ont été insérées dans les actes de l'Académie de Catane. M. l'Abbé Balsamo de Livourne nous a montré un Codex in-quarto récemment découvert. L'Enfer et le Purgatoire y sont en entier. Le Paradis n'a qu'un chant. Le manuscrit n'a jamais été terminé, le papier y reste en blanc et rayé. Il parait contenir d'assez bonnes leçons sur certains vers du texte controversés par les commentateurs; sa date un peu oblitérée,

serait néanmoins très-ancienne, si l'on en juge par l'écriture, le contour, la forme des initiales de chaque chant.

On doit distinguer parmi les éditions de Dante en Italie celle que sous la direction de M. Crescenzio Gianini, M. Nistri, libraire à Pise, a publiée avec les commentaires de Francesco Buti, ouvrage d'une belle exécution, et précieux par l'excellence et l'étendue des matières, et la correction typographique.

Les commentaires des vingt-quatre chants du Paradis, attribués à Pétrarque, récemment découverts et édités à Florence par M. Palermo, bibliothécaire du palais Pitti.

En France, la nouvelle édition de Dante, traduction en prose de Pier Angelo Fiorentino, avec des illustrations, publiée par M. Hachette, magnifique publication à laquelle nous nous plaisons à rendre l'éloge qui lui est dû, ainsi qu'à l'éditeur et au traducteur dont nous avons déjà parlé.

DIGRESSION SUR LES TRADUCTIONS EN VERS *SCIOLTI*.

Une grande querelle s'émut en Allemagne, du temps de Rabner, pour décider si l'on devait rejeter ou conserver la rime dans la poésie; la discussion fut vive et soutenue par les plus grands écrivains de l'époque. L'illustre *Satirique* avait même composé, contre les étouffeurs de la rime, une pièce de vers pour faire sentir à ses compatriotes la nécessité de la conserver. Klopstock parut plus tard, et son génie montra que le vers *sciolto* pouvait avoir son droit de cité sur le Parnasse, comme aurait dit Bodmer:

Auch *sciolti* können sich auf den Parnassus schwingen;

mais malgré le génie de Klopstock la rime a été généralement conservée. Une discussion de ce genre eut également lieu en Angleterre du temps de Roscommon. Il était, lui, pour la proscription de la rime, et Milton, en publiant le Paradis perdu, sanctionna le triomphe du *sciolto*. Ce qu'on ne peut nier c'est que ce vers se soutient admirablement en Allemand, en Italien, en Anglais. Il est dans le génie de ces langues comme la rime n'est pas dans celui de la langue grecque, ni de la langue latine, ni de l'hébraïque. Les cantiques de David, Job, Isaïe, Jérémie, et la plupart des autres livres saints, sont-ils autre chose que des vers *sciolti*? On croit, on a cru jusqu'aujourd'hui que le vers blanc, ou *sciolto*, ne pourrait pas se soutenir dans la poésie française, et pourquoi non?

A des époques assez distantes l'une de l'autre on avait tenté en France une réforme dans l'orthographe. Les innovateurs ne purent réussir dans leurs bizarres prétentions: modifier l'orthographe, en écrivant comme l'on parle, dénaturait, bouleversait, et bouleverserait tout le système étymologique. Cette réforme fut et est tenue non-seulement comme absurde, mais encore comme impossible.

Sous Duclos, sous Voltaire on revint encore à la charge dans le sens de la première innovation, mais on ne put y gagner, malgré quelques ouvrages lancés dans le public, qu'un léger bien-être linguistique, oculaire, auriculaire, ou oral.

Jadis, *quand un homme vous* venait *embrasser avec joie,*

Il fallait le payer de la même monnoie.

Ce qui avait fait dire à un barbier du pays latin qui pour enseigne avait pris une oie qui rasait: *mon oie fait tout.*

Les mots devinrent plus tard la monnaie du langage. St. François, au dire de Voltaire, ne devait pas être confondu avec le Français, et l'*A* fut substitué à l'*O* en certains substantifs, ainsi qu'aux imparfaits et aux conditionnels; innovation, à la quelle, pour ces derniers, les typographes modernes ne se conforment pas toujours; et qui pourrait rendre raison de leur caprice!

L'introduction du *sciolto* essayée aussi à cette époque par Voltaire, et autres, ne put pas mieux réussir; c'est que le classique se maintenait dans son éclat, et son vers, osons le dire, dans son *impoétique* monotonie, et nul n'osait ce qu'ont osé plus tard nos poètes modernes, l'affranchir d'une partie de ses entraves, déchirer les langes qui l'étreignaient et l'empêchaient de se *dresser* indépendant, *de toute, et au delà de sa hauteur.* Le néologisme de Louis quinze, et du règne suivant ne le dominait pas encore; c'est que la langue, quoique belle, n'était pas encore assez mûre, et qu'il fallait qu'elle montât encore.

Un homme de génie fait autorité quand il ose; on s'incline devant lui, on respecte son opinion, il devient le modérateur de son siècle, on l'écoute, on l'imite, on l'adopte. Si Chateaubriant, Lamennais, ou tout autre assez influent par son génie et ses écrits, au lieu de traduire mot pour mot l'un Milton, l'autre Dante, eussent essayé le vers *sciolto* en conservant, ce qui est facile, l'énergie, le poétique, et surtout l'harmonie du vers, ils eussent, je n'en doute pas, fait une révolution dans le langage français poétique monté aujourd'hui à une haute transformation. La poésie n'est pas toute dans la rime, elle est dans les pensées, les figures, les tours, le style, le rhythme.

On marche aujourd'hui en France à grands pas vers les *sciolti*, ou vers blancs, et je les préfère encore pour la traduction au vers Eumolpique de Fabre d'Olivet (4).

L'enjambement de l'ancienne poésie redevenu aujourd'hui ce qu'il fut depuis que quelques poètes modernes ont commencé de le reproduire avec succès, quelques uns avec précaution et d'autres avec la fougue de leur génie; ces constructions hardies que Ronsard avait extorquées à la langue latine, ainsi qu'à celle des Helléne, mais en vain parce qu'il allait trop loin et qu'il manquait de goût; Racine, qui écrivait avec plus d'art, de tact, de délicatesse, a fini par les faire passer, et nos auteurs modernes les ont encore fait progresser. L'hémistiche de rigueur, dédaigné aujourd'hui comme trop monotone, les licences poétiques plus

larges, plus fières; le laisser-aller, l'indifférence, les irrégularités dans les rimes, leur omission, permettent au vers toute son audace, l'abandonnent à sa facile pente, à son harmonie, qui est tout à fait indépendante de la rime, mais qui n'a pas cependant le musical, le charme, la grace du vers rimé. Les uns y voient une langue nouvelle et bizarre, une dégénérescence flagrante, et vocifèrent même contre elle la fameuse clameur de *Haro* de Mézéray le normand. D'autres, et peut-être avec raison, le tiennent pour un perfectionnement, si toutefois on ne pousse pas l'innovation trop loin; si l'on ménage avec art ces métaphores que qualifie d'*empanachées* Victor Hugo, qui nous apparait au milieu de nos poètes comme le *Jupiter Fulgurator* du néologisme. Dans la pièce suivante d'un poète moderne, reproduite avec éloge par quelques journaux français, les vers que sont-ils si non des vers *sciolti*, poétiques et très-poétiques. Au lieu de les écrire comme des vers de dix syllabes et dans les quels l'auteur a déplacé l'hémistiche qui devait être à la quatrième, et qu'il a annulé en fesant deux vers de cinq syllabes, écrivez-les comme des vers de cinq, ce qu'ils sont en effet, qu'aurez-vous sinon des vers *sciolti* soit que vous leur donniez cinq ou dix syllabes.

C'est à toi cher fils,
Toi qui fais revivre
Un nom si cruel
Et si doux pour moi,
A toi que je veux
Dédier ce livre etc. etc.

Écrire désormais en français en vers *sciolti* devient et deviendra possible avec le temps et avec la langue actuelle. Traduire des vers *sciolti* en vers identiques, en composer, qu'on l'essaie, d'accord, bien, on peut y réussir, nous le pensons, surtout si l'on a une autorité, un génie transcendants pour les faire passer. Mais pour un poème rimé, la traduction qui rimera, acquerra toujours quelques beautés de plus et se rapprochera davantage de l'original sous tous les rapports: mais il faut étudier son modèle, en chercher l'interprétation, la méditer, l'élaborer, et quand il s'agit de Dante, c'est dans la vie du poète, c'est dans ses œuvres mêmes qu'il faut chercher Dante, et non dans les cent mille volumes de la bibliothèque dantesque de Ravenne. Et si l'on me passe cette comparaison, ou plutôt ce rapprochement, c'est dans le groupe du Laocoon antique qu'il faut étudier le Laocoon de Virgile, et celui de Virgile dans le Laocoon antique.

TRADUCTEURS FRANÇAIS DE 1800 A 1860.

Parmi les traductions de Dante nées en France dans ce demi-siècle, l'Enfer en vers par Terrasson restera toujours une œuvre bien écrite, semée de grandes

beautés. M. Tissot professeur de littérature en a donné un compte-rendu dans la Minerve de 1818. Que sont devenus aujourd'hui cette critique d'alors sérieuse, sévère même, si l'on veut, mais toujours judicieuse, impartiale, vraie? Ces éloges toujours accordés au mérite, mais au mérite réel? Le temps a fait justice de la traduction d'Artaud de Montor, et surtout de son histoire de Dante Alighieri, regardée en Italie comme *un prolisso centone a mosaico gonfiato di cose estranee* (Note de la traduction du livre de la *Monarchie*.)

Je n'affirme rien par moi-même, je ne fais que rapporter l'opinion des érudits italiens. Antoni Deschamps a traduit en vers une quinzaine de Chants choisis dans les trois poèmes, parmi lesquels le 5.me le 6.me le 15.me et le 17.me du Paradis; encore ne le sont-ils pas en entier; il semble avoir voulu éluder les difficultés. C'est par son livre qu'on a commencé en France à lire et apprécier mieux Dante. A-t-il bien su éviter dans sa traduction cette poésie courtisanesque contre laquelle il dit dans sa préface qu'on doit se tenir en garde?

Pier Angelo Fiorentino, Napolitain, est d'un grand mérite pour l'intelligence du texte. Les illustrateurs de Dante ne sauraient lui être trop reconnaissants de son travail.

Sébastien Rhéal, très-versé d'ailleurs dans les choses de l'Italie, et connu par d'autres ouvrages, a traduit Dante comme on écrit un Roman; Dante, dont la poésie est toujours grave, majestueuse, sonore, il a voulu en faire un livre agréable à lire.

La traduction de M. Aroux, jugée au point de vue de la poétique, est un mélange de vers désordonnés, tantôt à rimes plates, tantôt à rimes croisées, ou libres; sans compter que l'auteur s'embarrasse quelquefois fort peu de l'intelligence du texte. On regrette de voir tant de science (car M. Aroux en a et beaucoup), mais tant de science perdue à soutenir, dans ses commentaires, un système aussi extravagant que celui qu'il a rêvé, *Quis credet hæc*, vel Nemo, vel Duo, Messieurs Aroux et Rossetti!

O Dante, ta Divine Comédie transformée au 19.me siècle en catéchisme de la Maçonnerie Adhoniramite! Les Saints du Paradis devenus des Rose-croix, des chevaliers Kadosh, des Noachites ou chevaliers prussiens, descendants de Phaleg petit-fils de Noé, grand architecte de la Tour de Babel; puis viennent les quinze Élus, les grands Élus, le grand Maître et le Paradis lui-même, le temple, le Sanctuaire de l'ordre occulte. O M. Aroux, votre livre prouve trop, comme on l'a déjà dit. Puis brochant sur le tout vient l'héréticité de Dante démontrée, mais démontrée contre l'évidence. Cette accusation d'héréticité étonnera moins quand on réfléchira qu'elle était devenue jadis une accusation banale. St. Jérome a entaché d'héréticité Eusèbe le célèbre et savant évêque de Césarée dont il était l'ennemi déclaré: *Eusebium doctissimum, doctissimum dico, sed non catholicum*, reproche dont on l'a pleinement justifié de nos jours, et quelques siècles plus tard l'encomiaste de la folie ne se raillait-il pas facétieusement de ces bénévoles censeurs qui, n'osant ni le proscrire, ni le brûler, le traitaient de gaieté de cœur de *sémi-hérétique*.

La traduction de Dante de Lamennais, avait fait un certain bruit dans le monde littéraire avant sa publication ; on s'attendait à bien. Si comme lecture d'agrément elle est nulle, c'est la faute du système; mais ce mélange de Néologismes, d'Archaïsmes, ces constructions inverses quand le texte ne les porte pas, ces inversions, qui ne sont pas littéralement reproduites, ne font de cet ouvrage qu'une simple étude d'auteur sur un grand poète que le traducteur a défiguré plus d'une fois : livre pourtant utile encore à qui veut apprendre.

L'introduction écrite en style mâle, vigoureux, le style de l'indifférence en matière de religion, a substitué la félonie à la foi ; on y sent le Tertullien moderne à qui une ambition avortée a fait prendre le bonnet phrygien : regardons et passons.

Brizeux a traduit en prose littéralement, et exposé d'une manière claire, lucide les pensées les plus enchevétrées de Dante, mais d'un style un peu froid.

St. Moris, prose fidèle, coulante, poétique, correcte. M. Ménars membre de l'institut, tout en rendant justice au mérite de ceux qui l'ont précédé a dit, dans sa préface, une chose bien vraie: toute version parait incomplète, infidèle, et chacun porte en soi, selon sa manière de sentir, le besoin d'une traduction nouvelle. La sienne d'un style large, facile, harmonieux ne nous parait point inférieure en mérite à la précédente.

M. De Mongis a traduit les trois poèmes en vers, à rimes plates; M. Ratisbonne, dont la traduction a été couronnée et récompensée par l'Académie française, a traduit aussi les trois poèmes en vers en adoptant le tercet français, mais non *la terza rima* de Dante.

Qui dit en Italien *terzina* dit triple rime, tandis que le tercet français n'a, dans notre langue, que deux rimes diversement combinées.

Si l'on nous demande, où trouve-t-on en France les véritables interprètes de la pensée et du génie de Dante ? Nous rencontrerons Dante tel qu'il fut dans Sismondi, dans Ginguéné, dans Villemain, dans les leçons de Fauriel (origines de la langue italienne), dans Ozanam, *philosophie catholique du 12.me et 13.me siècle;* dans Ampère, *(Voyage Dantesque)*, dans Labitte du Collége de France, dans Delécluze et dans quelques autres que nous pourrions citer. Mais si l'esprit de Dieu est dans le petit oiseau qui chante et qui voltige, nous ajouterons, en continuant et en paraphrasant cette pensée de Nodier : L'esprit de Dante n'est point dans cet écrivain (*L'auteur de l'ouvrage: Dante au moyen âge*) qui, ayant puisé à des sources apocryphes ou peu limpides, le mutile, le déchire, le tue.

Il concetto della Divina Commedia di Francesco Bernardinelli, Napoli 1859. et d'autres appréciateurs modernes (qu'on les lise) vengent assez l'Allighieri de toutes les absurdités qu'on s'est plu à prendre pour des faits avérés.

ICONOGRAPHIES DE DANTE.

Je ne puis terminer cette énumération de traducteurs sans toucher quelques mots d'une question déjà mise en avant par Balbo, dans la vie de Dante, et qui sera comme le complément de ce qui précède.

« Si l'Italie n'y prend garde, dit-il, elle sera dépassée par les étrangers dans « les travaux sur son grand poète. » Il réclame en conséquence, entr'autres choses, un *commento* dont il détermine les sources, les conditions, le but ; un *elenco dei commenti*, una *Epigrafia di Dante* ; puis il ajoute : « S'il se rencontrait dans « le dessin un homme comme *Martins* qui s'éprît de Dante, il pourrait en résulter « un commentaire graphique de la Divine Comédie, ouvrage d'art tout nouveau, « sous le nom d'iconographie dantesque. Si les étrangers avaient un Dante, il « y a long-temps que de tels travaux seraient exécutés. » Il voudrait donc voir ses compatriotes y songer, *sodamente*, *seriamente*, *laboriosamente*. Plan magnifique (pour ne nous occuper que de cette dernière partie), ouvrage immense dont les matériaux épars se réuniraient avec le temps et quelque peine, et dont beaucoup d'autres pourraient encore surgir en Europe, des diverses écoles de peinture, attendu qu'aujourd'hui on peut dire de Dante que sa réputation *est totum vulgata per orbem* ; ouvrage qu'un gouvernement seul, ou une association de libraires riches, pourrait réaliser avec le concours des artistes qu'on trouve en ce moment en Italie ; ouvrage dont l'exécution est possible et qui ferait honneur autant à l'Italie qu'au siècle actuel, si par une souscription générale on l'élevait à la gloire du grand poète comme Musée iconographique Dantesque.

Indépendamment de la nouvelle édition que vient d'annoncer la commission établie pour la construction de la *Loggia dei Lanzi* à Florence, voici, je pense, sur quel plan on pourrait développer l'idée émise par Balbo.

Dans cet ouvrage de luxe figurerait une vie de Dante dégagée de toutes les absurdités et les inepties qui la déparent ; un texte correct établi par une réunion d'Académies, et définitivement fixé ; un choix de commentaires, des notes littéraires, historiques et scientifiques. Au texte s'adjoindraient :

1. Les portraits de Dante dans les divers âges de sa vie, les médailles anciennes qui le reproduisent, parmi lesquelles celle du cabinet impérial de Vienne, mentionnée par Apostolo Zeno ; celle de Putinatti ; celles qui ont été publiées par Mazuchelli ; dans l'une Dante s'y trouve accompagné de Pétrarque et de Virgile. Le masque de Dante moulé sur sa figure dit-on après sa mort.

Le portrait de Béatrix reconnu comme ouvrage authentique de 400, découvert et publié par Missirini. Le buste exécuté par Baccio Valori en 1587.

Les portraits des personnages qui se lient d'une manière intime à la Divine Comédie ; celui d'Ugolin du Cabinet de la Gherardesca ; Cangrande, son frère *Bartolomeo*, possédés per le Docteur Torri de Vérone à Pise, qui a bien voulu nous les communiquer, *Ugo della Faggiola*, et d'autres encore.

2. Les sujets des diverses compositions anciennes prises dans la Divine Trilogie. Il est étonnant, dit Missirini, *che quegli argomenti, tanto bene significati e modellati da Dante, non sieno stati da valente Scultore nel marmo eseguiti; perchè non sapremo abbastanza sospingere i valorosi nostri artisti ad ornarsi di questa opera per loro gloria e per vantaggio della morale.*

Ici se rencontrerait le tableau qui se trouve dans la Métropole de Florence représentant Dante dans toute sa taille et son costume, et dont le fond figure la topographie des trois royaumes, la ville de Dité, et le panorama de Florence, ouvrage qu'on a long-temps cru d'Orgagna, mais qu'on sait aujourd'hui être le travail de Domenichino Michelino, disciple du frère *Angelico da Fiesole. (Documents découverts par Gaye. Carteggio di artefici. Vol. 1.)*. Les deux fresques du Vatican de Raphaël, l'une le Parnasse, l'autre la Dispute des Docteurs où Dante est mis en scène. Les gravures de Baccio Baldini ciseleur Florentin, exécutées d'après les dessins de *Sandro Botticelli*, ornement de l'édition de 1481, de *Nicolò della Magna*, première édition de Dante à Florence, le second livre qui fut orné de planches sur cuivre; puis celles de *Poccetti*; celles de *Vincenzo Borghini*, qui empruntait à Dante son Lucifer; de *Paolo Farinata degli Uberti* peintre florentin qui peignait à Vérone des fresques dont les sujets sont tirés de l'enfer; les divers sujets traités par *Dall'Acqua, Alessandri*, etc. etc.

Le 23.me chant du Paradis par *Jacopo da Empoli*, la Vierge adorée des quatre grands docteurs de l'Église et environnée d'un chœur d'Anges. Les dessins de Michel-Ange, dont les sujets étaient pris dans la Divine Comédie, sont une perte irréparable pour les arts et pour la science; peut-être un jour quelque génie transcendant pourra nous en donner quelque compensation; en attendant réunissons aujourd'hui tout ce qui pourra rehausser le génie de Dante et nous éclairer pour l'intelligence du poète. M. De Vernon avait, dit-on, commencé un recueil de ce genre, mais son travail est resté inédit; c'est lui qui a reproduit le masque de Dante, lithographié dans plusieurs éditions.

En suivant les progrès de la peinture, on rencontrerait les compositions du seizième siècle qui, par l'histoire sainte, l'histoire profane, ou la mythologie, tiennent à la Divine Comédie, ou qui se rattachent à l'art antique.

La Niobé mourante, par exemple; la Veuve aux pieds de Trajan, bas-reliefs de l'antiquité.

Le tableau de l'Anonciation, de Giotto, fait sur la description de Dante, ou Dante le reproduisant d'après Giotto, car Dante excellait non-seulement à inventer, à esquisser un sujet, et mieux que personne il a identifié la philosophie et la poésie à la peinture graphique des choses, aussi bien que l'ont fait plus tard *Poussin* et *Mengs* à l'aide des couleurs et du pinceau, l'un comme peintre philosophe, l'autre comme peintre littérateur.

Dante eut pour amis Cimabue, Giotto, Oderisi d'Agubbio, et pour admirateurs

tous les grands peintres des diverses écoles, dont un grand nombre s'inspirèrent à ses poésies. En continuant notre énumération nous rencontrons :

Raphaël, en face de Dante, dans la vision d'Ézéchiel ; Rubens dans la mort de Cyrus :

Mostrava la ruina e 'l crudo scempio,
Che fe' Tamiri quando disse a Ciro
Sangue sitisti ed io di sangue t'empio,

fait apocryphe, il est vrai, mais qui n'en a pas moins produit de beaux vers et de belles peintures. Mais qui nous dira pourquoi Dante a préféré suivre Hérodote plutôt que Zénophon et Cicéron, qui font mourir tranquillement Cyrus dans son lit, rappelant à ses enfants l'immortalité de l'âme et leur recommandant de déposer son corps dans la terre. Poursuivons : les géants foudroyés par Jupiter, peints dans l'escalier du palais de Mantoue, sujet traité par Dante d'après la description des métamorphoses d'Ovide.

Vedea colui che fu nobil creato
Più d'altra creatura, giù del cielo
Folgoreggiando scendere da un lato.

Vedea Briareo fitto dal telo
Celestial giacer dall'altra parte
Grave alla terra per lo mortal gelo.

Vedea Timbreo, vedea Pallade e Marte
Armati ancora, intorno al padre loro,
Mirar le membra dei giganti sparte.

Quels extrêmes le seizième siècle réunit, quels génies en présence, Ovide et Dante ont décrit, Jules Romain les traduit par le pinceau, les développe, les explique. On pourrait étendre plus loin ces recherches et ces rapprochements, le Musée Dantesque est bien autrement intéressant que le Musée de la nouvelle cité de Carthage, le bouclier d'Hercule, d'Achille ou d'Énée.

Là se grouperaient encore les belles compositions de Sadler, et autres gravures anciennes; puis les compositions modernes: Dante ambassadeur à Venise, à Rome auprès de Boniface VIII ; Dante reçu par Giotto dans son atelier de peinture.

Puis celles de la belle édition de la Divine Comédie de Zatta ; les travaux de Zuccari, de Flaxman, reproduits *in quarto* par Lasinio, Flaxman l'interprète de l'Iliade d'une manière toute homérique, Flaxman effrayant dans l'Enfer, suave dans le Purgatoire, séraphique dans le Paradis ; les compositions de Macchiavelli

de l'édition de Bologne; celles de Pinelli romain, grec et dantesque tout à la fois, enfin celles de l'édition de l'*Ancora* par Nenci et Ademollo le tragique. Les gravures d'un ouvrage en font souvent mieux entendre le texte que les traducteurs et les commentateurs. Les peintres modernes fourniraient aussi leur contingent au monument iconographique dantesque. La mort d'Ugolin, et autres sujets de la Divine Comédie sont sortis de plusieurs pinceaux, et formeraient un commencement de peintures dantesques comparées. Deux artistes, dont les travaux sur Dante seraient curieux à connaître, Seymour Kirkup anglais, et Vogel de Vogelstein de Dresde sont cités par Witte dans la préface de la traduction de Piazza comme *elegantissimi Dantisque studiosissimi pictores*. En Italie les divers sujets de Dante traités par Vito d'Ancona peintre de Florence, Rappisardi peintre Sicilien, et la belle table en *scagliola* de MM. Della Valle de Livourne, Béatrix montrant à Dante le siège vacant d'Henri VII dans le Paradis, surmonté d'une couronne, dans les contours les emblèmes des sciences, et des lettres, les blasons des villes de l'Italie, les sujets de Farinata, de Sordello, de Manfredi etc.

Les belles compositions des peintres français embelliraient aussi cette édition: Delacroix par cette peinture vigoureuse où le rude Caron passe dans la barque Dante et Virgile, au milieu des ombres qui les assiègent. Ingres par sa Francesca de Rimini lisant avec Paul les aventures de Lancelot. Scheffer (Ary) par cette composition si simple, si tendre, qui nous a montré les ombres des deux amants volant ensemble et paraissant si légers aux vents; Scheffer, dont les œuvres ont été recueillies et gravées, et qui a peint quelques unes des scènes les plus sombres et les plus terribles de l'Enfer et du Docteur Faust de Goethe; et c'est dans ce genre, en harmonie avec son caractère, qu'il a surtout excellé, et parmi les modernes Vito d'Ancona peintre florentin qui, depuis peu, a fait admirer au public son beau tableau de la rencontre de Dante et de Béatrix. J'en terminerai avec Scheffer par cette note de Lenormand (Correspondant 25 Juillet 1859) : Dante est un rude jouteur pour Scheffer; il suffit de voir comment il a rendu la tête puissante du florentin. Cette grande forme du génie, tourne sous son crayon à la vieillesse efféminée, mais il comprend Béatrix, il sait aussi répandre un souffle d'amour et d'ineffable tristesse sur ce tourbillon infernal dans lequel Françoise de Rimini passe avec son amant. Ce dernier ouvrage, une de ses compositions les plus remarquables, a étonnamment gagné dans la répétition qu'il a faite de ce sujet. Le mouvement des figures est le même, l'expression n'a rien perdu de sa douleur pénétrante, et les corps qui roulent dans l'ombre ont acquis une réalité qui ajoute à l'effet de la scène: pour la première fois, peut-être, c'est de la chair qui palpite sous le pinceau, presque toujours exclusif, de la pensée.

La peinture, langue universelle, langue qui parle aux yeux autant qu'à l'imagination, et au cœur, la peinture interprète de la poésie de Dante, restera seule l'effigie la plus vraie de la pensée du grand poète, sous le pinceau des artistes de génie. C'est à Michel-Ange, ou à Scheffer seuls qu'il appartenait d'interpréter,

d'expliquer Dante, et de faire revivre à nos yeux les personnages et les scènes de la Divine Comédie.

DANTE ET KLOPSTOCK.

Météores intellectuels, apparus à cinq cents ans de distance l'un de l'autre, Dante et Klopstock forment les deux extrêmes de la pléiade des grands poètes de 1265 à 1804. Malgré sa vétusté séculaire Dante n'a pas de décadence commencée, ni prochaine, ni possible; il est pour notre âge bien au-dessus de ce qu'il fut pour ses contemporains; colossé, prodige, miracle de l'intelligence humaine, il rayonne au milieu de nous, *toujours jeune de gloire et d'immortalité*. Son triple poème nous semble un défi jeté aux siècles à venir, un monde abandonné aux investigations, aux disputes de la science.

Klopstock, nouveau-né du siècle d'hier, a revêtu tout-à-coup la simplicité, la grandeur, la magnificence orientale, et la Messiade, comme la Divine Comédie, a manifesté une œuvre de géant à une génération étonnée, vide de haute poésie.

Cependant point de comparaison possible entre ces deux poèmes. L'invention, le plan, les acteurs, l'exécution, rien de l'un ne ressemble à l'autre: et d'ailleurs, la suprématie du Dante est, aujourd'hui, si bien établie que nul ne peut la lui contester; et comme il n'a imité personne, il n'a point eu et n'aura probablement jamais d'imitateur. On ne saurait en dire autant de Klopstock: le génie de Milton l'a précédé, et a guidé ses pas; en outre, ces deux poètes, tous deux le juste orgueil de leur nation, ont vécu, pensé, écrit, dans des milieux tout différents, tout opposés. Les biographes, les critiques ayant épuisé la matière sur ces deux poètes, nous ne ferons que glaner après eux, et nous nous bornerons à quelques rapprochements saisissables, de prime abord, dans deux vies si pleines, dans deux œuvres de vingt ans d'élaboration.

Dante, génie mystérieux, improvisé, Guelfe de cœur, et que l'indignation transforma plus tard en Gibelin, subit toutes les vicissitudes de la vie la plus agitée. Il fut, tour-à-tour, soldat, ambassadeur, prieur de la République de Florence. Il fut errant, proscrit, persécuté, malheureux de la vie du cœur, car il perdit l'objet de ses chastes affections, et malheureux des misères matérielles de la vie civile. Rejeton d'une famille illustre, il naquit à Florence pendant l'exil de son père; il mourut lui-même dans l'exil, et l'enfer, selon l'expression de Madame de Staël, s'offrait à lui sous les couleurs de l'exil.

Dante que d'obscurs poètes, ou plutôt des poètes nuls, avaient précédé, a fondé la première nationalité de l'Italie du Mont-Cénis au Mont Etna, par la création d'une langue et d'un poème tout à lui comme à elle. Son vers, physionomie de son âme, calme, grave, sévère, énergique, incisif, se plie à tous les caprices, à toutes les exigences de son imagination; harmonieusement simple, noble, il s'abaisse à la familiarité la plus naïve, et s'élève quelquefois au sublime. Il écla-

te, surtout, par l'élan des métaphores, la vivacité des peintures, la hardiesse de ses tours, le synthétisme de sa vaste pensée, de la pensée du Dante.

Vivante encyclopédie de la science des générations mortes, légendaire de toutes les époques, croyant éclairé, profond, vrai, Dante fait retentir sa lyre sous les mâles inspirations de l'austère philosophie devenue *ancilla theologiæ*; et si sa verve caustique, sa vertueuse, je dirai presque sa sainte indignation fronde, flétrit, stygmatise les abus, il respecte sincèrement le principe. Il descend le lecteur dans les gouffres des damnés, dans des régions inarbordées qu'il se crée à lui-même, sombres ou enflammées, sanglantes ou fétides, glaciales ou ardentes, sans espoir d'avenir, sans avenir d'espoir, et où l'atrocité des peines contre-pèse toujours l'énormité des fautes. Devant lui grondent et s'ouvrent les portes du royaume des expiations, ces portes rouilleuses que laisse s'user la perversité des cœurs; puis, il nous élève aux sphères radieuses, à la béatitude contemplative des cieux, toujours soutenu dans son vol, toujours créateur, en un mot toujours lui. Son Enfer est un chef-d'œuvre de poésie, le Purgatoire un chef-d'œuvre de sentiment, le Paradis un chef-d'œuvre de philosophie; et nous ajouterons que de tous les poètes épiques, nul n'a réuni, comme lui dans son œuvre, et à un aussi haut dégré, la poésie de l'invention, la poésie du style, la poésie des tours, la poésie de l'expression, la poésie de l'harmonie.

Nous renvoyons aux commentateurs et aux critiques pour l'appréciation des défauts du Dante, car il y en a dans un ouvrage si compliqué et de si longue haleine; mais nous pouvons croire, avec Balbo, que ses obscurités sont plutôt imputables aux altérations des copistes qu'à lui-même, toujours si clair, et si précis, là où il est lui. Ce qui paraît en lui trivial, ou par trop naïf, n'est tel, et prenons y bien garde, que par rapport à nos mœurs, à nos usages, à nos langues, et avait, sans doute, jadis, une physionomie toute autre. Quant aux critiques, si les uns ont, dans leur admiration, atténué, excusé les défauts du Dante, il en est d'autres qui n'ont pas toujours jugé le poète, le philosophe, le citoyen, l'homme d'état, *sine ira et odio*.

Klopstock naquit de parens pauvres, obscurs, mais son génie le révéla bientôt, et l'appelle à vingt ans dans le palais des roi. Là, il s'abandonne à loisir à toutes ses inspirations. Là, sous la splendeur des lambris, environné du silence et de la solitude de la tombe, il évoque devant lui cinq grands siècles éclos après Dante; il interroge les ombres de la renaissance, les ombres modernes, non moins que les morts antiques; il assiste à l'origine, aux progrès, à la décadence des empires, aux luttes politiques et religieuses qui ébranlent, ensanglantent un monde nouveau, et plus tard l'Europe. Il a vu le dogmatisme scholastique vieilli, usé, renversé par Descartes; de nouvelles écoles philosophiques s'élever entre le panthéisme et l'incrédulité; des découvertes inattendues succéder au perfectionnement des sciences dont elles agrandissent l'horizon. De tant d'élémens divers il en nourrit son âme, il s'y inspire, et saisissant la harpe du roi-prophète, il en-

tonne, sous l'influence de la réforme, les chants de la mort et de la résurrection de l'Homme-Dieu.

La langue tudesque, si barbare, si âpre, si rude sous ses prédécesseurs, se retrempe, s'épure, s'ennoblit sous sa veine; elle se poétise et se cadence dans son vers majestueux, tantôt grondant comme l'empire des démons, tantôt mélancolique comme l'Elysée des peines, ou resplendissant comme le Saint des Saints.

Si Dante joint plus de goût à plus de variété; si, plus que tout autre poète, il abonde en pensées philosophiques neuves, profondes; s'il y a plus d'art, plus d'imagination dans la savante contexture de son œuvre, Klopstock revendique pour lui le pindarisme de ses odes, ornement d'un poème tout historique, il est vrai, monotone un peu trop, que des comparaisons peu justes, des longueurs déparent quelquefois, mais pourtant beau, mais riche, mais brillant aussi de détails.

Tous deux théologiens, nos poètes ont abreuvé leur âme à la fontaine biblique, à cette langue riche, abondante, harmonieuse, simple et sublime comme la pensée du monde, à cette langue qui coulant avec sa nationalité léguait à sa descendance le monument impérissable de ses annales, et le modèle d'une littérature surabondante des inspirations du ciel.

L'un et l'autre ont puisé dans la sensibilité exquise de leur cœur. Si la modeste Béatrix, belle d'attraits, belle de la naïveté du jeune âge, captiva l'âme du Dante, en domina la vie entière par le souvenir d'une affection vive, pure; si l'orgueilleuse Fanny rebuta l'homme-poète, le poète roturier, Klopstock! la spirituelle Méta, l'expansive Cidli, Marguerita Moller, lui fut plus sympathique, sentit mieux le génie, comprit mieux le cœur; et Béatrix et Cidli, aimantes, aimées, telles que la Laure de Pétrarque, s'identifiant à leur poète fidèle, l'animèrent de leurs feux; et Béatrix et Cidli respirent et parlent encore dans les vers de leur poète, et partagent avec lui, et par lui, cette immortalité que donnent à l'Éden des humains la vertu, l'amour et le génie.

Le destin rigoureux à Dante le rappelle, dès le premier seuil de son douzième lustre des rives du temps aux rives de l'Éternité qu'il a déjà vues. Les angoisses, les tortures morales, les déceptions ont brisé sa vie plus que ses poétiques veilles. S'il soupire quelques consolations à ses maux il le savait, il le sait, il le sent, il les trouvera dans la survivance de ses fils qui les premiers illustreront ses œuvres, justifieront sa mémoire; il les constate dans ses vers courageux, vers indépendants, vérités hardies, accablantes pour ses ennemis, anticipations des tortures de leur éternité quand ils vivent encore, satisfaction offerte à un amour-propre outragé; en un mot, vengeance, si l'on veut, mais vengeance légitime, la seule que pouvait autoriser la sagesse de sa divine Béatrix, et qui faisait contraster la conviction personnelle et publique de la pureté de ses mœurs avec l'infamie de ses ennemis (5).

Klopstock assiste, pendant soixante et dix-neuf ans, à la plénitude de ses jours, à la plénitude de sa gloire. Si l'envie l'obscurcit un instant: *peintre inimitable de*

la nature, s'écrie le chantre harmonieux de la mort d'Abel, *ce siècle méconnaît ton génie, ô honte ! il est réservé à une meilleure postérité de t'apprécier !* et l'envie admire. Mais, moins heureux que Dante, Klopstock, malgré son double hymen, ne laissa pour toute descendance que la fille de son imagination, sa poésie, qui devait lui survivre, comme à Dante la sienne, comme sa Mantinée à Épaminondas.

Puisque nous avons mis Klopstock en parallèle avec Dante, nous devons donner quelques détails de plus sur ce célèbre poète allemand. Klopstock sortit des rangs les plus bas du peuple; il vécut dans la misère et la soutint noblement. Le sentiment de son génie le fit, en quelque sorte, renaître de soi-même; il consuma sa jeunesse dans les méditations, les extases, les veilles et les travaux; il se montra de bonne heure ce qu'il était et ce qu'il pourrait devenir; il tenta le dernier effort de l'esprit humain, et apparut avec une création épique sur la scène de la Germanie renaissante; il consolida l'idiome allemand, fonda une école nationale de poètes, d'où devaient éclorre Goethe et Schiller; enfin il ravit l'admiration des savants; il fut traduit dans toutes les langues du Nord, lu dans toutes les universités d'Allemagne et de Quedlimbourg, Chérunée inconnue où il était né en 1724; il monta à Copenhague dans le palais des rois : telles furent, dans vingt ans, les phases de la vie de Klopstock, tel fut l'effet de son génie.

La première édition complète de ce poème en vingt chants, parut à Halle en 1760, et la seconde en 1780 à Altona. En 1802, Klopstock fut nommé membre correspondant de l'institut de France, et le 4 mars 1803, il mourut à Altona.

Voici les principales traductions publiées, soit pendant la vie de l'auteur, soit après lui :

Lewezovius, recteur du collége d'Anclam dans la Haute-Saxe, publia en grec les trois premiers chants, in-4.

Louis Neuman, recteur du collége de Horn dans la haute Allemagne, la traduisit en prose latine.

L'auteur a jugé à propos de réduire à neuf les dix premiers chants.

En 1779, Christian Groonweld a publié en vers hollandais, sous le titre d'*Essai*, le premier chant du Messie. Cette traduction, offerte à Klopstock, lue en présence de son ami Giacomo Zigno, savant italien, dont nous parlerons plus bas, fut entièrement approuvée par l'auteur de la *Messiade*.

Le père Sigisfroid Wiser, professeur de philosophie au collége de Levembourg, traduisit en vers latins les dix premiers chants. Tout ce que Klopstock a de grand et de sublime, a été reproduit dans l'idiome latin. Achever les dix autres chants, lui paraissant une entreprise pénible et longue, il s'associa son frère Otton Wiser, également professeur de philosophie à Marbourg dans la Styrie, et à eux deux, ils achevèrent, en prose très-éloquente, la traduction de Klopstock. Elle passe en Allemagne pour le plus beau monument littéraire élevé à la gloire du poète.

Le père Sigisfroid Wiser a donné, en outre, une analyse raisonnée de la *Mes-*

siade, comme Addisson avait fait pour Milton, et on l'a surnommé l'Addisson de Klopstock.

Giacomo Zigno a doté sa patrie d'une traduction en vers italiens, littérale, élégante : mais ce vers hendécasyllabe, tour à tour si énergique, si majestueux, si sombre dans le Dante, si brillant dans le Tasse, parce que dans l'un et dans l'autre il se montre revêtu de la rime, est bien froid, bien pâle chez ce traducteur, où il est *sciolto*. Zigno était l'ami de Klopstock ; il nous a laissé sur ses relations avec lui des particularités très-curieuses. Sa traduction devait bien avoir mérité l'assentiment de Klopstock, puisqu'elle est ajoutée à la suite de l'édition allemande imprimée in-4, à Vienne, et sortie des presses du baron de Trattner.

Collyer a traduit en anglais, et en prose, les seize premiers chants. Quatre éditions successives en ont été faites à Londres. Elle est assez littérale en ce qui ne touche point au dogme, mais elle altère Klopstock quant au fond du poème, n'admettant en J.-C. que la nature humaine, et non la nature divine, conformément à ses principes de socinianisme. Klopstock a toujours désapprouvé cette traduction.

Hook, autre poète anglais, a continué la traduction de ce poème, mais a jugé à propos de ne pas y comprendre le 20.me chant, qui, n'étant composé que de [illegible] ou d'épisodes, semblait n'avoir pas de rapports avec le corps du poème.

Elton, auteur de divers ouvrages, a produit une traduction en vers anglais *sciolti*, qui, fidèle en tout à son modèle, est infiniment supérieure à celle de Collyer.

L'Italie s'est depuis quelques années enrichie de divers travaux sur la *Messiade*. L'Abbé Pensa de Milan a publié, en 1839, une traduction en vers *sciolti*, littérale, il est vrai, et préférable de beaucoup à celle de Zigno, mais peu poétique. Le chevalier Andrea Maffei a fait regretter que les fragments de la *Messiade* qu'on connaît de lui, n'aient pas été suivis d'un plus ample travail.

Le savant et laborieux Ceresetto a légué naguère à la littérature italienne son admirable interprétation des vingt chants de la *Messiade* en vers *sciolti*.

Je ne sache pas qu'on ait traduit, ni peut-être même introduit, la *Messiade* en Espagne.

Madame la baronne de Carlowitz, en 1842, a comblé une lacune de notre littérature. Sa traduction est, jusqu'aujourd'hui, ce qu'il y a en France de mieux et de plus complet sur le poème de Klopstock, mais ce n'est pas encore Klopstock.

Si madame la baronne a voulu écrire pour être lue des gens du monde, elle y a réussi : son français est coulant, facile, correct ; mais souvent l'expression y est trop familière, peu poétique. Le style de Klopstock, selon la belle expression de Bertóla, *elevatissimo camina*. Or, je demande si ce ton élevé domine dans la traduction de madame de Carlowitz. Si elle a écrit, ou prétendu écrire, pour faire entendre le texte, pourquoi paraphraser, ajouter ce qui n'est pas, retrancher ce qui est, même quelquefois jusqu'à quinze et vingt vers de suite.

En peinture, comme en littérature, il est facile de saisir le faire, ou l'écrire d'un maître. Les gens de lettres ont toujours une lecture privilégiée, conforme à leurs goûts, à leurs sentiments, à leur cœur. Ce style aimé se glisse dans leurs compositions ; leurs mœurs restent empreintes de la philosophie de l'ouvrage, et les actes de leur vie la reproduisent : douce influence des bonnes lectures! Alexandre tenait à Homère : quelle humeur belligérante ! Louis XII lisait habituellement les offices de Cicéron : quel roi ! Voltaire avait fait son vade-mecum des Provinciales de Pascal : aussi l'ironie et le sarcasme dominent chez lui.

Dans ces traducteurs dont nous venons de parler, Dieu, sans doute, y réside bien comme dans Klopstock, mais il n'y respire point de la même manière.

Non, nous n'entendons point de sa bouche profonde
Éclater cette voix créatrice du monde. *(Chénier André).*

De tous ceux qui ont jugé ce poète, Bertóla est celui qui l'a le mieux apprécié :

« *Le sue pitture* (dit-il) *non passano all' anima per iscuoterla, ma soggiogarla totalmente ; i suoi pensieri sono dei più profondi che abbiano mai sentito il giogo della poesia; il suo stile elevatissimo camina con una graduazione magnifica, con una copia la quale, benchè abbracci sovente troppe emigmatiche di idee, e troppo, gruppi di forme, non manca però impegnare.* »

Bertóla, (*Idea della poesia [illegible]*).

Tel est Klopstock.

Madame de Staël, dans son ouvrage sur l'Allemagne, prétend que peu de Français entendent l'allemand : c'était possible de son temps ; que Klopstock est intraduisible : je ne le pense pas. Racine et Corneille, ajoute-t-elle, ne l'auraient pas traduit ! Cette opinion me paraît très-hasardée : ce serait désespérant pour notre langue. Il faudrait renoncer à présenter à notre littérature les beautés d'un poème que l'Allemagne admire, qui, au fond, n'est pas poème épique, comme le *Paradis Perdu*, ou comme la *Jésusalem Délivrée* est poème épique ; mais qui n'en est pas moins l'œuvre d'un grand génie.

FRAGMENT DU DEUXIÈME CHANT DE LA MESSIADE.

Le Messie s'avance vers les tombeaux, et délivre Samma qui était possédé du démon.

Jesus stieg an dem Oelberg nieder.....
.....Und näherte sich den Gräbern der Todten.
Unter am mitternächtlichen Bergen waren dite Gräber
In zuzammengebirgte zerrütete Felsen gehauen.
Dicke, finsterverwachsene Wälder verwahrten den Eingang,
Vor des fliehenden Wanderers Blick. Ein trauriger Morgen

Stieg, wenn der Mittag schon sich über Jerusalem senkte,
Dämmernd noch in die Gräber mit kühlen Schauer hinunter.
Samma, so hiess der besessene Mann, lag neben dem Grabe
Seines jüngsten geliebteren Sohns in kläglicher Ohnmacht.
Satan liess ihm die Ruh; ihn desto ergrimmter zu quälen.
Samma lag bey des Knaben Gebein in modernder Asche;
Neben ihm stand sein anderer Sohn, und weinte zu Gott auf.
Jenen todten, den der Vater beweint' und der Bruder.
Brachte die zärtliche Mutter einst, erweicht durch sein Flehen,
Mit in die Gräber zum Vater hinab, zu dem Vater im Elend,
Den jetzt Satan in grimmiger Wuth bey den Todten herumtrieb.
Ach mein Vater! So rief der kleine geliebte Benoni,
Und entfloh der Mutter Arm, die ängstlich ihm nachlief;
Ach mein Vater, umarme mich doch! und krümmt'um die Hand sich
Drückte sie an sein Herz. Der Vater umfasset ihn, bebet!
Da mit kindlicher Inbrunst nun der Knabe ihn umarmte,
Da er mit sanft liebkosendem Lächeln ihn jugendlich ansah,
Warf ihn der Vater an einen entgegenstehenden Felsen,
Dass sein zartes Gehirn an blutigen Steinen herabrann,
Und mit leisem Röcheln entfloh die Seele voll Unschuld.
Jetzo klagt er ihn trostlos, und fühlt das kalte Behältniss
Seiner Gebeine mit sterbendem Arm. Mein Sohn, Benoni!
Ach Benoni, mein Sohn! So sagt er und jammernde Thränen
Stürzen vom auge, das bricht; und langsamstarrend dahinstirbt.
Also lag er beklommen von Angst, da der Mittler hinabkam.
Jener der andere Sohn, verwandte sein thränendes Antliz
Von dem Vater, und sah den Messias die Gräber herabgehn!
Ach mein Vater, erhub er froh vor Verwundrung die Stimme,
Jesus, der grosse Prophet, kommt in die Gräber hernieder.
Satan hœrt', und sah bestürzt durch die OEffnung des Grabmahls.
So sehn Gottesleugner, der Pöbel, aus dunkeln Gewölben,
Wenn am donnernden Himmel das hohe Gewitter heraufzieht,
Und in den Wolken der Rache gefürchtete Wagen sich wälzen.
Satan hatte bisher aus der Fern nur Samma gepeinigt.
Aus den tiefsten entlegensten Enden des nächtlichen Grabmahls
Standt' er langsame Plagen hervor. Itzt erhub er sich wieder,
Rüstete sich mit des Todes Schrecken, und stürzt' auf Samma.
Samma sprang auf, dann fiel ohnmächtig von neuem er nieder.
Sein erschütteter Geist, (er rang noch kaum mit dem Tode!)
Riss ihn, von dem mördrischen Feind' empöret zum Unsin,
Felsen an. Hier wollt'ihn vor deinen göttlichen Augen,

Richter der Welt, am hangenden Felsen Satans zurschmettern.
Aber du warest schon da, schon trug voreilend die Gnade . . .
Dein verlassnes Geschöpf auf treuen allmächtigen Flügeln,
Dass er nicht sank. Da ergrimmte der Geist des Menschenverderbers,
Und erbebte. Ihn schrekte von fern die kommende Gottheit.
Jetzo richtete Jesus sein helfendes Antlitz auf Samma;
Und belebende göttliche Kraft, mit dem Blicke vereinet,
Ging von ihn aus. Da erkannte der bange verlassene Samma
Seinen Retter. Ins bleiche Gesicht voll Todesgestalten
Kam die Menschheit zurück, er ächzte, und weinte gen Himmel;
Wollte reden, allein kaum kommt'er, von Freuden erschüttert,
Bebend stammeln. Doch breitet' er sich mit sehnlichen Armen
Nach dem Göttlichen aus, sah mit getröstetem Auge,
Voll Entzückung, nach ihm von seinem Felsen herunter.

TRADUCTION DU FRAGMENT DU DEUXIÈME CHANT DE LA MESSIADE.

Jésus descendit de la montagne et s'avança vers les tombeaux. Ils étaient situés au nord du mont, taillés à sa base, sans ordre, dans une chaîne de rochers. Un bois épais, où les arbres entrelaçaient et serraient leurs branches touffues, en défendait l'accès aux voyageurs. Un faible jour éclairait à peine ces lieux sombres et humides, lorsque le soleil dans l'éclat du midi dardait ses rayons sur Jérusalem. Samma (c'est le nom de l'infortuné que Satan tourmentait) était étendu assoupi, et sans force, auprès du tombeau, et des membres à demi corrompus du plus jeune, du plus aimé de ses fils. Satan ne laissait sommeiller sa rage que pour se réveiller plus terrible encore. Joël, l'aîné des enfants de Samma, assis à côté de son père, élevait à Dieu ses gémissemens. Ce fils, ce frère, l'objet de leurs pleurs, était venu vers son père désolé, que Satan, dans sa fureur, torturait et promenait au milieu des tombeaux. Sa mère, cédant à ses pressantes sollicitations, l'y avait amené.

O mon père, s'était écrié le jeune Benoni, en se dérobant à sa mère, qui, éperdue, s'attachait à ses pas; ô mon père, embrasse-moi! A ces mots, serrant sa main dans les siennes, il la pressait contre son cœur. Tout-à-coup son père le saisit; il frémit, et dans l'instant où son fils lui souriait avec une grâce enfantine, et l'embrassait avec tendresse, il le lance avec force contre un rocher; ses membres se brisent, ensanglantent le sol, volent en éclats, et son âme innocente s'enfuit en soupirant.

Samma, plaintif, inconsolable, embrassait de ses mains défaillantes le froid monument où reposaient les restes de son fils. « O Benoni, s'écriait-il, ô Benoni, « ô mon fils! » A ces mots, des larmes de douleur coulaient de ses yeux mourants qu'il ouvrait et refermait soudain. Il était immobile de souffrance, lorsque

Joël détournant de son père ses yeux humides de pleurs, aperçut le Messie : « O « mon père, » s'écria-t-il, dans les transports de sa joie, « Jésus, le grand pro- « phète, s'avance vers nous. »

Satan l'entendit : troublé de frayeur, il regarde à travers les fentes des tombeaux. Tels, quand le char redouté de la vengeance roule dans les nues retentissantes, les athées, êtres méprisés, examinent de leurs retraites obscures, si les orages suspendus dans les airs ont cessé de menacer la terre. Satan n'avait encore tourmenté Samma que de loin. Ses coups, lents à atteindre, ne partaient que de l'enfoncement des tombeaux les plus profonds, les plus écartés, les plus obscurs. Tout-à-coup il se lève, s'arme de l'appareil épouvantable de la mort, et se précipite sur Samma.

Samma recule, s'élance, et retombe aussitôt sans force. Tandis qu'égaré, rendu furieux par son cruel ennemi, il lutte péniblement contre la mort, Satan s'acharne sur lui, le transporte sur la cime d'un mont aérien; et là, à tes yeux, ô Juge du monde, il allait le briser contre un rocher pendant en précipice sous ses pas; Tu parais et soudain prévenu par ta grâce, dont les ailes invisibles le soutiennent, cet infortuné mortel s'arrête sur les bords de l'abîme.

A l'aspect du Messie qui s'avance, Satan s'irrite, frémit et s'épouvante. Jésus jette sur Samma un regard de compassion qui pénètre son âme et ranime ses forces.

Samma triste et morne reconnaît son libérateur : son visage pâle et défiguré reprend sa couleur et ses traits. Il verse des pleurs; il pousse des cris vers le ciel; il veut parler, sa langue s'y refuse, son cœur palpite de joie, sa bouche balbutie à peine : dans l'excès de son enthousiasme il tend vers le médiateur ses bras avides; du haut de son roc escarpé, il laisse tomber sur lui des regards calmes et satisfaits. *(Traduc. inéd. H. T.)*

ÉPISODE D'ABBADONA.

.....Satan sprach es. Indem ging von dem Versöhner Entsetzen
Gegen ihm aus. Noch war in den einsamen Gräbern der Gottmensch
Mit dem Laute, womit der Lästerer endigte, rauschte
Vor dem Fuss des Messias ein wehendes Blatt. An dem Blatte
Hing ein sterbendes Würmchen. Der Gottmensch gab ihm das Leben.
Aber mit eben dem Blick sandt' er dir Satan Entsetzen !
Hinter dem Schritt des gesandten Gerichte versank die Hölle,
Und vor ihm ward Satan zur Nacht ! So schreckt' ihn der Gottmensch
Und die Satane sahen ihn, wurden zu Felsengestalten.
Unten am Throne sass einsiedlerisch, finster und traurig
Seraph Abdiel Abbadona. Er dachte die Zukunft,
Und den Vergang voll Seelenangst. Vor seinem Gesichte,
Das in traurendes Dunkel, in schreckliches Schwermuth hüllte
Sah er Qualen gehäuft, auf Qualen zur Ewigkeit eingehn

letzo erblickt' er die vorige Zeit; da war er voll Unschuld
Jenes erhabnem Abdiels Freund, so den Tag der Empörung
Eine strahlende That, vor Gottes Auge vollführte.
Denn er verliess die Empörer allein und unüberwindlich
Kam zu Gott. Mit ihm, dem edelmüthigen Seraph,
War schon Abbadona dem Blick der Feinde Jehova's
Fast entgangen: doch Satans beflammter rollender Wagen,
Der, zu Triumphen zurück sie zu führen, schnell um sie herkam,
Und der Trommelnde Kriegszuruf, der sie ungestüm einlud,
Und die Heerschaar, jeder von seiner Götterschaft taumelnd,
Uebermannten sein Herz, und rissen ihn hin zu der Rückkehr
Hier noch wollt' ihn sein Freund mit Blicken drohender Liebe
Fortzueilen bewegen; allein, von künftiger Gottheit
Trunken, erkannt' Abbadona die vormals mächtigen Blicke
Seiner Freundes nicht mehr..... ec.

TRADUCTION.

Satan avait dit : l'influence secrète du Médiateur l'intimide. Le Messie errait encore au milieu des tombeaux. Les derniers blasphèmes de Satan arrivèrent jusqu'à lui. Le souffle impur de sa bouche dessécha les feuilles des arbres, et les abattit à ses pieds. Sur l'une d'elles, Jésus aperçut un insecte près d'expirer: du même clin-d'œil qui le rendit à la vie, il épouvanta Satan, l'environna d'une nuit épaisse, et affaissa la voûte des Enfers. Tous les esprits infernaux, témoins de la frayeur de leur chef, demeurèrent immobiles comme de froids rochers.

Sur les marches les plus basses du trône de Satan était assis le séraphin Abdiel Abbadona, solitaire, triste, rêveur. Dévoré de remords, il se perdait dans l'avenir, et s'enfonçait dans le passé. L'un ne présentait à sa noire mélancolie que des supplices affreux, éternels et sans nombre; l'autre lui rappelait les temps heureux de son innocence, la tendresse qui l'unissait à cet autre Abdiel, son auguste ami, qui, le jour de la révolte des anges, se signala par une action d'éclat, en présence du Tout-Puissant. Inaccessible à la séduction, à la terreur, ferme et inébranlable, seul il abandonna Satan, seul il vint se ranger sous les drapeaux de l'Éternel.

Abbadona, marchant sur les traces du magnanime Abdiel, laissait dans l'éloignement les ennemis de Jéhovah. Tout-à-coup le char de feu, dans lequel Satan avait promis de ramener ses légions triomphantes, roule devant lui dans les nues; le clairon belliqueux sonne les combats; les rebelles, dans l'ivresse de la joie, aveuglés par l'idée de leur future divinité, se présentent à Abbadona, subjuguent son cœur, et arrachent à l'Éternel un guerrier presque perdu pour eux. Abdiel, ému de douleur, lance sur son ami des regards foudroyants, mais encore pleins d'amitié; il l'appelle; vains efforts! Satan a ressaisi sa proie. Abbadona, seduit,

fanatisé par ses chimériques espérances, méconnaît la voix de son ami si puissante autrefois. *(Traduct. inéd. H. T.)*

INCERTITUDE ET CONTRADICTIONS DES CRITIQUES MODERNES
sur la question si l'on doit traduire un poète en prose ou en vers.

« Je ne discuterai point ici la question, s'il faut traduire les poètes en vers « ou en prose : cette guerre entre les versificateurs et les prosateurs ne sera ja- « mais terminée ; peut-être avec la marche de la prose parviendrons-nous plus « sûrement au but de la traduction. »

Telles sont les paroles sacramentelles du prince des traducteurs, Bitaubé (*Introduction à Homère*). On voit par là que nous marchons sur un terrain glissant, et que la question est encore herbacée pour nous servir d'un néologisme. Examinons pourtant si l'on pourra, tôt ou tard, arriver à une solution.

Il y a plusieurs manières de traduire un auteur; la première serait la méthode intralinéaire, ou interlinéaire, car la chose est la même, sauf la disposition que l'on donne à sa matière. Cette méthode, qui consiste à traduire mot pour mot, en suivant les constructions de son auteur, a son utilité, son importance, son mérite. C'est pour l'étude approfondie d'une langue celle qu'on doit préférer; elle n'est pas nouvelle; Dumarsais n'en est pas l'inventeur ; antérieurement à lui nos savants du moyen-âge avaient ainsi interprété la plupart des auteurs grecs et latins; et nos modernes n'ont fait que reproduire ou imiter ce qu'on avait fait avant eux ; ce n'est point d'elle qu'il s'agit ici ; nous la laisserons donc de côté. La prose devra traduire la prose; passons donc aux poètes. Trois sortes de moyens se présentent ici. La prose, le vers blanc, ou le vers que Fabre d'Olivet appelle eumolpique, vers blanc croisé dont l'un est masculin, l'autre féminin ; enfin le vers rimé.

On veut qu'à la prose seule appartienne le droit, l'honneur, la possibilité de traduire bien la poésie. — Toute traduction d'un poète par un poète est chose impossible. — Voilà, ce nous semble, une proposition absolue, beaucoup trop absolue, et qui, ce me semble, ne dit, ne prouve, ne signifie autre chose sinon qu'une copie reste toujours une copie. On sait que sur ce point les poètes les plus éminents ont adopté une opinion qui a fait dire, *res judicata pro veritate habetur*. Cependant nous osons croire que le talent des traducteurs aiguillonné, réveillé par l'amour propre, par l'absolutisme de la critique, fera résoudre tôt ou tard ce point de doctrine si controversé, d'abord en faveur du vers blanc, et puis en faveur de la rime contre la prose, et la prose même la plus poétique.

Si une traduction n'est qu'une copie, on conviendra qu'une copie peut être bonne, se reproduire fidèle avec le génie de la langue adoptive, sans préjudice de son modèle, avoir un caractère d'originalité, sans cesser d'être la photographie de son modèle, et être enfin plus qu'une bonne, qu'une excellente copie, plus

qu'une belle imitation, ainsi qu'on s'est plu à qualifier les géorgiques de Virgile, mais une vraie traduction !

Je ne m'arrêterai point à discuter ce qu'a de désespérant, d'avilissant pour une langue, pour une littérature, l'absolutisme de la critique ou du génie élevé qui dédaigne de s'abaisser à la traduction. Il suffit, pour le décréditer, d'être assez patient, laborieux, pour réunir et mettre face à face des textes tout ce que nos poètes les plus anciens jusques aux plus modernes ont traduit des passages remarquables des auteurs grecs, latins ou modernes, pour démontrer que la langue dont ils se sont servis dans les diverses époques où ils écrivaient n'a pu être poussée au delà, et qu'il serait même impossible de les reproduire mieux qu'ils n'ont fait. Nous avons l'embarras du choix ; je prends ces vers si connus :

> ..... pecudumque reclusis
> Pectoribus inhians spirantia consulit exta. (VIRG. EN. 4.)

Ici, d'abord, le poète latin pour conserver tout ce qu'a de vrai, d'harmonieux, le magnifique tableau de sa pensée, a profité de la licence de la césure.

> Un prêtre, environné d'une foule cruelle,
> Portera sur ma fille une main criminelle,
> Déchirera son sein, *et, d'un œil curieux,*
> *Dans son cœur palpitant consultera les Dieux!* (RAC. IPHIG.)

Et c'est après ces vers de Racine, et mille autres autorités, que nous pourrions citer, qu'on viendra nous dire que la poésie française est impuissante à traduire les poètes. Je soutiens et je soutiendrai toujours le contraire. Qu'on donne à son ouvrage le temps nécessaire, et si l'on connait bien le génie de sa langue, on verra ce qu'elle pourra faire unie au talent d'un traducteur qui sentira bien son modèle. Je pèse le poids de ces vers et je dis que tout est ici traduit, mots, harmonie, peinture, philosophie de la pensée.

Inhians, me dira-t-on peut-être, n'est pas représenté par *un œil curieux ;* on se trompe. *Inhians* veut dire *bouche béante*, oui, mais dans l'extase de l'admiration, la bouche béante emporte implicitement en soi l'idée des yeux largement ouverts, *spalancati*, comme diraient les Italiens, et, réciproquement, l'œil curieux, avide de voir, de lire intérieurement, enferme en soi, implicitement, l'idée de *Inhians ;* voilà, si je ne me trompe, ce qu'a dû sentir, penser Racine : c'est peut-être hardi, présomptueux de notre part, mais du moins je le crois philosophiquement vrai. Et bien, ce que la langue pourra faire pour un certain nombre de vers on le fera pour cent, pour mille, pour tout un poème. Continuons notre examen :

> *E su quel lor sepolcro in mezzo ai voti*
> *Vittime pria farò dei sacerdoti.* (TASSO. GER. CANT. I.)

A mon aveugle amour tout sera légitime,
Le prêtre deviendra ma première victime. (RAC. IPHIG.)

Est-ce le hasard, une identité de pensée qui a produit ce vers? est-ce une traduction volontaire de Racine? quoi qu'il en soit, le vers ne pouvait être plus légitimement calqué sur le vers; la langue française peut tout traduire.

Et le fameux principe d'Horace,

« ..... et quæ
« Desperat tractata nitescere posse relinquit. »

appliqué à la traduction est un paradoxe, une absurdité, et tout auteur qui s'y fiera ne produira qu'un ouvrage manchot.

Je m'étonne que Roscommon ait pu l'adopter.

Expliquer clairement le vrai sens d'un auteur,
Est le premier devoir d'un sage traducteur.
L'altérer c'est commettre un attentat impie,
Que la beauté des vers n'excuse ni n'expie.
Si contre votre auteur vous ne pouvez joûter,
Omettre dans ce cas vaut mieux que d'ajouter.
Art de traduire. Trad. de Charbonnières.

On pourra bien trouver de loin en loin quelques impossibilités; mais on doit chercher à les rendre de la manière la plus approchante du texte, en se conformant au double génie des deux langues. L'expression pourra, peut-être, faute de mieux, se présenter pâle, affadie un peu; mais d'un autre côté, pour une expression accidentellement inférieure que de beautés résulteront de l'ensemble d'une traduction en vers. En thèse générale on doit traduire les poètes en vers, selon Joseph Chénier. *(Cours de littérat. p. 167.)*— Mr. De St.-Ange, dont le talent spécial est de traduire, a su rendre en vers français tous les détails de l'immense ouvrage des métamorphoses d'Ovide, et presque toujours avec une scrupuleuse fidélité que la prose pourrait à peine égaler. — Voilà donc la prose subordonnée à la poésie, et reconnue inférieure et impuissante, en quelque sorte, à reproduire les vers. Que diront les partisans de la prose à l'encontre de Chénier: son opinion a quelque poids. Roscommon que nous avons déjà cité, proscrivait, il est vrai, la rime, mais il voulait que la poésie rendît la poésie. *(Rosc. Art de traduire.)*

Notre vers plus fidèle est plus audacieux.
Il peut plus fortement, il nous retrace mieux
La vigueur, le bon sens et le goût pur d'Horace.
Quant à la vile prose elle en masque la grâce:

Si de l'étoffe encore elle montre une part,
De l'habile ouvrier elle nous cache l'art ;
Et pour moi dont vingt ans Horace fut le maître,
Sous ce déguisement j'ai peine à le connaître.

Et quoi, ce que la langue anglaise, italienne, espagnole, allemande ont fait avec succès pourquoi refuserait-on à la langue française de le pouvoir faire. *Venimus ad summum fortunæ*, vous accordez, et c'est une réalité, que la prose française est la plus limpide, la plus harmonieuse, la plus juste, la plus apte à exprimer toutes les idées, toutes leurs nuances, et au plus haut point de sa maturité, et vous la déclarez impuissante dans la poésie à reproduire un auteur! Vous reculez devant la rigueur des conséquences, comme si le perfectionnement de la poésie, rimée ou non rimée, n'était pas une suite nécessaire du perfectionnement de la prose. J'en appelle à Chénier (André), à Delille, à Victor Hugo, à Alfred de Musset, à Pongerville et autres encore, autorités irrécusables.

Dans un article de Cuvillier-Fleuri *(Débats 26 mai 1861)* nous lisons : « Il « était impossible que le progrès des idées ne nous conduisît pas insensiblement « à l'emploi exclusif de la prose dans la traduction des poètes. » Il examine, il pèse ensuite les difficultés que l'on rencontre dans la traduction en vers, puis il ajoute : « S'il n'y a pas eu de progrès de la poésie dans les genres où ce siècle a atteint la perfection, il y a eu développement du fond poétique et enrichissement de la langue des vers par l'invention ou des reprises intelligentes sur le passé. L'art d'écrire en vers s'est renouvelé ; la rime s'est enrichie comme on e voulait au dix-septième siècle par la richesse du sens ; la phrase poétique a repris son ancienne liberté en y ajoutant. Le mot propre a été substitué à la périphrase, et le poème est allé le prendre hors de cette élite jalouse de mots auxquels un goût de cour, timide et circonspect comme l'etiquette, avait reconnu 'exclusivement la qualité de noble. Mais ce renouvellement de l'art d'écrire en vers n'aurait que la valeur d'un travail ingénieux sur les mots, si la poésie en elle-même ne s'était renouvelée. La poésie de Lamartine s'épanche en des vers d'une harmonie que Racine même n'a pas connue. En lisant ces vers on ne s'avise plus d'accuser notre langue de dureté ; tous les angles s'émoussent, les syllabes les plus rudes se polissent en se touchant, et de ces mots si rebelles aux mains les plus habiles se forme une langue musicale comme celle de l'antiquité. »

Sauf le respect que nous devons à l'autorité d'un écrivain, d'un critique si éminent, il nous semble que la conclusion de son article doit être que si la langue poétique moderne a toutes les qualités qu'il y reconnait, elle doit, elle peut traduire en vers hardiment, fidèlement, harmonieusement un poète quelconque. Le même *journal des Débats (18 Juillet 1861)* nous dit dans son article littéraire du jour, signé Ratisbonne : — le vers pour être traduit réclame le vers. On dira que j'ai mes raisons pour le penser ainsi. — Puis il termine en ajoutant *tra-*

ductions en vers, traductions en prose, la verité c'est que la meilleure, sans exception, ne vaut rien.

Si cela était on condamnerait une littérature à l'immobilité ; ce serait paralyser le génie des écrivains. Je ne crois pas que l'auteur de l'article admette sérieusement les conséquences de sa proposition absolue. L'opinion de Mr. Bignan (*Conseils à un jeune hommes ur la traduction en vers. Débats* 19 *Fevricr* 1854) est bien autrement encourageante pour les traducteurs. D'abord il ne rejette point la possibilité de la réussite. Il en signale ensuite les difficultés ; puis il ajoute: le triomphe de l'art serait de combiner l'élégance et la simplicité dans une juste mesure. Traducteurs éclectiques, essayez cette fusion des deux manières, ce sera pour vous un mérite et pour nous un avantage ; *plus vous serrerez votre texte plus il en jaillira de poésie.* Il a raison là-dessus, et Dante qui parait si difficile à traduire, quand une fois il est bien compris, ne présente le plus souvent, dans la contexture de ses sublimes pages, qu'une construction directe qui, par la justesse, la simplicité de l'expression, l'éclat de la métaphore et de la triple rime, s'élève à la poésie la plus haute, la plus harmonieuse ; il ne faut que le suivre pas à pas et en *serrer de près le texte.*

S'il nous était permis de nous servir du vers blanc nous nous trouverions heureux de les employer à la traduction des poètes, a dit encore Bitaubé (*Introduction à Homère*). Et pourquoi ne la prendrait-on pas cette permission? Tout, aujourd'hui, comme nous l'avons dit précédemment, tend au vers blanc dans la poésie. Espérons qu'on sera désormais plus heureux dans ce genre de composition ; car qu'est-il arrivé à ce vers jadis mal compris, vers sans coin, sans alloi, qu'on a démonétisé en voulant le *démonotoniser*. Écoutons là-dessus Fabre d'Olivet, le plus intrépide défenseur du vers blanc, et qui les a faits avec quelque succès : — ceux qui ont essayé des vers blancs, comme on les a faits jusqu'ici, en ont parlé justement avec le plus grand mépris ; ces vers misérables pour le fond, dénués de flamme poétique, écrits comme la plus plate prose, sans mouvement, et sans grâce, avaient, outre cela, l'insupportable défaut de méconnaître le génie de la langue française en faisant heurter à chaque instant les finales du même genre, et en ne distinguant pas ce qui appelle la rime de ce qui la repousse. — Fabre d'Olivet, évitant les défauts qu'il signale, a cru devoir conserver et observer dans ses vers eumolpiques, les désinences masculines et féminines en les croisant. A s'imposer cette gêne, tant valait-il laisser la rime. Les désinences arbitraires masculines ou féminines si elles ne riment pas ne nuisent ne nuiront point à l'effet du vers, si l'on sait les ménager. Quant à moi, à tenir pour le vers blanc, je le veux libre, libre de l'entrave, de l'hémistiche, libre dans ses désinences. Seulement je n'y veux point d'*hiatus*. Voyons ce qu'a fait d'Olivet, et ce qu'on pourrait essayer de faire après lui.

ΤΑ ΤΩΝ ΠΥΘΑΓΟΡΕΙΩΝ ΕΠΗ ΤΑ ΧΡΥΣΑ.

ΠΑΡΑΣΚΕΥΗ.

ΑΘΑΝΑΤΟΥΣ μὲν πρῶτα Θεοὺς, νόμῳ ὡς διάκεινται,
Τίμα· καὶ σέβου ὅρκον· ἔπειθ' Ἥρωας ἀγαυούς.
Τούς τε κατα χθονίους σέβου Δαίμονας, ἔννομα ῥέζων.

ΚΑΘΑΡΣΙΣ.

Τούς τε γονεῖς τίμα,, τούς τ' ἄγχιστ' ἐκγεγαῶτας.
Τῶν δ' ἄλλων ἀρετῇ ποιεὺ φίλον ὅστις ἄριστος.
Πρᾳέσι δ' εἶκε λόγοις, ἔργοισί τ' ἐπωφελίμοισί.
Μὴ δ' ἔχθαιρε φίλον σὸν ἁμαρτάδος ἕινεκα μικρῆς,
Ὄφρα δύνῃ· δὺναμις γὰρ ἀνάγκης ἐγγὺθι ναίει.
Ταῦτα μὲν οὕτως ἴσθι, κρατεῖν δὲ ἐθίζεο τῶν δε·
Γαστρὸς μὲν πρώπιστα, καὶ ὕπνου, λαγνείης τε,
Καὶ θυμοῦ. Πρήξεις δ' αισχρόν ποτε μήτε μετ' ἄλλου,
Μήτ' ἰδίῃ. Πάντων δὲ μάλιστα αἰσχύνεο σαυτόν.

Εἶτα δικαιοσύνην ἀσκεῖν ἔργῳ τε, λόγῳ τε.
Μηδ' ἀλογίστως σαυτὸν ἔχειν περὶ μηδὲν ἔθιζε·
Ἀλλὰ γνῶθι μὲν ὡς θανέειν πέπρωται ἅπασι.
Χρήματα δ' ἄλλοτε μὲν κτᾶσθαι φιλεῖ, ἄλλοτ' ὀλέσθαι
Ὅσσα τε δαιμονίῃσι τύχαις βροτοὶ αλγέ ἔχουσιν,
Ὧν ἄν μοῖραν ἔχῃς πρᾴως φέρε, μηδ' αγανακτει.
Ἰασθαι δέ πρέπει καθόσον δύνῃ· ὧδε δέ φράζευ.
Οὐ πάνυ τοῖς ἀγαθοῖς τουτῶν πολύ μοῖρα δίδωσι.

Πολλοὶ δ' ἀνθρώποισι λόγοι δειλοί τε, καὶ εσθλοί
Προσπιπτους', ὧν μήτ' ἐκπλήσσεο, μήτ' ἄρ' ἐάσῃς
Εἴργεσθαι σαυτόν. Ψεὺδος δ' ἢν πέρ τι λέγηταί,
Πράος ἰσχ'. Ὅ δέ τοι ἐρέω, επί παντὶ τελεσθω.
Μηδείς μήτε λόγῳ σε παρείπῃ μήτε τι ἔργῳ
Πρῆξαι, μηδ' ἐιπεῖν, ὅ, τι τοι μὴ βέλτερόν εστι.
Βουλεύου δέ πρὸ ἔργου, ὅπως, μὴ μωρὰ πεληταί.
Δειλοῦ τοι πρήσσειν τε, λέγειν τ' ἀνοήτα πρὸς ἀνδρὸς.
Ἀλλὰ τᾶδ' ἐκτελέειν, ἅ σε μὴ μετέπειτ' ἀνιήσῃ. etc.

VERS DORÉS DES PYTHAGORICIENS.

PRÉPARATION.

Rends aux Dieux immortels le culte consacré :
Garde ensuite ta foi : révère la mémoire
Des Héros bienfaiteurs, des Esprits demi-Dieux.

PURIFICATION.

Sois bon fils, frère juste, époux tendre et bon père ;
Choisis pour ton ami, l'ami de la vertu ;
Cède à ses doux conseils, instruis-toi par sa voix,
Et pour un tort léger ne le quitte jamais ;
Si tu le peux du moins : car une loi sévère
Attache la Puissance à la Nécessité.
Il t'est donné pourtant de combattre et de vaincre
Tes folles passions : apprends à les dompter
Sois sobre, actif et chaste ; évite la colère.
En public, en secret ne te permets jamais
Rien de mal ; et surtout respecte-toi toi-même.

Ne parle et n'agis point sans avoir réfléchi.
Sois juste. Souviens-toi qu'un pouvoir invincible
Ordonne de mourir ; que les biens, les honneurs
Facilement acquis, sont faciles à perdre ;
Et quant aux maux qu'entraine avec soi le Destin,
Juge-les ce qu'ils sont : supporte-les, et tâche,
Autant que tu pourras, d'en adoucir les traits :
Les Dieux, aux plus cruels, n'ont pas livré les sages.

Comme la Vérité, l'Erreur a ses amants :
Le philosophe approuve, ou blâme avec prudence,
Et si l'Erreur triomphe, il s'éloigne ; il attend.
Écoute, et grave bien en ton cœur mes paroles :
Ferme l'œil et l'oreille à la prévention ;
Crains l'exemple d'autrui ; pense d'après toi-même :
Consulte, délibère, et choisis librement.
Laisse les fous agir et sans but et sans cause.
Tu dois dans le présent, contempler l'avenir. *(Fabre d'Olivet.)*

CANTO SECONDO.

Lo giorno se n' andava, e l' aer bruno
Toglieva gli animali, che sono in terra,
Dalle fatiche loro; ed io sol' uno
M' apparecchiava a sostener la guerra
Sì del cammino, e sì della pietate,
Che ritrarrà la mente che non erra.
O Muse, o alto ingegno, or m' ajutate;
O mente, che scrivesti ciò ch' i' vidi;
Qui si parrà la tua nobilitate.
Io cominciai: Poeta, che mi guidi,
Guarda la mia virtù, s' ell' è possente,
Prima ch' all' alto passo tu mi fidi.
Tu dici, che di Silvio lo parente,
Corruttibile ancora ad immortale
Secolo andò, e fu sensibilmente.
Però se l' Avversario d' ogni male
Cortese fu, pensando l' alto effetto
Ch' uscir dovea di lui, e 'l chi, e 'l quale;
Non pare indegno ad uomo d' intelletto;
Ch' ei fu dell' alma Roma, e di suo impero
Nell' empireo ciel per padre eletto:
La quale, e 'l quale (a voler dir lo vero)
Fur stabiliti per lo loco santo,
U' siede il successor del maggior Piero.
Per questa andata, onde gli dài tu vanto,
Intese cose che furon cagione
Di sua vittoria, e del papale ammanto.
Andovvi poi lo Vas d' elezione,
Per recarne conforto a quella fede,
Ch' è principio alla via di salvazione.

ESSAI DE TRADUCTION

DU SECOND CHANT DE L'ENFER EN VERS BLANCS.

Le jour allait fuyant et l'air devenu sombre 1
Dispensait les humains qui vivent sur la terre
Des travaux usuels du jour, et moi, seul, seul,
Je me fortifiais à soutenir la guerre 2
Et contre le voyage et contre la pitié,
Guerre que redira l'esprit qui n'erre point.
Muses, intelligence élevée, aidez-moi. 3
Esprit qui régistras en toi ce que je vis
Ici tu brilleras de toute ta noblesse.
Je débutai ; poète à moi bienveillant guide 4
Oh, sonde ma vertu, la crois-tu suffisante
Avant de me risquer à ce rude voyage?
Tu m'as dit dans tes vers de Sylvius le père 5
Encore corruptible, au royaume éternel
Parvint, y pénétra sous des formes sensibles.
Si du mal quel qu'il soit le terrible adversaire, 6
Fut pour lui bénévole en songeant à l'effet
Qui de lui devait naître, et quel chef quel état !
D'un être intelligent ceci parait bien digne, 7
Car de la grande Rome et de son vaste empire,
Il fut dans les hauts cieux élu le fondateur:
Cité grande, héros illustre, je l'avoue, 8
L'un et l'autre établis sur la terre sacrée
Où siège l'héritier du grand apôtre Pierre.
Dans ce voyage objet pour lui de tant d'éloges 9
Il connut des effets qui devinrent la cause
De son triomphe et puis de la pourpre papale.
Plus tard y pénétra le grand Vase d'élite 10
Afin d'en ramener cette divine foi,
Principe de la route au chemin du salut.

Ma io perchè venirvi? o chi 'l concede?
Io non Enea, io non Paolo sono:
Me degno a ciò, nè io, nè altri crede.
Perchè se del venire i' m' abbandono,
Temo che la venuta non sia folle:
Se' savio, e intendi me' ch' io non ragiono.
E quale è quei, che disvuol ciò ch' e' volle,
E per nuovi pensier cangia proposta,
Sì che dal cominciar tutto si tolle,
Tal mi fec' io in quella oscura costa:
Per che pensando, consumai l' impresa,
Che fu nel cominciar cotanto tosta.
Se io ho ben la tua parola intesa,
Rispose del magnanimo quell' ombra,
L' anima tua è da viltate offesa:
La qual molte fiate l' uomo ingombra,
Sì che da onrata impresa lo rivolve,
Come falso veder, bestia quand' ombra.
Da questa tema acciocchè tu ti solve
Dirotti, perch' io venni, e quel ch' io intesi
Nel primo punto che di te mi dolve.
Io era intra color, che son sospesi,
E donna mi chiamò beata e bella,
Tal che di comandare i' la richiesi.
Lucevan gli occhi suoi più che la stella:
E cominciommi a dir, soave e piana,
Con angelica voce in sua favella:
O anima cortese Mantovana,
Di cui la fama ancor nel mondo dura,
E durerà quanto 'l mondo lontana:
L' amico mio, e non della ventura,
Nella deserta piaggia è impedito
Sì nel cammin, che volto è per paura:
E temo, che non sia già sì smarrito,
Ch' io mi sia tardi al soccorso levata,
Per quel ch' io ho di lui nel cielo udito.
Or muovi, e con la tua parola ornata,
E con ciò, ch' è mestieri al suo campare,
L' ajuta sì, ch' io ne sia consolata.
I' son Beatrice, che ti faccio andare:
Vengo di loco, ove tornar disio:
Amor mi mosse che mi fa parlare.

Mais descendre en ces lieux, moi, pourquoi, qui l'ordonne. 11
Énée ou Paul, moi, non, non je ne le suis point
J'en décline l'honneur et nul ne m'en croit digne
Car si ma volonté consent à ce voyage 12
Je crains que mon vouloir ne soit une folie.
Toi sage, tu sais mieux, mieux que je ne raisonne.
Tel celui qui ne veut plus ce qu'il a voulu, 13
Et qui pour des pensers nouveaux change d'avis,
Si bien qu'à son début il revient sur ses pas,
Tel ai-je fait dès lors sur cette côte sombre, 14
Car en réfléchissant je tuai le projet,
Qui fut dans mon esprit si promptement conçu.
« Si j'ai pénétré bien le sens de tes paroles, » 15
M'a répondu soudain l'ombre du grand poète,
« Une vile frayeur a dégradé ton ame.
« La frayeur qui parfois offusque les esprits, 16
« Jusqu'à les détourner d'une belle entreprise,
« Comme un voir faux égare une bête ombrageuse.
« Pour te débarrasser de cette crainte-ci 17
« Apprends ce que j'ai su, ce qui m'a fait venir
« Dès le premier moment où ton sort m'a touché.
« J'étais au rang de ceux qui restent indécis, 18
« Une femme m'appelle, et souriante et belle
« Au point que je voulus en recevoir les ordres.
« Ses yeux étincelaient plus que ne luit l'étoile; 19
« Elle débute et dit suavement suave
« De sa voix angélique en son propre langage :
« Esprit, courtois esprit, citoyen de Mantoue, 20
« Toi dont le nom fameux vit encor dans le monde
« Et longtemps y vivra contemporain des âges :
« Mon ami qui n'est point l'aimé de la fortune 21
« Dans ce désert sauvage a trouvé tant d'obstacles.
« Qu'en son chemin l'effroi vous l'a fait rebrousser.
« Je crains qu'il ne se soit déjà si fourvoyé 22
« Que je ne sois trop tard volée à son secours,
« Si j'en crois ce qu'au ciel j'ai sur son compte appris.
« Vole et par ta parole éloquente et fleurie 23
« Et par tous les moyens propre à son salut
« Soutiens-le, mais si bien que j'en sois consolée.
« C'est moi, c'est Béatrix qui choisis l'émissaire. 24
« Je descends d'un séjour où je veux retourner.
« L'amour qui m'a conduite, est qui me fait parler.

Quando sarò dinanzi al Signor mio,
Di te mi loderò sovente a lui.
Tacette allora, e poi comincia' io:
O donna di virtù, sola per cui
L' umana specie eccede ogni contento
Da quel ciel, ch' ha minor li cerchi sui:
Tanto m' aggrada il tuo comandamento,
Che l' ubbidir, se già fosse, m' è tardi:
Più non t' è uopo aprirmi 'l tuo talento.
Ma dimmi la cagion, che non ti guardi
Dello scender quaggiuso, in questo centro,
Dall' ampio loco, ove tornar tu ardi.
Da che tu vuoi saper cotanto addentro,
Dirotti brevemente, mi rispose,
Perch' i' non temo di venir qua entro.
Temer si dee di sole quelle cose,
Ch' hanno potenza di fare altrui male:
Dell' altre no, che non son pauruose.
Io son fatta da Dio, sua mercè, tale,
Che la vostra miseria non mi tange,
Nè fiamma d' esto incendio non m' assale.
Donna è gentil nel ciel, che si compiange
Di questo impedimento, ov' io ti mando,
Sì che duro giudicio lassù frange.
Questa chiese Lucia in suo dimando,
E disse: ora abbisogna il tuo fedele
Di te, ed io a te lo raccomando.
Lucia, nimica di ciascun crudele,
Si mosse, e venne al loco dov' i' era,
Che mi sedea con l' antica Rachele.
Disse: Beatrice, loda di Dio vera,
Chè non soccorri quei, che t' amò tanto,
Ch' uscì per te della volgare schiera?
Non odi tu la pietà del suo pianto,
Non vedi tu la morte, che 'l combatte
Su la fiumana, ove 'l mar non ha vanto?
Al mondo non fur mai persone ratte
A far lor pro, ed a fuggir lor danno,
Com' io, dopo cotai parole fatte
Venni quaggiù dal mio beato scanno,
Fidandomi del tuo parlare onesto,
Ch' onora te e quei ch' udito l' hanno.

« Quand je serai là-haut devant mon Souverain 25
« Je me louerai de toi souvent en sa présence. »
Elle se tut alors ; et je débutai, moi :
« Donna de vertu grande, ô la seule par qui 26
« L'humanité s'élève et bien haut, sur tout être
« Contenu dans le ciel orbe étroit plus que tous,
« Je trouve tant d'attraits en ton commandement 27
« Qu'obéir sur-le-champ serait encor trop tard :
« Cesse, il n'importe plus d'entendre ton désir.
« Mais dis-moi le motif de cette hardiesse 28
« Qui te fait pénétrer ici-bas, en ce centre,
« Loin du vaste séjour où tu veux retourner.
« Puisque ta volonté veut pénétrer plus loin 29
« Je te dirai, m'a-t-elle alors dit brièvement,
« Pourquoi je ne crains point de descendre ici-bas.
« Nous devons redouter ces choses-là qui seules 30
« Ont de la force assez pour exercer le mal ;
« Mais les autres non, non, elles ne font pas peur.
« Telle Dieu me forma dans sa miséricorde 31
« Que nul mal ne m' atteint, et les lames de feu
« De cet embrasement ne peuvent m'assaillir.
« Une femme courtoise est au ciel et que touchent 32
« Les actuels hasards auxquels je te confie,
« Et qui brise là-haut le plus sévère arrêt.
« Celle-ci de Lucie invoqua la faveur 33
« Et lui dit : ton fidèle a de toi grand besoin
« Aujourd'hui, quant à moi je te le recommande.
« Lucie hostile à ceux qui manquent de pitié 34
« Se mut, et vint aux lieux ou je fais ma demeure.
« Résidant à coté de l'antique Rachel.
« Et me dit : Béatrix, juste gloire de Dieu 35
« Quoi ! tu ne secours point celui qui t'aime tant,
« Et qui pour toi sortit de la foule vulgaire ?
« Et quoi ! n'entends-tu pas l'angoisse de ses pleurs, 36
« Ne vois-tu pas la mort contre la quelle il lutte,
« Sur ce fleuve orageux plus encor que la mer » ?
Nulle part on ne vit des personnes plus promptes, 37
Travailler à leur bien, s'éloigner du danger
Ainsi que je le fus en entendant ces mots.
« De mon séjour heureux je suis ici venu 38
« Comptant sur ton discours franc, honnête, sincère
« Qui t'honore autant toi, que quiconque l'ouït. »

Poscia che m' ebbe ragionato questo,
Gli occhi lucenti, lagrimando, volse:
Perchè mi fece del venir più presto.
E venni a te così, com' ella volse:
Dinanzi a quella fiera ti levai,
Che del bel monte il corto andar ti tolse.
Dunque che è? perchè, perchè ristai?
Perchè tanta viltà nel cuore allette?
Perchè ardire e franchezza non hai?
Poscia che tai tre donne benedette
Curan di te nella corte del cielo,
E 'l mio parlar tanto ben t' impromette?
Quale i fioretti, dal notturno gelo
Chinati e chiusi, poi che 'l sol gl' imbianca,
Si drizzan tutti aperti in loro stelo,
Tal mi feo' io di mia virtude stanca,
E tanto buono ardire al cor mi corse,
Ch' io cominciai, come persona franca:
O pietosa colei, che mi soccorse,
E tu cortese, ch' ubbidisti tosto
Alle vere parole che ti porse!
Tu m' hai con desiderio il cor disposto
Sì al venir, con le parole tue,
Ch' io son tornato nel primo proposto.
Or va', ch' un sol volere è d'ambedue:
Tu duca, tu signore, e tu maestro.
Così gli dissi; e poichè mosso fue,
Entrai per lo cammino alto e silvestro.

ORLANDO FURIOSO.

OTTAVA 34. CANTO I.

Qual pargoletta damma, o capriola,
Che tra le frondi del natio boschetto
Alla madre veduta abbia la gola
Stringer dal pardo, o aprirle 'l fianco, o 'l petto,
Di selva in selva dal crudel s' invola,
E di paura trema, e di sospetto:
Ad ogni sterpo, che passando tocca
Esser si crede all' empia fera in bocca.

« Quand elle eut achevé d'articuler ces mots, 39
« Pleurante, elle a vers moi tourné ses yeux brillants ;
« Voilà ce qui m'a fait hâter mes pas vers toi.
« Je suis venu vers toi comme elle a désiré. 40
« Je t'ai débarrassé de la bête féroce
« Qui, sur le beau sommet, épouvantait tes pas.
« Qu'est-il donc survenu, pourquoi, pourquoi tarder ? 41
« Pourquoi nourrir en toi des craintes condamnables,
« Étouffer en ton cœur hardiesse et franchise ?
« Quand la céleste cour a trois femmes bénies 42
« Qui sur toi, de là-haut, veillent et te protègent,
« Et que ma voix te fait de si belles promesses ?
Telles de jeunes fleurs que le verglas des nuits 43
Incline, clot, puis, quand le soleil les colore,
On les voit s'élever, sur leur axe s'ouvrir :
Tel il advint en moi de mon cœur abattu. 44
Une telle énergie a pénétré mon âme,
Que je débute alors avec toute assurance :
Que ta pitié me plaît, femme qui m'as aidé, 45
Et toi courtois assez pour obéir soudain,
A la voix qui s'offrit pleine de vérité.
« Ta voix a réveillé dans mon cœur le désir 46
« D'accomplir sans retard ce hasardeux voyage,
« Et tel que je retourne à mon premier projet.
« Va donc, nous n'avons plus qu'une volonté seule, 47
« Sois mon chef, mon seigneur, et mon maître absolu. »
J'avais dit, il se meut, et soudain sur ses pas
J'entrai dans le chemin mystérieux, sauvage. 48

ROLAND FURIEUX.

CHANT I. STROPHE 34.

Tel un chevreuil, un daim au début de ses ans, (7).
A vu le léopard presser entre ses dents,
Déchirer dans le bois où grandit sa jeunesse
Une mère, l'objet de sa douce tendresse ;
Le plus léger soupçon éveille sa terreur ;
Fait couler de son corps une froide sueur.
Qu'une épine l'effleure, il tremble, il s'épouvante,
Il se sent palpiter sous sa dent dévorante.

GERUSALEMME LIBERATA

CANTO I. OTTAVA 86.

Veggio, dicea, della letizia nova
Veraci segni in questa turba infida:
Il danno universal solo a lei giova;
Sol nel pianto comun par ch' ella rida;
E forse insidie e tradimenti or cova,
Rivolgendo fra se come m' uccida,
O come al mio nemico, suo consorte,
Popolo occultamente apra le porte.
Ma nol farà: prevenirò questi empi
Disegni loro, e sfogherommi appieno.
Gli ucciderò, faronne acerbi scempj;
Svenerò i figli alle lor madri in seno;
Arderò loro alberghi, e insieme i tempj:
Questi i debiti roghi ai morti fieno;
E su quel lor sepolcro, in mezzo ai voti,
Vittime pria farò dei Sacerdoti.

SONETTO DEL PETRARCA.

Era il giorno ch' al Sol si scoloraro,
Per la pietà del suo Fattore, i rai;
Quand' i' fui preso, e non me ne guardai,
Che i be' vostri occhi, Donna, mi legaro.
Tempo non mi parea da far riparo
Contra colpi d'Amor: però n' andai
Secur senza sospetto: onde i miei guai
Nel comune dolor s' incominciaro.
Trovommi Amor del tutto disarmato,
Ed aperta la via per gli occhi al core,
Che di lagrime son fatti uscio e varco.
Però, al mio parer, non gli fu onore
Ferir me di saetta in quello stato,
E a voi armata non mostrar pur l' arco.

TRADUCTION.

—

DISCOURS D'ALADIN.

Votre contentement, infidèles sujets,
Je le vois, a-t-il dit, éclate sur vos traits
Le péril de nous tous a pour vous seuls des charmes;
Vous seuls vous souriez quand nous versons des larmes.
Peut-être couvez-vous ruses et trahison;
Peut-être songez-vous assassinats, poison;
Ou même aux ennemis, que vous nommez vos frères,
Vous voulez de nos murs leur ouvrir les barrières.
Mais, non! j'arrêterai ces odieux complots,
Et de tout votre sang je répandrai les flots;
Je tuerai tout. Mon bras servira ma colère;
J'éventrerai l'enfant dans le sein de sa mère.
Édifices, palais, et temples ravagés
Serviront de bûcher aux traîtres égorgés;
Et sur le saint tombeau, pour expier son crime,
Le prêtre deviendra ma première victime.

SONNET DE PÉTRARQUE.

C'était le jour funeste où le soleil sur nous
Pâlit, de son auteur partageant la souffrance;
Je me sentis blessé, sans nulle défiance;
Et le vainqueur? – Vos traits, Donna, vos regards, vous.
Le temps contre l'Amour, le temps contre ses coups
Me semblait être vain. J'allais dans ma constance
Tranquille et confiant, trop douce indifférence,
Principe de mes maux dans la douleur de tous.
Amour me vit sans arme, il me crut vulnérable,
Et jusques en mon cœur se glissa par mes yeux,
Source et ruisseau de pleurs qui surabondent d'eux.
Me frapper désarmé ne put m'être honorable;
Il le fut moins pour vous qui sûtes, à la fois,
Frapper étant armée, et cacher le carquois.

Satan sous la figure du Père d'Iscariot montre en songe à ce disciple, du haut d'une montagne, l'héritage destiné aux apôtres. (Traduction de l'Allemand de Klopstock). *Messiade ch.* 3.me *Inéd. par H. T.*

Steige mir nach! wanke nicht! komm, ermanne dich, Judas!
Siehest du dort vor uns das unendliche breite Gebirge,
Welches ins fruchtbare Thal verlängte Schatten hinabstreckt?
Hier wird unaufhörlich, wie aus dem schimmernden Ophir,
Gold gegraben; hier trieft das Thal, durch selige Jahre,
Reich und unerschöpflich, vom Ueberflusse des Segens.
Diess ist seines erwählten Johannes gesegnetes Erbe.
Jene Hügel, belastet von dichten schattenden Reben,
Diese von wallendem Korn weit überfliessenden Auen
Sind dem geliebteren Petrus von seinem Messias gegeben.
Siehst du die ganze Fülle des Landes? Wie hier sich die Städte,
Gleich der Königstochter, Jerusalem, unter der Sonne
Glänzend und hoch, voll unzählbarer Menschen im Thale verbreiten!
Wie sich neue Jordane dort, die Städte zu wässern,
Unter jener Umwölbung der hohen Mauren dahinziehn!
Garten, gleich dem befruchteten Eden, beschatten den Goldsand
Ihrer Gestade. Diess sind die Königreiche der Jünger.
Aber erblickst du, Iscariot, auch in jener Entfernung
Dort das kleine gebirgichte Land? Da liegt es verödet,
Wild, unbewohnt, und steinicht, mit dürrem Gehölz durchwachsen.
Ueber ihm ruhet die Nacht in der kalten weinenden Wolke,
Unter ihr Eis und nordischer Schnee in unfruchtbaren Tiefen,
Wo verdammt zu der Klage, zur Oed' und deiner Gesellschaft,
Nächtliche Vögel die donnergesplitterten Wälder durchirren.
Ach dein Erbe! Wie werden vor dir, verachteter Jünger,
Bald die übrigen Eilfe, mit triumphirender Stirne,
Stolz vorübergehn, und kaum in dem Staube dich merken!
Judas, du weinest vor Gram, und edelmüthigem Zorne!
Sohn, du weinest umsonst, fliesst umsonst jede der Thränen,
Die in deiner Verzweiflung dir fliesst, wenn du selbst dir nicht beystehst!
Höre mich an, ich schliesse dir ganz mein väterlich Herz auf: etc.

TRADUCTION.

. . . . . .

« Viens, monte, allons, courage, et ne chancelle pas !
« Vois-tu ce mont sans fin, dans cet Éden fertile,
« Dérouler ses créneaux et son ombre immobile ;
« Étincelant Ophir, dans ses flancs spacieux
« L'or naît, renaît toujours, et des faveurs des cieux
« Surabonde en tout temps cette féconde plaine :
« De son bien-aimé Jean c'est ici le domaine.
« Ces vignes, ces côteaux, ces champs, cette moisson
« Qui, vacillante mer, s'enfuit sous l'horizon,
« A Pierre, à son ami, c'est un don du Messie.
« Vois cette immensité, ton œil l'a-t-il saisie ?
« Que de trésors, ici ; vingt cités, tu le vois,
« Sœurs de Jérusalem, fille de tant de rois,
« Sous les feux du soleil montent resplendissantes ;
« Dans ces riants vallons s'étendent florissantes ;
« Des Jourdains exhaussés dans l'air, scintillants, purs,
« Serpentent d'arcs en arcs jusqu'au sein de leurs murs,
« Y divisent les flots de leurs ondes captives,
« Dont mille Édens riants embellissent les rives.
« Là, ses heureux élus trôneront, fastueux.
« Distingue, en ce lointain, ce champ sec, montueux,
« Étroit, inhabité, rocailleux, sans verdure ;
« Sur son front la nuit pèse, épandant la froidure,
« Instillant ses vapeurs ; les neiges, les glaçons
« Dorment en ses ravins abîmes inféconds ;
« De nocturnes oiseaux condamnés au veuvage,
« Aux soupirs, à l'exil, en ce séjour sauvage,
« Seuls tes hôtes futurs, vagueut, lents, indécis,
« Dans ces bois que la foudre a brisés, a noircis.
« Voilà ton legs ? Bientôt ils auront l'insolence
« D'étaler, devant toi, leur royale opulence
« Les onze grands Élus, et tu verras leur œil
« Effleurer, fair ton front où s'empreinte le deuil.
« Mais que vois-je, ô mon fils, des larmes, oui des larmes !
« Désespoir ou douleur, faibles et vaines armes :
« Cherches-en en toi-même et vole à ton secours ;
« Écoute, à toi, mon cœur va s'ouvrir sans détours. etc. etc.

ENFER. CHANT II.

Traduction de l'Abbé Piazza de Vicence.

Inclinata dies cedebat, et umbrifer aër
Mole operum in terris animalia cuncta levabat :
Atque ego tantum unus veniebam, ferre paratus,
Quid via, quid pietas mihi belli triste cieret,
Quod mens aggreditur non errans pingere versu.
O Musae, o vis ingenii sublimis, adeste,
Nunc opus auxilio. O mens, quæ visa notasti,
Hic tua nobilitas, hic jam manifesta patescet.
Tum prior, o vates, dixi, o dux, quid mea possit
Virtus, explora, num sit par ipsa, priusquam
Tantum iter ingrediar, cui me committere tendis.
Tu narras, ut adhuc mortali corpore onustus
Ille parens SILVI sæclum immortale petivit,
Idque fuit sensu. Sed si tamen omnigenarum
Nequitiarum osor fuit indulgentior isti
Altum animo effectum meditans, qui exsurgeret inde,
Et quis vir qualisve foret prognatus ab ipso,
Hæc homini sano res haud indigna videtur.
Namque almæ ROMÆ, imperium quæ terminet astris,
Legerat hunc patrem domus omnipotentis Olympi,
Quæ urbs, quæ regna urbis fuerunt, ut vera loquamur,
Pro sancto stabilita loco, qua sede sederet
Majoris PETRI successor. Propter eundem,
Quem numeris celebras, initum multa auribus hausit,
Unde illi est posthac victoria parta, simulque
Pontificale decus. Post multo se intulit illuc
Vas lectum, sancti repletum flaminis igne,
Vir, per quem illa FIDES dux prima et vera salutis
In mediis curarum undis solamen haberet.
Ast ego cur veniam? Quis dat? Non TROIUS heros,
Non ego sum PAULUS, neque ego hoc me munere dignum,
Nec quisquam credit. Quare si audacia certa est
Ire, nimis vereor, ne sit dementis; acuto
Tu vir es ingenio, et prævertis dicta loquentis.
Et qualis, qui post renuit, si qua ante volebat,
Propositisque novis permutat prima, retroque
Tota mente abiens absistit : sic ego in illo

Restiteram obscurus saltu, atque hic multa volutans
Consilia inceptu tam festinata reliqui,
Magnanimi tunc illa viri sic umbra locusta est :
Si bene te audivi, excordi mens laesa timore
Est tua, saepe hominem qui ludit imagine inani
Sic, ut honorato trepidum deflectat ab auso,
Ceu fallax cum visus equum formidine terret.
Hac animum ut solvas cura, nunc dicere aperte,
Quae sit caussa viae, incipiam, quaeque auribus ipse
Audierim, tua cum miserans discrimina novi.
Stabam suspensos inter. mulierque beata
Pulcraque me accivit verbis, talique ferebat
Se vultu, ut sponte hortarer sua promere jussa.
Fulgebant oculi majore ardentius astro,
Angelicoque sua clare dedit ore loquelas,
Suave sonans : O tu, quo gaudet MANTUA mater
Corde, anima, humano, tu, cujus fama per omnes
Durat adhuc terras, perduratura, diurnas
Nocturnasque vices dum dividet orbita solis :
Quem mihi junxit amor, mea non fortuna, locorum
Deserta impediunt sic, ut formidine victus
Terga dei. Ac timeo, ne hunc haud vitabilis error
Depulerit cursu, ac sero post temporis horam
Mota loco properem, auxilium latura labanti,
Ut modo ego audivi in coelo. Quare ocius illuc
Nunc perge, eloquioque tuo, quaque arte salutis
Huic poteris monstrare viae, hac utere, opemque
Affer, ut in tantis capiam solamina curis.
En, quae te mitto, sum isthuc delapsa BEATRIX ;
Ipsa loco exivi, quo est ardor ferre regressum :
Cor mihi movit amor, qui talia verba ministrat.
Coram rege meo, cum sit data copia, de te
Plurima saepe loquar laudans. — At ubi ora repressit,
Sic coepi : O mulier praestans, o unica, dixi,
Per quam progenies hominum supereminet omne,
Quidquid habet coelum, minimo quod vertitur axe,
Tam jucunda meis tua sunt jussa auribus, ut si
Ista exhausissem, tarde parere viderer ;
Nec labor ulterius tibi sit aperire, quod optas.
Verum age dic, quare haud refugis descendere in istud
Centrum urbe ex ampla, quam tu ardes rursus inire.
Respondit : Dicam breviter, cur absque timore

Huc intus veniam, rerum cognoscere causas
Si tibi tantus amor. Solum sunt illa timenda,
Queis natura subest mala, visque parata nocere;
Cætera non, in eis quia nulla est causa paveris.
Gratia summa Deo, qui me tam pectore forti
Fecerit, ut nullo vestrorum angore malorum
Tangar, nec lacus hic flammarum ledere possit.
Stat super astra poli, ingenio veneranda benigno,
Femina, quæ miserata vicem dolet indupediti,
Ad quem te mitto, Superum, ut durissima frangat
Judicia; atque hæc LUCIAN adit, sat multa rogando,
Atque ait: Ille tibi fidissimus indigus errat
Nunc opis auxilique tui, quem supplice voce
En tibi commendo. At tristis, genus omne perosa
LUCIA sævitiæ, mota est, atque intima venit
In loca, ubi antiquæ RACHAELI juncta sedebam,
Et sic est affata: Dei laus vera, BEATRIX,
Cur non ipsa juvas tanto hunc tibi amore propinquum,
Nobilis ut per te incedat vulgaria spernens?
Non te hominis miseret sua tristia fata dolentis?
Nonne vides medio luctantem in turbine mortis
Juxta amnem Oceani spernentem jura superba?
Nemo unquam sua lucra sequi, aut vitare paratus
Sic fuit in terris manifesti incommoda damni,
Sicut ego, has postquam percepi pectore voces.
Atque huc descendi, cœlesti sede relicta,
Eloquio confisa tuo, quo splendida fama
Parta tibi atque his, qui cupide tua dicta biberunt.
Hæc ubi fata fuit, lacrimans fulgentia vertit
Lumina, ut incensus studio properantius irem,
Teque, jubente illa, petii docuique cruentam
Declinare feram, jucundi quæ breve montis
Contendebat iter tibi. Quæ ergo causa morandi?
Quid stas? cur tantum servas sub corde timorem?
Quo tibi nunc animus, quo nunc vis libera cessit?
Dum tres hoc splendore pares meritisque beatæ
Matronæ tibi prospiciant ex æthere summo?
Cum tibi promittant tantum mea dicta bonorum?
Ceu flos, qui gelido per noctem humore gravatum
Demisit caput occlusus, ubi candidus illum
Sol pingit jubare, erigitur totusque patescit:
Sic ego convalui, virtus ubi lassa refecta est,

Atque ea tunc animum tenuit fiducia nostrum,
Liber ut has traherem pacato corde loquelas :
O pia, quæ auxilio mihi venit, tuque, benigne
MINCIADE, quid haud indocilis parere fuisti,
Tecum veridico simul hæc est ore locuta :
Tu desiderio veniendi pectora tanto
Nostra cies fando hæc, ut prima incepta reposcam.
Nunc perge, amborum namque una et certa voluntas ;
Tu dux, tu dominus, tu doctor. Sic ego dixi,
Utque ille incessit, silvestria et alta petivi.

COUP D'OEIL SUR L'ENFER ET LE PURGATOIRE.

Le vendredi saint de l'année 1300, Dante suppose que, se trouvant égaré au point du jour dans une forêt obscure, il fut assailli par trois bêtes fauves, une louve, une panthère, une lionne qui interceptent son chemin ; il recule plein d'effroi. Quelqu'un.... il se nomme, c'est Virgile ; il offre à Dante de le ramener à la lumière en lui faisant traverser le séjour des ténèbres, l'élysée des peines, le ciel des bienheureux. Dante rassuré sur ses craintes consent enfin. Nos deux poètes se mettent en route pour visiter les cercles de l'enfer, les divisions et subdivisions de ces cercles, où sont punis les vices et les crimes depuis la mort de l'homme.

Au sortir de l'enfer, dont la figure est un cône renversé, le poète, toujours conduit par Virgile, parcourt le purgatoire, séjour où s'épurent les âmes, construction d'une forme opposée à celle de l'enfer. Virgile disparaît après avoir rendu à Dante toute sa liberté d'action. Mathilde lui succède, à Mathilde Béatrix qui, descendue du ciel, guidera son poète dans le paradis.

INFERNO

CANTO PRIMO.

Nel mezzo del cammin di nostra vita 1
Mi ritrovai per una selva oscura,
Chè la diritta via era smarrita.
Ahi quanto a dir qual' era, è cosa dura, 2
Questa selva selvaggia ed aspra e forte,
Che nel pensier rinnova la paura.
Tanto è amara, che poco è più morte: 3
Ma per trattar del ben ch' io vi trovai,
Dirò dell' altre cose, ch' i' v' ho scorte.
I' non so ben ridir, com' io v' entrai, 4
Tant' era pien di sonno in su quel punto,
Che la verace via abbandonai.
Ma poi ch' io fui appiè d' un colle giunto, 5
Là ove terminava quella valle,
Che m' avea di paura il cuor compunto,
Guardai in alto, e vidi le sue spalle 6
Vestite già de' raggi del pianeta,
Che mena dritto altrui per ogni calle.
Allor fu la paura un poco queta, 7
Che nel lago del cuor m' era durata
La notte, ch' io passai con tanta pièta.
E come quei, che con lena affannata, 8
Uscito fuor del pelago alla riva,
Si volge all' acqua perigliosa, e guata;
Così l' animo mio, ch' ancor fuggiva, 9
Si volse indietro a rimirar lo passo,
Che non lasciò giammai persona viva.
Poi, riposato un poco il corpo lasso, 10
Ripresi via per la piaggia diserta,
Sì che 'l piè fermo sempre era 'l più basso.
Ed ecco, quasi al cominciar dell' erta, 11
Una lonza leggiera e presta molto,
Che di pel maculato era coperta.
E non mi si partia dinanzi al volto; 12
Anzi impediva tanto 'l mio cammino,
Ch' io fui per ritornar più volte volto.
Temp' era dal principio del mattino, 13
E 'l sol montava 'n su con quelle stelle
Ch' eran con lui, quando l' amor divino

ENFER.

CHANT PREMIER.

Au milieu du chemin des jours de notre vie 1
Je me surpris au sein d'une obscure forêt,
Où j'avais dévié de la route suivie.
Eh, telle qu'elle était, quel cœur la redirait 2
Cette forêt sauvage, épaisse, hérissée,
Réveillant en mes sens l'effroi qui m'égarait.
La mort seule un peu moins affaisse la pensée ; 3
Mais pour traiter du bien que m'offrait son horreur,
J'en redirai l'image en moi-même tracée.
Mystère est mon accès en ce lieu de terreur, 4
Tant le sommeil alors pesait sur ma paupière,
Quand hors du vrai sentier je marchai dans l'erreur.
A peine au pied d'un mont immobile barrière 5
Précisément au point où ce val se fermait,
Lui qui voilait mon cœur d'une tristesse amère,
J'élève en haut mon œil, et j'en vis le sommet 6
Vêtu des matineux rayons de la planète
Qui droit, et toujours droit, dans tout chemin vous met.
Lente, alors, se calma cette terreur secrète 7
Dont le lac de mon cœur fut si fort agité
La nuit pour moi si longue et détresse complète :
Et semblable au mortel d'un asthme tourmenté, 8
Qui, surgi de la mer au salut de la rive,
Se tourne vers le flot douteuse sureté,
Le fixe, ainsi mon âme encore fugitive 9
Se tourne, plonge au loin, remesurant le pas
D'où ne vint en deçà jamais être qui vive.
Après que j'eus un peu reposé mon corps las, 10
Je repris mon chemin sur la déserte plage,
Le pied ferme toujours se portant le plus bas.
Mais au début du mont, escarpement sauvage, 11
Une panthère agile et svelte, là survient :
Son dos était couvert d'un moucheté pélage ;
Impassible elle pose et devant moi se tient, 12
Entravant le chemin qu'elle a voulu me clorre.
Mon pied plus d'une fois et rebrousse et revient.
C'était l'instant du jour où commençait l'aurore, 13
Et le soleil montait escorté de ces feux
Autour de lui groupés quand l'amour qu'on adore

Mosse da prima quelle cose belle ; 14
Sì ch' a bene sperar m' era cagione
Di quella fera alla gajetta pelle ,
L' ora del tempo, e la dolce stagione : 15
Ma non sì , che paura non mi desse
La vista, che m' apparve d' un leone.
Questi parea , che contra me venesse 16
Con la test' alta, e con rabbiosa fame,
Sì che parea, che l' aer ne temesse :
Ed una lupa, che di tutte brame 17
Sembiava carca nella sua magrezza,
E molte genti fe' già viver grame.
Questa mi porse tanto di gravezza 18
Con la paura, ch' uscia di sua vista ,
Ch' io perdei la speranza dell' altezza.
E quale è quei, che volentieri acquista, 19
E giugne 'l tempo, che perder lo face ,
Che 'n tutti i suoi pensier piange e s' attrista ;
Tal mi fece la bestia senza pace, 20
Che venendomi incontro, a poco a poco ,
Mi ripingeva là dove 'l sol tace.
Mentre ch' io rovinava in basso loco; 21
Dinanzi agli occhi mi si fu offerto
Chi per lungo silenzio parea fioco.
Quand' i' vidi costui nel gran diserto : 22
Miserere di me , gridai a lui ,
Qual che tu sii, od ombra, od uomo certo.
Risposemi : Non uomo ; uomo già fui, 23
E li parenti miei furon lombardi,
E mantovani per patria ambedui.
Nacqui sub Julio, *ancorchè fosse tardi,* 24
E vissi a Roma sotto 'l buono Augusto
Al tempo degli Dei falsi e bugiardi.
Poeta fui , e cantai di quel giusto 25
Figliuol d' Anchise, che venne da Troja ,
Poi che il superbo Ilion fu combusto.
Ma tu , perchè ritorni a tanta noja ? 26
Perchè non sali il dilettoso monte ,
Ch' è principio, e cagion di tutta gioja ?
Or se' tu quel Virgilio, e quella fonte, 27
Che spande di parlar sì largo fiume?
Risposi lui con vergognosa fronte.

Mut au commencement tant de corps lumineux ; 14
Si bien qu'alors m'étaient une douce espérance
La riante toison de l'animal haineux,
L'heure, la saison douce en son adolescence ; 15
Mais non sans éprouver un froid saisissement
A l'aspect d'un lion de terrible apparence,
Qui contre moi semblait s'avancer hardiment. 16
Haut le front il m'ouvrait une gueule enflammée,
Et l'on eut dit dans l'air un sourd frémissement.
Puis une louve et qui de désirs consumée, 17
Semblait les couver tous en sa sèche maigreur,
Et dont à bien des gens la pitié fut fermée.
Elle frappa mes yeux d'une telle stupeur, 18
Par l'effroi qui sortait à travers sa prunelle,
Que je perdis l'espoir d'atteindre la hauteur.
Tel, souriant au gain où son bonheur l'appelle, 19
Quand l'instant des revers vient et le compromet,
Ses pensers, sa tristesse en ses pleurs se révèle :
Tel me rendit aussi l'animal inquiet, 20
Qui sur moi menaçant, et pas à pas s'avance,
Me refoulant aux lieux où le soleil se tait. (8)
Tandis que je croulais au bas de l'éminence, 21
Inespéré bonheur, à mes regards, soudain
Quelqu'un.... On l'aurait dit maigri d'un long silence.
A peine l'eus-je vu dans ce désert sans fin, 22
J'élève à lui mes cris de pitié sous ce dôme :
« Pitié, qui que tu sois, ombre, ou bien homme, enfin.
« Homme, non, — répond-il, — mais jadis je fus homme ; (9) 23
« Mes aïeuls des Lombards tous les deux sont sortis ;
« Leur pays fut Mantoue, ainsi qu'on vous le nomme.
« Sous Jules, un peu tard, il est vrai, je naquis. 24
« A Rome, sous Auguste, en paix coula ma vie,
« Du temps de tous ces Dieux imposture et mépris.
« Poète, je chantai l'exilé de Phrygie 25
« Fils d'Anchise, jouet et de l'onde et du vent,
« Quand la fière Ilion brûla, des Dieux punie.
« Et toi, de tant d'ennuis, oh, fuis donc l'élément ; 26
« Hâte-toi de gravir cette douce colline,
« Principe et cause en soi de tout contentement. »
« Quoi, Virgile, est-ce toi, toi la source divine 27
« D'où s'épand ta parole en fleuve impétueux ?
« Dis-je, avec la rougeur dont mon front s'enlumine.

O degli altri poeti onore e lume; 28
Vagliami 'l lungo studio, e 'l grande amore,
Che m' han fatto cercar lo tuo volume.
Tu se' lo mio maestro, e lo mio autore: 29
Tu se' solo colui, da cu' io tolsi
Lo bello stile, che m' ha fatto onore.
Vedi la bestia, per cu' io mi volsi: 30
Ajutami da lei, famoso saggio,
Ch' ella mi fa tremar le vene e i polsi.
A te convien tenere altro viaggio, 31
Rispose, poi che lacrimar mi vide,
Se vuoi campar d' esto luogo selvaggio:
Chè questa bestia, per la qual tu gride, 32
Non lascia altrui passar per la sua via,
Ma tanto lo impedisce, che l' uccide:
Ed ha natura sì malvagia e ria, 33
Che mai non empie la bramosa voglia,
E dopo 'l pasto ha più fame che pria.
Molti son gli animali, a cui s' ammoglia, 34
E più saranno ancora, infin che 'l veltro
Verrà, che la farà morir di doglia.
Questi non ciberà terra, nè peltro, 35
Ma sapïenza, ed amore, e virtute,
E sua nazion sarà tra Feltro e Feltro.
Di quell' umile Italia fia salute, 36
Per cui morìo la vergine Camilla,
Eurialo e Niso e Turno di ferute.
Questi la caccerà per ogni villa, 37
Fin che l' avrà rimessa nell' Inferno,
Là onde invidia prima dipartilla.
Ond' io per lo tuo me' penso e discerno, 38
Che tu mi segui, ed io sarò tua guida,
E trarrotti di qui per luogo eterno;
Ov' udirai le disperate strida 39
Di quegli antichi spiriti dolenti,
Che la seconda morte ciascun grida.
E vederai color, che son contenti 40
Nel fuoco, perchè speran di venire,
Quando che sia, alle beate genti:
Alle qua' poi se tu vorrai salire, 41
Anima fia a ciò di me più degna:
Con lei ti lascerò nel mio partire;

« Des poètes, de tous, ô flambeau glorieux ! 28
« Compte-moi cet amour immense, ce long zèle
« Qui m'a fait méditer ton livre aimé des cieux.
« Tu restes à jamais mon maître et mon modèle ; 29
« C'est à toi que je dois, toi seul m'as pu donner (10)
« Ce style qui m'a fait une gloire si belle.
« La louve, qui me fait sur mes pas retourner, 30
« Tu la vois, sauve-m'en, ô très-illustre sage,
« Veine, artères, en moi je les sens frissonner.
« Il te faudra tenir un tout autre voyage, 31
« Répondit-il, témoin de mes pleurs, mes hélas, —
« Si tu veux t'esquiver de ce séjour sauvage,
« Car l'animal ici, qui provoque tes glas, 32
« Delà les sentiers siens ne laisse aller personne ;
« Il tue après avoir embarrassé vos pas.
« D'un naturel pervers jamais il ne pardonne ; 33
« Son affamé désir ne sait point sommeiller ;
« Et plus il se repaît plus sa faim l'aiguillonne.
« A nombreux animaux en le voit s'accoupler ; 34
« Bien d'autres s'y joindront, jusqu'au jour de vengeance,
« Où des douleurs de mort viendra vous l'accabler.
« Un levrier hardi que l'or ni la puissance, 35
« Mais vertu, mais sagesse, amour saura nourrir.
« Entre les deux Feltro là sera sa naissance ;
« L'humble Italie en lui se verra refleurir, 36
« Elle pour qui Camille a prodigué sa vie,
« Euryale, Nisus, Turnus ont su mourir.
« Cette louve partout restera poursuivie 37
« Tant qu'il ne l'aura point refoulée en enfer,
« Tristes bords d'où jadis la détourna l'envie
« Ainsi ton intérêt veut et doit t'exhorter ; 38
« Hâte-toi, suis mes pas, tout te sera licite ;
« Par des lieux éternels je te ferai monter.
« Là, frapperont tes sens le remords qui s'irrite, 39
« Là, les mânes anciens dont la longue douleur
« A la deuxième mort crie et la sollicite ;
« Là tu trouveras ceux qui de gaîté de cœur 40
« Brûlent, vivant bercés dans la douce espérance
« D'aller, n'importe quand, au séjour du bonheur,
« Séjour, où, si tu veux y pénétrer d'avance, 41
« Un plus digne que moi t'en fera tout l'honneur,
« Et qui, moi m'éloignant, aura ma confiance :

Chè quell' Imperador, che lassù regna, 42
Perch' io fui ribellante alla sua legge,
Non vuol, che 'n sua città per me si vegna.
In tutte parti impera, e quivi regge: 43
Quivi è la sua cittade, e l' alto seggio:
O felice colui, cui' ivi elegge!
Ed io a lui: Poeta, i' ti richieggio, 44
Per quello Iddio, che tu non conoscesti,
Acciocch' io fugga questo male, e peggio,
Che tu mi meni là dov' or dicesti, 45
Sì ch' io vegga la porta di San Pietro,
E color che tu fai cotanto mesti.
Allor si mosse; ed io gli tenni dietro. 46

. . . .

CANTO XIII.

Non era ancor di là Nesso arrivato, 1
Quando noi ci mettemmo per un bosco,
Che da nessun sentiero era segnato:
Non frondi verdi, ma di color fosco, 2
Non rami schietti, ma nodosi e involti,
Non pomi v' eran, ma stecchi con tosco.
Non han sì aspri sterpi, nè sì folti 3
Quelle fiere selvagge, che in odio hanno
Tra Cecina e Corneto i luoghi colti.
Quivi le brutte Arpie lor nido fanno, 4
Che cacciâr delle Strofade i Trojani,
Con tristo annunzio di futuro danno.
Ale hanno late, e colli e visi umani, 5
Piè con artigli, e pennuto 'l gran ventre;
Fanno lamenti in su gli alberi strani.
E 'l buon Maestro: Prima che più entre 6
Sappi, che se' nel secondo girone,
Mi cominciò a dire, e sarai, mentre
Che tu verrai nell' orribil sabbione; 7
Però riguarda bene, e sì vedrai
Cose, che daran fede al mio sermone.
Io sentia d' ogni parte trayger guai, 8
E non vedea persona, che 'l facesse:
Perch' io tutto smarrito m' arrestai.
I' credo, ch' ei credette, ch' io credesse, 9
Che tante voci uscisser tra que' bronchi
Da gente, che per noi si nascondesse.

« Car celui qui là-haut règne en dominateur,
« Attendu qu'à sa loi je fus un réfractaire,
« Me défend que d'aucun j'y sois l'introducteur.
« Son empire est partout, mais là son sanctuaire,
« Son trône, sa cité, dans les plus hauts parvis:
« Heureux qui vient reçu dans sa divine sphère. »
« Au nom de ce Dieu grand que tu n'as point compris,
« Poète, répondis-je, écoute qui désire;
« Pour m'éviter ce mal, et peut-être encor pis,
« Conduis-moi dans ces lieux dont tu viens de me dire;
« Fais-moi voir cette porte où Saint Pierre est assis,
« En passant par l'asile où l'on pleure et soupire. »
Lors il se mit en marche, et moi je le suivis.

CHANT XIII.

Nessus vers l'autre bord poursuivait son trajet,
Quand nous posons nos pas au seuil d'une forêt,
Où nul sentier battu n'appelait l'œil avide.
Au lieu d'un verd feuillage un feuillage livide,
Au lieu d'unis rameaux, des torsions, des nœuds,
Au lieu de fruits naissaient des piquants vénéneux. (11)
Moins drus, noirs, les halliers où l'animal sauvage,
Qui déteste le jour et le riant ombrage,
Du Cécine au Cornet y rumine, y languit.
La hideuse harpie en ces lieux fait son lit,
Souffle impur qui chassa les Troyens des Strophades,
De désastres futurs fatidiques Ménades.
Larges ailes, cou, front aux humains conformé,
Des griffes à ses pieds, un grand ventre emplumé,
Du haut du chêne informe elle hurle et tempête.
Et mon officieux guide m'a dit: « arrête!
« Avant tout instruis-toi, sache bien où tu vas:
« C'est le second giron, tu t'y reconnaîtras
« Tant que tu fouleras ces gravois effroyables:
« Mais bon œil, tu verras prodiges incroyables,
« Évidence des faits que ma muse a décrits. »
Déja de tous côtés j'entendais de longs cris;
Je cherche: autour de nous pas une face humaine.
J' hésite et tremble en moi, réfléchir me ramène.
Il croyait que je crusse, ainsi que je le crois,
Que de ces troncs émus s'exhalassent ces voix,
Mânes effarouchés fuyant notre présence.

Però disse 'l Maestro : Se tu tronchi 10
Qualche fraschetta d' una d' este piante,
Li pensier ch' hai si faran tutti monchi.
Allor porsi la mano un poco avante, 11
E colsi un ramicello da un gran pruno ;
E 'l tronco suo gridò : Perchè mi schiante?
Da che fatto fu poi di sangue bruno, 12
Ricominciò a gridar : Perchè mi scerpi?
Non hai tu spirto di pietade alcuno?
Uomini fummo, ed or sem fatti sterpi : 13
Ben dovrebb' esser la tua man più pia,
Se stati fossim' anime di serpi.
Come d' un tizzo verde, che arso sia 14
Dall' un de' capi, che dall' altro geme,
E cigola per vento che va via ;
Così di quella scheggia usciva insieme 15
Parole e sangue : ond' io lasciai la cima
Cadere, e stetti come l' uom che teme.
S' egli avesse potuto creder prima, 16
Rispose 'l Savio mio, anima lesa,
Ciò c' ha veduto pur con la mia rima,
Non averebbe in te la man distesa ; 17
Ma la cosa incredibile mi fece
Indurlo ad ovra, ch' a me stesso pesa.
Ma dilli chi tu fosti, sì che in vece 18
D' alcuna ammenda, tua fama rinfreschi
Nel mondo su, dove tornar gli lece.
E 'l tronco : Sì col dolce dir m' adeschi, 19
Ch' i' non posso tacere ; e voi non gravi
Perch' io un poco a ragionar m' inveschi.
I' son colui, che tenni ambo le chiavi 20
Del cuor di Federigo, e che le volsi,
Serrando e disserrando, sì soavi,
Che dal segreto suo quasi ogni uom tolsi. 21
Fede portai al glorioso ufizio,
Tanto, ch' io ne perdei le vene e i polsi.
La meretrice, che mai dall' ospizio 22
Di Cesare non torse gli occhi putti,
Morte comune, e delle corti vizio,
Infiammò contra me gli animi tutti, 23
E gl' infiammati infiammàr sì Augusto,
Che i lieti onor tornaro in tristi lutti.

Et mon maître m'a dit: « vas à l'expérience,
« Ose, arrache d'un tronc quelqu'un de ses rameaux,
« Et tes pensers présents t'apparaîtront manchots. » (12)
J'avance alors ma main qui, brusquement hardie,
Désempare un scion d'un grand nerprun en vie.
Et le tronc s'écria : « Pourquoi m'écarteler » ?
Et, quand son sang fait noir cessa de ruisseler,
Il reprit : « Pourquoi donc m'écharper de la sorte ?
« A la pitié ton cœur a donc clos toute porte.
« Humains chez les humains, troncs d'arbres aujourd'hui,
« Sois donc, tu le devrais, moins cruel pour autrui,
« Quand nous eussions chacun d'un reptile été l'âme ».
Tel un rondin séveux qui d'un de ses bouts brame,
Quand il brûle, et de l'autre en *hihi* qui se suit,
Siffle aigu quand le vent de ses pores s'enfuit:
Telle du tronc blessé sortait simultanée
La parole à du sang tristement combinée.
Je me sens fuir la branche, et je reste interdit.
« S'il avait cru d'abord ce qu'en mes vers j'ai dit,
« Et ce qu'il avait lu, (lui répondit mon sage)
« Non sans doute il n'eut point, pauvre âme qu'on outrage,
« Insulté de ses mains le tronc qui te revêt.
« Mais la chose incroyable en soi-même m'a fait
« L'engager en un pas que vraiment je regrette.
Mais dis-lui qui tu fus : il accepte sa dette,
« Relavera ton nom pour te rémunérer,
« Dans le monde d'en haut où libre il peut rentrer.
Le tronc: « Tes doux propos m'entraînent dans ta nasse,
« Provoquent mes accents, mais point qu'il ne vous lasse,
« Si toutefois un peu je m'engine en parlant.
« Je suis celui qui fins actif et vigilant
« Les doubles clefs du cœur de Frédéric; l'adresse
« Les y tournait, ouvrait, fermait, je le confesse.
« D'amis secrets ? pas un ! de peur qu'on ne m'eût nui ;
« Ma loyauté s'assit en charge auprès de lui,
« Telle que j'en perdis le sommeil et l'haleine.
L'adultère effrontée, impudente Sirène,
Poison-peste des cours, qui veilla l'œil hagard
Et toujours et toujours au palais de Cesar,
Enhardit contre moi le pervers et le juste ;
Et les cœurs enflammés enflammèrent Auguste,
Et la joie et l'honneur le cédèrent au deuil.

L' animo mio per disdegnoso gusto 24
Credendo col morir fuggir disdegno,
Ingiusto fece me contra me giusto.
Per le nuove radici d' esto legno 25
Vi giuro, che giammai non ruppi fede
Al mio signor, che fu d' onor sì degno:
E se di voi alcun nel mondo riede, 26
Conforti la memoria mia, che giace
Ancor del colpo, che invidia le diede.
Un poco attese; e poi: Da ch' ei si tace, 27
Disse il Poeta a me, non perder l' ora,
Ma parla, e chiedi a lui, se più ti piace.
Ond' io a lui: Dimandal tu ancora 28
Di quel che credi, ch' a me satisfaccia;
Ch' i' non potrei, tanta pietà m' accora.
Però ricominciò: Se l' uom ti faccia 29
Liberalmente ciò che 'l tuo dir prega,
Spirito incarcerato, ancor ti piaccia
Di dirne come l' anima si lega 30
In questi nocchi: e dinne, se tu puoi,
S' alcuna mai da tai membra si spiega.
Allor soffiò lo tronco forte, e poi 31
Si convertì quel vento in cotal voce:
Brevemente sarà risposto a voi.
Quando si parte l' anima feroce 32
Dal corpo, ond' ella stessa s' è disvelta,
Minòs la manda alla settima foce.
Cade in la selva, e non l' è parte scelta; 33
Ma là dove fortuna la balestra,
Quivi germoglia come gran di spelta.
Surge in vermena, ed in pianta silvestra: 34
L' Arpie pascendo poi delle sue foglie,
Fanno dolore, ed al dolor finestra.
Come l' altre verrem per nostre spoglie, 35
Ma non però ch' alcuna sen rivesta:
Chè non è giusto aver ciò ch' uom si toglie:
Qui le trascineremo, e per la mesta 36
Selva saranno i nostri corpi appesi,
Ciascuno al prun dell' ombra sua molesta.
Noi eravamo ancora al tronco attesi, 37
Credendo ch' altro ne volesse dire,
Quando noi fummo d' un romor sorpresi,

Mon âme qu'enivrait le dépit et l'orgueil
Crut s'ouvrir dans la mort une voie honorable,
De juste je me fis un injuste coupable.
Organes nouveaux-nés de ces troncs non semés
Répondez ? Me vit-on me parjurer jamais ?
Non, ma foi pour mon prince est restée immuable ?
Si l'un de vous là-haut va revoir son semblable,
Qu'il relève mon nom languissant, abattu,
Sous les coups dont l'envie a flétri ma vertu.
Il se tait un instant : « puisqu'il est en demeure,
« A repris mon poète, oh, profite de l'heure.
« Parle, demande-lui ce que tu peux vouloir ».
« — Non, dis-lui, plutôt, toi, de te faire savoir
« Ce que tu crois encor m'intéresser, me plaire,
« Car je ne le pourrais tant la pitié m'atterre.
Puis il a dit : « S'il veut, lui, généreusement
« Ce désir dont ton cœur le supplie instamment,
« Esprit, captif esprit, dis et point ne m'abuse.
« Comment est qu'en ces troncs vieillis l'âme s'infuse,
« Et puis explique-moi, toutefois si tu peux,
« Si jamais l'âme un jour sortira de leurs creux ».
Le tronc redouble alors, renforce son haleine ;
Puis son vent s'est fait voix claire, sonore, pleine :
« La réponse en mots brefs on va te l'octroyer.
« Quand l'âme violemment s'enfuit de son foyer,
« Se dérobe à son corps par un attentat lâche,
« Dans la septième fosse, en bas, Minos l'ensache.
« Tombant dans la forêt elle n'a plus de choix,
« Au point où le destin du dard de son carquois
« L'a clouée elle y vit, tel un grain de fourrage,
« Herbacée elle y croit et devient plant sauvage ;
« Quand sa feuille a verdi, harpie, en y happant
« Reveille la douleur qui hurle en s'échappant.
« Nous pour nos corps aussi nous entrerons en quête ;
« Ce n'est pas que de nous aucune s'en revête ;
« Abjurer, puis reprendre, est un injuste arrêt :
« Mais nous les trainerons dans l'atroce forêt
« Pour les laisser y pendre à la stipe maudite
« Où se torture l'âme éternelle proscrite.
Nous étions à ce tronc tout oreille et tout œil
Pensant qu'autres discours charmeraient notre accueil,
Quand d'un pas imprévu nous sentons la saccade :

Similemente a colui che venire 38
Sente 'l porco, e la caccia alla sua posta,
Ch' ode le bestie, e le fresche stormire.
Ed ecco duo dalla sinistra costa 39
Nudi e graffiati, fuggendo sì forte,
Che della selva rompieno ogni rosta.
E quel dinanzi: Accorri, accorri, Morte; 40
E l' altro, a cui pareva tardar troppo,
Gridava: Lano, sì non furo accorte
Le gambe tue alle giostre del Toppo: 41
E poi che forse gli fallia la lena,
Di sè e d' un cespuglio fece un groppo.
Diretro a loro era la selva piena 42
Di nere cagne bramose e correnti,
Come veltri, ch' uscisser di catena.
In quel che s' appiattò, miser li denti, 43
E quel dilaceraro a brano a brano,
Poi sen portàr quelle membra dolenti.
Presemi allor la mia Scorta per mano, 44
E menommi al cespuglio, che piangea,
Per le rotture sanguinenti, invano:
O Jacopo, dicea, da sant' Andrea, 45
Che t' è giovato di me fare schermo?
Che colpa ho io della tua vita rea?
Quando 'l Maestro fu sovr' esso fermo, 46
Disse: Chi fosti, che per tante punte
Soffi col sangue doloroso sermo?
E quegli a noi: O anime, che giunte 47
Siete a veder lo strazio disonesto,
C' ha le mie frondi sì da me disgiunte,
Raccoglietele al piè del tristo cesto. 48
Io fui della città, che nel Battista
Cangiò 'l primo padrone, ond' ei per questo
Sempre con l' arte sua la farà trista: 49
E se non fosse che in sul passo d' Arno
Rimane ancor di lui alcuna vista,
Quei cittadin, che poi la rifondarno 50
Sovra 'l cener, che d' Attila rimase,
Avrebber fatto lavorare indarno:
Io fei gibetto a me delle mie case. 51

Tel l'entend le chasseur qui veille en embuscade,
Quand il entend vers lui le sanglier accourir,
La meute le presser, les broussailles frémir.
De gauche deux esprits s'avancèrent ensuite,
Tous deux nus, déchirés, précipitant leur fuite.
Sous leurs pas dans le bois tout se rompt ou se tord.
Et le premier criait : « Accours, accours, ô mort ! »
L'autre, qui plus que lui le présumait agile,
« Lano, lui disait-il, ton pied fut moins habile
« Aux tournois de Troppo, tu dois t'en souvenir; »
Et peut-être sentant son haleine faillir,
De buisson en fagot sa touffe s'est serrée.
Derrière eux la forêt était pleine fourrée
De lices à poil noir que la soif altérait,
Courant tels des levriers qu'on désenchaînerait
L'ombre qui se cachait de leurs dents fut saisie,
Déchirée en lambeaux où palpitait la vie,
Emportés puis au loin en débris douloureux.
Mon maître me saisit d'un poignet vigoureux,
Me conduit au buisson qui vainement larmoie,
Où dans des flots de sang tout son être se noie,
« Oh, sur toi, Saint-André, mille perditions!
« Que t'a fait de chercher l'abri de mes scions ?
« Fut-elle mon forfait ta vie abominable » ?
Quand près de lui mon guide eut rendu son pas stable ;
« Quel es-tu toi, percé de tant tant de poinçons,
« D'où tu souffles le sang et de douloureux sons? »
« Vous, esprits, nous dit-il, vous qu'un pélérinage
« Ici-bas rend témoins de l'infame ravage,
« Qui désunit en moi les feuilles de mon front,
« Ah, réunissez-les au pied du maudit tronc.
« Je fus de la cité qui préféra Baptiste
« A son premier patron, voilà pourquoi l'attriste,
« L'attristera toujours son art, art destructeur ;
« Et sans ce vieux débris, antique protecteur,
« Dieu debout sur l'Arno, bloc de nos jours stérile,
« Ces citoyens zélés qui refirent leur ville
« Sur ces monceaux poudreux méprisés d'Attila,
« Eussent bien vainement tenté ce travail-là.
« Je me fis un gibet, moi, de mon domicile ».

PURGATORIO.

CANTO PRIMO.

Per correr miglior acqua alza le vele 1
Omai la navicella del mio ingegno,
Che lascia dietro a sè mar sì crudele:
E canterò di quel secondo regno, 2
Ove l' umano spirito si purga,
E di salire al ciel diventa degno.
Ma qui la morta poesia risurga, 3
O sante Muse, poi che vostro sono,
E qui Calïopea 'lquanto surga,
Seguitando 'l mio canto con quel suono, 4
Di cui le Piche misere sentiro
Lo colpo tal, che disperar perdono.
Dolce color d' orïental zaffiro, 5
Che s' accoglieva nel sereno aspetto
Dell' aer puro infino al primo giro,
Agli occhi miei ricominciò diletto, 6
Tosto ch' io uscì fuor dell' aura morta,
Che m' avea contristati gli occhi e 'l petto.
Lo bel pianeta, ch' ad amar conforta, 7
Faceva tutto rider l' Orïente,
Velando i Pesci, ch' erano in sua scorta.
I' mi volsi a man destra, e posi mente 8
All' altro polo, e vidi quattro stelle
Non viste mai, fuor ch' alla prima gente.
Goder pareva 'l ciel di lor fiammelle. 9
O settentrional vedovo sito,
Poichè privato se' di mirar quelle!
Com' io dal loro sguardo fui partito, 10
Un poco me volgendo all' altro polo,
Là onde 'l Carro già era sparito:
Vidi presso di me un veglio solo, 11
Degno di tanta reverenza in vista,
Che più non dee a padre alcun figliuolo.
Lunga la barba, e di pel bianco mista, 12
Portava a' suoi capegli simigliante,
De' quai cadeva al petto doppia lista.

PURGATOIRE.

CHANT PREMIER.

Pour voguer sur des flots moins amers, ma nacelle 1
Ici déploie au vent les replis de son aile,
Laissant dans le lointain l'océan des douleurs.
Et je dirai ces lieux, séjour de moins de pleurs, 2
D'où l'âme humaine, enfin, montant régénérée,
Pure et digne du ciel en mérite l'entrée.
Du poète de mort ressuscitez la voix, 3
Saintes divinités qui m'imposez vos lois.
Toi, Calliope, ici réveille ton génie.
Unis à mes accents cette mâle harmonie 4
Des filles de Pierius accords victorieux,
Présageant à leurs cœurs la vengeance des Dieux.
Le saphir d'orient, dilaté dans l'espace, 5
Du limpide hémisphère embellissait la face,
Et jusqu'au premier globe en silence monté
Déploya son azur à mon œil enchanté, 6
A peine eus-je franchi cette atmosphère impure,
Et de l'âme et des yeux douloureuse parure,
L'astre qui dans nos cœurs alimente l'amour, 7
Rendait tout l'orient joyeux de son retour,
Éclipsant les *poissons* voisins de son orbite.
Je tourne à droite, et vois au sud, vers sa limite, 8
Quatre orbes scintillants, astres mystérieux,
Que nul n'a vu sinon nos antiques aïeux.
Le ciel semblait sourire à leurs vives lumières. 9
O hyperboréens, ô deplorables terres,
Puisqu'un destin jaloux vous a caché leurs feux.
A peine à leurs clartés eus-je soustrait mes yeux, 10
J'oblique lentement vers le pôle de l'ourse,
Au moment où le char, précipitant sa course,
Fuyait sous l'horizon. Soudain, à mon côté, 11
Je vois un vieillard seul; son air, sa majesté
Commandait le respect et l'humble obéissance.
Ses longs cheveux, sa barbe avaient double nuance; 12
Des deux flancs de son front une tresse pendait,
Et jusque sur son sein raidement descendait.

Li raggi delle quattro luci sante 13
Fregiavan sì la sua faccia di lume,
Ch' io 'l vedea, come 'l sol fosse davante.
Chi siete voi, che, contra 'l cieco fiume, 14
Fuggito avete la prigione eterna?
Diss' ei, movendo quell' oneste piume.
Chi v' ha guidati? o chi vi fu lucerna, 15
Uscendo fuor della profonda notte,
Che sempre nera fa la valle inferna?
Son le leggi d' abisso così rotte? 16
O è mutato in ciel nuovo consiglio,
Che dannati venite alle mie grotte?
Lo duca mio allor mi diè di piglio, 17
E con parole, e con mani, e con cenni,
Reverenti mi fe' le gambe e 'l ciglio.
Poscia rispose lui: Da me non venni: 18
Donna scese dal ciel, per li cui preghi
Della mia compagnia costui sovvenni.
Ma da ch' è tuo voler, che più si spieghi 19
Di nostra condizion, com' ell' è vera,
Esser non puote 'l mio, ch' a te si nieghi.
Questi non vide mai l' ultima sera, 20
Ma per la sua follia le fu sì presso,
Che molto poco tempo a volger era.
Sì com' i' dissi, fu' mandato ad esso, 21
Per lui campare, e non c' era altra via
Che questa, per la quale i' mi son messo.
Mostrat' ho lui tutta la gente ria, 22
Ed ora intendo mostrar quegli spirti,
Che purgan se sotto la tua balìa.
Com' i' l' ho tratto, sarìa lungo a dirti. 23
Dall' alto scende virtù, che m' aiuta
Conducerlo a vederti, e a udirti.
Or ti piaccia gradir la sua venuta: 24
Libertà va cercando, ch' è sì cara,
Come sa chi per lei vita rifiuta.
Tu 'l sai, che non ti fu per lei amara 25
In Utica la morte, ove lasciasti
La veste, ch' al gran dì sarà sì chiara.
Non son gli editti eterni per noi guasti: 26
Chè questi vive, e Minos me non lega:
Ma son del cerchio, ove son gli occhi casti

Les brillantes clartés des quatre lampes saintes 13
Rayonnaient sur ses traits profondément empreintes :
On eut dit un soleil en face m'éclairant.
« Vos noms, vous, en dépit du livide torrent, 14
« Transfuges échappés du gouffre redoutable ? »
Dit-il, en agitant sa barbe vénérable,
« Quel guide, ou quel falot a précédé vos pas, 15
« Quand vous êtes montés de la nuit du trépas,
« Qui des vallons d'enfer brunit les atmosphères ?
« Quoi, l'abîme, ses lois, seraient donc des chimères, 16
« Et les decrets du ciel ne dureraient qu'un jour!
« Quoi, vous, damnés, osez aborder mon séjour! »
De sa vertu mon guide, alors, me fortifie, 17
Et d'un mot, et du geste, et de l'œil me convie
A courber les genoux et le front humblement.
Puis il a dit : « Je viens, mais non spontanément. 18
« Une femme, du ciel suppliante émissaire,
« M'a de ce compagnon, fait le dépositaire,
« Mais, quand sur notre état, ta haute volonté 19
« M'ordonne d'expliquer toute la vérité,
« Je ne dois à tes voeux aucune résistance.
« Lui, de son dernier soir n'a point vu l'échéance. 20
« Sa folie, il est vrai, tous les jours le hâtait ;
« Quelques heures de plus son souffle s'arrêtait.
« Vers lui, comme j'ai dit, un ordre exprès m'envoie ; 21
« Pour l'affranchir du sort ; il n'était d'autre voie,
« Si ce n'est celle ou j'ai précipité mes pas.
« Il a vu par mes soins les coupables trépas, 22
« Tous.... et veux, aujourd'hui, lui montrer les abimes,
« Où l'âme, sous tes lois, se lave de ses crimes.
« Du fait, taisons l'histoire et la difficulté ; 23
« Elle émane d'en haut la virtualité
« Qui me fait le conduire à ta voix, à ta vue.
« En ces lieux, je t'en prie, accueille sa venue . 24
« Il court la liberté, le plus doux de nos biens.
« Quand pour elle du corps on brisa les liens,
« On le sait ; tu le sais, toi, qui mourant pour elle 25
« Dans Utique abdiquas la dépouille mortelle,
« Que le grand jour verra renaître et resplendir.
« Le ciel à ses décrets pour nous n'a su mentir. 26
« Celui-ci vit, sur moi Minos n'a pas d'empire ;
« Mais j'habite la sphère où rayonne, où respire

Di Marzia tua, che 'n vista ancor ti prega, 27
O santo petto, che per tua la tegni :
Per lo suo amore adunque a noi ti piega.
Lasciane andar per li tuo' sette regni : 28
Grazie riporterò di te a lei,
Se d' esser mentovato laggiù degni.
Marzia piacque tanto agli occhi miei, 29
Mentre ch' i' fui di là, diss' egli allora,
Che quante grazie volle da me, fei.
Or, che di là dal mal fiume dimora, 30
Più muover non mi può per quella legge,
Che fatta fu, quando io me n' uscì fuora.
Ma se donna del ciel ti muove e regge, 31
Come tu dì', non c' è mestier lusinga :
Bastiti ben, che per lei mi richiegge.
Va' dunque, e fa, che tu costui ricinga 32
D' un giunco schietto, e che gli lavi 'l viso,
Sì ch' ogni sucidume quindi stinga :
Che non si converria l' occhio sorpriso 33
D' alcuna nebbia andar davanti al primo
Ministro, ch' è di quei di Paradiso.
Questa isoletta 'ntorno ad imo ad imo 34
Laggiù colà, dove la batte l' onda,
Porta de' giunchi sovra 'l molle limo.
Null' altra pianta, che facesse fronda, 35
O indurasse, vi puote aver vita ;
Perocchè alle percosse non seconda.
Poscia non sia di qua vostra reddita : 36
Lo sol vi mostrerà, che surge omai :
Prendete 'l monte a più lieve salita.
Così sparì : ed io su mi levai, 37
Senza parlare, e tutto mi ritrassi
Al duca mio, e gli occhi a lui drizzai.
Ei cominciò : Figliuol, segui i miei passi : 38
Volgiamci indietro, chè di qua dichina
Questa pianura a' suo' termini bassi.
L' alba vinceva l' ora mattutina, 39
Che fuggìa 'nnanzi, sì che di lontano,
Conobbi il tremolar della marina.
Noi andavam per lo solingo piano, 40
Com' uom, che torna alla smarrita strada,
Che 'nfino ad essa li pare ire invano.

« Marcia, crois la voir qui te prie en son nom, 27
« Qu'elle reste à jamais l'épouse de Caton ;
« Soumets à son amour ton grand cœur qui fut homme ;
« Laisse-nous traverser ton septuple royaume, 28
« Je l'en remercirai, là-bas, dans son séjour,
« Messager, s'il te plait, de tes ordres d'amour ».
« Marcia, répond-il, à mes yeux fut si chère, 29
« Quand j'étais avec elle au terrestre hémisphère,
« Qu'à ses vœux absolus je laisse un plein pouvoir.
« Captive, maintenant, delà le fleuve noir 30
« Elle ne m'est plus rien, cette loi me l'ordonne,
« Qui m'a fait la quitter libre de ma personne.
« Sur ta foi, si du ciel une femme te meut, 31
« Te guide, sans flatter tu peux ce qu'elle veut :
« Il suffit qu'en son nom tu m'offres ta supplique.
« Va, fais ton compagnon se ceindre la tunique 32
« D'un jonc lisse et pliant ; qu'un flot limpide et frais
« Éponge la souillure empreinte sur ses traits.
« Indignité pour toi, d'une impure paupière 33
« D'aborder aux parvis du sacré sanctuaire
« Un ministre splendeur de haute éternité.
« Vois, là-bas, de ce mont le bord inhabité, 34
« Le flot heurte le flot sur sa rive orageuse.
« Là, croit le jonc au sein d'une mare fangeuse ;
« Nulle herbe de feuillage aimant à se vêtir, 35
« Nul végétal ligneux ne saurait y grandir,
« Au choc des flots émus ne courbant point sa tête :
Puis par ici du mont ne cherchez plus le faîte ; 36
« Consultez le soleil qui nait en ce moment,
« Il saura vous montrer un doux escarpement. »
Il disparait soudain : je me lève en silence, 37
Et vers mon guide, alors, indécis je m'avance ;
J'interroge ses yeux, me confie à leur foi.
« Viens, mon fils, me dit-il, viens, courage, suis-moi, 38
« Revenons sur nos pas. De là, par cette pente,
« A l'horizon direct la plaine a sa descente. »
L'aurore éliminait les heures du matin, 39
Elles fuyaient, alors au lumineux lointain
Je vis distinctement scintiller l'onde amère.
Nous descendions du mont la pente solitaire, 40
Tel va le voyageur hors du sentier perdu,
Marchant, marchant toujours qu'il ne s'y soit rendu.

Quando noi fummo dove la rugiada 41
Pugna col sole, e per essere in parte,
Ove adorezza, poco si dirada;
Ambo le mani in su l' erbetta sparte 42
Soavemente 'l mio maestro pose:
Ond' io che fui accorto di su' arte,
Porsi ver lui le guance lagrimose: 43
Quivi mi fece tutto discoverto
Quel color, che l' inferno mi nascose.
Venimmo poi in sul lito diserto, 44
Che mai non vide navigar sue acque
Uom, che di ritornar sia poscia esperto.
Quivi mi cinse, si com' altrui piacque: 45
O maraviglia! che qual' egli scelse
L' umile pianta, cotal si rinacque
Subitamente là, onde la svelse. 46

CANTO DECIMO.

Poi fummo dentro al soglio della porta, 1
Che 'l mal' umor dell' anime disusa,
Perchè fa parer dritta la via torta,
Sonando la sentì' esser richiusa: 2
E s' i' avessi gli occhi volti ad essa,
Qual fora stata al fallo degna scusa?
Noi salivam per una pietra fessa, 3
Che si muoveva d' una, e d' altra parte,
Sì come l' onda, che fugge, e s' appressa.
Qui si convien usare un poco d' arte, 4
Cominciò 'l duca mio, in accostarsi
Or quinci or quindi al lato, che si parte.
E ciò fece li nostri passi scarsi 5
Tanto, che pria lo stremo della luna
Rigiunse al letto suo, per ricorcarsi,
Che noi fossimo fuor di quella cruna. 6
Ma quando fummo liberi e aperti
Su, dove 'l monte indietro si rauna,
Io stancato, e amendue incerti 7
Di nostra via, ristemmo su 'n un piano
Solingo più, che strade per diserti.
Dalla sua sponda, ove confina il vano, 8
Appiè dell' altra ripa, che pur sale,
Misurrebbe in tre volte un corpo umano:

Arrivés à la zone où la froide rosée 41
Le dispute au soleil, et dans l'ombre opposée,
Sous les airs attiédis cède et fond lentement,
Au dessus du gazon, mon maître doucement 42
Impose alors ses mains, éloquence muette
Qui me fait de son art devenir l'interprète :
A lui j'offre ma joue, où mon œil ruisselait, 43
Il fait fuïr la pâleur dont l'enfer me voilait,
Et d'un vif incarnat colore mon visage.
Nous atteignons, enfin, le littoral sauvage, 44
Où vieux témoin jamais ne vogua sur ses eaux,
Un nautonnier expert à rebrousser les flots.
Il me ceignit d'un jonc, acte d'obéissance, 45
Mais tel il l'arracha, tel, magique puissance !
Un rejeton modeste et renaît, et revit
Spontanément, là, même, où sa main le ravit. 46

CHANT DIXIÈME.

Nous franchissons la porte et le seuil menaçants, 1
Que le vice des cœurs fait s'user languissants,
Car on croit aller droit quand on suit la courbure.
La porte a retenti disant sa fermeture, 2
Et si mon œil glissait vers elle reporté,
Comment en excuser la culpabilité ?
Nous grimpions dans le flanc d'une roche béante, 3
Où s'ouvrait en spirale une route montante,
Comme on voit reculer et revenir les flots.
« Quelque peu d'art ici n'est pas hors d'à-propos, » 4
M'a dit mon guide alors. « Que chacun se rapproche
« D'ici, de là, du flanc qui rentre dans la roche. »
Ceci fait notre pas et plus long et plus lent, 5
Et le croissant des nuits, dans le ciel oscillant,
Gagna le lit des mers, endormit sa lumière,
Que nous errions encor dans la haute gouttière. 6
Rendus libres, enfin, à l'air, à la clarté.
Sur ce haut mont conique en arrière jeté,
Moi las, lui, moi douteux de notre itinéraire, 7
Nous foulons d'un rond-point l'horizon solitaire,
Solitaire encor plus qu'un sentier des déserts.
De son bord limité par le vague des airs, 8
Jusqu'au pied du grand bloc qui monte dans la nue,
Trois longueurs d'un corps d'homme en toisaient l'étendue.

E quanto l' occhio mio potea trar d' ale, 9
Or dal sinistro, e or dal destro fianco,
Questa cornice mi parea cotale.
Lassù non eran mossi i piè nostri anco, 10
Quand' io conobbi quella ripa intorno,
Che dritto di salita aveva manco,
Esser di marmo candido, e adorno 11
D' intagli sì, che non pur Policleto,
Ma la natura gli averebbe scorno.
L' Angel, che venne in terra col decreto 12
Della molt' anni lagrimata pace,
Ch' aperse 'l ciel dal suo lungo divieto,
Dinanzi a noi pareva sì verace, 13
Quivi intagliato in un atto soave,
Che non sembiava immagine che tace.
Giurato si saria, ch' ei dicesse Ave: 14
Perchè quivi era immaginata quella,
Ch' ad aprir l' alto amor volse la chiave.
Ed avea in atto impressa esta favella, 15
Ecce Ancilla Dei *sì propriamente,*
Come figura in cera si suggella.
Non tener pure ad un luogo la mente, 16
Disse 'l dolce maestro, che m' avea
Da quella parte, onde 'l cuore ha la gente:
Perch' io mi mossi col viso, e vedea 17
Diretro da Maria per quella costa,
Onde m'era colui che mi movea,
Un' altra storia nella roccia imposta: 18
Perch' io varcai Virgilio, e femmi presso,
Acciocchè fosse agli occhi miei disposta.
Era intagliato sì nel marmo stesso 18
Lo carro e i buoi, traendo l' arca santa,
Perchè si teme ufficio non commesso.
Dinanzi parea gente, e tutta quanta 19
Partita in sette cori, a' duo miei sensi
Facea dicer l' un No, l' altro Sì canta.
Similemente al fummo degl' incensi, 20
Che v' era imaginato, e gli occhi e 'l naso,
Ed al sì, ed al no discordi fensi.
Lì precedeva al benedetto vaso, 21
Trescando alzato l' umile Salmista,
E più e men che Re era 'n quel caso.

Autant que j'en pouvais juger à vol d'oiseau, 9
D'un bout à l'autre bout de l'isolé plateau.
Telle cette corniche espaçait sa surface.
Nos pas foulaient encor en haut la même trace, 10
Quand je vis que ce bloc, arrondi monument,
Abrupte, escarpé, droit inaccessiblement,
Était d'un marbre pur, d'un travail de sculpture, 11
Mais tel, que Polyclète, et même la nature,
Auraient rougi tous deux de l'œuvre de leurs mains.
L'Ange qui du Très-Haut descendit aux humains 12
La paix si longuement dans les pleurs soupirée,
Déliant l'interdit qui fermait l'empyrée,
Sur ce bloc, à nos yeux, y présentait des traits, 13
Un suave maintien si naturels, si vrais,
Qu'on ne le croyait point un muet personnage.
Ave, nous murmurait, sur ma foi, son langage. 14
Là figurait aussi cette virginité,
Ouvrant, donnant au ciel son hospitalité.
Ecce ancilla Dei, disait son attitude, 15
Et ces mots, et son port avaient l'exactitude
Que reproduit le sceau sur la cire empreinté.
« Accorde à chaque objet un temps plus limité. » 16
Mon doux guide, en ces mots, à me hâter m'invite;
Il m'avait du côté qu'en nous le cœur habite.
J'obéis, et déjà mon œil apercevait, 17
Au dessous de Marie, à droite, où s'élevait
Celui de qui la voix et me meut, et m'anime,
Une page nouvelle écrite sur l'abîme. 18
Je déborde Virgile, animé du désir
De permettre à mes yeux leur aise et leur loisir.
L'artiste y cisela sur la roche vivante 18
Le char, les bœufs courbés sous l'arche vacillante,
L'arche si redoutable aux soins usurpateurs.
Une foule confuse, étagée en sept chœurs, 19
Précédait : de mes sens, deux, émus d'évidence,
Me disaient : l'un, on chante, et l'autre, on fait silence.
On y voyait les flots des vapeurs de l'encens 20
Vers l'œil et l'odorat s'élever blanchissants.
L'un disait oui, quand l'autre opposait le contraire.
Devant l'arche sacrée, ouvrant l'itinéraire, 21
Le psalmiste, contrit, et ceint fort haut, dansait,
Et plus et moins que roi tel il apparaissait.

Di contra effigiata, ad una vista 22
D' un gran palazzo, Micol ammirava,
Sì come donna dispettosa e trista.
I' mossi i piè del luogo, dov' io stava, 23
Per avvisar da presso un' altra storia,
Che diretro a Micol mi biancheggiava.
Quiv' era storiata l' alta gloria 24
Del roman Prince, lo cui gran valore
Mosse Gregorio alla sua vittoria;
Io dico di Traiano Imperatore: 25
Ed una vedovella gli era al freno,
Di lagrime atteggiata e di dolore.
Dintorno a lui parea calcato e pieno 26
Di cavalieri, e l' aguglie nell' oro
Sovr' esso in vista al vento si movieno.
La miserella infra tutti costoro 27
Parea dicer: Signor, fammi vendetta
Del mio figliuol, ch' è morto, ond' io m' accoro.
Ed egli a lei rispondere: Ora aspetta 28
Tanto ch' i' torni; ed ella: Signor mio,
Come persona, in cui dolor m' affretta,
Se tu non torni? ed ei: Chi fia, dov' io, 29
La ti farà; ed ella: L' altrui bene
A te che fia, se 'l tuo metti in obblio?
Ond' elli: Or ti conforta, chè conviene, 30
Ch' i' solva il mio dovere, anzi ch' i' muova:
Giustizia vuole, e pietà mi ritiene.
Colui, che mai non vide cosa nuova, 31
Produsse esto visibile parlare,
Novello a noi, perchè qui non si truova.
Mentr' io mi dilettava di guardare 32
L' immagini di tante umilitadi,
E per lo fabbro loro a veder care;
Ecco di qua, ma fanno i passi radi, 33
Mormorava 'l poeta, molte genti:
Questi ne 'nvieranno agli alti gradi.
Gli occhi miei, ch' a mirar erano intenti, 34
Per veder novitadi, onde son vaghi,
Volgendosi ver lui non furon lenti.
Non vo' però, Lettor, che tu ti smaghi 35
Di buon proponimento, per udire,
Come Dio vuol che 'l debito si paghi.

En face, un grand palais, Micol à la croisée
Cachant peu le dépit d'une épouse offensée
Contemplait, donnant cours à son triste dédain.
Du sol que je foulais je m'éloigne soudain.
Mon œil court s'abreuver d'une scène nouvelle
Qui, non loin de Micol, blanchissante, m'appelle.
Ici, l'art y traçait le règne de splendeur
Du héros, du Romain dont la noble grandeur
Prépara le triomphe aux vertus de Grégoire :
C'est Trajan dont je veux rappeler la mémoire.
Une veuve au maintien triste, à l'air éploré,
Du prince à son coursier pressait le frein doré ;
De cavaliers brillants une noble couronne
L'entourait ; l'aigle d'or, appanage du trone,
Flottante au gré des vents ombrageait son cimier.
L'humble veuve mêlée à ce peuple guerrier
Semblait dire : « Seigneur, vengeance, je t'en prie,
« A mon fils mort, sa mort décourage ma vie ».
« — Attends que dans ces lieux je reporte mes pas.
« — Mais, Seigneur, si ces lieux ne te revoyaient pas ?
(A dit de sa douleur la pressante éloquence)
« — L'héritier de mes droits soutiendra ta vengeance.
« — Eh, qu'importe qu'un autre écoute son devoir
« Quand tu braves le tien ? — « Courage, bon espoir,
« Je ne partirai point sans adoucir ta peine ;
« La justice commande et la piété m'enchaine. » (13).
Celui-là pour qui rien n'est nouveau sous les cieux,
Inventa ce langage entendu seul des yeux,
Langage tout nouveau, car la terre l'ignore.
Tandis que mon esprit en soi-même élabore,
Pèse, admire ces traits de haute humilité,
Où l'on aimait l'artiste et son habileté :
« Voici venir à nous une foule nombreuse,
M'a murmuré Virgile. « Elle vient paresseuse,
« Aux cercles des hauts lieux ils nous feront monter. »
Mon œil de toutes parts instruit à fureter,
Courant la nouveauté qui lui plait, qui l'allaite,
Vers mon guide soudain glisse, sur lui s'arrête.
Ne laisse point, lecteur, en toi se refroidir,
Je le désire peu, l'ardeur d'approfondir
A la dette comment Dieu donne sa remise,
Qu'importe le martyre et telle forme admise,

Non attender la forma del martire: 36
Pensa la succession; pensa, ch' a peggio,
Oltre la gran sentenzia non può ire.
I' cominciai: Maestro, quel ch' i' veggio 37
Muover ver noi, non mi sembran persone,
E non so che; sì nel veder vaneggio.
Ed egli a me: La grave condizione 38
Di lor tormento a terra gli rannicchia,
Sì, che i miei occhi pria n' ebber tenzione.
Ma guarda fiso là, e disviticchia 39
Col viso quel, che vien sotto a quei sassi:
Già scorger puoi, come ciascun si picchia.
O superbi Cristian, miseri, lassi, 40
Che della vista della mente infermi,
Fidanza avete ne' ritrosi passi;
Non v' accorgete voi, che noi siam vermi, 41
Nati a formar l' angelica farfalla,
Che vola alla giustizia senza schermi?
Di che l' anima vostra in alto galla? 42
Voi siete quasi entoma ta in difetto,
Sì come verme, in cui formazion falla.
Come, per sostentar solaio o tetto, 43
Per mensola talvolta una figura
Si vede giunger le ginocchia al petto,
La qual fa del non ver vera rancura 44
Nascere, a chi la vede; così fatti
Vid' io color, quando posi ben cura
Ver' è, che più e meno eran contratti. 45
Secondo ch' avean più e meno addosso;
E qual più pazienza avea negli atti,
Piangendo parea dicer, più non posso.

CANTO DODICESIMO.

Di pari, come buoi che vanno al giogo, 1
M' andava io con quell' anima carca,
Fin che 'l sofferse il dolce pedagogo.
Ma quando disse: Lascia lui, e varca, 2
Che qui è buon, con la vela e co' remi,
Quantunque può ciascun, pinger sua barca:
Dritto, sì com' andar vuolsi, rifemi 3
Con la persona, avvegna che i pensieri
Mi rimanessero e chinati e scemi.

Vois l'avenir, et crois, à tout considérer, 36
Qu'après le grand décret il ne saurait durer.
« Maître, lui dis-je alors, ces mobiles fantômes
« Que je vois là venir, ne me sont pas des hommes. 37
« J'ignore ce qu'ils sont si point je ne me mens. »
« C'est, me répondit-il, le poids de leurs tourments,
« Qui, vers la terre ainsi les courbant, les entasse, 38
« Tels qu'à peine mon œil a soupçonné leur race.
« Fixe là tes regards, devine si tu peux,
« Tels qui passent arqués sous ces blocs douloureux. 39
« Vois comme tout ce peuple et se voûte et s'affaisse ».
« Misérables chrétiens, orgueilleuse bassesse,
« Infirme intelligence, esprits étroits et lourds, 40
« Qui vous montrez si fiers de marcher à rebours,
« Nous sommes, sachez bien, cet humble vers mystique
« Créé pour devenir papillon angélique, 41
« Et monter devant Dieu pour s'y justifier
« Seul, sans appui, pourquoi tant vous glorifier ?
« Insectes avortés, fautive créature. (14) 42
« Vers à demi formés, voilà votre nature ! »
Comme pour étayer une voûte, un fronton,
La figure souvent remplace l'étançon, 43
Joint au sein ses genoux quand sa tête forjette,
Feinte douleur d'où nait une douleur secrète,
Vraie en qui voit; ainsi je les vis, quand de près 44
Je pus distinctement étudier leurs traits.
A mon sens ils avaient plus ou moins de voussure,
Si la charge sur eux pesait plus ou moins mûre; 45
Et tel plus patient, laborieux, perclus
Pleurait, et semblait dire : « Hélas ! je n'en puis plus ».

CHANT DOUZIÈME.

Tels deux bœufs sous le joug vont la tête baissée, 1
Tel j'allais à côté de cette âme affaissée,
Tant que mon doux Mentor à mes vœux se rendit.
« Rebute-le, partons, viens », m'a-t-il enfin dit » 2
« Que nos bras, que la rame, et la voile ondulante,
« Secondent à chacun sa nacelle indolente ».
Sur moi même, soudain, je relève mon moi, 3
Fixe, droit, tel qu'on marche, abandonnant à soi
Mes pensers abattus que mon front grave incline.

I' m' ero mosso ; e seguia volentieri 4
Del mio maestro i passi, e amendue
Già mostravam, com' eravam leggieri,
Quando mi disse : Volgi gli occhi in giue : 5
Buon ti sarà, per alleggiar la via,
Veder lo letto delle piante tue.
Come, perchè di lor memoria sia, 6
Sovr' a' sepolti le tombe terragne
Portan segnato quel ch' egli era pria :
Onde lì molte volte se ne piagne, 7
Per la puntura della rimembranza,
Che solo a' pii dà delle calcagne :
Sì vid' io lì, ma di miglior sembianza, 8
Secondo l' artificio, figurato,
Quanto per via di fuor dal monte avanza.
Vedea colui, che fu nobil creato 9
Più d' altra creatura, giù dal cielo
Folgoreggiando scendere da un lato.
Vedeva Briareo fitto dal telo 10
Celestial giacer dall' altra parte,
Grave alla terra per lo mortal gelo.
Vedea Timbreo, vedea Pallade, e Marte 11
Armati ancora, intorno al padre loro,
Mirar le membra de' Giganti sparte.
Vedea Nembrotte appiè del gran lavoro 12
Quasi smarrito, e riguardar le genti,
Che 'n Sennaar, con lui, superbi foro.
O Niobe, con che occhi dolenti 13
Vedev' io te, segnata su la strada,
Tra sette e sette tuoi figliuoli spenti !
O Saul, come 'n su la propria spada, 14
Quivi parevi morto in Gelboe,
Che poi non sentì pioggia, nè rugiada !
O folle Aragne, sì vedea io te, 15
Già mezza ragna, trista, in su gli stracci
Dell' opera, che mal per te si fe'.
O Roboam, già non par che minacci 16
Quivi il tuo segno : ma pien di spavento,
Nel porta un carro prima ch' altri 'l cacci.
Mostrava ancor lo duro pavimento, 17
Come Almeone a sua madre fe' caro
Parer lo sventurato adornamento.

Je me meus, et je suis la voix qui me domine. 4
Mon maître précédait, et, pleins de nouveaux feux,
Nous nous sentions dans l'air emportés tous les deux.
« Abaisse », m'a-t-il dit « ta paupière volage, 5
« Allège utilement les longueurs du voyage,
« Vois le sol, lis la couche où tu poses tes pas ».
Comme pour que les morts survivent au trépas, 6
L'horizon de la tombe éloquente sculpture,
Atteste ce qu'on fut avant la sépulture,
Et là, plus d'une fois, s'y révèlent des pleurs, 7
Filles de l'aiguillon des plus vives douleurs,
Réchauffant la piété, lui redonnant des ailes;
Ainsi je vis, là, mais sous des traits plus fidèles 8
Des bas-reliefs divers, ouvrage surhumain,
Taillés, autour du roc, sur un saillant chemin.
Là, des esprits créés, j'y vis le plus sublime 9
Se détacher du ciel, et tomber dans l'abîme,
Serpentant dans l'espace en sillons radieux.
Plus loin, je découvrais sous la foudre des Dieux 10
Briarée abattu sur l'ardente poussière,
Des glaces de la mort fardeau lourd à la terre.
Là, Pallas, Apollon, et le Dieu des combats, 11
Égide de leur père, armés, levaient les bras,
Des lambeaux des géants contemplant l'envergure;
Nembrod debout au pied de sa haute structure, 12
Morne, au front menaçant, et mesurant de l'œil
Les peuples en Sennâr imitant son orgueil.
On lisait dans tes yeux ta douleur déchirante, 13
Niobé, sur le sol où tu vivais souffrante,
Parmi quatorze fils, chœur pâle, inanimé.
Sur son glaive Saül expirait abîmé, 14
Sur ton mont, Gelboé, terre stérilisée,
Et veuve désormais de pluie et de rosée.
L'insensée Arachné, jalouse du fuseau, 15
Transformée à demi gisait sur son réseau,
Oeuvre où l'on distinguait sa douleur et sa honte.
Ton drapeau n'avait plus ce prestige qui dompte, 16
Roboam, mais un char t'enlève, et t'affranchit
D'un trône qui s'écroule et que l'on te ravit.
On distinguait encor sur la dalle sévère 17
Alcméon compensant à sa perfide mère
Le funeste ornement de sa déloyauté.

Mostrava come i figli si vittaro 18
Sovra Sennacherib dentro dal tempio,
E come, morto lui, quivi 'l lasciaro.
Mostrava la ruina, e 'l crudo scempio 19
Che fe' Tamiri, quando disse a Ciro,
Sangue sitisti, ed io di sangue t'empio.
Mostrava, come in rotta si fuggiro 20
Gli Assiri, poi che fu morto Oloferne,
E anche le reliquie del martiro.
Vedeva Troia in cenere e in caverne: 21
O Ilion, come te basso e vile
Mostrava 'l segno, che lì si discerne!
Qual di pennel fu maestro, e di stile, 22
Che ritraesse l' ombre, e i tratti, ch' ivi
Mirar farieno uno 'ngegno sottile?
Morti li morti, e i vivi paren vivi: 23
Non vide me' di me, chi vide 'l vero,
Quant' io calcai, fin che chinato givi.
Or superbite, e via, col viso altiero, 24
Figliuoli d' Eva, e non chinate 'l volto,
Sì che veggiate il vostro mal sentiero.
Più era già per noi del monte volto, 25
E del cammin del Sole assai più speso,
Che non stimava l' animo non sciolto;
Quando colui, che sempre innanzi atteso 26
Andava, cominciò: Drizza la testa:
Non è più tempo da gir sì sospeso.
Vedi colà un Angel, che s' appresta, 27
Per venir verso noi: vedi, che torna
Dal servigio del dì l' ancella sesta.
Di riverenza gli atti e 'l viso adorna, 28
Sì ch' ei diletti lo 'nviarci 'n suso:
Pensa che questo dì mai non raggiorna.
I' era ben del suo ammonir uso, 29
Pur di non perder tempo, sì che 'n quella
Materia non potea parlarmi chiuso.
A noi venia la creatura bella, 30
Bianco vestita, e nella faccia, quale
Par, tremolando, mattutina stella.
Le braccia aperse, e indi aperse l' ale: 31
Disse: Venite: qui son presso i gradi,
E agevolmente omai si sale.

O de Sennachérib dure postérité, 18
Je vous vis, fils ingrats, assassiner un père,
Et l'oublier, sans vie, au sein du sanctuaire.
Thamyris, à ta voix partout la mort volait, 19
Quand ta rage à Cyrus en ces mots s'exhalait :
« Le sang te plut, tiens, bois, la coupe en est rasante ».
On y lisait encor la déroute effrayante 20
Du fier Assyrien, Holopherne expiré,
Et le meurtre en lambeaux dans les champs avéré.
J'y voyais la Troade en huttes funéraires, 21
O Troie, il disait bien ta honte et tes misères,
L'art qui traça tes maux sur ce pavé d'airain.
Quel maître du pinceau, quel maître du burin 22
Reproduirait les traits, les ombres, l'harmonie,
Chefs-d'œuvre de ces lieux, désespoir du génie.
Là, la vie et la mort étaient réalité, 23
Telle qu'on dut la voir j'y vis la vérité ;
Tant que mon pied foula, que mon œil lut la pierre.
Enorgueillissez-vous, marchez la tête altière, 24
Postérité d'Adam, ne baissez point les yeux,
Afin de ne point voir vos sentiers vicieux.
Nous avions sur ce mont fait notre itinéraire 25
Plus long, et du soleil consumé la carrière,
Bien plus que n'avait cru notre esprit enchaîné.
Quand celui qui, toujours à mon bien obstiné, 26
Me précédait toujours, me dit : « Lève la tête,
« Viens, bannis dès l'instant ta rêverie abstraite ;
« Vois cet ange, mon loin, disposant ses attraits, 27
« C'est vers nous qu'il viendra ; close dans son palais,
« Du jour la sixième heure a fourni son message.
« Embellis de respect ton maintien, ton visage ; 28
« Il voudra des hauts lieux nous montrer le chemin :
« Ce jour, songes-y bien, ne luira plus demain. »
De mon maître toujours je suivais la sagesse, 29
Et du temps qui nous fuit j'arrêtais la vitesse :
Sur ce point ses leçons étaient toujours clarté.
Elle approchait de nous, l'angélique beauté : 30
Sa robe éblouissait, et sa face éclatante
Imitait du matin l'étoile scintillante.
L'ange élargit ses bras, et ses ailes après : 31
« Venez, dit-il, tout proche, ici sont les degrés,
« La pente désormais s'adoucit plus aisée. »

A questo annunzio vegnon molto radi : 32
O gente umana, per volar su nata,
Perchè a poco vento così cadi ?
Menocci ove la roccia era tagliata : 33
Quivi mi batteo l' ale per la fronte,
Poi mi promise sicura l' andata.
Come a man destra, per salire al monte, 34
Dove siede la Chiesa, che soggioga
La ben guidata sopra Rubaconte,
Si rompe del montar l' ardita foga, 35
Per le scalee, che si fero ad etade,
Ch' era sicuro 'l quaderno e la doga.
Così s' allenta la ripa, che cade 36
Quivi ben ratta dall' altro girone :
Ma quinci, e quindi l' alta pietra rade.
Noi volgend' ivi le nostre persone, 37
Beati pauperes spiritu, *voci*
Cantaron sì, che noi diria sermone.
Ahi quanto son diverse quelle foci 38
Dall' Infernali ! che quivi per canti
S' entra, e laggiù per lamenti feroci.
Già montavam su per li scaglion santi, 39
Ed esser mi parea troppo più lieve,
Che per lo pian non mi parea davanti :
Ond' io : Maestro, dì, qual cosa greve 40
Levata s' è da me, che nulla quasi
Per me fatica andando si riceve ?
Rispose : Quando i P, che son rimasi 41
Ancor nel volto tuo presso che stinti,
Saranno, come l' un, del tutto rasi,
Fien li tuo' piè dal buon voler sì vinti, 42
Che non pur non fatica sentiranno,
Ma fia diletto loro esser su pinti.
Allor fec' io come color, che vanno 43
Con cosa in capo, non da lor saputa,
Se non che i cenni altrui sospicciar fanno :
Perchè la mano ad accertar s' aiuta, 44
E cerca, e truova, e quell' ufficio adempie
Che non si può fornir per la veduta :
E con le dita della destra scempie 45
Trovai pur sei le lettere, che 'ncise
Quel dalle chiavi a me sovra le tempie :
A che guardando il mio duca sorrise. 46

Combien peu cette voix rend la foule empressée ; 32
Humains, nés sur la terre, oui, le ciel est pour vous ;
Eh, qui vous fait fléchir, même au vent le plus doux ?
Il nous guide à l'endroit où s'ouvrait un passage ; 33
Là, du bout de son aile il me frappe au visage ;
Puis il me garantit sûre célérité.
Tel pour monter à droite au sommet écarté, 34
Où la maison de Dieu se présente au fidèle,
Dominant Rubaconte et la cité modèle,
On a rompu du mont l'escarpement scabreux, 35
Par degrés et degrés, œuvre des temps heureux,
Où l'on ne faussait point l'écrit ni la mesure ;
Tel ainsi se brisait, dans la sombre anfracture, 36
Le sentier qui d'en haut droit se précipitait,
Et dont un double flanc en parapet montait.
Nous portons là nos pas où plus d'un chœur s'écrie : 37
« *Beati pauperes spiritu* », mélodie
Que nulle humaine voix ne saurait enfanter.
Des gouffres de ces lieux, hélas ! quel contraster 38
Aux gouffres infernaux ! ici, c'est l'allégresse
Dès le seuil, et là-bas, la féroce détresse.
Déjà du palier saint la rude aspérité 39
Cède, et je sens en moi bien plus d'agilité,
Que quand nos pas pesants jadis foulaient la plaine.
« Maître, » lui dis-je alors, « de quelle lourde gêne 40
« Ne me trouvé-je pas tout d'un coup allégé ?
« Je vais, sans me sentir de moi-même chargé ».
« Quand les P. » m'a-t-il dit, « presque épuisés de vie, 41
« Stygmatisant encor ta physionomie,
« Seront, comme l'un deux, en plein oblitérés,
« Tes pieds s'animeront, d'un tel feu pénétrés, 42
« Que bien loin de sentir nos fatigues mortelles
« Ils voudront de plaisir s'élancer de leurs ailes ».
Alors j'imitai ceux qui négligemment vont, 43
Oublieux du fardeau qui pèse sur leur front,
Si le geste d'autrui ne fait qu'on le soupçonne.
La main, pour s'en convaincre, erre, hésite, tatonne, 44
Elle cherche, elle trouve, et remplit un devoir
Impossible à notre œil qui n'est apte qu'à voir.
Lors espaçant les doigts de ma droite que j'ouvre, 45
De sept lettres ma main six encore en découvre,
Que le gardien des clefs sur mon front inscrivit :
Mon guide à cet aspect mystiquement sourit. 46

CANTO VIGESIMOSETTIMO.

Si come quando i primi raggi vibra 1
Là, dove 'l suo Fattore il sangue sparse,
Cadendo Ibero sotto l'alta Libra,
E l'onde in Gange da nona riarse, 2
Si stava il Sole: onde 'l giorno sen giva.
Quando l'Angel di Dio lieto ci apparse.
Fuor della fiamma stava in su la riva, 3
E cantava: Beati mundo corde:
In voce, assai più che la nostra, viva:
Poscia: Più non si va, se pria non morde, 4
Anime sante, il fuoco: entrate in esso.
Ed al cantar di là non siate sorde.
Sì disse, come noi gli fummo presso: 5
Per ch'io divenni tal, quando lo 'ntesi,
Quale è colui, che nella fossa è messo.
In su le man commesse mi protesi, 6
Guardando 'l fuoco, e immaginando forte
Umani corpi già veduti accesi.
Volsersi verso me le buone scorte: 7
E Virgilio mi disse: Figliuol mio,
Qui puote esser tormento, ma non morte.
Ricordati, ricordati . . .: e se io 8
Sovr'esso Gerïon ti guidai salvo,
Che farò or, che son più presso a Dio?
Credi per certo, che se dentro all'alvo 9
Di questa fiamma stessi ben mill'anni,
Non ti potrebbe far d'un capel calvo.
E se tu credi forse, ch'io t'inganni, 10
Fatti ver lei, e fatti far credenza
Con le tue mani al lembo de' tuoi panni.
Pon giù omai, pon giù ogni temenza: 11
Volgiti 'n qua, e vieni oltre sicuro:
Ed io pur fermo, e contro coscienza.
Quando mi vide star pur fermo e duro, 12
Turbato un poco disse: Or vedi, figlio,
Tra Beatrice e te è questo muro.
Come al nome di Tisbe aperse il ciglio 13
Piramo in su la morte e riguardolla,
Allor che 'l gelso diventò vermiglio,

CHANT VINGT-SEPTIÈME.

Le soleil renaissant marquait ses premiers pas 1
Sur les monts que rougit l'auteur de la nature;
La balance sous l'Ebre équilibrait ses bras;
Le Gange bouillonnait haute température, 2
Et dans notre horizon la lumière expirait,
Quand d'un ange de Dieu rayonne la figure.
Sur la rive, et sorti du feu qui le cintrait, 3
Beati mundo corde était son chant suave,
Accents que nulle voix jamais n'égalerait.
Puis: « On n'avance plus, à moins qu'on ne se lave, 4
« Esprits saints, dans ce feu, volez vous y fourbir,
« Et du chant d'au-delà faites-vous l'humble esclave. »
Il dit, quand près de nous il put se faire ouïr. 5
Pâle et froid j'ai senti mes forces abattues,
Semblable au condamné qu'un arrêt doit enfouir.
Je me lève, joignant mes mains au ciel tendues, 6
Envisageant la flamme et peut-être rêveur
De ces auto-da-fé, terreurs que j'avais vues.
Mes guides m'ont fixé, guides chers à mon cœur, 7
Et Virgile m'a dit: « O tendre descendance,
« Peut-être on souffre ici, mais y mourir erreur.
« Rentre en toi, rentre en toi, si ma haute-puissance 8
« T'a pu, sur Gérion, sauver, fais-m'en l'aveu,
« Que ne puis-je plus près de la sublime essence?
« Crois, et sois-en certain, qu'en ce ventre de feu 9
« Si tu restais mille ans surchargés de replique,
« Tu n'y deviendrais pas chauve d'un seul cheveu.
« Et si tu crois qu'ici ma parole est oblique, 10
« Va, demande à ce feu serment de sureté,
« En offrant de tes mains le pan de ta tunique.
« Loin de toi désormais peur ou timidité: 11
« Tourne d'ici, viens, viens, courage et confiance. »
Et moi contre ma foi j'arme ma dureté.
Quand toutefois il vit ma rebelle constance, 12
Il se trouble: « ce mur, ce mur seul, m'a-t-il dit.
Mon fils, de Béatrix te voile la présence. »
Tel au nom de Thisbé, quand Pyrame l'ouït, 13
Son œil s'ouvre, se ferme et sa tête s'affaisse
Quand le pâle mûrier de vermeil se vêtit.

Così la mia durezza fatta solla, 14
Mi volsi al savio duca udendo il nome,
Che nella mente sempre mi rampolla.
Ond' ei crollò la testa, e disse: Come! 15
Volemci star di qua? indi sorrise,
Come al fanciul si fa, che è vinto al pome:
Poi dentro al fuoco innanzi mi si mise, 16
Pregando Stazio, che venisse retro,
Che pria per lunga strada ci divise.
Come fui dentro, in un bogliente vetro 17
Gittato mi sarei per rinfrescarmi,
Tanto er' ivi l' incendio senza metro.
Lo dolce padre mio per confortarmi, 18
Pur di Beatrice ragionando andava
Dicendo: Gli occhi suoi già veder parmi.
Guidavaci una voce, che cantava 19
Di là; e noi attenti pure a lei
Venimmo fuor, là ove si montava.
Venite, benedicti Patris mei, 20
Sonò dentro ad un lume che lì era,
Tal, che mi vinse, e guardar nol potei.
Lo Sol sen' va, soggiunse, e vien la sera, 21
Non v' arrestate, ma studiate 'l passo
Mentre che l' occidente non s' annera.
Dritta salia la via per entro 'l sasso 22
Verso tal parte, ch' io toglieva i raggi
Dinanzi a me del Sol, ch' era già basso.
E di pochi scaglion levammo i saggi, 23
Che 'l Sol corcar, per l' ombra che si spense,
Sentimmo dietro ed io e gli miei saggi.
E pria che in tutte le sue parti immense 24
Fosse orizzonte fatto d'un aspetto,
E notte avesse tutte sue dispense.
Ciascun di noi d' un grado fece letto, 25
Chè la natura del monte ci affranse
La possa del salir, più che 'l diletto.
Quali si fanno ruminando manse 26
Le capre, state rapide e proterve
Sopra le cime, innanzi che sien pranse,
Tacite all' ombra, mentre che 'l Sol ferve, 27
Guardate dal pastor, che 'n su la verga
Poggiato s' è, e lor poggiato serve.

Telle ma dureté se transforme en faiblesse; 14
Je fais front vers mon guide, à ce nom stimulant,
Ce nom qui dans mon cœur y reverdit sans cesse.
Et lui, hochant la tête, a dit : « Eh, indolent 15
« Veut-on dormir ici, » puis je l'ai vu sourire
Comme à l'enfant vaincu par un fruit succulent.
Il entre dans le feu, puis à Stace de dire : 16
« Viens, je t'en prie, approche et suis ma mission. »
Stace après moi toujours, ici, prime et m'attire.
Entré, j'eusse affronté du verre en fusion, 17
Pour raffraîchir mes os dans sa lave bouillante,
Tant l'incendie ardait haute combustion.
Mon père ranimant ma vertu languissante, 18
Me disait Béatrix, la louait, la vantait ;
« Oui, j'en crois déjà voir la beauté ravissante. »
Nous marchions : notre guide? une voix qui chantait; 19
Et nous, nous recueillions l'hymne de la prière.
Nous sortons, là, tout juste, où la route montait.
« Accourez, bienheureuse élite de mon père ; » 20
Je me trouve soudain au centre d'un soleil,
Dont la flamme indomptable a vaincu ma paupière.
« Phœbus fuit, dit la voix, la nuit est sur le seuil, 21
« Ne vous arrêtez point, doublez ce pas qui râle,
« Avant que l'occident ne se voile de deuil.
La route entre le roc tournait raide spirale 22
Au point où du soleil j'arrêtais le rayon,
Qui devant moi baissant déjà s'était fait pâle.
Pas à pas frappant un, puis un autre échelon, 23
Nous dîmes en voyant notre ombre disparue :
« Phœbus derrière nous a fui sous l'horizon. »
Et quand dans l'azur vif de la vaste étendue 24
Il n'y regnait encor nulle uniformité,
Voile épais de la nuit dans l'infini perdue,
Chacun s'est pour son lit un gradin affecté, 25
Car il tuait en nous, ce mont, route pendante,
La force de monter mais non la volupté.
Telle se radoucit la chèvre petulante, 26
Elle qu'on voyait prompte, alerte, folâtrant,
Quand elle ruminait sur la rapide pente,
Puis, morne à l'ombre, abri d'un midi dévorant, 27
Et sous l'œil du pasteur penché sur sa houlette,
Et qui penché l'observe et s'en fait le garant.

E quale il mandrïan che fuori alberga, 28
Lungo 'l peculio suo queto pernotta,
Guardando perchè fiera non lo sperga,
Tali eravamo tutt' e tre allotta, 29
Io come capra, ed e' come pastori,
Fasciati quinci e quindi dalla grotta.
Poco potea parer lì del di fuori: 30
Ma per quel poco vedev' io le stelle
Di lor solere e più chiare e maggiori.
Sì ruminando, e sì mirando in quelle, 31
Mi prese 'l sonno, il sonno che sovente,
Anzi che 'l fatto sia, sa le novelle,
Nell' ora, credo, che dall' orïente 32
Prima raggiò nel monte Citerea,
Che di fuoco d'amor par sempre ardente,
Giovane e bella in sogno mi parea 33
Donna veder andar per una landa,
Cogliendo fiori, e cantando dicea:
Sappia qualunque 'l mio nome dimanda, 34
Ch' io mi son Lia, e vo movendo intorno
Le belle mani a farmi una ghirlanda.
Per piacermi allo specchio qui m' adorno, 35
Ma mia suora Rachel mai non si smaga
Dal suo miraglio e siede tutto giorno.
Ell' è de' suoi begli occhi veder vaga, 36
Com' io dell' adornarmi con le mani:
Lei lo vedere, e me l' ovrare appaga.
E già per gli splendori antelucani, 37
Che tanto ai peregrin surgon più grati,
Quanto, tornando, albergan men lontani,
Le tenebre fuggian da tutti i lati, 38
E 'l sonno mio con esse: ond' io levàmi,
Veggendo i gran maestri già levati.
Quel dolce pomo, che per tanti rami 39
Cercando va la cura de' mortali,
Oggi porrà in pace le tue fami:
Virgilio inverso me queste cotali 40
Parole usò; e mai non furo strenne,
Che fosser di piacere a queste eguali.
Tanto voler sovra voler mi venne 41
Dell' esser su, che ad ogni passo poi
Al volo mi sentìa crescer le penne.

Tel, parqué dans les champs, le berger en vedette
Veille près des moutons inertes, sans soucis,
Redoutant les assauts que la fauve projette;
Tel notre rôle à trois, dans cette grotte assis,
Moi chèvre, eux du berger fesant le personnage,
Des langes du rocher en tous sens circonscrits
Peu, très-peu du dehors me montrait son image;
D'un pertuis exigu quelque astre apparaissait,
Mais plus grand, et plus net, qu'il ne brille d'usage.
Méditatif, ému de leur riant effet,
Je m'endors au sommeil, lui force transcendante,
Souvent anticipant sur l'avenir qu'il sait.
A l'est l'heure, je crois, s'ouvrait jeune-naissante;
Sur la cime du mont Venus y reluisait,
Elle, des feux d'amour toujours resplendissante.
Jeune et belle, une femme en mon songe posait.
Légère en une lande elle va, s'abandonne,
Associant son chant à ses fleurs, et disait:
« O toi, qui par mon nom veux savoir ma personne,
« Entends, je suis Lia, je vais, je viens errer,
« Mouvant ces belles mains qui tressent ma couronne.
« Mes doigts à mon miroir aiment à me parer,
« Ma sœur Rachel au sien est constamment assise,
« Et tout le long du jour se plaît à s'y mirer.
« Le ris brille en ses yeux dont elle s'est éprise,
« Comme en moi m'embellir y produit mon bonheur:
« Contempler est sa joie, opérer ma devise. »
Et de l'aube déjà la précoce lueur,
L'aube, du pélerin avant-courrière amie,
Car rentrant chez les siens plus près loge son cœur,
Dissipait la nuit lente et sa monotonie,
Et mon songe avec elle, et me voilà debout,
Car mes guides déjà levés veillaient ma vie.
« Ce fruit délicieux que va cherchant partout,
« Sur cent rameaux divers l'incertitude humaine,
« Aujourd'hui de tes faims en apaisera l'août. »
Virgile me regarde et me fait cette étrenne,
Mots doux, car des plaisirs qui purent m'émouvoir,
Nul plaisir n'égala celui de cette aubaine.
Désir sur vif désir croît en moi le vouloir
De monter; et tout pas vers le haut de l'échelle
Redouble en moi l'élan qui me faisait mouvoir.

Come la scala tutta sotto noi 42
Fu corsa, e fummo su 'l grado superno,
In me fiecò Virgilio gli occhi suoi,
E disse: Il temporal fuoco e l' eterno 43
Veduto hai, figlio, e se' venuto in parte,
Ov' io per me più oltre non discerno.
Tratto t' ho qui con ingegno e con arte: 44
Lo tuo piacere omai prendi per duce:
Fuor se' dell' erte vie, fuor se' dell' arte.
Vedi il Sol, che in la fronte ti riluce: 45
Vedi l' erbetta, i fiori e gli arboscelli,
Che quella terra sol da se produce.
Mentre che vegnon lieti gli occhi belli, 45
Che lagrimando a te venir mi fenno,
Seder ti puoi, e puoi andar tra elli.
Non aspettar mio dir più, nè mio cenno: 47
Libero, dritto, sano è lo tuo arbitrio,
E fallo fora non fare a suo senno:
Per ch' io te sopra te corono e mitrio. 48

CANTO VIGESIMOTTAVO.

Vago già di cercar dentro e dintorno 1
La divina foresta spessa e viva,
Ch' agli occhi temperava il nuovo giorno,
Senza più aspettar lasciai la riva, 2
Prendendo la campagna lento, lento,
Su per lo suol, che d' ogni parte oliva.
Un' aura dolce, senza mutamento 3
Avere in se, mi feria per la fronte,
Non di più colpo, che soave vento;
Per cui le fronde, tremolando pronte, 4
Tutte quante piegavano alla parte,
U' la prim' ombra gitta il santo monte;
Non però dal lor' esser dritto sparte 5
Tanto, che gli augelletti per le cime
Lasciasser d' operare ogni lor arte;
Ma con piena letizia l' ore prime, 6
Cantando, riceveano intra le foglie,
Che tenevan bordone alle sue rime,
Tal, qual di ramo in ramo si raccoglie 7
Per la pineta in sul lito di Chiassi,
Quand' Eolo Scirocco fuor discioglie.

Quand toute, et loin de nous, eut couru l'escabelle,
Et que nos pieds foulaient la haute sommité,
Virgile sur mon front a cloué sa prunelle :
« Les feux, dit-il, du temps et de l'éternité
« Tu les as vus, mon fils, tu marches sur une aire,
« Où tout n'est au-delà pour moi qu'obscurité.
« Jusqu'ici t'a conduit génie et savoir faire ;
« Ton guide désormais c'est toi, c'est ton plaisir ;
« Plus de viols tors, scabreux, ni perpendiculaire.
« Vois les feux du soleil sur ton front resplendir,
« Vois ces gazons, ces fleurs, ces fruits, douces prémices,
« Enfantement d'un sol toujours prêt à s'ouvrir.
« En attendant ici ces yeux, chères délices,
« Dont les pleurs éloquents vers toi m'ont fait venir,
« Tu peux errer, t'asseoir au gré de tes caprices.
« Non, rien, plus rien de moi, geste, mot ni soupir.
« Indépendant, droit, sain, tu te reste à toi-même :
« Tu serais criminel de te désobéir;
« Ceins, de par moi, couronne et triple diadème.

CHANT VINGT-HUITIÈME. (15)

Impatient déjà d'interroger les lieux,
Où vit le bois sacré, touffu, mystérieux,
Voilant à l'œil l'éclat du jour qui se ravive, (16)
Soudain sans hésiter j'abandonne la rive,
Je saisis la campagne à pas calmes, pesants,
A travers des sentiers tout fleurs et tout encens.
Une brise à longs flots, moelleuse, inaltérable,
Soutenue, et toujours, heurtait mon front, semblable
Aux paisibles assauts d'un suave zéphyr.
Elle agitait la feuille et la faisait frémir ;
Et la branche inclinait son mobile feuillage,
Où du matin ce mont projetait son ombrage,
Déviant assez peu de verticalité,
Que les jeunes oiseaux en hospitalité,
Dussent taire leurs jeux et leur douce harmonie;
Mais joyeux saluant l'aurore rajeunie,
Ils chantaient à l'envi sur les rameaux penchants,
Dont le bourdonnement accompagnait leurs chants.
Tel dans le Chiassi le pin sombre murmure,
Quand frolant leurs sommets à travers la verdure,
Gronde le Sirocco qu'Éole a déchaîné.

Già m' avean trasportato i lenti passi 8
Dentro all' antica selva tanto, ch' io
Non potea rivedere, ov' i' m' entrassi:
Ed ecco più andar mi tolse un rio 9
Che 'nver sinistra con sue picciole onde
Piegava l' erba, che 'n sua riva uscio,
Tutte l' acque, che son di qua più monde, 10
Parrieno avere in se mistura alcuna
Verso di quella, che nulla nasconde;
Avvegna che si muova bruna bruna 11
Sotto l' ombra perpetua, che mai
Raggiar non lascia Sole ivi, nè Luna,
Co' piè ristetti, e con gli occhi passai 12
Di là dal fiumicello per mirare
La gran variazion de' freschi mai,
E là m' apparve, sì com' egli appare 13
Subitamente cosa, che disvia
Per maraviglia tutt' altro pensare,
Una donna soletta, che si gia 14
Cantando ed iscegliendo fior da fiore,
Ond' era pinta tutta la sua via.
Deh, bella donna, ch' a' raggi d' amore 15
Ti scaldi, s' i' vo' credere a' sembianti,
Che soglion esser testimon del core,
Vegnati voglia di trarreti avanti, 16
Diss' io a lei, verso questo riviera,
Tanto, ch' i' possa intender, che tu canti.
Tu mi fai rimembrar dove, e qual' era 17
Proserpina nel tempo, che perdette
La madre lei, ed ella primavera.
Come si volge con le piante strette 18
A terra, ed intra se donna, che balli,
E piede innanzi piede appena mette,
Volsesi in su' vermigli ed in su' gialli
Fioretti verso me, non altrimenti,
Che vergine, che gli occhi onesti avvalli;
E fece i preghi miei esser contenti 20
Sì appressando se, che 'l dolce suono
Veniva a me co' suoi intendimenti.
Tosto che fu là, dove l' erbe sono 21
Bagnate già dall' onde del bel fiume,
Di levar gli occhi suoi mi fece dono.

Mes pas m'avaient déjà lentement entraîné, 8
Mais si loin dans le bois, que ma vaine science
N'y pouvait, n'ysavait s'expliquer ma présence.
Soudain par un ruisseau mes pas sont arrêtés ; 9
Sous ses flots vagabonds vers la gauche emportés,
Sur les bords de son lit pliait l'herbe naissante.
De toute l'eau d'ici, l'eau la plus transparente 10
Révèlerait aux yeux plus d'une impureté,
Auprès de celle-ci, vive limpidité.
Son onde s'écoulait, il est vrai, sombre, sombre, 11
Sous la feuille immobile, et perpétuant l'ombre,
Où lune ni soleil jamais ne resplendit.
Mon pied se tait, mes yeux marchent delà le lit 12
Du doux fleuve, ils voulaient admirer la parure
De ces multiples Mais honneur de la nature. (17)
Là m'apparut, (ainsi que parfois apparaît 13
A nos régards émus un merveilleux attrait,
Qui veut que notre esprit à nul autre ne pense)
Seule une jeune femme, et qui vers moi s'avance, 14
Chantant ; sa main cueillait et puis encor cueillait
Les fleurs dont sous ses pas le sol étincelait.
« Oh, Dame de beauté, qu'amour céleste enflamme, (18) 15
« Si j'en crois à ces traits qui me disent ton âme,
« Car les traits sont du cœur l'habituel témoin,
« Eh, que ne te plaît-il de n'être plus si loin, 16
« Lui dis-je, viens aux bords de cette douce rive,
« Assez, j'y saisirai ta voix trop fugitive.
« Ton aspect me redit Proserpine et le lieu 17
« Où sa mère, aspirant son éternel adieu,
« Perd sa fille qui perd sa moisson printanière. »
Telle se meut sans art la jeune bayadère, 18
Rase le sol d'un pied qu'elle ramène en soi,
Posant à peine l'un devant l'autre ; vers moi
Telle elle vint, foulant et fleur jaune et vermeille, 19
A travers les sentiers tout parfumés, pareille
A la beauté pudique humiliant ses yeux,
Contenta mes souhaits d'un air tout gracieux, 20
Me joignit, et si près, que de sa voix aisée,
Arrivait jusqu'à moi le mot et la pensée. (19)
A peine sur le bord, où le gazon naissant 21
Boit à l'envi les flots du limpide torrent,
D'un regard de ses yeux elle me fit la grâce.

Non credo, che splendesse tanto lume 22
Sotto le ciglia a Venere trafitta
Dal figlio fuor di tutto suo costume.
Ella ridea dall' altra riva dritta, 23
Traendo più color con le sue mani,
Che l' alta terra senza seme gitta.
Tre passi ci facea 'l fiume lontani 24
Ma Ellesponto, là 've passò Xerse,
Ancora freno a tutti orgogli umani,
Più odio da Leandro non sofferse, 25
Per mareggiare intra Sesto e Abido,
Che quel da me, perchè allor non s' aperse.
Voi siete nuovi: e forse perch' io rido, 26
Cominciò ella, in questo luogo eletto
All' umana natura per suo nido,
Maravigliando tienvi alcun sospetto: 27
Ma luce rende il salmo Delectasti,
Che puote disnebbiar vostro 'ntelletto.
E tu che se' dinanzi, e mi pregasti, 28
Dì s' altro vuoi udir: ch' io venni presta
Ad ogni tua question, tanto che basti.
L' acqua, diss' io, e 'l suon della foresta 29
Impugnan dentro a me novella fede
Di cosa, ch' io udì' contraria a questa.
Ond' ella: I' dicerò, come procede 30
Per sua cagion, ciò ch' ammirar ti face,
E purgherò la nebbia, che ti fiede.
Lo sommo Bene, che solo a sè piace, 31
Fece l' uom buono a bene, e questo loco
Diede per arra a lui d' eterna pace.
Per sua diffalta quì dimorò poco: 32
Per sua diffalta in pianto ed in affanno
Cambiò l' onesto riso e 'l dolce giuoco;
Perchè 'l turbar, che sotto da se fanno 33
L' esalazion dell' acqua e della terra,
Che quanto posson dietro al calor vanno,
All' uomo non facesse alcuna guerra; 34
Questo monte salìo ver lo Ciel tanto
E libero è da indi, ove si serra.
Or perchè in circuito tutto quanto 35
L' aer si volge con la prima volta
Se non gli è rotto 'l cerchio d' alcun canto;

Jamais plus beau rayon, de ceux que rien n'efface, 22
Ne brilla sous les cils de la belle Cypris,
Frappée étourdiment des flèches de son fils.
Sur la rive opposée, au gré de ses caprices, 23
Riante elle effeuillait les diaprés calyces,
Que ce tertre produit sans des germes y nés.
Ce torrent nous tenait de trois pas éloignés, 24
Mais d'Hellé que Xercès se rendit navigable,
Barrière à tout orgueil encore insurmontable,
Léandre maudit moins les tumultueux flots, 25
Pour aborder de Seste aux rives d'Abydos,
Que moi ce ruisselet qui barrait mon passage.
« Nouveaux-venus, peut-être, un souriant visage, 26
« Dit-elle, en ce séjour de prédilection,
« Aux enfants des humains berceau d'élection,
« En vous émerveillant tient votre âme inquiète, 27
« Mais le *delectasti* du lyrique prophète,
« Luit d'un éclat qui peut illuminer le cœur.
« Et toi, qui m'es devant, toi, mon solliciteur, 28
« Dis si tu veux ouïr plus, car me voilà prête
« A rendre sur tout point ton ame satisfaite.
« La voix de la forêt, dis-je, son onde, en moi 29
« Combattent en mon cœur le germe de ma foi,
« Car de ce que j'ai su je sens tout le contraire. »
Elle : « sur cette cause il faut que je t'éclaire, 30
« T'explique le secret de ton étonnement,
« Et chasse les brouillards de ton entendement.
« Le premier bien qui seul se complait en soi-même 31
« Engendra l'homme bon pour son bonheur suprême ;
« D'une éternelle paix cet Éden fut l'enjeu ;
« La faute en fut à lui s'il y séjourna peu. 32
« La faute en fut à lui si douleurs et tristesse
« Supplantèrent les ris et la douce liesse.
« Pour calmer au dessous le conflit permanent 33
« Des vapeurs de la terre et de l'onde émanant,
« Qui sur le pas du feu vont autant que possible,
« Et faire qu'aux mortels il ne fut point nuisible, 34
« Ce mont se prolongea vers le ciel assez haut,
« Restant libre du point où sa croupe se clôt.
« Comme en cercle sans fin, éternel dans sa route, 35
« Tourne l'air emporté par sa première voûte,
« Si sa sphéricité d'aucun point ne se rompt,

In questa altezza, che tutta è disciolta 36
Nell' aer vivo, tal moto percuote,
E fa sonar la selva, perch' è folta:
E la percossa pianta tanto puote, 37
Che della sua virtute l' aura impregna,
E quella poi girando intorno scuote:
E l' altra terra, secondo ch' è degna 38
Per sè o per suo Ciel, concepe e figlia
Di diverse virtù diverse legna.
Non parrebbe di là poi maraviglia 39
Udito questo, quando alcuna pianta
Senza seme palese vi s' appiglia,
E saper dèi, che la campagna santa, 40
Ove tu se', d'ogni semenza è piena
E frutto ha in sè, che di là non si schianta.
L' acqua che vedi, non surge di vena, 41
Che ristori vapor, che giel converta
Come fiume, ch' acquista, o perde lena;
Ma esce di fontana salda e certa, 42
Che tanto del voler di Dio riprende,
Quant' ella versa da due parti aperta.
Da questa parte con virtù discende, 43
Che toglie altrui memoria del peccato;
Dall' altra d' ogni ben fatto la rende.
Quinci Lete, così dall' altro lato 44
Eunoè si chiama; e non adopra
Se quinci e quindi prima non è gustato.
A tutt' altri sapori esso è disopra: 45
Ed avvegna ch' assai possa esser sazia
La sete tua, perch' io più non ti scuopra,
Darotti un corollario ancor per grazia, 46
Nè credo, che 'l mio dir ti sia men caro,
Se oltre promission teco si spazia.
Quelli, ch' anticamente poetaro 47
L' età dell' oro, e suo stato felice,
Forse in Parnaso esto loco sognaro.
Quì fu innocente l' umana radice: 48
Quì primavera sempre, ed ogni frutto:
Nettare è questo, di che ciascun dice.
Io mi rivolsi addietro allora tutto 49
A' miei poeti, e vidi, che con riso
Udito avevan l' ultimo costrutto:
Poi alla bella donna tornai il viso. 50

« Un mouvement pareil heurte aussi ce haut mont, 36
« Dans un Éther subtil, indépendant espace,
« Et fait gronder le bois résistant par sa masse ;
« Et l'arbre a tel pouvoir, quand les vents l'ont battu, 37
« Qu'il imprègne les airs de sa toute-vertu,
« Puis l'air, en tournoyant, la propage à la ronde,
« Tandis que l'autre terre, où plus, ou moins féconde, 38
« De son ciel ou de soi donne en postérité
« De diverses vertus, bois de diversité.
« Ceci dit ce n'est donc qu'un effet ordinaire, 39
« Si la plante paraît, au terrestre hémisphère,
« Y naître et s'élever sans germe préparé.
« Connais, et tu le dois, cet asyle sacré, 40
« Où ton pied pose, il est en soi la pépinière
« Des germes et des fruits refusés à la terre.
« L'onde, qu'ici tu vois fugitive bondir, 41
« N'est point de ces vapeurs que le froid sait unir,
« Tel qu'un fleuve qui perd ou reprend son haleine ;
« Mais jaillit d'une source immuable, certaine, 42
« Qui retrouve en Dieu seul et dans sa volonté,
« Autant d'eau qu'en épand sa liberalité.
« D'une part elle va forte de la puissance 43
« Qui des péchés passés ravit la souvenance,
« De l'autre en nous le bien par elle est rappelé ;
« Elle est d'ici Léthé, de la gauche Eunoé. 44
« Sa vertu toutefois reste non avenue
« Si d'ici, si de là, son onde n'est point bue.
« Nulle eau parmi les eaux ne l'égale en saveur ; 45
« Et bien qu'elle ait en toi satisfait cette ardeur,
« Qui réveillait ta soif, pour que j'aie à me taire,
« Je veux par grâce encor t'offrir un corollaire, 46
« Et mon dire je crois ne te déplaira pas,
« Plus avant avec toi s'il promène ses pas.
« Tels qui jadis de l'or ont poétisé l'âge, 47
« Peut-être en le créant en leur divin langage,
« Sur le Pinde ont rêvé de sa félicité.
« Ici fut innocent le type-humanité, 48
« Ici printemps toujours, pas de fruit qui n'y naisse :
« Cette onde est le Nectar dont chacun dit sans cesse. »
Vers mes bardes alors je fais front, de tous deux 49
J'en consulte les traits, j'y vois un ris douteux,
Qui de ces derniers mots suivait l'échaffaudage ;
Puis vers ma déité j'ai tourné le visage. 50

DANTE POÈTE SATIRIQUE.

S'il est un poète qui ait exercé la dictature absolue du génie sur les vertus et les travers de l'humanité, ou si l'on veut, pour parler sans détours, la magistrature, le sacerdoce de la satire, — car c'en est un, — ce poète c'est Dante.

Je n'ignore pas que la qualification de satirique jette souvent, et mal à propos, de la défiance, de la défaveur, un vernis sombre sur le caractère d'un écrivain : *hic niger est*; mais avant de le taxer de haine, de vengeance, de mauvaise foi, d'exagération, d'impudeur, connaissons bien et l'homme, et son œuvre, et les temps antérieurs à lui, et l'histoire de sa vie, et la vie de son siècle. (20)

Nous n'avons point à traiter ici de la satire au moyen-âge, moins encore en Italie exclusivement; mais si l'on avait à l'apprécier depuis St.-Jérome, le plus sérieux, comme le plus mordant des pères de l'Église, jusqu'à Érasme qui, sur ce point, ne lui cède en rien, la course serait longue à fournir et la matière vaste, curieuse, piquante. Notre intention est de considérer ici Dante lancé sur la scène politique où la fortune l'élève, d'où plus tard elle le précipite, abîmant son avenir; et de le montrer lui, mais toujours lui dans ses écrits, et par ses propres écrits. En suivant pas à pas l'écrivain satirique, je veux dire le philosophe moral que l'énergie de sa vertu entraîne à la répréhension et au blâme, non par perversité, mais par amour du bien; en l'étudiant sincèrement et sans prévention aucune, nous le voyons, comme un St.-Louis à Taillebourg, soutenu de la ferveur de sa foi, de la pureté de son âme, de l'énergie de sa constance, seul paladin d'un parti tout entier, repousser, retorquer par son propre génie les traits de ses ennemis, hostile lui-même non dans le sens dont on s'est servi contre lui, mais hostile, comme il l'entend lui-même, à chaque loup qui lui lance son dard, c'est-à-dire toujours magnanime, généreux, juste, sans cesser d'être sévère, et toujours le défenseur de la raison et du bon-sens.

Salut, salut à toi, citoyen illustre qui, dédaignant l'aristocratie des grandeurs, de la naissance, des richesses, voulus par un choix libre devenir plébéien, *unus e multis*; voilà le premier dard que la noblesse de tes sentiments jette à la face de ton siècle; voilà le premier exemple des leçons de ton cher Brunetto Latini : tu garderas de te salir au contact des mœurs de tes contemporains; il te l'a dit lui-même : *dei lor costumi fa che tu ti forbi*; tu lui as obéi comme il le désirait; il ajouta : souviens-toi de mon livre, je te le recommande: c'était de dire : sois fidèle à la philosophie; tu l'as été : — elle t'a fait meilleur que ton siècle, elle t'a élevé au-dessus de tous les siècles.

Un ouvrage remarquable sous tous les rapports, et par son style et par sa critique judicieuse, intitulé la *Satire en France au moyen-âge*, a été recemment publié par Mr Lenient, professeur de rhétorique au collége Napoléon. Si l'on se pénètre bien de la lecture de ce livre, en rapprochant par la pensée le moyen-âge en France, et le moyen-âge en Italie, on y reconnaîtra les mêmes tendances

politiques, les mêmes mœurs, mœurs relâchées, un peu trop peut-être ; le même entraînement vers l'indépendance, le même esprit de réforme des abus; et si vous changez le nom des écrivains, et des compositions littéraires, partout des assauts satiriques contre tous les pouvoirs absolus. On ne peut même s'empêcher d'avouer que les écrivains français du moyen-âge, dans leurs invectives contre les hommes du plus haut comme du plus bas étage, ont porté la hardiesse encore plus loin que ne l'ont fait divers poètes italiens antérieurs à Dante, moines, la plupart, ou autres ; et ne craignons pas de le dire, leurs ouvrages sont là : ceux-ci dans leurs sonnets, leurs ballades et leurs chansons, ont persiffié, raillé, berné les institutions et les hommes quels qu'ils fussent, ou plutôt tels qu'ils étaient, par des vers bien autrement sanglants que ceux qu'on reproche à notre poète, et qui sont, en quelque sorte, l'excuse succursale de sa justification. Qu'est-ce que cela prouve? Qu'il y avait encore des vertus au milieu de tant d'excès, et que l'indépendance de la pensée s'était refugiée dans la généreuse indignation de l'indépendance du poète.

Tel qui, né de soi-même, s'improvise pour régenter le genre-humain, — n'importe sous quel titre il s'annonce, pourvu qu'il ne le prostitue ni à l'adulation, ni à la licence, — philosophe, orateur, historien ou poète, il doit, en présence de la postérité, et sous l'œil des plus austères aristarques, être le sanctuaire de toutes les vertus, et porter, selon l'expression du vulgaire, sa conscience et son cœur sur sa main; il se constitue le champion de la morale publique; on le veut sans peur et sans reproche. Certes si un poète satirique de la trempe de Dante, — je ne parle pas de ceux qui ne lui ressemblent point, — sentait qu'on pourrait retorquer l'argument contre lui, et lui dire : *Vous qui parlez de vertu, vous y connaissez-vous? ah, le voilà qui fait le rigoriste! il ne voit pas la poutre de son œil*: que deviendrait alors dans l'esprit de ses auditeurs la vérité de cette parole toute-puissante, démentie dans son for intérieur. Ou si le sarcasme, toujours prêt à intercepter l'imprudent bout d'oreille, en dépit des efforts de la dissimulation, tournait autour de ces vieux adages, qui, malgré leur trivialité, frappent droit et sûr à leur but, bien mieux, ou tout aussi bien qu'un argument rayé, nouveau genre d'argument *ad hominem*: *C'est gros Jean qui prêche son curé; tel me doit qui me demande*, et mille autres plus redoutables encore; le satirique persisterait-il à se poser en réformateur de son siècle, à se montrer le releveur des torts, le vengeur de l'oppression? Non, non! à moins qu'on ne suppose, ce qui serait une des absurdités les plus insoutenables, que le livre de Dante, que son auteur lui-même, n'est qu'hypocrisie ; que sa vie n'a été que mensonge, qu'il n'est lui-même qu'un prêcheur de vertu du nombre de ceux qui se feignaient des *Curius*, on restera convaincu que sous l'armure et avec le glaive de la satire, glaive de feu, il a combattu l'adversaire du bien, le démon du mal, légalement, loyalement, courageusement quelque part qu'il fût, sous la pourpre comme sous la bure, sous le casque comme sous le froc, sous la tiare, comme sous le bandeau royal. Et ici, pour aller au-devant de l'opinion publique, vient à

propos une note que nous empruntons à l'ouvrage de Mr. Lenient, note qui résume tout ce qu'ont dit les commentateurs italiens qui ont jugé sainement la satire de Dante.

« Nous citerons, à ce propos, les reflexions très-judicieuses de deux pères Jé-
« suites, MMr. Martin et Cahier, auteurs d'un somptueux travail sur les vitraux de
« Bourges : « Les sociétés chrétiennes sont extrêmement éloignées de confondre le
« ministère avec l'homme qui en est revêtu .... La notion même de ministère
« emporte celle de commission, reçue avec responsabilité personnelle, sans pré-
« judice des fautes du ministre pour le pouvoir qu'il représente, ni même pour
« les fonctions qu'il accepte, parce que l'autorité *de ce ministre ne lui est que*
« *prêtée* et réside réellement plus haut que lui. » Il est inutile de nous étendre sur la superiorité de Dante dans la satire; cependant nous devons en dire quelque chose. La satire n'était ni neuve pour lui, ni une invention de lui, il en avait étudié, dans les poètes de l'antiquité, les formes, les procédés, les allures; il les imite, il les traduit, mais d'une manière qui n'appartient qu'à lui; ils sont en lui, il est en eux, et il n'est aucun d'eux; il les résume, il les éclipse. Les siècles modernes n'ont même rien à lui opposer. Contentons-nous de citer les plus connus: Rabelais, le docte curé de Meudon, s'élève bien haut dans la satire tant qu'il marche dans le bon goût; mais tombe bien bas quand il s'en éloigne, et malgré tout son génie, il n'est jamais que Rabelais. Swift est fin, spirituel, vif, élégant, animé, mais n'a rien d'élevé. Rabner est philosophe, philosophe sensé, mais lourd et pesant. La satire Ménippée, fleur d'esprit, malgré son haut mérite n'est pas l'œuvre d'un seul. Butler, l'auteur d'Hudibras, se déchaine contre le presbytérianisme, qu'il veut renverser en le ridiculisant par des traits qui n'ont ni la verve, ni le sublime, ni l'éloquence de Dante. On pourrait pousser plus loin ces comparaisons, mais entendons retentir les chaires d'Italie: « Jamais, a dit le professeur *Judice* au sujet de Dante, on ne vit la satire des mœurs, quelque piquante qu'on puisse l'idéaliser, sanctifiée par le caractère religieux de la poésie monter si haut, et comme elle n'a pas de type parmi les productions connues de l'art, elle a saisi d'étonnement les critiques les plus impartiaux, les a forcés au silence, laissant à l'ineptie, à la sottise la maladresse d'y chercher ces règles que l'industrie humaine invente quand le génie empreint sur le monde sa trace lumineuse et disparaît. (21) » Si la satire, cette Némésis de toutes les littératures, de tous les genres de littérature, et de tous les siècles, est, comme on l'a dit, une puissance négative qui détruit sans créer, ne peut-on pas croire qu'elle féconde tacitement, en forçant à son aspect le vice à se rejeter sur soi-même, à rebrousser en soi, à s'y renfermer *in petto*, et peut-être à oser moins; car la plupart de ces foudres tombées sur les sommités, ces traits à double dard, ces coups d'aiguillons fourchus sententieusement poignants, et surtout ceux de Dante, restent et resteront, comme un épouvantail à quiconque voudrait forfaire à l'honneur et au devoir.

En vain, tels et tels qui purent, ou peuvent encore, y lire un portrait tracé d'après eux-mêmes, ont-ils cherché à noircir, éteindre, anéantir l'ouvrage; mais

l'ouvrage, tel que le flot en ébullition monte, monta toujours à la surface. En vain a-t-on proscrit le poète ; les siècles ont passé, le poète a survécu, et par un retour heureux on l'aime, on l'aimera, on l'admirera toujours.

Né observateur, mais observateur patient, minutieux, profond, Dante, d'un œil rapide, d'un œil d'aigle a mésuré les siècles, en a toisé les héros ; son intelligence pénètre dans les replis du cœur humain, en sonde, en decouvre les motifs secrets, rien ne lui échappe, actes, mouvements, inspirations, il saisit tout, et son expression, stygmate indélébile, sceau de sa pensée, tour à tour douce, brûlante, sombre, laconique, audacieuse, immortalise la vertu, et l'infamie.

Il est puissant, l'envie de tous côtés l'assaille : « Ce peuple ingrat et pervers, « qui descendit anciennement de Fiésole, et qui tient encore de la montagne et « du rocher deviendra ton ennemi pour prix de ta vertu. » Enfer, 15. v. 64.

. . . . . *Quello ingrato popolo maligno*
Che discese di Fiesole ab antiquo,
E tiene ancor del monte e del macigno,
Ti si farà per tuo ben far nimico.

Il est déchu : c'est le sarcasme du bouffon, la morsure du tigre, la ruade du cheval, les aboyements des *latrator Anubis*, les foudres juridiques : *quis tam ferreus ut teneat se* ; et qui pourrait se taire ? La satire, dont on lui fait un crime, est la conséquence de sa conviction religieuse, de la gravité de son caractère, de son rigorisme moral, de l'indignation que fesaient naître en lui les debordements de son siècle, le déchaînement des passions les plus insensées, les aberrations politiques des divers partis qui déchiraient l'Italie, l'audace des hérésies. La satire était pour lui un droit de légitime défense. Il est l'orateur officiel et officieux de la société de son siècle, minée dans ses croyances, sapée dans ses libertés, outragée par l'irruption des abus, abus en tout genre ; tout est sorti de l'ornière du bien ! Ce qui domine en Dante c'est surtout une âme forte en qui brûle, avec un spiritualisme pur, l'amour de la liberté, l'amour de la patrie, en un mot l'amour de toutes les vertus ; et cette multiplicité d'amour se résume en lui en une philosophie mâle, austère, roide, peut-être, mais qui n'a rien d'outré, rien des subtilités d'un Caton, rien d'étranger à la verité ; c'est une aversion invincible, tenace, mais honorable pour lui ; c'est un parti pris contre tout ce qui heurte le dogme catholique, l'altère, le dégrade, le contredit, le fausse ; c'est une horreur raisonnée de toutes les tyrannies, de tous les égarements, de tous les écarts ; et dès lors s'etonnera-t-on si le poète gronde, éclate, foudroie à son tour ?

... *Le terre d'Italia tutte piene son di tiranni* (purg.)
I regi che son molti, e i buon son rari. (par. 13. 108.)

Il vit au milieu des convulsions religieuses et politiques ; il est témoin des vio-

lences des passions, qui allument, agitent les esprits. Là, il puise toute sa verve, son feu, sa véhémence, et c'est surtout l'amour du bien qui l'anime, qui le meut, qui vivifie le sarcasme, aiguise le dard acéré qu'il décoche. D'ennemis, Dante en a beaucoup, mais il n'en connaît point; il ne connaît que des prévaricateurs. De vengeances, il n'en exerce point: le livre c'est l'homme, et l'homme c'est son livre.

Heureux les cœurs exempts de colère haineuse.
Mais contre tes voisins point de ressentiments.

..... *Beati*
Pacifici che son senza ira mala (Purg.).
Non vo' però ch' a' tuoi vicini invidie (Par. 17. 99.)

Et Fanelli et Perticari, du nombre de ceux qui ont le mieux étudié, compris, apprécié la noblesse de caractère du poète, constatent par mille preuves de son livre que son inflexibilité, qui ne pardonnait à personne, déguisait, sous un voile sombre, les sincères affections qui l'attachaient à la foi de ses pères, à sa patrie, à ses principes politiques.

Cette opinion paraîtra sans doute un paradoxe, mais c'est un paradoxe qui dégénère en certitude si l'on recherche l'homme essentiellement catholique-apostolique-romain dans le poète philosophe, c'est-à-dire la satire compatible avec l'esprit religieux.

C'est là une thèse délicate sur laquelle il semble qu'on ait hésité de s'arrêter, dans la crainte d'être honni en cherchant à justifier le poète citoyen qui, depuis son funeste priorat, subit tant de tribulations, de haines, de censures, et dont la vertu tonnait toujours, et toujours au milieu de l'ouragan. Tout persécuté qu'il est on croit l'entendre dire: « Vous me condamnez, vous m'exilez, vous me « brûlez; je ne puis me justifier, mais la postérité me justifiera; mais le grand « vengeur dira la vérité qui provoque l'orage. Voilà la loi, les prophètes, voilà « ce que furent vos pères, voilà mes principes, voilà ma vie! Voyons quel est le « siècle, ce que vous êtes, ce que vous valez ». Le mort appartient à Dieu, mais le vivant appartient à l'histoire; il ressort de son tribunal redoutable; elle a le droit de le condamner, ou de l'absoudre selon ses œuvres. Dante n'est point un misanthrope farouche, sombre, inquiet, qui colorant la noirceur de son fiel sous les dehors d'un zèle spécieux, se déchaîne indistinctement contre tout ce qui l'offusque, et frappe d'estoc et de taille en homme aveugle, emporté, passionné. Sa satire est raisonnée, basée sur l'impartialité historique: en tout, il voit, saisit, bat en brèche le coté faible; il ne voit point tout en noir, mais il voit tout juste; et l'on doit hautement avouer que jamais la passion ne lui fit exagérer la vérité ou la sacrifier; il l'avoue lui-même, et sur ce point nul ne l'a contredit.

Il a bien pu adopter comme vérité quelques faits entachés aujourd'hui de fausseté, et que la croyance populaire tenait pour vrais; mais il n'a point erré maligne-

ment comme on a cherché à l'insinuer ; son courage repousse cette indigne manœuvre oratoire. Il heurte de front quand il est dans son droit ; il ne mâche pas ce qu'il a sur le cœur, et la crudité de l'expression se fait vérité sous sa plume. Il n'a pas voulu confondre un pape avec un empereur, quand il a mis un Anastase en enfer avec les hérétiques, bien que le poète y ait placé d'autres papes et des empereurs et des rois. Cet Anastase, comme on l'a démontré, n'est point ici le pontife romain, mais Anastase Deux, empereur d'Orient, qui fut entraîné par Photin et qui s'arrogeait le titre de *Papa*, titre que l'on confirma ensuite aux empereurs d'Orient. Cet Anastase fut un des premiers fauteurs de la séparation de l'église grecque d'avec la latine, et il est ici justement tourné en ridicule par Dante qui, dans une prosopopée hardie, fait ironiquement proclamer par sa tombe : *Je garde le pape Anastase*. Mais s'il a mis dans l'enfer des papes, des rois, pêle-mêle associés à des citoyens diffamés, à l'immondice de son siècle, ce n'est pas la justice de Dante qui parle, c'est l'indiscrétion de l'histoire, c'est la voix du peuple. Dante est toujours et partout le poète de la rectitude, et de la raison; toujours impartial, toujours sévère sans cesser d'être juste ; véhément sans être déclamateur ; s'il raille ou s'il rit quelquefois, c'est d'un rire effrayant :

Tu ne pensais peut-être pas que j'étais logicien, fait-il dire au chérubin noir auquel l'âme de St.-François disputait la possession d'un damné. (*Montefeltro*, *le soldat moine*).

. . . . . *Forse*
Tu non pensavi ch' io fossi loico. (ENF. 27. 123).

La satire sous forme d'éloge a quelque chose de terrible sous sa plume : ici vient une réflexion qui trouvera sa place. L'éloge se glisse quelquefois subrepticement dans le dernier asile de la paix, l'asile des morts ; mais il n'est qu'une contre-vérité pour ceux qui savent. Anathème à la faiblesse puissante qui permet qu'on mente effrontément à la postérité. S'il existe, s'il a existé de nos jours des hommes que le qu'en dira-t-on, ce dernier frein de la vertu, ne retient ou n'a pas retenu, pardonnons à l'aveuglement des uns, à l'obstination invétérée, injuste des autres. Vérité, il en est qui t'entendent; il en est qui ne t'entendent pas, il en est qui ne veulent pas t'entendre !

Reprenant le fil un moment interrompu de ma thèse, on pourrait objecter à Dante : *Mais de tout l'univers votre livre médit ;* mais à son tour ne pourrait-il pas répondre, avec toute la sérénité de sa conscience :

C'est que tout l'univers mérite qu'on le fronde.

Son vers, impitoyablement incisif, sans fard, sans périphrase, ironique, plus souvent qu'hyperbolique, quelquefois sec et court, tue d'un seul mot; il tue, il faut en convenir, mais il tue moralement, pour qu'on ressuscite moralement à une vie plus pure.

La satire n'est point pour lui un jeu de la malignité humaine; c'est le frémissement de la faim, la nécessité, le besoin de relever la dignité morale de l'homme, la soutenir, la fortifier, et ne point la laisser succomber sous l'oppression, quelle qu'elle soit. S'il attaque tour-à-tour les grandes cités, Florence, Fésules son ayeule, Pise, Lucques, Gênes, Pistoie, Sienne etc.; puis les papes, les empereurs, les rois, les cardinaux, les évêques, les moines, la noblesse dégénérée, le parvenu, le bourgeois, la dissolution du sexe; si rien, en un mot, n'échappe à sa verve en travail, c'est l'humanité qui s'est dégradée, avilie; c'est toujours *in rimprovero del secolo perverso*, de ce siècle, ce treizième siècle, hydre de crimes et d'impiétés. Mais il n'enveloppe pas tellement tout dans sa proscription sylléenne que rien ne trouve grâce devant lui; s'il provoque l'univers à s'indigner avec lui, il appelle aussi l'admiration sur le véritable héroïsme, la véritable vertu, la sincère et profonde piété. Cherchons hors de son siècle, ou dans son siècle, ces exceptions, ces types, sur lesquels dût se former son cœur, son caractère, sa philosophie, son âme. De quel éclat n'y brillent point les Lin, les Clet, les Agapet; ces grandes lumières de la primitive église, ces vertueux successeurs et de Pierre et de Paul? Qu'il est beau ce Moroello Malaspina, cet hôte généreux qui consacrait à sa patrie sa fortune et son bras. Qu'il est grand ce Scaliger de Vérone; qu'il est sublime ce Bellincion Berti *vestito di cuojo e d'osso*; quel cortége d'illustres citoyens forme son entourage. Quelle noblesse, quels charmes dans ces Pénélopes, ces Nausicaa, ces Cornélies, ces Arria, réalités antiques au sein de la république de Florence, occupées de leurs fuseaux et de leurs rouets, et revenant de leurs miroirs sans fard et sans joyaux; héroïnes qui, la plupart, combattirent en 1512 pour leur nationalité sur les créneaux de Florence, ou sur la brêche ouverte, et qui donnaient a pressentir ce que pouvait dans le cœur d'une femme héroïque l'amour de la patrie, l'amour pour son époux !

Dante ne touche que ceux dont le monde a su la renommée, parce que plus on est élevé moins on doit se permettre; où donc est le tort, si ce n'est à qui s'est rendu corvéable ou taillable? Et s'il n'est jamais plus éloquent que dans ses explosions satiriques, c'est qu'il se sent en soi-même, *concutit seipsum*; c'est qu'il y est vrai; c'est qu'il y est lui. Dante a toujours aimé, célébré son pays; il l'aime, il l'aimera toujours quel qu'il soit à son égard; il n'a point oublié *Campos ubi Troja fuit*, ni cette region hyperboréenne *informem cœlo, asperam cultu*, amour exclusif de celui dont elle est la patrie. Mais sa Florence s'est pervertie : *Le souvenir de mon pays m'a serré le cœur;* mais s'il la maudit il ne la maudit point pour la flétrir par une tache indélébile, comme Hésiode la sienne. Elle reste dans son souvenir — *La patria nobile — la gran villa sul bel fiume d'Arno. — Il bell' ovile;* cette Florence du salut de laquelle il ne désespère point, et qu'il reverra un jour; ô heureuse ignorance de l'avenir! Si Dante loue, il le fait dignement, sobrement, rarement avec excès, si ce n'est Béatrix son idole, et puis ses bienfaiteurs.

Son respect pour le St.-Siège, pour la foi n'a rien de douteux; il le té-

moigne à chaque pas de son livre c'est dans le Paradis, surtout là où il tonne de toute l'autorité de la satire, que le poète s'attache à faire ressortir la haute sagesse de Salomon, de David et des rois qui leur ressemblent, ainsi que les sublimes vérités de la théologie; il les professe, il les croit, il les proclame; en vain veut-on le mettre en contradiction avec lui-même; en vain veut-on en faire un hérétique, un sectaire, un socialiste, et que sais-je encore? Sa doctrine parle d'elle-même, et ce serait absurdité, folie, que de se refuser à l'évidence. On a surtout invectivé contre lui à cause de l'amertume de ses expressions envers Boniface VIII. Le caractère de ce pontife, habile théologien, grand politique, animé d'un véritable amour pour la paix et pour la prospérité des nations, pour la pacification des discordes civiles de l'Italie, le promoteur de la canonisation de St. Louis, a été vengé et mis au grand jour par la biographie de Jorry, et par Ozanam. « Si, dit ce dernier, Boniface huit poussait trop loin la dureté des « mesures, rendues peut-être excusables par les circonstances d'alors. dans ses dé- « mêlés avec Philippe, la justice était certainement de son côté, ainsi que le droit « de censurer hautement, au nom de la morale catholique, un despotisme ambi- « tieux et déloyal. Mais il avoue, aussi, qu'une longue étude du droit canonique « avait donné, peut-être, à cette haute intelligence des habitudes trop sévères, « plus convenables à un juge qu'à un pasteur; et peut-être cette volonté ferme « manquait de cette modération qui eut dû se trouver dans le Vicaire du Dieu « qui est patient parce qu'il est éternel. » Et l'on pourrait ajouter avec un des grands écrivains de l'église..... « Dieu permet quelquefois que ses saints fas- « sent des fautes, afin qu'elles servent à l'édification des fidèles. »

On accuse encore Dante d'avoir changé de parti; oui, jeune encore, il condamne les excès des guelfes et des gibelins, et il se glorifie:

D' aversi fatta parte da se stesso.

Mais on accordera aussi qu'il n'a jamais changé de principes: eut-il osé mentir à la face de son siècle, non!

Ben dico chi cercasse a foglio a foglio (Par. 12. 121.)
Nostro volume ancor troveria carta
U' leggerebbe: io mi son quel ch' io soglio.

Peut-on parler avec plus de certitude de soi-même? Et de cette pensée calme, persévérante, de l'unité, de l'uniformité grave du style du poète, de cette constance à poursuivre son œuvre à travers tant de vicissitudes, ne peut-on pas en conclure l'unité de son humeur, l'identité de sa manière de sentir dans toutes les douleurs de sa vie? Peut-on lui faire un crime de s'être tenu dans le droit de légitime défense? Il a, comme César, écrit avec le même courage qu'il a combattu; *tant que ma conscience est tranquille je suis résigné à mon sort.* (Enf. 15. 16.)

Laissons-lui donc sa liberté d'action, de pensée, et de parole, et rendons-lui-en grâce. Dante est, de tous les poètes, celui dont la satire a servi et sert encore le plus utilement l'humanité toute entière.

Il s'est posé cubiquement pour résister à la fortune telle qu'elle lui sera donnée ; c'est le sage de l'antiquité ; non, c'est plus que lui : le sage de l'antiquité n'est que le fantôme des vertus incomplètes et factices du paganisme. Dante oppose à la rigueur du sort, à ses ennemis, la résignation du vieux Tobie, la patience du saint homme Job, le courage de sa situation, l'intrépidité du martyr ! Ce n'est pas seulement une fête patriotique qu'il faut à Dante, comme on l'a proposé en Italie pour 1866; il mérite que la postérité reconnaissante ajoute au laurier du poète l'auréole de feu ou la couronne d'étoiles ; et si l'on ose risquer une dernière pensée: Dante vivra dans les âges lointains comme un père de l'église du moyen-âge, et Bossuet un père de l'église moderne.

ANALYSE DU PARADIS.

L'architecture du Paradis de Dante s'élève sur l'axe de l'univers de Ptolémée, rêveries oubliées des modernes si des inspirations neuves, séduisantes, originales, n'en eussent fait éclore la troisième cantique de la Divine Comédie, complément du Purgatoire et de l'Enfer dantesques. Laissant de côté des allégories plus ou moins probables, je ne m'attacherai qu'au poète dans sa littéralité.

Ici plus de tristesse, plus d'angoisses, plus de terreurs; tout s'y change en admiration, en éclat d'amour et de félicité sans bornes, magnificence exondée de l'imagination du poète sur le plus beau des ouvrages de Dieu, le Paradis! Tout se transforme ici en resplendissement ; tout y devient lueur, faisceaux d'étincelles, gerbes éblouissantes, explosions lumineuses, soleils errants dans l'espace.

Le poète y marche avec son guide à travers des routes enflammées, des couronnes, des guirlandes de sphères isolées, combinées, entrelacées, roulant en sens contraire, ou bien à l'unisson, se fuyant, se rapprochant, montant, descendant, s'enchassant les unes dans les autres.

Plus haut ce sont des groupes constellés, la croix, l'étendard du christianisme, où rayonne le Christ au sein des étoiles, l'aigle impériale, le symbole de la monarchie universelle ; plus haut encore l'échelle mystérieuse, des orbes isolés ou concentriques, mondes lumineux voilant ou renforçant leur éclat, agrandissant ou resserrant leurs aires, ralentissant, ou précipitant leur marche, s'improvisant ou s'éclipsant, et manifestant tour-à-tour les pensées, les passions, les sentiments des esprits-lueurs qui les peuplent, les animent, et parlent du centre de leurs foyers: féerie pyrotechnique inaperçue des commentateurs, anticipation sur les découvertes à venir ; féerie admirable que l'enthousiasme du poète crée dans le ciel, revêt d'expressions audacieuses, d'un vers suave, d'une étonnante profusion d'images, magnifiques peintures d'une imagination inépuisable.

Ici tout sera chœur, harpes célestes, lyres éoliennes, voix ineffables, harmo-

nies séraphiques, hymnes incessants, joie, amour, béatitude: les hiérarchies célestes se manifesteront au poète; les portes du Saint des Saints s'ouvriront à lui.

Le Paradis est le complément de la foi religieuse de Dante, et la sanction de sa foi politique : *Unus Dominus, una fides.*

Ici le poète, emporté par son imagination qu'il maîtrise, qu'il tempère toutefois par le calme, la gravité du didactisme théologique toujours orthodoxe, toujours séduisant, toujours poétique, s'est dit : *Procul este profani:*

L'Esprit saint me pénètre, il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler. *J. B. Rouss.*

Ici tout prend un corps, un esprit, un visage,
Mais un corps, un esprit, un visage de feu.

Dante revenu de l'Eunoé, comme une plante renouvellée par son feuillage, pur et prêt à monter aux étoiles, se trouve transporté avec Béatrix dans une région de feu. Il est dans le premier Ciel; et sous la conduite de son guide il visitera successivement tous les globes contemporains de la création, la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, la sphère des étoiles fixes, le premier mobile, l'empyrée que son génie continue à symboliser.

Mais quels seront donc les interlocuteurs de ce vaste drame à cent actes divers, véritable type de cette littérature fantastique qu'on dit création de nos jours?

Là apparaîtront les grands flambeaux, réalités du monde matériel; c'est Béatrix; c'est Dante lui-même; Piccarda sœur de Forèse, Constance fille de Roger, Justinien, Charles-Martel, Cunizza, Foulques le troubadour etc. etc.

Dans le soleil nous rencontrerons St. Thomas d'Aquin, St. François, St. Dominique; nous entendrons la belle prosopopée de l'aigle un peu longue, peut-être, mais qu'on regretterait de voir plus courte; Cacciaguida, le grand aïeul de Dante, lui prédisant son exil, ses malheurs, déplorant l'aveuglement de ses concitoyens, et opposant à la peinture des mœurs antiques de Florence, la décadence de leurs vertus. Puis St. Pierre Damien, St. Bénoit, l'apparition du triomphe du Christ, St. Pierre, St. Jacques, St. Jean l'évangeliste, St. Bernard. Mais, dira-t-on, quels rapports entre les personnages de l'antiquité payenne, ceux du moyen-âge, avec les saints de l'ancien et du nouveau testament ?

A cela les commentateurs répondent, que Dante prend son bien où il le trouve, qu'il puise ensuite dans son génie ces ressources puissantes, ces transitions inattendues qui lui font coordonner un tout conformément à son plan, et à sa thèse qui est, tout à la fois, sacrée, théologique, morale, historique et politique.

Mais le lieu de la scène, les chœurs, les interlocuteurs étant connus, quel sera le sujet de leurs hauts entretiens, sur quoi roulera leur doctrine ?

Montons : dans le cercle de la lune les tâches de cet astre attirent l'attention

du poète, il en demande l'explication à Béatrix : passons sur cette vieille astronomie, clinquant scientifique, obscur, et assez apocalyptique, seul passage peu digne de Dante, peut-être, s'il n'était soutenu par une poésie admirable et pleine de tours de génie.

A mesure que nous avançons, nous rencontrons la solution des questions les plus élevées de la théologie, l'inviolabilité des vœux, la liberté mixte ou absolue, le mérite de la rédemption ; puis, sous la forme d'épisode, l'exposé de l'histoire de l'aigle, le représentant de l'empire Romain; puis l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps, les facultés innées, la sagesse de Salomon, les jugements téméraires, la prédestination, le salut éternel des payens; enfin les vertus théologiques. Ce n'est point ici, comme on semble le croire, un sec examen de conscience que les trois grands paladins de la foi font subir à Dante. Il y confirme sa croyance religieuse et introduit avec intention ces trois chants pour les opposer aux hérésies qui déjà de son temps, ne dominaient que trop, et renverser l'accusation d'héréticité que ses ennemis lui opposaient; il saisit encore l'occasion de se déchaîner contre les abus. S'il le fait avec tant de véhémence, toutes les fois qu'il s'arme de la satire dans le Paradis, satire épique, majestueuse plus que virulente, c'est qu'il croit qu'en les présentant avec tout ce qu'ils ont d'odieux, et dans toute la crudité de l'expression, on sera plus porté à rentrer dans la bonne voie. *J'en dirais plus encore si la majesté des clefs ne me commandait le respect:* en effet il ne va que jusqu'où l'on peut aller ; au-delà ce serait haine, passion, irrévérence ! St. Pierre, comparant ici avec la foi antique, celle des temps modernes éclate en vers éloquents contre les relâchements du siècle; Béatrix continue ce que St. Pierre avait touché, et termine, avec énergie, le tableau parlant de cette époque en accusant de tous les maux actuels la mauvaise éducation donnée à la jeunesse, et le manque d'un pilote à la tête des affaires de l'Italie.

Par une heureuse transition, le poète aborde la question du péché d'Adam ; puis il est emporté dans l'Empyrée; Béatrix a disparu; St. Bernard lui succède. La cour du ciel se montre à ses regards sous la forme d'une rose éclatante où préside la Vierge entourée de la milice du Christ, et des Saints de l'ancien et du nouveau testament. Dans cette rose, Béatrix y occupe la place que ses mérites lui ont value. St. Bernard indique au poète les bienheureux dans leur rang particulier; il implore ensuite la Vierge par une éloquente et pathétique prière, telle ce *Memorare*, que les siècles fervents n'ont cessé de lui adresser, afin que Dante puisse, par l'intercession maternelle, jouir de la contemplation de l'essence divine, fixité d'idée de sa flottante et malheureuse existence.

Dans le vaste incendie du ciel, au centre de l'indéfini, réside le point-lueur que lui a montré St. Bernard, point vers lequel il est monté toujours. Mais au moment où son œil a saisi l'étincelle lointaine, l'esprit extatique du poète est emporté dans un tourbillon rapide, mû par l'amour qui meut le ciel et les étoiles.

Quelques mots maintenant sur la forme matérielle du poème, et la statistique des beautés progressives de la dernière cantique.

La somme de 14230 vers, total numérique de la Divine Comédie, est répartie entre l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, avec une exactitude si étudiée que le premier n'a que trente vers de moins que le second, le second n'en a pas plus de six que le troisième. Les chants sont au nombre de trois fois trente-trois; l'Enfer seul en a un de plus pour arrondir le nombre et le porter à cent. Chaque chant s'étend de cent-vingt-cinq à cent-cinquante vers, sauf deux de l'Enfer, le 6me. et le 12me. qui n'en ont que cent-quinze, et un petit nombre qui dans le cours du poème arrivent de cent-cinquante à cent-soixante.

Le poète a adopté la tercine italienne, ou triple rime, pour les trois poèmes. Dans le Paradis, chant 30me. vers 95, il fait rimer *Vidi* trois fois à lui-même, rime qui déplait au commentateur Venturi, et qu'il voudrait qu'on eût corrigée. Le moi dantesque, ce moi solennel a voulu, sans doute, imprimer ici plus d'autorité à sa vision par le retour périodique de son affirmatif *Vidi*. Dès le début il avait dit :

Nel ciel che della sua luce prende
Fu' io, e vidi cose che ridire
Nè sa nè può qual di lassù discende

Dans le 12me. le 14me. le 19me. le 30me. chants du Paradis *Cristo* n'y rime pas trois fois à lui-même qu'avec une intention respectueuse et méditée. Le dernier vers de chaque cantique y finit par le mot *Stelle*, conséquence du système d'allégorisme qui préoccupe Dante. Puérilité du poète, a dit Balbo, (inadvertence sans doute échappée à la plume de cet écrivain judicieux). Puérilité, et pourquoi? cette mystérieuse idée de *Stelle*, reproduite trois fois à des distances périodiques, (indépendamment des *Canzoni* anciennes dont les couplets finissaient par le même mot, et dont il a imité la forme) ne s'identifiait-elle pas peut-être, dans l'imagination du poète, à l'idée de ce Dieu *trinus et unus*, figuré par le triangle à trois côtés égaux (le tercet, la triple rime, trois cantiques d'égale longueur, trois fois trente-trois chants, plus un, ne formant qu'un tout), au centre duquel est inscrit l'œil de l'intelligence infinie, ou le monogramme ineffable יהוה (Jhôah) entouré de rayons, idée de Dieu qui remplit toute la pensée du poète et pendant toute sa vie.

Tout est allégorie dans cette œuvre transcendante, mais allégorie religieuse, politique, morale, du premier au dernier mot : la forêt, le *Veltro*, Virgile, Caton, Stace, Mathilde, Béatrix, St. Bernard, la conception du poème, sa forme, son langage, le poète lui seul en a la véritable clef. S'il lance une expression, une syllabe, il sait pourquoi: le deviner n'est pas toujours ni facile, ni possible.

Si le Paradis est le poème le plus difficile des trois, il est aussi celui qui réunit le plus de beautés, et des beautés du premier ordre. C'est l'avis des plus studieux admirateurs de Dante en Italie. Dans les cinquante à cinquante-deux tercines des trente-trois chants qui composent chaque cantique, il y a toujours au

moins trente à trente-cinq tercets de première force, et quelquefois plus; et comme l'intérêt y va croissant de scène en scène jusqu'au dénoûment, la poésie monte avec lui. Voici comment Tommaseo en a jugé les principaux chants.

Le 1er. est une poésie majestueuse.

Le 3me. Un canto d'*argenteo nitore*.

Dans le 4me. La tirade sur le doute vaut, à elle seule, autant que deux chants.

Le 6me. est tout poésie, et a quelque chose qui tient de la grandeur romaine.

Le 9me. est beau par-dessus tout.

Dans le 11me. De la pauvreté noblement soutenue le poète en a tiré les plus hautes beautés.

Dans le 15me. La simplicité du style, dans la peinture des mœurs de Florence, y contraste admirablement avec la sévérité du poète et la satire s'y élève jusqu'au tragique.

Le 16me. est un mélange de dignité épique et d'enthousiasme lyrique.

Le 17me. imitation du sixième livre de Virgile, est une poésie plus profonde et plus vraie.

Le 18me. un des plus beaux de la troisième cantique.

Le 21me. plein d'élévation mystique et de verve.

Le 22me. une poésie vive et animée.

Le 25me. un chant d'*eterea bellezza*; poésie simple et majestueuse, qui n'a que la bible au-dessus d'elle.

Le 25me. une harmonie religieuse.

Le 27me. un chant de poésie sublime.

Le 30me. un des plus élevés de tout le poème.

Le 31me. nulle poésie humaine n'est montée à une telle hauteur.

Le 32me. et le 33me. ne lui cèdent en rien.

« Le calme resplendissant de cette troisième cantique, dit Delécluze, ce calme « qui n'est interrompu que par des hymnes, ou des discussions théologiques les « plus ardues, soutenues par une élévation et une puissance merveilleuses de lan« gage, étonne l'âme et donne le vertige à l'esprit. »

En présence de cette pensée profonde, qu'on n'aperçoit souvent que comme une lueur dans une pénombre, ou comme un rayon de lumière à travers des vitraux éteints ou coloriés; en présence de tant de difficultés à vaincre, naissant des contradictions, des subtilités d'un texte qui n'a rien d'authentique, de la hardiesse des figures, de l'équivoque des constructions, ou de la double entente des mots, mais toujours et toujours de l'exactitude, de la justesse, de la simplicité d'une expression souvent *indomptable*, en face, dis-je, de ces difficultés que nous ne nous sommes point déguisées, et devant lesquelles nous n'avons point reculé, (sans croire toutefois avoir réussi à les vaincre, ces difficultés, nous le laissons à de plus habiles,) ne serons-nous pas taxé de témérité, d'avoir osé publier nos veilles sur Dante, et surtout après tant de traducteurs français, soit en prose soit en vers, qui nous ont précédé dans la même carrière, et dont la réputation et le talent

sont si bien établis? Si nous l'avons fait, ce n'est point pour entrer en lice avec eux, *non in comparatione curæ vel ingenii*, mais pour payer notre tribut d'admiration à un poète qui fit toujours nos plus chères délices, et nous trouverons notre excuse dans le courage de notre persévérance, et dans vingt ans de méditations sur une grande œuvre. (23)

NOTES

DE LA CHRONOLOGIE DE LA VIE DE DANTE.

(1) La mort de Béatrix, arrivée en 1291, à l'âge de 25 ans, engagea Dante à se marier. Il épousa Gemma des Donati dont le caractère opiniâtre et emporté empoisonnait sa vie domestique. Il n'a jamais parlé d'elle dans ses ouvrages, quoi qu'il y fît entrer tout l'univers; et c'est même, sans doute, par égard pour elle, et pour sa famille, qu'il ne parle pas davantage de Corso Donati chef du parti opposé au sien, et son plus dangereux ennemi. On regrette de voir un historien aussi judicieux que Sismondi donner dans cette opinion. Le silence de Dante sur ses enfants, et sur sa femme Gemma a fait débiter aux commentateurs bien des absurdités que *Scolari* a refutées pièces en main. Le poète *Giovanni del Virgilio*, contemporain et ami de Dante, s'exprime ainsi qu'il suit dans l'églogue qu'il lui adresse en réponse à sa lettre :

O, si quando sacros iterum flavescere canos
Fronte tuo videas, et *ab ipsa Phillide pexos,*
Quam visendo tuas tegetes miraberis ulvas!

Oh! se il giorno verrà, che a te ridoni
Nel tuo fronte veder la tua canuta
E sacra chioma biondeggiar di nuovo,
Dalla tua stessa Fille in ordin posta
Quanto stupor di tue capanne algose
Li prenderà!.... .....

Mentre Giovanni (*continue Scolari dont nous laissons les propres paroles en son style et en sa langue)* fa ragione a Dante intorno al prevalente suo desiderio di aver la corona poetica in patria, gli tocca ben giustamente le circostanze più affettuose che gli sarebbero di consolazione in quel caso. Quindi è, che a dritto dobbiamo intendere significata nel nome di Fillide la moglie stessa di Dante: quella moglie che il divino poeta ha tanto circondata del suo rispetto, che, sebbene gli sia stata causa innocente di entrare in impegni di famiglia e di parte (d'onde lo colse l'infelicità dell'esilio, che lo strappò dal suo fianco, e dal seno dei cari figli); ciò nientemeno non ne parlò giammai in alcuna delle sue opere.

ben persuaso e sicuro, che nella continua espressione dell' unico desiderio di ritornare in patria, egli diceva già tutto per la sua stessa famiglia. E come mai Giovanni gli avrebbe parlato d' altra donna, che gli racconciasse la chioma, quando ben sapeva, che la sola Gemma Donati teneva cura in Firenze dei figli e delle sostanze dell' esule illustre? Quanto affettuoso e tenero invece non è egli questo tocco maestro, che rappresenta una moglie amata, intesa a rassettare il crine del suo famoso e diletto consorte! Ed, oh beati quei tempi, nei quali non altro che la cura giornaliera della consorte apparecchiava il marito prima che uscisse di casa; nè un figlio se ne partiva senza la benedizione del padre! Questo medesimo cenno poi di Giovanni, che rappresenta al suo grande amico la consolazione che avrebbe avuto in Firenze, quando la sua sacra chioma gli fosse stata racconciata dalla stessa mano della sua Gemma (Fillide), virtuosa moglie, madre affettuosa di tanti figli, che, restando in patria, bastò a tener unita ed in piedi la sua famiglia, alternando col grand' esule le cure incessanti per la buona educazione de figli; (certo è che nel 1305 Dante conduceva all' università di Bologna il suo figlio primogenito Pietro) questo affettuosissimo cenno, ripeto, convalida ancora più le belle e savie argomentazioni di Balbo, di Missirini intorno al silenzio religioso usato da Dante nel suo poema, rispetto alla moglie sua, a' suoi figli, ed a quella famiglia Donati, l'essersi unito per matrimonio alla quale, gli valse tanto amaro frutto di politica persecuzione e travaglio.

Se Dante, infatti, non avesse portato amor tenerissimo a sua consorte, e se Giovanni del Virgilio non ne fosse stato sicuro, si sarebbe ben egli guardato dal cenno di conjugale premura, che ingemma per verità il suo concetto.

Or non diremo un vero e sconcio romanzo di certi biografi, quello di scrivere nella vita di Dante che: *Gemma è stata femmina riottosa e caparbia, che le dogliose cure dell' animo fece a Dante più gravi; e che il filosofo dopo aver opposto la virtù sua per alcuni anni all' indole di costei, veggendo, poi disperata la concordia, si partì da lei, e come che più figliuoli ne avesse avuti, non volle più rivederla! !!!*

Dov' è che Dante abbia lasciato la moglie prima che la patria, e l' una e l'altra prima dell' andarsene nel 1300 ambasciatore al Pontefice? Dov' è che non abbia voluto più rivederla, se sino a che visse sospirò anzi di tornar a vivere dove ella era? In verità le son cose da farne ridere i morti, anche cinque secoli dopo! *(Scolari, trad. di Giovanni del Virgilio.)*

Quoi! le poète qui a célébré Francesca de Rimini, le père qui s'identifiait, en quelque sorte, aux douleurs d'Ugolin, l'époux qui mit dans la bouche de Forése les vers suivants, expression, peut-être, de ses sentiments, n'aurait pas aimé sa femme!

Tant' è a Dio più cara e più diletta
La vedovella mia, che tanto amai,
Quanto in bene operare è più soletta.

Ces vers ne sont-ils pas peut-être une allusion directe, une arrière-pensée, pour sa Gemma : on a souvent admis des présomptions bien moins claires que celle-ci. Dante ne s'est nommé qu'une fois dans son poème ; *Dante, ne pleure point*, lui dit Béatrix, *parce que Virgile t'a quitté*, *Purg.* Partout il ne se désigne que par des périphrases; mais dans mille endroits de son livre, ses vers sont des allusions à soi-même, dont il laisse l'application à la sagacité de ses lecteurs.

(2) L'accueil bienveillant que Moroello Malaspina fit à Dante a inspiré à *Monti* des vers sublimes qui trouveront ici leur place. Il s'agit en ces vers du Château de Foedinuovo, dans la *Lunigiana*, propriété des Malaspina, où l'on voit encore l'appartement qu'occupa Dante.

Del gran padre Alighier ti risovvenga,
Quando ramingo dalla patria, e caldo
D' ira e di bile ghibellina il petto,
Per l' itale vagò guaste contrade,
Fuggendo il vincitor guelfo crudele,
Simile ad uom, che va, di porta in porta,
Accattando la vita. Il fato avverso
Stette contro il gran Vate, e contro il fato
Morello Malaspina. Egli all' illustre
Esul fu scudo: liberal l' accolse
L' amistà su le soglie, e il venerando
Ghibellino pareo Giove nascoso
Nella casa di Pelope. Venute
Le fanciulle di Pindo eran con esso,
L' Itala poesia bambina ancora
Seco traëndo, che gigante e diva
Si fe' di tanto precettore al fianco:
Poichè un Nume gli avea fra le tempeste
Fatto quest' ozio. Risonò il castello
Dei cantici divini, e il nome ancora
Del sublime Cantor serba la torre.
Fama è ch' ivi talor melodioso
Errar s' oda uno spirto, ed empia tutto
Di riverenza e d'orror sacro il loco.
Del Vate è quella la magnanim' ombra,
Che tratta dal desio del nido antico,
Viene i silenzi a visitarne, e grata
Dell' ospite pietoso alla memoria,
De' nipoti nel cor dolce e segreto
L' amor tramanda delle sante muse. etc.

(3) Les principaux ouvrages que Dante a laissés sont :

La Vita nuova, titre qui veut dire, selon Fraticelli, *Vita giovanile*, ou vie des jeunes années. Cet ouvrage est, en quelque sorte, l'analyse de ses pensées et des sentiments les plus délicats de son cœur.

Le *Convito* est un commentaire en prose sur ses chansons. Ce livre est tout à la fois un traité de haute philosophie morale et religieuse, appuyé sur la connaissance des choses physiques.

Le livre de la *Monarchie*, livre qui valut à Dante l'honneur d'être inscrit parmi les plus célèbres jurisconsultes de son temps ; livre qui, mal compris de certains esprits, fut condamné, brûlé, mis à l'index ; livre mieux compris aujourd'hui et sur lequel s'est longuement étendu le jurisconsulte Carmignani de Pise, et dont il a rélevé toute la science et la profondeur, en montrant que les doctrines de Dante avaient préparé et dévancé Bodin et Montesquieu.

La première traduction de cet ouvrage est due à Marcile Ficin.

Le livre *De vulgari Eloquio*, où il voulut enseigner la manière de faire des vers. On y voit qu'il s'était proposé d'écrire cinq livres, et qu'il ne les a pas tous écrits, soit qu'il ait été surpris par la mort, ou qu'on les ait perdus. Ajoutez à celà un recueil de poésies, chansons, sonnets et ballades ; sept lettres ; des *Paraphrases* en vers du credo, du pater, des pseaumes de la pénitence, et des églogues latines. Enfin sa Comédie, qui fut plus tard qualifiée de Divine, et dont la clef se trouve en quelque sorte dans les ouvrages précédents.

NOTES

DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE

(4) Pour compléter nos citations, nous donnons ici encore quelques fragments des traducteurs de Dante.

ÉPISODE DE FRANCESCA DE RIMINI

Traduction Espagnole par Villegas.

Imprimiose esta muy prouechosa y notable obra
en la muy noble y mas leal cibdad de Burgos
por Fadrique aleman de Basilea acabose Lunes
a dos dias de Abril del año de nuestra redempcion
de mill y quinientos y quinze años.

Comiençe a desir al poeta de grado
querria yo fablar alos dos de consuno
que entrambos ligeros fe vienen en vno
ançados del ayre feruiente turbado

aguarda pues dixo quando ayan llegado
afer nos propincos yestonces los ruega
por su grande amor que en vno los llega
feras satisfecho como has defeado

Y como del viento a nos son traydos
o animas dixe maguer que cansadas
venis por el ayre noturno afanadas
fy al nolo vieda prestad nos oydos
y como palomas que van alos nidos
cansadas con gana de ally reposar
llegaron se ansi fazia el nuestro logar
dexando suspensos sus grandes gemidos

Asy se firmaron al ayre malino
tan presto que ouieron mi voz entendido
dexando la gente con quien yba dido
por junto a nos otros turbada y sin tino
o animal dulce diziendo y venino
que vas visitando este siglo peruerso
sy el rey nos oyese del grande vniuerso
tu paz deseamos y sano camino

Pues heres mouido de tal piedad
de nuestra miseria queriendo saber
nos prestos estamos ate responder
en tanto que espera la grand tempestad
consangre teñimos la nuestra maldad
nasci yo en la tierra que esta ala marina
do el po : se deriba juntando se ayna
con otros sequaces que han su amistad

Amor que se aprende al gentil coraçon
a este prendio de mi bella persona
amor que al amado de amar no perdona
ami traxo presa ala misma presion
amor nos conduxo avna mesma pasion
en vno juntados y atados tan fuerte
donde ambos en vno pasamos tal muerte
quel modo me ofende de su relacion

Baxe la mi cara confusa abatida
por tales personas de ver tan ofensas

fasta que rixo el poeta que piensas
aca es do se escota la negra comida
o quanto yo dixe mi alma afligida
mi esprito turbado se siente y tan lasso
quan dulces deseos truxeron el passo
donde estos amantes perdieron la vida

Uoluiendo conellos despues a fablar
le dixe francisca tu grande tormento
por siempre fara mi veuir descontento
la triste manzilla me fuerça allorar
mas dime si puedes el tiempo y logar
y como otorgaste el ylicito amor
dudosos deseos del tal amador
porque tu buen seso pudieron cegar

Ninguno ser puede mas graue dolor
me di«o al que es puesto en estrema lazeria
que estonce acordarse en aquella miseria
del tiempo felice en que estubo mejor
Y si los principios del misero amor
tu quieres saber y de tal desuentura
llorando y contando oyras la tristura
que alla padescimos y aca es lo peor

Entrambos estando en logar apartado
de aquel lançarote leyendo su historia
el fuego de amor avn en nuestra memoria
por actos extrinsecos no demostrado
materia nos dio el lasciuo tratado
de aquellos amantes abiendo leydo
suspensos los ojos cegado el sentido
beso la mi boca tremiendo y turbado

Ausy galeoto les fue medianero
segund que a nos otros el libro tan vano
en cuya lectura es trabajo liuiano
syn buena doctrina al veuir verdadero
mientra ella dezia el su compañero
contino lloraba con tanto gemido
que su compasion amato mi sentido
y a tierra me lança el dolor lastimero.

ÉPISODE DE FRANCESCA DE RIMINI.

*Extrait du manuscrit de Vienne No. 43, 10201 *)*
traduction française du 16me. siècle.

Aprez que ieu entendu les histoires
Des cavaliers, et des dames notoires
Pitié me prit, et presque mescartay :
Puis au poête ainsy ie marrestay :
Je parlerois volentiers à ce couple
Qui a ce vent saccoumode si souple.
Tu les priras mais quils soient aprochez
Par cest amour qui les tient attachez.
Si tost qua nous le vent les heut poussees,
I'haussay ma voix : O ames travaillees
Parlez à moy sil ne vous est dedit.
Coume l'on voit fermés pousser au nit
Les doux pigeons emportez sur les aelles :
Ces chauds desirs de leurs flames iumelles :
Alors ainsy de la bande sortis
Vindrent vers nous ces asfligez espris ·
Si forte fut ma priere amoureuse.
Douce personne, et vers nous gratieuse,
Qui va ainsy par l'aer pers visitant
Nous, qui baignons te monde en nostre sang:
A dieu nos crys sils avoient efficace,
Nous pririons quil le donnast sa grace,
Puis que tu as de nostre mal pitié :
Or que le vent est un peu arresté,
Nous parlerons, et te pourrons aprendre
Ce que tu veux de nos discours entendre.
Sur la marine, où le grand Po descent
Pour avoir paix avecques son suivant,
La tierre sied, ou je pris ma naiscence :
Amour, qui vers un gentil cueur sadvance
Prit volentiers a ce rare subiet
Quon me ravit par un moien abiet:
Luy qui daimer aux aimez ne pardonne
Si fort me prit de sa belle personne,
Coume tu voys quil ne me quitte encor,
En fin amour nous conduit a la mor :
Caine attend qui nous osta la vie :
Pareil propos parvint a nostre ouie.
Quand ientendiz ce esprits offensez

Je clos les yeux, et les tins tant bessez,
Que le poete enquiert de ma pensée :
Je respons lors qoelle estoit occupée
Aux beaux desirs, et aux pensers plaisans
Qui ont à mort tiré ces chers amans.
Puis me tournant vers eux, ainsy coumance :
Ton doux martir ma Francoyse madvance
A larmoier dennuy, et charité :
Mais a louvrir de si belle amitié
A quoi coument amour donna il prise
Pour adviser sa douteuse entreprise.
Lors elle a moy, la plus grande douleur
Est de penser alors de son malheur
Au temps heureux : tu le scais bien grand Maistre.
Mais si tu as tant desir de cognoistre
De nos amours, le premier fondemant
Tu moiras coume un qui parle en pleuraut.
Nous lisions quelque jour par delice
De Lancelot qui heut lamour propice,
Nous etions seuls, et sans aucun soubscon :
Par plusieurs fois loeil de nostre lecon
Fut retiré qui pallit mon visage.
Nais un seul point tira le premier gage
Quand nous lisons le sousris doucereux
Quelle donna au baiser amoureux,
Cestuy de moy qui jamais ne sapsente
Me baise alors dune bouche tremblente.
Galeot fut le livre, et lescrivant,
Pour ce jour la ne leusmes plus avant.
Pendant que lun de ces espris divise,
Lautre pleuroit tant, que mon ame esprise
De douleur presque arrive au dernier sort
Et ie tumbay coume un corps desia mort.

ÉPISODE DE FRANCESCA DE RIMINI.

Traduction (terza rima) extraite d'un manuscrit de Turin.

Je comencay alors : poete volontiers
Parleroye a ceulx deux qui ensemble sen vont
Et semblent estre au vent tant victes et legiers.

Il me dit : quant verras que plus pres nous seront.
Par lamour qui les maine il fault que lon les prie
Venir deca vers nous, et ie croy quilz viendront
Si tost comme le vent vers nous les guide et plie.
Je moeux la voix disant : o ames tourmentees
Venez a nous parler, si aultruy ne lenye.
Comme columbes vont du desir reclamees
Volland aleur doulx nid de ferme et grand courage,
Ainsi les viz par laer dardant desir portees
Saillir hors de la trouppe ou dido de cartage
Royne estoit, en venan a nous par laer maligne
Lors daffectueulx cry dit lune en son langaige :
O creature tant gracieuse et benigne,
Qui voullant laer perdu visiter, viens deuers
Nous qui lemonde auons taint de couleur sanguine.
Si nous feussions amys du roy de luniuers
Pour ta paix le pririons cognoissant quil te prise
Et que as pitie de veoir notre mal tant peruers.
Doyr et de parler a nous maiz quil te plaise,
Volontiers parlerons et orrons voz propos
Ce pendant que le vent, si comme il fait, se taise.
La terre ou ie nacqui a son siege et repos
Sur la fin de la mer la ou lepo descend
Pour avoir paix avéc ses suiuans et suppotz.
Amour, qui au gentil courage tost sapprent.
Print ung iour cestui cy de la belle personne
Quon me ousta, et la guise encores men offent.
Amour, qui a nully ayme pardonne,
Lors me prit de cestui plaisir tant et si fort
Quainsi comme tu voys encor ne mabandonne.
Amour nous a conduys ensemble a vne mort.
Chayne attent celuy par qui fut auancee.
Ces motz deulz furent diz, dont ie fayz le rapport.
De puis lors quentendu ieuz celle ame offensee,
Je cliney le mien viz et en tant le tins bas
Que virgille me dit quesse quas a penser.
Quant ie luy respondi ie commencay : Helas,
Combien de doulx suppris et quants desir conduire
Ont faict ces deux amans a si doloreux pas !
Puis a eulx me tourney, et me prins lors a dire :
Francoyse, larmoyer me font tes desplaisirs
Et trisfe et piteux suis de veoir ton gref martyre.

Dy moy quant premier fut le temps de doulx soupirs
A quoy et comme amour octroya que cognoistre
Puissiez dentre voz deux les doubtables desirs ?
Et elle a moy : nesung plus grant douleur peult estre
Que le temps bienheureux recorder en misere,
Et cela tresbien scait le tien docteur et maistre ;
Mais si de notre amour la racine premiere
Tu desires scauoir, hors la narration
Ten feray. Et plorant me dit en tel maniere :
Vng Jour pour passe temps et delectacion
Lisions de Lancelot comme amour vint lestraindre ;
Seuls estions sans avoir de rien suspition
Par maintes foys les yeulx de lun a lautre empaindre
Celle lecture fit et pallir nos deux viz,
Maiz vng seul point causa notre amour a lors joindre,
Quant nous vimmes a lire vng tant desire riz
Estre baise dun tel grand et noble amoureux,
Cestui qui ne sera iamaiz de moy diviz
La bouche me baisa tout tremblant paoureux.
Galeot en fut cause et cil qui lescripuit ;
Ce jour ne leusmes plus au liure avantureux.
Pendent que vng des espritz ce narre poursuiuit,
Laultre plouroit moult fort, dont pitie ien prins telle
Que ie mesuanouy tellement quon me vit
Cheoir plat comme vng corps mort, quon mect dans la berell

ÉPISODE D'UGOLIN

Traduction en langue catalane par André Febrer.

La boqua sosleva d'aquell fer past
Lo pecador, torquant se la *(del sang vermell)*?
Als pels del cap qu'havia per darrer gast.

Puys comença : Tu vols qu'io renovell
Desperada dolor, qui'im prem lo cor,
Ja pur pensant abans que parle d'ell.

Mas s'il parlar meu deu esser labor
Qu'infamia fruyt al traydor ch'io rou,
Veuras parlar enssems mesclat ab plor.

Io no sé qui tu es, ni per quin mou
Es tu vengut ça jus : mas Florenti
Ressembles bé veramen a qui t'ou.

Tu deus saber qu'io fuy compte Ugoli,
E aquest es l'arcevesca En Roger :
Ara't diré perqué son tal vehi.

Que per l'afecte del seu mal saber,
Fiant me d'ell, cert io fuy axi pres,
E pux fuy mort, ja dir no es mester.

Pero cell que no pots haver entés,
Ço es, en com la mia mort fo cruda,
Ohiras et sabras si m'ha ofés.

Un breu pertus de dintra de la muda,
Hon de la fam per mi titol s'es dat,
E hon convé qu'encara altri s'encluda,

Me demostra per un seu poch forat
Pus llumens ja, quant io fiu lo mal son
Que del futur lo vel m'ha declarat.

Aquest paria a mi mestre e don
Cassant un llop ab llobetons al mont
Per qui Lucha als de Pisa s'escon.

. . . . . .
. . . . . .

Quant fuy desper primer en lendema
Plorar senti entr'el son mos fillols
Qu'eran ab mi, e demanar del pa.

Ah! éts cruel certes si ja not dols
Pençant aço quel meu cor se pençava ;
E si no ploras, de que donchs plorar sols ?

Ja eram desperts e l'ora s'acostava
Quel menjar nos solia esser adot ;
E per lo seu somni cascu duptava.

E io clavar sent'il portal dessot
A l'orrible torre, hon io guardé
En la cara mos fills sença dir mot.

Io no plorava axi dins m'empedré ;
Ploravan ells, e Ancelmucio meu
Dix : pare, qu'has qu'axins guardes ? Perqué ?

Per ço re no ploré, ne respos eu
En tot cell Jorn, ne en la nit après,
Fins quen lo mon altre sol claror feu.

E com un poch del seu raig se fo mès
Al doloros carcer, e io sculli,
Per quatre visatges lo meu messés.

Ambduy les mans per dolor me mordi,
Hon ells pensant qu'eu fés per voler pa,
O per manjar, tantost llevarensi,

Dien : pare, molt menys dolor sera
Que tu manjes à nos, car tu'ns donist
Este mesquines carns : despulléns ja.

Calle llavores per no ferlos pus trist.
Cell dia e l'altre estiguéren tots muts.
Ay, dura terra, ay perqué no t'obrist !

Mas pusqué fom al quart dia venguts
Gaddo se gita a mi estés als peus,
Dient : pare, ques que tu no m'ajuts !

Aqui mori ; e axi com tu m'veus
Viu io morir los tres de u en u
Entre'l quint e'l sex dia, hon cech e leus

Iom pris a grapponar sobre cascu ;
Dos jorns los cridé pus que foren morts :
Pus mes poguć quel dolor lo deju.

ENFER, CHANT III.

Traduction en vers portugais par Vicente De-Simoni.

Por mim se vai na cidade gemente,
Por mim se vai na sempiterna dôr,
Por mim se vai entre a perdida gente.
Moveu justiça ao meu alto feitor:
Fizerão-me a divina potestade,
A summa sapiencia, o primo Amor.
Antes de mim, se não da eternidade,
Cousa se não creou, e eterna eu duro:
Toda esperança vós que entrais deixade.
Palavras taes de um colorido escuro
Escriptas vi no alto de uma porta,
E disse: Mestre, o seu sentido é duro:
Como sagaz pessoa este me exhorta:
Todo temor ha de aqui ser proscripto,
Toda a vileza aqui deve estar morta.
Chegamos ao lugar em que te hei dito
Que tu verás as almas dolorosas,
Que perdêrão o bem, que da alma é fito.
E quando elle, com faces jubilosas,
Me deu a mão, com meu conforto e gosto,
Me introduzio nas plagas tenebrosas.
Ahi suspiros, pranto, alto desgosto
Resoavão pela aura sem estrellas,
E tive logo as lagrimas no rosto. etc.

(4 bis. Page 41.) Fabre d'Olivet, dans son ouvrage intitulé: *Vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits en vers eumolpiques*, établit en principe qu'en ce qui est de l'Eumolpée et de l'Épopée, c'est-à-dire, pour ce qui régarde la poésie intellectuèlle et rationnelle, pure ou réunie à l'enthousiasme des passions, les vers prophètiques ou hymniques, émanés de la divinité, ou destinés à s'élever jusqu'à elle; les vers philosophiques adaptés à la nature des choses, et développant les divers systèmes de morale et de physique; les vers épiques réunissant au génie allégorique le talent, et liant ensemble le monde intelligible au monde sensible; la rime leur est contraire. Il substitue aux vers rimés le vers blanc, alternativement l'un masculin, l'autre féminin, et c'est ce qu'il appelle, à cause des sujets auxquels il les applique, vers eumolpiques. Si ce vers convient à certains genres de littérature pourquoi ne conviendrait-il pas aux autres? A conserver la gène de la désinence il n'en coûte pas plus de conserver la rime: ou tout ou rien, à tous et pour tous les genres.

INFERNO, CANTO III.

Per me si va nella città dolente: 1
Per me si va nell' eterno dolore:
Per me si va tra la perduta gente.
Giustizia mosse 'l mio alto Fattore: 2
Fecemi la divina Potestate,
La somma Sapïenza, e 'l primo Amore.
Dinanzi a me non fur cose create, 3
Se non eterne, ed io eterno duro:
Lasciate ogni speranza, voi ch' entrate.
Queste parole di colore oscuro 4
Vid' io scritte al sommo d' una porta:
Perch' io: Maestro, il senso lor m' è duro.
Ed egli a me, come persona accorta: 5
Qui si convien lasciare ogni sospetto;
Ogni viltà convien, che qui sia morta.
Noi sem venuti al luogo, ov' io t' ho detto, 6
Che vederai le genti dolorose,
Ch' hanno perduto 'l ben dell' intelletto.
E poi che la sua mano alla mia pose, 7
Con lieto volto, ond' io mi confortai,
Mi mise dentro alle segrete cose.
Quivi sospiri, pianti, ed alti guai 8
Risonavan per l' aer senza stelle,
Per ch' io al cominciar ne lacrimai.
Diverse lingue, orribili favelle, 9
Parole di dolore, accenti d' ira,
Voci alte e fioche, e suon di man con elle,
Facevano un tumulto, il qual s' aggira 10
Sempre in quell' aria senza tempo tinta,
Come la rena quando 'l turbo spira.
Ed io, ch' avea d' error la testa cinta, 11
Dissi: Maestro, che è quel ch' i' odo?
E che gent' è che par nel duol sì vinta?
Ed egli a me: Questo misero modo 12
Tengon l' anime triste di coloro,
Che visser senza infamia e senza lodo.
Mischiate sono a quel cattivo coro 13
Degli angeli, che non furon ribelli,
Nè fur fedeli a Dio, ma per se foro.

ENFER. CHANT III.

« Je suis, j'ouvre la voie aux remparts éplorés ; 1
« Je suis, j'ouvre la voie au douloureux abime ;
« Je suis, j'ouvre la voie aux champs des torturés.
« La justice inspira mon artiste sublime ; 2
« Je dus mon existence à sa haute valeur,
« A sa haute sagesse, à l'amour qui l'anime.
« Rien ne me précéda si ce n'est mon auteur ; 3
« Et moi-même je dure éternelle existence :
« Hôtes d'Enfer, adieu l'espérance du cœur. »
Ces mots d'un coloris à terne transparence 4
Au fronton d'une porte inscrits, je les y lus.
« Maître » lui dis-je alors, « O marâtre sentence. »
Et lui sage avisé, tel que je le connus, 5
M'a dit : « Eh, dans ton cœur que tout soupçon expire;
« Ici de lacheté, de crainte, oh non, plus, plus.
« Nous touchons, tu le vois, et j'ai su te le dire, 6
« Nous touchons à ces bords, séjour du triste humain,
« Perdu pour le grand bien où l'intellect aspire. »
Et quand il eut posé dans ma droite sa main, 7
Avec un air riant qui refit mon courage,
Aux gouffres des secrets, il m'introduit soudain.
Là plaintes et soupirs et hurlements de rage, 8
Grondants, retentissaient dans un air sans flambeaux,
Et de précoces pleurs ont baigné mon visage.
Idiomes divers, effroyables propos, 9
Paroles de douleur, de colère exécrable,
Voix rauques, cris aigus, claquements de mains hauts,
Enfantement affreux, vortex épouvantable, 10
Tourbillon dissonnant dans un vague brumeux,
Tel l'air où l'ouragan amoncelle le sable.
Moi, que ceignait d'erreurs un monde ténébreux, 11
« Maître, ai-je dit, qu'est donc ce bruit qui s'exagère ?
« Sous ce joug de douleurs quels sont ces malheureux ?
Il m'a dit : « Ces douleurs, châtiment exemplaire, 12
« Torturent ces esprits qui, dédaigneux vivants,
« Aux vices, aux vertus eurent l'âme étrangère.
« On les voit confondus en des chœurs mécréants, 13
« Non qu'ils fussent à Dieu, non qu'ils se révoltassent,
« Mais ils tinrent pour eux Anges indifférents.

Cacciarli i Ciel, per non esser men belli: 14
Nè lo profondo inferno gli riceve,
Ch' alcuna gloria i rei avrebber d' elli.
Ed io: Maestro, che è tanto greve 15
A lor, che lamentar gli fa sì forte?
Rispose: Dicerolti molto breve.
Questi non hanno speranza di morte; 16
E la lor cieca vita è tanto bassa,
Che invidïosi son d' ogni altra sorte.
Fama di loro il mondo esser non lassa: 17
Misericordia e Giustizia gli sdegna;
Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.
Ed io, che riguardai, vidi una insegna, 18
Che, girando, correva tanto ratta,
Che d' ogni posa mi pareva indegna:
E dietro le venia sì lunga tratta 19
Di gente, ch' io non avrei mai creduto,
Che morte tanta n' avesse disfatta.
Poscia ch' io v' ebbi alcun riconosciuto, 20
Guardai, e vidi l' ombra di colui,
Che fece, per viltate, il gran rifiuto.
Incontanente intesi, e certo fui, 21
Che quest' era la setta de' cattivi,
A Dio spiacenti ed a' nemici sui.
Questi sciaurati, che mai non fur vivi, 22
Erano ignudi, e stimolati molto
Da mosconi e da vespe, ch' eran ivi.
Elle rigavan lor di sangue il volto, 23
Che mischiato di lagrime a' lor piedi
Da fastidiosi vermi era ricolto.
E poi ch' a riguardare oltre mi diedi, 24
Vidi gente alla riva d' un gran fiume;
Per ch' io dissi: Maestro, or mi concedi,
Ch' io sappia, quali sono, e qual costume 25
Le fa parer di trapassar sì pronte,
Com' io discerno per lo fioco lume.
Ed egli a me: Le cose ti fien conte, 26
Quando noi fermerem li nostri passi
Su la trista riviera d' Acheronte.
Allor con gli occhi vergognosi e bassi, 27
Temendo, che 'l mio dir gli fusse grave,
Infino al fiume di parlar mi trassi.

« Le ciel les renia de peur qu'ils le souillassent, 14
« Des gouffres infernaux l'enfer les tient proscrits,
« Craignant que les démons ne s'en glorifiassent. »
« Maître, quelle torture en provoque les cris ? » 15
Ai-je dit : « quel forfait ici les supplicie?
« Tes doutes en deux mots te seront éclaircis :
« Ils attendent la mort, la mort les répudie. 16
« Leur triste vie est telle, en ces gouffres profonds,
« Qu'un sort quelconque irrite en eux leur jalousie.
« Le monde ignora d'eux et leur vie et leurs noms; 17
« Pour eux pitié, justice est un devoir stérile:
« N'en discourons donc plus, mais regarde et passons. »
Je regarde et je vois un étendard agile, 18
Tournoyant et courant si précipitamment,
Qu'il semblait ne devoir jamais être immobile.
Derrière s'avançait un long rassemblement, 19
Foule compacte, morne : eût-on jamais pu croire,
Que la mort en eût fait tel désarçonnement ?
Plus d'un de ces esprits revient en ma mémoire ; 20
Je poursuis, et mon œil curieux ajustait
L'auteur du grand refus, grand'honte dans l'histoire.
Soudain j'appris, et plus, plus il ne m'en doutait : 21
Je voyais devant moi ces gens, école impie,
Haïs de Dieu, haïs de qui le détestait.
Malheureux qui jamais n'eurent un grain de vie, 22
Nus, guêpes et frelons-monstres les torturaient ;
Horde affreuse, importune en ces lieux réunie.
En longs tracés de sang leurs dards les déchiraient ; 23
Sang et pleurs de leurs traits ruisselaient jusqu'à terre,
Mets que des vers hideux à leurs pieds savouraient.
Et quand, pour voir ailleurs, j'eus distrait ma paupière, 24
Je vis vers un grand fleuve autres gens accourir,
Et moi : « Maître, ai-je dit, contente ma prière,
« Quels sont tous ces esprits, leur sort, leur avenir ? 25
« Force, amour, qui les presse à franchir la rivière,
« Tel qu'en ce clair-obscur je crois le découvrir ?
« Devant toi tombera le voile du mystère, 26
« Quand nous arrêterons notre marche tous deux,
« Aux rives d'Achéron odieuse barrière ».
Je baisse alors mon œil humilié, honteux, 27
Craignant que mon discours par trop ne le harcèle,
Et jusqu'au fleuve noir je concentrai mes vœux.

Ed ecco verso noi venir per nave 28
Un vecchio bianco per antico pelo,
Gridando : guai a voi, anime prave :
Non isperate mai veder lo cielo : 29
I' vegno per menarvi all' altra riva
Nelle tenebre eterne in caldo e in gielo.
E tu, che se' costi, anima viva, 30
Partiti da cotesti, che son morti.
Ma poi ch' e' vide, ch' io non mi partiva,
Disse : per altre vie, per altri porti 31
Verrai a piaggia, non qui, per passare :
Più lieve legno convien che ti porti.
E 'l duca a lui : Caron, non ti crucciare: 32
Vuolsi così colà, dove si puote
Ciò che si vuole, e più non dimandare.
Quinci fur quete le lanose gote 33
Al nocchier della livida palude,
Che intorno agli occhi avea di fiamme ruote.
Ma quell' anime ch' eran lasse e nude, 34
Cangiár colore, e dibattero i denti,
Tosto che inteser le parole crude.
Bestemmiavano Iddio, e i lor parenti, 35
L' umana spezie, il luogo, il tempo e 'l seme
Di lor semenza, e di lor nascimenti.
Poi si ritrasser tutte quante insieme, 36
Forte piangendo, alla riva malvagia,
Ch' attende ciascun uom, che Dio non teme.
Caron dimonio, con occhio di bragia, 37
Loro accennando, tutte le raccoglie :
Batte col remo qualunque s'adagia.
Come d' Autunno si levan le foglie, 38
L' una appresso dell' altra, infin che 'l ramo
Rende alla terra tutte le sue spoglie ;
Similemente il mal seme d' Adamo : 39
Gittansi di quel lito ad una ad una,
Per cenni, com' augel per suo richiamo.
Così sen vanno su per l' onda bruna, 40
Ed avanti che sien di là discese,
Anche di qua nuova schiera s' aduna.
Figliuol mio, disse il Maestro cortese, 41
Quelli che muojon nell' ira di Dio,
Tutti convegnon qui d' ogni paese :

Soudain vogue vers nous travaillant sa nacelle, 28
Un vieillard dont le temps a blanchi les cheveux,
Il criait haut : « Malheur à l'âme criminelle !
« Ames, n'espérez plus de voir jamais les cieux ; 29
« Je viens vous exiler là-bas sur l'autre rive,
« Dans l'éternelle horreur des glaces et des feux.
« Et toi, debout ici, toi, vie encore active : 30
« Ce sont ici des morts, il faut t'en détacher. »
Quand il voit qu'insistait ma volonté rétive,
« Autre chemin, dit-il, un tout autre nocher, 31
« Mais non point par ici te mettra sur la grève ;
« Un plus léger esquif t'y fera relacher. »
Et mon guide : « Caron, paix, paix et plus n'endève ; 32
« Tel on le veut là-haut où l'on a le pouvoir
« De vouloir tout ; or donc à tes instances trève.
Il clot sa lèvre, et plus il n'ose la mouvoir, 33
L'hispide nautonnier du lac à sombre face,
Dont un orbe de feu circonscrivait l'œil noir.
En ces esprits las, nus, et que la terreur glace, 34
Les dents claquent, pâleur de mort s'étend sur eux,
A ces mots brusques-nés, crue et dure menace.
Ils blasphémaient, c'était l'Éternel, leurs ayeux, 35
L'humanité, le lieu, le temps de la semence
De leurs semis, le jour où s'ouvrirent leurs yeux ;
Puis cette foule en pleurs, compactement immense, 36
Se pressait vers la rive, air infect, noir brouillard,
Exil futur de qui brava la providence.
Caron à l'œil charbon-rougi, démon vieillard, 37
De son geste ordonnait à cette tourbe impure,
Et de sa rame en main flagellait le traînard.
Telle en automne on voit des chênes la parure, 38
Feuille à feuille tomber du rameau décrépit,
Jonchant l'inerte sol de sa pâle verdure.
Tel s'élançait d'Adam le rejeton maudit 39
Au geste impérieux, l'un puis l'autre au rivage,
Tel l'oiseau sur la voix de l'appel obéit.
Ainsi fendant le flot noir la nacelle nage ; 40
Et quand des morts le lest vogue lent vers son port,
D'autres du port qu'on fuit réclament leur passage.
Et mon courtois docteur, m'a dit : « Quiconque est mort, 41
« Mon fils, de Dieu, sur soi provoquant la colère,
« Tout ici de partout vient y trouver son sort.

E pronti sono al trapassar del rio, 42
Chè la divina giustizia gli sprona,
Sì che la tema si volge in disio.
Quinci non passa mai anima buona, 43
E però se Caron di te si lagna,
Ben puoi saper omai, che 'l suo dir suona.
Finito questo, la buja campagna 44
Tremò si forte, che dello spavento
La mente di sudore ancor mi bagna.
La terra lagrimosa diede vento, 45
Che balenò una luce vermiglia:
La qual mi vinse ciascun sentimento;
E caddi, come l' uom cui sonno piglia. 46

LA MAMMOLA.

FAVOLA.

O bella Mammola tutta modesta,
Il primo zeffiro d' April ti desta:
Vivi rinchiusa, ma in lontananza
La tua t' accusa dolce fragranza:
O bella Mammola, Mammola bella,
Sii tu l' immagine d'ogni donzella.
Chi brama coglierti, se avanza il piede,
Già sta per premerti, nè ancor ti vede;
Pure e gentili le tue fogliette
Tra l' erbe vili giaccion neglette.
O bella Mammola, Mammola bella
Sii tu l'immagine d' ogni donzella.
Quando col crescere di primavera
Dei fior più nobili cresce la schiera,
Ch' apron più vaga, più altera foglia,
Ti stai tu paga che niun ti coglia.
O bella Mammola, Mammola bella,
Sii tu l'immagine d'ogni donzella.
Madre consolati, se la tua figlia
A bella Mammola tutta somiglia:
Nè mai lagnarti, se d' arti è senza;
Che fur dell' arti dov' è innocenza?

(BERTÒLA.)

« Ils viennent, haletant, de franchir la rivière ;
« La justice de Dieu les point, en eux agit,
« Et leur crainte devient désir qui les altère.
« Ame bonne, passer par ces lieux, interdit !
« Et si Caron jaloux fronde ton arrivée
« Tu sauras désormais ce que son dire dit. »
Il se tait, et soudain d'ombres enveloppée,
La campagne trembla, trembla rappel affreux,
Qui trempe encor mes os d'une sueur glacée.
Du sol plaintif il souffle un vent impétueux;
L'air s'en illumina d'une lueur sanguine,
Qui maîtrisa mes sens, et dominant sur eux
Je tombai tel celui que le sommeil domine.

LA VIOLETTE.

FABLE.

O Violette belle, ô toute modestie,
Doux zéphyre d'Avril te rappelle à la vie ;
Tu vis captive, hélas, mais dans l'air spacieux,
Ton suave parfum t'accuse, et te révèle.
O belle Violette, ô Violette belle,
De la jeune beauté sois l'emblême à nos yeux.
Celui qui vient ravir tes doux trésors à Flore
Tout près de te blesser ne te voit point encore ;
Ton aimable feuillage, au contour gracieux,
Croit oublié sous l'herbette nouvelle ;
O belle Violette, ô Violette belle,
De la jeune beauté sois l'emblême à nos yeux.
Quand au nouveau printemps, sous les feux de l'aurore,
Mille brillantes fleurs qui se hâtent d'éclore,
Prodiguent les attraits d'un calice orgueilleux,
Tu fuis avec plaisir une main criminelle.
O belle Violette, ô Violette belle
De la jeune beauté sois l'emblême à nos yeux.
Console-toi, sensible mère,
Si sur la Violette, aimable et douce fleur,
Ta fille a modelé son cœur,
Et son docile caractère.
Oh, calme tes regrets, elle est sans art, dis-tu ;
Eh, que fait l'art où règne la vertu ?

(Traduite de Bertòla.)

(5) L' istoria ne prende quella vendetta (dei potenti ingiusti) che agli oppressi sola resta dei malvagi oppressori, che non mai colti dalla giustizia in vita, è necessario tramandarli ai posteri curvati sotto il pondo dell' obbrobrio, onde almeno dopo la morte sieno gli ottimi divisi dai tristi. (*Saccelli*, Istoria esterna ed interna di Dante.)

(6) (Page 53) Madame la Baronne de Carlowitz, en 1842, a comblé une lacune de notre littérature par sa traduction de la Messiade. En 1769, d'Anthelmy, professeur de mathématiques à l'Ecole-Royale-Militaire, avait publié les dix premiers chants; mais il n'a pas été au delà: c'est la copie fade et incolore d'un tableau étincelant de couleurs. Étrangère à la France, et au génie de notre langue, Mad. de Kourzroch, de l'Académie des Arcades de Rome, a publié, en 1701, une traduction hérissée de constructions barbares; trois ans plus tard, Petit-Pierre, pasteur à Neufchâtel, n'a guère mieux fait.

Le Baron d'Horrer, dont l'ouvrage a surgi en 1825, paraphrase, délaie, défigure l'original: étranger excusable de ne pouvoir mieux écrire en français, il eût pourtant mieux fait de n'écrire pas. Si jadis Boileau faisait la grimace en se voyant mal gravé, ô royal et malheureux Klopstock, tu avais bien raison de répandre des larmes en te voyant si grotesquement habillé par tes traducteurs.

(7) A la suite de ce chant en vers *sciolti* nous avons joint divers fragments en vers, comme terme de comparaison; convaincu que nous sommes que le vers blanc traduira mieux que la prose, et le vers rimé, malgré sa difficulté, traduira aussi bien que l'un et l'autre.

(8) Une telle métaphore pourra peut-être surprendre quelques classiques, la langue en admet aujourd'hui d'autres bien plus hardies! L'expression italienne vient de Virgile:

Et jam argiva phalanx instructis navibus ibat
A tenedo tacitæ per amica silentia lunæ.

Cette imitation n'a pas échappé aux commentateurs, mais ils n'ont ni saisi, ni mentionné le fait psycologique qui a produit l'originalité de la pensée: le poète dans l'effervescence de son imagination, et la hardiesse de son style, a, par une heureuse transformation de l'abstrait en concret, synthétisé les deux extrêmes du vers. Nous ferons observer, à ce sujet, que parmi les travaux philologiques modernes qu'on a publiés sur Dante, *Il Florilegio e Dizionario dantesco di Mauro Granata Casinese da Messina, stampato a Napoli* 1855, n'est point une de ces compilations usées, mais un de ces ouvrages judicieusement conçus, exécutés, qu'on peut consulter avec le plus grand fruit; tout y est choisi, tout y est bon, presque tout y est neuf, et surtout exposé avec beaucoup de clarté et de goût.

(9) Souvent les deux langues se rencontrent, mais souvent elles luttent en vain.

Il m'a dit: homme, non, mais jadis homme, oui.

(10) Dante a mis à la torture l'esprit de ses illustrateurs; il est un problème pour les savants; son œuvre n'a pas de manuscrit authentique; son éducation nous est peu connue: l'homme a passé, *tradidit mundum disputationibus eorum;* son livre a survécu: *vaticinamini ex ossibus istis.* Plusieurs commentateurs ont vu l'idée primitive de son poème dans les légendes, d'autres dans Virgile, se fondant sur le vers ci-dessus.

Uberti Giordani, dans une lettre à Evasio Leone, établit un point de ressemblance curieux entre le livre de Job et le triple poème; sa lettre se trouve reproduite en tête de la traduction en vers de Job par Rezzano, dans le 2me. volume de la bible de Martini.

Dante est plein des anciens; mais encore plus des livres saints: c'est Moïse, c'est David, c'est Job, ce sont les prophètes, les Evangélistes, l'Apocalypse, les SS. Pères; sa poésie est surabondante des inspirations du ciel; il est le précurseur, le héraut du *Génie du christianisme.* Salomon est pour lui la haute lumière qui n'eut pas de second: on dirait que c'est dans ses écrits qu'il a pris son point de départ: *il saggio indagherà la sapienza di tutti gli antichi, farà studii nei Profeti:* Sapientiam antiquorum exquiret sapiens et in prophetiis vacabit. (Eccl. ch. 39. v. 1.) Ezechiel lui a fourni le début sublime d'un des plus beaux chants du Purgatoire.

(11) Il serait impossible de rendre autrement ces trois vers; tout s'y trouve reproduit, malgré la difficulté de la rime. Dante resiste souvent à la traduction; il faut la chercher et la bien chercher: c'est un métier de patience: mais après quelque travail on peut arriver à un résultat satisfaisant; ce qui vient à l'appui de notre système en faveur de la traduction en vers.

(12) Si cette expression métaphorique, neuve dans le français, parait trop forte on peut y substituer cette variante:

Tu sauras ce qu'en toi tes pensers ont de faux !

(13) Salvini, Venturi et autres, ont vu dans *entomata* une erreur de Dante, et son ignorance de la langue grecque. Ce vers pourrait être, ce nous semble, sauf meilleur avis, lu et entendu autrement qu'ils ne l'ont fait; il pourrait l'être même de deux manières:

Voi siete quasi entoma, ta *in difetto.*
Voi siete quasi entoma, te *in difetto.*

Dans le premier cas il y aurait une ellipse, un tour qui se rencontre dans les auteurs grecs.

Voi siete quasi entoma, ta *entoma in difetto.*

Dans le second cas *te* serait une conjonction dont *et* est l'anagramme,

Voi siete quasi entoma, te *entoma in difetto.*

C'est ainsi qu'en français La Bruyère a dit: Depuis qu'il est des hommes et qui pensent etc. etc. On pourrait donc traduire: Vous êtes comme des insectes et

des insectes avortés. Si l'on étudiait bien la plupart des constructions que Dante a introduites dans le langage qu'il s'est créé, il en résulterait sans doute un Dante helleniste, de même que dans l'Iliade et l'Odyssée on a trouvé un Homère hébraïsant.

(14) (Page 107) *La justice commande et la piété m'enchaine.* Les vers précédents: *Quivi era storiata ec.* font allusion à la victoire remportée par St. Grégoire sur le démon. Dante a suivi ici une vieille légende qui avait cours : que Grégoire le grand, ému des vertus de Trajan en lisant ce fait dans sa vie, aurait prié Dieu de faire revenir au monde l'âme de ce prince et l'aurait sauvée. Saint Thomas d'Aquin, qui ne révoque pas en doute cette légende, en a donné une explication théologique.

(15) Dans ce chant, comparable à tout ce que l'antiquité a produit de plus suave dans le genre élégiaque et idyllique, le poète se revêt des plus vives couleurs et des plus riches ornements. Son vers y est doux, simple, frais, limpide, mélodieux. Si la doctrine physique, doctrine de l'époque, n'y est pas très-juste, elle y est du moins très-poétique.

(16) Ce vers présente un double sens. Si la langue italienne est plus riche dans sa vocabulation, plus savante dans ses constructions, plus forte dans son harmonie que la plupart des langues modernes, ce qu'elle doit à son propre génie, à la puissance de la plénitude des sons, à la netteté de son accent prosodique, d'un autre côté le manque de variation dans ses désinences rend parfois la pensée louche, équivoque ou obscure.

Con altra voce omai, con altro vello
Ritornerò poeta. Parad. Cant. 25, vers. 7.

Voici encore un double sens : celui-ci nait des idées, et non du rapport des mots ; il est même si remarquable que, sans doute, le poète, qui toujours est maître de son vers, l'a glissé à dessein pour ne point compromettre sa modestie, laissant au lecteur à deviner sa pensée.

(17) Les deux dernières expressions de ce vers sont encore dans la langue et les mœurs provençales. *Lou mai* est ordinairement un sapin ou mélèze sec des plus élevés qu'on puisse trouver; on l'orne de bandelettes de diverses couleurs; il est surmonté d'une touffe de laurier ou d'olivier ; on le plante le premier Mai ou tout autre jour de fête devant la porte de la personne qu'on veut honorer, ou sur la place publique du hameau, ou du village, la veille de la fête du lieu, et l'on vient y danser autour au son du *Galoubet* (le fifre) et du Tambourin provençal.

(18) La plupart des interprètes ont vu dans *la bella Donna*, que le poète ne nomme pas encore, mais qu'il fera connaître plus bas, Mathilde, qui toute dévouée à l'Église représente ici l'amour de l'Église qui dispose Dante à en voir le triomphe dans cette forêt.

Mathilde de Canosse, Comtesse, Duchesse, était fille et unique héritière de Bo-

niface Duc et Marquis de Montferrat, et de Béatrix sœur de Henri trois, Empereur d'Allemagne, veuve de Godefroi le bossu duc de Lorraine; elle avait épousé Welf duc de Bavière et s'en était séparée par un divorce. Elle possedait de son chef une grande partie de la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, Vérone, presque tout ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de Saint Pierre, de Viterbe jusqu'à Orviette, une partie de l'Ombrie, de Spolète, de la Marche d'Ancone. Son attachement à la religion et à Grégoire VII alla au point qu'elle fit une donation de toutes ses terres au Pape; et si par ses dons elle a consolidé la puissance temporelle qu'avaient fondée Pepin et Charlemagne, elle fut aussi la cause première des guerres interminables entre le Sacerdoce et l'Empire. (Les Guelphes et les Gibelins).

(19) C'est peut-être le vers le plus suave, le plus philosophiquement poétique qui jamais ait été fait. *Entendement* dans Montaigne est employé comme ici dans le sens de *pensiero*.

(20) (Page 150) *Dei lor costumi fa che tu ti forbi.* Chi fa Dante sacrilego non l'intende; chi fa Dante sacrilego è invidioso o stolto; ma più folle è colui che lo danna per ciò che egli ha scritto nella commedia, senza leggere le sue prose, le quali spesso servono a dichiarare i concetti *(Fanelli.)*. Che ti pare che voglia insegnar Dante nel suo poema? — La morale e le virtù cristiane. (Gozzi, *Difesa di Dante*).

(21) Dante est concis comme Tacite, véhément comme Juvenal, profond comme Pascal, tendre comme Pétrarque; tantot gracieux et poétique comme Virgile; tantot terrible comme Shakespear; plus grand qu'Homère et que Platon de toute la distance qui sépare le christianisme de l'antiquité. (*Dante non hérétique* par Ferjus Boissard). On peut, dit Ozanam, regarder la Divine Comédie comme la Somme littéraire et philosophique du moyen âge, et son auteur comme le St. Thomas de la poésie.

(22) (Page 137) *D'aversi fatta parte da se stesso.* Dante, sempre consonò a se medesimo quanto puro nella sua fede, fu bensì ghibellino quanto e come gli poteva convenire d'esserlo, salva la fede, per tornar alla cara patria, da dove lo si era iniquamente cacciato; ma per essa fede non cessò mai d'esser Guelfo, anche riprovando l'avarizia sporca e la somma corruzione dei guelfi (*Scolari*).

(23) O Alighieri, o gigante d'ingegno! il vizio invano si nascose a' tuoi sguardi: tu lo afferrasti, e lo traesti al cospetto delle genti. La virtù odiata, combattuta, sospinta, avvilita, conculcata, tu rialzasti, cingendola di una aureola di gloria. Tu considerasti gli umani eventi e le imprese; ti aggirasti fra l'uragano delle passioni, poi prendesti il volo dell'aquila, e poggiando a vie solitarie ti equilibrasti in un cielo deserto. Tu dicesti: Io creerò una poesia; e la creasti: e quella poesia fu una scossa galvanica propagata dall'Italia a tutte le menti di Europa. Salve, o signore dell'altissimo canto! Salve, o generoso, che prendendo battaglia con la fortuna non discendesti mai dalla sublime altezza, ove l'ingegno, la sciagura, e l'onore ti collocarono. Il tempo ti disse: cammina con me; e tu, sdegnoso del prepotente comando, lo precedesti, e ti slanciasti alle lontane ed ec-

celse cime della ispirazione e della ragione. E il tempo ti guardò bieco, e giurò sua vendetta; e seguendo a ruotare in giro la falce ruinosa disperse i nomi dei troni e delle generazioni, e trovato il tuo cadavere volle colpirlo: e il tuo cadavere sembrò rianimarsi al tocco della falce, e la falce spezzossi. La gloria di molti, che ti seguirono, è floca luce presso ad estinguersi: la tua per lungo splendore si avviva, e somiglia: *al ministro maggior della natura*, che per lunga usanza non perde del suo ministero, e riscalda, e feconda il creato, sempre in lui rifondendo la gioventù della vita.

Salve, io dico di nuovo, *o luce, o gloria dell' Italica gente. O voi che i passi del peregrin fino all' estrema scena seguiste;* o voi, tra i figli d'Italia, che vivete una vita di memorie, e dispregiando la conturbata età, cercate i segni di virtù ne' secoli remoti, venite meco alla tomba dell' Allighieri. Miratelo, egli sorge dal sepolcro tenendo in mano il suo libro: egli vi accenna le pagine, in cui stanno scritte verità funeste, verità che strappano lacrime e rimordono una pigra vita; e v' incita: svegliate la neghittosa che posa la testa fra i geli dell' Alpi e stende il piede ai fuochi dell' Etna; inspiratele l' odio del vizio, l' amore della virtù, la brama di gloria; ditele che sarebbe alfin tempo di rassicurare il suo Dio nei suoi tabernacoli, e di espiare le colpe di un tempo mal sano. Chi di voi si sente agitato da interna fiamma; chi forte l' ingegno, chi fermo il volere? Tu?.... Come la Sacerdotessa si assideva sul tripode delfico, assiditi su quella tomba, essa t'inspirerà *un canto che non morrà*. Ma il tuo canto non sia venduto: l'ingegno deve esser sacro alla verità. E se il silenzio è migliore della menzogna, nondimeno anche il silenzio è delitto. Cotesta tomba è un altare. Maledizione sul capo di chi lo profana! guai! Altra volta il fuoco del cielo distrusse i profanatori dell'Arca. (*Vita di Dante*, di Fanelli.)

ADDITION AUX TRADUCTEURS DE DANTE.

ENFER, CHANT II.

Traduction de V. de St. Mauris.

Le jour déclinait, et l'air plus obscur arrachait à leurs fatigues les êtres qui sont sur la terre. Moi seul, je me préparais à soutenir la double épreuve du voyage et de la pitié, épreuve que retracera fidèlement cette faculté de l'esprit qui n'est pas sujette à l'erreur. O muses! ô sublime intelligence! aidez-moi! O mémoire, qui as écrit ce que j'ai vu, manifeste ta haute origine!

Je parlai en ces mots: « Poète qui me guides, vois, avant de tenter le passage redoutable, si mon courage y peut suffire. Tu as dit que le père de Silvius, bien que corruptible, pénétra sous l'enveloppe des sens dans les âges immortels. Mais, si l'ennemi du mal lui fut propice, c'est qu'il pensait aux grandes destinées promises à la race troyenne: tout homme doué d'intelligence ne sera point surpris que ce héros ait été choisi dans les régions célestes pour être le père de la splendide Rome et de son vaste empire, lesquels, à dire la vérité, furent établis l'une et l'autre dans la vue du lieu saint où siège le successeur du plus grand des Pierre. Dans ce pèlerinage que tes chants ont rendu fameux, Énée entendit des choses qui furent cause de son triomphe, et par suite de la pourpre papale. Plus tard, le vase d'élection monta vivant jusqu' au ciel pour rendre témoignage à cette foi qui est le fondement de la voie du salut. Mais moi, qu'y viens-je faire? je ne suis ni Énée, ni Paul. Ni moi, ni personne ne me juge digne d'une telle grâce. Donc, si je m'y hasarde, je crains que ma venue ne soit insensée: tu es sage, tu me comprends mieux que je ne m'exprime. »

Tel celui qui ne veut plus ce qu'il voulait d'abord; qui, changeant ses résolutions pour de nouvelles, abandonne ce qu'il avait commencé; tel je devins sur cette colline obscure, lorsque ma pensée plus réfléchie désavoua l'entreprise qu'elle avait été si prompte à consentir. « Si je t'ai bien compris, répondit l'ombre magnanime, ton âme est vaincue par cette lâcheté qui souvent énerve l'homme, et le détourne du chemin de l'honneur, de même qu'un animal timide s'arrête devant une ombre sans réalité. Afin de retremper ton courage, je t'apprendrai pourquoi je suis venu, et ce que j'ai entendu dans le premier moment où j'ai eu pitié de toi. J'étais parmi les âmes encore suspendues entre la crainte et l'espoir: une dame m'appela, si belle et si rayonnante que je la suppliai de comman-

der. Ses yeux brillaient plus que les étoiles. Elle me dit d'une voix angélique, et dans un langage suave et harmonieux : — « O âme gracieuse de Mantoue, « dont la renommée subsiste encore dans le monde, et y subsistera non moins « longtemps que le mouvement des sphères divines, mon ami, et non l'ami de la « Fortune, est arrêté dans la plaine déserte, et la peur l'a fait retourner sur ses « pas. Peut-être s'est-il tout à fait égaré, et d'après ce que j'ai ouï dire de lui « dans le ciel, je crains de m'être levée trop tard pour le secourir. Hâte-toi donc, « aide-le de ta parole puissante, mets en œuvre tout ce qui sera nécessaire à son « salut. Béatrix est celle qui t'envoie, je viens d'un lieu où je dois retourner; le « même amour qui me fait parler m'a conduite ici. Revenue près de mon Sei- « gneur, je me louerai de toi dans sa présence. » — Elle se tut, et je repris en ces mots : « O vous, dame de vertu, par qui seule l'espèce humaine l'emporte sur tout ce que renferme le ciel qui occupe le moins de place dans l'espace, votre commandement m'apporte tant de satisfaction que mon obéissance, fût-elle accomplie déjà, me semblerait encore tardive : il n'est pas besoin que votre volonté insiste davantage. Mais daignez m'apprendre comment, des vastes hauteurs où vous brûlez de retourner, vous n'appréhendez pas de descendre dans ce centre? » — « Puisque tu le désires, reprit-elle, je te dirai brièvement pourquoi « je ne crains pas de venir en ces lieux. On doit craindre seulement les choses « qui ont le pouvoir de nuire à autrui, et non les autres qui ne sont pas redou- « tables par elles-mêmes. Grâce à la bonté de Dieu, je suis devenue telle que « votre misère ne saurait m'atteindre, et que la flamme de cet incendie ne me « menace pas. Il est dans le ciel une sainte protectrice qui se tourmente des obs- « tacles vers lesquels je t'envoie, et dont l'intercession tempère la sévérité du « souverain juge. Dans sa prière, elle appela Lucie, et lui dit : — « *Ton fidèle* « *défenseur a maintenant besoin de ton aide, et je te le recommande.* » — Lu- « cie, ennemie des cœurs sans pitié, partit aussitôt, et vint aux lieux où j'étais « assise avec l'antique Rachel. Elle dit : — « *Béatrix, vraie louange de Dieu, que* « *ne secours-tu celui qui t'a tant aimée, et qui est sorti par toi de la route* « *du vulgaire? Ta pitié serait-elle sourde à ses plaintes? Ne vois-tu pas la mort* « *qu'il combat sur le fleuve dont aucune mer n'égale les orages?* » — A ces pa- « roles, plus prompte que le fut jamais personne au monde à voler vers son bien- « être ou à fuir sa perte, je descendis vers toi de mon siége bienheureux, me con- « fiant dans l'honnêteté de langage qui t'honore, toi et ceux qui ont su le goûter. »

« Quand elle eut cessé de parler, Béatrix tourna sur moi ses yeux brillants de larmes, rendant ainsi ma course plus rapide. Je suis venu comme elle le désirait; je t'ai débarrassé du monstre qui te fermait le chemin le plus court sur la belle colline. Qu'est-ce donc maintenant? Pourquoi, pourquoi t'arrêtes-tu? Pourquoi caresser dans ton cœur une si grande faiblesse? Pourquoi manques-tu de courage et de résolution lorsque trois bienheureuses s'inquiètent de toi dans le [illegible] ciel, et que mes paroles te promettent la plus noble récompense? »

[illegible] fermées par la gelée de la nuit se rouvrent

aux rayons du soleil et se relèvent sur leurs tiges : tel se ranima mon courage épuisé, et, l'âme affranchie de crainte, je m'écriai dans une noble confiance : « Oh! qu'elle est compatissante celle qui m'a secouru, et que tu es généreux, toi qui as obéi avec tant de diligence à des paroles si dignes de foi ! Ton langage a rallumé le désir dans mon cœur, et ma pensée revient, plus inébranlable, à ce qu'elle avait d'abord résolu. Marchons donc ! Qu'il n'y ait plus entre nous qu'une seule volonté ! Tu es mon guide, tu es mon seigneur, tu es mon maître. » Alors Virgile s'étant mis en mouvement, j'entrai sur ses pas dans un chemin escarpé et sauvage.

ENFER. CHANT III.

Traduction de M. Mesnard.

« Par moi l'on entre dans la cité des douleurs; par moi, dans la plainte éternelle; par moi, au milieu des races perdues. La justice inspira mon sublime fondateur; je suis l'œuvre de la divine volonté, de la souveraine sagesse et du premier amour. Avant moi rien n'était, si non ce qui est éternel, et moi aussi je dure éternellement. Laissez toute espérance, vous qui entrez. »

Ces paroles, je les lisais, écrites en caractères sombres, au sommet d'une porte. « Qu'est-ce à dire, ô mon maître, et que le sens de ces mots est cruel ! »

Comme un sage, il me répondit : « Ici tu dois laisser la crainte; il faut ici que toute lâcheté s'arrête. Nous sommes en ce lieu où tu verras, je te l'ai dit, les races désolées qui ont perdu la grâce divine. »

Il posa sa main sur la mienne, et, m'encourageant d'un visage serein, il me conduisit au milieu des choses mystérieuses.

Des soupirs, des plaintes et de profonds gémissements résonnaient sous cette voûte sans étoiles, et je me pris à pleurer.

Idiomes divers, horribles langages, paroles de douleur, accents de colère, voix profondes et rauques, froissements de mains qui s'entrechoquent : tel était le tumulte tourbillonnant dans cet espace éternellement sombre : on eût dit le sable ardent tournoyant dans une trombe sans fin.

Moi, qui avais la tête encore pleine d'erreurs, je lui dis : « Maître, qu'entends-je ? et qui sont les malheureux navrés de cette atroce douleur ? » Et lui : « Ce misérable châtiment afflige les âmes incomplètes de ceux qui vécurent, tout à la fois, sans honneur et sans infamie. Elles sont confondues avec la foule des mauvais anges qui, sans être ni fidèles ni rebelles à Dieu, ne furent que pour eux. Chassés du ciel (ils en eussent terni la beauté), l'enfer n'en a pas voulu dans ses profondeurs : en les voyant près d'eux, les grands coupables se seraient peut-être gloriflés.

« Maître, dis-je à mon tour, quelle est donc l'espèce de tourments qui leur fait jeter ces cris affreux ? »

Et lui : « Je vais te le dire en peu de mots : ces malheureux n'ont plus l'espérance de la seconde mort, et leur condition présente est si abjecte, que tout autre sort leur paraît préférable. Le monde n'a pas voulu garder leur mémoire, la miséricorde et la justice divines les dédaignent. N'en parlons plus : regarde seulement, et passons. »

Et comme je regardais, je vis un étendard tournoyant avec tant de rapidité, qu'on eût dit qu'il ne pouvait s'arrêter nulle part ; à sa suite couraient des bandes innombrables ; certes je n'aurais jamais pensé que la mort en eût autant défait. Au milieu de ces âmes (j'en reconnus quelques-unes), je découvris l'ombre de celui qui, par lâcheté, avait formulé le grand refus. Aussitôt je compris et je fus certain que c'était la secte des méchants qui déplaisent également à Dieu et à ses ennemis.

Ces infortunés, qui ne furent jamais vivants, étaient tout nus et harassés de la piqûre des guêpes et de hideux moucherons. Le sang ruisselait sur leur figure et, se mêlant à leurs larmes, tombait à leurs pieds où s'en repaissaient des vers immondes.

Et comme je regardais plus au loin, je découvris une foule sur la rive d'un grand fleuve. « Maître, de grâce, apprends-moi quelles sont ces âmes et quel ordre les pousse à gagner l'autre rive, autant du moins que j'en puis voir à travers cette lueur blafarde. »

« Ces choses, je te les dirai lorsque nous arrêterons nos pas sur les bords de l'Achéron, la sombre rivière. »

Il dit ; et moi, confus, les yeux baissés, de peur que mes paroles ne lui devinssent importunes, j'attendis que nous fussions au bord du fleuve et je ne dis plus un mot.

Et sur les eaux je vis, venant à nous, une barque, et sur cette barque un vieillard blanchi depuis bien des années. « Malheur à vous, âmes perverses! criait le vieillard ; ne l'espérez pas, vous ne verrez jamais le ciel. Je viens pour vous jeter à l'autre rive, dans les ténèbres éternelles de la chaleur et de la glace. Éloigne-toi, âme vivante, de ceux qui sont morts ! »

Et, comme je ne m'éloignais pas, il ajouta : « C'est par un autre chemin et par d'autres flots que tu passeras sur la rive opposée. Par ici la traversée est impossible. Il faut pour te porter une barque qui flotte mieux. »

Mon guide, à ces mots : « Caron, lui dit-il, cesse de te tourmenter ; ceci est la volonté de celui qui peut tout ce qu'il veut. Que cela te suffise. »

Aussitôt s'adoucit la face laineuse du vieux nocher de ce marais livide ; autour de ses yeux tournoyaient des cercles flamboyants.

Dès qu'elles entendirent ces paroles cruelles, les âmes, qui étaient fatiguées et nues, pâlirent encore, et, dans un grincement horrible, elles blasphémaient, maudissant leur père et leur mère ; maudissant la race humaine ; maudissant le

jour et le lieu de leur naissance ; maudissant les enfants de leurs enfants. Toutes gémissantes elles se retirèrent sur la rive fatale où doit venir tout homme qui n'est pas craignant Dieu.

D'un geste impérieux, l'infernal Caron, aux yeux embrasés, pousse en troupeau ces âmes errantes, et frappe à coups de rame celles qui ne se hâtent pas.

Au souffle du vent d'automne, les feuilles s'envolent une à une, jusqu'à ce que chaque rameau ait rendu toutes ses dépouilles à la terre ; de même se précipite du rivage la perverse postérité d'Adam, chaque âme obéissant au signe du nocher comme l'oiseau qui se rend à l'appeau.

Ainsi s'en vont les âmes à travers l'onde noire et à peine se sont-elles éloignées du rivage, qu'une nouvelle foule s'y rassemble déjà.

« Mon fils, me dit le maître avec bonté, tous ceux qui meurent dans la colère de Dieu accourent ici de tous le côtés de l'univers. L'aiguillon de la justice divine les pousse à traverser le fleuve, et leur terreur se change en hâte. Ici ne passa jamais une âme innocente, et si Caron t'a repoussé, tu comprends maintenant pourquoi. »

Ces paroles dites, la formidable campagne fut secouée jusqu'en ses fondements (à ce souvenir terrible, la sueur inonde encore mon visage), et de cette terre des lamentations surgit un grand vent qui, dardant une lueur rouge, me frappa de stupeur ; je tombai semblable à un homme accablé de sommeil.

ADDITION

AUX ICONOGRAPHIES DE LA DIVINE COMÉDIE.

Nous devons mettre au rang des belles éditions modernes de la *Divine Comédie*, et peut-être *la première pour les compositions artistiques*, *l'Enfer de Dante*, *in folio*, publié recemment par le libraire *Hachette*, et dont les gravures sont l'œuvre de *Doré* : elles sont au nombre de soixante et quinze ; nous en donnons ici l'énumération, extraite telle et quelle de la *Tavola delle Figure*, de l'ouvrage même.

1. La Selva. — 2. La Lonza. — 3. Il Leone. — 4. Virgilio e Dante. — 5. Gli stessi. — 6. Gli stessi. — 7. Beatrice e Virgilio. — 8. La porta d'Inferno. — 9. Acheronte. Caron. — 10 Sbarco dell'anime. — 11. Limbo. Anime innocenti. — 12. Limbo. Poeti ed Eroi. — 13. Minos. — 14. I Carnali. — 15. Francesca e Paolo. — 16. Gli stessi. — 17. Gli stessi. — 18. Gli stessi. — 19. Cerbero. — 20. Golosi. Ciacco. — 21. Pluto e Virgilio. — 22. Avari e Prodighi. — 23. Stige. Collerici. — 24. Stige. Flegias. — 25. Stige. Filippo Argenti. — 26. Porta di Dite. — 27. Le Furie. — 28. Un Messo celeste. — 29. Le tombe ardenti. Eretici. — 30. Farinata degli Uberti. — 31. Tombe d'Anastagio. — 32. Il Minotauro. — 33. Centauri. Nesso. — 34. Chiron. I Tiranni. — 35. Selva delle Arpie. — 36. Suicidi.

Pier delle Vigne. — 37. Violenti contro se stessi. — 38. Violenti contro Dio Capaneo. — 39. Brunetto Latini. — 40. Il Mostro della Frode. — 41. Scesa alle Malebolge. — 42. Demoni e Ingannatori di femmine. — 43. Ruffiani, adulteri. — 44. La Taide (di Terenzio). — 45. Simoniaci. Niccola III. — 46. Barattieri. Demoni. — 47. Gli stessi, Virgilio. — 48. Barattieri. Ciampolo, Alichino. — 49. Alichino e Calcabrina. — 50. Fuga precipitosa. — 51. Ipocriti. Frati godenti. — 52. Ipocriti. Farisei crocifissi. — 53. Ladri e serpenti. — 54. Trasformazioni. — 55. Fraudolenti consiglieri. Ulisse. — 56. Scismatici. Maometto. — 57. Seminatori di discordie. — 58. Bertram del Bornio. — 59. Geri del Bello. — 60. Bolgia dei falsatori. — 61. I Falsatori. — 62. Altri Falsatori. — 63. Mirra. — 64. Nembrotto. — 65. Efialte. — 66. Anteo. — 67. Cocito. I Traditori. — 68. Traditori. Bocca degli Arati. — Ugolino e Ruggieri. — 70. Ugolino. — 71. Ugolino. Gaddo. — 72. Ugolino. — 73. La Giudecca. Dite. — 74. Salita. — 75. Dante e Virgilio.

Une nouvelle Galerie dantesque, qui court en ce moment les théâtres d'Europe, nous a étalé un ensemble de vingt-sept peintures de deux artistes de Rome. Le plus grand nombre sont des scènes antérieurement traitées; il y a dans ces compositions, au dire des connaisseurs, plus d'effet théâtral que de ressemblance avec le poète. *Avremmo desiderato* (dit un journal italien), *che maggior numero di canti del Paradiso venisse illustrato, e non ci si fosse ristretto a tre soli quadri, giacchè nessuno vorrà negare alla terza cantica tale efficacia poetica da prestarsi maravigliosamente all'opera della pittura, quanto l'Inferno e il Purgatorio.*

ARGUMENTS

DES CHANTS DE L'ENFER ET DU PURGATOIRE

Cités dans le discours préliminaire et dans les notes.

ENFER. CHANT I. — Dante se trouve au milieu d'une épaisse forêt. — Obstacle. — Apparition de Virgile. — Exposition du sujet. — Départ.

CHANT II. — Nos deux poètes se mettent en marche au déclin du jour. — Invocation. — Entretien de Dante et de Virgile. — Motif de sa venue. — Dante reprend courage et poursuit sa route.

CHANT III. — Porte de l'Enfer. — Dante s'effraie des paroles qu'il a lues. — Virgile le rassure. — Ils entrent. — Séjour des damnés qui ont vécu sans vices et sans vertus. — Arrivée au bord de l'Achéron. — Refus de Caron à traverser deux vivants. — Virgile lui en explique le motif. — Un ouragan s'élève. — Dante tombe étourdi, et pendant son étourdissement l'Ange des tempêtes a transporté les deux poètes sur la rive opposée.

CHANT XIII — Seconde enceinte du septième cercle. — Bois sombre habité par les harpies. — Suicides transformés en arbres sensibles et tourmentés par elles. — Dante arrache un rameau sur l'ordre de Virgile. — Ce tronc a parlé: c'est Pierre des Vignes, Ministre de Frédéric II. — Son histoire. — Ames poursuivies par des chiennes noires. — Prodigues qui se tuèrent de désespoir.

PURGATOIRE. CHANT I. — Exposition. — Invocation. — Le poète entre en matière. — Rencontre de l'ombre de Caton. — Son apostrophe aux deux voyageurs inconnus. — Réponse de Virgile. — Il supplie Caton de lui permettre l'accès dans l'enceinte dont il est le gardien. — Celui-ci le lui accorde, à condition qu'il lavera le visage de Dante, et ceindra de joncs ses flancs; il accomplit sur lui les ordres de Caton.

CHANT X. — Porte du Purgatoire. — Ascension de Dante et de Virgile au premier cercle. — Sculptures qui s'y trouvent. — La salutation angélique. — L'Arche Sainte. — David. — Trajan et la veuve. — Les deux poètes voient ensuite diverses âmes s'avancer courbées sous des poids énormes.

CHANT XII. — Virgile engage Dante à s'éloigner d'Odérigi. — Les deux poètes continuent leur route autour de la montagne. — Sculptures du sol. — Briarée, Nembrod, Niobé, Saül, Arachné, Roboam, Alcméon, Sennachérib, Thamyris, déroute des Assyriens, ruines d'Ilion. — Rencontre d'un Ange. — Ascension des deux poètes au second cercle.

CHANT XXVII. — Coucher du soleil. — Apparition d'un Ange. — Purification par le feu. — Virgile, Dante, et Stace traversent les flammes. — Dernière ascension. — Nuit passée dans une grotte. — Vision de Dante. — Point du jour. — Dernières paroles de Virgile à Dante. — Il annonce l'arrivée prochaine de Béatrix, et le rend à son libre arbitre: *ti corono e mitrio.*

CHANT XXVIII. — Dante cherche à se reconnaître dans la forêt où il se trouve. — Une jeune femme cueillant des fleurs se présente: (c'est Mathilde, figure de l'Église). — Apostrophe aux trois poètes. — Puis elle s'adresse directement à Dante. — Veut-il savoir d'autres détails sur ces lieux? elle est prête à les lui donner. — Sur sa réponse affirmative, description du Paradis terrestre. — Le Lethé, l'Eunoé. — Effet de leurs eaux.

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE ET DES NOTES.

Elena Rosa in cine — Raggiatura mancata — il Publ. p. Tip. S.

IL PARADISO.

LE PARADIS.

IL PARADISO.

CANTO PRIMO.

La gloria di Colui, che tutto muove, 1
Per l'universo penetra, e risplende
In una parte più, e meno altrove.
Nel ciel, che più della sua luce prende, 2
Fu' io, e vidi cose, che ridire
Nè sa, nè può qual di lassù discende;
Perchè appressando sè al suo disire, 3
Nostro intelletto si profonda tanto,
Che la memoria retro non può ire.
Veramente quant'io del regno santo 4
Nella mia mente potei far tesoro,
Sarà ora materia del mio canto.
O buono Apollo, all'ultimo lavoro 5
Fammi del tuo valor sì fatto vaso.
Come dimandi a dar l'amato alloro.
Insino a qui l'un giogo di Parnaso 6
Assai mi fu; ma or con ambedue
M'è d'uopo entrar nell'arringo rimaso.

LE PARADIS.

CHANT PREMIER.

La gloire de ce Dieu par qui tout sent, grandit, 1
Se meut, dans l'univers pénètre, resplendit,
Mais d'une et d'autre part ou plus ou moins intense.
Dans ce ciel où son feu s'y réfléchit immense, 2
J'ai pénétré, j'ai vu; mais des prodiges tels
Que nul ne sait, ne peut les redire aux mortels,
Soit-il venu d'en haut, car notre intelligence 3
Montant à Dieu se perd si loin dans son essence,
Que l'âme ne peut plus redescendre au passé.
Tout l'or que j'ai moi-même en moi-même amassé 4
Du royaume des cieux, de ses saintes merveilles,
Deviendra le sujet de mes nouvelles veilles.
A mon dernier tribut, bienfaisant Apollon! 5
Consacre en moi ton temple et grand comme le don
Du laurier désiré que j'attends de ta grâce.
Jusqu'ici la vertu d'un sommet du Parnasse 6
Suffisait à mes chants, je ne puis dèsormais
Marcher sans tous les Dieux, hôtes des deux sommets.

Entra nel petto mio, e spira tue, 7
Sì come quando Marsia traesti
Della vagina delle membra sue.
O divina virtù, se mi ti presti 8
Tanto, che l'ombra del beato regno
Segnata nel mio capo io manifesti,
Venir vedrami al tuo diletto legno, 9
E coronarmi allor di quelle foglie,
Chè la materia e tu mi farai degno.
Sì rade volte, Padre, se ne coglie, 10
Per trionfare o Cesare o Poeta,
(Colpa e vergogna dell'umane voglie),
Che partorir letizia in su la lieta 11
Delfica Deità dovria la fronda
Peneia, quando alcun di sè asseta.
Poca favilla gran fiamma seconda: 12
Forse diretro a me con miglior voci
Si pregherà, perchè Cirra risponda.
Surge a' mortali per diverse foci 13
La lucerna del mondo: ma da quella,
Che quattro cerchi giugne con tre croci,
Con miglior corso, e con migliore stella 14
Esce congiunta, e la mondana cera
Più a suo modo tempera e suggella.
Fatto avea di là mane, e di qua sera 15
Tal foce quasi, e tutto era là bianco
Quello emisperio, e l'altra parte nera,
Quando Beatrice in sul sinistro fianco 16
Vidi rivolta, e riguardar nel Sole:
Aquila sì non gli s'affisse unquanco.
E sì come secondo raggio suole 17
Uscir del primo, e risalire insuso,
Pur come peregrin, che tornar vuole.

Pénètre dans mon âme et souffles-y ta vie. 7
Sois-moi tel que tu fus autrefois à Marsie
De l'étui de son corps quand tu ravis ses os.
Grand Dieu ! de tes regards animant mes travaux, 8
Si ta bonté permet à ton humble poète
Que ton ciel, que je sais dans mes vers se reflète,
A ton arbuste aimé, je viendrai sous tes yeux, 9
Y couronner mon front du laurier précieux,
Que m'aura mérité mon sujet, ton suffrage.
O père, on vient si peu détacher ton feuillage 10
Au poète, au César triomphe décrété
(Honte et faute imputable à notre volonté),
Que le laurier ému des rives du Pénée 11
Joyeux devrait frémir sur ta tête sacrée,
Quand il naît un mortel que la soif en séduit.
Dans la faible étincelle un embrasement luit. 12
Peut-être sur mes pas une voix plus habile
T'invoquant, ô Cirrha, te trouvera docile !
Il se montre aux mortels par différents percés 13
L'œil du jour, mais du point où sont entrelacés
Quatre cercles divers où trois croix ont naissance,
S'il en rayonne, il monte, étoile d'espérance, 14
Et le globe argilleux de son feu pénétré
Subissant son cachet se retrempe à son gré.
Le soleil d'un tel point saisissant sa carrière, 15
Faisait naître le jour et mourir la lumière.
De là tout était blanc, d'ici tout brunissait,
A gauche Béatrix sur son flanc s'appuyait. 16
Je la vis, au soleil s'attachait sa paupière ;
L'aigle le soutient moins du sommet de son aire.
Tel qu'un second rayon du premier émané 17
Remonte vers celui d'où son éclat est né,
Semblable au pèlerin rebroussant son voyage;

Così dell' atto suo, per gli occhi infuso 18
Nell' immagine mia, il mio si fece,
E fissi gli occhi al sole oltre a nostr' uso.
Molto è licito là, che qui non lece 19
Alle nostre virtù, mercè del loco
Fatto per proprio dell' umana spece.
Io nol soffersi molto, nè sì poco, 20
Ch' io nol vedessi sfavillar dintorno,
Qual ferro, che bollente esce dal fuoco.
E di subito parve giorno a giorno 21
Essere aggiunto, come Quei che puote,
Avesse 'l Ciel d' un altro sole adorno.
Beatrice tutta nell' eterne ruote 22
Fissa con gli occhi stava, ed io in lei
Le luci fisse, di lassù remote.
Nel suo aspetto tal dentro mi fei, 23
Qual si fe' Glauco nel gustar dell' erba,
Che 'l fe' consorto in mar degli altri Dei.
Trasumanar significar *per verba* 24
Non si potria: però l' esempio basti
A cui esperienza grazia serba.
S' io era sol di me quel che creasti 25
Novellamente, Amor che 'l Ciel governi,
Tu 'l sai, che col tuo lume mi levasti.
Quando la ruota, che tu sempiterni 26
Desiderato, a sè mi fece atteso
Con l' armonia che temperi e discerni,
Parvemi tanto allor del Cielo acceso 27
Dalla fiamma del Sol, che pioggia o fiume
Lago non fece mai tanto disteso.
La novità del suono, e 'l grande lume 28
Di lor cagion m' accesero un disio
Mai non sentito di cotanto acume.

Telle son attitude en moi s'ouvre un passage, 18
Pénètre par mes sens, et mes sens raffermis
Soutinrent le soleil plus qu'il ne l'est permis.
Du possible là-haut, rien ici n'est licite 19
A nous faibles mortels, car ce céleste site
Devait être aux humains un séjour exclusif.
Je ne fus, ni longtemps, ni très-peu si passif, 20
Sans en voir le contour scintiller rouge-braise,
Pareil au fer ardent sorti de la fournaise.
Soudain un jour au jour sembla surajouté, 21
Comme si cette main qui put l'immensité,
Eût d'un second soleil décoré l'empyrée.
Sur les globes errants Béatrix concentrée, 22
Y fixait ses regards, moi, sur elle, les miens,
Les rappelant d'en haut pour lire par les siens.
A son aspect, en moi, je devins identique 23
A Glaucus quand il but de cette herbe magique
Qui vous en fit un Dieu semblable aux Dieux des flots.
Le se *transhumaner,* l'expliquer par des mots 24
N'est pas aisé, ceux-là s'en tiendront à la chose,
Eux à qui Dieu promet cette métamorphose.
Étais-je tel alors que quand j'étais récent? 25
Amour, du ciel des cieux régulateur puissant,
Tu le sais, toi qui m'as guidé de ta lumière.
Quand j'entendis vibrer cette éternelle sphère, 26
Qu'une éternelle ardeur à toi brûle d'unir,
Ces accords que tu sais modérer, soutenir;
Toute une immensité m'apparut inondée 27
Des clartés du soleil; fleuve ou céleste ondée
Jamais ne fit un lac à bords plus spacieux.
Ces accents inouis, le grand éclat des cieux, 28
Leurs causes, en mon âme ont fait un désir naître,
Tel qu'un plus vif jamais ne stimula mon être.

Ond' ella, che vedea me sì com' io, 29
Ad acquetarmi l'animo commosso,
Pria ch' io a dimandar, la bocca aprio:
E cominciò: Tu stesso ti fai grosso 30
Col falso immaginar, sì che non vedi
Ciò che vedresti, se l'avessi scosso.
Tu non se' in terra, sì come tu credi: 31
Ma folgore, fuggendo 'l proprio sito,
Non corse come tu, ch' ad esso riedi.
S' i' fui del primo dubbio disvestito, 32
Per le sorrise parolette brevi,
Dentro ad un nuovo più fui irretito;
E dissi: Già contento requievi 33
Di grande ammirazion: ma ora ammiro
Com' io trascenda questi corpi lievi.
Ond' ella, appresso d' uno pio sospiro, 34
Gli occhi drizzò ver me con quel sembiante,
Che madre fa sopra figliuol deliro:
E cominciò: le cose tutte quante 35
Hann' ordine tra loro; e questo è forma,
Che l'universo a Dio fa somigliante.
Qui veggion l'alte creature l'orma 36
Dell' eterno valore, il quale è fine
Al quale è fatta la toccata norma.
Nell' ordine, ch' io dico, sono accline 37
Tutte nature per diverse sorti,
Più al principio loro, e men vicine:
Onde si muovono a diversi porti 38
Per lo gran mar dell' essere, e ciascuna
Con istinto a lei dato che la porti.
Questi ne porta il fuoco inver la luna; 39
Questi ne' cuor mortali è promotore;
Questi la terra in sè stringe ed aduna.

Béatrix qui lisait en moi, non moins que moi. 29
Attentive à calmer mon cœur et mon émoi,
A prévenu mes vœux et m'a dit ces paroles :
« Ton âme se repaît d'illusions frivoles, 30
« Et telles que tes sens éblouis, enchaînés,
« Verraient tout autrement s'ils n'étaient dominés.
« Quand tu t'y crois encor tu n'es plus sur la terre ; 31
« Nul éclair s'échappant du foyer du tonnerre
« N'a volé comme toi qui reviens à ton seuil. »
Quand sa voix réunie au doux feu de son œil 32
Eut dévêtu mon cœur du premier de mes doutes,
Je me vis entravé dans de nouvelles routes.
« Oui, j'ai, dis-je, assoupi mon grand étonnement, 33
« Mais, d'où vient que mon vol m'emporte en ce moment
« A travers tous ces corps si légers? Qu'est-ce à dire? »
Béatrix se recueille, et pieuse soupire, 34
Lève vers moi les yeux, tel le dard pénétrant
Du rayon maternel sur un fils délirant,
Puis répond : « Tout, mais tout a sa règle constante, 35
« A son ordre, et cet ordre est la forme éloquente
« Par qui tout l'univers rend la divinité.
« Aux sublimes esprits l'ordre a manifesté 36
« Le sceau de l'éternel principe, fin finale
« Où tend la loi qu'ici ma muse te signale.
« Dans l'ordre précité tout être est entraîné 37
« Diversement au but qui lui vient destiné,
« Et distant plus ou moins de son natal rivage.
« Puis dans des ports divers le pousse son flottage 38
« Sur le vaste océan de l'existence, et va,
« Chacun, où son instinct natif l'emportera.
« Cet instinct vers la lune élève en haut la flamme; 39
« Cet instinct meut en nous l'activité de l'âme ;
« Du globe il réunit les atomes entre eux.

Nè pur le creature, che son fuore 40
D'intelligenzia, quest'arco saetta.
Ma quelle, c'hanno intelletto d'amore.
La providenzia, che cotanto assetta, 41
Del suo lume fa 'l Ciel sempre quieto,
Nel qual si volge quel c'ha maggior fretta:
Ed ora lì, com'a sito decreto, 42
Cen porta la virtù di quella corda,
Che ciò che scocca drizza in segno lieto.
Ver'è che come forma non s'accorda 43
Molte fiate alla 'ntenzion dell'arte,
Perch'a rispqnder la materia è sorda;
Così da questo corso si diparte 44
Talor la creatura, c'ha podere
Di piegar, così pinta, in altra parte;
E sì come veder si può cadere 45
Fuoco di nube, se l'impeto primo
A terra è torto da falso piacere;
Non dèi più ammirar, se bene stimo, 46
Lo tuo salir, se non come d'un rivo,
Se d'alto monte scende giuso ad imo.
Maraviglia sarebbe in te, se privo 47
D'impedimento giù ti fossi assiso,
Com'a terra quieto fuoco vivo.
Quinci rivolse in ver lo Cielo il viso. 48

CANTO II.

O voi, che siete in piccioletta barca. 1
Desiderosi d'ascoltar, seguiti
Dietro al mio legno, che cantando varca.

« Non seulement les corps insensibles, oiseux, 40
« Mais tout être qui sent, comprend l'amour et pense,
« Subit, ressent les traits que cet arc caché lance.
« La main qui fonde tout sur son vrai fondement, 41
« Ne veut que paix, qu'éclat doux en ce firmament,
« Où roule impétueux un ciel insaisissable.
« C'est là que nous tendons, asile irrévocable, 42
« Où nous lance cet arc sagement ajusté,
« Qui darde son objet à la félicité.
« Comme on voit que la forme inhabile résiste, 43
« Et peu souvent se plie aux vouloirs de l'artiste,
« Car la matière est sourde à déployer sa voix ;
« Ainsi de son vrai cours se détourne parfois 44
« L'être qui sent en lui l'innée indépendance,
« Qui peut le dévier du but de sa tendance,
« Si son premier élan brisé lui fait saisir 45
« La voie où l'alléchait l'attrait d'un faux plaisir.
« Tel on peut voir le feu vers la terre descendre.
« Monter n'a rien en soi, si je sais le comprendre, 46
« Qui te doive étonner, pas plus que le torrent
« Qui du sommet d'un mont tombe et s'en va courant.
« Ton existence, en toi, serait un grand miracle, 47
« Si tu tendais en bas désentravé d'obstacle,
« Tel le feu scintillant sur la terre arrêté. »
A ces mots, vers le ciel son œil s'est reporté. 48

CHANT II.

O, sur un frêle esquif mollement balancés, 1
Disciples studieux à mes chants empressés,
Vous qu'emporte ma nef qui, joyeuse, cadence,

Tornate a riveder li vostri liti: 2
Non vi mettete in pelago, chè forse
Perdendo me, rimarreste smarriti.
L'acqua, ch'io prendo, giammai non si corse: 3
Minerva spira, e conducemi Apollo,
E nove Muse mi dimostran l'Orse.
Voi altri pochi, che drizzaste 'l collo 4
Per tempo al pan degli Angeli, del quale
Vivesi qui, ma non si vien satollo,
Metter potete ben per l'alto sale 5
Vostro naviglio, servando mio solco
Dinanzi all'acqua, che ritorna eguale.
Que' gloriosi, che passaro a Colco, 6
Non s'ammiraron, come voi farete.
Quando vider Giason fatto bifolco.
La concreata e perpetua sete 7
Del deiforme regno cen portava
Veloci quasi, come 'l ciel vedete.
Beatrice in suso, ed io in lei guardava: 8
E forse in tanto, in quanto un quadrel posa.
E vola, e dalla noce si dischiava,
Giunto mi vidi, ove mirabil cosa 9
Mi torse il viso a sè: e però quella.
Cui non potea mia cura essere ascosa,
Volta ver me si lieta, come bella: 10
Drizza la mente in Dio grata, mi disse,
Che n' ha congiunti con la prima stella.
Pareva a me, che nube ne coprisse 11
Lucida, spessa, solida e pulita,
Quasi adamante che lo Sol ferisse.
Per entro sè l'eterna margherita 12
Ne ricevette, com' acqua recepe
Raggio di luce, permanendo unita.

Allez, rentrez au port où vieillit votre enfance, 2
Demeurez, car peut-être en ne me voyant plus,
Sans moi vous vogueriez égarés, éperdus.
Nul ne sonda jamais cette mer où je flotte; 3
Minerve est mon zéphire, Apollon mon pilote,
Et le pôle me luit sous le doigt des neuf sœurs.
Vous, reçus de bonne heure en l'élite des chœurs, 4
Admis au pain du ciel germe, ici-bas, de vie,
D'autant plus désiré que plus on s'y convie,
Tenez la haute mer, oubliez l'aquilon; 5
Mais que votre navire y glisse en mon sillon,
Devant l'onde qui s'ouvre et refait sa surface.
Ces guerriers, qu'à Colchos appela leur audace, 6
Voyant Jason semer s'ébahirent émus:
Les cieux qui vont s'ouvrir vous surprendront bien plus.
La soif de voir un monde où Dieu mit son image, 7
Soif sans fin, nous hâtait en ce divin voyage,
Rapides, tel le ciel visible à nos esprits.
Béatrix dans les cieux lisait, moi Béatrix; 8
Et, plus prompt que le trait qui part de l'arbalète,
Fuit et frappe le but où son élan s'arrête,
Soudain je me surprends investi dans des cieux, 9
Où mes sens sont émus d'effets prodigieux.
Puis celle qui savait mon angoisse mortelle
Vers moi se tourne, et dit, riante autant que belle: 10
« Élève à Dieu ton cœur, reconnais ses bontés,
« A l'étoile première elles nous ont montés. »
Nous paraissions voilés d'une nue ambiante, 11
Diaphane, compacte, unie et scintillante:
Tel frappé du soleil luirait un diamant.
Le joyau nous reçut dans son vieil élément, 12
Comme en l'onde se glisse un rayon de lumière
Sans diviser le flot qui forme sa matière.

S' io era corpo (e qui non si concepe,
Com' una dimensione altra patio,
Ch' esser convien se corpo in corpo repe),
Accender ne dovria più il disio
Di veder quella essenzia, in che si vede
Come nostra natura e Dio s' unio.
Lì si vedrà ciò che tenem per fede,
Non dimostrato, ma fia per sè noto,
A guisa del ver primo che l' uom crede.
Io risposi: Madonna, sì devoto,
Com' esser posso più, ringrazio Lui,
Lo qual dal mortal mondo m' ha rimoto;
Ma ditemi, che son li segni bui
Di questo corpo, che laggiuso in terra
Fan di Cain favoleggiare altrui?
Ella sorrise alquanto; e poi: S' egli erra
L' opinïon, mi disse, de' mortali,
Dove chiave di senso non disserra.
Certo non ti dovrien punger li strali
D' ammirazione omai; poi dietro a' sensi
Vedi, che la ragione ha corte l' ali.
Ma dimmi quel, che tu da te ne pensi.
Ed io: Ciò che n' appar quassù diverso,
Credo che 'l fanno i corpi rari e densi.
Ed ella: Certo assai vedrai sommerso
Nel falso il creder tuo, se bene ascolti
L' argomentar, ch' io gli farò avverso.
La spera ottava vi dimostra molti
Lumi, li quali e nel quale, e nel quanto
Notar si posson di diversi volti.
Se raro e denso ciò facesser tanto,
Una sola virtù sarebbe in tutti
Più e men distributa, ed altrettanto.

Si j'étais corps, si nul, quoique profond, penseur, 13
Ne conçoit un atome inscrit dans la grandeur,
Effet des corps si l'un en l'autre s'insinue ;
L'ardeur devrait en nous brûler plus continue 14
D'admirer cette essence en sa complexion,
Du mortel et du Dieu sublime fusion.
En elle, on y lira de la foi le symbole 15
Non démontré, mais cru, mais tenu sur parole,
Ainsi qu'on croit au vrai du principe premier.
« Donna, lui dis-je, à Dieu mon cœur est tout entier, 16
« Plus il ne le pourrait, grâce à l'être invisible
« Qui m'a sorti vivant d'un monde corruptible.
« Mais, dites-moi, que sont ces signes rembrunis, 17
« Qui, dans ce corps errant, font les divers esprits
« Deviser sur Caïn au terrestre hémisphère ? »
Béatrix me sourit, et puis, d'une voix claire, 18
Elle a dit : « Les humains raisonnent, impuissants,
« Sur les objets douteux que n'ouvrent point les sens.
« Tu devrais rester froid aux poignantes piqûres, 19
« Que te feront les dards des merveilles futures,
« Car sur les pas des sens la raison vole bas.
« Mais toi, dis, qu'en sais-tu ? ne t'égares-tu pas ? 20
« — Ces teintes que l'on voit diverses en nuances
« Je les crois un effet des corps rares et denses. »
« — Non, de ton sentiment j'abimerai l'erreur, 21
« Si tu veux écouter de ton contradicteur
« Les raisons qu'elle oppose à toi, son adversaire. »
La sphère la huitième enferme dans son aire 22
Des feux dont la grandeur et la limpidité
Éblouissent nos yeux de leur diversité.
Si tel effet naissait ou du rare, ou du dense 23
Ils n'exerceraient tous qu'une même influence,
Plus ou moins répartie et graduellement.

Virtù diverse esser convengon frutti 24
Di principj formali; e quei. fuor ch' uno.
Seguiterieno a tua ragion distrutti.
Ancor. se 'l raro fosse di quel bruno 25
Cagion che tu dimandi, od oltre in parte.
Fora di sua materia sì digiuno
Esto Pianeta: o sì come comparte 26
Lo grasso e 'l magro un corpo, così questo
Nel suo volume cangerebbe carte.
Se 'l primo fosse, fora manifesto 27
Nell' ecclisse del Sol, per trasparere
Lo lume. come in altro raro ingesto.
Questo non è; però è da vedere 28
Dell' altro: e s' egli avvien ch' io l' altro cassi,
Falsificato fia lo tuo parere.
S' egli è che questo raro non trapassi, 29
Esser conviene un termine, da onde
Lo suo contrario più passar non lassi:
Ed indi l' altrui raggio si rifonde 30
Così. come color torna per vetro.
Lo qual diretro a sè piombo nasconde.
Or dirai tu, ch' ei si dimostra tetro 31
Quivi lo raggio. più che in altre parti.
Per esser lì rifratto più a retro.
Da questa instanzia può diliberarti 32
Esperïenza. se giammai la pruovi.
Ch' esser suol fonte a' rivi di vostre arti.
Tre specchi prenderai. e due rimuovi 33
Da te d' un modo. e l' altro più rimosso
Tr' ambo li primi gli occhi tuoi ritruovi:
Rivolto ad essi, fa che dopo 'l dosso 34
Ti stea un lume. che i tre specchi accenda.
E torni a te da tutti ripercosso:

Différentes vertus germent donc forcément 24
De principes formels qui, sauf un point unique,
S'écrouleraient détruits par ta simple logique.
De plus, soit un corps rare effet de ce brunir, 25
Chose qu'avec raison tu voudrais définir,
Ou cet astre serait altéré dans sa masse
En partie, ou bien tel qu'en l'animal s'enchasse 26
Le maigre avec le gras, de feuillet en feuillet.
En son volume, ainsi son aspect muerait.
Ce premier cas admis que dirait l'évidence, 27
Quand le soleil s'éclipse ? on verrait sa substance
Soit à travers la lune ou tout corps dilaté.
Or ce n'est pas : sondons le deuxième côté, 28
Et si mes arguments tuent leur adversaire,
Du vrai ton sentiment restera le contraire.
Si donc la lune n'est diaphanéité 29
De part en part, il faut qu'alors la densité,
Partant d'un point donné, se montre, et vous arrête
Tout rayon du dehors qui sur soi se reflète : 30
Tel le cristal renvoie un objet nuancé,
Effet du plomb caché sous le plan opposé.
Mais ici plus qu'ailleurs, me diras-tu peut-être, 31
Ce rayon est obscur plus qu'il ne doit paraître,
Par cela seul qu'il est réfléchi de plus bas.
Tu peux de mes raisons éluder l'embarras, 32
L'expérience est là, que ton besoin l'appelle ;
Le torrent de vos arts de sa source ruisselle.
Prends trois miroirs ; que deux à quelques pas de toi 33
S'élèvent espacés ; puis, dans ce même emploi,
Que le troisième entre eux, mais plus loin, ait sa place;
Fais que derrière toi, quand tu les tiens en face, 34
Apparaisse un flambeau les enflammant tous trois,
Et qu'un triple rayon t'en revienne à la fois ;

Benchè nel quanto tanto non si stenda 35
La vista più lontana, lì vedrai
Come convien, ch' egualmente risplenda.
Or come a' colpi degli caldi rai 36
Della neve riman nudo 'l suggetto,
E dal colore e dal freddo primai,
Così rimaso te nell' intelletto 37
Voglio informar di luce sì vivace,
Che ti tremolerà nel suo aspetto.
Dentro dal Ciel della divina pace 38
Si gira un corpo, nella cui virtute
L' esser di tutto suo contento giace.
Lo Ciel seguente, c' ha tante vedute, 39
Quell' esser parte per diverse essenze,
Da lui distinte e da lui contenute.
Gli altri giron per varie differenze, 40
Le distinzion che dentro da sè hanno,
Dispongono a lor fine, e lor semenze.
Questi organi del mondo così vanno, 41
Come tu vedi omai, di grado in grado,
Che di su prendono, e di sotto fanno.
Riguarda bene a me sì come io vado 42
Per questo loco al ver, che tu disiri,
Sì che poi sappi sol tener lo guado.
Lo moto e la virtù de' santi giri, 43
Come dal fabbro l'arte del martello,
Da' beati motor convien che spiri.
E 'l Ciel, cui tanti lumi fanno bello, 44
Dalla mente profonda che lui volve,
Prende l' image, e fassene suggello.
E come l' alma dentro a vostra polve, 45
Per differenti membra, e conformate
A diverse potenzie, si risolve:

Si le plus loin s'étend moins en circonférence 35
Tu les verras pourtant, n'importe leur distance,
Repercuter égaux le flambeau qui les bat.
Or telle aux dards du feu la neige, emprunt d'éclat, 36
Laisse à nu sa substance, et devenant eau vive,
Perd avec sa froideur sa couleur primitive.
Tel, épuré, je vais à ton entendement 37
Montrer une lueur lumineuse, mais tant,
Que ton œil la verra scintillante étincelle.
Dans le centre du ciel de la paix éternelle 38
Tourne un corps enserrant en sa propre vertu
L'essence de tout être en son sein contenu ;
Le ciel suivant peuplé de splendeurs infinies 39
Éparpille cet être en des milliers de vies ;
Êtres de lui distincts en lui se résumant ;
Les autres cercles mus et tout diversement 40
Choisissent à leur gré la fin ou la naissance
Des multiples objets dont en eux est l'essence.
Ces organes du monde, agents mystérieux, 41
Procèdent par degrés, tu les as sous les yeux;
Ils soutirent d'en haut, opèrent sur la terre.
Attention à moi ! Vois bien, et considère 42
Par où je tends au vrai le but de tes souhaits ;
Et puis tu passeras seul le gué désormais.
Des tourbillons sacrés la puissance motrice, 43
Telle hors du marteau la force productrice,
Sent respirer en soi les célestes moteurs.
Et ce ciel, dont des feux si grands font les splendeurs, 44
De l'être intelligent, qui lui sert de principe,
En prend la ressemblance, en reproduit le type.
Et telle l'âme, en vous, de la poussière issus, 45
Dilate ses ressorts en des membres tissus.
Chacun pour accomplir sa fonction vitale:

Così l' intelligenzia sua bontate
Multiplicata per le stelle, spiega.
Girando sè sovra sua unitate.
Virtù diversa fa diversa lega
Col prezïoso corpo ch' ell' avviva.
Nel qual, sì come vita in voi, si lega.
Per la natura lieta, onde deriva,
La virtù mista per lo corpo luce.
Come letizia per pupilla viva.
Da essa vien ciò, che da luce a luce
Par differente, non da denso e raro:
Essa è formal principio, che produce,
Conforme a sua bontà, lo turbo e 'l chiaro.

CANTO III.

Quel Sol, che pria d' amor mi scaldò 'l petto,
Di bella verità m' avea scoverto,
Provando e riprovando, il dolce aspetto:
Ed io per confessar corretto e certo
Me stesso, tanto, quanto si convenne.
Levai lo capo a profferer più erto.
Ma visïone apparve, che ritenne
A sè me tanto stretto, per vedersi,
Che di mia confession non mi sovvenne.
Quali per vetri trasparenti e tersi,
Ovver per acque nitide e tranquille,
Non sì profonde che i fondi sien persi,
Tornan de' nostri visi le postille
Debili sì, che perla in bianca fronte
Non vien men forte alle nostre pupille:

Tel l'être intelligent que nul, que rien n'égale.
A d'innombrables feux divise sa bonté,
Tourbillonnant en soi sur sa propre unité.
Différentes vertus, différemment s'intiment,
Dans les corps précieux que leurs forces animent,
Les lient, telle en vous l'âme votre ciment.
Et, comme leur principe est tout contentement,
Cette mixte vertu dans leurs corps étincelle,
Comme brille la joie en l'ardente prunelle.
C'est d'elle que les feux ont leur diversité,
Et non du plus, du moins, du peu de densité ;
Vrai principe formel, c'est la cause première
Qui fait sur sa bonté la nuit et la lumière.

CHANT III.

Ce soleil qui d'amour brûla d'abord mon cœur,
De l'aspect du beau vrai me peignit la douceur,
Confirmant le réel, confondant l'imposture.
Et moi pour constater que docile parjure
Je m'amende et je crois, et sincère et profond,
Plus hardi pour parler je lève en haut mon front;
Mais une vision née à mes yeux m'attire,
A soi m'attache intime et veut que je l'admire,
Me faisant oublier mon aveu d'un moment.
Tel dans un cristal pur, lucide diamant,
Ou même au sein d'un flot limpide, uni, paisible,
Mais profond et si peu que le fond soit visible,
Les contours de nos traits revivent à nos sens
Si faibles, que la perle en des fronts palissants
Se revèle moins prompte à nos vives prunelles ;

Tali vid' io più facce a parlar pronte: 6
Perch' io dentro all' error contrario corsi
A quel, ch' accese amor tra l'uomo e 'l fonte.
Subito, sì com' io di lor m' accorsi, 7
Quelle stimando specchiati sembianti,
Per veder di cui fosser, gli occhi torsi;
E nulla vidi, e ritorsili avanti 8
Dritti nel lume della dolce guida,
Che sorridendo ardea negli occhi santi.
Non ti maravigliar perch' io sorrida, 9
Mi disse, appresso 'l tuo pueril coto,
Poi sopra 'l vero ancor lo piè non fida,
Ma te rivolve, come suole, a voto: 10
Vere sustanzie son ciò che tu vedi,
Qui relegate per manco di voto.
Però parla con esse, ed odi e credi, 11
Chè la verace luce che le appaga,
Da sè non lascia lor torcer li piedi.
Ed io all' ombra, che parea più vaga 12
Di ragionar, drizzaimi, e cominciai,
Quasi com' uom cui troppa voglia smaga:
O ben creato spirito, che a' rai 13
Di vita eterna la dolcezza senti,
Che non gustata non s' intende mai.
Grazïoso mi fia. se mi contenti 14
Del nome tuo, e della vostra sorte;
Ond' ella pronta, e con occhi ridenti:
La nostra carità non serra porte 15
A giusta voglia, se non come quella,
Che vuol simile a se tutta sua corte.
Io fui nel mondo vergine sorella: 16
E se la mente tua ben si riguarda,
Non mi ti celerà l' esser più bella.

Prêtes à me parler je vis des faces telles, 6
Et tombai dans l'erreur opposée à son tour
A celle qui mut l'homme et la source à l'amour.
Au moment où mon œil soudain les envisage, 7
Je crois qu'en un miroir est une humaine image ;
Je me tourne cherchant à qui ce groupe tient,
Et nul ne m'apparaît : mon œil alors revient, 8
Et marche droit à l'œil de mon guide fidèle,
Qui dans sa sainte orbite en riant étincelle.
« Ne t'émerveille point si tu vois mon souris 9
« Quand je songe, » dit-elle « à tes pensers puérils ;
« Ton pied ne pose point encor sur le solide,
« Mais il te fait glisser comme on fait dans le vide. 10
« Ce que tu vois sont corps, corps réels, sous tes yeux,
« Et rélégués ici pour manquement de voeux.
« Courage, parle-leur, écoute, et que tu croie, 11
« Car l'éclat-vérité, qui les ouvre à la joie,
« Se refuse à vouloir de lui les séparer ».
Je vise alors l'esprit qui semblait désirer 12
De discourir, je vais à sa sollicitude
Et tel un homme ému par trop de promptitude:
« — Esprit heureux créé, dis-je, qui des rayons 13
« De l'éternelle vie, en savoures les dons,
« Dons mal appréciés de qui n'a pu s'y plaire,
« Sois gracieux assez jusqu'à me satisfaire 14
« Sur ton nom ; dis-le moi, dis quel fut ton état ? »
« À ces mots, il répond, l'œil riant, beau d'éclat:
« Notre amour n'a jamais refusé notre porte 15
« A tout juste désir, puis en tout se comporte
« Tel celui qui semblable à lui veut tout son chœur.
« Au monde des humains je fus et vierge et sœur ; 16
« Si ton œil attentif cherche à me reconnaitre,
« Mon surcroît de beauté te trahira mon être.

Ma riconoscerai, ch' io son Piccarda, 17
Che, posta qui con questi altri beati,
Beata son nella spera più tarda.
Li nostri affetti, che solo infiammati 18
Son nel piacer dello Spirito Santo,
Letizian del suo ordine formati:
E questa sorte che par giù cotanto, 19
Però n' è data, perchè fur negletti
Li nostri voti, e vôti in alcun canto.
Ond' io a lei: Ne' mirabili aspetti 20
Vostri risplende non so che divino,
Che vi trasmuta da' primi concetti:
Però non fui a rimembrar festino; 21
Ma or m' ajuta ciò che tu mi dici:
Sì che 'l raffigurar m' è più latino.
Ma dimmi: Voi che siete qui felici, 22
Desiderate voi più alto loco,
Per più vedere, o per più farvi amici?
Con quell' altr' ombre pria sorrise un poco, 23
Da indi mi rispose tanto lieta,
Ch' arder parea d' amor nel primo foco:
Frate, la nostra volontà quïeta 24
Virtù di carità, che fa volerne
Sol quel ch' avemo, e d' altro non ci asseta.
Se disiassimo esser più superne, 25
Foran discordi gli nostri disiri
Dal voler di Colui, che qui ne cerne:
Che vedrai non capere in questi giri, 26
S' essere in caritate è qui necesse,
E se la sua natura ben rimiri;
Anzi è formale ad esto beato esse 27
Tenersi dentro alla divina voglia,
Perch' una fansi nostre voglie stesse.

« Vois en moi Piccarda ; je la suis, je la fus. 17
« Partageant ce séjour avec ce peu d'élus.
« Je suis heureuse ici dans la plus lente sphère.
« Nos cœurs affectueux, que l'Esprit saint éclaire, 18
« Enflamme, ne font rien que sous son bon plaisir,
« Tressaillant d'allegresse en suivant son désir ;
« Et ce sort, qui parait peu digne en apparence, 19
« Nous échoit pour punir en nous la négligence
« De nos vœux demeurés vides de pleins effets.
Et je lui répondis : — « Sur vos célestes traits, 20
« Je ne puis m'expliquer quel sublime y rayonne,
« Qui vous transforme en moi toute votre personne ;
« Et c'est ce qui m'a fait si lent mon souvenir ; 21
« Mais ce que tu m'as dit me le vient rajeunir ;
« Et voir en moi tes traits me devient plus facile.
« Mais vous qui de bonheur vivez en cet asile, 22
« Parle, desirez-vous un plus suprême lieu
« Pour mieux voir, ou plutôt vous aimer plus en Dieu ? »
Au souris de ses sœurs son doux rire se mêle ; 23
Puis elle me répond toute joyeuse, et telle
Que d'un premier amour elle semblait brûler :
« Frère, une charité vive en nous sait régler 24
« Nos vouloirs, et nous rend seulement désirable
« Ce que nous possédons sans désir préférable.
« Si nous cherchions plus haut notre félicité, 25
« Nos désirs ne seraient qu'une indocilité
« Aux vouloirs de celui qui nous mit dans ces sphères ;
« Ce qui ne saurait être ici dans ces lumières, 26
« Si force est à l'amour ici s'harmonier,
« Et si tu sais au juste en soi l'apprécier.
« Ainsi donc pour fixer cette heureuse existence, 27
« Vouloir en Dieu, voilà son principe d'essence,
« Car nos désirs en un se résument en lui.

Sì che come noi sem di soglia in soglia 28
Per questo regno, a tutto 'l regno piace,
Com' allo Re, ch' a suo voler ne 'nvoglia:
In la sua volontade è nostra pace: 29
Ella è quel mare, al qual tutto si muove
Ciò, ch' ella cria, e che Natura face.
Chiaro mi fu allor, com' ogni dove 30
In Cielo è Paradiso, *et si* la grazia
Del Sommo Ben d' un modo non vi piove.
Ma sì com' egli avvien, s' un cibo sazia, 31
E d' un altro rimane ancor la gola,
Che quel si chiere, e di quel si ringrazia,
Così fec' io con atto e con parola 32
Per apprender da lei qual fu la tela,
Onde non trasse insino al co' la spola.
Perfetta vita ed alto merto inciela 33
Donna più su, mi disse, alla cui norma
Nel vostro mondo giù si veste, e vela;
Perchè 'nfino al morir si vegghi e dorma 34
Con quello Sposo, ch' ogni voto accetta
Che caritate a suo piacer conforma.
Dal mondo, per seguirla, giovinetta 35
Fuggimmi, e nel su' abito mi chiusi,
E promisi la via della sua setta.
Uomini poi a mal, più ch' a bene, usi 36
Fuor mi rapiron della dolce chiostra:
Dio lo si sa qual poi mia vita fusi.
E quest' altro splendor, che ti si mostra 37
Dalla mia destra parte, e che s' accende
Di tutto 'l lume della spera nostra,
Ciò, ch' io dico di me, di sè intende: 38
Sorella fu, e così le fu tolta
Di capo l' ombra delle sacre bende.

« Telles donc qu'on nous voit en cet empire-ci. 28
« De cercle en cercle ainsi nous charmons tout l'empire.
« Et son roi qui s'interne en nous, veut et désire.
« Notre paix est pour nous dans son vouloir qui veut; 29
« Il est la vaste mer où librement se meut
« Tout ce qu'a fait son bras et poli la nature. »
Je vis alors qu'au ciel, et j'ai pu le conclure, 30
Tout point est paradis, bien qu'inégalité
Dispense la faveur de la Toute-bonté.
Mais ainsi qu'il advient, quand un mets rassasie, 31
Que d'un second encor reste la fantaisie,
Qu'on repousse celui dont on n'a pas fait choix;
Ainsi je fis alors du geste et de la voix, 32
Voulant savoir pourquoi la toile non finie
Vit rester en chemin la navette engourdie.
« Une femme » dit-elle « et grande de vertus, 33
« Trône en des cieux plus hauts; là-bas sur ses statuts
« On se vêt, on se voile, au terrestre hémisphère,
« Pour dormir et veiller jusqu'à l'heure dernière 34
« Avec le digne époux accueillant tous les vœux,
« Que la charité règle à ses désirs pieux.
« Jeune encor, pour l'aimer, d'un monde fait pour plaire 35
« J'ai fui, me renfermant sous la robe sévère;
« A ses lois je jurai longue fidélité;
« Puis tel et tel au mal, bien plus qu'au bien, porté, 36
« De ce cloître chéri, malgré moi, m'a ravie;
« Puis, puis Dieu sait quel fut le reste de ma vie.
« Et cette autre splendeur qui là, du côté droit, 37
« Étincelle à tes yeux et s'enflamme et s'accroit
« De tout le lumineux de notre belle sphère,
« Son histoire c'est moi: je n'ai pas dû m'en taire: 38
« Sœur, jadis, comme à moi, la force a profané
« L'ombre du bandeau saint dont son front fut orné.

Ma poi che pur al mondo fu rivolta 39
Contra suo grado, e contra buona usanza,
Non fu dal vel del cor giammai disciolta.
Quest' è la luce della gran Gostanza, 40
Che del secondo vento di Soave
Generò 'l terzo, e l' ultima possanza.
Così parlommi: e poi cominciò *Ave*, 41
Maria, cantando, e cantando vanío,
Come per acqua cupa cosa grave.
La vista mia, che tanto la seguio, 42
Quanto possibil fu, poi che la perse,
Volsesi al segno di maggior disio,
Ed a Beatrice tutta si converse: 43
Ma quella folgorò nello mio sguardo
Sì, che da prima il viso nol sofferse:
E ciò mi fece a dimandar più tardo. 44

CANTO IV.

Intra duo cibi distanti, e moventi 1
D' un modo, prima si morria di fame,
Che liber' uomo l' un recasse a' denti.
Sì si starebbe un agno intra duo brame 2
Di fieri lupi, igualmente temendo:
Sì si starebbe un cane intra duo dame.
Per che s' io mi tacea, me non riprendo, 3
Dalli miei dubbi d' un modo sospinto,
Poich' era necessario, nè commendo.
Io mi tacea: ma 'l mio disir dipinto 4
M' era nel viso, e 'l dimandar con ello
Più caldo assai, che per parlar distinto.

« Quand dans le monde on l'eut de nouveau ramenée, 39
« Et contre ses désirs à l'hymen entraînée,
« Son cœur resta fidèle au froc qu'elle adorait.
« Dans l'astre ici présent Constance t'apparait, 40
« Dont un troisième orgueil de directe naissance
« De la Souabe en lui vit finir la puissance. »
Ainsi m'a-t-elle dit, et soudain entonnant 41
Ave Maria, chante et fuit en émourant :
Telle à travers l'eau terne une pesante masse.
Mon avide regard insiste sur sa trace, 42
La suit autant qu'il peut, puis, enfin, la perdant,
Revole vers le but de son désir ardent,
Se concentre en entier sur Béatrix entière ; 43
Mais elle de son œil foudroya ma paupière,
Telle qu'au prime abord j'en redoutai l'éclair.
Et ceci me rendit plus timide à parler. 44

CHANT IV.

Entre deux mets égaux en distance, en attraits, 1
Tel libre expirerait de la faim homicide
Avant de mordre à l'un ou l'autre de ces mets.
De même, entre deux loups, l'agneau faible et timide 2
Redouterait et l'un et l'autre également ;
Et tel entre deux daims serait un chien avide.
Me taire ne pouvait m'inculper nullement, 3
Deux doutes me tenant en un double esclavage ;
Ni ne peut me louer si c'était forcément.
J'étais silencieux, mais mon parlant visage 4
Exprimait mes désirs, mon vouloir actuel.
Plus chaudement encor qu'un clair et vif langage.

Fessi Beatrice, qual fe' Daniello, 5
Nabuccodonosor levando d'ira,
Che l'avea fatto ingiustamente fello;
E disse: Io veggio ben come ti tira 6
Uno ed altro disio, sì che tua cura
Se stessa lega sì, che fuor non spira.
Tu argomenti: Se 'l buon voler dura, 7
La violenza altrui per qual ragione
Di meritarmi scema la misura?
Ancor di dubitar ti dà cagione 8
Parer tornarsi l'anime alle stelle,
Secondo la sentenza di Platone.
Queste son le quistion, che nel tuo velle 9
Pontano igualemente; e però pria
Tratterò quella, che più ha di felle.
De' Serafin colui, che più s'india, 10
Moisè, Samuello, e quel Giovanni,
Qual prender vogli, io dico, non Maria,
Non hanno in altro Cielo i loro scanni, 11
Che quelli spirti, che mo' t'appariro,
Nè hanno all'esser lor più o meno anni;
Ma tutti fanno bello il primo giro, 12
E differentemente han dolce vita,
Per sentir più o men l'eterno spiro.
Qui si mostraron, non perchè sortita 13
Sia questa spera lor, ma per far segno
Della celestïal, ch'han men salita.
Così parlar conviensi al vostro ingegno, 14
Perocchè solo da sensato apprende
Ciò, che fa poscia d'intelletto degno.
Per questo la Scrittura condescende 15
A nostra facultate, e piedi e mano
Attribuisce a Dio, ed altro intende:

Béatrix fit pour moi ce que fit Daniel, 5
Quand du roi d'Assyrie il calma le délire
Qui le fit sans raison injustement cruel,
Et me dit: « Je t'entends, d'ici, de là te tire 6
« Un désir, puis un autre, et l'indécis te tient,
« T'enchaine, tel que rien hors de toi ne transpire.
« Tu dis: si mon vouloir bon, ferme se maintient, 7
« Qui croira que d'autrui pourrait la violence
« Diminuer le prix que mon mérite obtient?
« Un autre doute fait que ta raison balance, 8
« L'âme, crois-tu, remonte au ciel, son gisement,
« Ainsi qu'en ses écrits le docte Platon pense.
« Tel est le double fait qui point visiblement 9
» Dans ta volonté libre, et par suprématie
« Je combattrai d'abord le plus envenimant.
Prends dans les Séraphins la plus divine vie, 10
« Moïse, Samuel, et des Jean l'un des deux,
« Il n'importe lequel, j'y joins encor Marie.
« Ils n'ont sous d'autres cieux un trône exprès pour eux, 11
« Eux et ceux dont tu vois en ces lieux la présence,
« Ni ne vivent des ans ou plus ou moins nombreux.
« Tous du premier giron font la magnificence; 12
« Et ce qui dans leur vie admet différents cas,
« C'est de sentir plus, moins, la divine influence.
« Tu les trouves ici; s'ils y sont, ce n'est pas 13
« Que ce lieu leur échut, mais leur présence indique
« Que du cercle des cieux c'est l'ordre le plus bas.
« C'est ainsi qu'à votre âme il faut que l'on s'explique; 14
« Car elle apprend d'abord par les sens seulement,
« Ce qu'elle élève ensuite à sa métaphysique.
« C'est pourquoi complaisante à votre entendement 15
« L'Écriture a fait Dieu selon notre nature:
« Mais en elle l'esprit parle bien autrement.

E santa Chiesa con aspetto umano
Gabbriele e Michel vi rappresenta,
E l'altro, che Tobia rifece sano.
Quel, che Timeo dell'anima argomenta,
Non è simile a ciò, che qui si vede,
Perocchè, come dice, par che senta.
Dice, che l'alma alla sua stella riede,
Credendo quella quindi esser decisa,
Quando Natura per forma la diede.
E forse sua sentenzia è d'altra guisa,
Che la voce non suona, ed esser puote
Con intenzion da non esser derisa.
S'egl'intende tornare a queste ruote
L'onor della 'nfluenza e 'l biasmo, forse
In alcun vero suo arco percuote.
Questo principio male inteso torse
Già tutto 'l mondo quasi, sì che Giove,
Mercurio e Marte a nominar trascorse.
L'altra dubitazion, che ti commuove,
Ha men velen, perocchè sua malizia
Non ti potria menar da me altrove.
Parere ingiusta la nostra giustizia
Negli occhi de' mortali è argomento
Di Fede, e non d'eretica nequizia.
Ma perchè puote vostro accorgimento
Ben penetrare a questa veritate,
Come disiri, ti farò contento.
Se violenza è quando quel, che pate,
Niente conferisce a quel, che sforza,
Non fur quest'alme per essa scusate;
Chè volontà, se non vuol, non s'ammorza.
Ma fa come Natura face in foco,
Se mille volte violenza il torza:

« Et sainte Église accorde une humaine figure 16
« A Gabriel, Michel, l'autre du firmament,
« De qui Tobie obtint sa merveilleuse cure.
« Timée a fait sur l'âme un beau raisonnement; 17
« Mais ce qu'on voit ici du tout au tout diffère,
« Car son dire me semble être son sentiment.
« L'âme, nous a-t-il dit, remonte dans sa sphère, 18
« Car il croit que du ciel elle a fui la hauteur,
« Quand nature ici-bas l'unit à la matière.
« Son sentiment, peut-être, a-t-il autre couleur, 19
« Que n'est le son du mot, chose fort admissible,
« Sans devoir provoquer le rire du railleur.
« S'il croit que de ces feux l'influence est possible, 20
« Soit en bien soit en mal, son arc plus assuré
« Battrait quelque peu vrai dans l'orbe de la cible.
« Ce point entendu mal a, jadis, engendré 21
« Tout un chaos d'erreurs, d'où vint à l'existence
« Jupiter, Mars, Mercure avec eux révéré.
« L'autre doute qui tient ton âme en hésitance, 22
« A beaucoup moins de fiel, car sa malignité
« En s'éloignant de moi reste morte influence.
« Mais qu'être juste aux yeux de notre humanité 23
« Leur paraisse être injuste est un croire sincère,
« Et qui n'emprunte rien de l'hérèticité.
« Mais comme de ces mots le vrai qu'on peut abstraire 24
« Sera conçu très-bien de ta sagacité,
« Je me rends à tes vœux et vais les satisfaire.
« Si violence a lieu quand le persécuté 25
« Ne cède rien au gré du fort qui violente,
« Force n'est point excuse à leur fragilité
« Car vouloir qui tient bon n'est froid, quand on le tente, 26
« Mais fait ce que nature opère dans le feu :
« Torturé mille fois, il remonte, il s'augmente.

Perchè s' ella si piega assai o poco, 27
Segue la forza; e così queste fero,
Potendo ritornare al santo loco.
Se fosse stato il lor volere intero, 28
Come tenne Lorenzo in su la grada,
E fece Muzio alla sua man severo,
Così l' avria ripinte per la strada, 29
Ond' eran tratte, come furo sciolte:
Ma così salda voglia è troppo rada.
E per queste parole, se ricolte 30
L' hai come dei, è l' argomento casso,
Che t' avria fatto noia ancor più volte.
Ma or ti s' attraversa un altro passo 31
Dinanzi agli occhi tal, che per te stesso
Non n' usciresti, pria saresti lasso.
Io t' ho per certo nella mente messo, 32
Ch' alma beata non poria mentire,
Perocchè sempre al primo Vero è presso.
E poi potesti da Piccarda udire, 33
Che l' affezion del vel Gostanza tenne,
Sì ch' ella par qui meco contraddire.
Molte fiate già, frate, adivenne, 34
Che per fuggir periglio contro a grato
Si fe' di quel, che far non si convenne.
Come Almeone, che di ciò pregato 35
Dal padre suo, la propria madre spense,
Per non perder pietà si fe' spietato.
A questo punto voglio, che tu pense 36
Che la forza al voler si mischia, e fanno
Sì, che scusar non si possan l' offense.
Voglia assoluta non consente al danno 37
Ma consentevi in tanto, in quanto teme,
Se si ritrae, cadere in più affanno.

« Mais si la volonté se plie assez ou peu, 27
« La force la remorque, et ce fut là leur faire,
« Libres de retourner l'une et l'autre au saint lieu.
« Mais si leur volonté se fut tenue entière, 28
« Ainsi que sur le gril Laurent a résisté,
« Ou tel que pour sa main Mucius fut sévère,
« Sans doute elle les eut, à peine en liberté, 29
« Remises au sentier où faillit leur faiblesse :
« Mais rare est de nos jours si forte volonté.
« Ces mots, ce peu de mots saisis dans leur justesse, 30
« Tout ton raisonnement se trouve coulé bas,
« Lui qui, plus d'une fois, eut ému ta tristesse.
« Un autre obstacle vient embarrasser tes pas ; 31
« Tu le vois, contre lui ta force serait vaine ;
« Avant d'en triompher tu te sentirais las.
« J'ai, dans ton âme, inscrit, comme chose certaine, 32
« Qu'un esprit bienheureux ne savait point mentir,
« Car verité première à ses côtés l'enchaine.
« Et puis de Piccarda tu pus jadis ouïr, 33
« Qu'à son voile Constance eut un amour sincère,
« Et tel que son aveu semble m'anéantir.
« Maintes et maintes fois le cas advient, mon frère, 34
« Que pour fuir un péril on fait d'un cœur de fiel
« Ce qu'on ne devait point, ce qu'on ne pouvait faire.
« Ainsi, pour obéir à l'ordre paternel, 35
« Alcméon de sa main assassina sa mère,
« Et pour rester bon fils il devint criminel.
« Insiste sur ce point, obéis, considère, 36
« Et dis : si le vouloir à la force s'unit
« La faute n'aura plus d'excuse nécessaire.
« Le vouloir absolu résiste, contredit, 37
« Mais il consent en tant, que si l'âme obsédée
« Craint de tomber d'un mal en un mal plus maudit.

Però quando Piccarda quello spreme, 38
Della voglia assoluta intende, ed io
Dell' altra, sì che ver diciamo insieme.
Cotal fu l' ondeggiar del santo rio, 39
Ch' uscì del Fonte, ond' ogni ver deriva;
Tal pose in pace uno ed altro disio.
O amanza del primo amante, o diva, 40
Diss' io appresso, il cui parlar m' inonda
E scalda sì, che più e più m' avviva;
Non è l' affezion mia tanto profonda, 41
Che basti a render voi grazia per grazia;
Ma Quei, che vede e puote, a ciò risponda.
Io veggio ben, che giammai non si sazia 42
Nostro 'ntelletto, se 'l Ver non lo illustra,
Di fuor dal qual nessun vero si spazia.
Posasi in esso, come fera in lustra, 43
Tosto che giunto l' ha; e giunger puollo:
Se non, ciascun disio sarebbe *frustra*.
Nasce per quello a guisa di rampollo 44
Appiè del vero il dubbio; ed è Natura,
Ch' al sommo pinge noi di collo in collo.
Questo m' invita, questo m' assicura 45
Con riverenza, Donna, a dimandarvi
D' un' altra verità, che m' è oscura.
Io vo' saper, se l' uom può satisfarvi 46
A' voti manchi sì con altri beni,
Ch' alla vostra stadera non sien parvi.
Beatrice mi guardò con gli occhi pieni 47
Di faville d' amor, con sì divini,
Che, vinta mia virtù, diedi le reni,
E quasi mi perdei con gli occhi chini. 48

« Mais lorsque Piccarda pressure son idée,
« Elle entend l'absolue en fait de volonté,
« Moi l'autre, et la raison en nous deux est fondée.
Telle du saint torrent la douce majesté,
S'épandant de la source où tout vrai prend sa pente,
Ainsi calma mon cœur doublement agité.
« O du premier amant tendre et divine amante, »
Ai-je dit, « toi qui sais raviver ma tiédeur,
« M'échauffer, m'inonder de ta voix éloquente,
« Non, mon effusion, quoique profonde ardeur,
« Ne l'est assez pour rendre à toi grâce pour grâce ;
« Mais qui sait et qui peut déliera mon cœur.
« L'intellect, je le vois, non, jamais ne se lasse,
« Tant que la Verité n'y jette pas ses feux,
« Elle, en dehors de qui nul vrai n'est dans l'espace.
« Et semblable à la fauve en son lit caverneux,
« Y campe s'il la tient, le peut quoique subtile;
« Sinon chaque désir serait un songe creux.
« Le doute au pied du vrai nait, croit, scion docile,
« Puis, effet naturel, on se trouve emporté
« De sommet en sommet jusques au chef de file.
« Ceci m'est une invite, une sécurité,
« Qui me fait m'enquérir en toute révérence,
« Donna, d'un second point qui m'est obscurité:
« Les cieux acceptent-ils qu'avec eux on compense;
« Pour des vœux ébréchés recevraient-ils un don,
« Égal en pesanteur, pesé dans leur balance ? »
Béatrix me sourit belle d'un vif rayon,
Étincelle d'amour, rayon du feu suprême,
Ma vertu succomba, je tournai le talon,
Je baissai l'œil, et crus n'être plus à moi-même.

CANTO V.

S' io ti fiammeggio nel caldo d' amore 1
Di là dal modo, che 'n terra si vede,
Sì che degli occhi tuoi vinco 'l valore,
Non ti maravigliar; che ciò procede 2
Da perfetto veder, che come apprende,
Così nel bene appreso muove 'l piede.
Io veggio ben sì come già risplende 3
Nello 'ntelletto tuo l' eterna luce,
Che vista sola sempre amore accende.
E s' altra cosa vostro amor seduce, 4
Non è se non di quella alcun vestigio
Mal conosciuto, che quivi traluce.
Tu vuoi saper se con altro servigio 5
Per manco voto si può render tanto,
Che l' anima sicuri di litigio:
Sì cominciò Beatrice questo canto; 6
E sì com' uom, che suo parlar non spezza,
Continuò così 'l processo santo.
Lo maggior don, che Dio per sua larghezza 7
Fesse creando, ed alla sua bontade
Più conformato, e quel ch' ei più apprezza,
Fu della volontà la libertate, 8
Di che le creature intelligenti
E tutte e sole furo, e son dotate.
Or ti parrà, se tu quinci argomenti, 9
L' alto valor del voto, s' è sì fatto,
Che Dio consenta, quando tu consenti:
Chè, nel fermar tra Dio e l' uomo il patto, 10
Vittima fassi di questo tesoro,
Tal, qual io dico, e fassi col su' atto.

CHANT V.

« Si je me transfigure en mon ardent amour, 1
« Effaçant tous les feux du terrestre séjour,
« Et si mon œil du tien domine la puissance,
« Ne t'émerveille point, car c'est la conséquence 2
« De l'aspect du parfait qui, tel il a senti,
« Tel il suit le rayon du vrai qu'il a saisi.
« Oui, j'aperçois déjà combien elle étincelle, 3
« Et resplendit en toi la lueur éternelle.
« Se montrer lui suffit, son charme sait dompter;
« Et si quelqu'autre objet vient vous la supplanter, 4
« Qu'est-il, sinon l'empreinte, assez faible connue,
« De l'éclair que ce ciel manifeste à ta vue ?
« Un mérite quelconque aurait-il la vertu 5
« De compenser un vœu brisé, demandes-tu,
« Et rendre devant Dieu notre âme irréprochable ? »
Béatrix en ce chant fit un début semblable, 6
Et, tel un orateur au fil de son discours,
Du plaidoyer sacré continua le cours.
« Le plus grand don que Dieu, dans sa munificence, 7
« Fit comme créateur, don à son excellence
« Le plus harmonié, don de sublimité,
« Fut de l'humain vouloir la pleine liberté, 8
« Que l'être intelligent, sa ressemblante image,
« Pour lui seul, pour ses fils, reçut en apanage.
« Or, si dès ce début tu vas argumentant, 9
« Tu verras ce que vaut un vœu, s'il est constant,
« Que Dieu consente en haut, quand tu consens toi-même.
« Car quand on scelle un pacte avec l'Être suprême, 10
« On victime le bien que je vous ai cité,
« Et ce fait, est un fait de spontanéité.

Dunque che render puossi per ristoro? 11
Se credi bene usar quel, ch' hai offerto.
Di mal tolletto vuoi far buon lavoro.
Tu se' omai del maggior punto certo: 12
Ma perchè santa Chiesa in ciò dispensa,
Che par contro lo ver, ch' io t' ho scoverto,
Convienti ancor sedere un poco a mensa, 13
Perocchè 'l cibo rigido, ch' hai preso
Richiede ancora aiuto a tua dispensa.
Apri la mente a quel ch' io ti paleso, 14
E fermalvi dentro; che non fa scïenza
Senza lo ritenere avere inteso.
Due cose si convengono all' essenza 15
Di questo sacrificio: l' una è quella,
Di che si fà; l' altra è la convenenza.
Quest' ultima giammai non si cancella, 16
Se non servata, ed intorno di lei
Sì preciso di sopra si favella:
Però necessitato fu agli Ebrei 17
Pur l' offerere, ancor che alcuna offerta
Si permutasse, come saper dei.
L' altra, che per materia t' è aperta, 18
Puote bene esser tal, che non si falla,
Se con altra materia si converta.
Ma non trasmuti carco alla sua spalla 19
Per suo arbitrio alcun, senza la volta
E della chiave bianca, e della gialla:
Ed ogni permutanza credi stolta. 20
Se la cosa dimessa in la sorpresa,
Come 'l quattro nel sei, non è raccolta.
Però qualunque cosa tanto pesa 21
Per suo valor, che tragga ogni bilancia.
Satisfar non si può con altra spesa.

« Mais que rendras-tu donc en retirant ton gage ? 11
« Si tu crois placer mieux l'objet de ton hommage,
« C'est transformer un vol en légitime gain.
« Sur ce point capital tu n'es plus incertain. 12
« Mais comme sainte Église offre, ici, sa dispense,
« Semblant heurter le vrai d'où jaillit l'évidence,
« Quelque plus à ma table il te faut tenir pied ; 13
» Car cette fête crue où je t'ai convié,
« Veut d'autres excitants pour être digérée.
« Écoute, et tiens en toi ma leçon concentrée ; 14
« Qu'elle y descende bien, car ne fait pas savoir
« Ouïr sans contenir en notre réservoir.
« C'est d'un double concours que résulte l'essence 15
« Du sacrifice; il fait toute sa consistance ;
« D'abord l'objet voué, puis la formalité ;
« Celle-ci reste toute indélébilité, 16
« Si la foi n'est gardée, et sur cette matière
« Clair et net je t'ai dit plus haut mon âme entière.
« Force fut aux Hébreux d'accomplir un vœu fait, 17
« Bien qu'ils pussent parfois au primitif objet
« Substituer, ainsi qu'on a dû t'en instruire.
« L'objet matériel dont je viens de te dire, 18
« Pourrait bien être tel que nul ne faillirait,
« Quand en tout autre objet on le convertirait.
« Mais que nul à son gré n'échange à son épaule 19
« Le poids qu'il a chargé, sans que n'aient fait leur rôle
« Les deux puissantes clefs blanc et jaune métal:
« Et crois qu'un changement, quel qu'il soit, est un mal, 20
« Si la chose au rebut, sur la chose adoptée,
« Comme quatre est en six, ne se trouvait entée.
« Le prix hausse-t-il tant la valeur du cadeau 21
« Qu'il fasse trébucher n'importe quel plateau :
« Point de compensateur en chose telle, ou telle.

Non prendano i mortali il voto a ciancia: 22
Siate fedeli, ed a ciò far non bieci,
Come fu' Jephte alla sua prima mancia;
Cui più si convenìa dicer: Mal feci, 23
Che servando far peggio; e così stolto
Ritrovar puoi lo gran Duca de' Greci,
Onde pianse Ifigenia il suo bel volto, 24
E fe' pianger di sè e i folli, e i savi,
Ch' udir parlar di così fatto colto.
Siate, Cristiani, a muovervi più gravi: 25
Non siate come penna ad ogni vento,
E non crediate, ch' ogni acqua vi lavi.
Avete 'l vecchio e 'l nuovo Testamento, 26
E 'l Pastor della Chiesa, che vi guida:
Questo vi basti a vostro salvamento.
Se mala cupidigia altro vi grida, 27
Uomini siate, e non pecore matte,
Sì che 'l Giudeo tra voi di voi non rida.
Non fate come agnel, che lascia il latte 28
Della sua madre, e semplice e lascivo
Seco medesmo a suo piacer combatte. —
Così Beatrice a me, com' io lo scrivo: 29
Poi si rivolse tutta disiante
A quella parte, ove 'l mondo è più vivo.
Lo suo tacere, e 'l tramutar sembiante 30
Poser silenzio al mio cupido ingegno,
Che già nuove quistioni avea davante:
E sì come saetta, che nel segno 31
Percuote pria che sia la corda queta.
Così corremmo nel secondo regno.
Quivi la Donna mia vid' io sì lieta. 32
Come nel lume di quel Ciel si mise,
Che più lucente se ne fe' il pianeta.

« Mortel, ne pense point qu'un vœu soit bagatelle: 22
« Tiens ta foi, mais n'agis pas précipitamment,
« Tel que Jephté vainqueur jette à Dieu son serment.
« Avouer son erreur était plus raisonnable, 23
« Que tenir sa parole en se rendant coupable:
« Le roi d'Argos faillit par un égal excès;
« Iphigénie en pleurs regretta ses attraits, 24
« Et fit pleurer sur elle et les fous et le sage,
« Au douloureux récit du paternel outrage.
« Chrétiens, à vous mouvoir montrez-nous plus de sens; 25
« Ne soyez pas la plume abandonnée aux vents;
« Toute eau, sachez-le bien, n'ôte pas la souillure.
« Vous avez la nouvelle, et la vieille Écriture, 26
« L'Église et son Pasteur, colonne qui vous luit,
« Et qui seule, et qui droit au salut vous conduit.
« Si de malins désirs travaillent vos pensées, 27
« Restez hommes, et non des brutes insensées,
« Si vous n'aimez des Juifs devenir le hochet.
« N'imitez point l'agneau qui, dédaignant le lait, 28
« S'éloigne de sa mère, et qui, simple et folâtre,
« Ne cherche qu'à son gré contre soi de combattre. »
Béatrix avait dit ainsi que je l'écris; 29
Puis volta du côté des célestes parvis,
Où la sphère brillait lueur plus vive éclose.
Son mutisme, l'éclat de sa métamorphose, 30
Commanda le silence à mon avidité,
Qui déjà haletait une autre vérité.
Et telle qu'une flèche au but frappe sifflante, 31
Quand la corde de l'arc résonne encor tremblante,
Rapides nous montons dans le deuxième ciel.
Là ma Donna vêtit un rayonnement tel, 32
Qu'en pénétrant au sein de la brûlante sphère,
La planète en brilla d'un surcroît de lumière.

E se la stella si cambiò e rise, 33
Qual mi fec' io, che pur di mia natura
Trasmutabile son per tutte guise!
Come in peschiera, ch'è tranquilla e pura, 34
Traggono i pesci a ciò, che vien di fuori,
Per modo, che lo stimin lor pastura:
Sì vid' io ben più di mille splendori 35
Trarsi ver noi, ed in ciascun s'udìa:
Ecco chi crescerà li nostri amori;
E sì come ciascuno a noi venìa, 36
Vedeasi l'ombra piena di letizia
Nel folgor chiaro, che di lei uscía.
Pensa, Lettor, se quel, che qui s'inizia, 37
Non procedesse, come tu avresti
Di più savere angosciosa carizia;
E per te vederai, come da questi 38
M'era in disio d'udir lor condizioni,
Sì come agli occhi mi fur manifesti.
O bene nato, a cui veder li troni 39
Del trionfo eternal concede grazia,
Prima che la milizia s'abbandoni;
Del lume, che per tutto 'l Ciel si spazia, 40
Noi semo accesi: e però se disii
Da noi chiarirti, a tuo piacer ti sazia.
Così da un di quelli spirti pii 41
Detto mi fu, e da Beatrice: Di' di'
Sicuramente, e credi come a Dii.
Io veggio ben, sì come tu t'annidi 42
Nel proprio lume, e che dagli occhi il traggi,
Perch'ei corrusca, sì come tu ridi:
Ma non so chi tu se', nè perchè aggi. 43
Anima degna, il grado della spera,
Che si vela ai mortai con gli altrui raggi.

Et si l'astre joyeux rit en se transformant, 33
Que ne devins-je point, moi, par tempérament,
En plus d'une façon qui me connais mobile !
Tel, en un réservoir, au flot pur et tranquille, 34
Vers un fétu lancé le poisson confiant
Court en foule à l'appât qu'il croit un mets friand.
Telles force splendeurs à milliers s'avancèrent ; 35
Je les vis ; l'une à l'autre elles se révélèrent :
— « Vois qui de nos amours accroîtra les ferveurs ! »
Et comme autour de nous se groupaient ces lueurs, 36
Leur âme s'y voyait, souriant luminaire,
Flots de feux émanés du centre de chaque aire.
— « Si je tronquais ici mon discours suspendu, 37
« Lecteur, songes y bien, quel te trouverais-tu ?
« Désir intempéré de boire à la science !
« Et tu ressentiras ma vive impatience, 38
« Brûlant d'interroger leur ci-devant état,
« Du moment qu'à mes yeux apparut leur éclat.
« — « Heureux-né, contemplant, par un don de la grâce, 39
« Les trônes du triomphe éternel face-à-face,
« Quand tu milite encor là-bas sous ton drapeau;
« L'astre qui dans le ciel allume tout flambeau, 40
« Luit sur nous ; si tu veux plus encor qu'on t'éclaire
« Viens t'abreuver à nous, si l'onde peut t'en plaire. »
Ainsi m'interpellait un de ces saints esprits : 41
« Dis, dis, (m'a suggéré l'instante Béatrix),
« Ose, et les crois ainsi qu'à des Dieux on doit croire. »
— « Je te vois te cacher dans l'orbe de ta gloire, 42
« Drappé dans ton rayon qui jaillit de tes cils,
« Lumineux, éclatant, ainsi que tu souris ;
« Mais j'ignore ton nom, la cause originaire, 43
« Noble esprit, le pourquoi, de ton rang dans la sphère
« Qui revêt à nos yeux un emprunt de splendeur. »

Questo diss' io dritto alla lumiera, 44
Che pria m' avea parlato: ond' ella fessi
Lucente più assai di quel, ch' ell' era.
Sì come 'l Sol, che si cela egli stessi 45
Per troppa luce, quando il caldo ha rose
Le temperanze de' vapori spessi;
Per più letizia sì mi si nascose 46
Dentro al suo raggio la figura santa:
E così chiusa mi rispose
Nel modo. che 'l seguente Canto canta. 47

CANTO VI.

Poscia che Costantin l'aquila volse 1
Contra 'l corso del Ciel, che la seguío
Dietro all' antico che Lavinia tolse,
Cento e cent' anni e più l' uccel di Dio 2
Nello stremo d' Europa si ritenne,
Vicino a' monti, de' quai prima uscìo:
E sotto l' ombra delle sacre penne 3
Governò il mondo lì di mano in mano,
E sì cangiando in su la mia pervenne.
Cesare fui, e son Giustiniano, 4
Che, per voler del primo Amor ch' io sento,
D' entro alle leggi trassi il troppo e 'l vano:
E prima ch' io all' opra fossi attento, 5
Una natura in Cristo esser, non piue
Credeva, e di tal fede era contento.
Ma il benedetto Agabito. che fue 6
Sommo Pastore. alla Fede sincera
Mi dirizzò con le parole sue.

Telle mon apostrophe en fixant la lueur
Qui m'ayant prévenu me fixa la première,
Et la vis renforcer, renforcer sa lumière.
Tel à nos yeux Phébus se montre enveloppé
Dans l'éclat de ses feux, quand il a dissipé
Les couches de vapeurs, obscure et vaste nue;
Telle en signe de joie elle voile sa vue;
Rentre dans ses rayons son visage sacré;
Et s'enfermant profonde au centre, elle a narré,
Ce que le chant suivant chante en son étendue.

CHANT VI.

« Quand le grand Constantin contre le cours des cieux
« Fit rebrousser cet aigle au vol audacieux,
« Qu'entraîna sur ses pas l'époux de Lavinie,
« Sur le seuil de l'Europe, aux portes de l'Asie,
« Cent ans, et puis cent ans, et même plus encor,
« L'aigle de l'Éternel suspendit son essor:
« Près des monts d'où jadis il partit de son aire,
« Là sous l'abri sacré d'une aile tutélaire
« Il régit l'univers de main en main transmis,
« Jusqu'au jour où le sort à mon bras l'eut commis.
« Je fus César, ici tu vois en ma présence,
« Justinien, plein du Dieu dont j'eus l'intelligence,
« Je bannis de nos lois l'inutile, ou l'excès.
« Avant de préluder à mes premiers essais
« Je ne donnais au Christ qu'une seule nature.
« Cette foi me semblait et suffisante et pure;
« Mais ce fut Agapet qui, souverain pasteur,
« Vers une foi sincère achemina mon cœur.

Io gli credetti: e ciò, che suo dir era, 7
Veggio ora chiaro, sì come tu vedi
Ch' ogni contraddizione è falsa, e vera.
Tosto che con la Chiesa mossi i piedi, 8
A Dio per grazia piacque di spirarmi
L' alto lavoro, e tutto in lui mi diedi;
Ed al mio Bellisar commendai l' armi, 9
Cui la destra del Ciel fu sì congiunta,
Che segno fu, ch' io dovessi posarmi.
Or qui alla quistion prima s' appunta 10
La mia risposta; ma la condizione
Mi stringe a seguitare alcuna giunta,
Perchè tu veggi con quanta ragione 11
Si muove contra 'l sacrosanto segno.
E chi 'l s' appropria, e chi a lui s' oppone.
Vedi quanta virtù l' ha fatto degno 12
Di riverenza, e cominciò dall' ora,
Che Pallante morì per dargli regno.
Tu sai, ch' e' fece in Alba sua dimora 13
Per trecent' anni ed oltre, infino al fine.
Che tre a tre pugnar per lui ancora.
Sai quel, che fe' dal mal delle Sabine 14
Al dolor di Lucrezia in sette Regi.
Vincendo intorno le genti vicine.
Sai quel, che fe', portato dagli egregi 15
Romani incontro a Brenno, incontro a Pirro.
E contro agli altri Principi e collegi:
Onde Torquato, e Quinzio, che dal cirro 16
Negletto fu nomato, e Deci e Fabi
Ebber la fama, che volentier mirro.
Esso atterrò l' orgoglio degli Arábi. 17
Che diretro ad Annibale passaro
L' alpestre rocce, Po, di che tu labi.

« Je le crus, et vois vrai que je le devais croire. 7
« Aussi vrai que tu vois que la contradictoire
« Emporte en soi toujours erreur et vérité.
« Sujet nouveau de Rome alors dans sa bonté, 8
« Dieu daigna m'inspirer mon noble et grand ouvrage :
« Attentif à nos lois j'en formai l'assemblage.
« Bélisaire à l'armée en mon nom commanda; 9
« D'un appui généreux le ciel me seconda;
« Et son bras redouté soutenant ma puissance
« Je respirai la paix. Je crois avoir, je pense, 10
« Répondu, satisfait à ton pressant désir;
« Mais je dois en l'état plus avant t'éclaircir.
« Je poursuis: tu verras quelle étrange folie 11
« Agite autour de l'aigle, au sein de l'Italie,
« Tel et tel qui l'usurpe ou s'en fait l'oppresseur.
« Apprends de quels héros a surgi sa grandeur, 12
« Ce respect, cet effroi qu'en tous lieux il inspire.
« Pallante par sa mort en a fondé l'empire.
« Il a daté de lui; dans Albe, tu le sais, 13
« Il arrêta son vol : trois cents ans de succès,
« Et plus jusqu'à ce jour d'éclatante mémoire,
« Où deux triples guerriers s'en disputent la gloire; 14
« Les Sabines, Lucrèce, et ce concours d'exploits
« Quand Rome subjuguait cent états par sept rois.
« Tu les connais encor. Étendard redoutable 15
« A Brennus, à Pyrrhus il résiste indomptable,
« Il résiste à des rois par des rois défendus.
« Dès lors brilla Torquate, après lui Quintius, 16
Les Dèces fraternels, trois cents Fabiens encore,
« Grands noms qu'avec fierté je réveille et j'honore.
« Il terrassa l'Afrique et son chef orgueilleux, 17
« Dont l'audace s'ouvrit ces rochers sourcilleux,
« Ces Alpes d'où ton onde, ô noble Po, s'élance.

Sott' esso giovanetti trionfaro 18
Scipïone, e Pompeo, ed a quel colle,
Sotto 'l qual tu nascesti, parve amaro.
Poi presso al tempo, che tutto 'l Ciel volle 19
Ripor lo mondo a suo modo sereno,
Cesare per voler di Roma il tolle;
E quel, che fe' dal Varo insino al Reno, 20
Isara vide, ed Era, e vide Senna,
Ed ogni valle, onde 'l Rodano è pieno.
Quel che fe' poi, ch' egli uscì di Ravenna, 21
E saltò 'l Rubicon, fu di tal volo,
Che nol seguiteria lingua, nè penna.
In ver la Spagna rivolse lo stuolo, 22
Poi ver Durazzo; e Farsaglia percosse
Sì, ch' al Nil caldo si sentì del duolo:
Antandro e Simoenta, onde si mosse, 23
Rivide; e là, dov' Ettore si cuba,
E mal per Tolommeo poi si riscosse,
Da onde venne folgorando a Giuba: 24
Poi si rivolse nel vostro Occidente,
Dove sentia la Pompeiana tuba.
Di quel, che fe' col baiulo seguente, 25
Bruto con Cassio nell' inferno latra,
E Modona e Perugia fu dolente.
Piangene ancor la trista Cleopatra, 26
Che, fuggendoli innanzi, dal colubro
La morte prese subitana ed atra.
Con costui corse insino al lido rubro: 27
Con costui pose 'l mondo in tanta pace,
Che fu serrato a Giano il suo delubro.
Ma ciò, che 'l segno, che parlar mi face, 28
Fatto avea prima, e poi era fatturo
Per lo regno mortal, ch' a lui soggiace.

« Il a vu triompher dès leur adolescence 18
« Scipion et Pompée, et puis il attrista
« Ce mont où sous ses bois ton berceau s'abrita.
« Quand des cieux conjurés la sagesse profonde 19
« Sur soi-même voulut harmonier le monde,
« Jules arbora l'aigle à la voix des Romains.
« Que de succès du Var au Tibre des Germains! 20
« Ils les ont vus, l'Isère, et la Seine, et la Saône,
« Et ces Vals dont les eaux courent enfler le Rhône.
« Quels lauriers, quel essor ! Ravenne déserté, 21
« Le Rubicon franchi : son vol précipité
« Lasserait à le suivre et la voix, et le style.
« Ses bataillons ont vu l'Ibérique presqu'île 22
« Puis Durazzo ; ses coups, Pharsale les sentit,
« Et tels que jusqu'au Nil le deuil en retentit ;
« Antandre et Simoïs dont il déserta l'aire ; 23
« Et toi, du grand Hector ô couche funéraire,
« Il vous revit. Il part: le Nil s'humilia.
« Étincelant éclair il court frapper Juba ; 24
« Puis dans votre occident la trompette ameutante,
« Appelant ses rivaux, il court, il s'y présente.
« Ce qu'il fit quand Octave en saluait les airs 25
« Brutus et Cassius le frondent aux enfers ;
« Et Modène, et Pérouse en ont senti l'atteinte ;
« Et Cléopâtre encor en prolonge sa plainte ; 26
« Devant l'aigle elle a fui; son cœur arme son bras,
« Et ravit à l'aspic un horrible trépas.
« Auguste l'entraina jusqu'au golfe arabique; 27
« Dans ses mains sur le monde il plana pacifique,
« Et Janus désormais cessa d'être fêté.
« Mais ce que l'étendard dont j'ai tant disserté, 28
« Avait, ou fait d'abord ou ce qu'il devait faire,
« Possesseur absolu du terrestre hémisphère,

Diventa in apparenza poco e scuro, 29
Se in mano al terzo Cesare si mira
Con occhio chiaro, e con affetto puro;
Che la viva giustizia che mi spira, 30
Gli concedette in mano a quel, ch' io dico,
Gloria di far vendetta alla sua ira.
Or qui t' ammira in ciò, ch' io ti replico: 31
Poscia con Tito a far vendetta corse
Della vendetta del peccato antico.
E quando 'l dente Longobardo morse 32
La santa Chiesa, sotto alle sue ali
Carlo Magno vincendo la soccorse.
Omai puoi giudicar di que' cotali, 33
Ch' io accusai di sopra, e de' lor falli.
Che son cagion di tutti i vostri mali.
L' uno al pubblico segno i gigli gialli 34
Oppone, e l' altro appropria quello a parte,
Sì ch' è forte a veder qual più si falli.
Faccian gli Ghibellin, faccian lor arte 35
Sott' altro segno; che mal segue quello
Sempre chi la giustizia, e lui diparte:
E non l' abbatta esto Carlo novello 36
Co' Guelfi suoi, ma tema degli artigli,
Ch' a più alto leon trasser lo vello.
Molte fiate già pianser li figli 37
Per la colpa del padre; e non si creda,
Che Dio trasmuti l' armi per suoi gigli.
Questa picciola stella si correda 38
De' buoni spirti, che son stati attivi,
Perchè onore e fama gli succeda:
E quando li desiri poggian quivi 39
Sì disviando, pur convien, che i raggi
Del vero amore in su poggin men vivi.

« N'apparait qu'un clinquant et vil, et sans couleur, 29
» Si l'on sait dans les mains du troisième empereur
« L'estimer sainement et de l'œil et de l'âme.
« Car la justice en moi qui vit et qui m'enflamme 30
« Confiait au César, qui frappait pas ses coups,
« La gloire de venger le céleste courroux.
« Vois, pèse ici les faits que deux fois je t'avance ; 31
« Plus tard avec Titus il poursuit la vengeance
« Du forfait qui vengea l'homme déchu jadis.
« Et quand, ô fier Lombard, de tes dents tu mordis 32
« Rome la sainte, alors sous son aile tremblante
« Charlemagne en soutint la grandeur chancelante.
« Connais donc les partis ; je te les ai cités, 33
« Juges-en les fauteurs et ces indignités
« Germes en votre état de sa misère extrême.
« L'un heurte de ses lys l'aigle, public emblème; 34
« Cet autre en fait son bien, dira-t-on aisément
« Quel s'est moins fourvoyé dans son égarement ?
« Laissons les Gibelins sous leur libre bannière 35
« S'agiter : on sert l'aigle en soldat mercénaire,
« Quand la justice et l'aigle ont domicile à part.
« Tremble, Charles nouveau, de sapper l'étendard 36
« Et tes Guelfes encor, ou crains l'égratignure
« Qui des plus fiers lions déchira la fourrure.
« Le sort dans les enfants et du peuple et des rois 37
« Souvent frappa le père, erreur, oui, si tu crois
« Que Dieu t'échangera tes lys pour l'aigle sainte.
« Cette sphère rassemble en son étroite enceinte 38
« Des esprits tout vertu non moins qu'activité,
« Qui voulurent la gloire et l'immortalité.
« Quand l'âme, déviant de l'amour ineffable, 39
« Bute au monde, les feux de l'amour véritable
« S'élèvent moins fervents jusqu'au Dieu tout parfait;

Ma nel commensurar de' nostri gaggi 40
Col merto, è parte di nostra letizia,
Perchè non li vedem minor, nè maggi.
Quinci addolcisce la viva giustizia 41
In noi l'affetto sì, che non si puote
Torcer giammai ad alcuna nequizia.
Diverse voci fanno dolci note: 42
Così diversi scanni in nostra vita
Rendon dolce armonia tra queste ruote.
E dentro alla presente margherita 43
Luce la luce di Romeo, di cui
Fu l'opra grande e bella mal gradita.
Ma i Provenzali, che fer contra lui, 44
Non hanno riso; e però mal cammina
Qual si fa danno del ben far d'altrui.
Quattro figlie ebbe, e ciascuna Reina, 45
Ramondo Berlinghieri, e ciò gli fece
Roméo persona umile, e peregrina:
E poi il mosser le parole biece 46
A dimandar ragione a questo giusto,
Che gli assegnò sette e cinque per diece.
Indi partissi povero e vetusto: 47
E se 'l mondo sapesse 'l cor, ch'egli ebbe.
Mendicando sua vita a frusto a frusto.
Assai lo loda, e più lo loderebbe. 48

CANTO VII.

Osanna Sanctus Deus Sabaot 1
Superillustrans claritate tua
Felices ignes horum malaoth:

« Mais dans le contre-poids du salaire et du fait 40
« Nous trouvons en ceci notre béatitude,
« Que l'un compense l'autre avec exactitude.
« De là le Dieu vivant, le Dieu juste, en nos cœurs 41
« Modère de nos feux les trop vives ardeurs,
« Telles que jamais l'âme au vice ne dévie.
« Diversité de voix fait douce mélodie : 42
« Divers trônes ainsi dans le cercle des cieux
« Parmi cent tourbillons roulent harmonieux.
« Dans le centre éclatant de cette vive sphère 43
« Romée y resplendit : son œuvre sur la terre
« Fut d'un homme de bien méconnu, rebuté.
« Le Provençal sur lui follement ameuté 44
« Se repentit bientôt : on est près du naufrage
« Quand du bien qu'on reçoit on s'en fait un outrage.
« Raimond pour descendance avait quatre beautés; 45
« L'hymen les vit unir à quatre royautés;
« Modeste aventurier Romée en eut la gloire.
« Puis Raimond, trop facile à croire, à ne pas croire, 46
« Des débours de l'état revendique l'acquis
« A lui qui lui comptait et sept et cinq pour dix.
« Il part pauvre, dédain, rebut de la nature, 47
« Et si l'on sentait bien quel grand cœur sous la bure
« Mendia les débris du pain qu'il soupirait,
« On l'aime, et cent fois plus encore on l'aimerait. » 48

CHANT VII.

« Hosanna, Dieu très saint, Seigneur des légions. 1
« Enflammant de là-haut de ta clarté féconde
« Les feux sacrés peuplant ces douces régions:

Così volgendosi alla nota sua 2
Fu viso a me cantare essa sustanza.
Sopra la qual doppio lume s'addua:
Ed essa l'altre mossero a sua danza. 3
E quasi velocissime faville
Mi si velar di subita distanza.
Io dubitava, e dicea: Dille, dille, 4
Fra me, dille, diceva, alla mia donna,
Che mi disseta con le dolci stille:
Ma quella reverenza, che s'indonna 5
Di tutto me, pur per B e per ICE
Mi richinava, come l'uom, ch'assonna:
Poco sofferse me cotal Beatrice, 6
E cominciò, raggiandomi d'un riso
Tal, che nel fuoco faria l'uom felice.
Secondo mio infallibile avviso, 7
Come giusta vendetta giustamente
Punita fosse, t'hai in pensier miso:
Ma io ti solverò tosto la mente; 8
E tu ascolta, che le mie parole
Di gran sentenzia ti faran presente.
Per non soffrire alla virtù, che vuole 9
Freno a suo prode, quell'uom, che non nacque,
Dannando sè dannò tutta sua prole:
Onde l'umana spezie inferma giacque 10
Giù per secoli molti in grande errore,
Fin ch'al Verbo di Dio di scender piacque
U' la natura, che dal suo Fattore 11
S'era allungata, unìo a sè in persona
Con l'atto sol del suo eterno Amore.
Or drizza il viso a quel che si ragiona: 12
Questa natura al suo fattore unita.
Qual fu creata, fu sincera e buona:

Soudain tourbillonnant et tournant vers sa ronde, 2
Je vis chanter ainsi cet esprit glorieux,
Que vêt un double éclat qui doublement inonde,
Et ce monde, et ces feux roulent harmonieux, 3
Et tels que, points-lueurs emportés dans l'espace,
D'un prompt éloignement se voilent à mes yeux.
Je flottais indécis ; « Dis, dis avec audace, » 4
Me disais-je, « à ma dame, allons, ose t'ouvrir,
« Au cœur qui pleut en toi les gouttes de la grâce. »
Mais cette majesté qui sent me contenir 5
Tout en soi, qui par B se termine par ICE,
Faisait courber mon front comme à qui veut dormir.
A mon doute à l'instant m'arrache Béatrice, 6
Puis dit, m'illuminant d'un rayon de bonté,
Qui dans l'enfer eut fait le bonheur du supplice:
« Si j'en crois de mon sens l'infaillibilité, 7
« Tu te songes comment une juste vengeance
« A d'un châtiment juste ému la gravité.
« Je vais briser ce doute en ton intelligence; 8
« Mais toi, sois attentif, car ici mon entrain
« Paiera de grands pensers ton humble bienveillance.
« Infidèle à subir un salutaire frein, 9
« Joug du vouloir, celui qui fut homme sans naître,
« En se damnant, damna tout ses fils en son sein.
« De là l'humanité languit à méconnaître, 10
« Marchant de siècle en siècle en sa perversité,
« Qu'enfin le Verbe-Dieu daigna leur apparaître.
« La nature, rebelle à sa paternité, 11
« A la nature en Dieu s'allia sur la terre ;
« Fiançailles d'amour de toute éternité.
« Maintenant, haut le front, écoute qui t'éclaire : 12
« Cette nature unie à son sublime auteur,
« Telle qu'elle naquit fut pure, fut sincère.

Ma per sè stessa pur fu ella sbandita 13
Di Paradiso, perocchè si torse
Da via di veritate, e da sua vita:
La pena dunque, che la Croce porse, 14
S'alla natura assunta si misura,
Nulla giammai sì giustamente morse:
E così nulla fu di tanta ingiuria, 15
Guardando alla Persona che sofferse,
In che era contratta tal natura.
Però d'un atto uscir cose diverse; 16
Ch'a Dio, ed a' Giudei piacque una morte:
Per lei tremò la Terra, e 'l Ciel s'aperse.
Non ti dee oramai parer più forte, 17
Quando si dice, che giusta vendetta
Poscia vengiata fu da giusta Corte.
Ma io veggi' or la tua mente ristretta 18
Di pensiero in pensier dentro ad un nodo,
Del qual con gran disio solver s'aspetta.
Tu dici: Ben discerno ciò, ch'io odo: 19
Ma perchè Dio volesse, m'è occulto,
A nostra redenzion pur questo modo.
Questo decreto, frate, sta sepulto 20
Agli occhi di ciascuno, il cui ingegno
Nella fiamma d'amor non è adulto.
Veramente, però ch'a questo segno 21
Molto si mira, e poco si discerne,
Dirò perchè tal modo fu più degno.
La Divina Bontà, che da sè sperne 22
Ogni livore, ardendo in se sfavilla,
Sì che dispiega le bellezze eterne.
Ciò, che da lei senza mezzo distilla, 23
Non ha poi fine, perchè non si muove
La sua impronta, quand' ella sigilla.

« Mais elle fut de soi l'arrêt, l'instigateur 13
« De son exil d'Éden, car marchant dans l'infime
« Elle torsait sa voie et sa vie à l'erreur.
« Soit d'un côté la croix où pendit la victime, 14
« De l'autre l'adoptif vêtu d'humanité ;
« Pèse : nul châtiment ne fut plus légitime :
« Nul châtiment ne fut plus grande atrocité; 15
« Si tu regardes bien la personne en souffrance,
« En elle confondant homme et divinité.
« Un seul fait a produit donc double conséquence, 16
« D'une mort flattant Dieu, le juif en est flatté:
« Mort, effroi de la terre et porte d'espérance.
« Désormais sur ce fait plus d'incrédulité : 17
« Une vengeance en soi, qui n'avait rien d'inique,
« Trouva pour la venger cour, vengeur, équité.
« Mais je vois ton esprit, que presse ma logique, 18
« De penser en penser s'enlacer dans des nœuds
« Dont tu brûles d'avoir la clef qui les explique.
« Ce que j'entends, dis-tu, le saisir, je le peux; 19
« Mais du vouloir divin qui m'ouvrira la trame ?
« Qui, de ce choix, rançon de l'homme malheureux?
« Mon frère, ce décret est ténèbres pour l'âme 20
« En qui l'amour divin fut sans fécondité,
« Ou qui ne grandit point s'échauffant à sa flamme.
« Mais, comme en ce mystère on hésite, arrêté, 21
« On y pénètre peu, si bien qu'on l'étudie,
« Vois pourquoi ce moyen eut plus de dignité.
« La divine bonté, qui honnit toute envie, 22
« Redouble en soi ses feux, vif et brûlant éclat,
« Et les darde aux beautés de l'Éternelle vie.
« Tout objet, de ses mains tombant immédiat, 23
« Vit dans l'éternité, car l'empreinte apposée,
« Sceau de sa main y reste indélébile, intact.

Ciò, che da essa senza mezzo piove, 24
Libero è tutto, perchè non soggiace
Alla virtute delle cose nuove.
Più l'è conforme, e però più le piace; 25
Che l'ardor santo, ch'ogni cosa raggia,
Nella più simigliante è più vivace.
Di tutte queste cose s'avvantaggia 26
L'umana creatura, s'una manca,
Di sua nobilità convien che caggia.
Solo il peccato, è quel che la disfranca, 27
E falla dissimile al Sommo Bene,
Perchè del lume suo poco s'imbianca:
Ed in sua dignità mai non riviene, 28
Se non riempie, dove colpa vola,
Contra mal dilettar con giuste pene.
Vostra natura, quando peccò tota 29
Nel seme suo, da queste dignitadi,
Come di Paradiso, fu remota:
Nè ricovrar poteasi, se tu badi 30
Ben sottilmente, per alcuna via,
Senza passar per un di questi guadi;
O che Dio solo per sua cortesia 31
Dimesso avesse; o che l'uom per se isso
Avesse satisfatto a sua follia.
Ficca mo l'occhio per entro l'abisso 32
Dell'eterno consiglio, quanto puoi
Al mio parlar distrettamente fisso.
Non potea l'uomo ne' termini suoi 33
Mai satisfar, per non potere ir giuso
Con umiltate, obbediendo poi,
Quanto disubbidendo intese ir suso: 34
E questa è la ragion, per che l'uom fue
Da poter satisfar per sè dischiuso.

« Tout objet instillant de lui douce rosée, 24
« Est tout indépendance, et n'a, ne reconnait
« Nulle force étrangère au dehors imposée.
« Plus il le reproduit plus cet objet lui plait ; 25
« Car le flambeau sacré, qui dans tout point fulgure,
« Enflamme plus l'objet où s'empreint son reflet.
« L'humain de cet ensemble en forme sa parure ; 26
« Mais s'il perd un fleuron de ce bel ornement,
« Dès lors l'humain déchoit et n'est plus que roture.
« Seul le péché le tient dans l'asservissement, 27
« Et du souverain bien s'il se départ, il mue,
« N'interceptant que peu son blanc rayonnement,
« Et ne ressaisit plus sa dignité perdue, 28
« Qu'il n'ait comblé le vide ouvert à la douleur,
« En opposant au mal la sévérité due.
« Quand l'homme tout entier, volontaire pécheur, 29
« Faillit en ses enfants, il souilla son lignage,
« Et perdit avec eux Éden et son bonheur.
« Renaître, conçois bien, n'importe à quel péage. 30
« Il ne le pouvait plus, ni se purifier,
« Sans tenter des deux gués l'un ou l'autre passage.
« Ou Dieu dans sa bonté pouvait seul oublier 31
« Largement; ou bien l'homme, abattu sous son crime,
« A son égarement devait sacrifier.
« Pénètre de ton œil dans le profond abîme 32
« De l'éternel conseil, fais son intensité
« Ferme à moi s'attacher et bien suivre ma rime.
« L'homme, en ses facultés étroites limité, 33
« De soi ne pouvait rien, dût-il même descendre,
« Pour obéir ensuite en toute humilité,
« Autant que son orgueil faillit haut à prétendre : 34
« Et ce fut le motif qui, le fesant honnir,
« Le priva pour jamais du droit de se reprendre.

Dunque a Dio convenia con le vie sue
Riparar l'uomo a sua intera vita.
Dico con l'una, o ver con ambedue.
Ma, perchè l'opra tanto è più gradita
Dell'operante, quanto più appresenta
Della bontà del cuore, ond'è uscita,
La Divina Bontà, che 'l mondo imprenta,
Di proceder per tutte le sue vie
A rilevarvi suso fu contenta:
Nè tra l'ultima notte, e 'l primo die
Sì alto, e sì magnifico processo
O per l'uno, o per l'altro fue, o fie:
Che più largo fu Dio a dar sè stesso,
In far l'uom sufficiente a rilevarsi,
Che s'egli avesse sol da sè dimesso.
E tutti gli altri modi erano scarsi
Alla giustizia, se 'l Figliuol di Dio
Non fosse umiliato ad incarnarsi.
Or per empierti bene ogni disio,
Ritorno a dichiarare in alcun loco,
Perchè tu veggi lì, così, com'io.
Tu dici: Io veggio l'aere, io veggio 'l foco,
L'acqua, e la terra, e tutte lor misture
Venire a corruzione, e durar poco:
E queste cose pur fur creature;
Per che se ciò, ch'ho detto, è stato vero,
Esser dovrian da corruzion sicure.
Gli Angeli, frate, e 'l paese sincero,
Nel qual tu se', dir si posson creati,
Sì come sono in loro essere intero:
Ma gli elementi, che tu hai nomati,
E quelle cose, che di lor si fanno,
Da creata virtù sono informati.

« Dieu, donc, par des ressorts à lui, pouvait agir; 35
« Rendre à l'homme sa vie et son vieil héritage;
« Il pouvait les scinder, dis-je, ou les réunir.
« Mais comme de l'artiste on aime plus l'ouvrage, 36
« Qu'il est de la bonté du cœur, son doux berceau,
« Une plus sympathique et plus parfaite image:
« La Divine Bonté dont le monde a le sceau, 37
« Mit en jeu ses ressorts, et, pour se satisfaire,
« Voulut élever l'homme à son premier niveau.
« De l'aurore du monde à sa nuit la dernière, 38
« Un procédé plus digne où le chercherait-on ?
« En dehors de l'un d'eux c'est, c'eut été chimère ;
« Car l'holocauste Dieu faisait un plus grand don, 39
« Pour que l'homme montât hors de sa déchéance,
« Plus beau que ne pouvait être un simple pardon.
« Tout autre à la justice était insuffisance, 40
« Si descendant du ciel l'éternel Fils de Dieu,
« N'eût dans un sein mortel accepté l'existence.
« Maintenant pour entrer pleinement en ton vœu, 41
« Je reviens sur un point, et pour que je t'éclaire;
« Et, quand tu verras bien, nous différerons peu.
« Je vois, te dis-tu, l'air, je vois le feu, la terre, 42
« L'eau, tous les corps formés de mélanges divers,
« Tomber en pourriture existence éphémère.
« Tous ces objets créés vivent dans l'univers, 43
« Si ce que tu m'as dit n'est pas une imposture
« Ils ne seront jamais l'invasion des vers.
« Tous les anges, mon frère, et la région pure, 44
« Dont tu foules le seuil, sont des objets créés;
« Telle Dieu leur donna leur intègre nature.
« Mais tous ces éléments, que tu m'as dénombrés. 45
« Et tant d'objets d'eux tous variante poussière,
« D'une vertu formelle ils furent engendrés.

Creata fu la materia, ch' egli hanno; 46
Creata fu la virtù informante
In queste stelle, che 'ntorno a lor vanno.
L' anima d' ogni bruto, e delle piante 47
Di complession potenziata tira
Lo raggio e 'l moto delle luci sante,
Ma nostra vita senza mezzo spira 48
La somma beninanza, e la 'nnamora
Di sè, sì che poi sempre la disira.
E quinci puoi argomentare ancora 49
Vostra resurrezion, se tu ripensi
Come l' umana carne fessi allora,
Che li primi parenti intrambo fensi. 50

CANTO VIII.

Solea creder lo mondo in suo periclo, 1
Che la bella Ciprigna il folle amore
Raggiasse, volta nel terzo epiciclo:
Per che non pure a lei faceano onore 2
Di sacrificj; e di votivo grido
Le genti antiche nell' antico errore;
Ma Dione onoravano e Cupido, 3
Quella per madre sua, questo per figlio,
E dicean, ch' ei sedette in grembo a Dido:
E da costei, ond' io principio piglio, 4
Pigliavano 'l vocabol della stella,
Che 'l Sol vagheggia or da coppa, or da ciglio.
Io non m' accorsi del salire in ella: 5
Ma d' esserv' entro mi fece assai fede
La donna mia, ch' io vidi far più bella.

« De la création en surgit leur matière,
« La vertu formative est le primordial
« Des corps dont autour d'eux la marche est régulière.
« L'âme des animaux, l'âme du végétal
« Tient de ces astres saints mouvement et lumière,
« De l'astre qui les meut pouvoir congénital.
« Mais le souverain bien sans intermédiaire
« Anima notre esprit, y versa son amour,
« Tel qu'il devient amour éternel, nécessaire.
« De là tu peux conclure, avec raison, qu'un jour
« Tu renaitras, surtout si sagement tu pense,
« Comment du corps humain fut pétri le contour,
« Quand nos premiers parents vêtirent l'existence. »

CHANT VIII.

Au péril de ses jours longtemps a cru la terre
Que Cypris de l'amour infusait la fureur,
Du sein de l'Épycicle où circule sa sphère.
Car les humains vieillis dans leur antique erreur,
Accompagnant de dons leur prière obstinée,
Rendaient non-seulement à son nom tout honneur,
Mais révéraient encor sa mère en Dionée,
Cupidon en son fils, qui rusé, se nichant
En Didon, vous la tint, disaient-ils, dominée.
Et de la déité le début de mon chant
Cet astre en eut le nom, lui dont Phœbus éclaire
La croupe à son lever, le front à son couchant.
De mon ascension au foyer de son aire,
Rien en moi, mais mon guide à sa foi m'a séduit,
La voyant à mes yeux plus riante se faire.

E come in fiamma favilla si vede, 6
E come in voce voce si discerne,
Quando una è ferma, e l'altra va e riede;
Vid'io in essa luce altre lucerne 7
Muoversi in giro più e men correnti
Al modo, credo, di lor viste eterne.
Di fredda nube non disceser venti 8
O visibili, o no, tanto festini,
Che non paressero impediti e lenti
A chi avesse quei lumi divini 9
Veduto a noi venir, lasciando 'l giro
Pria cominciato in gli alti Serafini:
E dietro a quei, che più innanzi appariro, 10
Sonava Osanna, che unque poi
Di riudir non fui senza disiro.
Indi si fece l'un più presso a noi, 11
E solo incominciò: Tutti sem presti
Al tuo piacer, perchè di noi ti gioi.
Noi ci volgiam co' Principi celesti 12
D'un giro, d'un girare, e d'una sete,
A' quali tu nel mondo già dicesti:
Voi che intendendo il terzo Ciel movete; 13
E sem sì pien d'amor, che per piacerti
Non fia men dolce un poco di quiete.
Poscia che gli occhi miei si furo offerti 14
Alla mia donna reverenti, ed essa
Fatti gli avea di se contenti e certi,
Rivolsersi alla luce, che promessa 15
Tanto s'aveva; e: Di', chi siete, fue
La voce mia di grande affetto impressa:
O quanta, e quale vid'io lei far piue 16
Per allegrezza nuova, che s'accrebbe,
Quand'io parlai, all'allegrezze sue!

Et comme l'étincelle en la flamme reluit ; 6
Ou comme dans la voix autre voix se révèle
Quand l'une se soutient et l'autre va, vient, fuit ;
Je vis d'autres splendeurs en cette étoile belle 7
Rouler en tourbillons plus, moins rapides feux,
Selon leur profondeur dans la vue éternelle.
Non, d'un nuage froid les vents tempêtueux 8
Ou visibles, ou non n'accourent frénétiques,
Qu'ils n'apparaissent lents, attardés auprès d'eux,
A tout œil qui put voir ces lumières mystiques, 9
Qui s'approchaient de nous déclinant l'horizon
Où circulaient leurs feux nés aux cieux séraphiques.
Et derrière ces feux plus proche vision, 10
Tonnait un *Hosanna* dont jamais en ma vie
Ne cessa le regret de la privation.
Ensuite l'un d'entre eux de son chœur se délie, 11
S'avance, et seul débute : « A tes ordres soumis,
« Libre, jouis de nous, et suis ta fantaisie.
« Rapides, nous roulons en cercles infinis 12
« D'une ardeur, d'une soif, que rien ne désaltère,
« Suivant ces chefs divins auxquels en bas tu dis:
« *Moteurs intelligents de la troisième sphère* » 13
« Et notre amour est tel, que, pour combler tes vœux,
« Un repos quel qu'il soit ne saurait nous déplaire. »
Quand mon œil empressé se fut respectueux 14
Offert à ma beauté ; quand elle eut elle-même
Contenté, rassuré mon regard désireux,
Je les ramène alors vers la lueur suprême 15
Qui s'avança : « Ton nom, oh, fais-m'en la faveur, »
Dis-je, d'un ton empreint d'une tendresse extrême.
Je la vis renforcer sa beauté, sa grandeur, 16
Dans l'ascendante joie éclatant en son être,
Quand ma voix s'adressait à sa vive splendeur.

Così fatta, mi disse, il mondo m'ebbe 17
Giù poco tempo; e se più fosse stato,
Molto sarà di mal, che non sarebbe.
La mia letizia mi tien celato, 18
Che mi raggia d'intorno, e mi nasconde,
Quasi animal di sua seta fasciato.
Assai m'amasti, ed avesti ben onde: 19
Che s'io fossi giù stato, io ti mostrava
Di mio amor più oltre, che le fronde.
Quella sinistra riva, che si lava 20
Di Rodano, poich' è misto con Sorga,
Per suo signore a tempo m'aspettava;
E quel corno d'Ausonia che s'imborga 21
Di Bari, di Gaeta, e di Crotona,
Da ove Tronto e Verde in mare sgorga.
Fulgeami già in fronte la corona 22
Di quella Terra, che 'l Danubio riga,
Poi che le ripe Tedesche abbandona:
E la bella Trinacria, che caliga 23
Tra Pachino e Peloro sopra 'l golfo,
Che riceve da Euro maggior briga,
Non per Tifeo, ma per nascente solfo, 24
Attesi avrebbe li suoi regi ancora
Nati per me di Carlo, e di Ridolfo,
Se mala signoria, che sempre accuora 25
Li popoli suggetti, non avesse
Mosso Palermo a gridar: Mora, mora.
E se mio frate questo antivedesse, 26
L'avara povertà di Catalogna
Già fuggiria, perchè non gli offendesse;
Chè veramente provveder bisogna 27
Per lui, o per altrui, sì ch' a sua barca
Carica più di carco non si pogna:

Belle, grande, elle a dit : « Le sol qui me vit naître 17
« Me vit peu ; si j'avais vu des ans plus nombreux
« Que de maux, que de maux, qu'on n'eut pas dû connaître.
« L'éclat qui me revêt, et m'enferme, joyeux, 18
« Rayonne autour de moi dans la céleste plage,
« Me voile, tel l'insecte en ses bandeaux soyeux.
« Tu m'aimas, et tu sais la primitive page 19
« De tant d'excès d'amour ; libres, là bas, tous deux,
« Il t'aurait donné plus, bien plus que du feuillage.
« Ce pays, qu'à sa gauche abreuve impétueux 20
« Le Rhône quand la Sorgue à ses flots s'est unie,
« N'attendait que l'instant qui les ferait mes leuds,
« Et Bari, s'implantant au sein de l'Ausonie, 21
« Et Crotone, et Gaëte assise au bord de l'eau,
« Par Tronto, par Verde, d'ici, de là finie.
« Déjà mon front brillait ceint du royal bandeau 22
« Du pays où par longs détours le Danube erre,
« Quand il a du Germain lavé plus d'un côteau:
« Et belle Trinacrie, au fumeux atmosphère, 23
« De Pachine à Pélore entre des flots douteux,
« Dont l'Eurus plus qu'ailleurs bat le sein qui les serre,
« Que le souffre obscurcit, non un Typhée affreux, 24
« Eut attendu les rois qui naîtraient à la vie
« De Charle et de Rodolphe, et par moi roi sur eux:
« Si mal seigneuriser, motif de félonie 25
« A des peuples vassaux, n'eut fait spontanément
« Que tout Palerme ému : « tuez, tuez, » s'écrie;
« Et si mon frère ici prévoyait sagement, 26
« Oui, de la Catalogne, avarice et misère,
« Il fuirait, pour sauver tout mauvais traitement.
« Car, à vrai dire, il doit pourvoir en cette affaire 27
« Que ni lui, ni que nul ne leste à son insu
« Son navire déjà plus lourd qu'à l'ordinaire :

La sua natura, che di larga parca 28
Discese, avria mestier di tal milizia,
Che non curasse di mettere in arca:
Perocch' io credo, che l' alta letizia, 29
Che 'l tuo parlar m' infonde, signor mio,
Ov' ogni ben si termina, e s' inizia,
Per te si veggia, come la vegg' io, 30
Grata m' è più: ed anche questo ho caro,
Perchè 'l discerni rimirando in Dio.
Fatto m' hai lieto; e così mi fa' chiaro, 31
Poichè parlando a dubitar m' hai mosso,
Come uscir può di dolce seme amaro.
Questo io a lui; ed egli a me: S' io posso 32
Mostrarti un vero, a quel che tu dimandi
Terrai lo viso, come tieni 'l dosso.
Lo Ben, che tutto 'l regno, che tu scandi, 33
Volge e contenta, fa esser virtute
Sua provedenza in questi corpi grandi:
E non pur le nature provvedute 34
Son nella mente, ch' è da se perfetta,
Ma se esse insieme con la lor salute.
Per che quantunque questo arco saetta 35
Disposto cade a provveduto fine,
Sì come cocca in suo segno diretta.
Se ciò non fosse, il Ciel, che tu cammine, 36
Produrrebbe sì li suoi effetti,
Che non sarebbero arti, ma ruine:
E ciò esser non può, se gl' intelletti 37
Che muovon queste stelle, non son manchi,
E manco 'l primo, che non gli ha perfetti.
Vuo' tu, che questo ver più ti s' imbianchi? 38
Ed io: Non già; perchè impossibil veggio,
Che la Natura, in quel ch' è uopo, stanchi.

« Généreux, l'avarice aujourd'hui l'a perdu; 28
« Il lui faudrait des gens, tels qu'en voit peu le monde,
« Qui s'occupassent moins d'enfler leur revenu. »
« — Ainsi que je le crois, l'allegresse profonde, 29
« Que ta bouche m'infuse, ô Sire, en ces lieux-ci,
« Principe et fin du bien où l'univers se fonde,
« Tu la vois par toi-même, et je la vois aussi; 30
« Et ce qui m'est plus joie, et plus béatitude
« Tu la vois l'admirant au sein de l'infini.
« Grâce; mais ouvre-toi sur cette incertitude 31
« Que tes sages discours ont en moi fait mouvoir:
« Grain doux devenir âpre est-ce un fait d'habitude? »
— J'avais dit, il répond: « S'il est en mon pouvoir 32
« De t'instruire du vrai selon tes exigences,
« Ton œil verra l'objet qu'encor tu ne peux voir.
« Cette bonté qui donne aux cieux où tu t'élances 33
« Et joie, et mouvement, a force et volonté,
« Pour principe moteur de ces orbes immenses.
« Ce n'est pas seulement leur actualité, 34
« Qu'il voit en soi, de soi parfaite intelligence,
« Mais encor leur destin de viabilité.
« Car quel que soit l'objet que cet arc au loin lance, 35
« Il tombe forcément au but indicateur:
« Tel le dard décoché frappe au but où l'on pense.
« Sinon ce ciel foulé de ton pied voyageur 36
« Ne produirait que tel et tel effet contraire,
« Non créateur de fait, mais de fait destructeur :
« Et ceci ne se peut si tout moteur de sphère 37
« Intelligent, n'etait défectuosité,
« Si n'est défectueux qui ne les put parfaire.
« Veux-tu du jour encor sur cette vérité? » 38
— « Non, dis-je, « car il est impossible, à vrai dire,
« Que nature se lasse en la nécessité.

Ond' egli ancora: Or di', sarebbe il peggio
Per l'uomo in terra, se non fosse cive?
Sì, rispos' io; e qui ragion non cheggio:
E può egli esser, se giù non si vive
Diversamente per diversi ufici?
No: se 'l maestro vostro ben vi scrive.
Sì venne deducendo insino a quici.
Poscia conchiuse: Dunque esser diverse
Convien de' vostri effetti le radici.
Per ch' un nasce Solone, ed altro Serse,
Altro Melchisedech, ed altro quello,
Che volando per l'aere il figlio perse.
La circular Natura, ch' è suggello
Alla cera mortal, fa ben su' arte;
Ma non distingue l'un dall' altro ostello,
Quinci addivien, ch' Esaù si diparte
Per seme da Giacob, e vien Quirino
Da sì vil padre, che si rende a Marte.
Natura generata il suo cammino
Simil farebbe sempre a' generanti,
Se non vincesse il provveder divino.
Or quel, che t'era dietro, t'è davanti:
Ma perchè sappi, che di te mi giova,
Un corollario voglio, che t'ammanti.
Sempre Natura, se fortuna truova
Discorde a sè, come ogni altra semente
Fuor di sua regïon, fa mala pruova
E se 'l mondo laggiù ponesse mente
Al fondamento, che Natura pone,
Seguendo lui avria buona la gente.
Ma voi torcete alla religïone
Tal, che fu nato a cingersi la spada,
E fate Re di tal, ch' è da sermone
Onde la traccia vostra è fuor di strada.

— Il insiste. — « Or, dis-moi, ne serait-il pas pire
« Que l'homme ne connût point la cité, là-bas. »
« — Oui, » dis-je « et le motif, n'importe m'en instruire
— « Et crois-tu franchement que tu l'y trouveras,
« Si chacun n'y remplit une diverse chose ?
« Si votre maître a dit vrai ce ne se peut pas. »
De propos en propos il vient à cette glose ;
Puis il conclut : — « Il faut, car logique a raison.
« Qu'à des effets divers diverse soit la cause.
« Voilà pourquoi l'un nait ou Xercès ou Solon,
« L'autre Melchisedech, et l'autre enfin ce père
« Qui vit périr son fils voulant faire l'aiglon.
« La sphérique nature opère et bien opère
« Quand vêt le type humain son scel approbateur,
« Sans distinguer en rien du palais la chaumière.
« De là vient qu'Esaü dans le sein créateur
« Combat contre Jacob; que sa basse lignée
« Fait Quirinus chercher en Mars un autre auteur.
« On verrait la nature engendrante, engendrée,
« Visant au même but l'une et l'autre y frapper
« Si ne triomphait point la divine pensée.
« Ce qui te fut caché tu pourras le palper ;
« Mais pour te montrer mieux qu'il me plait de te plaire,
« D'un corollaire encor je veux t'envelopper.
« Si la nature trouve influence contraire
« Elle manque et toujours, ou de peu s'en faudrait,
« Ainsi que tout semis hors de son atmosphère.
« Et si de près là-bas l'homme considérait
« La base sur laquelle a bâti la nature,
« S'il la suivait, le mal bien moins abonderait.
« Mais vers le monachisme on force à la courbure
« Tel et tel qui naquit pour ceindre le baudrier;
« On fait roi qui devrait vous prêcher l'écriture.
« Ainsi vos pas toujours sont hors du vrai sentier. »

CANTO IX.

Dappoichè Carlo tuo, bella Clemenza 1
M' ebbe chiarito, mi narrò gl' inganni,
Che ricever dovea la sua semenza;
Ma disse: Taci, e lascia volger gli anni; 2
Sì ch' io non posso dir, se non che pianto
Giusto verrà dirietro a' vostri danni.
E già la vita di quel lume santo 3
Rivolta s'era al Sol, che la riempie,
Come a quel ben, ch' ad ogni cosa è tanto.
Ahi anime ingannate, e fatue ed empie, 4
Che da sì fatto ben torcete i cori,
Drizzando in vanità le vostre tempie!
Ed ecco un altro di quegli splendori 5
Ver me si fece, e 'l suo voler piacermi
Significava nel chiarir di fuori.
Gli occhi di Beatrice, ch' eran fermi 6
Sovra me, come pria, di caro assenso
Al mio disio certificato fermi.
Deh metti al mio voler tosto compenso, 7
Beato spirto, dissi, e fammi pruova,
Ch' io possa in te refletter quel, ch' io penso,
Onde la luce, che m' era ancor nuova, 8
Dal suo profondo, ond' ella pria cantava,
Seguette, come a cui di ben far giova.
In quella parte della terra prava 9
Italica, che siede intra Rialto,
E le fontane di Brenta e di Piava,
Si leva un colle, e non surge molt' alto. 10
Là onde scese già una facella,
Che fece alla contrada grande assalto.

CHANT IX.

Quand ton Charle, ô Clémence, à mon incertitude. 1
Eut fait jour, il m'ouvrit les fraudes, les fureurs,
Coups qu'à ses descendants gardait une main rude.
« Mais, paix, dit-il, laissons passer les ans ; les pleurs, 2
« Voilà ce que je puis te révéler, la plainte,
« Plainte juste, suivra de près tous vos malheurs »
Et déjà l'esprit pur de cette lueur sainte 3
Avait tourné les yeux vers la toute-clarté,
Source du vrai bonheur dont tout porte l'empreinte.
Hélas, cœurs aveuglés, folie, impiété, 4
Vos âmes d'un tel bien s'éloignent étrangères,
Et n'élèvent leurs fronts que vers la vanité !
Soudain, vers moi s'élance une autre de ces sphères; 5
Signalant par l'éclat qui d'elle jaillissait,
Combien pour me charmer ses vœux étaient sincères.
De Béatrix l'œil doux qui sur moi reposait 6
Complaisant, et toujours, en mon cœur qui balance
Jette l'assentiment qui le satisfaisait.
« Eh, souris à mes vœux, accours et les compense, 7
« Esprit heureux, lui dis-je, et sois-moi vérité,
« Que je puis réfléchir en toi ce que je pense. »
La lueur, à mes yeux, naissante nouveauté, 8
De l'orbe d'où sa voix chantait tantôt si pure.
Poursuit, tel un ami de nous plaire enchanté.
« Dans le nord du pays d'Italus, terre dure, 9
« Que Rialto festonne au midi de ses eaux ;
« Où d'ici, la Brenta, de là Piave murmure,
« S'elève, un mont et peu, sur la courbe des flots ; 10
« C'est de là qu'autrefois descendit une flamme
« Qui contre le pays livra d'affreux assauts.

D' una radice nacqui ed io ed ella: 11
Cunizza fui chiamata e qui refulgo.
Perchè mi vinse il lume d' esta stella.
Ma lietamente a me medesma indulgo 12
La cagion di mia sorte, e non mi noia,
Che forse parria forte al vostro vulgo.
Di questa luculenta e cara gioia 13
Del nostro Cielo, che più m'è propinqua,
Grande fama rimase, e, pria che muoja,
Questo centesim' anno ancor s'incinqua: 14
Vedi se far si dee l'uomo eccellente,
Sì ch' altra vita la prima relinqua:
E ciò non pensa la turba presente, 15
Che Tagliamento, ed Adice richiude,
Nè per esser battuta ancor si pente.
Ma tosto fia, che Padova al palude 16
Cangerà l'acqua, che Vicenza bagna,
Per essere al dover le genti crude.
E dove Sile e Cagnan s' accompagna, 17
Tal signoreggia e va con la testa alta,
Che già per lui carpir si fa la ragna.
Piangerà Feltro ancora la diffalta 18
Dell' empio suo pastor, che sarà sconcia
Sì, che per simil non s' entrò in Malta.
Troppo sarebbe larga la bigoncia, 19
Che ricevesse 'l sangue Ferrarese;
E stanco chi 'l pesasse ad oncia, ad oncia,
Che donerà questo prete cortese, 20
Per mostrarsi di parte; e cotai doni
Conformi fieno al viver del paese.
Su sono specchi, voi dicete Troni, 21
Onde rifulge a noi Dio giudicante,
Sì che questi parlar ne paion buoni

« Tous deux du même tronc nous tirâmes notre âme ; 11
« Cunizza fut mon nom; mais dans ce firmament,
« Pourquoi? - Mon vainqueur fut cet astre qui m'enflamme.
« Je m'excuse, joyeuse, et très-indulgemment 12
« La cause de mon sort ; il n'a qui me chagrine ;
« Peut-être en jugez-vous là-bas tout autrement.
« L'aimable et vif joyau dont ce ciel s'illumine, 13
« Le plus proche de moi de tous ces feux amis,
« Au monde a fait grand bruit, mais avant qu'il décline,
« Ce siècle vieillira de cinq fois dix fois dix ; 14
« Vois si l'on doit marcher, grandir dans l'excellence,
« Pour qu'une vie en l'autre y laisse un beau semis.
« Mais tel penser est peu dans l'actuelle engeance, 15
« A qui Tagliamento, l'Adige est horizon;
« Quoique battue elle est encor sans repentance,
« Mais Padoue, et bientôt, rougira la boisson 16
« Du lac qui sous Vicence y languit endormie :
« Peuple dur au devoir, peuple ingrat et félon.
« Dans la terre ou Cagnan fuit à la Sile unie, 17
« Tel gouverne en despote et haut la tête va,
« Dont on ourdit les rets guet-à-pens de sa vie.
« De son cruel pasteur Feltre aussi pleurera 18
« Le parjure infamant, attentat exécrable,
« Tel que plus criminel nul dans Malta n'entra.
« Quel assez grand vaisseau, quel bras infatigable 19
« Pourrait l'un contenir, l'autre en onces jauger
« Le sang des Ferrarais que, d'un cœur charitable,
« Ce bon moine offrira, partisan ménager 20
« Des intérêts des siens ; et de telles aumônes
« Des mœurs et du pays vous laisseront juger.
« Là-haut sont des miroirs que vous appelez trônes, 21
« D'en-haut, de Dieu sur nous reluit le jugement;
« Et nos prévisions vont droit à leurs personnes. »

Qui si tacette. e fecemi sembiante, 22
Che fosse ad altro volta, per la ruota,
In che si mise. com' era davante.
L' altra letizia, che m' era già nota, 23
Preclara cosa mi si fece in vista,
Qual fin balascio. in che lo Sol percuota.
Per letiziar lassù fulgor s' acquista, 24
Sì come riso qui; ma giù s' abbuia
L' ombra di fuor. come la mente è trista.
Dio vede tutto, e tuo veder s' inluia, 25
Diss' io. beato spirto, sì che nulla
Voglia di sè a te puote esser fuia.
Dunque la voce tua. che 'l Ciel trastulla 26
Sempre col canto di quei fuochi pii.
Che di sei ale fannosi cuculla,
Perchè non satisface a' miei desii? 27
Già non attendere' io tua dimanda.
S' io m' intuassi. come tu t' immii.
La maggior valle. in che l' acqua si spanda. 28
Incominciaro allor le sue parole.
Fuor di quel mar. che la terra inghirlanda.
Tra discordanti liti contra 'l Sole 29
Tanto sen va. che fa meridïano
Là. dove l' orizzonte pria far suole.
Di quella valle fu' io littorano 30
Tra Ebro e Macra. che per cammin corto
Lo Genovese parte dal Toscano.
Ad un occaso quasi e ad un orto 31
Buggea siede. e la Terra. ond' io fui.
Che fe' del sangue suo già caldo il porto.
Folco mi disse quella gente. a cui 32
Fu noto il nome mio: e questo Cielo
Di me s' imprenta. com' io fe' di lui;

Elle a dit, et se tait ; je la vis brusquement 22
Distraite, revenir dans l'enceinte connue
D'où sa sphère lança son vif rayonnement.
L'étoile que j'avais tout d'abord aperçue, 23
Renforce à mon aspect l'or pur de sa couleur,
Tel un jais du soleil rend la flamme reçue.
On révèle sa joie en haut par sa splendeur ; 24
Par le ris sur la terre; en l'infernale vie
L'ombre s'y fait plus nuit selon la nuit du cœur.
— « Dieu voit tout, et ton œil en lui s'identifie, 25
« Tant et tant qu'il n'est rien, lui dis-je, esprit heureux,
« Rien en tous vos désirs entre vous qui vous fuie.
« Pourquoi donc cette voix qui réjouit les cieux, 26
« Jointe à ces feux sacrés où la piété respire,
« Qui de six ailes d'or se voilent à nos yeux,
« Pourquoi se récuser quand mon âme désire ? 27
« Attendre ta demande, oh non, nulles raisons,
« Si je pouvais en toi, comme en moi tu peux lire ! »
— « La plus grande vallée, étang de flots profonds, 28
(C'est en ces mots qu'alors sa parole s'exhale)
« Hors de la mer qui ceint la terre de festons,
« Entre bords dissidents fait l'onde occidentale 29
« Marcher vers l'Est, et tant, qu'elle rend méridien
« La ligne qui d'abord était horizontale.
« Dans la dite vallée on me vit riverain 30
« De l'Ebre à la Macra qui, par un cours modique,
« Du Génois, du Toscan divise le terrain.
« Entre un Ouest, un Est égalité métrique 31
« Sied Bougie et le sol fameux qui m'allaita,
« Port jadis réchauffé d'un sang patriotique.
« Foulques c'est-là le nom par lequel me nomma 32
« Ma patrie, et la sphère où tu me vois nichée.
« Reluit par moi des feux qu'elle même alluma.

Che più non arse la figlia di Belo. 33
Noiando ed a Sicheo e a Creusa,
Di me, infin che si convenne al pelo;
Nè quella Rodopea, che delusa 34
Fu da Demofoonte, nè Alcide,
Quando Jole nel core ebbe rinchiusa.
Non però qui si pente, ma si ride, 35
Non della colpa, ch' a mente non torna,
Ma del valore, ch' ordinò e provvide.
Qui si rimira nell' arte, ch' adorna 36
Con tanto affetto, e discernesi 'l bene,
Per che al mondo di su quel di giù torna.
Ma perchè le tue voglie tutte piene 37
Ten porti, che son nate in questa spera,
Procedere ancor oltre mi conviene.
Tu vuoi saper chi è 'n questa lumiera, 38
Che qui appresso me così scintilla,
Come raggio di Sole in acqua mera.
Or sappi, che là entro si tranquilla 39
Raab, ed a nostr' ordine congiunta
Di lui nel sommo grado si sigilla.
Da questo Cielo, in cui l' ombra s' appunta, 40
Che 'l vostro mondo face, pria ch' altr' alma
Del trionfo di Cristo fu assunta,
Ben si convenne lei lasciar per palma 41
In alcun Cielo dell' alta vittoria,
Che s' acquistò con l' una e l' altra palma;
Perch' ella favorò la prima gloria 42
Di Giosuè in su la terra santa,
Che poco tocca al Papa la memoria.
La tua città, che di colui è pianta, 43
Che pria volse le spalle al suo Fattore,
E di cui è la 'nvidia tanto pianta,

« La fille de Bèlus à Créüse, à Sichée 33
« Objet d'ennuis, brûla bien moins que moi de feux
« Plus vifs, tant que les ans de ma tempe glacée
« N'eurent blanchi le poil ; moins l'amant malheureux 34
« De la trace Phyllis, moins l'héroïque Alcide
« Quand de la belle Iole il devint amoureux.
« Ici nul repentir, le bonheur y réside, 35
« Effet non d'un pardon, qui n'est plus retracté,
« Mais bien de la valeur qui voit, pèse, décide.
« Ici vous admirez l'artiste en la beauté 36
« De tant de grands effets, et sa sagesse et toute,
« Entraînant tout d'en haut dans son activité.
« Mais pour combler enfin l'abîme de ton doute, 37
« Doute ici, dans ce globe, en moi né tout nouveau,
« Il me faut, je le sens, continuer ma route.
« Tu désires savoir le nom de ce flambeau 38
« Qui luit auprès de moi, météore impassible
« Ainsi que du soleil un rayon luit dans l'eau ?
« Connais-le. C'est Rahab, qui vit ici paisible, 39
« Rahab qui réunie à nous en ce zénith
« Y laisse de ses traits une empreinte visible.
« Dans ce ciel où d'en-bas la pénombre finit, 40
« Coryphée, on la vit dévancer la milice
« Que le Christ triomphant au ciel introduisit.
« Elle devait laisser une main de justice 41
« Quelque part dans le ciel, sublime monument,
« Prix de la double main offerte en sacrifice.
« Car elle prépara le double avènement 42
« De l'élu Josué dans la terre de vie ;
« A quoi la papauté ne songe nullement.
« Ta cité, rejeton de ce rebelle impie 43
« Qui le premier tourna le dos au créateur,
« Et dont un pleur amer fut le fruit de l'envie.

Produce e de il maledetto fiore, 44
Ch' ha d e le pecore e gli agni,
Perocch ha lupo del pastore.
Per quest angelio e i Dottor magni 45
Son der e solo ai Decretali
Si studia he pare a' lor vivagni.
A questo i e 'l Papa e i Cardinali; 46
Non vann lor pensieri a Nazzarette,
Là, dove
Ma Vaticano, 47
Di Roma, son st i
Alla milizia segu
Tosto libere o. 48

CANTO X.

Guardando nel suo Figlio con l' Amore, 1
Che l' uno e l' altro eternalmente spira,
Lo primo ed ineffabile Valore,
Quanto per mente, o per occhio si gira 2
Con tanto ordine fe', ch' esser non puote
Senza gustar di lui chi ciò rimira.
Leva dunque, Lettore, all' alte ruote 3
Meco la vista dritto a quella parte,
Dove l' un moto all' altro si percuote:
E li comincia a vagheggiar nell' arte 4
Di quel maestro, che dentro a sè l' ama
Tanto, che mai da lei l' occhio non parte.
Vedi come da indi si dirama 5
L' obbliquo cerchio, che i Pianeti porta,
Per soddisfare al mondo, che gli chiama:

« Et propage, et produit cette maudite fleur
« Qui vous a détourné les agneaux de leurs mères,
« Marâtre ayant en loup travesti le pasteur.
« Dès lors plus de respect à l'Évangile, aux Pères,
« Ces grands et saints docteurs ; les décrétales font,
« Voyez-en les ourlets, leurs plus hautes affaires.
« Et Pape et Cardinaux en savent ici long;
« Puis adieu Nazareth d'où leur pensée oblique,
« Où Gabriel, jadis, y fit briller son front.
« Mais le Vatican, mais cette Rome éclectique,
« Rome qui dans son sein garda les ossements
« Des guerriers qu'emmena Pierre, du grand inique
« Repousseront bientôt les fiers empiètements.

CHANT X.

Concentrant en son Fils toute la vive ardeur
Qui dans l'un et dans l'autre éternelle respire,
Le premier, l'ineffable et sublime Moteur
Créa si régulier tout ce que l'œil peut lire,
La pensée embrasser, qu'en le bien contemplant
On ne peut nier Dieu dans un si beau rouage.
Lecteur, montons de l'œil dans l'espace brûlant
Directement au point de la céleste plage,
Où les deux cercles mus se heurtent en roulant.
Là réjouis tes yeux du sphérique assemblage
Du maître qui se plait dans l'œuvre des six jours,
Et si bien, que jamais il n'en distrait sa vue.
Vois comment de ce point il déroule son cours
L'orbe oblique apportant la planète attendue,
Aux vœux de l'univers réclamant ses retours.

E se la strada lor non fosse torta, 6
Molta virtù nel Ciel sarebbe in vano,
E quasi ogni potenzia quaggiù morta.
E se dal dritto più o men lontano 7
Fosse 'l partire, assai sarebbe manco
E giù e su dell'ordine mondano.
Or ti riman, Lettor, sovra 'l tuo banco, 8
Dietro pensando a ciò, che si preliba,
S'esser vuoi lieto assai prima, che stanco.
Messo t'ho innanzi: omai per te ti ciba: 9
Che a se ritorce tutta la mia cura
Quella materia, ond' io son fatto scriba.
Lo ministro maggior della Natura, 10
Che del valor del Cielo il mondo imprenta,
E col suo lume il tempo ne misura,
Con quella parte, che su si rammenta, 11
Congiunto si girava per le spire,
In che più tosto ogni ora s'appresenta;
Ed io era con lui; ma del salire 12
Non m'accors'io se non com'uom s'accorge
Anzi 'l primo pensier del suo venire.
È Beatrice quella, che si scorge 13
Di bene in meglio sì subitamente,
Che l'atto suo per tempo si sporge.
Quant'esser convenia da sè lucente! 14
Quel, ch'era dentro al Sol, dov'io entra'mi,
Non per color, ma per lume parvente,
Perch'io lo 'ngegno, e l'arte, e l'uso chiami, 15
Sì nol direi, che mai s'immaginasse:
Ma creder puossi, e di veder si brami.
E se le fantasie nostre son basse 16
A tanta altezza, non è maraviglia,
Che sovra 'l Sol non fu occhio ch'andasse.

Si sa route n'allait sinuant l'étendue, 6
Force influence au ciel vainement languirait,
Et toute vertu presque y dormirait sans vie.
Si du sentier direct sa route s'égarait 7
Ou plus, ou moins, du monde entier l'économie,
Et là-bas, et là-haut se bouleverserait.
Ferme à ton banc, lecteur, reste, je t'y convie, 8
Reviens sur tes pensers anticipé festin
Avant que tout plaisir ne tourne en lassitude.
Je t'ai servi les mets, prends-en le doux levain; 9
Car il me veut tout zèle et tout sollicitude
Le chant dont je me suis déclaré l'écrivain.
L'agent le plus puissant du monde en servitude 10
Scellant du feu du ciel tous les objets divers,
Et dispensant le temps par sa propre lumière,
Joint au cercle plus haut énoncé dans mes vers, 11
Paisible, parcourait la spirale carrière
Par où l'heure infaillible arrive à l'univers.
Et j'étais avec lui; mais comment en son aire? 12
Je ne m'en aperçus pas plus qu'homme ne sait
Le penser le premier qui vient en sa pensée.
Et Béatrix mon guide, elle que l'on connait 13
Passer du bien au mieux, soudain improvisée,
Et dont l'aspect se change avec l'instant qui nait,
Oh, de quel grand éclat elle était rehaussée, 14
Pénétrant avec moi dans le soleil-miroir,
Non point par des couleurs mais lumière ostensible.
Vainement le génie, et l'art et le savoir 15
Tenteraient d'en tracer une image possible:
Bornez-vous à me croire et désirez le voir.
Mais, si telle hauteur parait inaccessible 16
A notre esprit trop bas, que serions nous ravis?
Au de-là du soleil avoir vu qui s'en vante?

Tal' era quivi la quarta famiglia 17
Dell' alto Padre, che sempre la sazia,
Mostrando come spira, e come figlia.
E Beatrice cominciò: Ringrazia, 18
Ringrazia il Sol degli Angeli, ch' a questo
Sensibil t' ha levato per sua grazia.
Cuor di mortal non fu mai sì digesto 19
A divozione, a rendersi a Dio
Con tutto 'l suo gradir cotanto presto,
Com' a quelle parole mi fec' io: 20
E sì tutto 'l mio amore in lui si mise,
Che Beatrice eclissò nell' obblio.
Non le dispiacque; ma sì se ne rise, 21
Che lo splendor degli occhi suoi ridenti
Mia mente unita in più cose divise.
Io vidi più fulgor vivi e vincenti 22
Far di noi centro, e di sè far corona,
Più dolci in voce, ch' in vista lucenti.
Così cinger la figlia di Latona 23
Vedem tal volta, quando l' aere è pregno,
Sì che ritenga il fil, che fa la zona.
Nella Corte del Ciel. d' ond' io rivegno, 24
Si truovan molte gioie care e belle
Tanto, che non si posson trar del regno;
E 'l canto di que' lumi era di quelle: 25
Chi non s' impenna sì, che lassù voli,
Dal muto aspetti quindi le novelle.
Poi sì cantando quegli ardenti Soli 26
Si fur girati intorno a noi tre volte,
Come stelle vicine a' fermi poli,
Donne mi parver non da ballo sciolte, 27
Ma che s' arrestin tacite ascoltando,
Fin che le nuove note hanno ricolte:

Tels au quatrième orbe étaient les saints amis
Que le père des cieux de sa vue alimente,
Respirant en l'esprit s'engendrant en son fils.
Et Béatrix a dit : « Grâce reconnaissante
« A l'éternel soleil des anges, sa bonté
« A ce soleil visible a guidé ton voyage. »
Jamais un cœur ne fut plus humblement porté
Pour consacrer à Dieu le tribut et l'hommage
De tout ce qu'un mortel peut en réalité,
Que ne le fut le mien après ce doux langage ;
Et mon amour en Dieu s'interna tout, et fit
Que Béatrix en moi se tait, s'efface, expire.
Bien loin de s'y déplaire, elle au contraire en rit,
Et telle que son œil au lumineux sourire
D'un tout sur divers points divisa mon esprit.
Je vis maints feux vivants déployer leur empire,
Nous prendre, nous, pour centre, eux cercler l'horizon,
Plus suaves de voix qu'éclatants de lumière.
Telle, à nos yeux, Phœbé, tempérant son rayon,
Luit, incertaine, alors qu'en un dense atmosphère
Elle retient le fil anneau de son giron.
A la cour de ce ciel d'où je reviens naguère,
On trouve des joyaux et beaux et précieux,
Tels qu'on ne les saurait exporter de leurs sphères.
De ces beautés étaient les hymnes de ces feux.
Qui pour voler là-haut n'a des ailes légères
Attendra d'un muet les nouvelles des cieux.
Continuant leur chant ces ardents luminaires
Trois fois, autour de nous, roulent tourbillonnants :
Tels les astres voisins de l'immobile pole.
Je crus voir devant moi danseuses en suspens,
Muettes écouter pour reprendre à la vole
La note qui viendra solliciter leurs chants.

E dentr' all' un senti' cominciar: Quando 28
Lo raggio della grazia, onde si accende
Verace amore, e che poi cresce amando,
Multiplicato in te tanto risplende, 29
Che ti conduce su per quella scala,
U' senza risalir nessun discende;
Qual ti negasse 'l vin della sua fiala 30
Per la tua sete, in libertà non fora,
Se non com' acqua, ch' al mar non si cala.
Tu vuoi saper di quai piante s' infiora 31
Questa ghirlanda; che 'ntorno vagheggia
La bella donna, ch' al Ciel t' avvalora.
Io fui degli agni della santa greggia, 32
Che Domenico mena per cammino,
U' ben s' impingua, se non si vaneggia.
Questi, che m' è a destra più vicino, 33
Frate, e maestro fummi; ed esso Alberto
E di Cologna, ed io Thomas d' Aquino.
Se tu di tutti gli altri esser vuoi certo, 34
Diretro al mio parlar ten vien col viso
Girando su per lo beato serto.
Quell' altro fiammeggiare esce del riso 35
Di Grazian, che l' uno e l' altro Foro
Aiutò sì, che piacque in Paradiso.
L' altro, ch' appresso adorna il nostro coro, 36
Quel Pietro fu, che con la poverella
Offerse a santa Chiesa il suo Tesoro.
La quinta luce, ch' è tra noi più bella 37
Spira di tale amor, che tutto il mondo
Laggiù n' ha gola di saper novella.
Entro v' è l' alta luce, u' sì profondo 38
Saver fu messo, che se 'l vero è vero,
A veder tanto non surse 'l secondo.

Et j'entendis l'un d'eux qui saisit la parole : 28
« Quand le feu de la grâce allumant cet amour,
« Qui vrai s'accroît d'amour et qui, flamme éternelle,
« En toi multiple luit, et dans le haut sejour 29
« T'a conduit, bienveillant, par cette sainte échelle,
« D'où nul n'est descendu sans espoir de retour :
« Qui nierait à ta soif de sa gourde cruelle 30
« La vitale liqueur vivrait sans liberté,
« Comme l'onde en son cours qui serait entravée.
« Tu désires combler ta curiosité, 31
« Savoir d'où nait la fleur en festons enlacée,
« Qui de ton guide aux cieux réjouit la beauté ?
« Je fus un des enfants de la sainte couvée 32
« Qui suivit Dominique en son pieux chemin,
« Où bien l'on se repaît à moins qu'on ne dévie.
« Celui qu'à droite j'ai pour plus proche voisin 33
« Fut moine, et maître mien; Cologne est sa patrie,
« Albert son nom; et moi, je suis Thomas d'Aquin.
« Veux-tu ? je puis plus loin contenter ton envie ; 34
« Poursuivons, viens avec, suis de tes yeux ma voix;
« Montons, et savourons ce divin aromate.
« En ce scintillement, qui te sourit, tu vois 35
« Gratian pour qui la joie au paradis éclate ;
« Et pourquoi ? son savoir éclaira les deux droits.
« L'autre occupant tout près la place immédiate 36
« Fut ce Pierre à l'Église oblateur de son or,
« Telle la veuve pauvre usa de sa cassette.
« La cinquième lueur, plus que nous belle encor, 37
« Respire tant d'amour que la terre inquiète
« Désire d'en connaître ou la chûte, ou l'essor.
« En elle est cet esprit, haute science abstraite, 38
« Qui, si la vérité reste la vérité,
« N'eut et n'aura jamais d'égal ou de semblable.

Appresso vedi 'l lume di quel cero. 39
Che giuso in carne più addentro vide
L' angelica natura, e 'l ministero.
Nell' altra piccioletta luce ride 40
Quell' avvocato de' tempi Cristiani,
Del cui latino Agostin si provvide.
Or se tu l'occhio della mente trani 41
Di luce in luce dietro alle mie lode,
Già dell' ottava con sete rimani:
Per vedere ogni ben dentro vi gode 42
L' anima santa, che 'l mondo fallace
Fa manifesto a chi di lei ben ode.
Lo corpo, ond' ella fu cacciata, giace 43
Giuso in Cieldauro, ed essa da martiro,
E da esilio venne a questa pace.
Vedi oltre fiammeggiar l' ardente spiro 44
D'Isidoro, di Beda, e di Riccardo,
Che a considerar fu più che viro.
Questi, onde a me ritorna il tuo riguardo, 45
È il lume d' uno spirto, che in pensieri
Gravi, a morire gli parve esser tardo.
Essa è la luce eterna di Sigieri. 46
Che leggendo nel vico degli strami
Sillogizzò invidiosi veri.
Indi, come orologio, che ne chiami 47
Nell' ora, che la sposa di Dio surge
A mattinar lo sposo, perchè l' ami,
Che l' una parte e l' altra tira ed urge, 48
Tin tin sonando con sì dolce nota,
Che 'l ben disposto spirto d'amor turge;
Così vid' io la gloriosa ruota 49
Muoversi, e render voce a voce in tempra,
Ed in dolcezza, ch' esser non può nota,
Se non colà, dove 'l gioir s' insempra. 50

« Vois, non loin, ce flambeau, magnifique clarté, 39
« Qui, là-bas, sous la chair, lut dans l'impénétrable
« La nature de l'ange et sa causalité.
« Là, dans ce point lueur qui te sourit aimable, 40
« Des temples du chrétien tu vois le défenseur ;
« A son style Augustin y pourvut sa pensée.
« Si de l'œil de l'esprit tu suis ton moniteur, 41
« Recueillant sur mes pas la louange semée,
« De huit en voilà sept de lueur en lueur.
« A l'aspect de tout bien, ici brûle, embrasée, 42
« L'âme sainte au cœur pur qui d'un monde ou tout ment
« Révéla les dangers à qui sut bien le lire.
« Le corps dont on l'avait chassée indignement 43
« Git paisible à Ciel-d'or, et ce fut du martyre,
« Et de l'exil qu'elle eut en paix ce gisement.
« Vois flamboyer plus loin ce foyer qui respire : 44
« C'est Isidore, et Bède, et Richard qui, parfait,
« Éleva ses pensers plus qu'une âme ordinaire.
« Celui d'où ton regard, de lui, sur moi se plait, 45
« C'est une âme qui grave en profonde matière
« Trouva la mort trop lente au gré de son souhait.
« C'est du savant Siger l'immortelle lumière 46
« Qui dictant ses leçons au Fouarre carrefour
« Toucha des vérités dont on se fit un glaive.
Puis semblable à l'horloge avertisseur du jour 47
Quand l'épouse de Dieu matinale se lève
Pour chanter à l'époux dont elle veut l'amour.
De son rouage mû, l'un force, l'autre élève, 48
Parlant son tintement par un si doux tin-tin,
Que l'esprit bien dispos en amour se révèle.
Du glorieux rouage ainsi le jeu soudain 49
Se mut, dit mot pour mot un son de douceur telle
Que nul ne peut saisir ce langage divin,
Si ce n'est au séjour de la joie éternelle. 50

CANTO XI.

O insensata cura de' mortali, 1
Quanto son difettivi sillogismi
Quei, che ti fanno in basso batter l'ali!
Chi dietro a *jura*, e chi ad aforismi 2
Sen giva, e chi seguendo Sacerdozio,
E chi regnar per forza, e per sofismi,
E chi in rubare, e chi in civil negozio, 3
Chi nel diletto della carne involto
S'affatica, e chi si dava all'ozio;
Quand'io da tutte queste cose sciolto 4
Con Beatrice m'era suso in Cielo
Cotanto gloriosamente accolto.
Poi che ciascuno fu tornato ne lo 5
Punto del cerchio, in che avanti s'era
Fermossi, come a candellier candelo:
Ed io sentì' dentro a quella lumiera, 6
Che pria m'avea parlato, sorridendo
Incominciar facendosi più mera:
Così, com'io del suo raggio m'accendo, 7
Sì riguardando nella luce eterna,
Li tuoi pensieri, onde cagioni apprendo.
Tu dubbi, ed hai voler, che si ricerna 8
In sì aperta e sì distesa lingua
Lo dicer mio, ch'al tuo sentir si sterna,
Ove dinanzi dissi: U' ben s'impingua, 9
E là, u' dissi: Non surse il secondo;
E qui è uopo che ben si distingua.
La Providenza, che governa 'l mondo 10
Con quel consiglio, nel quale ogni aspetto
Creato è vinto, pria che vada al fondo,

CHANT XI.

O soin que tout mortel poursuit insensément, 1
O vice, ô vanité de tous ces syllogismes,
Qui te font l'aile en bas ramper obstinément !
Qui se voue au barreau, qui suit les aphorismes, 2
Qui court un bénéfice ou bien un évêché,
Qui règne par la force et qui par les sophismes ;
Qui vole, qui du gain est épris, entiché, 3
Dans les plaisirs des sens qui peine, qui s'abîme,
Et par un doux repos qui se sent alléché.
Quand libre des soucis dont le poids vous opprime, 4
Je suivis Béatrix, qui jusqu'aux cieux parvint,
Où l'accueil qu'on me fit ne fut pas peu sublime;
Quand chacun des esprits en son disque revint, 5
Précisément au point début de sa carrière,
Tel un cierge au flambeau, fixe, droit, il s'y tint.
Et j'entendis la voix, concentrée en la sphère, 6
Qui me parla d'abord de son brûlant réduit,
Commencer, souriante, en forçant sa lumière.
« Ainsi que mon éclat de son éclat reluit, 7
« De même en me mirant dans la flamme éternelle
« J'y lis et tes pensers et ce qui les produit.
« Tu doutes et tu veux que creusant ma cervelle, 8
« Clairement, longuement, j'explique au grand complet,
« Et qu'à ton intellect ma glose te nivèle
« Ce fait cité plus haut : *Où bien l'on se repait :* 9
« Et cet autre où j'ai dit : *Il n'eut point de semblable* :
« C'est ici qu'il faudra distinguer clair et net.
« Le Dieu qui meut ce monde à lui seul pénétrable, 10
« Avec cette sagesse en qui tout œil humain
« Succombe avant d'en voir un fond insaisissable.

Perocchè andasse ver lo suo diletto 11
La sposa di Colui, che ad alte grida
Disposò lei col sangue benedetto,
In se sicura, ed anche a lui più fida, 12
Duo Principi ordinò in suo favore,
Che quinci e quindi le fosser per guida.
L'un fu tutto Serafico in ardore, 13
L'altro per sapïenza in terra fue
Di Cherubica luce uno splendore.
Dell' un dirò, perocchè d'ambodue 14
Si dice, l'un pregiando, qual ch'uom prende,
Perchè ad un fine fur l'opere sue.
Intra Tupino e l'acqua che discende 15
Del colle eletto dal beato Ubaldo,
Fertile costa d'alto monte pende.
Onde Perugia sente freddo e caldo 16
Da Porta Sole, e dirietro le piange
Per greve giogo Nocera con Gualdo.
Di quella costa là, dov'ella frange 17
Più sua rattezza, nacque al mondo un Sole
Come fa questo tal volta di Gange.
Però chi d'esso loco fa parole 18
Non dica Ascesi, che direbbe corto,
Ma Oriente, se proprio dir vuole.
Non era ancor molto lontan dall' orto, 19
Ch'e' cominciò a far sentir la terra
Della sua gran virtude alcun conforto:
Chè per tal donna giovinetto in guerra 20
Del padre corse, a cui, come alla morte,
La porta del piacer nessun disserra:
E dinanzi alla sua spirital corte, 21
Et coram patre le si fece unito,
Poscia di dì in dì l'amò più forte.

« Voulant que s'approchât de son époux divin 11
« L'Épouse de celui que sa voix solennelle
« Au prix d'un sang béni disposa non en vain.
« Confiante, honorée, et pour lui plus fidèle 12
« Institua deux chefs, personnelle faveur,
« Qui d'ici, qui de là l'auraient sous leur tutèle.
« L'un fut tout séraphique en sa brûlante ardeur, 13
« L'autre chez les mortels par sa vaste science
« D'un Chérubin en lui figura la splendeur.
« Je parlerai de l'un sans choix de préférence, 14
« Car l'éloge de l'un, de tous les deux s'entend.
« Leurs travaux n'ayant eu qu'une même tendance.
« Entre le Tupino puis l'onde s'épandant 15
« Du mont où Saint Ubald y choisit sa retraite
« Est un côteau fécond monticule pendant;
« De l'Est, Pérouse y sent brûler, glacer son faîte; 16
« Et derrière, plaintifs, et dans l'ombre perdus,
« Et Nocère et Gualdo courbent au joug leur tête.
« Au point où sa raideur s'adoucit et le plus, 17
« Sur le monde, un beau jour, un soleil s'improvise,
« Tel celui-ci montant des pays de l'Indus.
« Garde-toi de nommer ce lieu du nom d'Assise, 18
« Toi qui veux en parler, ce nom lui messiérait;
« Dis Orient, l'idée en sera plus précise.
« Du seuil de son aurore à peine il s'éloignait 19
« Que déjà quelque peu s'imprimait sur la terre
« Cette grande vertu qui la fortifierait.
« Jeune encor, son vouloir résistait à son père 20
« Pour le choix d'une épouse à qui, comme à la mort,
« Nul pour son bon plaisir n'élargit sa barrière.
« Plus tard, devant la cour au compétent ressort. 21
« *Coram patre*, sa main par lui fut acceptée,
« Puis son amour devint de jour en jour plus fort.

Questa, privata del primo marito, 22
Mille e cent'anni e più dispetta e scura
Fino a costui si stette senza invito:
Nè valse udir, che la trovò sicura 23
Con Amiclate al suon della sua voce
Colui, ch'a tutto 'l mondo fe' paura.
Nè valse esser costante, nè feroce, 24
Sì, che dove Maria rimase giuso,
Ella con Cristo salse in su la Croce.
Ma perch'io non proceda troppo chiuso, 25
Francesco e Povertà per questi amanti
Prendi oramai nel mio parlar diffuso.
La lor concordia, e i lor lieti sembianti 26
Amore e maraviglia, e dolce sguardo
Faceano esser cagion de' pensieri santi.
Tanto che 'l venerabile Bernardo 27
Si scalzò prima, e dietro a tanta pace
Corse, e correndo gli parv'esser tardo.
O ignota ricchezza, o ben verace! 28
Scalzasi Egidio, e scalzasi Silvestro
Dietro allo sposo, sì la sposa piace.
Indi sen va quel padre, e quel maestro 29
Con la sua donna, e con quella famiglia,
Che già legava l'umile capestro;
Nè gli gravò viltà di cor le ciglia, 30
Per esser fi' di Pietro Bernardone,
Nè per parer dispetto a maraviglia;
Ma regalmente sua dura intenzione 31
Ad Innocenzio aperse, e da lui ebbe
Primo sigillo a sua religione.
Poi che la gente poverella crebbe 32
Dietro a costui, la cui mirabil vita
Meglio in gloria del Ciel si canterebbe.

« De son premier époux veuve ici-bas restée 22
« Nul jusqu'à celui-ci n'osa briguer son choix ;
« Plus de onze cents ans, obscure, inhonorée.
« En vain a-t-elle ouï que la terreur des rois, 23
« Le héros conquérant la trouva sous le chaume,
« Compagne d'Amyclas froide au son de sa voix;
« Constante, courageuse en vain on la renomme ; 24
« A la croix, près du Christ, elle monte à ses maux,
« Quand Marie, à ses pieds, pleure le Dieu fait homme.
« Mais pour ne point marcher voilant trop mes propos, 25
« François, la pauvreté, c'est l'amant, c'est l'amante,
« Qu'il faut voir désormais sous ces prolixes mots.
« Leur union, leurs traits, ressemblance frappante, 26
« Un amour merveilleux, la douceur du regard,
« Disaient de leurs pensers la sainte et douce entente.
« A tel point que, séduit, le vénéré Bernard 27
« Devêt ses pieds, et court une paix enviable;
« Et bien qu'il se hatât il plaint son long retard.
« O richesse inconnue, ô trésor véritable ! 28
« Sylvestre, Egydius, tel Bernard l'a montré,
« Nu-pieds suivent l'époux, tant l'épouse est aimable.
« Et puis il part, ce père et maître révéré, 29
« Emmenant son épouse, et l'humble pépinière
« Autour du flanc desquels le licol s'est serré.
« Fils d'un Bernardone non jamais sa paupière 30
« N'a trahi de son cœur son orgueil fait honteux,
« Quoiqu'il languît dédain et mépris du vulgaire.
« Vers Innocent il vient, royalement pompeux, 31
« Vante sa règle dure, et de sa sympathie
« Reçoit le premier sceau pour ses Religieux.
« Quand la sainte famille est en nombre agrandie, 32
« Sur les pas de ce chef dont le céleste chœur
« Plus dignement dirait la merveilleuse vie,

Di seconda corona redimita 33
Fu per Onorio dall' eterno Spiro
La santa voglia d' esto archimandrita.
E poi che per la sete del martiro 34
Nella presenza del Soldan superba
Predicò Cristo, e gli altri, che 'l seguiro;
E per trovare a conversione acerba 35
Troppo la gente, e per non stare indarno,
Reddissi al frutto dell' Italica erba.
Nel crudo sasso intra Tevere ed Arno 36
Da Cristo prese l' ultimo sigillo,
Che le sue membra du' anni portarno.
Quando a Colui, ch' a tanto ben sortillo, 37
Piacque di trarlo suso alla mercede,
Ch' egli acquistò nel suo farsi pusillo;
Ai frati suoi, sì com' a giuste erede, 38
Raccomandò la sua donna più cara,
E comandò che l' amassero a fede:
E del suo grembo l' anima preclara 39
Muover si volle tornando al suo regno;
Ed al suo corpo non volle altra bara.
Pensa oramai qual fu colui, che degno 40
Collega fu a mantener la barca
Di Pietro in alto mar per dritto segno:
E questi fu il nostro Patriarca; 41
Perché qual segue lui, com' ei comanda.
Discerner puoi, che buona merce carca.
Ma il suo peculio di nuova vivanda 42
È fatto ghiotto sì, ch' esser non puote,
Che per diversi salti non si spanda:
E quanto le sue pecore rimote, 43
E vagabonde più da esso vanno.
Più tornano all' ovil di latte vote,

« Honorius que meut l'esprit inspirateur 33
« Ceignit d'une couronne adjointe à la première
« La sainte volonté de cet archi-pasteur.
« Et quand mourir martyr, l'aiguillonne, l'altère 34
« Devant la majesté d'un soudan orgueilleux
« Il proclama le Christ, et plus d'un mandataire
« Ne trouvant que des cœurs par trop séditieux, 35
« Et ne pouvant languir, tristement inutile,
« Il vient en Italie, un sol plus généreux.
« Un roc entre le Tibre et l'Arno sied stérile, 36
« Là du Christ il reçut pour dernière bonté,
« Le sceau qui deux longs ans marqua son corps débile.
« Quand il plût à celui qui l'avait tant doté, 37
« De l'appeler là-haut à la gloire éternelle,
« (Apothéose due à son humilité),
« Aux siens, aux successeurs d'un légitime zèle 38
« Il a recommandé sa chère Déité
« *Vous l'aimerez, dit-il, et d'un amour fidèle.* »
« Et de son sein, son âme, éclatante beauté, 39
« Va, monte, recouvrer sa primitive sphère
« Réclamant pour cercueil l'unique pauvreté.
« Or conçois bien quel fut le compagnon de Pierre, 40
« Qui devait du vaisseau dont il fut le tuteur,
« Droit au but sur les flots diriger la carrière,
« Et tu reconnaîtras notre premier pasteur; 41
« Car, quand on suit sa voix ainsi qu'il nous l'ordonne,
« Oh, de quel bon fagot on sent qu'on est porteur!
« Mais sa tribu s'est faite et friande et gloutonne, 42
« Et tant, et tant qu'il faut qu'elle cède au torrent,
« Qu'aux bois elle s'épande et le nombre y foisonne.
« Et plus loin du gardien elle va picorant, 43
« Vagabonde au hasard, plus vide de laitage,
« Amaigrie et légère on la voit en rentrant.

Ben son di quelle, che temono il danno, 44
E stringonsi al pastor; ma son sì poche,
Che le cappe fornisce poco panno.
Or se le mie parole non son fioche, 45
Se la tua audienza è stata attenta,
Se ciò, ch' ho detto alla mente rivoche,
In parte fia la tua voglia contenta; 46
Perchè vedrai la pianta onde si scheggia,
E vedrai 'l corregger, ch' argomenta
U' ben s' impingua, se non si vaneggia. 47

CANTO XII.

Sì tosto come l' ultima parola 1
La benedetta fiamma per dir tolse,
A rotar cominciò la santa mola:
E nel suo giro tutta non si volse, 2
Prima ch' un' altra d' un cerchio la chiuse,
E moto a moto, e canto a canto colse;
Canto, che tanto vince nostre Muse, 3
Nostre Sirene, in quelle dolci tube,
Quanto primo splendor quel, che rifuse.
Come si volgon per tenera nube 4
Du' archi paralleli e concolori,
Quando Giunone a sua ancella iube,
Nascendo di quel d' entro quel di fuori 5
A guisa del parlar di quella vaga,
Ch' amor consunse, come 'l Sol vapori,
E fanno qui la gente esser presaga 6
Per lo patto, che Dio con Noè pose
Del mondo, che giammai più non s' allaga;

« J'en connais bien encor qui craignent le naufrage, 44
« Se groupent au pasteur, mais nombre si petit,
« Que peu de drap se taille au froc du personnage.
« Or donc, si mes propos ne sont pas sans crédit, 45
« Si tu m'as écouté d'une oreille attentive,
« Si tu rumines bien tout ce que je t'ai dit,
« Ta volonté calmée en deviendra moins vive, 46
« Tu connaîtras le tronc qui fournit les éclats,
« Et tu comprendras bien la dite corrective
« *Où si l'on ne dévie on s'y maintient bien gras.* » 47

CHANT XII.

Quand la sainte lueur saisit les derniers mots, 1
Pour finir à l'instant d'exprimer sa pensée,
Soudain la sainte meule a rompu son repos,
Et roulante, en son cours ne s'arrêta lancée 2
Que lorsqu'une autre en fit son centre d'horizon,
Répondant à sa danse, à sa voix cadencée.
Voix qui domine autant nos filles d'Apollon, 3
Les Sirènes, à nous, au sonore langage,
Que le rayon direct le réfracté rayon.
Tels on voit se courber en un léger nuage 4
Deux parallèles arcs à jumelle couleur,
Quand Junon à sa serve a transmis son message;
L'extérieur naissant de l'arc intérieur, 5
Semblable au doux parler de la nymphe inconstante,
Que consuma l'amour, tel Phœbus la vapeur;
Arcs qui font présager aux humains douce attente 6
Sur la foi du serment que Dieu fit à Noë,
Que l'onde sur les monts n'y serait plus stagnante.

Così di quelle sempiterne rose 7
Volgeansi circa noi le duo ghirlande.
E sì l'estrema all'intima rispose.
Poi che 'l tripudio e l'altra festa grande 8
Sì del cantare, e sì del fiammeggiarsi
Luce con luce gaudiose e blande,
Insieme appunto, ed a voler quietarsi, 9
Pur come gli occhi, ch'al piacer, che i muove,
Conviene insieme chiudere e levarsi;
Del cuor dell'una delle luci nuove 10
Si mosse voce, che l'ago alla stella
Pare mi fece in volgermi al suo dove;
E cominciò: L'amor, che mi fa bella, 11
Mi tragge a ragionar dell'altro duca,
Per cui del mio sì ben ci si favella.
Degno è, che dov'è l'un l'altro s'induca 12
Sì, che com'elli ad una militaro,
Così la gloria loro insieme luca.
L'esercito di Cristo, che sì caro 13
Costò a riarmar, dietro alla 'nsegna
Si movea tardo, sospeccioso e raro,
Quando lo 'mperador, che sempre regna. 14
Provvide alla milizia, ch'era in forse,
Per sola grazia, non per esser degna;
E, com'è detto, a sua sposa soccorse 15
Con duo campioni, al cui fare, al cui dire
Lo popol disviato si raccorse.
In quella parte, ove surge ad aprire 16
Zefiro dolce le novelle fronde,
Di che si vede Europa rivestire,
Non molto lungi al percuoter dell'onde, 17
Dietro alle quali per la lunga foga
Lo Sol talvolta ad ogni uom si nasconde.

De ces roses ainsi, tresses d'éternité, 7
Roulaient autour de nous les deux saintes nuances,
Tant s'accordait le centre avec l'extrémité.
Puis quand les chants de fête et les joyeuses danses, 8
L'échange répété de leurs flamboyements,
Les démonstrations, les douces prévenances,
Ensemble, instantanés, se turent librement, 9
Tels deux yeux au plaisir de qui meut la prunelle,
Tous deux simultanés s'ouvrant et se fermant;
Du centre lumineux d'une splendeur nouvelle 10
Une voix en sortit qui m'a pirouété,
Telle l'aiguille au pôle, et m'a tourné vers elle.
Puis elle a dit: « L'amour qui me fait ma beauté, 11
« Sur le deuxième chef appelle ma parole,
« Lui, qui le mien ici m'a dignement vanté.
« Car où l'un parle il faut qu'aussi l'autre ait son rôle 12
« Et, défenseurs tous deux, des mêmes droits sacrés,
« Leur front doit resplendir de la même auréole.
Les bataillons du Christ, soldats régénérés, 13
Non sans le payer cher, sous la sainte bannière,
« S'avançaient lentement, peu nombreux, timorés,
« Quand l'empereur qui n'a, n'eut rien de temporaire 14
« Pourvut à son troupeau qui marchait compromis,
« [Grâce libre bien moins que faveur nécessaire],
« Secourut son épouse, et plus haut je le dis, 15
« Lui donna deux soutiens dont les faits et les dire
« De leurs égarements tireraient les brebis.
« Dans cet heureux pays où nait le doux zéphire 16
« Pour faire épanouir les renaissantes fleurs,
« Dont l'Europe au printemps voit vêtir son empire;
« Non loin des bords battus des flots perturbateurs, 17
« Flots au-delà desquels après longue traînée
« Phœbus parfois dérobe à tout œil ses splendeurs.

Siede la fortunata Callaroga 18
Sotto la protèzion del grande scudo,
In che soggiace il Leone, e soggioga.
Dentro vi nacque l'amoroso drudo 19
Della Fede Cristiana, il santo atleta.
Benigno a' suoi, ed a' nimici crudo:
E come fu creata, fu repleta 20
Sì la sua mente di viva virtute,
Che nella madre lei fece profeta.
Poi che le sponsalizie fur compiute 21
Al sacro fonte intra lui e la Fede,
U' si dotar di mutua salute,
La donna, che per lui l'assenso diede, 22
Vide nel sonno il mirabil frutto,
Ch' uscir dovea di lui, e delle rede:
E perchè fosse quale era in costrutto, 23
Quinci si mosse Spirito a nomarlo
Dal possessivo, di cui era tutto:
Domenico fu detto; ed io ne parlo 24
Sì come dell'agricola, che Cristo
Elesse all' orto suo per aiutarlo.
Ben parve messo, e famigliar di Cristo. 25
Chè 'l primo amor, che 'n lui fu manifesto,
Fu al primo consiglio, che diè Cristo.
Spesse fiate fu tacito e desto 26
Trovato in terra dalla sua nutrice,
Come dicesse: Io son venuto a questo.
O padre suo veramente Felice! 27
O madre sua veramente Giovanna,
Se interpretata val, come si dice!
Non per lo mondo, per cui mo s' affanna 28
Diretro ad Ostïense ed a Taddeo,
Ma per amor della verace manna.

« Callaroga s'élève, ô cité fortunée ! 18
« Sous l'orbe où du lion dans l'écu protecteur
« L'image en même temps domine, est dominée ;
« Dans ses murs y naquit l'ardent propugnateur 19
« De la foi du chrétien, le vénérable athlète,
« Bon envers ses amis mais dur au novateur.
« Dans l'instant solennel où son âme fut faite, 20
« Une telle vertu l'anima, la remplit,
« Qu'enfermée en sa mère elle la fit prophète.
« Quand sur les fonds sacrés à lui la foi s'unit, 21
« Mutuelle union hors des siècles durable,
« Où réciproquement leur salut s'y promit,
« La femme qui pour lui se rendit responsable 22
« En un miraculeux sommeil a reconnu
« Son croît, et de son croît la lignée admirable.
« Et, pour qu'il fut tel quel l'annonçait sa vertu, 23
« Un ange descendant là-bas vous le baptise
« Du possessif du maître auquel il s'était dû.
« Son nom fut Dominique, et ne puis que j'en dise 24
« Comme d'un vigneron qu'avait aimé le Christ,
« Pour cultiver tous deux sa vigne reconquise.
« On le crut vrai l'ami, l'émissaire du Christ, 25
« Car l'amour qui, d'abord, en lui fut évidence
« Fut au premier conseil qu'avait donné le Christ.
« Sa nourrice le vit souvent, dans le silence, 26
« Éveillé, sur le sol prosterné longuement;
« Je viens m'humilier semblait son éloquence.
« O du nom de Félix père digne vraiment ; 27
« O mère avec raison Donna Jeanne appelée,
« Puisqu'à ces noms l'effet correspond justement.
« Non pour l'amour mondain que la foule aveuglée, 28
« Par Ostie ou Taddée embrasse en zélateur,
« Mais pour la manne, en bas d'ici haut, ruisselée,

In pice o gran dottor si feo, 29
Tal nise a circuir la vigna,
Che bianca, se 'l vignaio è reo:
Ed alla che fu già benigna 30
Più i giusti, non per lei,
Ma pe , che siede, e che traligna,
Non disp o due, o tre per sei, 31
Non la ia di primo vacante,
Non sunt pauperum Dei,
Addiman 'l mondo errante 32
Licenzia di combatter per lo seme,
Del qual ti fascian ventiquattro piante.
Poi con dottrina, e con volere insieme, 33
Con l'uficio apostolico si mosse,
Quasi torrente, ch' alta vena preme:
E negli sterpi eretici percosse 34
L'impeto suo più vivamente quivi,
Dove le resistenze eran più grosse.
Di lui si fecer poi diversi rivi, 35
Onde l'orto cattolico s'irriga,
Sì che i suoi arbuscelli stan più vivi:
Se tal fu l'una ruota della biga, 36
In che la santa Chiesa si difese,
E vinse in campo la sua civil briga,
Ben ti dovrebbe assai esser palese 37
L'eccellenza dell'altra, di cui Tomma
Dinanzi al mio venir fu sì cortese.
Ma l'orbita, che fe' la parte somma 38
Di sua circonferenza, è derelitta,
Sì ch'è la muffa, dov'era la gromma.
La sua famiglia, che si mosse dritta 39
Co' piedi alle su' orme, e tanto volta,
Che quel dinanzi a quel dirietro gitta:

« En un laps de temps bref il se fit grand docteur. 29
« Et tel qu'il entreprit de visiter la vigne
« Qui s'étiole tôt, sauf bon cultivateur.
« Puis à Rome, qui n'est de nos jours si bénigne 30
« Qu'elle le fut jadis, funeste aveuglement
« Non du pontificat, mais du chef qui forligne
« Il n'y vint point chercher quelque dégrèvement 31
« Pour un prompt bénéfice, oh, non point de prière,
« Ni pour soi *decimas pauperum* l'aliment.
« Mais il sollicita liberté pleine, entière, 32
« De combattre l'erreur pour la postérité
« De ces vingt-quatre fleurs dont t'encercle la sphère.
« Puis fort de sa doctrine et de sa volonté, 33
« Il se meut hardiment, héraut apostolique,
« Tel un torrent qu'emporte un flot précipité.
« Son flot impétueux heurte l'arbre hérétique, 34
« Mais il heurte et s'obstine encor plus véhément
« Lorsque plus obstiné l'on résiste énergique.
« Son cours subdivisé roula diversement 35
« Au catholique Eden que son flot fertilise,
« Tel que chaque scion y croît plus verdoyant.
« Si telle fut du char où combattit l'église 36
« Une roue, et qui forte à la bien soutenir
« La fit être vainqueur d'une race insoumise,
« De l'autre celle-ci t'en pourra découvrir 37
« La vertu, dont Thomas tout vive courtoisie
« Avant mon arrivée a su t'entretenir.
« Mais l'orbe que le haut de sa périphérie 38
« A décrit, s'oblitère abandonné sillon,
« Et la mousse domine où dominait la lie.
« Sa race qui jadis suivait son droit filon, 39
« Pas à pas sur les siens, à rebours sur sa trace,
« Pose aujourd'hui l'orteil où posa son talon.

Ma tosto s' avvedrà bella ricolta
Della mala coltura, quando 'l loglio
Si lagnerà, che l' arca gli sia tolta.
Ben dico, chi cercasse a foglio a foglio
Nostro volume. ancor troveria carta,
U' leggerebbe: I' mi son quel, ch' io soglio.
Ma non fia da Casal, nè d'Acquasparta,
Là onde vegnon tali alla Scrittura,
Ch' uno la fugge, e l' altro la coarta.
Io son la vita di Bonaventura
Da Bagnoregio, che ne' grandi ufici
Sempre posposi la sinistra cura.
Illuminato ed Agostin son quici.
Che fur de' primi scalzi poverelli.
Che nel capestro a Dio si fero amici.
Ugo da Sanvittore è qui con elli,
E Pietro Mangiadore, e Pietro Ispano,
Lo qual giù luce in dodici libelli.
Natan Profeta, e 'l Metropolitano
Crisostomo. ed Anselmo, e quel Donato.
Ch' alla prim' arte degnò poner mano:
Rabano è quivi, e lucemi dallato
Il Calavrese abate Giovacchino
Di spirito profetico dotato.
Ad inveggiar cotanto paladino
Mi mosse la infiammata cortesia
Di fra Tommaso, e 'l discreto latino,
E mosse meco questa compagnia.

« Mais on verra bientôt quel produit on amasse,
« Né d'un méchant labour, quand le grain gromelant
« Se plaindra qu'au grenier on lui refuse place.
« Je crois que tel et tel vers par vers m'effeuillant
« Quelque part dans mon livre y trouverait à lire,
« Je suis encore tel que je fus ci-devant.
« Mais il ne viendra point de Casal, ni bien pire
« D'Aquasparta, car tel prend l'écrit à rebours,
« Et s'il prête pour l'un, pour l'autre il se retire.
« Je suis Bonaventure, au début de mes jours
« Bagnorea m'a vu ; quand mes devoirs parlèrent
« Le siècle aux intérêts du ciel céda toujours.
« Dans l'enceinte où je suis, les premiers y brillèrent,
« Illuminat et l'humble Augustin, qui vêtant
« La bure et le cordon à Dieu se dévouèrent.
« Hugues de Saint Victor est ici respirant,
« Et Pierre Comestor, et Pierre l'Ibérique
« Que douze fois en-bas son ouvrage fit grand.
« Le prophète Nathan, de la grand'basilique
« Chrysostomos, Anselme, et ce maître profès
« Donat, qui mit la main à l'art le plus antique.
« Rhaban habite ici; puis resplendit tout près
« Ce moine qui voyait hors de toute limite,
« Joachim qui naquit en pays calabrais.
« Si d'un tel Paladin j'exalte le mérite
« C'est le frère Thomas, son zèle tout amour,
« C'est son parler aussi qui, doux, m'y sollicite.
« Émouvant avec moi le chœur qui m'est autour.

CANTO XIII.

Immagini chi bene intender cupe 1
Quel. ch' io or vidi. e ritegna l' image,
Mentre ch' io dico, come ferma rupe,
Quindici stelle, che in diverse plage 2
Lo Cielo avvivan di tanto sereno,
Che soverchia dell' aere ogni compage:
Immagini quel carro a cui il seno 3
Basta nel nostro Cielo e notte, e giorno,
Sì ch' al volger del temo non vien meno:
Immagini la bocca di quel corno, 4
Che si comincia in punta dello stelo,
A cui la prima ruota va d' intorno,
Aver fatto di sè duo segni in Cielo, 5
Qual fece la figliuola di Minoi,
Allora che sentì di morte il gielo;
E l' un nell' altro aver gli raggi suoi, 6
Ed amboduo girarsi per maniera,
Che l' uno andasse al primo, e l' altro al poi:
Ed avrà quasi l' ombra della vera 7
Costellazione. e della doppia danza,
Che circulava il punto, dov' io era;
Poich' è tanto di là da nostra usanza, 8
Quanto di là dal muover della Chiana
Si muove 'l Ciel che tutti gli altri avanza:
Lì si cantò non Bacco, non Peana, 9
Ma tre Persone in divina natura,
Ed in una sustanzia essa e l' umana.
Compiè 'l cantare e 'l volger sua misura. 10
Ed attesersi a noi quei santi lumi.
Felicitando sè di cura in cura.

CHANT XIII.

Qui que tu sois qui veux à mes pas t' attacher, 1
Saisir ma vision, peins-toi, puis en toi trâce
Les traits de mon discours comme sur un rocher.
Quinze feux, ici, là, circulant dans l'espace, 2
Vivifiant le ciel d'une telle clarté,
Qu'elle inonde de l'air toute compacte masse.
Figure-toi ce char de nos cieux limité, 3
Et qui durant le jour, et tant que la nuit dure,
Y roule son timon dans son intégrité.
Vois cette corne aussi dont la vaste ouverture, 4
Nait de l'extrémité de l'axe radieux,
Autour duquel se meut la première ceinture.
Feins-toi qu'ils ont formé deux signes dans les cieux, 5
Ainsi que de Minos la fille sut le faire,
Quand le froid de la mort paralysa ses yeux,
L'un dans l'autre engrenant les rayons de leur aire, 6
Et tous deux se mouvoir parallèle unisson,
Le premier vers la proue et l'autre vers l'arrière.
Reconnais à ces traits la constellation, 7
Dont l'ombre est peinte au vrai, puis la ronde tournante,
Dont le double contour cerclait mon horizon.
Car de nos feux, leur force était si haut distante, 8
Que dans les cieux, le ciel le plus prompt emporté.
Laisse loin, loin de lui la Chiana turbulente.
Ni Bacchus, ni Pœan n'était là-haut chanté, 9
Mais trois êtres vêtus d'un divin caractère,
Et dans la même essence homme et divinité.
La mesure et les chants ont fini par se taire, 10
Chacun des feux sacrés se tourne et nous sourit,
Heureux de ses plaisirs, puis heureux de nous plaire.

Ruppe 'l silenzio ne' concordi numi 11
Poscia la luce, in che mirabil vita
Del poverel di Dio narrata fumi;
E disse: Quando l'una paglia è trita, 12
Quando la sua semenza è già riposta,
A batter l'altra dolce amor m'invita.
Tu credi, che nel petto, onde la costa 13
Si trasse per formar la bella guancia,
Il cui palato a tutto 'l mondo costa,
Ed in quel, che forato dalla lancia, 14
E poscia e prima tanto satisfece,
Che d'ogni colpa vince la bilancia,
Quantunque alla natura umana lece 15
Aver di lume, tutto fosse infuso
Da quel valor, che l'uno e l'altro fece;
E però ammiri ciò, ch'io dissi suso, 16
Quando narrai, che non ebbe secondo
Lo ben, che nella quinta luce è chiuso.
Ora apri gli occhi a quel, ch'io ti rispondo 17
E vedrai lo tuo credere e 'l mio dire
Nel vero farsi, come centro in tondo.
Ciò che non muore, e ciò che può morire 18
Non è se non splendor di quella idea,
Che partorisce, amando, il nostro Sire;
Che quella viva luce, che si mea 19
Dal suo lucente, che non si disuna
Da lui, nè dall'Amor, che 'n lor s'intrea;
Per sua bontate il suo raggiare aduna, 20
Quasi specchiato in nove sussistenze,
Eternalmente rimanendosi una.
Quindi discende all'ultime potenze 21
Già d'atto in atto tanto divenendo,
Che più non fa che brevi contingenze:

Tout se taisait d'accord, quand soudain on rompit 11
Le silence, et ce fut cette flamme étoilée,
Qui du pauvre de Dieu m'avait fait le récit.
« D'une meule, dit-il, quand la paille est foulée, 12
« Quand le grain au grenier repose en sûreté,
« L'amour veut qu'à son tour l'autre soit flagellée.
« Tu crois que dans l'humain dont la côte a porté 13
« Celle dont le palais, la lèvre purpurine,
« Greva de tant de maux la pauvre humanité;
« Que celui dont la lance a foré la poitrine, 14
« Qui d'abord et plus tard tant et tant satisfit,
« Contre-poids à tout mal par sa force divine;
« Tous deux de la valeur sublime qui les fit, 15
« Reçurent en savoir tout ce que peut comprendre
« La nature de l'homme en son fragile esprit.
« Ce que j'avais émis, peut-il donc te surprendre, 16
« Il n'eut point de second, dis-je précédemment,
« Ce cinquième soleil où nul ne peut prétendre.
« Ouvre l'oreille et l'œil à mon raisonnement 17
« Tu verras que mon dire et ta croyance est sûre,
« Ainsi qu'un centre au cercle est nécessairement.
« Tout être, quel qu'il soit, ou qu'il meure, ou qu'il dure, 18
« N'est autre qu'une idée, un éclair reflété,
« Enfantement d'amour du roi de la nature;
« Car sa vive lueur, éternelle clarté, 19
« Rayon de son rayon, unique, pure, entière,
« Amour, rayon, lui, sont une triple unité;
« Et sa toute-bonté concentrant sa lumière, 20
« Telle qu'en un miroir dans neuf corps rayonnants,
« Conserve son essence une, pure, et ternaire.
« Puis elle se transmet jusqu'aux derniers agents, 21
« De fait en fait, toujours devenant moins intense,
« Et ne produit enfin que simples contingents.

E queste contingenze essere intendo 22
Le cose generate, che produce
Con seme e senza seme il Ciel movendo.
La cera di costoro, e chi la duce, 23
Non sta d'un modo, e però sotto 'l segno
Ideale poi più e men traluce.
Ond'egli avvien, ch'un medesimo legno, 24
Secondo spezie, meglio e peggio frutta,
E voi nascete con diverso ingegno.
Se fosse appunto la cera dedutta, 25
E fosse 'l Cielo in sua virtù suprema,
La luce del suggel parrebbe tutta,
Ma la Natura la dà sempre scema, 26
Similemente operando all'artista,
Ch'ha l'abito dell'arte, e man che trema.
Però se 'l caldo Amor la chiara vista 27
Della prima virtù dispone e segna,
Tutta la perfezion quivi s'acquista.
Così fu fatta già la terra degna 28
Di tutta l'animal perfezione:
Così fu fatta la Vergine pregna.
Sì ch'io commendo tua opinione, 29
Che l'umana natura mai non fue,
Nè fia, qual fu in quelle due persone.
Or s'io non procedessi avanti piue, 30
Dunque come costui fu senza pare?
Comincerebber le parole tue.
Ma perchè paia ben quel, che non pare, 31
Pensa chi era, e la cagion, che il mosse
Quando fu detto Chiedi, a dimandare.
Non ho parlato sì, che tu non posse 32
Ben veder, ch'ei fu Re, che chiese senno,
Acciocchè Re sufficiente fosse;

« Pour moi, ces contingents, en mon intelligence, 22
« Sont la création des choses que produit
« Le mouvement du ciel avec ou sans semence.
« La cire des objets, la main qui la pétrit 23
« N'ont pas qu'un mode seul, de là sous l'effigie
« De l'idéal, le mode ou plus ou moins reluit.
« De là vient qu'une plante, une en plus d'une vie 24
« Donne plus, pire, moins, selon sa qualité,
« Et vous mortels naissez différents de génie.
« Si la cire acquérait le poli souhaité, 25
« Et si le ciel gardait sa puissante énergie,
« Le sceau resplendirait de toute sa clarté.
« Mais nature toujours la présente affaiblie; 26
« A l'artiste empruntant son opération,
« Il sait l'art mais sa main tremblante balbutie.
« Et si l'ardent amour de son brûlant rayon 27
« Impose le cachet de la force incréée,
« L'œuvre acquerra dès lors toute perfection.
« La terre ainsi reçut, du néant exondée, 28
« Tout ce qu'a de parfait le chef-d'œuvre animal,
« Ainsi devint la Vierge une fleur fécondée.
« Mon sentiment au tien en tout point est égal ; 29
« Sous le double contour de leur humaine cire,
« Nul ne vit, ne verra tel double original.
« Si je tronquais ici les accents de ma lyre : 30
— « Comment celui-ci donc tint-il le premier rang? »
« Me viendrait ton discours à l'encontre me dire.
« Mais pour que l'inconnu te devienne apparent 31
« Songe quel il était? d'où la cause put naître
« Qui de solliciteur vous le fit impétrant? »
« En m'exprimant ainsi c'est te faire connaître 32
« Un roi dont la sagesse éveilla les ardeurs,
« Afin d'être un jour roi, tel qu'un roi le doit être.

Non per saper lo numero, in che enno 33
Li motor di quassù, o se *necesse,*
Con contingente mai *necesse* fenno;
Non si est dare primum motum esse, 34
O se del mezzo cerchio far si puote
Triangol, sì ch' un retto non avesse.
Onde se ciò, ch' io dissi, e questo note, 35
Regal prudenza è quel vedere impari,
In che lo stral di mia 'ntenzion percuote;
E se al Surse drizzi gli occhi chiari, 36
Vedrai aver solamente rispetto
Ai Regi, che son molti, e i buon son rari.
Con questa distinzion prendi 'l mio detto: 37
E così puote star con quel, che credi
Del primo padre, e del nostro diletto.
E questo ti fia sempre piombo a' piedi, 38
Per farti muover lento, com' uom lasso,
Ed al sì ed al no che tu non vedi;
Chè quegli e tra gli stolti bene abbasso, 39
Che sanza distinzion afferma, o niega
Così nell' un, come nell' altro passo:
Perch' egli incontra, che più volte piega 40
L' opinion corrente in falsa parte,
E poi l' affetto lo 'ntelletto lega.
Vie più che 'ndarno da riva si parte, 41
Perchè non torna tal, qual ei si muove,
Chi pesca per lo vero, e non ha l' arte:
E di ciò sono al mondo aperte pruove 42
Parmenide, Melisso, Brisso, e molti,
I quali andavano, e non sapean dove.
Sì fe' Sabello, ed Arrio, e quegli stolti, 43
Che furon come spade alle Scritture,
In render torti li diritti volti.

« Non qu'il voulut savoir le nombre des moteurs, 33
« Ou si la contingence avec le nécessaire
« De la nécessité sont les reproducteurs;
« Non si l'on donnerait une force première 34
« Ou si d'un demi-cercle on peut en composer
« Un triangle qui n'eût angle droit en son aire.
« Si donc tu sens ma phrase et mon nouveau penser, 35
« *Sans égal* c'est d'un roi la science avérée,
« Que désignait le trait que j'ai voulu lancer.
« Et si du *s'éleva* tu saisis la portée, 36
« Tu verras qu'il a trait directement aux rois,
« Nombreux, oui, mais des bons rare en est la fournée.
« Lis dans ce *distinguo* ce que moi-même y vois. 37
« Et ta croyance et moi nous penserons à l'aise,
« De notre premier père et du fils à la fois.
« Comme un plomb à tes pieds que ce poids toujours pèse, 38
« Qu'il t'apprenne à marcher lent, tel qu'un homme las,
« Vers oui, vers non, vapeur qui t'éblouit, te lèse,
« Car au-dessous d'un sot il descend et bien bas, 39
« Tel qui sans distinguer ou pour ou contre adhère
« Autant dans le premier que dans le second cas.
« Car bien souvent on voit qu'un discoureur vulgaire 40
« Dévie et du sentier droit s'égare bientôt,
« Puis de l'esprit l'amour obscurcit la lumière.
« Plus qu'en vain loin du port on va braver le flot, 41
« Car il n'y revient pas toujours tel qu'il le quitte,
« Qui veut happer le vrai quand l'art lui fait défaut.
« Le monde a sur ce point plus d'une preuve écrite: 42
« Parménide, Melisse, et Brissus et consorts,
« Qui marchaient et marchaient sans un plan de conduite.
« Ainsi Sabellius, Arrius, esprits-forts, 43
« Qui furent comme un glaive à la Sainte Écriture
« Fous qui de discours droits firent des discours tors,

Non sien le genti ancor troppo sicure 44
A giudicar, sì come quei, che stima
Le biade in campo, pria che sien mature:
Ch' io ho veduto tutto 'l verno prima 45
Il prun mostrarsi rigido e feroce,
Poscia portar la rosa in su la cima;
E legno vidi già dritto e veloce 46
Correr lo mar per tutto suo cammino,
Perire al fine all' entrar della foce.
Non creda donna Berta, e ser Martino, 47
Per vedere un furare, altro offerere,
Vedergli dentro al Consiglio divino;
Che quel può surgere, e quel può cadere.

CANTO XIV.

Dal centro al cerchio e sì dal cerchio al centro 1
Muovesi l'acqua in un rotondo vaso.
Secondo ch' è percossa fuori o dentro.
Nella mia mente fe' subito caso 2
Questo, ch' io dico, sì come si tacque
La gloriosa vita di Tommaso.
Per la similitudine, che nacque 3
Del suo parlare e di quel di Beatrice.
A cui sì cominciar dopo lui piacque:
A cui fa mestieri, e nol vi dice 4
Nè con la voce, nè pensando ancora,
D' un altro vero andare alla radice.
Ditegli se la luce, onde s' infiora 5
Vostra sustanzia, rimarrà con voi
Eternalmente, sì com' ella è ora:

« Humains ne soyez point si hardis à conclure, 44
« Gardez-vous de juger en arbitre étourdi
« La moisson de la plaine avant qu'elle soit mûre !
« Car pendant les frimats j'ai vu l'arbre engourdi, 45
« Étaler ses piquants sur sa tige sauvage,
« Puis la rose s'ouvrir sur son front reverdi.
« J'ai vu la nef debout, rapide en son sillage, 46
« Bravant tous les écueils d'un perilleux chemin,
« Trouver au seuil du port l'inattendu naufrage.
« Que la Madame *Berthe*, ou que maître *Martin*, 47
« Si tel consomme un vol, tel autre un sacrifice,
« Ne les jugent point tels que le Conseil divin;
« L'un peut se relever, l'autre il se peut qu'il glisse. » 48

CHANT XIV.

Le liquide en un vase à forme orbiculaire 1
Tend du centre au contour et réciproquement,
Heurté soit en dehors, ou soit en sens contraire.
Ce propos hasardé me vint spontanément, 2
Quand du divin Thomas l'éloquente replique
Eut enfin mis un terme à son raisonnement,
Cette comparaison, me disais-je, s'applique 3
Au mode de parler qui fut d'abord le sien,
A Béatrix qui puis formula sa supplique.
« Urgence à celui-ci quoiqu'il n'en dise rien, 4
(« Il faudrait que sa voix, et ses pensers le dissent,)
« D'expliquer un second doute et l'éclaircir bien.
« Dites-lui si l'éclat dont vos fronts resplendissent 5
« Inhérent, intrinsèque, en vous résidera,
« Éternel, sans compter qu'un jour ils s'obscurcissent.

E se rimane, dite come, poi 6
Che sarete visibili rifatti,
Esser potrà ch' al veder non vi noi.
Come da più letizia pinti e tratti 7
Alcuna fiata quei, che vanno a ruota,
Levan la voce e rallegrano gli atti;
Così all' orazion pronta e devota 8
Li santi cerchi mostrar nuova gioia
Nel torneare, e nella mira nota.
Qual si lamenta, perchè qui si muoia 9
Per viver colassù, non vide quive
Lo refrigerio dell' eterna ploia.
Quell' uno e due e tre, che sempre vive, 10
E regna sempre in tre in due ed uno,
Non circonscritto, e tutto circonscrive,
Tre volte era cantato da ciascuno 11
Di quelli spirti con tal melodia,
Ch' ad ogni merto saria giusto muno;
Ed io udi' nella luce più dia 12
Del minor cerchio una voce modesta,
Forse qual fu dell' Angelo a Maria,
Risponder: Quanto fia lunga la festa 13
Di Paradiso, tanto il nostro amore
Si raggerà d' intorno cotal vesta.
La sua chiarezza seguita l' ardore, 14
L' ardor la visïone, e quella è tanta,
Quanta ha di grazia sovra suo valore.
Come la carne gloriosa e santa 15
Fia rivestita, la nostra persona
Più grata fia per esser tuttaquanta.
Perchè s' accrescerà ciò, che ne dona 16
Di gratuito lume il Sommo Bene,
Lume, ch' a lui veder ne condiziona;

« Et si cet éclat vit, dites s'il adviendra, 6
« Quand vous serez refaits lumière consistante
« Qu'une telle splendeur vous importunera.
Tel cédant à l'en-train d'une gaieté bruyante, 7
Un chœur dansant la ronde et ranimant ses jeux,
Force, avive son geste et sa voix languissante.
Tels devant ces désirs et pressants et pieux, 8
Les cercles saints ont lui d'une joie inouie,
Tourbillons plus actifs, accents plus merveilleux.
Tel se lamente ici qu'on y meure à la vie 9
Pour monter vivre en haut, qui jamais ne sentit
Le rafraîchissement de l'éternelle pluie.
Cet un, ce deux, ce trois qui dure et toujours vit, 10
Qui règne en trois, en deux, se résumant unique,
Et qui circonscrit tout sans être circonscrit,
Retentissait aux cieux en un triple cantique 11
De tous ces esprits saints, mais concert ravissant,
A qui mériterait rançon bien magnifique.
J'ouïs dans le flambeau le plus resplendissant 12
Du plus petit giron une voix qui simplesse,
Comme l'ange à Marie autrefois s'abaissant:
« Tant que du paradis durera l'allegresse » 13
— A-t-elle répondu — « notre vive splendeur
« Jaillira hors de nous inépuisable ivresse.
« Sa splendide clarté suit sa puissante ardeur, 14
« L'ardeur, la vision qui s'accroît radieuse
« Plus, moins, selon qu'il plaît au sublime moteur.
« Mais lorsque notre chair, et sainte, et glorieuse, 15
« Sera neuve vêtue, et perpétuité,
« Nous bénirons de Dieu la bonté gracieuse:
« Car il croîtra ce don d'éternelle clarté, 16
« Don du souverain bien spontané, volontaire.
« Clarté qui nous dira sa visibilité.

Onde la visïon crescer conviene, 17
Crescer l' ardor, che di quella s' accende,
Crescer lo raggio, che da esso viene.
Ma sì come carbon, che fiamma rende, 18
E per vivo candor quella soverchia,
Sì che la sua parvenza si difende,
Così questo fulgor, che già ne cerchia, 19
Fia vinto in apparenza dalla carne
Che tutto dì la terra ricoperchia:
Nè potrà tanta luce affaticarne, 20
Chè gli organi del corpo saran forti
A tutto ciò che potrà dilettarne.
Tanto mi parver subiti ed accorti 21
E l' uno e l' altro coro a dicere, Amme,
Che ben mostrâr disio dei corpi morti:
Forse non pur per lor, ma per le mamme, 22
Per li padri, e per gli altri che fur cari,
Anzi che fosser sempiterne fiamme.
Ed ecco intorno di chiarezza pari 23
Nascere un lustro sopra quel che v'era,
A guisa d' orizzonte che rischiari.
E sì come al salir di prima sera 24
Comincian per lo Ciel nuove parvenze,
Sì che la cosa pare e non par vera,
Parvemi lì novelle sussistenze 25
Cominciare a vedere, e fare un giro
Di fuor dall' altre due circonferenze.
O vero sfavillar del santo Spiro, 26
Come si fece subito e candente
Agli occhi miei, che vinti nol soffriro!
Ma Beatrice sì bella e ridente 27
Mi si mostrò, che tra l' altre vedute
Si vuol lasciar, che non seguir la mente.

« Or donc la vision doit grandir nécessaire. 17
« Grandir l'ardeur hors d'elle en éclat s'épandant.
« Et grandir le rayon émané de sa sphère.
« Ainsi que du charbon nait en pyramidant 18
« La flamme qui blanchâtre et domine, et scintille,
« Quand reluit le charbon qui tient se défendant:
« Tel revivra l'éclat qui déjà nous habille, 19
« Sous le corps de la chair qui doit un jour surgir,
« Et que recouvre encore une terrestre argile.
« Tel éclat ne pourra jamais nous éblouir, 20
« Car nos corps reconstruits, vigoureux de jeunesse,
« Soutiendront tout objet apte à nous réjouir. »
Ces deux chœurs pénétrés d'une vive allegresse, 21
Réitéraient amen, amen si délirant
Qu'on eut dit : le désir de revivre les presse.
Moins, peut-être, pour eux que pour chaque ascendant, 22
Que par honneur pour ceux dont la mémoire est chère,
Bien qu'esprits éternels dans les cieux résidant.
Soudain une lueur pareille à la première 23
Nait, circonscrit ces feux, deux groupes des plus hauts,
Vrai cercle horizontal dont l'orbe les éclaire.
Et telle quand la nuit surgit du sein des eaux, 24
Des feux nouveaux-luisants éclosent dans l'espace,
Tels qu'ils semblent briller lorsque l'on a vu faux.
Je m'imaginai voir l'imperceptible trace 25
De quelques faibles corps qui, mus rapidement,
Cerclaient les grands contours de la double surface.
O du divin esprit réel rayonnement, 26
O comme reluisit sa clarté redondante
Dont mon œil ne soutint point l'éblouissement.
Béatrix à mes yeux, si belle, si riante 27
Apparut, qu'après tant et tant de visions
Ma mémoire ici cède et se tait impuissante.

Quindi ripreser gli occhi miei virtute 28
A rilevarsi, e vidimi traslato
Sol con mia donna a più alta salute.
Ben m' accors' io, ch' i' era più levato, 29
Per l' affocato riso della stella,
Che mi parea più roggio che l' usato.
Con tutto 'l cuore, e con quella favella 30
Ch' è una in tutti, a Dio fece olocausto,
Qual conveniasi alla grazia novella:
E non er' anco del mio petto esausto 31
L' ardor del sacrificio, ch' io conobbi
Esso litare stato accetto e fausto:
Chè con tanto lucore, e tanto robbi 32
M' apparvero splendor dentro a duo raggi
Ch' io dissi: O Eliòs, che sì gli addobbi!
Come distinta da minori e maggi 33
Lumi biancheggia tra' poli del mondo
Galassia sì, che fa dubbiar ben saggi;
Sì costellati facean nel profondo 34
Marte quei raggi il venerabil segno,
Che fan giunture di quadranti in tondo.
Qui vince la memoria mia lo ingegno: 35
Chè in quella Croce lampeggiava CRISTO.
Sì ch' io non so trovare esemplo degno.
Ma chi prende sua croce e segue CRISTO, 36
Ancor mi scuserà di quel ch' io lasso,
Vedendo in quell' albor balenar CRISTO.
Di corno in corno, e tra la cima e 'l basso, 37
Si movean lumi, scintillando forte
Nel congiungersi insieme e nel trapasso.
Così si veggion qui dirette e torte. 38
Veloci e tarde, rinnovando vista.
Le minuzie de' corpi lunghe e corte

Quand mon œil se rouvrit à mes impressions, 28
Guidé par ma Donna, seul à seul avec elle,
J'étais d'un cran plus haut aux saintes régions.
Au sourire vermeil de l'ardente étincelle, 29
Je me dis: « Je me trouve en un bien plus haut ciel. »
Tant elle renforçait sa braise habituelle.
De la voix de mon cœur langage universel, 30
Connu, compris, à Dieu j'offris un sacrifice.
Remerciement d'un bien si providentiel.
L'holocauste brûlait, rassurante prémice, 31
Quand enfin je sentis à mes émotions
Que l'offrande montait agréable et propice.
Je vis force splendeurs briller dans deux rayons, 32
Flambeaux resplendissants, braise ardente-rougie.
« O soleil, ai-je dit, quels tes feux sur leurs fronts! »
Mélange de grandeurs telle la galaxie 33
Du Nord au Sud blanchit sous des feux différents,
Elle, doute et mystère à la philosophie;
Tels dans le sein de Mars ces rayons divergents, 34
Figuraient de leurs feux la divine effigie,
Que forment dans un rond quatre joints de cadrans.
Ma mémoire l'emporte ici sur le génie, 35
Car tant étincelait sur cette croix le Christ,
Qu'une comparaison ne peut m'être fournie.
Mais qui saisit sa croix sur les traces du Christ, 36
Oubliera que ma plume est forcément muette
Quand on voit sur la croix étinceler le Christ.
Du bras gauche au bras droit, de sa base à son faîte 37
Y circulaient des feux de plus en plus brillants,
Tantôt dans leur abord, tantôt dans leur retraite.
Tels on voit tortueux, droits, rapides ou lents, 38
Descendre, remonter cette masse mouvante
D'atomes longs ou courts, corpuscules flottants.

Muoversi per lo raggio, onde si lista
Tal volta l'ombra, che per sua difesa
La gente con ingegno ed arte acquista.
E come giga ed arpa, in tempra tesa
Di molte corde, fan dolce tintinno
A tal, da cui la nota non è intesa,
Così da' lumi che lì m' apparinno
S' accogliea per la Croce una melode,
Che mi rapiva senza intender l' inno.
Ben m' accors' io, ch' ell' era d' alte lode,
Perocchè a me venia: *Risurgi e vinci*,
Com' a colui, che non intende ed ode.
Ed io m' innamorava tanto quinci,
Che infino a lì non fu alcuna cosa,
Che mi legasse con sì dolci vinci.
Forse la mia parola par tropp' osa,
Posponendo 'l piacer degli occhi belli,
Ne' quai mirando, mio disio ha posa.
Ma chi s' avvede, che i vivi suggelli
D' ogni bellezza più fanno più suso,
E ch' io non m' era lì rivolto a quelli.
Escusar puommi di quel ch' io m' accuso
Per iscusarmi, e vedermi dir vero;
Chè 'l piacer santo non è qui dischiuso,
Perchè si fa, montando, più sincero.

CANTO XV.

Benigna volontade, in che si liqua
Sempre l' amor, che drittamente spira,
Come cupidità fa nell' iniqua.

Nés au rayon furtif qui glisse par la fente, 39
Dans l'ombre où pour braver les ardeurs de Phœbus
L'industrieux humain s'y clôture une tente.
Ainsi la harpe, ainsi la lyre aux nerfs tendus, 40
De leur multiple voix font douce symphonie,
Pour tels de qui les mots ne sont point entendus.
De ces visibles feux ainsi vive harmonie 41
Dans l'aire de la croix naissait s'accumulant,
Et l'âme sans saisir l'hymne en était ravie.
Je compris qu'on louait par un sublime chant : 42
Ressuscite et triomphe ! éveillait mon ouïe.
J'étais comme celui qui sans comprendre entend.
Mon âme s'attachait ici tant, qu'en ma vie 43
Rien jusques à ce jour, je dois en convenir,
Sous des liens si doux ne la tint asservie.
Ma parole peut-être ose trop se trahir, 44
Exaltant de ces yeux le plaisir ineffable
Dont l'admiration repose mon désir.
Mais qui sait que les feux, empreinte inimitable 45
De la toute beauté, plus haut, brillent bien plus,
Et qu'un moment d'oubli semble m'être imputable,
Pourra bien excuser mes aveux ingénus, 46
Mon excuse, et me voir parler sans imposture ;
Puisque le plaisir saint d'ici n'est point exclus;
Car plus il monte haut plus sa splendeur s'épure. 47

CHANT XV.

Le vouloir bienveillant en qui se manifeste 1
L'amour qui toujours droit haleine constamment,
Ainsi l'ambition en un sentier funeste,

Silenzio pose a quella dolce lira, 2
E fece quïetar le sante corde,
Che la destra del Cielo allenta e tira.
Come saranno a' giusti prieghi sorde 3
Quelle sustanzie, che, per darmi voglia
Ch' io le pregassi, a tacer fur concorde?
Ben è che senza termine si doglia 4
Chi, per amor di cosa che non duri
Eternalmente, quell' amor si spoglia.
Quale per li seren tranquilli e puri 5
Discorre ad ora ad or subito fuoco,
Movendo gli occhi che stavan sicuri,
E pare stella che tramuti loco, 6
Se non che dalla parte onde s' accende,
Nulla sen perde, ed esso dura poco;
Tale, dal corno che in destro si stende 7
Al piè di quella Croce, corse un astro
Della costellazion, che lì risplende:
Nè si partì la gemma dal suo nastro, 8
Ma per la lista radïal trascorse,
Che parve fuoco dietro ad alabastro:
Sì pia l' ombra d' Anchise si porse, 9
Se fede merta nostra maggior Musa,
Quando in Elisio del figliuol s' accorse.
O sanguis meus, o super infusa 10
Gratia Dei, sicut tibi, cui
Bis unquam cœli janua reclusa!
Così quel lume; ond' io m' attesi a lui: 11
Poscia rivolsi alla mia Donna il viso,
E quinci e quindi stupefatto fui;
Chè dentro agli occhi suoi ardeva un riso 12
Tal, ch' io pensai co' miei toccar lo fondo
Della mia grazia e del mio Paradiso.

Commanda le silence à ce doux instrument 2
Et fit soudain cesser, la sainte consonnance,
Que la droite du ciel meut, ralentit, suspend.
Auraient-ils été sourds à la plus vive instance 3
Ces feux qui pour hâter le moment de m'ouïr
S'unirent à la fois en un même silence.
Tourments illimités, justice à les sentir. 4
Toi, toi qui pour l'amour d'un objet éphémère
De l'éternel amour oses te dévêtir.
Tel en un ciel serein, au limpide atmosphère, 5
Rapide glisse un feu, sympathique lueur,
Réveillant la prunelle indolente naguère,
Et semble dans l'espace un astre voyageur; 6
Sauf qu'à l'extrême point de sa clarté naissante
Nul ne s'est éclipsé quand il perd sa vigueur.
Ainsi de l'angle droit de la croix rayonnante 7
S'en détache, et descend vers sa base un fleuron
Du groupe de ces feux, étoile ravissante.
Le joyau nullement ne perdit son cordon, 8
Mais descendant direct en la ligne sacrée,
Brillait comme en l'albâtre un feu sous la cloison,
Ainsi l'ombre d'Anchise accourut empressée, 9
Si l'on t'en croit poète, ô de tous le plus grand,
Quand elle eut reconnu son fils dans l'Élisée.
« O ma race, ô mon fils, ô don surexcitant 10
« De la grâce de Dieu, quelle âme assez parfaite,
« Vit deux fois comme toi s'ouvrir le saint battant! »
Ainsi m'a dit ce feu qui devant moi s'arrête, 11
Puis j'ai tourné mon front droit vers ma Béatrix,
Et mon âme entre eux deux est et reste muette;
Car dans son œil ardent éclatait un souris 12
Tel, que des miens je crus m'affaisser dans l'abîme
De ma suprême grâce, et de mon paradis.

Indi ad udire ed a veder giocondo 13
Giunse lo spirto al suo principio cose,
Ch' io non intesi, sì parlò profondo:
Nè per elezïon mi si nascose, 14
Ma per ne ità; chè 'l suo concetto
Al segno d nortai si soprappose.
E quando l' arco dell' ardente affetto 15
Fu sì sfoga che 'l parlar discese
Inver lo s to,
La prima cosa, che intese, 16
Benedetto sie lu, trino ed uno,
Che nel mio seme se' tanto cortese;
E seguitò: Grato e lontan digiuno 17
Tratto, leggendo nel magno volume,
U' non si muta mai bianco, nè bruno,
Soluto hai, figlio, dentro a questo lume, 18
In ch' io ti parlo, mercè di colei,
Ch' all' alto volo ti vestì le piume.
Tu credi, che a me tuo pensier mei 19
Da quel ch' è primo, così come raja
Dell' un, se si conosce, il cinque e 'l sei.
E però ch' io mi sia, e perch' io paja 20
Più gaudioso a te, non mi dimandi,
Che alcun altro in questa turba gaja:
Tu credi 'l vero; chè i minori e i grandi 21
Di questa vita miran nello speglio,
In che, prima che pensi, il pensier pandi.
Ma perchè 'l sacro ambre, in che io veglio 22
Con perpetua vista, e che m' asseta
Di dolce disiar, s' adempia meglio,
La voce tua sicura, balda e lieta 23
Suoni la volontà, suoni 'l desio,
A che la mia risposta è già decreta.

Puis cet esprit riant, dont la voix douce anime
Les nobles traits, ajoute à ce qu'il m'a dicté,
Me parlant moins compris qu'il était plus sublime.
S'il se voilait à moi c'était nécessité
Plus qu'un choix réfléchi, car son omniscience
Planait superposée à notre humanité,
Quand son arc en repos de son effervescence,
Laissa calmer les flots, quand sa voix descendit
Directement dardée à notre intelligence,
Ce chant du haut des cieux le premier s'entendit:
« Unité triple en une, oh, sois toujours bénie,
« Toi dont le bras toujours sur les miens s'étendit. »
Et poursuit: « Ce doux jeune, en moi longue insomnie,
« Puisé dans le grand livre où jamais le feuillet
« Ne s'altère en la page ou noire ou blanche unie,
« Tu l'as rompu, mon fils, dans l'orbe d'où parlait
« Qui te parle, oh, rends grâce à la femme émérite
« Dont la main pour ton vol fit l'aile qui te vêt.
« Ta croyance est qu'en moi ta pensée introduite
« En rejaillit reflet du grand intelligent,
« Tel que d'*Un* pour qui sait en rayonne la suite.
« Et tu restes là coi, dédaigneux, indolent,
« Sans chercher qui je suis, pourquoi tant d'allegresse
« Luit en moi, plus qu'en tels de ce groupe brûlant?
« Tu sais bien; car ici les petits, la hautesse
« S'enchassent au miroir du sempiternel vrai,
« Où ta pensée y pose avant qu'elle te naisse.
« Mais pour combler les feux de cet amour sacré
« Extatique délire, où je dure, et m'altère,
« Et contemplant toujours tant j'en suis enivré,
« Fais résonner ta voix, forte, joyeuse, fière;
« Fais-lui dire je veux, j'exige et le plus tôt:
« L'arrêt en est porté, je ne saurais me taire.

I' mi volsi a atrice; e quella udio 24
Pria ch' ic rlassi, ed arrisemi un cenno.
Che fece er l'ale al voler mio;
Poi cominciai si: L'affetto e il senno, 25
Come la a egualità v' apparse,
D' un pesc r ciascun di voi si fenno;
Perocchè al che v' allumò ed arse 26
Col caldo e n la luce, en si iguali,
Che tutte io scarse.
Ma voglia ' mortali, 27
Per la ca voi si manifesta,
Diversame nnuti in ali:
Ond' io, che l, mi sento in questa 28
Disagguag non ringrazio,
Se non col pa sta.
Ben supplico o to 29
Che questa pr ngemmi,
Perchè mi ia tuo nome sazio.
O fronda mia, in che io compiacemmi 30
Pure aspettando, io fui la tua radice;
Cotal principio rispondendo, femmi.
Poscia mi disse: Quel, da cui si dice 31
Tua cognazione, e che cent' anni e piue
Girato ha 'l monte in la prima cornice,
Mio figlio fu, e tuo bisavo fue: 32
Ben si convien, che la lunga fatica
Tu gli raccorci con l'opere tue.
Fiorenza dentro dalla cerchia antica, 33
Ond' ella toglie ancora e Terza e Nona,
Si stava in pace sobria e pudica.
Non avea catenella, non corona, 34
Non donne contigiate, non cintura,
Che fosse a veder più che la persona.

Mon œil vers Béatrix a fui; moi, pas un mot: 24
Mais elle m'a compris, et me rit d'un sourire
Qui fit de mon désir monter l'aile bien haut.
« L'amour et le désir (me suis-je pris à dire) 25
« Sous l'œil du grand esprit, première egalité,
« Ont en vous même poids comme ils ont même mire. »
« Car au feu du soleil rechauffante clarté 26
« Qui vous brûle et vous luit l'unité les mesure.
« Et tout rapprochement serait difformité.
« Mais pouvoir et vouloir dans l'humaine nature 27
« (La raison en soi-même on la sent on la sait)
« Ont des ailes de plus ou moins forte envergure.
« Telle inégalité, mortel, en moi, de fait 28
« Je la sens, et mon âme, ici reconnaissante,
« Te dit seule merci du paternel banquet.
« Je t'en conjure donc, ô topaze vivante, 29
« Le plus beau des joyaux ou qui soit ou qui fut,
« Oh, calme par ton nom la soif qui me tourmente: »
— « Doux rejeton en qui mon attente se plut, 30
« Je suis, reconnais-moi, le chef de ton lignage. »
Tel en me répondant il m'a fait ce début.
« Celui qui de son nom nomma ton parentage, 31
« (A-t-il dit) qui cent ans, et quelques uns sur cent,
« A parcouru du mont le cercle à haut étage,
« Celui-là fut mon fils, ton deuxième ascendant; 32
« Oh de toi puisse une œuvre, ou mérite, ou supplique
« De ses longues douleurs adoucir le mordant.
« Florence renfermée en son enceinte antique, 33
« Où Seste, et None encor sous les coups du marteau
« Résonne, se montrait douce, sobre, pudique.
« Elle n'avait encor ni collier, ni bandeau; 34
« La femme ne portait contigue, ni ceinture
« Qui se montrât aux yeux objet plus qu'elle beau.

Non faceva nascendo ancor paura
La figlia al padre, che 'l tempo e la dote
Non fuggian quinci e quindi la misura.
Non avea case di famiglia vote;
Non v'era giunto ancor Sardanapalo
A mostrar ciò che in camera si puote.
Non era vinto ancora Montemalo
Dal vostro Uccellato', che come è vinto
Nel montar su, così sarà nel calo.
Bellincion Berti vidi andarne cinto
Di cuojo e d'osso, e venir dallo specchio
La donna sua sanza 'l viso dipinto:
E vidi quel de' Nerli, e quel del Vecchio
Esser contenti alla pelle scoverta,
E le sue donne al fuso ed al pennecchio:
O fortunate! e ciascuna era certa
Della sua sepoltura, ed ancor nulla
Era per Francia nel letto deserta.
L'una vegghiava a studio della culla,
E consolando usava l'idioma,
Che pria li padri e le madri trastulla:
L'altra traendo alla rocca la chioma,
Favoleggiava con la sua famiglia
De' Trojani, e di Fiesole e di Roma.
Saria tenuta allor tal maraviglia
Una Cianghella, e un Lapo Salterello,
Qual or saria Cincinnato e Corniglia.
A così riposato, a così bello
Viver di cittadini, a così fida
Cittadinanza, a così dolce ostello,
Maria mi diè, chiamata in alte grida:
E nell'antico vostro Batisteo
Insieme fui Cristiano e Cacciaguida.

« Nul ne s'effarouchait de sa progéniture 35
« Le sexe importait peu, car la dot, les délais
« Ni d'ici ni de là n'excédaient la mesure.
« Point de ces grands déserts domestiques palais, 36
« On n'avait point encor vu de Sardanapale
« Pedagogue de l'art des plus secrets excès.
« L'Uccellat n'eclipsait point encor Montémale, 37
« Lui qui plus tard monté creusera le tombeau
« Précipice précoce où le sort veut qu'il cale.
« Je t'ai vu Bellincion en casaque de peau 38
« Fermoir, boutons de bois ; j'ai vu ta chaste flamme
« Partir de son miroir sans fard et sans joyau.
« Vous del Vecchio, Nerli, nobles de nom et d'âme, 39
« Des mains du corroyeur votre luxe naissait,
« Quand rouets et fuseaux captivaient noble dame.
« Sexe heureux qu'un tombeau promis satisfaisait, 40
« Quand nulle épouse encor ne maudissait la France
« Si dans son lit désert, veuve, elle gémissait.
« Au berceau de son fils l'une était surveillance ; 41
« Ses soins consolateurs répétaient le jargon,
« Jadis à père et mère aimable résonnance.
« L'autre de sa quenouille allongeait la toison, 42
« Racontant à ses fils que son cœur initie
« Des Troyens, de Fésule, et de Rome au grand nom.
« Prodige de ces temps, et grande anomalie, 43
« Cianghella, dame noble, un Lappo Salterel ;
« Plus prodige aujourd'hui Cincinnat, Cornélie.
« Dans un si doux repos et dans un siècle tel 44
« Où tout fut loyauté, bonne foi, confiance,
« Dans cet abri de joie et d'un bonheur réel.
« Par grâce de Marie, heureuse délivrance 45
« Me fit naître, et je fus dans St. Jean présenté,
« Cacciaguida de nom et chrétien de croyance.

Moronto fu mio frate ed Eliseo; 46
Mia donna venne a me di Val di Pado,
E quindi 'l soprannome tuo si feo.
Poi seguitai lo imperador Currado, 47
Ed ei mi cinse della sua milizia,
Tanto per bene oprar gli venni a grado.
Dietro gli andai incontro alla nequizia 48
Di quella legge, il cui popolo usurpa
Per colpa del Pastor vostra giustizia.
Quivi fu' io da quella gente turpa 49
Disviluppato dal mondo fallace,
Il cui amor molte anime deturpa;
E venni dal martirio a questa pace. 50

CANTO XVI.

O poca nostra nobiltà di sangue, 1
Se gloriar di te la gente fai
Quaggiù, dove l'affetto nostro langue,
Mirabil cosa non mi sarà mai: 2
Chè là, dove appetito non si torce,
Dico nel Cielo, io me ne glorïai.
Ben se' tu manto che tosto raccorce, 3
Sì che, se non s'appon di die in die,
Lo tempo va d'intorno con le force.
Dal *voi*, che prima Roma sofferie, 4
In che la sua famiglia men persevra,
Ricominciaron le parole mie:
Onde Beatrice, ch'era un poco scevra, 5
Ridendo, parve quella che tossio
Al primo fallo scritto di Ginevra.

Elvira Rossi dis. e inc. Publ. p. Top. Stat.

« Moronte, Eliseo font ma fraternité,
« Du val du Pô ma femme était originaire,
« D'elle vient le surnom que les tiens ont porté.
« De l'Empereur Conrad je suivis la bannière;
« Il me ceignit son preux, honneur d'un libre choix,
« Tant il fut satisfait de mon œuvre guerrière.
« Sous lui je combattis les détestables lois,
« De ce chef qui régna par le glaive et les flammes,
« Chef que votre pasteur laisse usurpant vos droits.
« Là je fus dégagé par ces guerriers infames
« Des terrestres liens d'un monde suborneur,
« Dont l'amour avilit un si grand nombre d'âmes,
« Et montai du martyre en ce ciel de bonheur. »

CHANT XVI.

O noblesse du sang, ô noblesse futile,
Si tu fais de par toi s'enfler l'humanité,
Ici-bas où le cœur dort inerte, débile;
Tu ne m'étonnes plus privilège vanté,
Car là-haut où l'amour obstiné persévère,
Dans le ciel, ai-je dit, j'en tirai vanité.
Tu m'es comme un manteau qui de soi se resserre;
S'il n'a d'un lé de plus l'ajout accidentel,
Le temps de ses ciseaux en ronge la lisière.
Vous, qui devint à Rome un mot sacramentel,
Vous dont ses descendants ont moins aimé l'usage,
Ouvrit de mon discours l'exorde personnel.
Béatrix, à l'écart, dans sa réserve sage
Sourit et me parut celle qui fut toussant,
Quand Ginevra faillit comme a dit un ouvrage.

Io cominciai: Voi siete 'l padre mio: 6
Voi mi date a parlar tutta baldezza:
Voi mi levate sì, ch' io son più ch' io.
Per tanti rivi s' empie d'allegrezza 7
La mente mia, che di se fa letizia,
Perchè può sostener che non si spezza.
Ditemi dunque, cara mia primizia, 8
Quai fur gli vostri antichi, e quai fur gli anni
Che si segnaro in vostra puerizia?
Ditemi dell' ovil di san Giovanni, 9
Quant' era allora, e quali eran le genti
Tra esso degne di più alti scanni?
Come s'avviva allo spirar de' venti 10
Carbone in fiamma, così vidi quella
Luce risplendere a' miei blandimenti:
E come agli occhi miei si fe' più bella, 11
Così con voce più dolce e soave,
Ma non con questa moderna favella,
Dissemi: Da quel dì che fu detto *Ave*, 12
Al parto, in che mia madre, ch' è or santa,
S' alleviò di me, ond' era grave,
Al suo Leon cinquecento cinquanta 13
E tre fiate venne questo fuoco
A rinfiammarsi sotto la sua pianta.
Gli antichi miei ed io nacqui nel loco, 14
Dove si truova pria l' ultimo sesto
Da quel che corre il vostro annual giuoco.
Basti de' miei maggiori udirne questo: 15
Chi ei si furo, ed onde venner quivi,
Più è tacer, che ragionare, onesto.
Tutti color, ch' a quel tempo eran ivi 16
Da poter arme tra Marte e 'l Batista,
Erano 'l quinto di quei che son vivi:

« Oui, vous êtes mon père, oui, dis-je en débutant.
« Vous soutenez ma voix, renforcez sa faiblesse,
« Et je suis plus que moi, tel vous m'élevez tant.
« Par cent canaux divers mon cœur boit l'allegresse,
« Qui l'inonde à torrents, et triomphe de voir
« Qu'il la peut contenir sans que son poids l'oppresse.
« O prémices des miens, laissez-moi donc savoir
« Vos aïeux. Jeune encor, contez ce que vous fîtes.
« Que signalaient vos ans? Que donniez vous d'espoir?
« Du bercail de saint Jean parlez-m'en; dites, dites,
« Fut-il nombreux alors? Quelles mœurs, quelles gens?
« Quels les plus hauts montés en vertus, en mérites? »
Tel au sein du foyer, sous le souffle des vents,
S'embrase le charbon, ainsi cette lumière,
Sous mes yeux resplendit à mes flatteurs accents.
Quand sa braise plus vive eut ému ma paupière,
D'un ton de voix plus doux, et plus suave écho
Que les sons usuels du langage vulgaire :
« De l'*Ave*, me dit-elle, an du salut nouveau,
« Aux couches de ma mère, en haut sainte habitante,
« Qui m'ayant mis au monde allegea son fardeau,
« Cinq cents fois plus cinquante, y compris encor trente,
« Aux pieds de son Lion, et sous ses ardents feux,
« Cet astre y repuisa sa vigueur éclatante.
« Je vins à la lumière ainsi que mes aïeux
« Dans l'extrême district, premier point habitable
« Pour l'artisan qui court dans vos solennels jeux.
« Suffit sur mes anciens ce léger préalable.
« Quels furent-ils? d'où, quand, et comment y venus?
« En parler vaudrait moins qu'un silence honorable.
« Tous ceux que dans nos murs on vit alors inclus,
« Entre Mars et saint Jean, soldats de la patrie,
« Valaient de ceux du jour un cinquième, et non plus.

Ma la cittadinanza, ch' è or mista 17
Di Campi e di Certaldo e di Figghine,
Pura vedeasi nell' ultimo artista.
Oh quanto fora meglio esser vicine 18
Quelle genti, ch' io dico, ed al Galluzzo
Ed a Trespiano aver vostro confine,
Che averle dentro, e sostener lo puzzo 19
Del villan d' Aguglion, di quel da Signa,
Che già per barattare ha l' occhio aguzzo!
Se la gente, ch' al mondo più traligna, 20
Non fosse stata a Cesare noverca,
Ma come madre a suo figliuol benigna,
Tal fatto è Fiorentino, e cambia e merca, 21
Che si sarebbe volto a Semifonti,
Là, dove andava l' avolo alla cerca.
Sariesi Montemurlo ancor de' Conti; 22
Sariensi i Cerchi nel pivier d' Acone,
E forse in Valdigrieve i Buondelmonti.
Sempre la confusion delle persone 23
Principio fu del mal della cittade,
Come del corpo il cibo che s' appone.
E cieco toro più avaccio cade, 24
Che cieco agnello, e molte volte taglia
Più e meglio una, che le cinque spade.
Se tu riguardi Luni ed Urbisaglia 25
Come son ite, e come se ne vanno
Diretro ad esse Chiusi e Sinigaglia,
Udir come le schiatte si disfanno, 26
Non ti parrà nuova cosa, nè forte,
Poscia che le cittadi termine hanno.
Le vostre cose tutte hanno lor morte, 27
Sì come voi: ma celasi in alcuna
Che dura molto, e le vite son corte.

« Mais avant de comprendre en notre bourgeoisie 17
« Fighine, Certaldo, Campi, notre cité
« Se maintenait pur sang dans sa vieille industrie.
« Et servait-il pas mieux que tel pays cité 18
« Vécût votre voisin, dans son active vie ;
« Qu'à Galluzze à Trespan on restât limité,
« Que de nourrir chez vous en souffrant sa lubie, 19
« Le puant d'Aguglion, le Cianais manant,
« Qui déjà pour tromper ont au guet l'œil, l'ouïe?
« Si l'engeance qui va plus que tous forlignant, 20
« Bien loin d'être à César marâtre antagoniste,
« L'eût aimé comme mère aime, chérit son sang.
« Tel s'est fait florentin gros marchand échangiste, 21
« Qui serait retourné dans son Semiphonti
« Où roulait son aïeul vendeur étalagiste.
« Montemurlo serait encor fief des Conti, 22
« Les Cerchi relégués dans le ressort d'Acone,
« Vous au Val de Grieve, vous, ô Buondelmonti.
« Confondez dans l'état le rang et la personne, 23
« Principe dangereux vous minez la cité :
« De mets bourrés au corps digestion n'est bonne.
« Le taureau, la brebis frappés de cécité, 24
« Le taureau le premier tombe, et dans l'occurence
« Un glaive plus que cinq tranche mieux endenté.
« Urbisaille et Luni meurent à l'existence, 25
« Ils furent, tu le vois ; que sont, en ce moment,
« Sinigaille et Chiusi ? souvenir, décadence.
« Les générations marchent en déchéant; 26
« Leur histoire aujourd'hui n'a rien d'invraisemblable,
« Quand les grandes cités rentrent dans le néant.
« Tout objet émané de vous est périssable ; 27
« Vous l'êtes ; mais la mort a son déguisement,
« C'est la vie à long cours. la vôtre est peu durable

E come 'l volger del Ciel della Luna 28
Cuopre e discuopre i liti sanza posa,
Così fa di Fiorenza la fortuna:
Per che non dee parer mirabil cosa 29
Ciò ch' io dirò degli alti Fiorentini,
De' quai la fama nel tempo è nascosa.
Io vidi gli Ughi, e vidi i Catellini, 30
Filippi, Greci, Ormanni ed Alberichi,
Già nel calare, illustri cittadini:
E vidi così grandi, come antichi, 31
Con quel della Sannella quel dell' Arca,
E Soldanieri, ed Ardinghi, e Bostichi.
Sovra la porta, ch' al presente è carca 32
Di nuova fellonia di tanto peso,
Che tosto fia giattura della barca,
Erano i Ravignani, ond' è disceso 33
Il Conte Guido, e qualunque del nome
Dell' alto Bellincione ha poscia preso.
Quel della Pressa sapeva già come 34
Regger si vuole, ed avea Galigaio
Dorata in casa sua già l' elsa e 'l pome.
Grande era già la Colonna del Vaio, 35
Sacchetti, Giuochi, Fifanti e Barucci,
E Galli, e quei ch' arrossan per lo staio.
Lo ceppo, di che nacquero i Calfucci, 36
Era già grande, e già erano tratti
Alle curule Sizii ed Arrigucci.
Oh quali io vidi quei che son disfatti 37
Per lor superbia! e le palle dell' oro
Fiorian Fiorenza in tutti i suoi gran fatti.
Così facean li padri di coloro, 38
Che, sempre che la vostra chiesa vaca,
Si fanno grassi, stando a concistoro:

« Et comme on voit des flots l'incessant mouvement, 28
« Sous le ciel de Phœbé heurter, fuir le rivage,
« Florence, ta fortune est l'humide élément.
« Et ne croyez donc point vanité de langage, 29
« Ces discours inouïs sur nos vieux Florentins,
« Dont les noms sont cachés dans le chaos de l'âge.
« Ughi, Catellini, je vous vis, grands anciens, 30
« Vous Greci, Filippi, vous Ormans, Albériques,
« Déjà près du déclin illustres citoyens.
« Et n'avons-nous pas vu, vertus des temps antiques, 31
« Dell'Arca, la Sannelle, et d'eux tel, tel scion,
« Ardinghi, Soldanier, les généreux Bostiques?
« Non loin de cette porte où vit la trahison, 32
« Mais telle, que, quand même on le remorque en laisse,
« Le navire en perdra bientôt sa cargaison,
« Siégeaient les Ravignan, souche de la grandesse 33
« Du Comte Guide, et ceux, oh, qui les redirait,
« Dont le grand Bellincion a fondé la noblesse.
« Talents d'homme d'état la Pressa les montrait; 34
« Déjà Galigaï dans ta maison croissante,
« La garde et le pommeau du glaive s'y dorait.
« La colonne du Vair s'élevait grandissante, 35
« Les Sacchetti, Giuochi, Fifanti, Barucci,
« Les Galli, ceux encor de la douve infamante.
« Le cep d'où descendit le nom des Calfucci, 36
« Se posait grand; déjà sur la chaise curule
« Montaient les Sizii, puis les Arrigucci.
« Oh, quel éclat en ceux qu'un orgueil ridicule 37
« A tués de nos jours; et Florence parquait
« Ses grands exploits sous l'or de sa sextuple bulle.
« Voilà ce que l'aïeul de vos gens pratiquait, 38
« Gens, quand l'église à vous gémit dans le veuvage,
« Concile s'engraissant en permanent banquet.

L' oltracotata schiatta, che s' indraca 39
Dietro a chi fugge, ed a chi mostra 'l dente,
Ovver la borsa, com' agnel si placa,
Già venia su, ma di piccola gente, 40
Sì che non piacque ad Ubertin Donato
Che 'l suocero il facesse lor parente.
Già era 'l Caponsacco nel mercato 41
Disceso giù da Fiesole, e già era
Buon cittadino Giuda ed Infangato:
Io dirò cosa incredibile e vera: 42
Nel picciol cerchio s' entrava per porta
Che si nomava da quei della Pera.
Ciascun, che della bella insegna porta 43
Del gran Barone, il cui nome e 'l cui pregio
La festa di Tommaso riconforta,
Da esso ebbe milizia e privilegio; 44
Avvegna che col popol si rauni
Oggi colui, che la fascia col fregio.
Già eran Gualterotti ed Importuni, 45
Ed ancor saria Borgo più quïeto,
Se di nuovi vicin fosser digiuni.
La casa, di che nacque il vostro fleto, 46
Per lo giusto disdegno che v' ha morti,
E posto fine al vostro viver lieto,
Era onorata ed essa e suoi consorti. 47
O Buondelmonte, quanto mal fuggisti
Le nozze sue per gli altrui conforti!
Molti sarebber lieti che son tristi, 48
Se Dio t' avesse conceduto ad Ema
La prima volta, ch' a città venisti.
Ma conveniasi a quella pietra scema, 49
Che guarda 'l ponte, che Fiorenza fesse
Vittima nella sua pace postrema.

« Cette engeance, dragon qui happe dans sa rage
« La croupe de qui fuit, mais pacifique agneau,
« A qui montre les dents ou sa bourse en ôtage,
« Montait, hommes de rien, mais d'un si bas niveau,
« Qu'Ubertino Donat jusqu'aux nues en saute,
« Qu'un beau-père en eût fait son sang, un sang si beau.
« Caponsacco sorti de Fésules la haute,
« Déjà dans le nouveau marché campait ; déjà
« Giude, ainsi qu'Infangat, était bon patriote.
« Touchons un sujet vrai, mais qu'à peine on croira,
« Une porte s'ouvrait à notre étroit système,
« On l'appela du nom de ceux de *La Pera*.
« Tel dans l'écu des siens y circonscrit l'emblème
« De l'illustre Baron dont la gloire et le nom,
« Fêté pour Saint Thomas, y renaît de lui-même,
« En obtint ses honneurs, marcha son champion,
« Bien qu'au peuple aujourd'hui sa parole l'engage,
« Celui qui cercle d'or le champ de son blazon.
« Importuni, Gaultrot vécurent dans cet âge ;
« Le Borgo de nos jours n'eût point su les douleurs,
« Si ses nouveaux voisins eussent eu leur sevrage;
« La maison qui causait à la cité ses pleurs,
« Nés du juste courroux qui l'a tant torturée,
« Et qui de son bien-être altéra les douceurs,
« Brillait par ses hymens, honorable, admirée.
« Mal à toi, Buondelmont, abjurer ton serment ;
« Et quel but ? renforcer une haine égarée.
« Tel pleure qui n'eût eu qu'un long contentement,
« Si Dieu dans l'eau d'Ema t'eût donné ton salaire,
« Le jour où dans nos murs entrait leur châtiment.
« Mais le destin voulait qu'au socle solitaire,
« Sentinelle du pont, Florence t'immolât,
« Holocauste à la paix, à sa paix la dernière.

Con queste genti, e con altre con esse,
Vid' io Fiorenza in sì fatto riposo,
Che non avea cagione onde piangesse.
Con queste genti vid' io glorïoso.
E giusto 'l popol suo tanto, che 'l giglio
Non era ad asta mai posto a ritroso,
Nè per divisïon fatto vermiglio.

CANTO XVII.

Qual venne a Climenè, per accertarsi
Di ciò, ch' aveva incontro a se udito,
Quei ch' ancor fa li padri a' figli scarsi,
Tale era io, e tale era sentito
Da Beatrice, e dalla santa lampa,
Che pria per me avea mutato sito.
Per che mia Donna: Manda fuor la vampa
Del tuo disio, mi disse, sì ch' ell' esca
Segnata bene dell' interna stampa;
Non perchè nostra conoscenza cresca
Per tuo parlare, ma perchè t' ausi
A dir la sete, sì che l' uom ti mesca.
O cara pianta mia, che sì t' insusi,
Che, come veggion le terrene menti
Non capere in triangolo du' ottusi,
Così vedi le cose contingenti
Anzi che sieno in se, mirando 'l punto,
A cui tutti li tempi son presenti;
Mentre ch' i' era a Virgilio congiunto
Su per lo monte che l' anime cura,
E discendendo nel mondo defunto,

Con queste genti e con altre assai.

Elvira Rossi dis. e inc. Publ. p. Top. Hte.

« Sous de tels citoyens jaloux qu'on les aimât
« Florence florissait, et calme et satisfaite ;
« Rien qui lui fût ombrage, et rien qui l'attristât.
« J'ai vu ce peuple grand que montaient à leur faite
« La justice et la gloire ; et l'étendard des lys
« Vers la poudre jamais n'avait courbé la tête,
« Ni menti sa couleur quand muaient les partis. »

CHANT XVII.

Tel vint trouver Climène afin de s'éclaircir,
Des personnalités qu'il s'était ouï dire
Ce fils qui rend un père encor dur à fléchir :
Tel me sentais-je, et tel, en moi, sembla me lire
Béatrix aussi bien que le céleste feu,
Qui s'était déplacé pour venir me sourire.
« Haleine hors de toi le souffle de ton vœu,
« M'a-t-elle dit alors, et fais qu'il en jaillisse
« Empreint de ta pensée, et ne le soit pas peu.
« Non que de ton savoir le nôtre s'enrichisse,
« Mais c'est pour te donner toute la liberté
« De déclarer ta soif afin qu'on l'amortisse.
— « Germe de mes aïeux, si haut, si haut monté,
« Telle que voit, conçoit l'humaine intelligence
« Que tout triangle exclut la double obtusité,
« Tu pénètres ainsi dans toute contingence,
« Même avant qu'elle naisse et la vois dans l'objet,
« Aux yeux duquel tout est éternelle présence.
« Quand Virgile frayait mes pas sur le sommet,
« D'où l'âme criminelle en revient pure-née,
« Descendu dans l'abime où sa voix me guidait,

Dette mi fur di mia vita futura 8
Parole gravi, avvegna ch' io mi senta
Ben tetragono ai colpi di ventura.
Per che la voglia mia saria contenta 9
D' intender qual fortuna mi s' appressa,
Chè saetta previsa vien più lenta.
Così diss' io a quella luce stessa, 10
Che pria m' avea parlato, e come volle
Beatrice, fu la mia voglia confessa.
Non per ambage, in che la gente folle 11
Già s' invescava, pria che fosse anciso
L' Agnel di Dio che le peccata tolle;
Ma per chiare parole, e con preciso 12
Latin rispose quell' amor paterno,
Chiuso e parvente nel suo proprio riso:
La contingenza, che fuor del quaderno 13
Della vostra materia non si stende,
Tutta è dipinta nel cospetto eterno.
Necessità però quindi non prende, 14
Se non come dal viso, in che si specchia
Nave, che per corrente giù discende.
Da indi, sì come vien ad orecchia 15
Dolce armonia da organo, mi viene
A vista 'l tempo che ti s' apparecchia.
Qual si partì Ippolito d' Atene 16
Per la spietata e perfida noverca,
Tal di Fiorenza partir ti conviene.
Questo si vuole, e questo già si cerca, 17
E tosto verrà fatto a chi ciò pensa,
Là dove Cristo tutto dì mi merca.
La colpa seguirà la parte offensa 18
In grido, come suol; ma la vendetta
Fia testimonio al ver che la dispensa,

« On m'a jeté des mots frôlant ma destinée 8
« Mots graves, bien qu'en moi posé cubiquement
« A résister ainsi qu'elle sera donnée.
« Mon désir jouirait d'un plein contentement, 9
« Si j'apprenais le sort que le destin me trâme,
« Car le trait attendu heurte moins rudement. »
Telle fut ma prière à cette ardente flamme 10
Dont la voix me prévint ; Béatrix désirait,
J'obéis, et m'ouvris tout entier à son âme ;
Mais non par les détours dans lesquels s'égarait 11
L'idolâtrie avant le meurtre de l'ôtage,
L'agneau divin par qui tout péché disparait.
Mais en un style clair, en un précis langage, 12
Répondit mon aïeul, cet amour paternel
Caché mais apparent sous son riant nuage.
« Le contingent restreint au seul matériel, 13
« Du volume au-delà duquel plus d'apparence,
« Est empreint tout entier dans l'œil de l'Éternel.
« Nécessité n'a point de là sa conséquence, 14
« Pas plus que le bateau dans l'œil répercuté,
« Sur le fleuve par l'œil n'est mû dans sa tendance.
« Comme à l'oreille vient dans l'air inagité, 15
« De l'orgue la sonore, ascendante harmonie,
« Je lis ton avenir tel qu'on l'a médité.
« D'une marâtre injuste éludant la furie, 16
« Tel d'Athène Hippolyte autrefois s'exila,
« Tel tu devras quitter ta Florence chérie.
« On le veut, on y rêve, et bientôt le fera 17
« Tel, tel qui le mûrit, ô douloureux présage,
« La même où, chaque jour, on vend le Christ, oui là.
« Le tort sur les vaincus pèsera, c'est l'usage, 18
« Le bruit public, mais, mais le grand vengeur dira
« Toute la vérité qui provoque l'orage.

Tu lascerai ogni cosa diletta
Più caramente; e questo è quello strale,
Che l'arco dell'esilio pria saetta.
Tu proverai sì come sa di sale
Lo pane altrui, e com'è duro calle
Lo scendere e 'l salir per l'altrui scale.
E quel, che più ti graverà le spalle,
Sarà la compagnia malvagia e scempia,
Con la qual tu cadrai in questa valle;
Che tutta ingrata, tutta matta ed empia
Si farà contra te: ma poco appresso
Ella, non tu, n'avrà rotta la tempia.
Di sua bestialitate il tuo processo
Farà la pruova, sì ch'a te fia bello
Averti fatta parte per te stesso.
Lo primo tuo rifugio e 'l primo ostello
Sarà la cortesia del gran Lombardo,
Che in su la Scala porta il santo uccello,
Ch'avrà in te sì benigno riguardo
Che del fare e del chieder tra voi due
Fia primo quel che tra gli altri è più tardo.
Colui vedrai, colui che impresso fue
Nascendo sì da questa stella forte,
Che mirabili fien l'opere sue:
Non se ne sono ancor le genti accorte
Per la novella età, che pur nove anni
Son queste ruote intorno di lui torte.
Ma pria che 'l Guasco l'alto Arrigo inganni,
Parran faville della sua virtute,
In non curar d'argento, nè d'affanni.
Le sue magnificenze conosciute
Saranno ancora sì, che i suoi nimici
Non ne potran tener le lingue mute.

« Les objets que ton cœur chérit, idolâtra,
« Tu les perdras, et c'est la première blessure
« Dont le dard de l'exil cruel t'affligera.
« Ta faim du pain d'autrui pèsera la saumure,
« Tu sentiras combien de l'escalier d'autrui,
« A descendre, à monter la marche est haute et dure.
« Mais un poids bien plus lourd grèvera ton ennui,
« Tes laches compagnons, tourbe impure, avilie,
« Dont tu suivras la chûte en restant sans appui,
« Qui tous ingratitude, impiété, folie,
« S'armeront contre toi, mais au jour arrêté
« Leurs fronts, et non le tien, rougiront d'infamie.
« Leur conduite avouera leur imbécillité;
« Elle en fera l'épreuve, à toi la gloire belle
« D'être seul ton parti dans son intégrité.
« Ton abri le premier, ta première tutelle,
« La bonté du Lombard, cet illustre seigneur,
« Qui perche l'oiseau saint au sommet de l'échelle.
« Sur toi complaisamment veillera son grand cœur,
« Tel que de l'un à l'autre entre l'acte et l'instance,
« Le don sera du vœu toujours le précurseur.
« C'est lui, c'est ce mortel qui fut, dès sa naissance,
« Marqué du sceau de l'astre où tu nous vois reçus,
« Tel qu'en luiront ses faits d'une splendeur immense.
« A l'univers encor ils restent inconnus,
« Car à peine neuf fois dans l'éternelle roue,
« Sur son front jeune encor ces mondes se sont mus.
« Mais avant qu'un Gascon du grand Henri se joue,
« L'éclair de sa vertu luira manifesté,
« Dans les périls qu'on brave et l'or qu'on désavoue.
« L'éclat, encor l'éclat et la publicité
« De sa magnificence, et sa haute sagesse,
« Rompra des envieux le mutisme effronté.

A lui t' aspetta ed a' suoi benefici:
Per lui fia trasmutata molta gente,
Cambiando condizion ricchi e mendici:
E porteraine scritto nella mente
Di lui, ma nol dirai; e disse cose
Incredibili a quei che fia presente.
Poi giunse: Figlio, queste son le chiose
Di quel che ti fu detto; ecco le insidie,
Che dietro a pochi giri son nascose.
Non vo' però, ch' a' tuoi vicini invidie,
Poscia che s' infutura la tua vita,
Vie più là, che 'l punir di lor perfidie.
Poi che tacendo si mostrò spedita
L' anima santa di metter la trama
In quella tela, ch' io le porsi ordita,
Io cominciai, come colui che brama,
Dubitando, consiglio da persona,
Che vede, e vuol direttamente, ed ama.
Ben veggio, padre mio, sì come sprona
Lo tempo inverso me, per colpo darmi
Tal, ch' è più grave a chi più s' abbandona:
Per che di provedenza è buon ch' io m' armi,
Sì che se 'l luogo m' è tolto più caro,
Io non perdessi gli altri per miei carmi.
Giù per lo mondo senza fine amaro,
E per lo monte, dal cui bel cacume
Gli occhi della mia donna mi levaro,
E poscia per lo Ciel di lume in lume,
Ho io appreso quel, che, s' io 'l ridico,
A molti fia savor di forte agrume.
E s' io al vero son timido amico,
Temo di perder vita tra coloro,
Che questo tempo chiameranno antico.

« Il viendra, comptes-y, compte sur sa largesse,
« Sous lui peuples et rois tous se transmueront ;
« Tout changera d'état et misère et richesse.
« Connus de toi ces faits en toi s'y graveront,
« Mais paix. Puis il s'ouvrit sur des faits non vulgaires
« Hors de croyance même à tels qui les verront.
« Mon fils, ajouta-t-il, voilà les commentaires,
« Du texte qu'on t'a dit ; voilà les guets-apens
« Cachés delà le cours limité de ces sphères.
« Mais contre tes voisins point de ressentiments,
« Tu vivras, tu vivras delà leur perfidie,
« Dont tu les auras vus subir les châtiments.
Quand la sainte lueur me témoigna l'envie
Propos interrompus de finir à nous deux
La toile que ma main lui présentait ourdie,
Je commence en ces mots, tel hésite douteux,
Réquérant un avis d'un conseiller sincère,
Qui voit, veut, aime, juste, honnête, affectueux.
— « Le temps pique des deux, je le vois bien, mon père,
« Il vient me terrasser sous un coup foudroyant,
« Plus encor pour le cœur qui de soi désespère.
« Il m'est bon, il me faut me faire prévoyant,
« Afin que si tu m'es ravie, ô cité belle !
« Mes vers m'ouvrent ailleurs quelque port bienveillant.
« Dans le monde d'en-bas pleurs, angoisse éternelle,
« En gravissant le mont d'où quittant la hauteur
« Béatrix d'un clin d'œil m'élevait avec elle;
« En visitant ces lieux de splendeur en splendeur,
« J'appris.... et si mon fait devient chose publique
« Je vois en bien des gens naître une aigre saveur.
« Et si du vrai je suis ami moins énergique,
« Je crains de voir mon nom déchoir de son essor,
« Dans l'âge où notre temps se dira temps antique ».

La luce, in che ridea lo mio tesoro 41
Ch' io trovai lì, si fe' prima corrusca,
Quale a raggio di Sole specchio d' oro:
Indi rispose: Coscïenza fusca 42
O della propria, o dell' altrui vergogna,
Pur sentirà la tua parola brusca:
Ma nondimen, rimossa ogni menzogna, 43
Tutta tua visïon fa' manifesta,
E lascia pur grattar dov' è la rogna:
Chè se la voce tua sarà molesta 44
Nel primo gusto, vital nutrimento
Lascerà poi quando sarà dïgesta.
Questo tuo grido farà come il vento, 45
Che le più alte cime più percuote:
E ciò non fia d'onor poco argomento.
Però ti son mostrate in queste ruote, 46
Nel monte, e nella valle dolorosa
Pur l' anime che son di fama note:
Chè l' animo di quel ch' ode, non posa, 47
Nè ferma fede per esempio, ch' haia
La sua radice incognita e nascosa,
Nè per altro argomento, che non paia. 48

FINE DEL TOMO PRIMO.

Cette lumière en qui souriait mon trésor, 41
Qui brillait là, soudain s'est plus haut embellie,
Tel aux feux du soleil reluit un miroir d'or.
Puis elle a répondu : « Conscience enlaidie 42
« Par sa honte, ou par qui s'est aussi fait honteux,
« Sentira toutefois ta parole hardie ;
« Mais loin de toi pourtant tout mensonge hideux : 43
« Dis, dis, ta vision, dis-en la plénitude,
« Et laisse se gratter tel qui se sent galeux.
« Et si dès le début ta voix résonne rude, 44
« Apre au goût, un bon suc après digestion
« Succèdera bientôt réelle certitude.
« Ton cri fera sur eux l'effet de l'Aquilon, 45
« Heurtant la cime et plus qu'elle est plus élevée;
« Grave et digne argument à relever un nom.
« Ici l'on ta montré seuls dans cette *Sphérée*, 46
« Sur le mont du pardon, et dans le champ du pleur,
« Ces esprits dont le monde a su la renommée:
« Pourquoi ? C'est que quiconque entend reste froideur, 47
« Flottante indifférence à l'exemple qui croule
« S'il vient d'un tronc obscur, inconnu, sans valeur,
« Ou d'un raisonnement qui manquerait de moule. 48

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES ARGUMENTS.

—

CHANT I. — Exposition, invocation, ascension de Dante et de Béatrix vers le premier Ciel. Étonnement de Dante. Béatrix en prévient les questions. Dante lui expose ses nouveaux doutes ; elle lui en donne la solution. Page 178

CHANT II. — Apostrophe du Poète à ses lecteurs. Nouveauté du sujet qu'il traite. Ses difficultés. Sa grandeur. Il est transporté dans la lune. Solution des taches de cette planète donnée par Béatrix. . . . . » 187

CHANT III. — Ciel de la lune. Apparition de deux âmes. Dante interroge l'une d'elles; elle lui fait connaître la cause de son séjour en ce ciel. Sa félicité ; c'est Piccarda qui a parlé. Elle lui raconte l'histoire de sa compagne, histoire qui est aussi la sienne ; c'est Constance fille de Roger . . . . » 197

CHANT IV. — Incertitude de Dante satisfaite par le raisonnement de Béatrix sur le lieu des bienheureux, sur la volonté mixte et absolue. Remerciement de Dante à Béatrix. Nouvelle demande . . . . . » 205

CHANT V. — Exorde de Béatrix tiré de la cause de son rayonnement. Nécessité de l'accomplissement des vœux. Apostrophe et exhortation aux chrétiens. Ascension au Ciel de Mercure. Apparition de nouveaux feux. L'un d'eux prend la parole ; Dante l'engage à se manifester . . . . . » 215

CHANT VI. — Histoire de l'Aigle, symbole de la Monarchie universelle. Justinien se nomme. Récit de ses réformes, de ses victoires ; succès de l'Aigle sous les rois, la République, Jules César, Auguste, Titus, Charlemagne. Dissensions entre les Guelphes et les Gibelins. Sphère des âmes actives. Raimond Bérenger . . . . . » 225

CHANT VII. — Hymne. Le chœur s'éloigne. Apostrophe de Dante à soi-même. Béatrix a prévu sa pensée ; éclaircit ses doutes sur la redemption ; raisonne sur l'immortalité de l'âme et sur la resurrection . . . . . Page 231

CHANT VIII. — Ascension au Ciel de Vénus. Divers d'esprits accourent avec empressement. L'un deux s'adresse à Dante. Le poète l'interroge après avoir consulté les yeux de Béatrix. L'esprit raconte son histoire ; Dante l'a reconnu. Il lui demande comment d'un père bon peut naître un fils dégénéré. Ce doute lui est éclairci par le fils de Clémence son interlocuteur, Charles Martel roi de Hongrie . . . . . » 241

CHANT IX. — Charles disparaît. Cunizza sœur d'Ezzelino de Romano prédit à Dante les malheurs de la Marche de Trévise, de Padoue, les crimes dont Feltre pleurera. Foulques raconte ses amours, lui montre Rahab dans une étoile voisine, et termine par une invective contre Florence et les abus qu'entraîne l'oubli de l'évangile . . . . . » 251

CHANT. X. — Le poète y traite de l'ordre que Dieu mit dans la création des choses de l'univers. Il monte dans le quatrième Ciel, celui du soleil ; il trouve St. Thomas d'Aquin. Énumeration des esprits qui sont autour de lui » 259

CHANT XI. — Considérations philosophiques du poète sur les affections terrestres. Le chœur céleste a cessé : Saint Thomas reprend son discours, il éclaircit à Dante quelques mots qui laissaient en lui des doutes. Il lui raconte la vie de St. François d'Assise . . . . . » 269

CHANT XII. — Saint Thomas se tait. Le chœur des esprits célestes tourbillonne autour de lui. Un second encercle le premier. Une des splendeurs prend la parole, raconte la vie de Saint Dominique, c'est Saint Bonaventure. Énumération des esprits qui composent cette guirlande . . . . . » 277

CHANT XIII. — Le poète décrit les deux couronnes concentriques d'étoiles dont Beatrix et lui sont entourés, en s'appuyant sur une comparaison astronomique. Leur chant, leur danse a cessé. St. Thomas continue son discours et développe au sujet de Salomon le *non surse il secondo* du dixième chant, et conclut en recommandant de se garder des opinions précipitées. . » 287

CHANT XIV. — Un dernier doute élevé par Béatrix sur l'état lumineux des âmes dans la nouvelle vie. *La luce più dia*, Salomon le lui résout. Ascension dans le ciel de Mars. Croix constellée. Feux errants en divers sens dans son aire. Jésus-Christ y est visible. Elle enferme les âmes des guerriers qui ont combattu pour la cause sainte. Hymnes des cieux. Extase de Dante devant l'éclat de Béatrix . . . . . » 295

CHANT XV. — L'hymne a cessé. Une splendeur se détache du bras droit de la croix, descend à sa base. Cet astre apostrophe le poète. L'invite à faire connaître ce qu'il désirerait de lui. Dante lui demande qui il est. Celui-ci s'explique sur sa race, puis s'étend sur l'éloge de Florence, des dames florentines, des illustrations de son temps, de la simplicité des mœurs ; il

fut chrétien de croyance, et Cacciaguida de nom, preux de l'Empereur Conrad et il mourut en combattant contre les infidèles . . . . . Page 303

CHANT XVI. — Joie de Dante à la vue de son trisaïeul. Cacciaguida répondant à ses vœux lui donne des détails sur son enfance, sa famille, l'état de la cité. Il touche les désordres introduits par l'admission de nouveaux citoyens, le changement de mœurs. Il s'étend sur les anciennes familles de Florence, l'état heureux de la vieille cité 313

CHANT XVII. — Dante presse Cacciaguida de condescendre à l'éclairer sur son avenir dont on lui a déjà parlé vaguement dans l'Enfer et le Purgatoire. Il lui prédit son exil, ses douleurs, la chute de son parti, l'abandon de tous les siens, son hospitalité chez le grand Lombard Can-Grande dont il touche l'éloge ; lui recommande le calme. Dante lui répond. Cacciaguida engage le poète à publier hardiment sa vision. 322

Elvira Rossi inc. Publ. p. Top. Hale

LA

NE COMÉDIE

DE

ALLIGHIERI

ARADIS

EN VERS FRANÇAIS

OME DEUXIEME

ALLOUARD, LIBRAIRE,

1842.

LA

DIVINE COMÉDIE

DE

DANTE ALLIGHIERI

LE PARADIS

TRADUCTION NOUVELLE EN VERS FRANÇAIS

(TERCET ET TRIPLE RIME)

Précédée d'une Chronologie de la vie de Dante — D'un Discours préliminaire — Traducteurs modernes anglais, allemands, français — Dante et Klopstock — Dante poète satirique etc. Et suivie de notes :

PAR M.

HIPPOLYTE TOPIN

ANCIEN PROFESSEUR DE LITTÉRATURE AU COLLÈGE ET A L'ÉCOLE NORMALE D'AIX (BOUCHES-DU-RHÔNE), CORRESPONDANT DES ACADÉMIES D'AIX, DE VALDARNO DEL POGGIO (ITALIE) ET DE LA SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE DE MARSEILLE.

Sit mihi divini tantum vestigia vatis
Posse sequi, summoque volans dum tendit olympo
Sublimem aspicere et longe observare tuendo.
VAN. prud. rust.

TOME DEUXIEME.

PARIS : A. ALLOUARD, LIBRAIRE.
PAVÉE SAINT ANDRÉ-DES-ARTS.

1862.

LA

DIVINE COMÉDIE

DE

DANTE ALLIGHIERI.

LE PARADIS.

IL PARADISO

CANTO XVIII.

Già si godeva solo del suo verbo
Quello spirto beato, ed io gustava
Lo mio, temprando 'l dolce con l'acerbo:
E quella Donna, ch'a Dio mi menava,
Disse: Muta pensier, pensa ch'io sono
Presso a Colui, ch'ogni torto disgrava.
Io mi rivolsi all'amoroso suono
Del mio conforto: e quale io allor vidi
Negli occhi santi amor, qui l'abbandono:
Non perch'io pur del mio parlar diffidi,
Ma per la mente, che non può redire
Sovra sè tanto, s'altri non la guidi.
Tanto poss'io di quel punto ridire,
Che, rimirando lei, lo mio affetto
Libero fu da ogni altro disire,
Fin che 'l piacere eterno, che diretto
Raggiava in Beatrice, dal bel viso
Mi contentava col secondo aspetto.

LE PARADIS.

CHANT XVIII.

Déjà seul avec soi cet esprit bienheureux, 1
Savourait ses pensers, moi les miens en moi-même,
Opposant aux douceurs les dégouts douloureux,
Et la Donna, mon guide à notre bien suprême, 2
M'a dit : « Oublie, et vois, car je touche à l'auteur
Soulagement des maux de ses enfants qu'il aime. »
L'affectueuse voix de mon consolateur 3
Reclama mes regards, et je lègue au silence
Tout l'amour dont son œil disait la profondeur.
Non que je ne m'avoue en moi mon impuissance, 4
Mais mon esprit ne peut dans les cieux haut monter,
Si d'un guide quelconque il n'a pas l'assurance.
Ce qu'il peut sur ce point hardiment attester, 5
C'est qu'en la contemplant je sentis l'étincelle
D'un amour, qui n'avait plus rien à convoiter.
Car pendant que l'amour de la gloire éternelle, 6
Par un rayon direct plombait sur Béatrix,
Mon œil était heureux d'une image fidèle,

Vincendo me col lume d'un sorriso, 7
Ella mi disse: Volgiti, ed ascolta,
Chè non pur ne' miei occhi è Paradiso.
Come si vede qui alcuna volta 8
L'affetto nella vista, s'ello è tanto,
Che da lui sia tutta l'anima tolta;
Così nel fiammeggiar del fulgor santo, 9
A cui mi volsi, conobbi la voglia
In lui di ragionarmi ancora alquanto.
E cominciò: In questa quinta soglia 10
Dell'albero, che vive della cima,
E frutta sempre, e mai non perde foglia,
Spiriti son beati, che giù, prima 11
Che venissero al Ciel, fur di gran voce
Sì ch'ogni Musa ne sarebbe opima.
Però mira ne' corni della Croce: 12
E quel ch'io nomerò, lì farà l'atto,
Che fa in nube il suo fuoco veloce.
Io vidi per la Croce un lume tratto, 13
Dal nomar Giosuè com'ei si feo;
Nè mi fu noto il dir, prima che il fatto.
Ed al nome dell'alto Maccabeo 14
Vidi muoversi un altro roteando;
E letizia era ferza del paleo.
Così per Carlo Magno, e per Orlando 15
Duo ne seguì lo mio attento sguardo,
Com'occhio segue suo falcon volando.
Poscia trasse Guglielmo e Rinoardo, 16
E 'l Duca Gottifredi la mia vista,
Per quella Croce, e Roberto Guiscardo.
Indi tra l'altre luci mota e mista 17
Mostrommi l'alma, che m'avea parlato,
Qual'era tra i cantor del Cielo artista.

Me subjuguant du feu de son brûlant sourire, 7
Elle m'a dit: « Écoute, ouvre l'œil et t'éclaire,
« Car mon regard n'est pas seul tout le Paradis. »
Comme on voit bien souvent au terrestre hémisphère 8
L'amour dans le regard et si vif y briller,
Qu'il entraine le cœur sous un joug nécessaire,
Ainsi dans le rayon que je vis scintiller, 9
J'y lus dans son muet mais attrayant langage,
Qu'il désirait encor quelque peu s'exhaler.
Et recommence ainsi: « Dans le cinquième étage, 10
« De l'arbre qui reçoit la sève de son front,
« Arbre fécond toujours et toujours verd feuillage,
« Sont des feux qui là-bas jetèrent un grand nom, 11
« Hôtes futurs du ciel, noms grands, car toute lyre
« Y trouverait de gloire une opime moisson.
« Dans les bras de la croix regarde donc, admire, 12
« Et tu verras celui qu'évoquera ma voix,
« Tel l'électrique éclair dans les cieux qu'il déchire. »
Je vis un feu glisser dans le champ de la croix, 13
« Josuè ! » dit la voix mon interlocutrice,
Et l'ouïe et mon œil s'ébranlent à la fois.
Macchabée, oh qu'ici ton grand nom resplendisse. 14
J'admirai ton soleil impétueux, tournant;
Et ton sourire était le moteur de l'hélice.
Au nom de Charlemagne, au nom de son Rolland 15
Je suis de mon regard un double luminaire,
Ainsi que du faucon l'œil suit le vol savant.
Guillaume, Rinoard, chacun ornait sa sphère, 16
Godefroi le grand chef souriait à mes yeux,
Robert Guiscard encor en embellissait l'aire.
Puis montant se mêler à d'autres chœurs de feux, 17
L'esprit qui, jusqu'alors, s'abaissait à m'instruire
Me montra quel artiste il était dans les cieux.

Io mi rivolsi dal mio destro lato, 18
Per vedere in Beatrice il mio dovere,
O per parole, o per atto, segnato:
E vidi le sue luci tanto mere, 19
Tanto gioconde, che la sua sembianza
Vinceva gli altri e l'ultimo solere.
E come, per sentir più dilettanza, 20
Bene operando l'uom, di giorno in giorno
S'accorge che la sua virtute avanza,
Sì m'accors'io, che il mio girare intorno 21
Col Cielo insieme, avea cresciuto l'arco,
Veggendo quel miracolo più adorno.
E quale è il trasmutare in picciol varco 22
Di tempo in bianca donna, quando 'l volto
Suo si discarchi di vergogna il carco,
Tal fu negli occhi miei quando fui volto, 23
Per lo candor della temprata stella
Sesta, che dentro a sè m'avea ricolto.
Io vidi in quella giovial facella 24
Lo sfavillar dell'amor che lì era,
Segnare agli occhi miei nostra favella.
E come augelli surti di riviera, 25
Quasi congratulando a lor pasture,
Fanno di sè or tonda, or lunga schiera,
Sì dentro a' lumi sante creature 26
Volitando cantavano, e faciensi
Or D, or I, or L in sue figure.
Prima cantando a sua nota moviensi; 27
Poi diventando l'un di questi segni,
Un poco s'arrestavano, e taciensi.
O diva Pegasèa, che gl'ingegni 28
Fai gloriosi, e rendigli longevi,
Ed essi teco le cittadi e i regni,

A droite Béatrix par son charme m'attire ; 18
Je la regarde et cherche en elle mes leçons,
Que le geste ou le mot devra montrer ou dire.
Et je vis ses deux yeux étincelants rayons, 19
Limpides revêtir une telle apparence,
Qu'elle éclipse à l'instant ses transformations
Toutes ; et tel un cœur fait à la bienfaisance, 20
Sent en soi chaque jour un doux contentement
Dire que dans le bien son âme noble avance,
Ainsi je m'aperçus que mon tournoiement, 21
Joint à celui du ciel accrut mon hémisphère,
Quand mon prodige eut lui, nouveau rayonnement.
Tel est le changement qui tout d'un coup s'opère 22
Au front de la pudeur quand son rose-carné
Fuit laissant le champ libre à sa pâleur première,
Telle fut Béatrix quand j'eus tourbillonné 23
Dans l'argentin éclat de la blanchâtre sphère,
La sixième qui m'eut de ses feux couronné.
Je vis dans Jupiter au grand disque solaire, 24
L'étincelle d'amour dont les puissants rayons
Signalaient à mes yeux notre langue vulgaire.
Et tels que des oiseaux s'élevant de bas-fonds, 25
Volent, joyeux, au loin y chercher leur pâture,
En droite, en angle, en arc formant leurs bataillons;
Telle au sein de ces feux plus d'une créature 26
Saintement voltigeait, chantant, et figurant
D'un *D*, d'un *I*, d'un *L* tour-à-tour la structure.
Dès leur début leurs pas allaient se mesurant 27
A leurs tons, puis au tout joignant leur accessoire
S'arrêtaient, reprenaient, cessaient en émourant.
O Calliope, o Muse, aiguillon à la gloire, 28
Toi qui montes les noms à l'immortalité,
Qui des rois, des états illustres la mémoire

Illustrami di te, sì ch' io rilevi 29
Le lor figure, com' io l' ho concette:
Paia tua possa in questi versi brevi.
Mostrârsi dunque cinque volte sette 30
Vocali e consonanti, ed io notai
Le parti sì, come mi parver dette.
Diligite Justitiam primai, 31
Fur verbo e nome di tutto 'l dipinto;
Qui iudicatis terram fur sezzai.
Poscia nell' M del vocabol quinto 32
Rimasero ordinata, sì che Giove
Pareva argento lì d' oro distinto.
E vidi scender altre luci, dove 33
Era 'l colmo dell' M, e lì quetarsi
Cantando, credo, il ben ch' a sè le muove.
Poi, come nel percuoter de' ciocchi arsi 34
Surgono innumerabili faville,
Onde gli stolti sogliono augurarsi,
Risurger parver quindi più di mille 35
Luci, e salir quali assai, e qua' poco,
Sì come 'l Sol, che l' accende, sortille:
E quïetata ciascuna in suo loco, 36
La testa e 'l collo d' un' Aquila vidi
Rappresentare a quel distinto foco.
Quei, che dipinge lì, non ha chi 'l guidi, 37
Ma esso guida, e da lui si rammenta
Quella virtù, ch' è forma per li nidi.
L' altra beatitudo, che contenta 38
Pareva in prima d' ingigliarsi all' emme,
Con poco moto seguitò la imprenta.
O dolce stella, quali e quante gemme 39
Mi dimostraron, che nostra giustizia
Effetto sia del Cielo che tu ingemme!

Luis en moi, fais me peindre avec limpidité 29
Leur forme vraie ainsi qu'en moi je l'ai conçue,
Et qu'en mes vers ta force aide à ma briéveté.
Sept lettres et cinq fois se montraient à ma vue 30
Qu consonnes ou sons, j'en marquais les extraits
Tels que me les dictait l'organe de la nue.
Diligite d'abord, *justitiam* après 31
Verbe et nom y formaient le début de la table,
Puis *qui judicatis terram* les derniers traits.
Puis dans le *M* final du cinquième vocable, 32
Tout s'ordonna si bien que Jupiter brilla
Tel que d'argent et d'or un parquet admirable,
Un surcroit de flambeaux descendit, s'arrêta 33
Sur le sommet du *M*, et leurs âmes charmées ;
Chantaient, je crois, le bien qui les amenait là ;
Puis ainsi que du choc de buches enflammées 34
S'élèvent des essaims successifs de lueurs,
Où le sot croit souvent y voir ses destinées,
Je vis surgir de là plus de mille splendeurs 35
Montant plus, moins, au gré de leur force ascendante,
Et du soleil qui fit et classa leurs ardeurs ;
Et chacune enchassée en sa niche éclatante, 36
Je vis ces feux distincts, ensemble créateur
Former le cou d'un aigle et sa tête brillante.
Qui peint là haut n'a pas de guide ultérieur; 37
Il est guide lui seul, hors de lui se reflète
Tout être que créa pour son nid sa valeur ;
L'autre heureuse clarté qui semblait satisfaite 38
De son or sur le *M* d'*illilier* les flots
A l'aigle, en se ployant, se joint et le complète.
Délicieuse étoile, oh que de saphirs beaux 39
Y dirent, à mes yeux, que l'humaine justice,
Nait du ciel où tu luis parmi tant de joyaux.

Per ch' io prego la Mente, in che s' inizia
Tuo moto e tua virtute, che rimiri
Ond' esce 'l fumo, che 'l tuo raggio vizia,
Sì che un' altra fiata omai s' adiri
Del comperare e vender dentro al templo,
Che si murò di segni e di martiri.
O milizia del Ciel, che io contemplo,
Adora per color, che sono in terra
Tutti sviati dietro al malo esempio.
Già si solea con le spade far guerra;
Ma or si fa togliendo or quindi, or quivi
Lo pan, che 'l pio Padre a nessun serra.
Ma tu, che sol per cancellare scrivi,
Pensa che Pietro e Paolo, che moriro
Per la vigna che guasti, ancor son vivi.
Ben puoi tu dire: Io ho fermo 'l disiro
Sì a colui, che volle viver solo,
E che per salti fu tratto al martiro,
Ch' io non conosco il Pescator, nè Polo.

CANTO XIX.

Parea dinanzi a me coll' ali aperte
La bella image, che nel dolce frui
Liete faceva l' anime conserte.
Parea ciascuna rubinetto, in cui
Raggio di Sole ardesse sì acceso,
Che ne' miei occhi rifrangesse lui.
E quel, che mi convien ritrar testeso,
Non portò voce mai, nè scrisse inchiostro,
Nè fu per fantasia giammai compreso:

Laisse-moi donc prier l'ame initiatrice,
Ta vie et ta vigueur, qu'enfin considérant
D'où monte sur ton front la vapeur dont le vice
L'obscurcit, son courroux terrible renaissant
Chasse acquéreurs, vendeurs des murs du sanctuaire,
Bastions du Miracle, et scellés par le sang.
O Milice du ciel, merveilleux luminaire,
Adore et prie aussi pour quiconque méfait,
Car tous sont égarés de la voie exemplaire.
Jadis avec le fer la guerre se faisait :
Aujourd'hui de partout on ravit, on retire
Le pain qu'à nul le ciel jadis ne refusait.
Mais, songe, toi qui n'es qu'à biffer, qu'à transcrire,
Que Pierre et Paul jadis sont morts pour ennoblir
Le Champ que tu gaspille, oh, songe qu'il respire,
Et l'un et l'autre encor. « Oui, mon brûlant désir,
« Dis-tu, car tu dis vrai, s'attache au solitaire,
« A lui qu'une danseuse a fait un grand martyr,
« Mais le pécheur, mais Paul, moi d'eux je n'ai que faire.

CHANT XIX.

Il posait devant moi les ailes éployées
L'étendard magnifique, et ses transports joyeux,
Ravivaient les lueurs en sa forme enchassées.
Chacune apparaissait un rubis radieux,
Du soleil enflammé resplendissante image,
Telle qu'il semblait, lui, se mirer dans mes yeux.
Les traits qu'en va tracer ma muse en cette page
Ni l'encre, ni la voix, rien ne les figura ;
Jamais cerveau mortel n'en vêtit son langage,

Ch' io vidi, ed anche udii parlar lo rostro. 4
E sonar nella voce ed *Io* e *Mio*
Quand' era nel concetto e *Noi* e *Nostro*.
E cominciò: Per esser giusto e pio, 5
Son io qui esaltato a quella gloria,
Che non si lascia vincere a desio:
Ed in terra lasciai la mia memoria 6
Sì fatta, che le genti lì malvage
Commendan lei, ma non seguon la storia.
Così un sol calor di molte brage 7
Si fa sentir, come di molti amori
Usciva solo un suon di quella image;
Ond' io appresso: O perpetui fiori 8
Dell' eterna letizia, che pur uno
Sentir mi fate tutti i vostri odori,
Solvetemi, spirando, il gran digiuno, 9
Che lungamente m' ha tenuto in fame,
Non trovando lì in terra cibo alcuno.
Ben so io che, se in Cielo alto reame 10
La divina giustizia fa suo specchio,
Il vostro non l' apprende con velame.
Sapete, come attento io m' apparecchio 11
Ad ascoltar: sapete quale è quello
Dubbio, che m' è digiun cotanto vecchio.
Quasi falcon, ch' uscendo del cappello, 12
Muove la testa, e con l' ale s' applaude.
Voglia mostrando, e facendosi bello.
Vid' io farsi quel segno, che di laude 13
Della divina grazia era contesto,
Con canti, quai si sa chi lassù gaude.
Poi cominciò: Colui, che volse il sesto 14
Allo stremo del mondo, e dentro ad esso
Distinse tanto occulto e manifesto.

Je vis, bien plus j'ouïs le bec qui pérora: 4
Mon et *moi* résonnaient pendant qu'il se révèle
Quand nous et nôtre était l'idée; il débuta:
« Justice et piété, sa compagne fidèle, 5
« M'ont valu dans le ciel la gloire qui me luit,
« Telle que rien ne peut dominer plus haut qu'elle.
« J'ai de mon nom semé sur la terre un grand bruit, 6
« Tel que dans la pensée et le moins mon amie
« J'ai des approbateurs, mais puis nul ne me suit.
Tel de charbons groupés braise ardente-rougie 7
Nait un seul calorique, ainsi de mille accents,
Accents d'amour, le spectre était une harmonie,
Et je l'invoque alors: « Saphirs éblouissants, 8
« Fleurs, éternel souris que jamais rien n'altère,
« Enivrante-unité de vos divers encens.
« Oh! haleinez sur moi, rompez le jeûne austère 9
« Qui de ma faim longtemps irrita l'aiguillon,
« Ne lui trouvant de mets nulle part sur la terre,
« Si là-haut, je le sais, dans un autre horizon 10
« La justice divine y vêt son apparence,
« Ce Ciel en voit aussi sans ombre son rayon.
« Vous savez mon ardeur, ma vive impatience 11
« A vouloir vous ouïr; vous n'ignorez pas, non,
« Le doute, le tourment de ma vieille abstinence:
Tel l'épervier captif sous l'étroit chaperon 12
Meut sa tête, aussitôt affranchi de ses langes,
S'ébat, s'essaie au vol, veut se donner du ton;
Ainsi j'ai vu le spectre unisson de louanges 13
Des grands bienfaits de Dieu, temple retentissant
Du cantique d'en haut compris seul par les anges.
Puis il dit: « Qui du monde en a clos le croissant 14
« En tournant son compas, et qui dès sa naissance
« L'orna de tout le bien visible et se cachant

Non poteo suo valor sì fare impresso 15
In tutto l'universo, che 'l suo verbo
Non rimanesse in infinito eccesso.
E ciò fa certo, che 'l primo superbo, 16
Che fu la somma d'ogni creatura,
Per non aspettar lume, cadde acerbo.
E quinci appar, ch'ogni minor natura 17
È corto ricettacolo a quel bene,
Che è senza fine, e sè con sè misura.
Dunque nostra veduta, che conviene 18
Essere alcun de' raggi della mente,
Di che tutte le cose son ripiene,
Non può di sua natura esser possente 19
Tanto, che 'l suo principio non discerna
Molto di là, da quel ch'egli è, parvente.
Però nella giustizia sempiterna 20
La vista che riceve il vostro mondo,
Com'occhio per lo mare entro s'interna:
Che, benchè dalla proda veggia il fondo, 21
In pelago nol vede, e nondimeno
Egli è, ma 'l cela lui l'esser profondo.
Lume non è, se non vien dal sereno, 22
Che non si turba mai, anzi è tenèbra,
Od ombra della carne, o suo veneno.
Assai t'è mo' aperta la latèbra, 23
Che t'ascondeva la giustizia viva,
Di che facei quistion cotanto crebra;
Chè tu dicevi: Un uom nasce alla riva 24
Dell'Indo, e quivi non è chi ragioni
Di Cristo, nè chi legga, nè chi scriva:
E tutti suoi voleri ed atti buoni 25
Sono, quanto ragione umana vede,
Senza peccato in vita, od in sermoni:

« Ne pouvait à tel point sceller de sa puissance 15
« Le monde tout entier, sans que son verbe inné
« N'en retint en réserve un excédant immense.
« Certitude, dès lors, que l'orgueil premier-né, 16
« Sommité des objets éclos à la lumière,
« Pressé de l'avenir, tomba fruit avorté.
« Évidence, dès lors, que l'objet secondaire 17
« A ce bien éternel est un étroit giron,
« Lui qui de soi mesure en soi-même son aire.
« Mais convenons-en donc, notre intuition, 18
« Lueur subordonnée à cette intelligence,
« Qui dans tous les objets interne son rayon,
« N'a point de sa nature assez d'indépendance, 19
« Qu'elle n'avoue en soi que son premier moteur
« N'excède de beaucoup sa réelle apparence.
« L'âme qu'en vous, humains, souffla le Créateur 20
« Pénètre au sein de Dieu, le voit, et l'envisage,
« Tel de l'onde votre oeil mesure la hauteur.
« Il en voit bien le fond à deux pas du rivage : 21
« On monte, il disparait, mais il reste une fin,
« Mais la hauteur du flot voile le marécage.
« Non, non, point de lueurs sinon d'un ciel serein, 22
« Toujours pur ; hors de là, la nuit que rien n'éclaire,
« Ou l'ombre de la chair, ou même son venin.
« Je t'ai suffisamment ouvert le sanctuaire 23
« Qui cachait à tes yeux la vivante équité,
« De tes doutes fréquents usuelle matière.
« Car tu disais : un homme eut et vit la clarté, 24
« Sur les bords de l'Indus ; là qui sait la venue,
« La doctrine du Christ, point de publicité.
« Il vit bien ; volonté vers le bien toujours mue, 25
« Actes bons, tels qu'on peut les dire humainement ;
« Sa vie et ses discours sainteté reconnue.

Muore non battezzato e senza fede; 26
Ov' è questa giustizia che 'l condanna?
Ov' è la colpa sua, sed ei non crede?
Or tu chi se', che vuoi sedere a scranna, 27
Per giudicar da lungi mille miglia
Con la veduta corta d' una spanna?
Certo a colui, che meco s' assottiglia, 28
Se la Scrittura sovra voi non fosse,
Da dubitar sarebbe a maraviglia.
O terreni animali, o menti grosse! 29
La prima volontà, ch' è per sè buona,
Da sè, ch' è sommo ben, mai non si mosse.
Cotanto è giusto, quanto a lei consuona: 30
Nullo creato bene a sè la tira,
Ma essa, radïando, lui cagiona.
Quale sovr' esso 'l nido si rigira, 31
Poi ch' ha pasciuto la cicogna i figli,
E come quei, ch' è pasto, la rimira,
Cotal si fece, e sì levai li cigli, 32
La benedetta immagine, che l' ali
Movea sospinte da tanti consigli.
Roteando cantava, e dicea: Quali 33
Son le mie note a te che non le intendi,
Tal è il giudicio eterno a voi mortali.
Poi si quetaron quei lucenti incendi 34
Dello Spirito Santo, ancor nel segno,
Che fe' i Romani al mondo reverendi,
Esso ricominciò: A questo regno 35
Non salì mai chi non credette in CRISTO
Nè pria nè poi ch' el si chiovasse al legno.
Ma vedi, molti gridan, CRISTO, CRISTO, 36
Che saranno in giudicio assai men *prope*
A lui, ch' è tal che non conobbe CRISTO.

« Mort sans foi, ni baptême ; eh bien ! légalement 26
« Qui peut le condamner, où serait la justice ?
« Où donc le crime est-il s'il vécut non croyant?
« Quel es-tu pour te faire ici juge d'office, 27
« De mille milles loin imposer ton arrêt,
« Toi qui d'un empan vois bien peu hors de la lice ?
« Si la sainte écriture à nos cœurs ne s'ouvrait, 28
« Certes, qui contre moi subtilement ergote
« De ses doutes hardis sans fin se prévaudrait.
« O mortels, vile engeance, intelligence sotte, 29
« Le suprême vouloir de soi bon constamment
« Ne s'éloigne jamais de sa bonté si haute.
« Le juste c'est le bien à lui se conformant : 30
« Nul bien créé n'en est un aimant nécessaire ;
« S'il existe, il le doit à son rayonnement.
Comme on voit la cigogne au-dessus de son aire 31
Tournoyer, quand elle a rassasié ses fils,
Et tel qui s'est repu de son œil suit sa mère.
Ainsi fit l'aigle, ainsi j'élève en haut mes cils, 32
Quand l'image bénie ainsi mouvait ses ailes
Qu'agitaient tant de feux en un seul réunis.
« Tourbillonnant rapide, il chantait : *telles, telles* 33
« *Mes paroles à toi, chant, mystère sacré,*
« *Tels les arrêts de Dieu sur vous races mortelles.* »
Puis les saintes lueurs s'arrêtent à leur gré, 34
Immobile étendard, éclatant incendie,
Par qui le nom romain vécut craint, admiré.
Puis il reprit : « Jamais n'entra dans cette vie 35
« L'incrédule de cœur aux paroles du Christ,
« Soit avant, soit après sa dure ignominie.
« Mais entends que de voix s'écrient : Christ, ô Christ, 36
« Qui seront au grand jour le froment détestable,
« Plus que tels qui jamais ne connurent le Christ.

E tai Cristian dannerà l'Etiope. 37
Quando si partiranno i due coliegi.
L'uno in eterno ricco, e l'altro inope.
Che potran dir li Persi ai vostri regi. 38
Com'e' vedranno quel volume aperto.
Nel qual si scrivon tutti suoi dispregi?
Li si vedrà tra l'opere d'Alberto 39
Quella che tosto moverà la penna.
Per che 'l regno di Praga fia deserto.
Li si vedrà lo duol che sopra Senna 40
Induce, falseggiando la moneta.
Quei che morrà di colpo di cotenna.
Li si vedrà la superbia ch'asseta, 41
Che fa lo Scotto e l'Inghilese folle.
Si che non può soffrir dentro a sua meta.
Vedrassi la lussuria e 'l viver molle 42
Di quel di Spagna e di quel di Boemme,
Che mai valor non conobbe, nè volle.
Vedrassi al ciotto di Gerusalemme 43
Segnata con un I la sua bontade.
Quando 'l contrario segnerà un Emme.
Vedrassi l'avarizia e la viltade 44
Di quel che guarda l'isola del fuoco.
Dove Anchise finì la lunga etade:
Ed a dare ad intender quanto è poco. 45
La sua scrittura fien lettere mozze.
Che noteranno molto in parvo loco.
E parranno a ciascun l'opere sozze 46
Del Barba e del Fratel, che tanto egregia
Nazione, e duo corone han fatto bozze.
E quei di Portogallo e di Norvegia 47
Lì si conosceranno, e quel di Rascia,
Che male aggiusta 'l conio di Vinegia.

« Et l'Africain tiendra, tel tel, chrétien damnable, 37
« Quand se distingueront les deux justes degrés
« Dont l'un riche à jamais, et l'autre misérable.
« Que diront à vos rois les Persans si parfaits, 38
« Ces sages d'orient, quand dans le grand lexique,
« Ils y verront inscrits leurs étranges méfaits ?
« Quand ils liront d'Albert cette grande œuvre inique, 39
« Qui le fera d'un bond voler chez les Praguais,
« Pour changer en désert un état pacifique.
« Là le deuil attristant le pays séquanais, 40
« Quand du Philippe d'or il diminua l'aire
« Le roi dont un pourceau vil hâta le décès.
« Là s'y lira l'orgueil dont le venin altère 41
« L'Écossais turbulent et l'Anglais querelleur
« Dédaignant de tenir l'angle qui les resserre.
« L'impudique Espagnol tout mollesse, langueur ; 42
« De la Bohème un prince héritier légitime,
« Qui ne connut jamais ni n'aima la valeur.
« On verra du boiteux de la sainte Solyme 43
« L'unité par un Un en marquer la bonté,
« Quand *M* résumera l'addition du crime.
« On verra l'avarice, et puis la lâcheté 44
« De l'infame oppresseur de l'île volcanique,
« Où clotura ses jours Anchise si vanté.
« Et pour montrer à nu cette vie héroïque 45
« En termes syncopés ses faits seront inscrits :
« Espace étroit, mots courts, mais d'un sens prolifique.
« Là chacun y lira les gestes et les dits, 46
« Et de l'oncle et du frère, et dans ce beau cortége
« Deux belles nations, deux bandeaux avilis.
« Là s'y verra le roi de l'aride Norwège ; 47
« Celui de Portugal, celui dont les Ducats
« Des doges ont manqué le saint Marc qu'il abrège.

O beata Ungheria, se non si lascia 48
Più malmenare! e beata Navarra,
Se s'armasse del monte, che la fascia!
E creder dee ciascun, che già per arra 49
Di questo, Nicosia e Famagosta
Per la lor bestia si lamenti e garra,
Che dal fianco dell'altre non si scosta. 50

CANTO XX.

Quando colui, che tutto 'l mondo alluma, 1
Dell'emisperio nostro si discende,
Che 'l giorno d'ogni parte si consuma,
Lo ciel, che sol di lui prima s'accende, 2
Subitamente si rifà parvente
Per molte luci, in che una risplende.
E quest'atto del ciel mi venne a mente, 3
Come 'l segno del mondo e de' suoi duci
Nel benedetto rostro fu tacente:
Però che tutte quelle vive luci, 4
Vie più lucendo, cominciaron canti
Da mia memoria labili e caduci.
O dolce Amor, che di riso t'ammanti, 5
Quanto parevi ardente in que' flavilli,
Che aveano spirto sol di pensier santi!
Poscia che i cari e lucidi lapilli, 6
Ond'io vidi ingemmato il sesto lume,
Poser silenzio agli angelici squilli,
Udir mi parve un mormorar di fiume, 7
Che scenda chiaro giù di pietra in pietra
Mostrando l'ubertà del suo cacume.

« Heureuse, si tu sais braver tes potentats,
» Hongrie, heureuse ! et toi Navarre d'Ibérie,
« Si tu t'armes des monts qui ceignent tes états.
« Prémices d'un tel bien croyons que Nicosie,
« Famagouste, maudit la bestialité
« Qui va compagne et pair avec la tyrannie,
« De tel front couronné que j'ai plus haut cité. »

CHANT XX.

Quand l'astre qui du monde est l'immense flambeau,
Amortissant ses feux quitte notre hémisphère,
Et quand monte la nuit de la plaine au coteau,
Le ciel qu'allumait seul son brûlant atmosphère
D'improvistes lueurs repeuple son zénith,
Lueurs qui d'un seul feu répètent la lumière.
Cette scène du ciel vue en moi, s'y peignit
Quand de l'aigle romaine, enseigne universelle,
Sur son bec sa parole expirante faillit.
Car les nombreux faisceaux dont le spectre étincelle
Renforçant leur éclat entonnèrent des chants,
Qui dans mon souvenir n'ont qu'un vague infidèle.
Amour qui te revêts du ris des firmaments,
Oh combien tes ardeurs éclataient infinies,
Sainte unanimité de cœur, de sentiments !
Quand ces joyaux aimés, limpides pierreries,
Du sixième flambeau mosaïque ornement,
Imposèrent silence aux saintes harmonies,
Je crus d'un fleuve entendre alors le grondement ;
De roc en roc il tombe, et l'œil surpris admire
De ses flots suspendus le vaste épanchement :

E come l collo della cetra 8
Pren rma, e si come al pertugio
Della a vento che penetra;
Così rin aspettare indugio 9
Quel r dell' Aquila salissi
Su o, come fusse bugio.
Feces yi, e quindi uscissi 10
Per lo cco, in forma di parole,
Quali aspet o scrissi:
La parte in me, te il Sole 11
Nell' aquile mortali, incominciommi,
Or fisamente riguardar si vuole;
Perchè de' fuochi, ond' io figura fommi, 12
Quelli, onde l' occhio in testa mi scintilla,
Di tutti i loro gradi son li sommi.
Colui, che luce in mezzo per pupilla, 13
Fu il cantor dello Spirito Santo,
Che l' Arca traslatò di villa in villa:
Ora conosce 'l merto del suo canto, 14
In quanto effetto fu del suo consiglio,
Per lo remunerar, che è altrettanto.
De' cinque, che mi fan cerchio per ciglio, 15
Colui, che più al becco mi s' accosta,
La vedovella consolò del figlio;
Ora conosce quanto caro costa 16
Non seguir Cristo, per l' esperïenza
Di questa dolce vita, e dell' opposta.
E quel, che segue in la circonferenza, 17
Di che ragiono, per l' arco superno,
Morte indugiò per vera penitenza:
Ora conosce che' l giudicio eterno 18
Non si trasmuta, perchè degno preco
Fa crastino laggiù dell' odierno.

Tel se personnifie à l'anse de la lyre 8
Le son, et tel le vent à travers les canaux
De la molle zampogne et pénètre et soupire :
Ainsi sans un clin-d'œil d'attente ou de repos, 9
Le murmure de l'aigle et s'élève et s'engrave
Dans l'orgue de son cou tel qu'en de creux tuyaux ;
Là s'anime la voix qui dans son bec s'enclave 10
Et soudain s'en exhale, auguste truchement,
Telle que l'entendait mon cœur où je la grave.
« Le point lueur, dit-il, dès son commencement, 11
« Qui dans l'aigle mortel monte au rayon solaire
« Le brave, il te le faut observer fixement,
« Car des feux dont j'ai clos et marqueté mon aire, 12
« Ceux que ma tête y porte, et l'œil fait scintiller
« De toutes leurs tribus en forment la première.
« Ce point central, qu'en moi tu vois le plus briller, 13
« Fut de l'esprit divin le sublime lyrique
« Qui sur ses pas fit l'arche en cent lieux rayonner.
« Il comprend aujourd'hui ce que vaut un cantique, 14
« Inspiré d'un cœur libre, affectueux, soumis,
« Récompensé qu'il est des vertus qu'on pratique.
« Des cinq feux demi-cercle à mes lumineux cils, 15
« Celui qui près du bec y brille dans sa sphère
« De la veuve éplorée a consolé le fils.
« Il comprend aujourd'hui qu'on perd trop, téméraire, 16
« A rebuter le Christ, nul mieux ne l'éprouva,
« Il connait ce séjour, il connut le contraire.
« Dans l'arc supérieur, celui que tu vois là, 17
« Siéger dans le contour qu'ici je te révèle,
« Vrai pénitent, la mort devant lui recula.
« Il comprend aujourd'hui que la voix éternelle 18
« Reste admirable, encor qu'une vive oraison
« Transforme en lendemain la minute actuelle.

L'altro che segue, con le leggi e meco, 19
Sotto buona intenzion che fe' mal frutto,
Per cedere al Pastor si fece greco:
Ora conosce come 'l mal dedutto 20
Dal suo bene operar non gli è nocivo,
Avvegna che sia 'l mondo indi distrutto.
E quel, che vedi nell'arco declivo, 21
Guglielmo fu, cui quella terra plora,
Che piange Carlo e Federigo vivo:
Ora conosce come s'innamora 22
Lo Ciel del giusto rege, ed al sembiante
Del suo fulgore il fa vedere ancora.
Chi crederebbe giù nel mondo errante, 23
Che Rifeo Troiano in questo tondo
Fosse la quinta delle luci sante?
Ora conosce assai di quel che 'l mondo 24
Veder non può della divina grazia,
Benchè sua vista non discerna il fondo.
Qual lodoletta, che in aere si spazia 25
Prima cantando, e poi tace contenta
Dell'ultima dolcezza, che la sazia,
Tal mi sembiò l'imago della impronta 26
Dell'eterno piacere, al cui disio
Ciascuna cosa, quale ell'è, diventa.
Ed avvegna ch'io fossi al dubbiar mio 27
Lì, quasi vetro allo color che 'l veste,
Tempo aspettar tacendo non patio;
Ma della bocca: Che cose son queste? 28
Mi pinse con la forza del suo peso:
Per ch'io di corruscar vidi gran feste.
Poi appresso con l'occhio più acceso 29
Lo benedetto segno mi rispose,
Per non tenermi in ammirar sospeso:

« L'autre, exportant ses lois, moi son Palladium
« Plein de l'esprit du bien, mais qui n'eut rien de stable,
« Pour croître le pasteur de grec vêtit le nom.
« Il comprend aujourd'hui qu'un produit détestable.
« Né d'un acte en soi bon n'atteint point son auteur,
« Bien que le monde en sente un mal irrépàrable.
« Et celui que tu vois décliner la hauteur
« C'est Guillaume, c'est lui, que pleure encor la terre,
« Quand Charle et Fréderic font pleurer de douleur.
« Il comprend aujourd'hui combien au ciel sait plaire
« Un roi juste, et combien, par de vives lueurs,
« Signe de son éclat le ciel rompt le mystère.
« Mais qui croirait en bas dans ce monde d'erreurs
« Que le troyen Riphée en cet étroit espace
« Complèterait les cinq de ces grandes splendeurs?
« Il comprend aujourd'hui de la divine grâce,
« Bien au-délà du point qu'on a pu vous montrer,
« Bien que sa vue encor n'en ait toute la trace. »
Telle dans l'air on voit l'alouette folâtrer,
Elle chante d'abord, puis se tait extatique,
Pleine des derniers chants qui semblent l'enivrer.
Telle, à mes yeux, parut l'image emblématique
De l'éternel amour qui produit pour son but
Chaque objet, le fondant sur un principe unique.
Et mon doute éclatait dans mes yeux ; il le lut,
Comme on voit le cristal que l'enduit colorie.
Mon mutisme trop long à son gré lui déplut,
Et ma voix : « Qu'est-ce donc que cela signifie? »
La force de son poids m'extorqua ce propos,
Car de rayonnements je vis un incendie.
Puis l'étendard béni me replique en ces mots,
Quand mille feux partaient de sa vive paupière
Dédaigneux de tenir mon extase en repos :

Io veggio, che tu credi queste cose, 30
Perch' io le dico, ma non vedi come:
Sì che se son credute, sono ascose.
Fai come quel, che la cosa per nome 31
Apprende ben, ma la sua quiditate
Veder non puote, s' altri non la prome.
Regnum Cælorum violenza pate 32
Da caldo amore, e da viva speranza,
Che vince la divina volontate,
Non a guisa che l' uomo all' uom sovranza: 33
Ma vince lei, perchè vuole esser vinta:
E vinta vince con sua beninanza.
La prima vita del ciglio e la quinta 34
Ti fa maravigliar, perchè ne vedi
La region degli Angeli dipinta.
De' corpi suoi non uscir, come credi, 35
Gentili, ma Cristiani in ferma fede,
Quel de' passuri, e quel de' passi piedi:
Chè l' una dall' Inferno, u' non si riede 36
Giammai a buon voler, tornò all' ossa:
E ciò di viva speme fu mercede:
Di viva speme, che mise sua possa 37
Ne' prieghi fatti a Dio per suscitarla,
Sì che potesse sua voglia esser mossa.
L' anima gloriosa, onde si parla, 38
Tornata nella carne, in che fu poco,
Credette in Lui che poteva aiutarla;
E credendo s' accese in tanto fuoco 39
Di vero amor, ch' alla morte seconda
Fu degna di venire a questo giuoco.
L' altra, per grazia, che da sì profonda 40
Fontana stilla, che mai creatura
Non pinse l' occhio insino alla prim' onda,

« Ces discours, tu les crois, j'entends, la chose est claire 30
« Tu les crois sur ma foi, mais sans savoir comment.
« Si bien que ta croyance est un profond mystère ;
« Tu connais les objets par leurs noms seulement, 31
« Comme tel qui n'en peut apprécier l'essence,
« S'il n'a devant les yeux leur vrai signalement,
« Le *regnum cœlorum* souffre la violence : 32
« Espérance de feu, vive et brûlante ardeur,
« Qui du divin vouloir force la résistance,
« Non point tel que l'humain de l'homme est le vainqueur, 33
« Mais son triomphe nait de sa propre défaite ;
« Vaincu son vouloir vainc par la bonté du cœur.
« La première lueur, la cinquième en ma tête 34
« Te font t'émerveiller, mais c'est que tu les vois
« Aux pures régions où l'ange se reflète.
« Évincés de leurs sens, leurs feux comme tu crois 35
« N'en vinrent point payens, mais chrétiens véritables,
« Grâce à la main promise, ou clouée à la croix.
« L'un du séjour des morts, (ombres irrévocables 36
« Dût-on revivre purs) reprit son corps défait ;
« Récompense promise à prières durables,
« Aux feux de l'espérance ; il priait, espérait 37
« Pour que Dieu ravivât son image, ombre vaine,
« Comptant que sa rigueur un jour s'adoucirait.
« Cet esprit glorieux qu'ici je mets en scène 38
« Retourna dans sa chair, courte réalité,
« Et crut en qui pouvait sauver l'engeance humaine ;
« Et sa croyance fut tellement vérité, 39
« Feu d'amour, qu'à sa vie à deux fois expirée
« Il monta digne Élu de notre éternité ;
« L'autre par la faveur rarement octroyée 40
« Émanant de ces flots dont nul n'a pu sonder
« La hauteur, ni la source où son onde est cachée,

Tutto suo amor laggiù pose a drittura: 41
Per che di grazia in grazia Dio gli aperse
L' occhio alla nostra redenzion futura:
Onde credette in quella, e non sofferse 42
Da indi 'l puzzo più del paganesmo,
E riprendeane le genti perverse.
Quelle tre donne gli fur per battesmo, 43
Che tu vedesti dalla destra ruota,
Dinanzi al battezzar più d' un millesmo.
O predestinazion, quanto rimota 44
È la radice tua da quegli aspetti,
Che la prima cagion non veggion tota!
E voi, mortali tenetevi stretti 45
A giudicar: chè noi, che Dio vedemo,
Non conosciamo ancor tutti gli eletti:
Ed enne dolce così fatto scemo! 46
Perchè 'l ben nostro in questo ben s' affina,
Che quel, che vuole Dio, e noi volemo.
Così da quella immagine divina, 47
Per farmi chiara la mia corta vista,
Data mi fu soave medicina.
E come a buon cantor buon citarista 48
Fa seguitar lo guizzo della corda,
In che più di piacer lo canto acquista,
Sì, mentre che parlò, mi si ricorda 49
Ch' io vidi le duo luci benedette,
Pur come batter d' occhi si concorda,
Con le parole muover le fiammette. 50

« Toujours dans la justice, en bas, sut abonder ; 41
« Et le ciel par degrés propice à sa droiture
« Mit sous ses yeux l'aspect de l'empire à fonder.
« Il y crut, et n'eut plus à souffrir la souillure 42
« Du paganisme impur, dont les perversités,
« D'un courroux légitime émurent la censure.
« Son baptême, il le dut à ces trois Déités 43
« Du char où tu les vis, triade souveraine,
« Anticipant trois fois mille ans précipités.
« Prédestination que ta source est lointaine 44
« Lointaine de ces yeux fulgurés, éblouis
« Qui du grand tout n'ont point l'intuition pleine
« Mortels en vos arrêts soyez plus rétrécis, 45
« Car nous qui voyons Dieu dans sa magnificence
« Nous ne connaissons point tous ceux qu'il s'est choisis.
« Et nous sommes heureux d'une douce ignorance, 46
« Car notre bien s'accroit d'un surcroit de bonheur
« A penser, à vouloir, comme Dieu voit et pense. »
Tel le spectre divin, miraculeux docteur, 47
Pour raffermir en moi ma paupière débile
Infusa dans mes sens sa moelleuse liqueur ;
Et comme à bon chanteur un cithariste habile 48
Pince la fibre et fait la lyre retentir,
Et de ce double accord douce harmonie instille :
Tel quand il pérorait, merveilleux souvenir, 49
J'entendis et je vis son bec et ses prunelles
(Tels deux cils à la fois se fermer et s'ouvrir)
Improviser des sons mélangés d'étincelles, 50

CANTO XXI.

Già eran gli occhi miei rifissi al volto 1
Della mia Donna, e l'animo con essi,
E da ogni altro intento s'era tolto;
Ed ella non ridea; ma: S'io ridessi, 2
Mi cominciò, tu ti faresti quale
Fu Semelè, quando di cener fessi;
Chè la bellezza mia, che per le scale 3
Dell'eterno palazzo più s'accende,
Com'hai veduto, quanto più si sale,
Se non si temperasse, tanto splende, 4
Che 'l tuo mortal potere al suo fulgore
Sarebbe fronda, che tuono scoscende,
Noi sem levati al settimo splendore, 5
Che sotto il petto del Lione ardente
Raggia mo' misto giù del suo valore.
Ficca dirietro agli occhi tuoi la mente, 6
E fa' di quegli specchio alla figura,
Che in questo specchio ti sarà parvente.
Qual sapesse qual'era la pastura 7
Del viso mio nell'aspetto beato,
Quand'io mi trasmutai ad altra cura,
Conoscerebbe quanto m'era a grato 8
Ubbidire alla mia celeste scorta,
Contrappesando l'un con l'altro lato.
Dentro al cristallo, che 'l vocabol porta, 9
Cerchiando 'l mondo, del suo caro duce,
Sotto cui giacque ogni malizia morta,
Di color d'oro, in che raggio traluce, 10
Vid'io uno scaleo, eretto in suso
Tanto, che nol seguiva la mia luce.

CHANT XXI.

Déjà sur Béatrix mes yeux se reportaient, 1
Et mon âme avec eux s'y concentrait entière;
Hors d'elle nuls objets ne se la disputaient ;
Elle voilait ses feux : « Si ma pure lumière 2
« Éclatait, me dit-elle, en toi l'on reverrait
« Sémélé quand soudain elle resta poussière ;
« Car le rayonnement qui de ma beauté nait, 3
« Plus je monte aux parvis du sacré sanctuaire,
« Comme tu l'as pu voir, renflamme son reflet,
« Et resplendit si vif, si je ne le modère, 4
« Que ta vertu mortelle auprès de ses clartés
« Ressemblerait au chêne abimé du tonnerre.
« Au septième soleil nous nous trouvons montés, 5
« Qui sous l'ardent poitrail du Lion irradie,
« Mêlant ses feux aux feux à sa force empruntés.
« Tiens ton ame à tes yeux derrière eux asservie, 6
« Fais-la de tout objet le réfléchissement,
« Miroir où se peindra leur physionomie ».
Oh ! qui savourerait le suave aliment 7
Que puisait mon regard en son œil admirable,
Quand le mien aspirait à nouveau changement,
Eprouverait combien il m'était désirable 8
De suivre de mon guide et la voix et les vœux,
Obéir balançait un sourire adorable.
Dans cet orbe encerclant le monde de ses feux, 9
Orbe nommé du roi dont sous l'aimable empire
Le mal fut aux humains un lot ignoré d'eux,
Une échelle toute or où le soleil se mire 10
M'apparait, se perdant et si loin dans les airs
Que ma vertu visive en la montant expire.

Vidi anche per li gradi scender giuso 11
Tutti splendor, ch' io pensai ch' ogni lume,
Che par nel Ciel, quindi fosse diffuso.
E come per lo natural costume 12
Le pole insieme, al cominciar del giorno,
Si muovono a scaldar le fredde piume;
Poi altre vanno via senza ritorno, 13
Altre rivolgon se, onde son mosse,
Ed altre roteando fan soggiorno,
Tal modo parve à me, che quivi fosse 14
In quello sfavillar, che insieme venne,
Sì come in certo grado si percosse:
E quel, che presso più ci si ritenne, 15
Si fe' sì chiaro, ch' io dicea pensando:
Io veggio ben l' amor, che tu m' accenne.
Ma quella, ond' io aspetto il come e 'l quando 16
Del dire e del tacer, si sta; ond' io
Contra 'l disìo fo ben, s' io non dimando.
Per ch' ella, che vedeva il tacer mio 17
Nel veder di Colui che tutto vede,
Mi disse: Solvi il tuo caldo disìo.
Ed io incominciai: La mia mercede 18
Non mi fa degno della tua risposta;
Ma per colei, che il chieder mi concede.
Vita beata, che ti stai nascosta 19
Dentro alla tua letizia, fammi nota
La cagion, che sì presso mi t' accosta;
E di' perchè si tace in questa ruota 20
La dolce sinfonia di Paradiso,
Che giù per l' altre suona sì devota.
Tu hai l' udir mortal, sì come 'l viso, 21
Rispose a me: però qui non si canta
Per quel, che Beatrice non ha riso.

De ses hauts échelons, météores divers, 11
Tendaient en bas, lueurs innombrables mais telles
Qu'on eut dit tout le ciel ruisseler en éclairs.
C'est ainsi qu'à leurs mœurs les corneilles fidèles 12
Se groupent, s'attroupant aux premiers feux du jour,
S'élancent dans le cieux y réchauffer leurs ailes.
Les unes vont au loin oubliant le retour; 13
D'autres rentrent au port, leur maternel rivage;
D'autres volent en cercle, ou gardent leur séjour.
Ce tableau me parut la véridique image 14
De ce rayonnement qui, rompu, s'abattit
Sur les degrés sacrés, scintillant assemblage.
Le feu qui le plus près se posa, resplendit, 15
Mais tant, qu'en moi disait un murmure sommaire :
« Ton amour je le vois, ton feu me le trahit ».
Mais cet œil, dont j'attends le mandat émissaire 16
Du quand et du comment je dois être auditeur
Ou parler, se taisait.... et je dus donc me taire.
Elle qui me lisait dans la haute valeur, 17
Dont l'immense regard embrasse la nature,
Me dit : « De ton désir exhale la chaleur ».
Je débutai : « Je sens, indigne créature, 18
« Combien j'ai peu de droit à tes affections;
« Mais au nom de qui rend toute demande sûre,
« Esprit, heureux Esprit, qui sous tes beaux rayons, 19
« Dissimules tes traits, parle et me justifie,
« Le motif qui de moi te rapproche; réponds :
« Dis-moi, pourquoi se tait dans ta brûlante vie 20
« Du divin Paradis le chant mélodieux,
« Qui retentit ailleurs si pieuse harmonie?
« — Tout est mortel en toi, ton ouïe et tes yeux, 21
« M'a-t-il dit, mais ici toute hymne est ignorée,
« Par la raison qu' il n'est point de rire en ces lieux.

Giù per li gradi della scala santa 22
Discesi tanto, sol per farti festa
Col dire, e con la luce che m' ammanta:
Nè più amor mi fece esser più presta: 23
Chè più e tanto amor quinci su ferve,
Sì come il fiammeggiar ti manifesta.
Ma l' alta carità, che ci fa serve 24
Pronte al consiglio che il mondo governa,
Sorteggia qui, sì come tu osserve.
Io veggio ben, diss' io, sacra lucerna, 25
Come libero amore in questa Corte
Basta a seguir la provvidenza eterna.
Ma quest' è quel, ch' a cerner mi par forte, 26
Perchè predestinata fosti sola
A questo ufficio tra le tue consorte.
Non venni prima all' ultima parola, 27
Che del suo mezzo fece il lume centro,
Girando sè come veloce mola;
Poi rispose l' amor che v' era dentro: 28
Luce divina sovra me s' appunta,
Penetrando per questa, in ch' io m' inventro.
La cui virtù col mio veder congiunta 29
Mi leva sovra me tanto, ch' io veggio
La somma essenzia della quale è munta.
Quinci vien l' allegrezza, ond' io fiammeggio, 30
Perchè alla vita mia, quant' ella è chiara,
La chiarità della fiamma pareggio.
Ma quell' alma nel Ciel che più si schiara, 31
Quel Serafin che in Dio più l' occhio ha fisso,
Alla domanda tua non satisfara:
Perocchè sì s' inoltra nell' abisso 32
Dell' eterno statuto quel che chiedi,
Che da ogni creata vista è scisso.

« Quand je suis descendu de l'échelle éthérée, 22
« J'ai voulu t'accueillir; j'ai voulu te fêter
« Par mes discours, mes feux auréole sacrée ;
« Plus d'amour ne m'a pas fait plus tôt me hâter, 23
« Car ce ciel aime autant et plus, ô doux délice,
« Témoin ces rayons purs que tu vois éclater.
« Mais le sublime amour qui sagesse et justice, 24
« Nous asservit aux lois de qui fait tout mouvoir,
« A son gré nous élit: nous sommes son caprice.
« — Flambeau sacré, lui dis-je, oh je puis concevoir 25
« Comment un amour libre, au divin domicile,
« Suffit à nous courber sous l'éternel vouloir ;
« Mais en croire mes yeux ici m'est difficile, 26
« Pourquoi le sort parmi tant d'astres tes égaux,
« Au rôle que tu fais te crut-il seul habile ? »
Je n'avais pas fini d'articuler ces mots, 27
Quand ce feu, se faisant le centre de sa sphère,
Se mut tel qu'un tournant rapide au sein des eaux.
Puis me répond : « L'amour que son orbite enserre, 28
« Rayon divin me point, me brûle, pénétrant
« Cet abdomen de feu mon compacte atmosphère.
« Sa vertu confondue en mon œil me fait grand, 29
« Et tel que j'aperçois de la sublime essence
« Le mamelon, la main qui le trait et l'épand.
« Ma joie, en son éclat, y trouve sa puissance ; 30
« Car si ma vue a plus ou moins d'intensité,
« Le vermeil de mes feux luit plus ou moins intense.
« L'esprit qui voit le plus dans la sainte clarté, 31
« Ce Séraphin sur Dieu concentrant sa paupière
« Ne satisferait point à ton anxiété.
« Car ton désir s'engouffre au sein de la minière 32
« Des éternels décrets, et tout regard humain
« Ne peut que forcément s'arrêter en arrière.

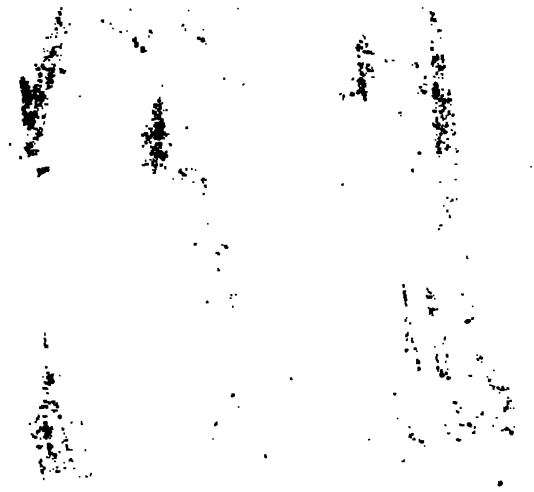
Ed al mondo mortal quando tu riedi, 33
Questo rapporta, sì che non presuma
A tanto segno più muover li piedi.
La mente, che qui luce, in terra fuma: 34
Onde riguarda come può laggiue
Quel che non puote, perchè 'l Ciel l'assuma.
Sì mi prescrisser le parole sue, 35
Ch'io lasciai la quistione e mi ritrassi
A dimandarla umilmente chi fue.
Tra' duo liti d'Italia surgon sassi, 36
E non molto distanti alla tua patria,
Tanto che i tuoni assai suonan più bassi;
E fanno un gibbo, che si chiama Catria, 37
Disotto al quale è consecrato un ermo,
Che suol esser disposto a sola latria.
Così ricominciommi 'l terzo sermo: 38
E poi continuando disse: Quivi
Al servigio di Dio mi fei sì fermo,
Che pur con cibi di liquor d'ulivi 39
Lievemente passava caldi e geli,
Contento ne' pensier contemplativi.
Render solea quel chiostro a questi Cieli 40
Fertilemente, ed ora è fatto vano,
Sì che tosto convien, che si riveli.
In quel loco fu' io Pier Damïano 41
E Pietro peccator fu nella casa
Di Nostra Donna in sul lido Adriano.
Poca vita mortal m'era rimasa, 42
Quand' io fui chiesto, e tratto a quel cappello,
Che pur di male in peggio si travasa.
Venne Cephas, e venne il gran vasello 43
Dello Spirito Santo, magri e scalzi,
Prendendo 'l cibo di qualunque ostello:

« Quand pour rentrer là-bas tu prendras ton chemin, 33
« Rapporte-leur ces mots, et qu'ils sachent encore
« Qu'aspirer à ce but serait un effort vain.
« L'esprit ici lueur est sombre météore 34
« Au monde des humains ; crois-tu qu'il y pourrait
« Ce qu'il ne peut au ciel qui se plait à l'enclore? ».
Ces paroles, pour moi, devinrent un arrêt ; 35
J'abandonne ma thèse et ma voix s'humilie,
Modeste, à demander quel il est ou serait.
« — Au centre des deux bords de la belle Italie, 36
« Près de tes murs s'élève et se suit plus d'un mont ;
« Sous leurs cimes la foudre y nait, s'y multiplie.
« D'une de ces hauteurs Catrie en est le nom ; 37
« Là fut un prieuré : l'austère pénitence
« Au culte vrai voulut y vouer un patron ».
Pour la troisième fois le feu saint recommence ; 38
Puis il continua : « Ma domesticité
« Au service de Dieu renforça ma croyance.
« Mêlant au jus d'olive herbage et crudité, 39
« Le froid, le chaud me fut léger en cet asile,
« Contempler satisfit ma vive activité.
« Ce cloitre pour les cieux était un champ fertile ; 40
« Vrai désert aujourd'hui qui ne porte plus rien,
« Il nous faut avouer qu'il s'est fait tout stérile.
« Dans cet heureux séjour j'y fus Pierre Damien, 41
« Et Pierre le pêcheur vécut dans l'hermitage
« De Notre-Dame au bord du rivage Adrien.
« Déjà je descendais au terme de mon âge, 42
« On vint m'y découvrir, et sur moi l'on fit choir
« Ce chapeau qui du mal au pire suit l'adage.
« Céphas et Paul allaient, maigres, nu-pieds s'asseoir 43
« Hôtes à tout banquet, indigents solidaires,
« N'importe sous quel toit on dût les recevoir.

Or voglion quinci e quindi chi rincalzi
Gli moderni pastori, e chi gli meni,
Tanto son gravi, e chi dirietro gli alzi.
Cuopron de' manti lor gli palafreni,
Sì che due bestie van sott' una pelle:
O pazïenza; che tanto sostieni!
A questa voce vid' io più fiammelle
Di grado in grado scendere e girarsi,
Ed ogni giro le facea più belle.
Dintorno a questa vennero, e fermârsi,
E fero un grido di sì alto suono,
Che non potrebbe qui assomigliarsi;
Nè io lo intesi, sì mi vinse il tuono.

CANTO XXII.

Oppresso di stupore alla mia guida
Mi volsi come parvol, che ricorre
Sempre colà, dove più si confida.
E quella come madre, che soccorre
Subito al figlio pallido ed anelo,
Con la sua voce, che 'l suol ben disporre,
Mi disse: Non sai tu che tu se' in Cielo?
E non sai tu, che 'l Cielo è tutto santo,
E ciò che ci si fa, vien da buon zelo?
Come t' avrebbe trasmutato il canto,
Ed io ridendo, mo pensar lo puoi,
Poscia che il grido t' ha mosso cotanto;
Nel qual se inteso avessi i prieghi suoi,
Già ti sarebbe nota la vendetta,
La qual vedrai innanzi che tu muoi.



« Mais vos pasteurs du jour, ces graves dignitaires, 44
« Exigent, il leur faut, des serviteurs titrés,
« Valets de pied, piqueurs, porteurs, et caudataires.
« Couvrent leurs palefrois de leurs manteaux pourprés, 45
« Et sous la même peau vont cheminant deux bêtes :
« Oh! qui vous souffrirait abus invétérés ».
A ces mots j'aperçus mille et mille planètes 46
De degrés en degrés descendre en tournoyant,
Sous leurs tours accomplis se renflammaient leurs faites.
Autour de notre feu leur essor s'endormant 47
Leur chœur pousse un cri tel que tout sembla se fendre ;
Rien n'en peut égaler le retentissement.
Je ne l'entendis point à force de l'entendre. 48

CHANT XXII.

Ma stupeur m'oppressait, et tel le jeune enfant 1
Recourt au doux objet, sa confidente aimable,
Vers mon guide mon œil va soudain s'élançant.
Elle, comme une mère alerte et secourable 2
A son fils palpitant dont pâlissent les traits,
D'une voix disposée à m'être favorable
Me dit : « Ici, le ciel ! quoi tu l'ignorerais ! 3
« Ne sais-tu pas qu'au ciel toute chose est sacrée,
« Et que tout acte y nait de principes parfaits ?
« Quelle métamorphose en ton cœur opérée 4
« Par le chant, et mes feux, tu ne peux en douter,
« Quand ton âme à ce cri s'est tout exagérée.
« Cri. . . vœux, si tu savais te les interpréter 5
« Qui déjà te diraient la foudre vengeresse
« Qu'avant ton dernier jour tu verras éclater.

La spada di quassù non taglia in fretta, 6
Nè tardi, ma' che al parer di colui,
Che desiando, o temendo l' aspetta.
Ma rivolgiti omai inverso altrui: 7
Ch' assai illustri spiriti vedrai,
Se com' io dico l' aspetto ridui.
Com' a lei piacque, gli occhi dirizzai, 8
E vidi cento sperule, che insieme
Più s' abbellivan con mutui rai.
Io stava come quei, che in sè ripreme 9
La punta del disio, e non s' attenta
Del domandar, sì del troppo si teme:
E la maggiore e la più luculenta 10
Di quelle margherite innanzi fessi,
Per far di sè la voglia mia contenta.
Poi dentro a lei udi': se tu vedessi, 11
Com' io, la carità che tra noi arde,
Li tuoi concetti sarebbero espressi:
Ma perchè tu aspettando non tarde 12
All' alto fine, io ti farò risposta
Pure al pensier, di che sì ti riguarde.
Quel monte, a cui Cassino è nella costa, 13
Fu frequentato già in su la cima
Dalla gente ingannata e mal disposta.
Ed io son quel che su vi portai prima 14
Lo nome di Colui che in terra addusse
La verità che tanto ci sublima:
E tanta grazia sovra me rilusse, 15
Ch' io ritrassi le ville circostanti
Dall' empio culto, che 'l mondo sedusse.
Quest' altri fuochi, tutti contemplanti 16
Uomini furo, accesi di quel caldo,
Che fa nascere i fiori, e i frutti santi.

« Le glaive suspendu là-haut, ni ne s'empresse, 6
« Ni n'est lent à trancher, mais prompt il obéit
« A tel qui le réclame ou qui l'attend sans cesse.
« Détourne tes regards, porte ailleurs ton esprit : 7
« Que d'âmes, quelle foule, illustre luminaire,
« Si tu fixes ton œil au point où je t'ai dit ».
Elle voulut, je veux, je lève ma paupière : 8
Mille points scintillants me jettent leur clarté,
Mélange de rayons, magnifique lumière.
J'étais l'homme qui stable en sa ténacité 9
Rive en soi ses désirs, quand sa timide attente
N'ose, crainte de trop trahir sa volonté.
De ces perles la grande et la plus éclatante 10
Vers moi s'est avancée, et de son plein vouloir
S'encourage à calmer l'ardeur qui me tourmente.
Puis j'entends de son centre : « Oh ! si tu pouvais voir 11
« Notre âme, réciproque amour, et confiance,
« Tu m'aurais de ton cœur ouvert le reservoir.
« Mais tremblant qu'hésiter n'attarde l'espérance 12
« Guide à ton haut essor, je veux directement
« De ton désir secret contenter le silence.
« Ce mont où sur son dos assied son monument 13
« Cassin, fut, de sa base à son faîte, l'asile
« D'une race idolâtre, et dure obstinément.
« C'est moi qui le premier sur ce sol infertile 14
« Y portai ce flambeau, flambeau de vérité
« Qui nous monte si haut, loin d'une terre vile.
« Le ciel m'éclaira tant, que, grace à sa bonté, 15
« Dans ces villes je fis germer une foi vive,
« Et j'arrachai leur culte à l'infidélité,
« Ces groupes de lueurs, foule contemplative, 16
« Furent mortels brûlés par un feu pénétrant,
« De fleurs et de fruits saints chaleur féconde, active.

Qui è Macario, qui è Romualdo, 17
Qui son li frati miei, che dentro a' chiostri
Fermaro i piedi, e tennero 'l cuor saldo.
Ed io a lui: L'affetto che dimostri 18
Meco parlando, e la buona sembianza,
Che io veggio e noto in tutti gli ardor vostri,
Così m'ha dilatata mia fidanza, 19
Come 'l Sol fa la rosa, quando aperta
Tanto divien, quant'ell'ha di possanza.
Però ti prego, e tu, padre, m'accerta 20
S'io posso prender tanta grazia, ch'io
Ti veggia con immagine scoverta,
Ond'egli: Frate, il tuo alto disio 21
S'adempirà in su l'ultima spera,
Ove si adempion tutti gli altri e 'l mio.
Ivi è perfetta, matura ed intera 22
Ciascuna disianza: in quella sola
È ogni parte là, dove sempr'era:
Perchè non è in luogo, e non s'impola, 23
E nostra scala infino ad essa varca,
Onde così dal viso ti s'invola:
Infin lassù la vide il Patriarca 24
Giacob isporger la superna parte,
Quando gli apparve d'Angioli sì carca.
Ma per salirla mo nessun diparte 25
Da terra i piedi: e la regola mia
Rimasa è giù per danno delle carte.
Le mura, che soleano esser badia, 26
Fatte sono spelonche, e le cocolle
Sacca son piene di farina ria.
Ma grave usura tanto non si tolle 27
Contro 'l piacer di Dio, quanto quel frutto
Che fa il cuor de' monaci sì folle;

« Vois ici Romuald, Macaire au premier rang, 17
« Vois mes frères, du cloître exemplaire sagesse,
« Serviteurs d'un pied ferme, un cœur persévérant ».
Je lui réponds alors : « L'énergique tendresse 18
« Que m'exprime ta voix, la bonté qui se lit
« Dans l'éclat qui de tous dit la vive allegresse,
« A dilaté mon cœur que l'audace enhardit, 19
« Comme s'ouvre au soleil et s'élargit la rose,
« Autant qu'en soi sa force abonde et la nourrit.
« Mais, mon père, dis-moi, toi qui sais toute chose, 20
« La grâce me fait-elle espérer l'avenir
« De te voir face à face, oh faut-il que je l'ose?
« — Mon frère, m'a-t-il dit, ce grand, ce haut désir 21
« Il sera satisfait dans la suprême sphère,
« Où tous vœux et les miens viendront s'y définir.
« En elle tout désir a sa libre carrière ; 22
« Il s'y parfait, mûrit, s'y couronne ; en ses flancs,
« Tout point garda toujours sa niche originaire.
« Elle n'a pas de lieu, de pôles, ni de temps ; 23
« Notre échelle, en son orbe et monte, et s'y complète.
« Voilà pourquoi ton œil n'en saisit pas les crans.
« Jacob la vit là-haut de son extrême faite, 24
« S'appuyer dans le ciel, quand mille séraphins
« La lestaient de leur poids montant jusqu'à sa crête.
« Mais de nos jours nul, nul, pour franchir ses gradins, 25
« Ne dédaigne la terre, et ma loi canonique
« Y demeure à noircir là-bas les parchemins.
« Le cloître en ses hauts murs retraite apostolique 26
« Est repaire ; les frocs, sacs rebut de moisson,
« Farine avariée ; et l'usure impudique
« Provoque moins de Dieu la malédiction 27
« Que ces gains décriés, industrie illicite,
« Qui font au moine avare oublier sa raison.

Chè quantunque la Chiesa guarda, tutto 28
È della gente, che per Dio dimanda,
Non di parente, nè d' altro più brutto.
La carne de' mortali è tanto blanda, 29
Che già non basta buon cominciamento,
Dal nascer della quercia al far la ghianda.
Pier cominciò senz' oro e senza argento, 30
Ed io con orazione e con digiuno,
E Francesco umilmente il suo convento.
E se guardi al principio di ciascuno, 31
Poscia riguardi là dov' è trascorso,
Tu vederai del bianco fatto bruno.
Veramente 'l Giordan volger retrorso 32
Più fu, e 'l mar fuggir, quando Dio volse,
Mirabile a veder, che qui il soccorso.
Così mi disse: ed indi si ricolse 33
Al suo collegio, e 'l collegio si strinse:
Poi come turbo in su tutto s' avvolse.
La dolce donna dietro a lor mi pinse 34
Con un sol cenno su per quella scala,
Sì sua virtù la mia natura vinse:
Nè mai quaggiù dove si monta e cala, 35
Naturalmente fu sì ratto moto,
Ch' agguagliar si potesse alla mia ala.
S' io torni mai, lettore, a quel devoto 36
Trionfo, per lo quale io piango spesso
Le mie peccata, e 'l petto mi percuoto,
Tu non avresti in tanto tratto e messo 37
Nel fuoco il dito, in quanto io vidi 'l segno,
Che segue 'l Tauro, e fui dentro da esso.
O glorïose stelle, o lume pregno 38
Di gran virtù, dal quale io riconosco
Tutto, qual che si sia, lo mio ingegno,

« Les biens nés de l'église, ou dont l'église hérite, 28
« A l'indigent de Dieu sont dus en usufruit,
« Mais non à des parents ; rien ne les leur mérite.
« Moins à des gens impurs. — La chair tant nous séduit 29
« Qu'un bon commencement est peu; long est le stage
« D'un chêne en embryon au chêne qui produit.
« Pierre sans un denier commença son message ; 30
« Le jeûne et la prière ont formé mes élus ;
« François humble de cœur fonda son hermitage.
« Et si tu pèses bien chacun de ces débuts, 31
« Et si tu vois comment s'ensuit leur décadence,
« Ce qui fut blanc d'abord s'est fait noir par abus.
« Le Jourdain a vraiment monté vers sa naissance; 32
« La mer fuit, Dieu le veut, prodige qui surprit
« Moins qu'un remède au mal publique doléance ».
Il a dit, il s'éloigne, et prompt se réunit 33
Au groupe de ces feux; ce groupe se condense,
Puis, tel un tourbillon, dans la hauteur il fuit.
Mon guide sur leurs pas spontanément me lance 34
Sur l'échelle, son œil m'encourage à gravir,
Tant ma vertu fléchit sous sa vive influence.
Ici-bas où l'on tend à monter, revenir, 35
Non jamais on ne vit un essor comparable
Au vol qui la faisait dans les airs me ravir.
Oh! si je revoyais ce triomphe adorable 36
Qui me fait pleurer tant, tant mon égarement
Et me battre le cœur, ce cœur humble et coupable.
Plus prompt n'approche ou fuit d'un fer incandescent 37
Ton doigt, que le taureau de ses cornes dorées,
N'indiqua les gemeaux où je me vis présent.
Flambeaux glorifiés, étoiles imprégnées 38
De la vaste vertu d'où mon âme sentait
Découler mon génie enfant de mes années.

Con voi nasceva, e s' ascondeva vosco 39
Quegli, ch' è padre d' ogni mortal vita,
Quand' io senti' da prima l' aer tosco :
E poi quando mi fu grazia largita 40
D' entrar nell' alta ruota, che vi gira,
La vostra regïon mi fu sortita.
A voi divotamente ora sospira 41
L' anima mia, per acquistar virtute
Al passo forte, che a sè la tira.
Tu se' sì presso all' ultima salute, 42
Cominciò Beatrice, che tu dèi
Aver le luci tue chiare ed acute :
E però, prima che tu più t' inlei, 43
Rimira in giuso, e vedi quanto mondo
Sotto li piedi già esser ti fei :
Sì che 'l tuo cuor, quantunque può, giocondo 44
S' appresenti alla turba trionfante
Che lieta vien per questo etereo tondo.
Col viso ritornai per tutte quante 45
Le sette spere, e vidi questo globo
Tal, ch' io sorrisi del suo vil sembiante :
E quel consiglio per migliore approbo, 46
Che l' ha per meno : e chi ad altri pensa,
Chiamar si puote veramente probo.
Vidi la figlia di Latona incensa 47
Senza quell' ombra, che mi fu cagione,
Perchè già la credetti rara e densa.
L' aspetto del tuo nato, Iperïone, 48
Quivi sostenni, e vidi com' si muove
Circa vicino lui Maja e Dione.
Quindi m' apparve il temperar di Giove 49
Tra 'l padre e 'l figlio ; e quindi mi fu chiaro
Il varïar che fanno di lor dove :

Il naissait avec vous, avec vous s'endormait 39
L'astre fécondateur père de toute race,
Quand sur le sol toscan mon œil au jour s'ouvrait.
Et quand on m'accorda la souveraine grâce 40
D'entrer dans les contours de votre tourbillon,
Il me fut libre alors d'en mesurer l'espace.
Mon âme élève à vous sa dévote oraison ; 41
Renforcez sa vertu ; qu'une faveur extrême
La monte à qui l'attire en son saint horizon.
« — Te voilà haut, bien haut, près du salut suprême, 42
« Commença Béatrix, car déjà tu pourrais
« Le saisir d'un œil sûr et l'empreindre en toi-même.
« Mais avant de percer dans ses replis secrets, 43
« Regarde en bas et vois ces sphères explorées
« Par où je t'ai conduit, vois, et les reconnais ;
« Et le cœur satisfait des grâces octroyées, 44
« Tu viendras au giron des triomphants esprits
« Voyageurs aspirant aux voûtes éthérées ».
Je reportai mes yeux vers les sept vifs rubis ; 45
Je les vis rayonnants, et je vis notre sphère
Telle au point d'exciter un rire de mépris.
Et je tiens pour sensé qui dédaigne la terre ; 46
Et qui nourrit son cœur de plus nobles soucis,
Vrai, je le crois heureux et ne saurais m'en taire.
Je vis dans son éclat Diane, et je la vis 47
Hors du voile menteur qui, faussant ma pensée,
Me la fit présumer rare et dense jadis.
Soleil, de tes rayons ma vue était heurtée ! 48
J'en soutins les clartés : là je vis sous tes feux
Rouler autour de moi Mercure et Dionée.
Là, je vis Jupiter tempérant sous mes yeux 49
Et le père et le fils ; puis la route inconstante
Qu'en observant leur centre ils suivent dans les cieux.

E tutti e sette mi si dimostraro 50
Quanto son grandi, e quanto son veloci,
E come sono in distante riparo.
L' ajuola, che ci fa tanto feroci, 51
Volgendom' io con gli eterni gemelli,
Tutta m' apparve da' colli alle foci :
Poscia rivolsi gli occhi agli occhi belli. 52

CANTO XXIII.

Come l' augello, intra l' amate fronde, 1
Posato al nido de' suoi dolci nati
La notte, che le cose ci nasconde,
Che per ceder gli aspetti desïati, 2
E per trovar lo cibo, onde gli pasca,
In che i gravi labor gli sono grati,
Previene 'l tempo in su l'aperta frasca 3
E con ardente affetto il Sole aspetta,
Fiso guardando, pur che l' alba nasca ;
Così la donna mia si stava eretta, 4
Ed attenta, rivolta inver la plaga,
Sotto la quale il Sol mostra men fretta :
Sì che veggendola io sospesa e vaga, 5
Fecimi quale è quei, che disïando
Altro vorria, e sperando s' appaga.
Ma poco fu tra uno ed altro quando, 6
Del mio attender dico, e del vedere
Lo Ciel venir più e più rischiarando.
E Beatrice disse : Ecco le schiere 7
Del trionfo di Cristo, e tutto 'l frutto
Ricolto del girar di queste spere.

Et ces septuples feux, contre ma toute attente,
M'ont ouvert leur grandeur et leur rapidité,
Et de combien entre eux leur marche était distante.
Ce haillon d'univers qui meut notre fierté,
Des gémeaux éternels quand je traversai l'aire,
De ses monts à ses flots s'est à moi présenté,
Puis j'ai tourné mon œil vers ma belle paupière.

CHANT XXIII.

Tel sous l'aimé feuillage un vigilant oiseau,
Posant au bord du nid de sa douce ligne,
Quand la nuit voile tout de son morne réseau.
Désireux de revoir les traits de sa couvée,
De voltiger au loin la pourvoir d'aliments,
D'un pénible labeur sollicitude aimée.
Sur la branche aérienne il dévance le temps,
Tout ardeur, il voudrait que l'aurore indolente
A son œil attentif hâtât ses feux naissants.
Debout ma Béatrix telle à moi se présente,
L'œil vers la région sous laquelle on croit voir
Le soleil s'avancer d'une marche plus lente,
Si bien qu'en la voyant hésiter, puis vouloir,
Je me crus ressembler à qui désire, espère
Tout autre objet qu'il n'a, se contentant d'espoir.
Mais entre deux instants, l'instant fut éphémère,
Attendre, dis-je, et voir manifestations
D'un ciel de plus en plus renforçant sa lumière.
Et Béatrix a dit : « Voici les bataillons
« Du Christ victorieux, le fruit qui nous arrive
« Des feux resplendissants de tous ces tourbillons ».

Pareami che 'l suo viso ardesse tutto : 8
E gli occhi avea di letizia sì pieni,
Che passar mi convien senza costrutto.
Quale ne' plenilunj e ne' sereni 9
Trivia ride tra le Ninfe eterne,
Che dipingono 'l Ciel per tutti i seni,
Vid' io sopra migliaja di lucerne 10
Un Sol, che tutte quante l' accendea
Come fa 'l nostro le viste superne :
E per la viva luce trasparea 11
La lucente sustanzia tanto chiara,
Che lo mio viso non la sostenea.
Oh Beatrice dolce guida e cara ! 12
Ella mi disse : Quel, che ti sobranza,
È virtù, da cui nulla si ripara.
Quivi è la sapïenza e la possanza, 13
Ch' aprì la strada tra 'l Cielo e la Terra,
Onde fu già sì lunga disïanza.
Come fuoco di nube si disserra 14
Per dilatarsi sì che non vi cape
E fuor di sua natura in giù s' atterra,
Così la mente mia tra quelle dape 15
Fatta più grande, di sè stessa uscìo,
E che si fesse rimembrar non sape.
Apri gli occhi, e riguarda qual son io : 16
Tu hai vedute cose, che possente
Se' fatto a sostener lo riso mio.
Io era come quei, che si risente 17
Di visïone oblita, e che s' ingegna
Indarno di ridurlasi alla mente.
Quando io udi' questa profferta, degna 18
Di tanto grado, che mai non si stingue
Del libro che 'l preterito rassegna.

Sa face me semblait une étincelle vive, 8
De sa joie en ses yeux telle était la hauteur,
Qu'il faut que je m'en taise et non que je l'écrive.
Telle en un ciel serein, dans toute sa rondeur, 9
Phébé luit au milieu de ces splendeurs premières,
Émail brillant du ciel et de sa profondeur.
J'aperçus au milieu de mille et mille sphères, 10
Un soleil qui, lui seul, vous les incendiait
Toutes, tel fait le nôtre à nos hauts luminaires.
A travers sa lueur diaphane luisait, 11
Et visible luisait, sa brillante substance,
Tant, tant, que sa clarté vive m'éblouissait.
« O Béatrix, ô guide, amour, bonté, constance! » 12
— Elle m'a répondu : « Ce resplendissement
« Est une force à qui rien ne peut résistance.
« C'est ici la sagesse et le commandement 13
« Qui du ciel à la terre ouvrit toute avenue,
« Vœu long-temps des humains désiré vivement. »
Tel, pour se dilater, s'échappe de la nue 14
Le feu qui ne tient point en ses retranchements,
Et, contre sa nature, en bas tend, et se rue :
Tel mon esprit, au sein de tous ces éléments, 15
Grandit, sent hors de soi la force qui l'attire,
Et puis que devint-il ? mystère, égarements.
« Ouvre tes yeux, regarde, et sache en moi me lire, 16
« Et, que n'as-tu pas vu, mais tel à soutenir
« De ton puissant regard l'éclat de mon sourire. »
J'étais l'homme éveillé qu'un faible souvenir 17
D'un songe oblitéré travaille ; il s'ingénie,
Il voudrait.... l'ombre fuit et ne peut revenir.
Quand j'entendis ces mots descendre en mon ouïe, 18
Mots bien dignes d'accueil, mots dignes toutefois
De durer où s'inscrit le passé de la vie.

Se mo' sonasser tutte quelle lingue, 19
Che Polinnia con le suore fero
Del latte lor dolcissimo più pingue,
Per ajutarmi, al millesmo del vero 20
Non si verria, cantando 'l santo riso,
E quanto 'l santo aspetto facea mero.
E così, figurando 'l Paradiso, 21
Convien saltar lo sagrato poema,
Come uom che trova suo cammin reciso;
Ma chi pensasse il ponderoso tema, 22
E l' omero mortal, che se ne carca,
Nol biasmerebbe, se sott' esso trema.
Non è pareggio da piccola barca 23
Quel, che fendendo va l' ardita prora,
Nè da nocchier, ch' a sè medesmo parca.
Perchè la faccia mia sì t' innamora, 24
Che tu non ti rivolgi al bel giardino,
Che sotto i raggi di Cristo s' infiora?
Quivi è la rosa, in che 'l Verbo Divino 25
Carne si fece: e quivi son li gigli,
Al cui odor si prese 'l buon cammino.
Così Beatrice; ed io, che a' suoi consigli 26
Tutto era pronto, ancora mi rendei
Alla battaglia de' debili cigli.
Come a raggio di Sol, che puro mei 27
Per fratta nube, già prato di fiori
Vider coperti d'ombra gli occhi miei;
Vid' io così più turbe di splendori 28
Fulgorati di su da raggi ardenti,
Senza veder principio di fulgori.
O benigna virtù, che sì gl' imprenti, 29
Su t' esaltasti per largirmi loco
Agli occhi lì, che non eran possenti.

Si pour me seconder les mille et mille voix, 19
Que Polymnie adjointe aux filles de la lyre
Nourrirent d'un lait pur, d'un lait gras de leur choix,
Retentissaient ici chantant le saint sourire, 20
Et tout ce que de joie avait l'aspect divin,
Elles seraient encor, loin, bien loin du vrai dire.
Ainsi du Paradis vous figurant le sein, 21
Il doit sauter le pas notre sacré poème,
Tel fait le voyageur en un brusque chemin.
Mais qui réfléchirait au poids lourd de mon thème, 22
A l'imprudent mortel qui soutient ce fardeau,
Ne me blâmerait point de trembler en moi-même.
Non, il n'est pas le cours d'un débile bateau, 23
Ce flot que va fendant ma proue audacieuse,
Ni d'un nocher qui craint les fatigues de l'eau.
« Pourquoi de mes attraits est ton âme amoureuse, 24
« Tant et tant que ton œil dédaigne le jardin,
« Où sous les feux du Christ, nait fleur et fleur nombreuse.
« Là s'élève la rose où le Verbe divin 25
« Se revêtit de chair ; là douze fois domine
« Le lys dont le parfum ouvrit le vrai chemin ».
Béatrix avait dit ; moi qui toujours incline 26
A suivre son vouloir, je rengage mon œil
A combattre l'éclat dont son front m'illumine.
Tel jadis sous les feux d'un limpide soleil, 27
Déchirant des vapeurs les ombres passagères
Mes yeux ont vu d'un pré le nuancé vermeil ;
Tel ainsi j'aperçus des groupes de lumières 28
Foudroyés du haut ciel par des jets lumineux,
Sans pouvoir m'expliquer qui foudroyait ces sphères.
Bienfaisante vertu qui pénètres ces feux, 29
Tu montas, tu laissas essor libre à mon âme,
Aux dards presque émoussés de mes débiles yeux.

Il nome del bel fior, ch' io sempre invoco 30
E mane e sera, tutto mi ristrinse
L' animo ad avvisar lo maggior foco.
E com' ambo le luci mi dipinse 31
Il quale e 'l quanto della viva stella,
Che lassù vince, come quaggiù vinse,
Per entro 'l cielo scese una facella, 32
Formata in cerchio a guisa di corona,
E cinsela, e girossi intorno ad ella.
Qualunque melodia più dolce suona 33
Quaggiù, e più a sè l' anima tira,
Parrebbe nube, che squarciata tuona,
Comparata al sonar di quella lira, 34
Onde si coronava il bel zaffiro,
Del quale il Ciel più chiaro s' inzaffira.
Io sono amore angelico, che giro 35
L' alta letizia, che spira del ventre
Che fu albergo del nostro desiro;
E girerommi, Donna del Ciel, mentre 36
Che seguirai tuo Figlio, e farai dia
Più la spera suprema, perchè lì entre.
Così la circulata melodia 37
Si sigillava, e tutti gli altri lumi
Facean sonar lo nome di MARIA.
Lo real manto di tutti i volumi 38
Del mondo, che più ferve e più s' avviva
Nell' alito di Dio e ne' costumi,
Avea sopra di noi l' interna riva 39
Tanto distante, che la sua parvenza,
Là dov' i' era, ancor non m' appariva:
Però non ebber gli occhi miei potenza 40
Di seguitar la coronata fiamma,
Che si levò appresso a sua semenza.

La fleur belle, son nom de qui je me réclame, 30
Au point du jour le soir. captiva mon esprit,
Et le concentra tout sur la plus grande flamme.
Et quand l'une, et puis l'autre à l'envi me peignit 31
La grandeur, la beauté de cette étoile belle,
Qui triomphe là-haut, et qui, là-bas, vainquit ;
Des profondeurs du ciel une flamme en ruisselle, 32
Qui se formant en cercle au sein des firmaments,
L'environne soudain, et se meut autour d'elle.
Quels que soient les concerts qui doux retentissants 33
Ici-bas charment l'âme, irrésistible atteinte:
Nuages déchirés, sonore effroi des sens,
Comparés aux doux sons de cette lyre sainte 34
Par qui se couronnait le saphir glorieux,
Ensaphirant du ciel la plus riante enceinte.
« Moi, séraphique amour, j'encercle de mes feux 35
« Les miraculeux flancs qui tressaillant d'attente
« Ont hébergé l'objet de nos plus ardents vœux.
« Cercle, je roulerai, reine des cieux puissante 36
« Tant que suivant ton fils tu feras radieux
« Plus, plus le ciel, ô toi, sa future habitante ».
Ainsi tourbillonnait le sceau mélodieux, 37
Et les autres splendeurs qu'un même instinct seconde
Du doux nom de Marie assourdissaient les cieux.
L'impérial manteau des volumes du monde 38
Qui luit de plus de feux, et de ses feux renait
Sous l'haleine de Dieu dont l'univers s'inonde,
De son interne bord tant et tant se haussait 39
Et dominant nos fronts, que sa vive apparence
Nullement où j'étais ne nous apparaissait.
Et mes yeux n'eurent point assez haute puissance, 40
Pour suivre en son essor le cercle flamboyant
Qui, s'élevant, montait vers sa douce semence.

E come fantolin, che inver la mamma 41
Tende le braccia, poi che 'l latte prese,
Per l' animo che in fin di fuor s' infiamma.
Ciascun di quei candori in su si stese 42
Con la sua cima, sì che l' alto affetto,
Che egli aveano a Maria, mi fu palese.
Indi rimaser lì nel mio cospetto, 43
Regina Coeli cantando sì dolce,
Che mai da me non si partì 'l diletto.
Oh quanta è l' ubertà, che si soffolce 44
In quell' arche ricchissime, che foro
A seminar quaggiù buone bobolce!
Quivi si vive e gode del tesoro, 45
Che s' acquistò piangendo nell' esilio
Di Babilonia, ove si lasciò l' oro.
Quivi trionfa sotto l' alto Filio 46
Di Dio e di Maria, di sua vittoria,
E con l' antico e col nuovo concilio,
Colui, che tien le chiavi di tal gloria. 47

CANTO XXIV.

O Sodalizio eletto alla gran cena 1
Del benedetto Agnello, il qual vi ciba
Sì che la vostra voglia è sempre piena;
Se per grazia di Dio questi preliba 2
Di quel che cade della vostra mensa,
Anzi che morte tempo gli prescriba,
Ponete mente alla sua voglia immensa, 3
E roratelo alquanto: voi bevete
Sempre nel fonte, onde vien quel ch' ei pensa.

Tel à sa mère tend les bras un jeune enfant, 41
Quand il a de son lait épuisé la mamelle,
Force des feux d'amour hors de lui s'enflammant.
Chacun de ces foyers en haut s'allonge en aile, 42
Développant son arc, tel que l'amour ardent
Qu'ils portaient à Marie à mes yeux se révèle.
Puis cessant leur essor ils ont spontanément 43
Dit *Regina cœli*, si douce résonnance,
Qu'en moi j'en sens encor un vif frémissement.
Quelle fécondité, quelle vaste abondance, 44
Dans ces riches greniers pépinière de grains
A tout sol ici-bas excellente semence.
Là jouissance et vie et biens toujours certains, 45
Héritage conquis dans la Babylonie,
Sur les pleurs et l'exil, sur l'or et ses dédains.
Là, triomphe, à jamais, sous le fils de Marie, 46
Fils sublime de Dieu deux fois triomphateur,
Avec l'antique élite à la nouvelle unie
Celui qui tient les clefs du séjour du bonheur. 47

CHANT XXIV.

« Bienheureux conviés élus au grand banquet 1
« Du cher agneau béni qui fait votre pâture,
« Telle que pleinement votre ardeur s'en repaît,
« Quand ce mortel a part à votre nourriture 2
« Émanant jusqu'à lui de ce parvis sacré,
« Avant l'instant fatal que prescrit la nature,
« Aimez ce grand désir en son cœur concentré, 3
« Instillez sur son front : aux ondes généreuses
« Où vous buvez il puise, il en sort inspiré ».

Così Beatrice; e quelle anime liete 4
Si fero spere sopra fissi poli,
Fiammando forte, a guisa di comete.
E come cerchi in tempra d' oriuoli 5
Si giran sì, che 'l primo a chi pon mente
Quieto pare, e l' ultimo che voli;
Così quelle carole differente- 6
mente danzando, dalla sua ricchezza
Mi si facean stimar veloci e lente.
Di quella, ch' io notai di più bellezza, 7
Vid' io uscire un fuoco sì felice,
Che nullo vi lasciò di più chiarezza.
E tre fiate intorno di Beatrice 8
Si volse con un canto tanto divo,
Che la mia fantasia nol mi ridice:
Però salta la penna, e non lo scrivo: 9
Chè l' immaginar nostro a cotai pieghe
Non che 'l parlare, è troppo color vivo.
O santa suora mia, che sì ne preghe, 10
Devota per lo tuo ardente affetto,
Da quella bella spera mi disleghe:
Poscia fermato il fuoco benedetto, 11
Alla mia donna dirizzò lo spiro,
Che favellò così, com' io ho detto.
Ed ella: O luce eterna del gran viro, 12
A cui Nostro Signor lasciò le chiavi,
Ch' ei portò giù di questo gaudio miro,
Tenta costui de' punti lievi o gravi, 13
Come ti piace, intorno della Fede,
Per la qual tu su per lo mare andavi.
S' egli ama bene, e bene spera e crede, 14
Non t' è occulto, perchè 'l viso hai quivi,
Ov' ogni cosa dipinta si vede:

Béatrix avait dit : et ces âmes heureuses, 4
Sur des axes constants de tourner, redoubler,
Flamboyant à l'instar de sphères lumineuses ;
Tel dans l'horloge on voit chaque cercle rouler 5
Sur son axe, mais tel que l'œil qui considère
Croit voir le premier stable et le dernier voler :
Tels ces feux oscillant d'une et d'autre manière 6
Me fesaient présumer de leur félicité,
Selon qu'était leur cours, lent, rapide, ordinaire.
Du feu qui me sembla de plus grande beauté, 7
J'en vois jaillir un feu qui si joyeux rayonne,
Qu'il les dominait tous par sa vive clarté.
Autour de Béatrix trois fois il tourbillonne, 8
L'honore par un chant si pur et si divin
Qu'à le dire jamais je déflerais personne.
Ma plume aussi le saute et cède à l'écrivain: 9
Vouloir d'un tel effet parler à l'arbitraire,
Le style et le pinceau le tenteraient en vain.
« Sainte sœur qui nous fais ta si vive prière, 10
« Par ton amour qui plait aux cœurs que tu ravis,
« Tu m'arraches du sein de cette belle sphère ».
Ensuite s'arrêta ce feu, rayons bénis, 11
Souffla sur Béatrix son haleine éphémère,
Quand il eut proféré ces mots que j'ai redits.
Puis elle : « O du grand homme éternelle lumière 12
« Auquel le Christ fia les clefs, cet instrument
« De l'ineffable joie octroyée à la terre,
« Sonde ce cœur humain, plus, moins, profondément, 13
« A ton gré, sur la foi cette vive étincelle
« Qui t'a fait sur les flots t'avancer hardiment !
« S'il aime, espère, croit, vrai, confiant, fidèle, 14
« Tu le sais, car, ici, tu vois tous les objets
« Dans l'être qui contient l'existence éternelle.

Ma perchè questo regno ha fatto civi 15
Per la verace Fede, a gloriarla
Di lei parlare è buon ch' a lui arrivi.
Sì come il baccellier s' arma e non parla, 16
Fin che 'l maestro la question propone,
Per ajutarla, non per terminarla,
Così m' armava io d' ogni ragione, 17
Mentre ch' ella dicea, per esser presto
A tal querente, ed a tal professione.
Di', buon Cristiano: fatti manifesto; 18
Fede che è? Ond' io levai la fronte
In quella luce, onde spirava questo.
Poi mi volsi a Beatrice, ed ella pronte 19
Sembianze femmi, perchè io spandessi
L' acqua di fuor del mio interno fonte.
La grazia, che mi dà ch' io mi confessi, 20
Comincia' io dall' alto primipilo,
Faccia li miei concetti essere espressi:
E seguitai: Come 'l verace stilo 21
Ne scrisse, padre, del tuo caro frate,
Che teco mise Roma nel buon filo,
Fede è sustanzia di cose sperate, 22
Ed argomento delle non parventi:
E questa pare a me sua quiditate.
Allora udi': Dirittamente senti, 23
Se bene intendi perchè la ripose
Tra le sustanze, e poi tra gli argomenti.
Ed io appresso: Le profonde cose, 24
Che mi largiscon qui la lor parvenza,
Agli occhi di laggiù son sì nascose,
Che l' esser lor v' è in sola credenza, 25
Sovra la qual si fonda l' alta spene;
E però di sustanzia prende intenza:

« Mais comme cet empire est peuplé de sujets 15
« Vrais enfants de la foi, pour en grandir la gloire
« Viens jusqu'à ce mortel dire de ce qu'elle est. »
Tel le bachelier s'arme évoquant sa mémoire, 16
Muet tant que le maître ait proposé les faits
Qu'il faudra soutenir sauf réserve de croire :
Tel pendant ce discours je me prémunissais, 17
Pour être en temps utile, avec arme légale,
A bon solliciteur intrépide profès.
« Réponds, fervent chrétien, que ton âme s'étale ! 18
« Qu'est la foi ? » Sur ces mots je dirige mes yeux
Vers la dite lueur d'où cette voix s'exhale ;
Et puis vers Béatrix dont l'œil impérieux 19
Ordonna que j'ouvrisse à l'instant la barrière
Qui retenait en moi mes flots silencieux.
« Grâce, quand tu permets qu'au grand primipilaire 20
« Je me dévoile, dis-je, et m'ouvre tout entier,
« Oh, fais couler ma voix, simple, énergique, claire. »
Et je suis : « Tel qu'en nous pour la fortifier 21
« Mon père, en écrivit ton frère, en sa foi vive,
« Lui qui mit avec toi Rome en son vrai sentier ;
« Qui dit foi, dit substance, objet, expectative, 22
« Argument d'un réel qui n'a rien d'apparent,
« Telle sa quiddité m'apparait objective ».
« — Tu dis bien, si tu sais la raison de son rang, 23
« Me fut-il dit alors » « si ta science m'éclaire
« Pourquoi substance avant, pourquoi puis argument ».
Et je réplique alors : « Chaque profond mystère 24
« Qui sous un large aspect ici se montre à moi
« Est à l'œil si caché dans le double hémisphère,
« Que leur seule existence existe dans la foi, 25
« Sur qui de l'espérance est basé le haut trône,
« Et c'est ce qui la fait vraiment substance en soi.

E da questa credenza ci conviene 26
Sillogizzar senza aver altra vista,
Però ch' intenza d' argomento tiene.
Allora udi': Se quantunque s' acquista 27
Giù per dottrina fosse così inteso,
Non v' avria luogo ingegno di sofista.
Così spirò da quell' amore acceso; 28
Indi soggiunse: Assai bene è trascorsa
D' esta moneta già la lega e'l peso:
Ma dimmi se tu l' hai nella tua borsa; 29
Ed io: Sì, l' ho sì lucida e sì tonda,
Che nel suo conio nulla mi s' inforsa.
Appresso uscì della luce profonda, 30
Che lì splendeva: Questa cara gioja,
Sovra la quale ogni virtù si fonda,
Onde ti venne? Ed io: La larga ploja 31
Dello Spirito Santo, ch' è diffusa
In su le vecchie e in su le nuove cuoja,
È sillogismo, che la mi ha conchiusa 32
Acutamente, sì che in verso d'ella
Ogni dimostrazion mi pare ottusa.
Io udi' poi: L'antica e la novella 33
Proposizion, che così ti conchiude,
Perchè l' hai tu per divina favella?
Ed io: La prova, che 'l ver mi dischiude, 34
Son l' opere seguite, a che natura
Non scaldò ferro mai, nè battè ancude.
Risposto fummi: Dì, chi t' assicura 35
Che quell' opere fosser? quel medesmo
Che vuol provarsi? non altri il ti giura?
Se 'l mondo si rivolse al Cristianesmo, 36
Diss' io, senza miracoli, quest' uno
È tal, che gli altri non sono 'l centesmo;

« C'est d'après cette foi qu'il faut que l'on raisonne, 26
« Et sans aucun égard à tel et tel on dit :
« C'est le pourquoi du nom d'argument qu'on lui donne.
« Si la science, en-bas, (la voix me répondit), 27
« Et quelle qu'elle soit était si bien comprise
« Le sophisme dès lors y serait sans crédit ».
De cet amour ardent s'exhala cette brise, 28
Puis me dit : « Dès long-temps cette monnaie a cours,
« Monnaie à bon aloi qu'à son poids juste on prise.
« Mais toi, la loges-tu dans ta bourse, et toujours ? 29
« Oui, dis-je, oui, je l'y tiens, bien luisante et bien ronde,
« Telle que sur son coin nul doute de nos jours ».
Puis j'entendis sortir de la lueur profonde 30
Resplendissant en lui : « Ce plus cher des joyaux
« Sur la base duquel toute vertu se fonde,
« D'où te vient-il ? » Et moi : « Les torrentiels flots 31
« De l'esprit saint pleuvant en bienfaisante ondée
« Sur les feuillets sacrés, soit anciens, soit nouveaux,
« M'en sont un syllogisme, une preuve acérée, 32
« Mais telle que toute autre en démonstration
« Apparait, à mon sens, pleinement émoussée ».
— Puis j'entends : « Quand tu prends cette conclusion 33
« Pour deux lois à la fois, la jeune et l'ancienne,
« Qui te les fait tenir pour révélation ? »
— Et moi : « La vérité corroborant la mienne ; 34
« Les œuvres que nature a pu seule opérer,
« Sans enclume et fer chaud battus à perdre haleine ».
— Il me fut répondu : « Dis, qui peut t'assurer 35
« Du réel de ces faits ? Hors de ce même style
« Qu'il faut prouver, rien, rien ne te le peut jurer.
« Si le monde séduit, courut à l'Évangile 36
« Sans miracle, ai-je dit, ce miracle est si grand,
« Qu'à lui seul, par lui-même, il en vaut plus de mille.

Chè tu entrasti povero e digiuno 37
In campo a seminar la buona pianta,
Che fu già vite, ed ora è fatta pruno.
Finito questo, l'alta Corte santa 38
Risonò per le spere: un *Dio lodiamo*,
Nella melode che lassù si canta.
E quel Baron che sì di ramo in ramo, 39
Esaminando, già tratto m'avea,
Che all'ultime fronde appressavàmo,
Ricominciò: La grazia che donnea 40
Con la tua mente, la bocca t'aperse
Insino a qui, com'aprir si dovea;
Sì ch'io approvo ciò che fuori emerse: 41
Ma or conviene esprimer quel che credi,
E onde alla credenza tua s'offerse.
O santo padre, o spirito, che vedi 42
Ciò che credesti sì, che tu vincesti
Vèr lo sepolcro più giovani piedi,
Comincia' io, tu vuoi ch'io manifesti 43
La forma qui del pronto creder mio,
E anchè la cagion di lui chiedesti.
Ed io rispondo: Credo in uno Dio 44
Solo ed eterno, che tutto il ciel move,
Non moto, con amore e con disio;
E a tal creder non ho io pur prove 45
Fisice e metafisice, ma dalmi
Anche la verità che quinci piove
Per Moisè, per profeti, e per salmi, 46
Per l'evangelio; e per voi che scriveste,
Poichè l'ardente Spirto vi fece almi;
E credo in tre persone eterne, e queste 47
Credo un essenzia sì una e sì trina,
Che soffera congiunto *sunt et este*.

« Car tu vins, maigre, pauvre, et de faim soupirant, 37
« Semer dans le vieux sol une excellente graine.
« Jadis vigne, aujourd'hui sauvageon déchirant ».
A travers les soleils, quand je finis à peine, 38
Le chœur sacré s'écrie : « Entonnons au Seigneur,
« Imitons les accents du céleste domaine ».
Et l'illustre baron mon examinateur, 39
Lui qui m'avait poussé presque à l'extrême faîte,
De rameaux en rameaux, poursuit, pressant docteur :
« La grâce, Déité qui te rit, qui te fête, 40
« A laissé ton esprit librement, hors de soi,
« Déclarer jusqu'ici ce qu'il faut qu'on admette,
« Tel que j'approuve tout, tout ce qui vient de toi. 41
« Il te faut maintenant m'exposer ta croyance,
« Et me dire la source où tu puisas ta foi.
« Père saint, esprit grand, toi qui vois l'existence 42
« De ta foi, mais si bien que tu sus empiéter
« Sur un pas plus agile à la tombe en souffrance. »
— Commençai-je : « Tu veux m'ouïr manifester 43
« Mon symbole de foi ; que je te communique
« Et son principe auquel il te plaît d'insister ? »
Je dis : « Je crois en Dieu, puis je le crois unique, 44
« Éternel, sans moteur, par amour, par désir
« Mouvant tout, de tout temps, et toujours identique ;
« Et j'ai maints arguments à le bien soutenir, 45
« Et dans l'ordre physique et le métaphysique,
« Et mieux la vérité qu'on sait d'ici venir,
« Par Moïse, David, et la voix prophétique, 46
« Et l'Evangile, et vous, écrivains autrefois,
« Quand l'Esprit saint en vous se fit apostolique.
« Trois personnes en Dieu je les crois, et les crois 47
« Éternelles ; j'en crois une et triple l'essence,
« Telle qu'elle comporte *elle est une et sont trois*.

Della profonda congiunzion divina 48
Ch' io tocco mo, la mente mi sigilla
Più volte l' evangelica dottrina.
Quest' è 'l principio, questa è la favilla, 49
Che si dilata in fiamma più vivace,
E, come stella in Cielo, in me scintilla.
Come il signor, ch' ascolta quel che i piace, 50
Da indi abbraccia 'l servo, gratulando
Per la novella, tosto ch' ei si tace;
Così, benedicendomi cantando, 51
Tre volte cinse me, sì com' io tacqui,
L' apostolico lume, al cui comando
Io avea detto; sì nel dir gli piacqui. 52

CANTO XXV.

Se mai contiga che 'l poema sacro, 1
Al quale ha posto mano e Ciclo e Terra,
Sì che m' ha fatto per molt' anni macro,
Vinca la crudeltà, che fuor mi serra 2
Del bello ovile, ov' io dormii agnello
Nimico a' lupi, che gli dànno guerra;
Con altra voce omai, con altro vello 3
Ritornerò poeta, ed in sul fonte
Del mio battesmo prenderò 'l cappello:
Perocchè nella Fede, che fa conte 4
L' anime a Dio, quivi entra' io; e poi
Pietro per lei sì mi girò la fronte.
Indi si mosse un lume verso noi 5
Di quella schiera, ond' uscì la primizia,
Che lasciò Cristo de' Vicarj suoi.

« Pour l'union divine, et profondeur immense 48
« Que je discute ici, me suffit un auteur ;
« Mille fois l'Évangile en scelle ma conscience.
« Le principe est d'ici, de là le point lueur 49
« Qui puis s'étend, grandit à la flamme semblable,
« Et comme un astre au ciel étincelle en mon cœur ».
Tel un maître entendant un message agréable 50
Félicite un héraut, l'embrasse tendrement
Au terme d'un récit et doux et mémorable ;
Ainsi, quand j'eus cessé, me bénit en chantant, 51
Et de joie animé, l'esprit apostolique ;
Et lui qui me força dans mon retranchement
Me ceignit par trois fois, tant lui plut ma logique. 52

CHANT XXV.

Si le sort veut un jour que le sacré poème, 1
Auquel le ciel, la terre ont eu si grande part,
Et qui pour de longs ans a maigri mon moi-même,
Désarme la rigueur m'exilant du beau parc 2
Où pacifique agneau reposa mon enfance,
Hostile à chaque loup qui lui lance son dard :
Renom et robe en moi, tout régénérescence, 3
Je reviendrai poète, et prendrai le laurier
Sur ces fonds baptismaux témoins de ma croyance.
Ce fut là mon début dans le divin sentier 4
De la foi par qui l'âme à Dieu se concilie,
Et d'où trois fois m'a ceint l'apôtre le premier.
Puis s'avance vers nous un feu qui se délie 5
Du groupe d'où sortit le prince des pasteurs,
Chef que légua le Christ à la nouvelle vie.

E la mia Donna piena di letizia, 6
Mi disse: Mira, mira, ecco 'l barone,
Per cui laggiù si visita Galizia.
Sì come quando 'l colombo si pone 7
Presso al compagno, l' uno all' altro pande,
Girando e mormorando, l' affezione;
Così vid' io l' un dall' altro grande 8
Principe glorïoso esser accolto,
Laudando il cibo che lassù si prande.
Ma poi che 'l gratular si fu assolto, 9
Tacito *coram me* ciascun s' affisse
Ignito sì, che vinceva 'l mio volto.
Ridendo allora Beatrice disse: 10
Inclita vita, per cui la larghezza
Della nostra basilica si scrisse,
Fa' risonar la Speme in quest' altezza: 11
Tu sai che tante volte la figuri,
Quante Gesù a' tre fe' più chiarezza.
Leva la testa, e fa' che t' assicuri; 12
Chè ciò che vien quassù dal mortal mondo,
Convien ch' a' nostri raggi si maturi.
Questo conforto dal fuoco secondo 13
Mi venne; ond' io levai gli occhi a' monti,
Che gl' incurvaron pria col troppo pondo.
Poichè per grazia vuol che tu t' affronti 14
Lo nostro Imperadore anzi la morte,
Nell' aula più segreta co' suoi Conti,
Sì che, veduto 'l ver di questa corte, 15
La Speme che laggiù bene innamora,
In te ed in altrui di ciò conforte,
Di' quel che ell' è, e come se ne infiora 16
La mente tua, e di' onde a te venne:
Così seguì 'l secondo lume ancora.

Et ma Donna suivant mes transports ovateurs 6
M'a dit : « Admire, admire, et vois le patronage
« Pour qui, là-bas, Gallice abonde en visiteurs »,
Telle à son compagnon vient, pose sur la plage 7
La colombe, et tous deux ils se disent leurs feux,
Tournent, en murmurant, leur suave langage.
Ainsi j'ai vu deux grands, deux princes glorieux, 8
D'un bienveillant accueil se renvoyer l'hommage
Louant les mets, là-haut, nourriture des cieux.
Puis après les saluts, les compliments d'usage, 9
Muet, et *coram me,* l'un et l'autre posa,
Rouge de feu, mais tel à vaincre mon visage.
Et Béatrix riante en ces mots commença : 10
« Grande âme, c'est par toi que la munificence
« De notre Basilique aux siècles s'annonça.
« Fais-nous en ces hauts lieux retentir l'espérance? 11
« Tu sais qu'autant de fois tu l'es, et l'as été,
« Que Jésus à ses trois se fit plus évidence.
« — Haut le front, et retiens pour ta félicité 12
« Que tel qui vient ici du monde de la terre
« Doit y prendre à tes feux pleine maturité ».
Ces mots fortifiants du second luminaire 13
M'arrivent, lors mon œil s'élève vers les monts,
Quand surchargé d'abord il baissa la paupière.
« Puisque notre grand Sire, oh! graces à ses dons, 14
« Empiète sur tes jours, et dans son sanctuaire
« T'accorde un tête-à-tête avec ses plus grands Mons,
« Afin qu'instruit du vrai que son palais enserre 15
« L'espérance en ton cœur, en autrui s'en nourrit,
« Elle lien d'amour au terrestre hémisphère,
« Explique ce qu'elle est, et comment s'en fleurit 16
« Ton âme? dis, en toi, d'où, quand, comment entrée ».
C'est la même clarté qui toujours poursuivit.

E quella pia, che guidò le penne 17
Delle mie ali a così alto volo,
Alla risposta così mi prevenne:
La Chiesa militante alcun figliuolo 18
Non ha con più speranza, com' è scritto
Nel Sol, che raggia tutto nostro suolo:
Però gli è concedùto, che d' Egitto 19
Venga in Gerusalemme per vedere,
Anzi che 'l militar gli sia prescritto.
Gli altri due punti, che non per sapere 20
Son dimandati, ma perch' ei rapporti,
Quanto questa virtù t' è in piacere,
A lui lasc' io, chè non gli saran forti, 21
Nè di jattanza: ed egli a ciò risponda,
E la grazia di Dio ciò gli comporti.
Come discente, ch' a dottor seconda 22
Pronto e libente in quello ch' egli è sperto,
Perchè la sua bontà si disasconda,
Speme, diss' io, è uno attender certo 23
Della gloria futura, il qual produce
Grazia divina e precedente merto.
Da' molte stelle mi vien questa luce; 24
Ma quei la distillò nel mio cor pria,
Che fu sommo cantor del sommo duce.
Sperino in te, nell' alta Teodia 25
Dice, color che sanno 'l nome tuo;
E chi nol sa, s' egli ha la fede mia?
Tu mi stillasti con lo stillar suo 26
Nella pistola poi, sì ch' io son pieno,
Ed in altrui vostra pioggia ripluo.
Mentr' io diceva, dentro al vivo seno 27
Di quello incendio tremulava un lampo
Subito e spesso a guisa di baleno;

Et pieuse Donna mon guide à l'empyrée, 17
Soutien de mon essor dans les mondes distants,
Se subroge à ma voix à parler préparée.
« L'église ne connait parmi ses combattants 18
« Nul enfant plus que lui ferme dans l'espérance,
« Tel qu'on le voit écrit dans l'œil des firmaments.
« Si, désertant l'Egypte, il visite d'avance 19
« Jérusalem, soldat qu'on réclame à servir,
« Une grande ferveur lui vaut cette indulgence.
« Quant aux deux autres points que tu veux éclaircir, 20
« Non pas pour les savoir, mais afin qu'il redise
« Combien cette vertu te cause de plaisir.
« Je le livre à son gré qu'il parle sans remise, 21
« Il le peut sans jactance et sans être etonné,
« Et la grâce de Dieu sur ce le favorise ».
Tel l'élève au docteur riposte spontané, 22
Hardiment, sur les points qui fondent sa doctrine,
Afin que son savoir éclate instantané :
« L'espérance, dis-je, est l'attente que domine 23
« Le réel d' une gloire à venir, le moteur
» D' un prémérite né de la grâce divine.
« Cette clarté me vient de plus d'une splendeur, 24
« Mais en moi, le premier, en glissa la semence
« Le chantre souverain du grand ordonnateur.
« Oh, qu'il mette en toi seul toute son espérance 25
« Quiconque sait ton nom, a-t-il dit dans ses chants ;
« Et qui peut l'ignorer quand on a ma croyance ?
« Ton épitre en doux flots les coula dans mes sens, 26
« Tant et tant que mon âme en est surabondante,
« Et de moi sur autrui je les pleus, les épands ».
Tandis que je disais dans l'aire éblouissante 27
De cet embrasement, un grand feu palpitait,
Multiple, spontané, tel que l'éclair s'enfante.

Indi spirò: L' amore ond' io avvampo 28
Ancor vêr la virtù che mi seguette
Fin alla palma, ed all' uscir del campo,
Vuol ch' io respiri a te, che ti dilette 29
Di lei; ed emmi a grato, che tu diche
Quello che la Speranza ti promette.
Ed io: Le nuove e le Scritture antiche 30
Pongono 'l segno, ed esso lo m' addita,
Dell' anime, che Dio s' ha fatte amiche,
Dice Isaia, che ciascuna vestita 31
Nella sua terra fia di doppia vesta,
E la sua terra è questa dolce vita.
E 'l tuo fratello assai vie più digesta, 32
Là dove tratta delle bianche stole,
Questa rivelazion ci manifesta.
E prima, appresso 'l fin d' este parole, 33
Sperent in te, di sopra noi s' udì,
Al che risposer tutte le carole;
Poscia tra esse un lume si schiarì, 34
Sì che, se 'l Cancro avesse un tal cristallo,
Il verno avrebbe un mese d' un sol dì.
E come surge e va ed entra in ballo 35
Vergine lieta, sol per fare onore
Alla novizia, non per alcun fallo,
Così vid' io lo schiarato splendore 36
Venire a' due, che si volgeano a ruota,
Qual conveniasi al loro ardente amore.
Misesi lì nel canto e nella nota: 37
E la mia Donna in lor tenea l' aspetto,
Pur come sposa tacita ed immota.
Questi è colui, che giacque sopra 'l petto 38
Del nostro Pellicano, e questi fue
Di su la croce al grande ufficio eletto.

Puis il a dit : « L'amour, et qui me dévorait, 28
« Instinct à la vertu ma compagne fidèle
« De la palme à l'arène où la lutte expirait,
« Veut que je m'en exhale à toi tout feu pour elle. 29
« Dis, car j'aime à savoir de toi ce que tu crois
« De l'espérance, enfin, qu'attends-tu, dis, révèle ?
« — L'écriture, ai-je dit, et j'entends les deux lois, 30
« Pose le but qu'ici ce lieu me signifie,
« Les cœurs dont Dieu s'est fait un délectable choix,
« Un double vêtement, nous a dit Isaïe, 31
« Dans leur vrai domicile un jour les vêtira,
« Et leur vrai domicile est cette douce vie.
« Plus pleinement encor ton frère en pérora 32
« Dans ce point où traitant de l'aube blanchissante
« Sur cette vérité sa foi nous éclaira.
« Mais avant qu'eut cessé la voix obéissante 33
« Dans le plus haut des cieux s'entend *sperent in te*,
« Chant auquel répondit chaque ronde oscillante ».
Puis, un astre des leurs força tant sa clarté, 34
Qu'un tel astre au Cancer, supposé luminaire,
Un jour aurait un mois en continuité.
Telle se lève, va, joyeuse bayadère, 35
S'introduit dans la danse, aspirant à l'honneur
De fêter l'épousée, et non point à méfaire.
Ainsi mes yeux ont vu le double éclat-splendeur 36
Venir vers les doux feux, tournant en harmonie,
Ainsi que le voulait leur amoureuse ardeur,
Se mêler dans le chant et dans la symphonie, 37
Et ma Donna sur eux tint son œil attaché;
Telle reste une épouse immobile, ébahie.
« — Celui qu'ici tu vois dormit le front penché 38
« Sur notre Pélican, et c'est encor lui-même
« De la croix au grand rôle appelé, recherché ».

La Donna mia così ; nè però piue 39
Mosser la vista sua da stare attenta
Poscia, che prima, le parole sue.
Quale è colui, ch' adocchia, e s' argomenta 40
Di vedere eclissar lo Sole un poco,
Che, per veder, non vedente diventa ;
Tal mi fec' io a quell' ultimo fuoco, 41
Mentrechè detto fu : Perchè t' abbagli
Per veder cosa, che qui non ha loco ?
In Terra è terra 'l mio corpo, e saragli 42
Tanto con gli altri, che 'l numero nostro
Con l' eterno proposito s' agguagli.
Con le duo stole nel beato chiostro 43
Son le duo luci sole che saliro :
E questo apporterai nel mondo vostro.
A questa voce lo infiammato giro 44
Si quïetò con esso 'l dolce mischio,
Che si facea nel suon del trino spiro,
Sì come, per cessar fatica o rischio, 45
Gli remi pria nell' acqua ripercossi,
Tutti si posan al sonar d' un fischio.
Ahi quanto nella mente mi commossi, 46
Quando mi volsi per veder Beatrice,
Per non poter vederla, ben ch' io fossi
Presso di lei, e nel mondo felice ! 47

CANTO XXVI.

Mentr' io dubbiava per lo viso spento, 1
Della fulgida fiamma, che lo spense,
Uscì un spiro, che mi fece attento,

Béatrix avait dit, et la Donna que j'aime, 39
Fixant les trois lueurs, resta sans se mouvoir
Soit avant de parler, soit ayant clos son thème.
Tel fixant le soleil se dit l'apercevoir 40
Qui voile son éclat, un peu se décolore,
Puis à force d'y voir finit par ne plus voir.
Tel devins-je à l'aspect du nouveau météore 41
Quand j'entendis : « Eh quoi, ton œil s'éblouira
« Cherchant à voir ici, ce qu'ici l'on ignore?
« Mon corps sous terre est terre, il y demeurera 42
« Jusqu'au jour où le mort en nombres millenaires
« Aux décrets éternels enfin s'égalera.
« Les deux astres montés à la gloire en ces sphères 43
« Ont eux seuls revêtu le double vêtement :
« C'est ce que tu diras au monde de tes pères ».
De la guirlande alors le vif scintillement 44
Se calme, et puis se tait la mixte mélodie,
Voix de la splendeur triple en resplendissement.
Tels à pressant péril, ou manœuvre accomplie, 45
Les rameurs qui tantôt fatiguaient l'onde, au chût
D'un sifflet imprévu résonnant à l'ouïe,
S'arrêtent, telle alors, que mon âme s'émut, 46
Quand pour voir Béatrix je me tournai vers elle,
Et je ne pus la voir bien que mon œil en fût
Face à face au séjour de la joie éternelle. 47

CHANT XXVI.

Mon œil était la nuit et mon trouble durait, 1
Quand du foyer brûlant qui refoula ma vue
Un souffle en est venu qui vers lui m'attirait.

Dicendo: Intanto che tu ti risense 2
Della vista, che hai in me consunta,
Ben è, che ragionando la compense.
Comincia dunque, e di', ove s'appunta 3
L'anima tua, e fa' ragion che sia
La vista in te smarrita e non defunta;
Perchè la Donna, che per questa dia 4
Regïon ti conduce, ha nello sguardo
La virtù ch'ebbe la man d'Anania.
Io dissi: Al suo piacere e tosto e tardo 5
Vegna rimedio agli occhi, che fur porte,
Quand'ella entrò col fuoco, ond'io sempr'ardo.
Lo Ben, che fa contenta questa Corte, 6
Alfa ed Omega è di quanta scrittura
Mi legge amore o lievemente o forte.
Quella medesma voce, che paura 7
Tolto m'avea del sùbito abbarbaglio,
Di ragionar ancor mi mise in cura;
E disse: Certo a più angusto vaglio 8
Ti conviene schiarar: dicer convienti
Chi drizzò l'arco tuo a tal bersaglio.
Ed io: Per filosofici argomenti, 9
E per autorità che quinci scende,
Cotale amor convien che in me s'imprenti:
Chè 'l bene, in quanto ben, come s'intende, 10
Così accende amore, e tanto maggio,
Quanto più di bontade in sè comprende.
Dunque all'essenzia, òv'è tanto avvantaggio, 11
Che ciascun ben, che fuor di lei si truova,
Altro non è che di suo lume un raggio,
Più che in altra conviene che si muova 12
La mente, amando, di ciascun che scerne
Lo vero, in che si fonda questa pruova.

« Tandis que ton œil sort de la nuit qui l'obstrue, 2
« Effet des mes clartés, raisonnons, m'a-t-il dit,
« Pour compenser en toi ta faculté perdue.
« Débute, et dis à quoi s'attache ton esprit ; 3
« Et ressouviens-toi bien que ta vue engourdie,
« Interdite, est intacte, et qu'encore elle vit ;
« Car celle qui te meut dans la route infinie 4
« Du haut ciel tient en soi, dans son œil pénétrant,
« La vertu que jadis eut la main d'Ananie ».
Et je dis : « Qu'à son gré, n'importe indifférent, 5
« Vienne un baume à mes yeux, cet organe coupable,
« Par où m'entra son feu qui va me dévorant.
« Le bien de cette cour, ivresse inaltérable, 6
« Est l'Alph et l'Oméga de tout ce qu'en mon cœur
« Prescrit, grave l'amour ou de rude ou d'aimable ».
L'organe précédent qui calma la terreur 7
Qu'avait produite en moi mon œil fait insensible,
Pour raisonner encor réveilla ma ferveur.
« — Maintenant, a-t-il dit, en un plus subtil crible 8
« Tu seras tamisé : dis-nous quels sentiments
« Ont dirigé ton arc vers une telle cible ».
— Moi : « La philosophie avec ses arguments,. . 9
« L'autorité d'ici tirant sa descendance,.
« D'un tel amour en moi scella les fondements ;
« Car du bien comme bien ayons l'intelligence, 10
« L'amour s'allume, amour d'autant plus exalté,
« Que plus grande en bontés est sa circonférence.
« Ainsi vers le principe en qui tout est enté, 11
« (Car tout bien qui reluit au dehors de sa sphère
« N'est qu'un rayon, rayon de sa pure clarté)
« Vers lui doit s'élever, comme but nécessaire, 12
« L'esprit affectueux de quiconque entrevoit
« Le vrai d'après lequel ce principe s'éclaire.

Tal vero allo intelletto mio sterne 13
Colui che mi dimostra il primo amore
Di tutte le sustanzie sempiterne:
Sternel la voce del verace autore, 14
Che dice a Moisè, di sè parlando:
Io ti farò vedere ogni valore:
Sternilmi tu ancora, incominciando 15
L'alto preconio, che grida l'arcano
Di qui laggiù, sovra ad ogni altro bando.
Ed io udii: Per intelletto umano, 16
E per autoritade a lui concorde,
De' tuoi amori a Dio guarda 'l sovrano.
Ma di' ancor se tu senti altre corde 17
Tirarti verso lui, sì che tu suone,
Con quanti denti questo amor ti morde.
Non fu latente la santa intenzione 18
Dell'aquila di Cristo, anzi m'accorsi,
Ove menar volea mia professione:
Però ricominciai: Tutti quei morsi, 19
Che posson far lo cuor volgere a Dio,
Alla mia caritate son concorsi:
Chè l'essere del mondo, e l'esser mio, 20
La morte, che el sostenne perchè io viva,
E quel che spera ogni fedel, com'io,
Con la predetta conoscenza viva, 21
Tratto m'hanno del mar dell'amor torto,
E del diritto m'han posto alla riva.
Le fronde, onde s'infronda tutto l'orto 22
Dell'Ortolano eterno, am'io cotanto,
Quanto da lui a lor di bene è porto.
Sì com'io tacqui, un dolcissimo canto 23
Risonò per lo cielo, e la mia Donna
Dicea con gli altri: Santo, Santo, Santo.

« Ce vrai, dans mon esprit, se développe et croît, 13
« Grâce à qui m'enseigna qu'au rang hiérarchique
« Des substances sans fin le faîte en est de droit
« A l'amour. Je le sais par l'auteur véridique 14
« Quand à Moïse il a dit allusivement :
« Oui, tu verras la force universelle, unique.
« Tu l'as inscrit en moi dès le commencement 15
« Du ban proclamateur du sublime mystère
« Des cieux, là-bas, Héraut, toi le plus éminent. »
— La voix : « Par l'intellect des enfants de la terre, 16
« Et par l'autorité qui lui prête la main,
« De tes affections garde à Dieu la première ».
« Mais dis : Vers cet amour, quelque appât surhumain 17
« Le sens-tu t'entraîner ? Oh, fais aussi m'entendre,
« Par quel nombre de dents te retient son grapin.
« Du grand aigle du Christ je crus, alors, comprendre 18
« La sainte intention, et bien je pressentis
« A quel point il voulait m'amener à descendre ».
Sans me déconcerter hardiment je repris : 19
« Tous les attraits d'amour à Dieu, de leur puissance,
« A servir mon amour se sont assujétis.
« L'existence du monde, à moi mon existence, 20
« Le trépas qu'il subit pour m'assurer un lot,
« Ce qu'un croyant semblable à moi tient d'espérance,
« Unis aux notions dont j'ai traité plus haut, 21
« Des flots du faux amour m'ont sauvé du naufrage,
« Et du vrai, sur la terre, ils ont mis leur dépôt.
« Du verdoyant Éden j'aime tout le feuillage 22
« Que son jardinier soigne, et l'aime d'autant plus
« Que sur eux sa bonté se répand davantage ».
Soudain un chant suave alors que je me tus 23
Retentit dans les cieux, et Béatrix, émue,
Disait avec les chœurs : *Sanctus, Sanctus, Sanctus.*

E come al lume acuto si dissonna, 24
Per lo spirto visivo, che ricorre
Allo splendor, che va di gonna in gonna,
E lo svegliato ciò che vede abborre, 25
Si nescia è la sua subita vigilia,
Fin che la stimativa nol soccorre;
Così degli occhi miei ogni quisquilia 26
Fugò Beatrice col raggio de' suoi,
Che rifulgeva più di mille milia:
Onde me' che dinanzi vidi poi, 27
E quasi stupefatto dimandai
D' un quarto lume, ch' io vidi con noi.
E la mia Donna: Dentro da que' rai 28
Vagheggia il suo Fattor l' anima prima,
Che la prima Virtù creasse mai.
Come la fronda, che flette la cima 29
Nel transito del vento, e poi si leva
Per la propria virtù che la sublima,
Fec' io in tanto, in quanto ella diceva, 30
Stupendo, e poi mi rifece sicuro
Un disio di parlare ond' io ardeva:
E cominciai: O pomo, che maturo 31
Solo prodotto fosti, o padre antico
A cui ciascuna sposa è figlia e nuro;
Devoto quanto posso, a te supplico, 32
Perchè mi parli: tu vedi mia voglia,
E, per udirti tosto, non la dico.
Tal volta un animal coverto broglia, 33
Si che l' affetto convien che si paja,
Per lo seguir, che face in lui l' invoglia:
E similmente l' anima primaja 34
Mi facea trasparer per la coverta,
Quant' ella a compiacermi venia gaja.

Tel on s'éveille aux dards d'une lumière aiguë, 24
La force optique allant au devant du jaillir
Qui perce la tunique et ravive la vue,
Et l'œil, en s'éveillant, redoute de s'ouvrir : 25
Tant au réveil subit on ignore, on hésite,
Si la réflexion ne nous vient secourir:
Telle ma Béatrix monda de mon orbite 26
Tout ce qui l'obstruait, grâce au double miroir
Dont les dards rayonnants n'avaient point de limite.
Quand mieux qu'auparavant mon organe put voir, 27
« Quelle est, dis-je, étonné, quelle est cette lumière,
« La quatrième à mes yeux, pourrais-je le savoir? »
Et Béatrix : « Ce feu qui, du sein de sa sphère, 28
« Contemple son auteur, c'est le premier esprit
» Que jamais ait créé la vertu la première ».
Tel un rameau feuillu dont la cime fléchit 29
Sous les vents voyageurs, et puis droit se relève,
Effet de sa vertu qui vous le raffermit ;
Tel ai-je fait, pendant que mon discours s'achève : 30
Je m'étonne, et me sens libre d'anxiété,
Né le désir de dire à l'esprit dont je rêve.
Et je débute : « O fruit, seule maturité 31
« Que la terre enfanta complète, ô père antique,
« Toi qui vis fille et bru dans la virginité.
« Écoute qui t'honore, accueille ma supplique, 32
« Parle-moi? Mes désirs ton œil en moi les lit,
« Et, pour t'ouïr plus tôt, point ne les communique ».
Souvent un animal sous son manteau frémit, 33
Tel qu'éclate au-dehors son instinct volontaire
Suite des mouvements que sa toison trahit :
Tel le premier esprit, souffle du premier père, 34
Me rendait transparent sous ses voiles épais
Combien il accourait gaiment me satisfaire.

Indi spirò : Sanz' essermi profferta
Da te la voglia tua, discerno meglio
Che tu qualunque cosa t' è più certa,
Perch' io la veggio nel verace speglio,
Che fa di sè pareglio all' altre cose,
E nulla face lui di sè pareglio.
Tu vuoi udir quant' è che Dio mi pose
Nell' eccelso giardino, ove costei
A così lunga scala ti dispose ;
E quanto fu 'l diletto agli occhi miei,
E la propria cagion del gran disdegno,
E l' idioma, ch' io usai e fei.
Or, figliuol mio, non il gustar del legno
Fu per sè la cagion di tanto esilio,
Ma solamente il trapassar del segno.
Quindi, onde mosse tua Donna Virgilio,
Quattromila trecento e due volumi
Di Sol desiderai questo concilio ;
E vidi lui tornare a tutti i lumi
Della sua strada novecento trenta
Fiate, mentre ch' io in terra fumi.
La lingua ch' io parlai, fu tutta spenta
Innanzi che all' ovra inconsumabile
Fosse la gente di Nembrotte attenta :
Chè nullo effetto mai raziocinabile,
Per lo piacere uman, che rinnovella
Seguendo 'l cielo, sempre fu durabile.
Opera naturale è, ch' uom favella ;
Ma così o così natura lascia
Poi fare a voi, secondo che v' abbella.
Pria ch' io scendessi alla infernale ambascia
I s' appellava in terra il Sommo Bene,
Onde vien la letizia, che mi fascia :

« — Bien que tes volontés se taisent, je les sais, 35
« Je les sais, me dit-il, et mieux me les explique
« Que tu ne connais, toi, les plus réels objets.
« Car je les vois moi-même au miroir véridique 36
« Qui réfléchit de soi toutes les notions,
« Quand aucune de lui ne parle la réplique.
« Tu veux savoir combien les temps coulèrent longs 37
« Dans ce sublime Éden où ta céleste sage
« A disposé tes pas à tant, tant d'échelons ?
« Combien de temps il fut le charme de ton âge ? 38
« Le grand dédain qui fit que je fus éconduit ?
« Le langage inventé que je mis en usage ?
« Or, mon fils, ce n'est pas d'avoir mordu le fruit, 39
« Qui motivait en soi cet arrêt qui m'exile,
« Mais bien d'avoir franchi l'impérieux circuit.
« Du lieu d'où Béatrix a fait partir Virgile, 40
« Quatre-mille-trois-cents et plus deux livraisons
« De soleil, mon désir soupira ce concile.
« Je l'ai vu parcourant le groupe des saisons, 41
« Tourner autour des feux dont sa route est peuplée,
« Pendant ma vie en bas neuf-cent-trente moissons.
« Entière s'éteignit la langue articulée, 42
« Avant qu'au monument qui surgirait en vain
« La race de Nembrod s'obstinât aveuglée ;
« Car nul humain effet ne peut être sans fin : 43
« La cause ? Des mortels le mobile caprice,
« Qui sous l'influx du ciel cherche et fuit le certain.
« Parler est une chose en quoi rien n'est factice, 44
« Mais parler non ainsi, mais ainsi, sur ce point
« La nature se tait cédant à l'artifice.
« Avant mon ambassade où le jour ne luit point, 45
« *El* sur la terre était la bonté souveraine
« Qui circonscrit en moi cette splendeur qui point ;

ELI si chiamò poi; e ciò conviene; 46
Chè l' uso de' mortali è come fronda
In ramo, che sen va, ed altra viene.
Nel monte, che si leva più dall' onda, 47
Fu' io con vita pura e disonesta
Dalla prim' ora a quella ch' è seconda,
Come 'l Sol muta quadra, all' ora sesta. 48

CANTO XXVII.

Al Padre, al Figlio, allo Spirito Santo 1
Cominciò gloria tutto 'l Paradiso,
Si che m' inebriava il dolce canto.
Ciò ch' io vedeva, mi sembrava un riso 2
Dell' universo; però che mia ebbrezza
Entrava per l' udire e per lo viso.
O gioja! o ineffabile allegrezza! 3
O vita intera d' amore e di pace!
O senza brama sicura ricchezza!
Dinanzi agli occhi miei le quattro face 4
Stavano accese, e quella che pria venne,
Incominciò a farsi più vivace;
E tal nella sembianza sua divenne, 5
Qual diverrebbe Giove, s' egli e Marte
Fossero augelli, e cambiassersi penne.
La providenza, che quivi comparte 6
Vice ed uficio, nel beato coro
Silenzio posto avea da ogni parte,
Quand' io udi': Se io mi trascoloro, 7
Non ti maravigliar; chè, dicend' io,
Vedrai trascolorar tutti costoro.

« Plus tard ce fut *Eli* ; vulgaire phénomène ! 46
« L'usage est le feuillage, au printemps le nouveau
« Y succède au premier qui meurt jonchant la plaine.
« Sur le mont qui des mers domine le niveau 47
« Et le plus, là, ma vie y fut pure et souillure,
« De l'heure la première au coup deux du marteau,
« Quand le soleil à six change de tablature. » 48

CHANT XXVII.

« Père, Fils, Esprit saint, oh gloire, gloire à vous ! » 1
Le Paradis en chœur à l'unisson s'écrie :
Et son chant m'inondait d'un enivrement doux.
La scène qui s'ouvrait m'offrait une féerie, 2
Souris de l'univers, car mon ravissement
Pénétrait à la fois par mon œil, mon ouïe.
O allegresse, ô joie, ô vif saisissement, 3
Vie entière d'amour, paix sans intermittence,
Immuable trésor, calme, et contentement.
Les quatre grands flambeaux brûlaient en ma présence ; 4
Celui qui vint à nous quittant son horizon
Renforce sa lueur et son incandescence.
On eut dit Jupiter de Mars ayant le ton, 5
Si Jupiter et Mars, volatiles possibles,
Eussent de leurs couleurs échangé la toison.
La main qui règle tout dans ces mondes visibles, 6
Et départ à tout chœur et son rôle, et son rang,
Fit entendre en tous lieux ses ordres inflexibles :
Tout cesse, hors ces mots : « Moi me transfigurant 7
« Ne t'émerveille point si, quand ma voix résonne,
« Tu verras tous ces feux sur moi se modérant.

Quegli, ch' usurpa in terra il luogo mio, 8
Il luogo mio, il luogo mio, che vaca
Nella presenza del Figliuol di Dio,
Fatta ha del cimiterio mio cloaca 9
Del sangue e della puzza, onde 'l perverso,
Che cadde di quassù, laggiù si placa.
Di quel color, che per lo Sole avverso 10
Nube dipinge da sera e da mane,
Vid' io allora tutto 'l Ciel cosperso.
E come donna onesta, che permane 11
Di sè sicura, e per l' altrui fallanza,
Pure ascoltando, timida si fane,
Così Beatrice trasmutò sembianza: 12
E tale eclissi credo che in Ciel fue,
Quando pati la suprema Possanza;
Poi procedetter le parole sue, 13
Con voce tanto da sè trasmutata,
Che la sembianza non si mutò piue:
Non fu la Sposa di Cristo allevata 14
Del sangue mio, di Lin, di quel di Cleto,
Per essere ad acquisto d' oro usata:
Ma per acquisto d' esto viver lieto 15
E Pio, e Sisto, e Calisto, ed Urbano
Sparser lo sangue dopo molto fleto.
Non fu nostra intenzion, ch' a destra mano 16
De' nostri successor, parte sedesse,
Parte dall' altra del popol Cristiano:
Nè che le chiavi, che mi fur concesse, 17
Divenisser segnacolo in vessillo,
Che contra i battezzati combattesse;
Nè ch' io fossi figura di sigillo 18
A privilegj venduti e mendaci,
Ond' io sovente arrosso e disfavillo.

« L'usurpateur là-bas de mon trône, oui mon trône, 8
« Mon trône abandonné, divorce désolant
« Aux yeux du fils Divin qui bénit et qui donne,
« A de mon champ de paix fait un égout sanglant, 9
« Fétide, et tel que l'âme, à jamais écrouée
« Au séjour des damnés, brûle s'y consolant.
Du fard dont le soleil teint la nue empourprée, 10
Soit en rentrant dans l'onde, ou quand il en surgit,
Soudain tout enflammé m'apparait l'empyrée ;
Et telle une vertu qui jamais ne faillit, 11
Et de soi responsable, au récit d'un parjure,
D'une infidélité, s'intimide et rougit :
Telle de Béatrix l'aspect se transfigure ; 12
Tel un voile de rouille enveloppa Phébus
Quand le Christ expirant satisfit la torture.
Puis reprenant le fil de ses propos rompus, 13
Sa voix, en s'animant, menaçante s'écrie,
Telle que son aspect ne pouvait muer plus :
« Non, l'épouse du Christ ne fut point ennoblie 14
« Par mon sang, par le sang et de Lin, ou de Clet,
« Pour s'abrutir dans l'or dont la soif l'humilie ;
« Mais festival des cieux, c'est à toi qu'aspirait 15
« Sixte, Caliste, Urbain, et leur précurseur Pie,
« Quand dans les pleurs le sang, leur souffle s'éteignait,
« Nous n'entendimes point que la foi désunie 16
« Siégeât dans l'avenir sous un héritier mien
« L'une du côté droit, l'autre à gauche bannie;
« Moins encor que les clefs dont je fus le gardien 17
« Figurassent l'écu d'un étendard hostile,
« Guide dans les combats contre le nom chrétien.
« Ni que je fusse moi, timbre en fraude fertile, 18
« En privilèges faux, donnés, vendus à tous,
« Fraude qui meut souvent ma pudeur et ma bile.

In veste di pastor lupi rapaci
Si veggion di quassù per tutti i paschi :
O difesa di Dio, perchè pur giaci !
Del sangue nostro Caorsini e Guaschi
S' apparecchian di bere : o buon principio,
A che vil fine convien che tu caschi !
Ma l' alta providenza che con Scipio
Difese a Roma la gloria del mondo,
Soccorrà tosto, sì com' io concipio.
E tu, figliuol, che per lo mortal pondo
Ancor già tornerai, apri la bocca,
E non asconder quel ch' io non ascondo.
Sì come di vapor gelati fiocca
In giuso l' aer nostro, quando 'l corno
Della Capra del Ciel col Sol si tocca,
In su vidi io così l' etere adorno
Farsi, e fioccar di vapor trionfanti,
Che fatto avean con noi quivi soggiorno.
Lo viso mio seguiva i suoi sembianti,
E seguì, fin che 'l mezzo per lo molto
Gli tolse 'l trapassar del più avanti :
Onde la donna, che mi vide sciolto
Dall' attendere in su, mi disse : Adima
Il viso, e guarda come tu se' volto.
Dall' ora ch' io avea guardato prima,
I' vidi mosso me per tutto l' arco,
Che fa dal mezzo al fine il primo clima :
Sì ch' io vedea di là da Gade il varco
Folle d' Ulisse, e di qua presso il lito,
Nel qual si fece Europa dolce carco :
E più mi fora discoverto il sito
Di quest' ajuola : ma 'l Sol procedea
Sotto i miei piedi un segno e più partito.

« Travestis en pasteurs mille voraces loups 19
« Vous les voyez errants en chaque pâturage :
« O vengeance de Dieu pourquoi dort ton courroux !
« Bientôt dans notre sang abreuveront leur rage 20
« Cahorsains et Gascons. O bon commencement,
« Te faut-il donc subir un infame naufrage.
« Mais le bras qui soutint si manifestement 21
« Rome par Scipion, Rome gloire-modèle,
« Vous secourra bientôt, c'est mon pressentiment.
« Et toi qu'en bas le poids de ta charge mortelle 22
« Reconduira, mon fils, oui, dis-leur, je le veux ;
« Les vérités qu'ici ma bouche te révèle.
Tels des hauteurs de l'air tombent en flots neigeux 23
Les brouillards condensés, quand la froide Amalthée
De sa corne a touché l'œil du ciel roi des feux.
Dans la voûte d'en haut de blancheurs tachetée, 24
De flocons triomphants, la vapeur descendit
Foule qui jusqu'alors là s'était arrêtée.
Leurs mouvements mon œil les suivait, les suivit 25
Jusqu'au-délà du centre où leur flot se resserre,
Et pénétrer plus loin me devint interdit.
Ma Donna qui du ciel vit mon œil se distraire, 26
Errer douteux, me dit : « Baisse l'œil, tu verras,
« Que de tours t'ont roulé dans le vague hémisphère ».
Du moment où mon œil s'était porté là-bas, 27
J'avais franchi tout l'arc mesurant le parage
Qui va de l'équateur au premier des climats.
Du côté de Cadix s'étendait le passage 28
Du fol Ulysse, et puis plus près m'apparaissait
La rive où tu devins, Europe, un doux bagage.
Notre monde à le voir de près m'intéressait; 29
Mais déjà le soleil dans sa marche précise,
D'un signe et plus encor sous mes pieds s'avançait.

La mente orata, che donnea 30
Con la onna sempre di ridure
Ad essa cchi più che mai ardea.
E se natur arte fe' pasture 31
Da p re occhi per aver la mente,
In carne ına, o nelle sue pinture,
Tutte aduna arrebber niente 32
Ver lo pia divin, che mi rifulse,
Quando n al suo vi ente.
E la virtù, ıardo dlse, 33
Dal bel .eda mi ',
E nel mo m' ir ıe.
Le parti su vissime ed ecce 34
Si unifor on, ch' io non lire
Qual Beatrice per luogo n se.
Ma ella, che vedeva il mio 35
Incominciò ridendo tant ti
Che Dio parea nel volto suo gi ire:
La natura del moto che quïeta 36
Il mezzo, e tutto l' altro intorno move,
Quinci comincia, come da sua meta.
E questo cielo non ha altro dove 37
Che la mente divina, in che s' accende
L' amor che 'l volge, e la virtù ch' ei piove.
Luce ed amor d' un cerchio lui comprende 38
Sì come questo gli altri; e quel precinto
Colui che 'l cinge solamente intende.
Non è suo moto per altro distinto; 39
Ma gli altri son misurati da questo,
Sì come diece da mezzo e da quinto.
E come 'l tempo tenga in cotal testo 40
Le sue radici, e degli altri le fronde,
Omai a te puot' esser manifesto.

De la Donna qu'il aime, idolâtre, courtise, 30
Et toujours, mon esprit réveillait sa chaleur
Pour en captiver l'œil qui fait ma convoitise.
Si la nature ou l'art pour triompher du cœur, 31
En dominant la vue ont philtres à séduire
L'une par la beauté, l'autre par la couleur ;
Tant d'appâts seraient peu, quand chacun, tout, conspire, 32
Comparés au plaisir divin qui m'inonda
Quand je tournai mes yeux vers son brillant sourire.
Sa vertu doux présent dont son œil me dota 33
Detourna des gemeaux ma mobile prunelle,
Et d'un rapide essor dans les cieux m'emporta.
Ces hautes régions, splendeur vive, éternelle, 34
Sont éclat uniforme, et tel que j'ignorais
Le point où Béatrix y rallentit mon aile.
Mais elle pénétrant mes intimes secrets, 35
Rompit, en souriant, son silence extatique,
Telle que Dieu semblait rayonner sous ses traits:
« Le mouvement qui meut tout orbe concentrique, 36
« Stable en son centre, ici prend son commencement
« Dans les extrêmes points de sa ligne sphérique.
« Ce ciel n'a d'autre ciel que l'être-entendement 37
« Où s'allume l'amour qui le meut et qui l'aime,
« Et la vertu qu'il pleut de son sein fécondant.
« D'amour et de lumière il est un diadème, 38
« Diadème à son tour de tous les autres feux,
« Celui qui l'a formé seul le connait lui-même.
« Son mouvement n'a rien d'un bras mystérieux 39
« Toute sphère mobile est de lui dépendante,
« Tel dix enferme en soi deux fois cinq, cinq fois deux.
« Comment le temps nourrit sa fibre pivotante 40
« Dans l'orbe de ce globe, en d'autres ses rameaux,
« La cause t'en sera désormais évidente ?

O cupidigia, che i mortali affonde
Sì sotto te, che nessuno ha podere
Di ritrar gli occhi fuor delle tue onde.
Ben fiorisce negli uomini 'l volere;
Ma la pioggia continua converte
In bozzacchioni le susine vere.
E fede ed innocenzia son reperte
Solo ne' pargoletti: poi ciascuna
Pria fugge, che le guance sien coperte.
Tale, balbuziendo ancor, digiuna,
Che poi divora con la bocca sciolta
Qualunque cibo per qualunque luna:
E tal balbuziendo ama ed ascolta
La madre sua, che con loquela intera
Disia poi di vederla sepolta.
Così si fa la pelle bianca nera
Nel primo aspetto della bella figlia
Di quel ch' apporta mane e lascia sera.
Tu, perchè non ti facci maraviglia,
Sappi che in terra non è chi governi:
Onde si svia l' umana famiglia.
Ma prima che Gennaio tutto si sverni,
Per la centesma, ch' è laggiù negletta,
Ruggeran sì questi cerchi superni,
Che la fortuna, che tanto s' aspetta,
Le poppe volgerà, u' son le prore,
Sì che la classe correrà diretta,
E vero frutto verrà dopo 'l fiore.

« Cupidité, l'humain sous tes profonds réseaux
« Enveloppé, noyé, s'y démène, incapable
« D'élever ses regards au-delà de tes flots. »
La volonté dans l'homme y fleurit admirable,
Mais une pluie excès et continuité,
Transforme en avortons la prune véritable.
Sauf au cœur des enfants candeur et vérité
N'habitent nulle part, puis le temps les déflore
Quand un duvet caduc pousse à la puberté.
Tel balbutie encor qui jeûne et puis dévore
Quand sa langue plus tard a rompu son filet ;
Qu'importe lune ou mets, la défense il l'ignore.
Et tel balbutie, aime, obéit et s'y plait
Quand sa mère a parlé, qui, sorti de l'enfance,
Désirerait la voir froide sur son chevet.
De l'astre dont l'éveil fait le jour qui commence
Et nous lègue la nuit, l'enfant voit son manteau
Passer ainsi du blanc à contraire nuance.
Mais sache, et rien dès lors ne te sera nouveau,
Que le pilote en bas manque à ton Bucentaure,
Ce qui fait s'égarer l'équipage sur l'eau.
Mais avant que Janvier préside au mois de Flore,
A cause du centième émondé brin à brin,
Ces orbes rouleront mugissement sonore,
Et tel que le destin, cet envié destin,
Retournera la poupe où la proue est ancrée,
Et la flotte courra directe en son chemin,
Et de vrais fruits naîtront de la fleur fécondée.

CANTO XXVIII.

Poscia che contro alla vita presente
De' miseri mortali aperse il vero
Quella, che imparadisa la mia mente ;
Come in ispecchio fiamma di doppiero
Vede colui, che se n' alluma dietro,
Prima che l' abbia in vista ed in pensiero,
E sè rivolve per veder se 'l vetro
Gli dice 'l vero, e vede ch' el s' accorda
Con esso, come nota con suo metro ;
Così la mia memoria si ricorda
Ch' io feci, riguardando ne' begli occhi,
Onde a pigliarmi fece Amor la corda.
E com' io mi rivolsi, e furon tocchi
Gli miei da ciò che pare in quel volume
Quandunque nel suo giro ben s' adocchi,
Un punto vidi, che raggiava lume
Acuto sì, che 'l viso, ch' egli affuoca,
Chiuder conviensi per lo forte acume.
E quale stella par quinci più poca,
Parrebbe Luna, locata con esso,
Come stella con stella si colloca.
Forse cotanto, quanto per appresso,
Alon cigner la luce, che 'l dipinge,
Quando 'l vapor, che 'l porta, più è spesso,
Distante intorno al punto in cerchio d' igne
Si girava sì ratto, ch' avrìa vinto
Quel moto, che più tosto il mondo cigne :
E questo era da un altro circoncinto,
E quel dal terzo, e 'l terzo poi dal quarto,
Dal quinto 'l quarto, e poi dal sesto il quinto.

CHANT XXVIII.

Quand mon introducteur au sein du Paradis, 1
M'eut découvert le vrai, ce palpable contraire
Des croyances chez vous, humains, pauvres esprits,
Comme on voit d'un flambeau la lueur prisonnière 2
Dans le champ d'une glace offrir son lumignon,
Avant qu'on l'ait pu voir ou le croire derrière ;
On se tourne, on veut voir si la glace a raison, 3
Et le flambeau vous luit s'harmoniant en elle :
Telle fait la musique aux vers d'une chanson ;
Tel me trouvai-je alors, (ma mémoire est fidèle) 4
Quand j'arrêtai mon œil sur ces deux beaux rubis,
Philtre d'amour, lien d'une étreinte éternelle.
Et quand je me tournai, les yeux tout éblouis 5
Des multiples objets que ce monde présente,
Quand on a pénétré dans ses intimes plis,
Je découvris un point lumière jaillissante, 6
Tant et tant que tout œil, quand son feu l'investit,
Doit forcément fléchir à sa lueur poignante.
Telle l'étoile en haut qui le plus s'amoindrit, 7
Vue en face du point, tel deux feux faite à faite,
Semblerait une lune espaçant son circuit.
Tel quel on voit souvent autour d'une planète 8
Le Halo couronner l'orbe qui l'a formé,
Quand s'épaissit en soi le prisme qu'il reflète :
Tel un cercle de feu voisin du point nommé, 9
Rapide, autour roulait, plus que ne tourbillonne
Le mobile où le monde entier est enfermé.
Ce cercle en avait un qui dessinait sa zone, 10
Au troisième un quatrième à son tour succédait,
Au cinquième un sixième y joignait sa couronne.

Sovra seguiva 'l settimo, sì sparto 11
Già di larghezza, che 'l messo di Giuno
Intero a contenerlo sarebbe arto;
Così l' ottavo e 'l nono; e ciascheduno 12
Più tardo si movea, secondo ch' era
In numero distante più dall' uno:
E quella avea la fiamma più sincera, 13
Cui men distava la favilla pura,
Credo però che più di lei s' invera.
La Donna mia, che mi vedeva in cura 14
Forte sospeso, disse: Da quel punto
Depende il Cielo e tutta la natura.
Mira quel cerchio, che più gli è congiunto, 15
E sappi, che 'l suo muovere è sì tosto,
Per l' affocato amore, ond' egli è punto.
Ed io a lei: Se 'l mondo fosse posto 16
Con l' ordine ch' io veggio in quelle ruote,
Sazio m' avrebbe ciò che m' è proposto;
Ma nel mondo sensibile si puote 17
Veder le volte tanto più festine,
Quant' elle son dal centro più remote.
Onde se 'l mio desìo deve aver fine 18
In questo miro ed angelico templo,
Che solo amore e luce ha per confine,
Udir conviemmi ancor, come l' esemplo 19
E l' esemplare non vanno d' un modo;
Chè io per me indarno a ciò contemplo.
Se li tuoi diti non sono a tal nodo 20
Sufficïenti, non è maraviglia,
Tanto per non tentare è fatto sodo.
Così la Donna mia; poi disse: Piglia 21
Quel ch' io ti dicerò, se vuoi saziarti,
Ed intorno da esso t' assottiglia.

Un septième au-dessus tellement s'étendait, 11
Concentrique grandeur, qu'Iris la messagère
De son vaste contour point ne l'encerclerait.
Du huitième un neuvième enfermait la grande aire, 12
Et ces orbes roulaient, plus, moins activité,
S'ils étaient plus, moins près de la première sphère.
Et celui-là brillait plus vive intensité 13
Qui touchait de plus près la pure incandescence :
C'est, je crois, qu'il entrait plus dans sa vérité.
Béatrix qui voyait mon âme en hésitance 14
M'a dit : « Vois, vois ce point lueur-émérillon ;
« Le ciel, tout l'univers est sous sa dépendance.
« Vois ce monde emporté près de son tourbillon, 15
« Il doit, tu le sauras, sa brûlante vitesse
« A l'amour enflammé dont il sent l'aiguillon.
« Si le monde enserrait et l'ordre et la sagesse, 16
« Dis-je, qu'ici je vois dans cet enchaînement,
« Cet aspect de mon cœur comblerait l'allegresse.
« Dans ce monde des sens l'œil peut du firmament, 17
« Observer d'autant plus chaque divine sphère,
« Qu'elle est d'un même centre à plus d'éloignement.
« Si mon désir, ici, satisfait doit se taire, 18
« Dans ce temple admirable où tout est Séraphin,
« Et que circonscrit seul l'amour et la lumière,
« Je veux savoir encor par quel art souverain, 19
« Le type et son reflet n'ont rien qui soit semblable,
« Car pour me l'expliquer je me consume en vain.
« Si ce nœud se défend de ton doigt incapable, 20
« Ne t'en étonne pas, l'entassement des ans,
« L'oubli de le sonder l'ont fait inextricable. »
Ma Donna m'avait dit, puis elle ajoute : « Prends, 21
« Accueille mes discours ; que ton cœur les digère ;
« Qu'il en médite bien le mystérieux sens.

Li cerchi corporai sono ampj ed arti, 22
Secondo 'l più e 'l men della virtute,
Che si distende per tutte le parti.
Maggior bontà vuol far maggior salute; 23
Maggior salute maggior corpo cape,
S' egli ha le parti ugualmente compiute.
Dunque costui, che tutto quanto rape 24
L' alto universo seco, corrisponde
Al cerchio, che più ama, e che più sape.
Per che se tu alla virtù circonde 25
La tua misura, non alla parvenza
Delle sustanzie, che t' appajon tonde,
Tu vederai mirabil convenenza 26
Di maggio a più, e di minore a meno,
In ciascun Cielo, a sua intelligenza.
Come rimane splendido e sereno 27
L' emisperio dell' aere, quando soffia
Borea, da quella guancia, ond' è più leno,
Per che si purga, e risolve la roffia, 28
Che pria turbava, sì che 'l ciel ne ride
Con le bellezze d' ogni sua parroffia;
Così fec' io poi che mi provvide 29
La Donna mia del suo risponder chiaro,
E come stella in Cielo, il ver si vide.
E poi che le parole sue ristaro, 30
Non altrimenti ferro disfavilla
Che bolle, come i cerchi sfavillaro.
L' incendio lor seguiva ogni scintilla, 31
Ed eran tante, che 'l numero loro,
Più che 'l doppiar degli scacchi, s' immilla.
Io sentiva osannar di coro in coro, 32
Al punto fisso, che gli tiene all' *ubi*,
E terrà sempre. nel qual sempre foro:

« Les corps, cercles massifs, ont ou plus ou moins d'aire, 22
« Si tu les juge au plus, au moins de la vertu
« Qui dans tous leurs replis plus ou moins les tempère.
« Bonté plus grande fait un bien plus répandu, 23
« Un bien plus répandu veut plus de contenance
« Si chaque point en est également pourvu.
« Ce ciel donc que tu vois, orbe rapide, immense, 24
« Emportant l'univers, a pour affinité
« Le cercle qui contient plus d'amour, de science.
« Si leur vertu, bien moins que leur réalité, 25
« Te porte à les sonder, car l'une est leur essence
« Tandis que l'autre n'est que leur sphéricité,
« A ton œil s'ouvriront rapports de convenance 26
« Plus à pluralité, moins à minorité,
« Entre tel et tel ciel, et leur intelligence. »
Tel reprend son éclat, et sa sérénité, 27
L'hémisphère azuré quand l'aquilon haleine
Du flanc qui souffle plus avec suavité ;
Car alors se dissout dans la céleste plaine 28
L'ouragan destructeur et le ciel y sourit,
Courtisé des beautés que sa suite y ramène.
C'est lui que j'imitai quand mon guide m'eut dit 29
Sa pensée, en des mots succints, intelligibles,
Comme une étoile au ciel, le vrai, mon œil le vit.
Sa voix avait cessé ; ces orbes impassibles 30
Ont soudain rayonné d'un vif scintillement :
Tel le fer étincelle en ses bouillons terribles.
L'étincelle à grands flots dans cet embrasement, 31
Reproduit l'étincelle, en plus de mille mille,
Qu'en l'échiquier deux grains doublés à complément.
Hosanna s'élevait vers le point immobile 32
Qui ceint de mille chœurs les tient, et les tiendra
En cet *ubi* qui fut leur premier domicile.

E quella, che vedeva i pensier dubi 33
Nella mia mente, disse: I cerchi primi
T' hanno mostrato i Serafi e i Cherubi.
Così veloci seguono i suoi vimi, 34
Per simigliarsi al punto, quanto ponno,
E posson quanto a veder son sublimi.
Quegli altri amor, che dintorno gli vonno, 35
Si chiaman Troni del divino aspetto,
Per che 'l primo ternaro terminonno.
E dèi saver, che tutti hanno diletto, 36
Quanto la sua veduta sì profonda
Nel Vero, in che si queta ogn' intelletto.
Quinci si può veder, come si fonda 37
L' esser beato nell' atto che vede,
Non in quel ch' ama, che poscia seconda:
E del vedere misura e mercede, 38
Che grazia partorisce e buona voglia:
Così di grado in grado si procede.
L' altro ternaro, che così germoglia 39
In questa primavera sempiterna,
Che notturno Ariete non dispoglia,
Perpetualemente Osanna sverna 40
Con tre melode, che suonano in tree
Ordini di letizia, onde s' interna.
In essa gerarchia son le tre Dee; 41
Prima Dominazioni, e poi Virtudi;
L' ordine terzo di Podestadi èe.
Poscia ne' duo penultimi tripudi 42
Principati ed Arcangeli si girano:
L' ultimo è tutto d' Angelici ludi.
Questi ordini di su tutti rimirano. 43
E di giù vincon sì, che verso Dio
Tutti tirati sono, e tutti tirano.

Béatrix lut mon doute ; elle me murmura: 33
« Séraphins, Chérubins, que ce haut ciel admire,
« A toi se sont ici montrés, tu les vois là;
« Ils suivent qui les aime et vers soi les attire, 34
« Rivaux du point auquel ils veulent ressembler,
« Autant qu'en lui leur œil plus sublime peut lire.
« Vois-tu ces purs esprits autour d'eux s'accoupler, 35
« Trônes du saint aspect, magnifique assemblage,
« Leur nom dit leur emploi, c'est de les encercler.
« Tu sauras qu'ils ont tous plus de joie en partage 36
« Selon que leur œil lit le vrai dans ce rayon,
« Où toute intelligence a son port et sa plage.
« Conséquence dès lors que l'intuition, 37
« De la béatitude a fondé l'existence,
« Et non l'acte d'aimer qui n'est qu'accession.
« La mesure de voir est dans la récompense 38
« Qu'enfante avec la grâce un vouloir qui souscrit :
« De dégrés en dégrés c'est ainsi qu'on s'avance.
« Cet autre triple chœur et qui toujours fleurit 39
« Sous les feux d'un printemps qui rit, et dure, et dure,
« Et que des nuits jamais le bélier ne flétrit,
« Perpétue Hosanna par des chants sans mesure 40
« En triple et triple écho, par trois fois répétés,
« Par trois ordres de joie identique nature.
« Cette hiérarchie admet trois déités : 41
« Les Dominations, les Vertus, les Puissances :
« Tel est le rang réel de ces trois dignités.
« Les Orbes sept et huit vives réjouissances 42
« Sont les Principautés, les Archanges, enfin
« Les Anges au dernier, les plus simples essences.
« L'ordre entier tend là-haut vers un but souverain ; 43
« Ils influent là-bas ; Dieu, c'est leur nourriture,
« Il les attire à soi comme eux le genre humain.

E Dionisio con tanto disio 44
A contemplar questi ordini si mise,
Che gli nomò e distinse com' io.
Ma Gregorio da lui poi si divise: 45
Onde, sì tosto come gli occhi aperse
In questo Ciel, di sè medesmo rise.
E se tanto segreto ver profferse 46
Mortale in terra, non voglio ch' ammiri:
Chè chi 'l vide quassù, gliel discoverse
Con altro assai del ver di questi giri. 47

CANTO XXIX

Quando ambeduo li figli di Latona, 1
Coperti del Montone e della Libra,
Fanno dell' orizzonte insieme zona,
Quant' è dal punto che 'l zenit i libra, 2
Infin che l' uno e l' altro da quel cinto,
Cambiando l' emisperio, si dilibra:
Tanto, col volto di riso dipinto, 3
Si tacque Beatrice, riguardando
Fiso nel punto, che m' aveva vinto;
Poi cominciò: Io dico, e non dimando 4
Quel che tu vuoi udir, perch' io l' ho visto
Ove s' appunta ogni *ubi* ed ogni quando.
Non per avere a sè di bene acquisto, 5
Ch' esser non può, ma perchè suo splendore
Potesse, risplendendo, dir sussisto;
In sua eternità, di tempo fuore, 6
Fuor d' ogni altro comprender, come i piacque,
S' aperse in nuovi amor l' eterno Amore.

« Et Denis qui brûlait d'en savoir la nature
« Vécut en contemplant ces feux adorateurs,
« Les classa, les nomma par ma nomenclature.
« Puis Grégoire autrement organisa ces chœurs :
« Mais dès qu'il eut ouvert les yeux à la lumière
« Dans ce ciel où tu pose, il rit de ses erreurs.
« Et si Denis, mortel, en instruisit la terre ;
« Retiens en toi l'essor de ton étonnement,
« Car qui là-haut le vit l'instruisit du mystère,
« Et d'eux lui dit plus vrai, plus explicitement. »

CHANT XXIX.

Quand les fils de Latone, œil des nuits, feu du jour,
L'un voilé du bélier, l'autre de la balance
Ont du même horizon l'accidentel contour,
Si peu que le zénith suspende leur distance,
Jusqu'au moment où l'un et l'autre décentrant
L'hémisphère changé, passe à la différence :
Aussi peu Béatrix d'éclat se colorant
Interdite se tait, s'arrête face-à-face
Du point qui domina mon œil récalcitrant.
Puis débuta : « Je dis sans instance, et je passe
« A répondre à ton vœu ; l'ayant lu, je le puis,
« Lu, là-haut où s'unit tout temps à tout espace.
« Non pour accroître en soi ses biens parfaits produits,
« Vain effet, mais voulant que d'orbite en orbite,
« Il put en rayonnant au loin dire : je suis ;
« En son éternité hors de temps, de limite,
« Et sous son bon plaisir l'amour, seul, sans égaux,
« S'épanouit au sein de nouveaux chœurs d'élite.

Nè prima quasi torpente si giacque : 7
Chè nè prima nè poscia procedette
Lo discorrer di Dio sovra quest' acque.
Forma e materia congiunte e purette 8
Usciro ad esser che non avea fallo,
Come d' arco tricorde tre saette :
E come in vetro, in ambra, od in cristallo 9
Raggio risplende, sì che dal venire
All' esser tutto non è intervallo ;
Così 'l triforme effetto dal suo Sire 10
Nell' esser suo raggiò insieme tutto
Sanza distinzïon nell' esordire.
Concreato fu ordine e costrutto 11
Alle sustanzie, e quelle furon cima
Nel mondo, in che puro atto fu produtto.
Pura potenzia tenne la parte ima : 12
Nel mezzo strinse potenzia con atto
Tal vime, che giammai non si disvima.
Jeronimo vi scrisse lungo tratto 13
Di secoli degli Angeli, creati
Anzi che l' altro mondo fosse fatto ;
Ma questo vero è scritto in molti lati 14
Degli scrittor dello Spirito Santo ;
E tu lo vederai, se ben vi guati :
Ed anche la ragion lo vede alquanto, 15
Chè non concederebbe, che i motori
Sanza sua perfezion fosser cotanto.
Or sai tu dove e quando questi amori 16
Furon creati e come, sì che spenti
Nel tuo disio già son li tre ardori.
Nè giugneriesi, numerando al venti 17
Sì tosto, come degli Angeli parte
Turbò 'l suggetto de' vostri elementi.

« Mais avant, non, pour lui point d'absolu repos, 7
« Car d'abord, puis après, jamais ne précédèrent
« L'esprit de l'Éternel qui planait sur les eaux.
« La forme et la matière à l'acte succédèrent 8
« Ensemble indivisible et pur, sans repentir,
« Tels trois dards, mus par trois arcs, elles s'accordèrent :
« Comme on voit un rayon pénétrer, resplendir 9
« Dans le verre, dans l'ambre, ou la glace plus nette,
« Avant que l'œil ait pu l'y voir intervenir ;
« Ainsi ce triple effet création complète 10
« Du sein de son auteur jaillit simultané
« De l'idée à la chose instantanément faite.
« La substance eut un rang créé, déterminé, 11
« Telle et telle au-dessus de la sphère ethérée
« Où l'acte pur devint un acte nouveau-né.
« Pure capacité là-bas fut séquestrée, 12
« Et la puissance, et l'acte au centre réunis
« Furent éternel nœud l'une en l'autre encastrée.
« Jérome a consigné dans ses doctes écrits, 13
« Que bien longtemps avant que la terre fut vue,
« Bien avant, Dieu créa le monde des esprits ;
« Mais de la vérité que je t'ai soutenue, 14
« Dans le livre inspiré j'en lis le fondement,
« Prends et tu l'y verras textuellement nue.
« Et la raison la voit quelque peu, car comment 15
« Concevoir des moteurs, absolus, magnifiques,
« Dans leurs perfections languir isolément.
« Or donc, où, quand, comment ces amours séraphiques 16
« Naquirent tu le sais, et tes désirs instants
« Au lieu d'un triple doute ont trois faits authentiques.
« Compter d'un jusqu'à vingt userait plus de temps 17
« Qu'en sa chute n'en mit la troupe refractaire
« A brouiller le support de vos grands éléments.

L' altra rimase, e cominciò quest' arte 18
Che tu discerni, con tanto diletto,
Che mai dal circuir non si diparte.
Principio del cader fu il maladetto 19
Superbir di colui, che tu vedesti
Da tutti i pesi del mondo costretto.
Quelli, che vedi qui, furon modesti 20
A riconoscer sè della bontate,
Che gli avea fatti a tanto intender presti:
Per che le viste lor furo esaltate 21
Con grazia illuminante, e con lor merto,
Sì ch' hanno piena e ferma volontate.
E non voglio che dubbi, ma sie certo, 22
Che ricever la grazia è meritorio,
Secondo che l' affetto gli è aperto.
Omai d' intorno a questo concistorio 23
Puoi contemplare assai, se le parole
Mie son ricolte, senz' altro ajutorio.
Ma perchè in terra per le vostre scuole 24
Si legge, che l' angelica natura
È tal, che intende, e si ricorda, e vuole,
Ancor dirò, perchè tu veggi pura 25
La verità, che laggiù si confonde,
Equivocando in sì fatta lettura.
Queste sustanzie, poichè fur gioconde 26
Della faccia di Dio, non volser viso
Da essa, da cui nulla si nasconde:
Però non hanno vedere interciso 27
Da nuovo obbietto, e però non bisogna
Rimemorar per concetto diviso.
Sì che laggiù non dormendo si sogna, 28
Credendo e non credendo dicer vero;
Ma nell' uno è più colpa e più vergogna.

« L'Ange bon persista, s'ouvrit cette carrière, 18
« Que sa joie aujourd'hui se plait à parcourir,
« Marquant autour du point son saint itinéraire.
« Leur chute ? C'est l'orgueil qui les fit s'éblouir: 19
« Mes vers t'en ont fait voir l'instigateur parjure,
« Et l'univers brisé sous ses blocs l'enfouir.
« Ceux que tu vois ici, chœur modeste nature, 20
« S'avouèrent l'effet, l'œuvre de la bonté,
« Qui vous les fit esprits, intelligence pure.
« Par la grâce leur œil fut alors exalté, 21
« Illuminante grâce unie à *méritance*,
« Et leur vouloir devint constante fermeté.
« Sache à n'en point douter, et tiens pour évidence, 22
« Que recevoir la grâce en don c'est mériter:
« D'un cœur qui s'ouvre plus c'est une conséquence.
« Désormais libre, seul, tu pourras contempler 23
« Ce synode sacré, si ma simple logique
« Accueillie en ton âme en elle a su parler.
« Mais puisqu'en bas, chez vous, au moderne portique 24
« On dit qu'entendement, mémoire, volonté,
« Échut du créateur à l'esprit angélique ;
« Deux mots et tu verras ici la vérité 25
« Qu'un enseignement faux brouille là-bas, et tue
« Sous l'équivoque obscur, sous son étrangeté.
« Satisfaits de plonger dans la divine vue 26
« Ces esprits constamment voulurent s'y tenir,
« Fixer cet œil par qui toute nature est lue.
« Nul, rien entre eux et lui n'y sait intervenir, 27
« Inutile pour eux de diviser, déduire,
« Afin de réveiller, ouvrir le souvenir.
« Si bien que sur la terre en veillant on délire, 28
« Croyant ne croyant pas que la vérité luit,
« Et, sur ces points divers, l'erreur, la honte est pire.

Voi non andate giù per un sentiero 29
Filosofando: tanto vi trasporta
L' amor dell' apparenza, e 'l suo pensiero.
Ed ancor questo quassù si comporta 30
Con men disdegno, che quando è posposta
La divina Scrittura, o quando è torta.
Non vi si pensa quanto sangue costa 31
Seminarla nel mondo, e quanto piace
Chi umilemente con essa s' accosta.
Per apparer ciascun s' ingegna, e face 32
Sue invenzioni, e quelle son trascorse
Da' predicanti, e 'l Vangelio si tace.
Un dice, che la Luna si ritorse 33
Nella passion di Cristo, e s' interpose,
Per che 'l lume del Sol giù non si porse:
Ed altri, che la luce si nascose 34
Da sè: però agl' Ispani ed agl' Indi,
Com' a' Giudei, tale eclissi rispose.
Non ha Firenze tanti Lapi e Bindi, 35
Quante sì fatte favole per anno
In pergamo si gridan quinci e quindi:
Sì che le pecorelle, che non sanno, 36
Tornan dal pasto pasciute del vento,
E non le scusa non veder lor danno.
Non disse Cristo al suo primo convento: 37
Andate, e predicate al mondo ciance,
Ma diede lor verace fondamento;
E quel tanto sonò nelle sue guance, 38
Sì ch' a pugnar, per accender la fede,
Dell' Evangelio fero scudi e lance.
Ora si va con motti e con iscede 39
A predicare, e pur che ben si rida,
Gonfia 'l cappuccio, e più non si richiede.

« Vous courez deux sentiers, le vrai loin de vous fuit 29
« Quand vous philosophez, tant et tant vous amure
« Séductrice apparence et ce qu'on en déduit ;
« Mais les cieux, oh, la chose est pour eux bien moins dure, 30
« D'un bien moindre dégoût que laisser s'amortir
« Ou mettre au pilori la divine Écriture.
« On a trop oublié que le sang du Martyr 31
« Sur le monde la plut, et combien est bénie
« L'humilité du cœur ferme à la soutenir.
« Tel veut s'improviser fameux qui s'ingénie, 32
« Travaille, invente, agit, puis nos prédicateurs
« Rabachent leurs beaux faits.... et l'Évangile.... mie !
« L'un nous dit que la lune a monté les hauteurs, 33
« Quand pâtissait le Christ, écran du luminaire
« Dont elle interceptait les brûlantes lueurs ;
« L'autre dit que de soi s'obscurcit la lumière, 34
« Qu'à Madrid, qu'en Judée, ainsi qu'à Soffala
« Telle éclipse assombrit tout-à-coup l'hémisphère.
« Des Bindi , des Lapi Florence moins en a 35
« Qu'on n'entend de criards dans la chaire sacrée
« Tous les ans vous bercer de ces fadaises-là.
« Et la pauvre brebis, nesciente, et fourrée 36
« De vent, rentre au bercail ainsi qu'elle en partit.
« — On me trompait. — Tant pis, excuse délabrée ! »
« Le Christ en son premier concile point n'a dit : 37
« Partez, allez, prêchez sornette, extravagance :
« Mais sur la vérité sa doctrine s'assit ;
« Puis retentit si haut sous leur mâle éloquence 38
« Qu'à défendre, allumer, et confirmer la foi
« L'Évangile devint leur bouclier, leur lance.
« Et nos prêcheurs s'en vont battant sur qui, sur quoi, 39
« Bouffonnant ; il suffit que leur ouaille rie :
« Le capuchon se gonfle, et rien de plus pour soi.

Ma tale uccel nel becchetto s' annida, 40
Che se 'l vulgo il vedesse, non torrebbe
La perdonanza, di che si confida:
Per cui tanta stoltezza in terra crebbe, 41
Che senza prova d' alcun testimonio
Ad ogni promession si converrebbe.
Di questo ingrassa il porco Santo Antonio, 42
Ed altri assai, che son peggio che porci,
Pagando di moneta senza conio.
Ma perchè sem digressi assai, ritorci 43
Gli occhi oramai verso la dritta strada,
Sì che la via col tempo si raccorci.
Questa Natura sì oltre s' ingrada 44
In numero, che mai non fu loquela,
Nè concetto mortal, che tanto vada.
E se tu guardi quel che si rivela 45
Per Daniel, vedrai che in sue migliaja
Determinato numero si cela.
La prima luce, che tutta la raja, 46
Per tanti modi in essa si ricepe,
Quanti son gli splendori a che s' appaja.
Onde, perocchè all' atto che concepe 47
Segue l' affetto, d' amor la dolcezza
Diversamente in essa ferve e tepe.
Vedi l' eccelso omai e la larghezza 48
Dell' eterno valor, poscia che tanti
Speculi fatti s' ha in che si spezza,
Uno manendo in se, come davanti. 49

« Mais, si l'oiseau niché sous le capuche pie 40
« Était su tel qu'il vaut, le manant apprendrait
« D'où lui vient l'indulgence à qui l'âme se fie.
« C'est elle qui nourrit la sottise et la trait, 41
« Car sans preuve authentique et sans vrai témoignage,
« A tant d'allèchements nul ne convolerait.
« Du porc d'Antoine ainsi se bourre l'ésophage, 42
« Et de tels tels encor, pires que porcs gloutons,
« Payant en florins courts, lisses, et hors d'usage.
« Mais sur ce c'est assez deviser, arrêtons ; 43
« Rétrogradons des yeux dans la voie allignée,
« Et, pour harmonier temps et route, écourtons.
« Cette nature-esprit dans les cieux disposée 44
« Échelonne si haut sa multiplicité,
« Qu'elle est insaisissable aux yeux, à la pensée ;
« Et si de Daniel tu prends la vérité 45
« Sache qu'en ces milliers, voix de la prophétie,
« L'expression nous tait le nombre limité.
« Le primitif éclat qui vous les irradie 46
« Glisse, pénètre en eux par plus d'un objectif,
« Nombreux comme les feux à qui son feu s'allie.
« Il faut donc que l'amour à l'acte intuitif 47
« Succède, et que son feu, subséquente naissance,
« Brûle, bouillonne en eux, feu plus ou moins actif.
« Vois, donc, et la grandeur et la munificence 48
« De l'éternel vouloir qui se fit des splendeurs
« Ramifications de sa magnificence,
« Toujours un, stable, et tel qu'aux temps antérieurs. 49

CANTO XXX.

Forse seimila miglia di lontano 1
Ci ferve l'ora sesta, e questo mondo
China già l'ombra, quasi al letto piano,
Quando 'l mezzo del Cielo, a noi profondo, 2
Comincia a farsi tal, che alcuna stella
Perde 'l parere infino a questo fondo:
E come vien la chiarissima ancella 3
Del Sol più oltre, così 'l Ciel si chiude
Di vista in vista infino alla più bella;
Non altrimenti 'l trionfo; che lude 4
Sempre dintorno al punto che mi vinse,
Parendo inchiuso da quel ch' egli inchiude,
A poco a poco al mio veder si stinse: 5
Per che tornar con gli occhi a Beatrice
Nulla vedere ed amor mi costrinse.
Se quanto infino a qui di lei si dice 6
Fosse conchiuso tutto in una loda,
Poco sarebbe a fornir questa vice.
La bellezza, ch' io vidi, si trasmoda 7
Non pur di là da noi, ma certo io credo,
Che solo il suo Fattor tutta la goda.
Da questo passo vinto mi concedo, 8
Più che giammai da punto di suo tema
Suprato fosse o comico o tragedo.
Che, come Sole il viso che più trema, 9
Così lo rimembrar del dolce riso
La mente mia da se medesma scema.
Dal primo giorno, ch' io vidi 'l suo viso 10
In questa vita, insino a questa vista,
Non è 'l seguire al mio cantar preciso

CHANT XXX.

Six fois mille heures loin, et quand directement 1
Le soleil y surplombe, instant où notre sphère,
Jette pour nous son ombre horizontalement ;
Quand du centre du ciel la profondeur s'éclaire, 2
Aux feux naissants du jour et que toute lueur
Éclipse son éclat jusqu'à l'œil de la terre ;
Et lorsque de Phœbus la belle avant-coureur 3
Monte, et que dans le ciel toute lumière pure
Rentre en soi ses rayons n'importe sa grandeur ;
Tel du ciel ce triomphe éternelle parure, 4
Flottant autour du point dont l'éclat me vainquit,
Centre apparent du feu dont il est la ceinture,
Lentement, lentement à mes yeux s'éteignit ; 5
Et chercher Béatrix en ce douteux extrême
La surprise et l'amour soudain m'y contraignit.
Si j'évoquais ici pour la Donna que j'aime 6
Tout le bien que ma muse en a déjà dicté,
Éloge insuffisant au progrès de mon thème.
La beauté que je vis, excès, sublimité, 7
Des mortels et des cieux ! je l'assure et le pense,
Son auteur goûte en soi, seul, sa réalité.
Je me sens en ce pas réduit à l'impuissance, 8
Et plus que ne le fut jamais, par son sujet,
Un dramatique auteur malgré son excellence.
Tel à l'œil tremblottant Phœbus moindrit l'objet, 9
Telle au doux souvenir de sa divine vue
Mon âme s'affadit ; son feu n'a plus de jet.
Depuis que dans ce monde elle me fut connue, 10
A l'instant bien-aimé de cette vision,
Ma voix à la chanter s'est toujours soutenue.

Ma or convien, che 'l mio seguir desista 11
Più dietro a sua bellezza, poetando,
Come all' ultimo suo ciascuno artista.
Cotal, qual' io la lascio a maggior bando, 12
Che quel della mia tuba, che deduce
L' ardua sua materia terminando,
Con atto e voce di spedito duce 13
Ricominciò: Noi semo usciti fuore
Dal maggior corpo al Ciel ch' è pura luce:
Luce intellettual piena d' amore, 14
Amor di vero ben pien di letizia,
Letizia che trascende ogni dolzore.
Qui vederai l' una e l' altra milizia 15
Di Paradiso, e l' una in quegli aspetti,
Che tu vedrai all' ultima giustizia.
Come subito lampo che discetti 16
Gli spiriti visivi, sì che priva
Dell' atto l' occhio de' più forti obbietti;
Così mi circonfulse luce viva, 17
E lasciommi fasciato di tal velo
Del suo fulgor, che nulla m' appariva.
Sempre l' Amor, che queta questo Cielo, 18
Accoglie in sè con sì fatta salute,
Per far disposto a sua fiamma il candelo.
Non fur più tosto dentro a me venute 19
Queste parole brevi, ch' io compresi
Me sormontar di sopra a mia virtute;
E di novella vista mi raccesi 20
Tale, che nulla luce è tanto mera,
Che gli occhi miei non si fosser difesi:
E vidi lume in forma di riviera 21
Fulvido di fulgori, intra duo rive
Dipinte di mirabil primavera.

Mais ici doit plier l'imagination, 11
Burin de sa beauté, verve en vain énergique,
Tel l'artiste au zénith de sa perfection.
Belle comme elle était, la trompette héroïque 12
La dirait mieux que moi qui, d'un pas mesuré,
Hâte un labeur ardu vers sa fin poétique.
Du geste et de la voix d'un chef délibéré 13
Elle a dit: « Nous voici hors de la latitude
« Du plus grand corps du ciel, ciel brûlant, épuré,
« Intelligente flamme, amour et plénitude, 14
« Amour que dans le ciel la joie inaugura,
« Joie, amour dominant toute béatitude.
« Ici du paradis ton œil découvrira 15
« L'une et l'autre milice, et l'une sous l'image
« Qu'au jour de la vengeance on lui reconnaîtra ».
Tel l'éclair spontané, déchirant le nuage, 16
Aux rayons visuels qu'il divise, étourdit,
Leur ferme à tout objet l'habituel passage.
Une vive lumière ainsi me circonscrit, 17
Me tient enveloppé dans sa brûlante lame,
Telle qu'autour de moi, rien, plus rien ne me rit.
L'amour qui dans le ciel donne la paix à l'âme, 18
Par un semblable accueil accueille ses enfants,
Prédisposant ainsi le cierge pour la flamme.
A peine dans mon cœur ont coulé ces accents, 19
Mots expressifs et courts, dont la voix m'est connue,
Vertu plus souveraine a dominé mes sens.
Mon œil vif enflammé régénère sa vue, 20
Et d'un éclat n'importe oppressif, dévorant
J'en repoussai les feux de ma prunelle nue.
Je vis une lueur s'échapper en torrent, 21
Son fluide roulait lent entre deux margèles;
Le printemps diaprait son lumineux courant.

Di tal fiumana uscian faville vive, 22
E d' ogni parte si mescean ne' fiori,
Questi rubini ch' oro circoscrive:
Poi, come inebriate dagli odori, 23
Riprofondavan sè nel miro gurge,
E s' una entrava, un' altra usciane fuori.
L' alto disìo, che mo t' infiamma ed urge 24
D' aver notizia di ciò che tu vei,
Tanto mi piace più quanto più urge:
Ma di quest' acqua convien che tu bei 25
Prima che tanta sete in te si sazii:
Così mi disse 'l sol degli occhi miei:
Anche soggiunse: Il fiume e li topazii 26
Ch' entrano ed escono, e 'l rider dell' erbe
Son di lor vero ombriferi prefazii;
Non che da sè sien queste cose acerbe; 27
Ma è il difetto dalla parte tua,
Che non hai viste ancor tanto superbe.
Non è fantin, che sì subito rua 28
Col volto verso il latte, se si svegli
Molto tardato dall' usanza sua,
Come fec' io, per far maggiori spegli 29
Ancor degli occhi, chinandomi all' onda,
Che si deriva, perchè vi s' immegli.
E sì come di lei bevve la gronda 30
Delle palpebre mie, così mi parve
Di sua lunghezza divenuta tonda.
Poi come gente state sotto larve, 31
Che pare altro che prima, se si sveste
La sembianza non sua, in che disparve;
Così mi si cambiaro in maggior feste 32
Li fiori e le faville, sì ch' io vidi
Ambo le corti del Ciel manifeste.

De ce torrent naissaient de vives étincelles ; 22
Puis d'ici, puis de là dans les fleurs pénétraient,
Rubis qu'enchâssaient d'or leurs auréoles belles.
Puis pleines des parfums, dont elles s'enivraient, 23
Lestes redescendaient dans le gouffre admirable ;
Quand l'une s'y plongeait d'autres se remontraient.
« L'ardeur de ton désir brûlant, insatiable 24
« Des causes et du fond des effets que tu vois,
« Me charme d'autant plus qu'elle croît plus viable.
« Mais toi, boire à cette onde il le faut, tu le dois 25
« Puis tu refouleras la grand' soif qui t'altère.
« Le soleil de mes yeux me fit ouïr sa voix ».
De plus : « Torrent, rubis, légion éphémère 26
« Reproduite, absorbée, émail, souris, gazons,
« Ne sont de leur réel qu'ombre préliminaire.
« Non de difficultés, de complications, 27
« Point ici, mais la faute, à toi, faible émérite
« OEil trop vil, œil inepte aux contemplations ».
Le bambin au berceau moins prompt se précipite 28
Vers le lait maternel quand d'un somme ambigu
Il s'éveille altéré dans une heure insolite.
Plus me montrai-je ardent pour rendre plus aigu 29
Le dard de mon organe en le plongeant dans l'onde,
Feu, flot épurateur exprès là descendu.
Et quand mon œil penché s'en approche, et la sonde 30
Soudain je m'aperçus qu'en un prompt virement
Sa longueur s'était faite une structure ronde.
Tel un individu sous un déguisement 31
Ne nous reparaît plus ce qu'il fut, s'il rejette
Cet aspect étranger, son travestissement.
Ainsi prirent l'éclat d'un brillant jour de fête 32
Étincelles et fleurs, éclat tel que je vis
Des deux célestes cours la sublime étiquette.

O isplendor di Dio, per cu' io vidi 33
L' alto trionfo del regno verace,
Dammi virtude a dir com' io lo vidi.
Lume è lassuso, che visibil face 34
Lo Creatore a quella creatura,
Che solo in lui vedere ha la sua pace:
E si distende in circolar figura 35
In tanto, che la sua circonferenza
Sarebbe al Sol troppo larga cintura.
Fassi di raggio tutta sua parvenza, 36
Reflesso al sommo del mobile primo,
Che prende quindi vivere e potenza;
E come clivo in acqua di suo imo 37
Si specchia, quasi per vedersi adorno,
Quando è nel verde e ne' fioretti opimo;
Sì soprastando al lume intorno intorno 38
Vidi specchiarsi in più di mille soglie,
Quanto di noi lassù fatto ha ritorno.
E se l' infimo grado in sè raccoglie 39
Sì grande lume, quant' è la larghezza
Di questa rosa nell' estreme foglie?
La vista mia nell' ampio e nell' altezza 40
Non si smarriva, ma tutto prendeva
Il quanto e 'l quale di quell' allegrezza.
Presso e lontano lì nè pon nè leva; 41
Chè dove Dio senza mezzo governa,
La legge natural nulla rileva.
Nel giallo della rosa sempiterna, 42
Che si dilata, rigrada e redole
Odor di lode al Sol, che sempre verna,
Qual è colui, che tace e dicer vuole, 43
Mi trasse Beatrice, e disse: Mira
Quanto è 'l convento delle bianche stole!

O divine splendeur, grâce à toi si je vis 33
De l'empire du vrai le triomphe adorable ;
Oh fais que je le dise, et tel que je le vis !
Là-haut scintille un point qui, rayon perméable, 34
Ouvre le créateur aux enfants du néant ;
Son intuition leur est bonheur durable.
Sa forme s'élargit orbiculaire et tant 35
Que la sphéricité de sa circonférence
Serait pour le Soleil un orbe trop géant.
Rayonner de partout grandit son évidence, 36
Vers le premier mobile et jusqu'à son bandeau
Son feu monte et là prend sa vie et sa puissance.
Et tel au bord d'un lac le versant d'un coteau, 37
Projette son image, et semble s'y complaire,
Admirer fleurs et fruits brocarts de son manteau ;
Ainsi groupés autour de la vive lumière 38
J'y voyais, se mirer comme au sein d'un cristal,
Les âmes qui, là-haut, revinrent de la terre.
Quand un vermeil si vif luit dans l'orbe central 39
Au limbe extrême bord, arc-en-ciel de la rose,
Qu'il sera grand l'anneau de son contour floral.
Mon œil dans son zénith, dans sa largeur éclose, 40
Bien loin de s'égarer, mon œil entier humait
L'immensité, l'éclat de l'œuvre grandiose.
Là rien de près, de loin, ne s'ôte, ou ne s'y met ; 41
Car, où de Dieu la main, sans entre-deux, s'applique
La loi de la nature et recule et se tait.
Dans le centre doré de la rose mystique 42
Qui s'élève en gradins, s'élargit, exhalant
Sous un jeune soleil le parfum du cantique,
Semblable à qui comprime un silence brûlant, 43
Béatrix m'entraîna, puis me dit : « Vois, admire
« Que d'esprits ont vêtu le lin étincelant.

Vedi nostra città, quant' ella gira! 44
Vedi li nostri scanni sì ripieni,
Che poca gente omai ci si disira.
In quel gran seggio, a che tu gli occhi tieni, 45
Per la corona che già v' è su posta,
Primachè tu a queste nozze ceni,
Sederà l' alma, che fia giù Agosta, 46
Dell' alto Arrigo, ch' a drizzar Italia
Verrà, inprima ch' ella sia disposta:
La cieca cupidigia, che v' ammalia, 47
Simili fatti v' ha al fantolino,
Che muor di fame e caccia via la balia;
E fia Prefetto nel foro divino 48
Allora tal, che palese e coverto
Non anderà con lui per un cammino.
Ma poco poi sarà da Dio sofferto 49
Nel santo uficio: ch' el sarà detruso
Là dove Simon mago è per suo merto,
E farà quel d' Alagna andar più giuso. 50

CANTO XXXI.

In forma dunque di candida rosa 1
Mi si mostrava la milizia santa,
Che nel suo sangue Cristo fece sposa.
Ma l' altra, che volando vede e canta 2
La gloria di Colui, che la innamora,
E la bontà, che la fece cotanta,
Si come schiera d' api, che s' infiora 3
Una fiata, ed altra si ritorna
Là dove il suo lavoro s' insapora,

« Vois combien il est grand l'orbe de notre empire ; 44
« Vois ces gradins, ces rangs, jadis si spacieux ;
« Qu'ils sont rares les feux qu'encor on y désire ?
« Sur la grande escabelle, où s'arrêtent tes yeux 45
« Séduits par ce bandeau sacré qui les convie,
« Avant qu'ici tu monte au banquet de nos cieux,
« Viendra siéger Henri vengeur de l'Italie ; 46
« On l'aura salué du titre d'empereur,
« Mais il l'aura laissée encor trop peu mûrie.
« L'aveugle ambition fascine votre cœur 47
« Et vous fait cet enfant que la faim brûle ; il râle,
« Et chasse sa nourrice en sa triste fureur.
« Et l'on verra trôner dans la divine stalle, 48
« Tel qui, tantôt de front et tantôt sourdement,
« Perfide ne tiendra qu'une route fatale.
« Mais Dieu lassé pleuvra sur lui son châtiment, 49
« Le lancera du trône au fond du gouffre impie,
« Où Simon y subit son emprisonnement,
« Et fourvoira plus loin le prélat d'Anagnie ». 50

CHANT XXXI.

Sous l'aspect d'une rose, éclatante blancheur, 1
S'offrit à mes regards la milice bénie
Qu'épousa par son sang le céleste sauveur ;
L'autre chœur oscillant qui voit et magnifie 2
La gloire de celui qui le fait tout ardeur,
Et la grande bonté qui se l'identifie.
Telle s'éparpillant vole de fleur en fleur 3
L'abeille, et puis revient de la fleur fraîche éclose
A la ruche où son miel y mûrit sa douceur :

Nel gran fior discendeva, che s' adorna
Di tante foglie, e quindi risaliva
Là dove lo suo amor sempre soggiorna.
Le facce tutte avean di fiamma viva,
E l' ale d' oro, e l' altro tanto bianco,
Che nulla neve a quel termine arriva.
Quando scendean nel fior, di banco in banco
Porgevan della pace e dell' ardore,
Ch' egli acquistavan, ventilando il fianco.
Nè l' interporsi tra 'l disopra e 'l fiore,
Di tanta moltitudine volante,
Impediva la vista e lo splendore:
Chè la luce divina è penetrante
Per l' universo, secondo ch' è degno,
Sì che nulla le puote essere ostante.
Questo sicuro e gaudioso regno,
Frequente in gente antica ed in novella,
Viso ed amore avea tutto ad un segno.
O trina luce, che in unica stella
Scintillando a lor vista sì gli appaga,
Guarda quaggiuso alla nostra procella.
Se i Barbari, venendo da tal plaga,
Che ciascun giorno d' Elice si cuopra,
Rotante col suo figlio ond' ella è vaga,
Veggendo Roma e l' ardua sua opra
Stupefaceansi, quando Laterano
Alle cose mortali andò di sopra;
Io, ched era al divino dall' umano,
Ed all' eterno dal tempo venuto,
E di Fiorenza in popol giusto e sano,
Di che stupor doveva esser compiuto!
Certo tra esso e il gaudio mi facea
Libito non udire, e starmi muto.

Tel ce chœur descendait dans l'orbe de la rose, 4
Feuilles, épais tissu, puis de là remontait
Au seuil où son amour à jamais y repose.
De leurs fronts enflammés un feu vif en sortait ; 5
Leurs ailes étaient d'or, et, blancheur sans rivale,
Leur robe plus encor que la neige éclatait.
S'ils planaient sur la fleur montant de stalle en stalle 6
Leurs ailes, qui battaient leurs flancs laborieux,
Versaient l'amour, la paix qui dans le ciel s'exhale.
De tant de Séraphins le concours radieux 7
Entre la fleur et Dieu, mobile cour plénière,
N'arrêtait point l'éclat, ne gênait point les yeux.
Car le rayon divin et pénètre et tempère 8
Ce compacte univers selon ses bons plaisirs,
Et rien à son ardeur n'oppose de barrière.
Cet empire de joie où dorment les désirs, 9
Concours et de l'antique et de la loi nouvelle,
N'avait qu'un même but où visaient ses soupirs.
O rayon triple en un, solidaire étincelle, 10
Scintillant à leurs yeux que charment tes éclats
Entends gronder chez nous la tourmente cruelle.
Si le Barbare affreux, désertant les climats 11
Où l'ourse chaque jour y tourne sur leurs têtes
Compagne de sa fille attachée à ses pas,
Rome, en voyant tes murs, tes palais, et leurs faites, 12
Interdit, s'arrêta, quand Latran éclipsait
De l'art chez les humains les plus belles conquêtes ;
Moi, mortel, qu'en ce jour le sort favorisait, 13
Qu'il élevait du temps à l'éternelle sphère
Et chez des justes, moi, que Florence abjurait :
Pensez quel changement dut donc en moi se faire ; 14
La joie et la stupeur me tenant exclusif
J'aimais à n'ouïr rien, me plaisais à me taire.

E quasi peregrin che si ricrea 15
Nel tempio del suo voto riguardando,
E spera già ridir com' egli stea,
Sì per la viva luce passeggiando, 16
Menava io gli occhi per li gradi
Mo su, mo giù, e mo ricirculando.
E vedea visi a carità suadi 17
D' altrui lume fregiati, e del suo riso,
Ed atti ornati di tutte onestadi.
La forma general di Paradiso 18
Già tutta lo mio sguardo avea compresa,
In nulla parte ancor fermato fiso:
E volgeami con voglia riaccesa 19
Per dimandar la mia Donna di cose,
Di che la mente mia era sospesa.
Uno intendeva ed altro mi rispose: 20
Credea veder Beatrice, e vidi un Sene
Vestito com' le genti gloriose.
Diffuso era per gli occhi e per le gene 21
Di benigna letizia, in atto pio,
Quale a tenero padre si conviene.
Ed: Ella ov' è? di subito diss' io; 22
Ond' egli: A terminar lo tuo disiro
Mosse Beatrice me del luogo mio.
E se riguardi su nel terzo giro 23
Dal sommo grado, tu la rivedrai
Nel trono, che i suoi merti le sortiro.
Senza risponder gli occhi su levai, 24
E vidi lei, che si facea corona,
Riflettendo da se gli eterni rai,
Da quella regïon che più su tuona, 25
Occhio mortale alcun tanto non dista,
Qualunque in mare più giù s' abbandona,

Et tel un pélerin dans le temple votif 15
Voit, observe, et hâtant son retour, il espère
Qu'il dira ce qu'il vit, son départ, son motif.
Ainsi mon œil errant dans la vive lumière 16
Mesurait des gradins la double extrémité,
Tantôt en décrivait la ligne circulaire.
J'y voyais des regards conseils de charité, 17
Vifs d'un éclat divin, doux d'une gaîté pure,
Attitude, douceur, décence, humilité.
Déjà du paradis l'ensemble et la structure 18
De mon œil pénétrant étaient connus, compris:
Mais de détails aucuns, rien sur sa contexture.
Renflammant mon désir d'objets nouveaux épris, 19
Je me tourne à mon guide, insiste, sollicite
Qu'elle m'éclaire enfin sur un point indécis.
Je rêvais une chose, et tombe en l'opposite; 20
Je cherchais Béatrix, un vieillard m'apparait,
Vêtu de la blancheur de la céleste élite.
La joie en doux éclat de bonté décorait 21
Son œil, ses traits, unie à pieuse attitude,
Telle qu'en un doux père on la retrouverait.
« Mais elle, elle en quels lieux? » Dit ma sollicitude. 22
— Il répond: « Ordre à moi pour couronner tes vœux,
« Béatrix l'a mandé dans ma béatitude.
« Au troisième giron si tu portes tes yeux 23
« Vers le plus haut gradin la voilà qui s'avance,
« Où sa vertu la fixe au sein des bienheureux ».
Je lève ma paupière en un morne silence, 24
A l'instant je la vois qui se fait un bandeau,
Des rayons éternels reflet et ressemblance.
De ces lieux où l'éclair tonnant à son berceau, 25
L'œil mortel est distant bien moins s'il s'abandonne,
Aussi loin qu'il le peut, au sein profond de l'eau.

Quanto lì da Beatrice la mia vista: 26
Ma nulla mi facea; chè la sua effige
Non discendeva a me per mezzo mista.
O Donna, in cui la mia speranza vige, 27
E che soffristi, per la mia salute,
In inferno lasciar le tue vestige,
Di tante cose, quante io ho vedute; 28
Dal tuo podere e dalla tua bontate
Riconosco la grazia e la virtute.
Tu m' hai di servo tratto a libertate 29
Per tutte quelle vie, per tutt' i modi,
Che di ciò fare avean la potestate.
La tua magnificenza in me custodi, 30
Sì che l' anima mia, che fatt' hai sana,
Piacente a te dal corpo si disnodi:
Così orai; e quella sì lontana, 31
Come parea, sorrise e riguardommi;
Poi si tornò all' eterna fontana.
E 'l santo Sene: Acciocchè tu assommi 32
Perfettamente, disse, il tuo cammino,
A che prego ed amor santo mandommi,
Vola con gli occhi per questo giardino: 33
Che veder lui t' acuirà lo sguardo
Più a montar per lo raggio divino.
E la Regina del Cielo ond' i' ardo 34
Tutto d' amor, ne farà ogni grazia,
Perocch' io sono il suo fedel Bernardo.
Quale è colui, che forse di Croazia 35
Viene a veder la Veronica nostra,
Che per l' antica fama non si sazia,
Ma dice nel pensier, fin che si mostra: 36
Signor mio GESÙ CRISTO, Iddio verace,
Or fu sì fatta la sembianza vostra?

Que ne l'était pour moi Béatrix sur son trône. 26
Mais qu'importe, mon œil la découvrait d'en bas
Dans le limpide azur de sa lointaine zone :
« O Donna, ma vertu, mon espoir, et mon bras, 27
« Toi qui, pour m'assurer mon éternelle vie,
« As laissé dans l'enfer la trace de tes pas ;
« En tant d'objets divers dont j'eus l'âme ravie, 28
« Ta divine vertu, ta grâce, ta bonté,
« Là, je l'y reconnais à ta puissance unie.
« D'esclave que j'étais tu fis ma liberté, 29
« Grâce à tous les ressorts à la persévérance
« Garante des succès de ton autorité.
« Conserve en moi les dons de ta magnificence, 30
« Et que mon âme saine, ainsi que tu la fis,
« Se détache de moi sous ta sainte influence ».
J'avais dit ; elle loin dans les plus hauts parvis 31
Sembla me regarder, doucement me sourire,
Puis vers l'onde éternelle elle a tourné les cils.
Et l'auguste vieillard : « Afin de t'introduire, 32
« Et diriger plus sûrs tes pas dans le chemin
« Qu'a fié la prière à l'amour qui désire.
« Lève tes yeux, parcours cet immense jardin ; 33
« Sa vue enflammera ton avide prunelle,
« Et tu monteras haut vers le rayon divin.
« Et la reine du ciel, pour qui brûle mon zèle, 34
« Daignera de sa grâce autoriser nos vœux ;
« Tu vois en moi Bernard son serviteur fidèle ».
Tel de la Croatie un pélerin pieux 35
Vient chez nous admirer la sainte Véronique,
Dont le renom le tient toujours plus amoureux,
Et murmure tout bas à l'image relique : 36
« O seigneur Jésus-Christ, ô Dieu de vérité,
« Tel fut donc de vos traits, le vrai, le type unique.

Tale era io mirando la vivace 37
Carità di colui, che in questo mondo,
Contemplando, gustò di quella pace:
Figliuol di grazia, questo esser giocondo, 38
Cominciò egli, non ti sarà noto
Tenendo gli occhi pur quaggiuso al fondo:
Ma guarda i cerchi fino al più remoto, 39
Tanto che veggi seder la Regina,
Cui questo regno è suddito e devoto.
Io levai gli occhi; e come da mattina 40
La parte orïental dell' orizzonte
Soverchia quella, dove 'l Sol declina;
Così, quasi di valle andando a monte, 41
Con gli occhi vidi parte nello stremo
Vincer di lume tutta l'altra fronte.
E come quivi, ove s' aspetta il temo, 42
Che mal guidò Fetonte, più s' infiamma,
E quinci e quindi il lume si fa scemo;
Così quella pacifica Orifiamma 43
Nel mezzo s' avvivava, e d' ogni parte
Per igual modo allentava la fiamma.
Ed in quel mezzo, con le penne sparte, 44
Vidi più di mille Angeli festanti,
Ciascun distinto di fulgore e d' arte.
Vidi quivi a' lor giuochi ed a' lor canti 45
Ridere una bellezza che letizia
Era negli occhi a tutti gli altri Santi.
E s' io avessi in dir tanta dovizia, 46
Quanta in immaginar, non ardirei
Lo minimo tentar di sua delizia.
Bernardo, come vide gli occhi miei 47
Nel caldo suo calor fissi ed attenti,
Gli suoi con tanto affetto volse a lei,
Che i miei di rimirar fe' più ardenti. 48

Tel admirai-je, ému, l'ardente charité 37
Du mortel qui, vivant d'extase, de louanges,
Connut un avant-goût de la félicité.
« Fils chéri de la grâce, oui, le bonheur des anges, 38
Dit-il, en débutant, « tu ne le connaîtras,
« Qu'en élevant ton œil hors des terrestres fanges.
« Vers le point le plus haut regarde, et tu verras 39
« Dans le cercle lointain y siéger cette Reine
« A qui tout obéit dans ces humbles états ».
J'élève mon regard, et comme lorsque haleine 40
Phœbus à l'orient, son matinal rayon
Luit, plus qu'à son déclin, sa lueur souveraine ;
Montant comme d'un val dans le haut horizon 41
Mes yeux qui raffermis dans le lointain s'étendent
Y voient un feu vainqueur de l'adverse fronton.
Tel le char que les cieux au point du jour attendent, 42
Ce char que Phaéton guida mal, resplendit,
Et dont les feux lointains vainement se défendent :
Ainsi la pacifique oriflamme reluit, 43
Se renforce en son centre, et loin d'elle fourvoie
Son uniforme éclat devant qui tout pâlit.
Là j'aperçois un chœur d'esprits purs qui déploie 44
Ses ailes par milliers ; beaux de leurs vêtements
Ils diversifiaient leur maintien et leur joie.
Au milieu de leurs jeux, et d'hymnes incessants, 45
J'y vis une beauté sourire, et son sourire
Étincelait de l'œil des Saints resplendissants.
Si plus riche en trésors ma voix pouvait suffire 46
Autant que ma pensée et ma verve, oh, non, non,
Aspect délicieux, je n'oserais te dire.
Bernard qui voit mon œil, vive intuition, 47
Sur ses traits chaleureux s'arrêter, se ravive,
Tourne ses sens vers elle, empreints d'affection,
Et renflamme des miens l'ardeur contemplative. 48

CANTO XXXII.

Affetto al suo piacer quel contemplante, 1
Libero uficio di dottore assunse,
E cominciò queste parole sante:
La piaga, che Maria richiuse ed unse, 2
Quella, che tanto bella è da' suoi piedi,
È colei che l'aperse e che la punse.
Nell' ordine, che fanno i terzi sedi, 3
Siede Rachel, disotto da costei,
Con Beatrice, sì come tu vedi.
Sarra, Rebecca, Judit, e colei, 4
Che fu bisava al Cantor, che per doglia
Del fallo disse: *Miserere mei*,
Puoi tu veder così di soglia in soglia 5
Giù digradar, com' io, che a proprio nome
Vo per la rosa giù, di foglia in foglia.
E dal settimo grado in giù, sì come 6
Infino ad esso, succedono Ebree
Dirimendo del fior tutte le chiome;
Perchè, secondo lo sguardo che fee 7
La Fede in Cristo, queste sono il muro,
A che si parton le sacre scalee.
Da questa parte, onde 'l fiore è maturo 8
Di tutte le sue foglie, sono assisi
Quei che credettero in Cristo venturo.
Dall' altra parte, onde sono intercisi 9
Di voto i semicircoli, si stanno
Quei ch' a Cristo venuto ebber li visi.
E come quinci il glorioso scanno 10
Della Donna del Cielo, e gli altri scanni
Di sotto lui cotanta cerna fanno

CHANT XXXII.

Tout œil à son amour le saint contemplateur, 1
Du pouvoir doctoral prenant l'investiture,
S'ouvre en ces mots sacrés à son cher auditeur.
« Marie a refermé, parfumé la blessure 2
« Dont la rare beauté, qui rayonne à ses pieds,
« De sa main élargit, fit saigner l'ouverture.
« Dans le circuit formé des troisièmes trépieds 3
« Rachel est au-dessous des sièges que j'indique,
« Et Béatrix à droite y pose à ses côtés.
« Vois Sara, Rebecca, Judith, l'aïeule antique 4
« Du royal chantre à qui suggéraient ses regrets
« *Miserere mei*, du pardon le cantique.
« De gradins en gradins viens et les vois de près ; 5
« Suis-moi, retiens leurs noms que ma voix te signale
« De feuille en feuille allant de degrés en degrés.
« Du septième contour où chacune a sa stalle, 6
« La juive y tient son rang coupant en deux la fleur
« Du haut jusques en bas par une verticale.
« Car selon que du Christ la foi brûla leur cœur 7
« Dans la rose elles sont l'axe qui fait limite,
« De l'escalier sacré divisant la hauteur.
« Du côté de la rose où moitié de l'orbite 8
« A mûri pleinement, là se trouvent assis,
« Ceux qui crurent au Christ réalité prédite.
« Dans le demi-circuit s'élevant vis-à-vis, 9
« Où sur deux sièges l'un reste vacante selle
« Sont ceux dont l'œil direct tendait au Christ promis.
« Et de même qu'ici la sublime escabelle 10
« De la reine des cieux, et d'autres bancs d'honneur,
« Forment un entre-deux, de même au-dessous d'elle,

Così di contra quel del gran Giovanni, 11
Che sempre santo il deserto e 'l martiro
Sofferse, e poi l' inferno da due anni:
E sotto lui così cerner sortiro 12
Francesco, Benedetto ed Agostino,
E gli altri fin quaggiù di giro in giro.
Or mira l' alto provveder divino: 13
Che l' uno e l' altro aspetto della Fede
Igualmente empierà questo giardino:
E sappi, che dal grado in giù che fiede 14
A mezzo 'l tratto le duo discrezioni,
Per nullo proprio merito si siede,
Ma per l' altrui, con certe condizioni: 15
Chè tutti questi sono spirti assolti
Prima ch' avesser vere elezïoni.
Ben te ne puoi accorger per li volti, 16
Ed anche per le voci puerili,
Se tu gli guardi bene, e se gli ascolti.
Or dubbi tu, e dubitando sili; 17
Ma io ti solverò forte legame,
In che ti stringon li pensier sottili.
Dentro all' ampiezza di questo reame 18
Casual punto non puote aver sito,
Se non come tristizia, o sete, o fame:
Chè per eterna legge è stabilito 19
Quantunque vedi, sì che giustamente
Ci si risponde dall' anello al dito:
E però questa festinata gente 20
A vera vita, non è *sine causa*
Intra sè quì più e meno eccellente.
Lo rege per cui questo regno pausa 21
In tanto amore ed in tanto diletto,
Che nulla volontate è di più ausa.

« Distingue en face aussi Jean, le grand précurseur, . 11
« Qui toujours saint souffrit l'exil avec courage,
« Le martyre, et deux ans le limbe épurateur.
« Puis au-dessous de lui font ligne de partage 12
« Et François, et Benoît, et le grand Augustin,
« Et mille autres encor de rouage en rouage.
« Pèse ici la valeur du pouvoir souverain; 13
« Car de la sainte foi la double perspective,
« D'esprits en nombre égal peuplera ce jardin.
« Apprends qu'en ces contours qui vont de rive en rive, 14
« Coupant dans son milieu le faisceau précité,
« Nul ne se doit à soi sa place respective,
« Il la tient de plus haut sous un droit limité : 15
« Ce sont jeunes esprits venus à divers âges,
« Et dont nul ne connut son droit de liberté.
« Tu t'en apercevras aux traits de leurs visages; 16
« Leurs enfantines voix te le diront assez;
« Observe-les de près, écoute leurs langages.
« Tu doutes maintenant, tu le sens et le tais; 17
« Mais, moi, je vais t'ouvrir le nœud qui te défie
« Et dont sous tes pensers se resserrent les traits.
« Dans l'immense giron de cette monarchie, 18
« On n'y connut jamais d'éventualité
« La tristesse, la soif, la faim en est bannie.
« Un régime légal, de toute éternité 19
« Règle ce que tu vois, là tout objet s'y lie
« Comme au doigt de l'anneau va la rotondité.
« Ce n'est point sans motif qu'en la réelle vie 20
« S'empressent d'accourir tous ces jeunes scions;
« A qui mérita mieux la voie est aplanie.
« Le sceptre qui régit ces générations 21
« Dans la joie et l'amour d'un suave délire,
« Telles qu'on n'ose plus d'autres affections,

Le menti tutte in suo lieto cospetto 22
Creando, a suo piacer di grazia dota
Diversamente: e qui basti l' effetto.
E ciò espresso e chiaro vi si nota 23
Nella Scrittura santa in que' gemelli,
Che nella Madre ebber l' ira commota.
Però, secondo il color de' capelli 24
Di cotal grazia, l' altissimo lume
Degnamente convien che s' incappelli.
Dunque senza mercè di lor costume 25
Locati son per gradi differenti,
Sol differendo nel primiero acume.
Bastava sì ne' secoli recenti 26
Con l' innocenza, per aver salute,
Solamente la fede de' parenti:
Poichè le prime etadi fur compiute, 27
Convenne a' maschi alle innocenti penne,
Per circoncidere, acquistar virtute:
Ma poichè 'l tempo della Grazia venne, 28
Sanza battesmo perfetto di CRISTO,
Tale innocenza laggiù si ritenne.
Riguarda omai nella faccia, ch' a CRISTO 29
Più s' assomiglia; chè la sua chiarezza
Sola ti può disporre a veder CRISTO.
Io vidi sovra lei tanta allegrezza 30
Piover, portata nelle menti sante,
Create a trasvolar per quella altezza,
Che quantunque io avea visto davante, 31
Di tanta ammirazion non mi sospese,
Nè mi mostrò di Dio tanto sembiante.
E quell' Amor, che primo lì discese, 32
Cantando *Ave, Maria, gratia plena*,
Dinanzi a lei le sue ale distese.

« Anime les esprits sous son joyeux sourire,
« Les dote plus ou moins de sa grâce à son gré,
« Les recrée, et ceci comme effet doit suffire.
« Mais de plus il te vient clairement démontré,
« Témoin les deux jumeaux que la sainte parole
« Dans leur mère nous peint, courroux prématuré;
« Selon que dans les cœurs est grande l'alvéole
« De la grâce divine il faut donc que des feux
« Le plus sublime aussi plus moins les *auréole*.
« Ainsi donc sans égard à leur mérite en eux
« Indistincts on les voit où leur place varie,
« Leur différence tient à qui voit plus ou mieux.
« Au monde jeune-né qui montait à la vie
« L'innocence, la foi des pères suffisait,
« C'était à leur salut l'unique garantie;
« Mais les siècles marchaient, la force il la fallait
« Aux ailes, à la foi de l'enfance innocente;
« La circoncision opéra cet effet.
« Mais les temps accomplis la grâce se présente;
« Et s'il n'est épuré du baptême du Christ
« Aux limbes l'innocent y languit dans l'attente.
« Regarde et vois ici la face qui du Christ
« En dit le mieux les traits; sa splendeur éthérée
« Seule est le transparent à te montrer le Christ ».
Sur son front y pleuvait la joie en vive ondée,
Des anges l'épandant, montaient, redescendaient,
Lumineux serviteurs nés pour cet empyrée.
De tant de visions où mes sens se perdaient
Nulle ne travailla jamais tant ma cervelle,
Ne m'offrit plus de traits qui sur Dieu se calquaient.
L'amour qui le premier descendu vint vers elle
Chantant *ave*, Marie, *o gratia plena*
Modeste sous ses yeux déploya sa double aile.

Rispose alla divina cantilena 33
Da tutte parti la beata Corte,
Sì ch' ogni vista sen fe' più serena.
O santo Padre, che per me comporte 34
L' esser quaggiù, lasciando 'l dolce loco,
Nel qual tu siedi, per eterna sorte,
Qual è quell' Angel, che con tanto gioco 35
Guarda negli occhi la nostra Regina,
Innamorato sì, che par di fuoco?
Così ricorsi ancora alla dottrina 36
Di colui che abbelliva di Maria,
Come del Sol la stella mattutina.
Ed egli a me: Baldezza e leggiadria, 37
Quanta esser puote in Angelo ed in alma,
Tutta è in lui, e sì volem che sia:
Perch' egli è quegli, che portò la palma 38
Giuso a Maria, quando 'l Figliuol di Dio
Carcar si volle della nostra salma.
Ma vienne omai con gli occhi, sì com' io 39
Andrò parlando, e nota i gran patrici
Di quèsto imperio giustissimo e pio.
Quei duo, che seggon lassù più felici, 40
Per esser pròpinquissimi ad Augusta,
Son d' esta rosa quasi duo radici.
Colui, che da sinistra le s' aggiusta, 41
È 'l Padre, per lo cui ardito gusto
L' umana specie tanto amaro gusta.
A destra vedi quel Padre vetusto 42
Di Santa Chiesa, a cui Cristo le chiavi
Raccomandò di questo fior venusto.
E quei, che vide tutt' i tempi gravi, 43
Pria che morisse, della bella sposa,
Che s' acquistò con la lancia e co' chiavi,

Alors son chant divin de partout résonna, 33
De l'immortelle cour céleste résonnance,
Et tout limpide feu plus encor s'épura.
« Père saint qui pour moi, par pure bienveillance, 34
« T'arrêtes, ici-bas descendu des hauteurs
« Où l'éternel décret fixa ta résidence,
« Quel est ce séraphin qui, vêtu de splendeurs, 35
« Contemple les regards de notre souveraine,
« Et dont il semble épris tant il est plein d'ardeurs? ».
Tel consulté-je alors la raison surhumaine 36
De l'astre dont Marie élevait la beauté:
Telle des feux du jour, Vénus luit plus sereine.
Il répond: « Assurance et joyeuse fierté, 37
« Telle qu'elle est dans l'ange, et dans l'âme, s'enserre,
« Et se concentre en lui, c'est notre volonté.
« A Marie il porta, lui, céleste émissaire, 38
« Le rameau de palmier quand, sans quitter les cieux,
« Le verbe se fit chair acceptant le suaire.
« Viens sur mes pas et suis mes discours de tes yeux, 39
« Observant avec soin ces patrices qui brillent
« Dans cet empire à nous très-juste et très-pieux.
« Ces deux astres en haut qui plus joyeux sourient, 40
« Plus rapprochés qu'ils sont de la belle Augusta,
« A cette rose ils sont deux fibres qui les lient.
« Vers la gauche celui que tu vois luire là, 41
« C'est l'aïeul qu'entacha l'avide gourmandise,
« Lui dont le genre humain d'amertume hérita.
« Tourne à droite tes yeux: De la céleste église 42
« C'est là l'auguste père à qui le Christ livrait
« Les clefs de la fleur belle à sa garde commise.
« Celui qu'une mort dure et plus tard frapperait, 43
« Qui vit les temps cruels de l'aimable épousée
« Due à la lance, aux clous que son sang tremperait,

Siede lu o; e lungo l' altro posa 44
Quel tto cui visse di manna
La gente ata, mobile e ritrosa.
Di contro ro vedi seder Anna, 45
Tanto c a di mirar sua figlia,
Che non ve occhiò per cantare Osanna.
E contro ggior Padre di famiglia 46
Siede Lu he mosse la tua Donna,
Quando a r a.
Ma perchè 'l po f che t' assonna, 47
Qui farem punto, come sartore,
Che, com' egli ha anno, fa la gonna;
E drizzeremo gli occhi al primo Amore, 48
Sì che guardando verso lui, penetri,
Quant' è possibil, per lo suo gore.
Veramente nè forse tu t' arretri, 49
Movendo l' ale tue, cr rarti,
Orando, grazia convien che s' impetri;
Grazia da quella, che puote aiutarti: 50
E tu mi seguirai con l' affezione,
Sì che dal dicer mio lo cuor non parti:
E cominciò questa santa orazione. 51

CANTO XXXIII.

Vergine Madre, figlia del tuo Figlio, 1
Umile ed alta più che creatura,
Termine fisso d' eterno consiglio,
Tu se' colei, che l' umana natura 2
Nobilitasti sì, che 'l suo Fattore
Non disdegnò di farsi sua fattura.

« Trône à côté de lui ; dans la feuille opposée, 44
« Ce chef par qui vécut du nocturne aliment
« Sa nation ingrate, inconstante, insensée.
« Anne en face de Pierre en son ravissement 45
« Ne cesse d'admirer sa fille, heureuse mère,
« Et redit Hosanna long retentissement.
« En face du plus grand, du plus antique père 46
« Vois Lucie ; elle dit, et ta protection
« Ta Donna survint, quand ton pied tournait arrière.
« Mais le temps brusque a fui pendant ta vision; 47
« Mettons un point ici, comme un tailleur sait faire,
« Qui taille son habit tel il a le coupon.
« Et nos yeux s'élevant vers la bonté première 48
« Notre amour, ils iront la sonder, la saisir
« De leur toute-puissance au sein de sa lumière.
« Mais de peur que ton aile ici puisse faiblir, 49
« Et ceder quand tu veux qu'elle monte élancée,
« Telle bonté, tu dois, en priant, l'obtenir,
« Et de qui rend la force à la force épuisée. 50
« Mot par mot, suis-moi donc en toute affection
« A ma voix, à mon cœur, joins ta voix, ta pensée ».
Puis il ouvre en ces mots son obsécration. 51

CHANT XXXIII.

« Vierge mère, Marie, o fille de ton Fils, 1
« Humble et grande au-delà de toute créature,
« Immuable décret des conseils infinis,
« C'est toi qui des mortels ennoblis la nature, 2
« Et l'élevas si haut que son sublime auteur
« En elle s'abaissa pour sa progéniture.

Nel ventre tuo si raccese l' amore, 3
Per lo cui caldo, nell' eterna pace
Così è germinato questo fiore.
Qui se' a noi meridïana face 4
Di caritade, e giuso intra i mortali
Se' di speranza fontana vivace.
Donna, se' tanto grande, e tanto vali, 5
Che qual vuol grazia, ed a te non ricorre,
Sua disianza vuol volar senz' ali.
La tua benignità non pur soccorre 6
A chi dimanda, ma molte fiate
Liberamente al dimandar precorre.
In te misericordia, in te pietate, 7
In te magnificenza, in te s' aduna
Quantunque in creatura è di bontate.
Or questi che dall' infima lacuna 8
Dell' universo insin qui ha vedute
Le vite spiritali ad una ad una,
Supplica a te, per grazia, di virtute 9
Tanto, che possa con gli occhi levarsi
Più alto, verso l' ultima salute:
Ed io, che mai per mio veder non arsi 10
Più eh' io fo per lo suo, tutti i miei prieghi
Ti porgo, e prego che non sieno scarsi,
Perchè tu ogni nube gli disleghi 11
Di sua mortalità, co' prieghi tuoi,
Sì che 'l sommo piacer gli si dispieghi.
Ancor ti prego, Regina, che puoi 12
Ciò che tu vuoli, che conservi sani,
Dopo tanto veder, gli affetti suoi.
Vinca tua guardia i movimenti umani: 13
Vedi Beatrice, con quanti beati,
Per li miei prieghi ti chiudon le mani.

« Tu nourris dans ton sein cette divine ardeur 3
« Dont les feux, dans la paix de la voûte éthérée,
« Ont fait s'épanouir cette éclatante fleur.
« Soleil d'amour, ici tu brilles honorée, 4
« Et là-bas au séjour où vit l'humanité
« Tu leur es d'espérance une source sacrée.
« Vierge grande, et si grande en souveraineté 5
« Que tel voudrait sans toi jouir d'un ciel propice
« Dont l'impuissant désir languirait rebuté.
« Tu soutiens l'indigent, tu fais plus, protectrice, 6
« Car mille et mille fois ta générosité
« Veut qu'avant la prière un désir s'accomplisse.
« En toi miséricorde, et douce piété, 7
« En toi magnificence, en toi s'identifie
« Tout ce que la nature a reçu de bonté.
« Ce mortel qui venu dans la sphère infinie, 8
« Et du plus bas lointain a vu jusqu'en ces lieux
« Chaque âme seule, et seul, graciée, ou punie,
« T'implore maintenant ; il brûle ambitieux 9
« D'élever ses regards sous ta sainte influence
« Au suprême salut qui règne dans les cieux.
« Moi qui bien moins pour moi haletai sa présence 10
« Que je ne fais pour lui, de ses ardents soupirs,
« Je deviens l'interprète, écoute mon instance.
« De ce voile mortel qui clôt les avenirs 11
« Dégage-lui les sens, obtiens par ta prière
« Que l'ineffable bien abreuve ses désirs.
« Vierge, une grâce encor pour supplique dernière, 12
« Tu peux ce que tu veux, et tu le peux toujours ;
« Fais que sa vue, en lui laisse un amour sincère.
« Sauvegarde son cœur de profanes retours : 13
« De l'élite des saints Béatrix entourée,
« Priante à moi se joint invoquant ton secours.

Gli occhi, da Dio diletti e venerati, 14
Fissi nell' orator mi dimostraro
Quanto i devoti prieghi le son grati;
Indi all' eterno lume si drizzaro, 15
Nel qual non si può creder che s' invii
Per creatura l' occhio tanto chiaro.
Ed io ch' al fine di tutti i desii 16
M' appropinquava, sì com' io doveva,
L' ardor del desiderio in me finii.
Bernardo m' accennava e sorrideva, 17
Perch' io guardassi in suso; ma io era
Già per me stesso tal qual ei voleva;
Chè la mia vista venendo sincera, 18
E più e più entrava per lo raggio
Dell' alta luce, che da se è vera.
Da quinci innanzi il mio veder fu maggio 19
Che 'l parlar nostro, ch' a tal vista cede,
E cede la memoria a tanto oltraggio.
Quale è colui che sonnïando vede, 20
E dopo 'l sogno la passione impressa
Rimane, e l' altro alla mente non riede,
Cotal son io, che quasi tutta cessa 21
Mia visïone, ed ancor mi distilla
Nel cuor lo dolce, che nacque da essa.
Così la neve al Sol si disigilla; 22
Così al vento nelle foglie lievi
Si perdea la sentenzia di Sibilla.
O somma luce, che tanto ti lievi 23
Da' concetti mortali, alla mia mente
Ripresta un poco di quel che parevi;
E fa' la lingua mia tanto possente, 24
Ch' una favilla sol della tua gloria
Possa lasciare alla futura gente;

« L'œil d'une mère douce et du ciel vénérée
« Posant sur l'orateur témoigna, non en vain,
« Que la ferveur pieuse à tout est préférée ;
« Puis, elle l'éleva vers la splendeur sans fin, 15
« Où nul, sachez-le bien, nul ne saurait atteindre,
« Si son humanité n'a rien de surhumain.
« Au terme de mes vœux, moi qui marchais sans feindre, 16
« Humble et respectueux, ainsi qu'il le fallait,
« Je sentis mon ardeur se calmer et s'éteindre.
« Bernard m'avait souri, des yeux il me parlait, 17
« Il m'indiquait le ciel ; moi, levant la paupière,
« Je m'étais résigné, tout comme il le voulait.
« Car mon œil, dégagé de sa vile matière, 18
« Pénétrait par degrés dans l'orbe où resplendit
« L'être de vérité qui la contient entière.
« Dès lors ma vision s'étend et s'agrandit, 19
« Et telle que ma voix succombe à la redire,
« Et qu'à son vaste éclat l'esprit cède interdit.
« Ainsi dans le sommeil on voit en son délire, 20
« Et du songe éclipsé dure l'illusion,
« Le songe ayant passé pour ne plus se produire.
« Me voilà, car en moi se tait ma vision : 21
« Toute ? Non ! car encore en mon âme distille
« Le miel qu'y déposa son émanation.
« Telle la neige fond sous un soleil nubile, 22
« Tel sur la feuille inscrit, et vain jouet des vents,
« Se perdait dans les airs l'arrêt de la Sibylle.
« Éternelle clarté qui domines nos sens, 23
« Et nos pensers, ravive en mon intelligence
« Un rayon de ces feux qui font tes éléments.
« Prête à ma faible voix assez de ta puissance ; 24
« Que de ta gloire au moins un rayon de splendeur
« Brille, et vive héritage à toute descendance.

Che per tornare alquanto a mia memoria,
E per sonare un poco in questi versi,
Più si conceperà di tua vittoria.
Io credo, per l' acume ch' io soffersi
Del vivo raggio, ch' io sarei smarrito,
Se gli occhi miei da lui fossero avversi.
E mi ricorda, ch' io fu' più ardito
Per questo a sostener tanto, ch' io giunsi
L' aspetto mio col valore infinito.
O abbondante grazia, ond' io presunsi
Ficcar lo viso per la luce eterna
Tanto che la veduta vi consunsi!
Nel suo profondo vidi che s' interna
Legato con amore in un volume
Ciò, che per l' universo si squaderna:
Sustanzie ed accidenti e lor costume,
Tutti conflati insieme per tal modo,
Che ciò, ch' io dico, è un semplice lume.
La forma universal di questo nodo
Credo ch' io vidi, perchè più di largo,
Dicendo questo, mi sento ch' io godo.
Un punto solo m' è maggior letargo
Che venticinque secoli all' impresa,
Che fe' Nettuno ammirar l' ombra d' Argo.
Così la mente mia tutta sospesa,
Mirava fissa, immobile ed attenta,
E sempre di mirar faceasi accesa:
A quella luce cotal si diventa,
Che volgersi da lei, per altro aspetto,
È impossibil che mai si consenta:
Perocchè 'l ben, ch' è del volere obbietto,
Tutto s' accoglie in lei, e fuor di quella
È difettivo ciò ch' è lì perfetto.

« Viens et de ma mémoire échauffant la tiédeur, 25
« Retentissant un peu toi-même en ton poète
« On te comprendra mieux, ô sublime vainqueur.
« Je crois au dard de feu que sa lumière jette, 26
« Et qui me poignit tant, qu'en moi tout était dit
« Si j'eusse cligné l'œil et détourné la tête.
« Et c'est, il m'en souvient, c'est ce qui m'enhardit ; 27
« Je résistai, mais tel, que ma fibre impassible
« Touchant à l'infini, le soutint et le vit.
« Surabondante grâce, ô force irrésistible 28
« Qui m'as fait me mirer dans ton éternité
« Où j'épuisai de toi tant qu'il m'en fut visible !
« Là je vis interné dans son immensité, 29
« Lié d'un nœud d'amour en un même volume,
« Le tout qui sur le monde en feuillets est jeté :
« Substances, accidents, et ce qui de coutume, 30
« L'un à l'autre enchainés, l'un à l'autre asservis,
« Tels qu'un éclair à peine en jaillit de ma plume.
« Le type universel de ce nœud je le vis, 31
« Je le crois, et je suis dominé pour le croire,
« Car, voulant en parler, tous mes sens sont ravis.
« Un instant a fait plus déchoir de ma mémoire, 32
« Que cinq siècles et vingt n'ont effacé du fait
« D'Argo que Thétis vit rendre son onde noire.
« Mon âme toute extase, avide contemplait, 33
« Contemplait fixement, immobile, attentive,
« Et d'instant en instant son ardeur redoublait.
« L'effet de cet éclat tellement vous captive 34
« Que l'âme ne saurait en détourner les yeux,
« Et s'attachant à lui reste contemplative.
« Car le bien par lui-même objet seul de nos vœux 35
« En lui se réunit, et hors de sa lumière,
« Ce qu'il eut de parfait devient défectueux.

Ormai sarà più corta mia favella, 36
Pure a quel ch' io ricordo, che d' infante,
Che bagni ancor la lingua alla mammella.
Non perchè più ch' un semplice sembiante 37
Fosse nel vivo lume, ch' io mirava,
Chè tale è sempre qual s' era davante;
Ma per la vista che s' avvalorava 38
In me, guardando, una sola parvenza,
Mutandom' io, a me si travagliava.
Nella profonda e chiara sussistenza 39
Dell' alto lume parvermi tre giri
Di tre colori, e d' una contenenza:
E l' un dall' altro, come Iri da Iri, 40
Parea riflesso; e 'l terzo parea fuoco,
Che quinci e quindi igualmente si spiri.
Oh quanto è corto 'l dire, e come fioco 41
Al mio concetto! e questo a quel ch' io vidi,
È tanto che non basta a dicer poco.
O luce eterna, che sola in te sidi, 42
Sola t' intendi, e da te intelletta
Ed intendente te ami ed arridi!
Quella circulazion, che sì concetta 43
Pareva in te, come lume reflesso,
Dagli occhi miei alquanto circonspetta,
Dentro da se del suo colore istesso 44
Mi parve pinta della nostra effige:
Per che il mio viso in lei tutto era messo.
Qual' è il geometra, che tutto s' affige . . 45
Per misurar lo cerchio, e non ritruova,
Pensando, quel princïpio ond' egli indige;
Tale era io a quella vista nuova: 46
Veder voleva come si convenne
L' imago al cerchio, e come vi s' indova;

« Ce peu que ma mémoire en son trésor enserre, 36
« Je ne le dirai plus que plus succinctement
« Que ne parle l'enfant qui tette encor sa mère.
« Non point que son éclat cause d'étonnement 37
« Figurât à mes yeux plus que simple apparence,
« Car il est encor tel qu'en son commencement ;
« Mais c'était que mon œil, devenant plus intense, 38
« Le regardant en soi sous son unique jour,
« Moi, me transformant, lui nuançait sa substance.
« Dans son éclat profond à transparent pourtour, 39
« Trois sphères, je les vis, rayonnaient en son aire,
« Triples par la couleur, unes par le contour.
« La seconde naissait du sein de la première, 40
« Tel l'iris, l'autre avait l'apparence d'un feu,
« Qui tirait de ses sœurs sa jumelle lumière.
« Oh, que ma voix est faible à répondre à mon vœu, 41
« Elle est encor si peu pour bien peindre mon thème,
« Que peu n'est pas le mot, car elle est moins que peu.
« Éternelle clarté, seul hôte de toi-même, 42
« Toi qui te sais, toi seul de toi non ignoré,
« Toi qui te comprenant et te souris et t'aime ;
« Ce disque qui semblait en toi-même engendré, 43
« Tel qu'un rayon reflet d'une lumière immense,
« D'un œil plus attentif en soi considéré,
« Me peignit dans le sein de sa propre substance 44
« Nos traits en sa couleur, entés en son circuit,
« Car en lui se mirait toute ma ressemblance.
« Ainsi qu'un géomètre obstiné, suit, poursuit 45
« De calculs en calculs le cercle et sa mesure,
« Et quand il le croit sûr son principe le fuit ;
« Ainsi me tourmentait cette vision pure. 46
« Je voulais découvrir quel ressort unissait
« L'image dans le cercle enchassant sa structure ;

Ma non eran da ciò le proprie penne: 47
Se non che la mia mente fu percossa
Da un fulgore in che sua voglia venne.
All' alta fantasia qui mancò possa: 48
Ma gi[illegible]ro e 'l velle,
Si co[illegible]iente è mossa,
L' Amor[illegible] l' altre stelle. 49

FINE DEL PARADISO.

« Mais mon aile impuissante à moi se refusait, 47
« Quand mon âme, soudain, d'un éclat fut heurtée,
« Qui prévenait ses vœux et la satisfaisait.
« De mes élans, ici, l'ardeur fut arrêtée, 48
« Et déjà tournoyaient mes désirs et mes vœux,
« Comme autour de son axe une roue emportée,
« Mus par l'amour qui meut le ciel et tous ses feux. 49

FIN DU PARADIS.

LIVORNO, LIT. FLLI. FATTAUNI.

CASTELLO DELLA VERUCOLA

ove abitò DANTE nella Lunigiana

CASTELLO DI FOSDINUOVO

Feudo dei Marchesi MALASPINA ove abitò DANTE

NOTES
DU PARADIS.

NOTES.

PARAD. CH. 1. Le ton solennel que prend le poète dès le début nous présage la hauteur à laquelle s'élèveront ses pensées, sa poésie, son style.

Nous serons sobres de commentaires. Les commentateurs laissent presque toujours dans un scepticisme désespérant; souvent il vaut mieux s'en rapporter à sa propre manière de sentir: c'est ce que confirme encore le début ingénieux de la 3.me leçon du cours de littérature du professeur Giudici dont nous présentons ici la traduction.

Mon cher lecteur, ne t'est-il jamais arrivé de t'égarer dans une vieille forêt, et invité par son magnifique et vénérable aspect, de te sentir désireux d'en sonder l'obscurité sacrée, solennelles ombres, et après quelques pas de te trouver en un point où précipices, abîmes, crevasses, quartiers de rochers, troncs déracinés, halliers, obstacles en tout genre, bouleversent ton imagination et te glacent d'une telle épouvante que ton courage hésite à pénétrer plus loin; et supposons même que tu ne l'eusses jamais rencontrée, tu auras certainement lu dans nos poèmes de chevalerie quelque merveilleuse description de ce genre: eh bien, figure-toi que je me trouve dans ce cas, et peut-être pire encore en me voyant arrivé au point le plus difficile de mon travail, l'époque de Dante Alighieri! Ne crois pas que par la peinture de la sinistre forêt je fasse allusion à la divine Comédie; au contraire, l'épouvante et l'obscurité de son enfer sont moindres. Tu sais bien jusqu'à quel excès, au dehors et au dedans de l'Italie, on raisonne, on déraisonne, on radote, on extravague aux dépens du divin poète; tu sais qu'aujourd'hui la fureur de parler librement pour ou contre lui, en écrivant dans tous les sens possibles, dépasse toute borne; en songeant à l'immense nombre de tels écrivains, on se rappelle le fléau des sauterelles dévastatrices des plaines de l'Egypte.... Sauf quelques hommes de mérite tu verras que les lueurs jetées sur le poète sont si contradictoires, si capricieuses, et dans des directions si opposées que tout effet est détruit; et après cela ne semble-t-il pas,

que les écrivains avec l'intention (suppose-la même droite) d'aplanir la route à l'intelligence du poèm l'ont rendue impraticable, et que, pris dans leur ensemble, ils ont contribué le rendre ennuyeux à tous. Plein de cette certitude l'esprit qui n'a pas p du sa plus belle qualité, lors même que dans la conscience de ses propres études il croit avoir apporté un rayon unique de lumière en ces lieux qu'obscurcissent de noires ténèbres, l'esprit, dis-je, tremble et se décourage convaincu qu'il n'en tirerait pas d'autre fruit qu'un profond regret. Quant à moi, mon cher lecteur, tu vois très-bien que mon ouvrage m'y oblige, quoique son caractère me fasse tenir dans de telles bornes de rigueur que tout ce que je pourrais dire sur Dante soit d'une telle nature qu'il suffise de me séparer de la savante e ces fléaux, et Dieu sait avec quel cœur je m'en réjouis; néa tant de systèmes, visions, songes, panégyriques, énigmes, log s ant aussi moi-même de perdre la tête, désirant d'en sortir avec le m n sens que j'y suis entré, je ferai comme l'homme qui, quoique habitué au s, quand il se voit environné de tous côtés par les glaives ennemis sent re ses forces et se sauve en désespéré, je me débarrasserai de tous et iterai à suivre l'exemple de cet Évêque anglais q ers les savants discoureurs d'Oxford, habiles à dis des heures entières sans se fatiguer; et quand ér mandaient au modeste prelat son approbation celui-ci pondait humblement: voilà la vérité. De la même manière rai. viens, lecteur, ouvre avec moi l'œuvre admirable de Dante et es immortels volumes cherchons ensemble l'histoire de son intelligence et de son magnifique poème.

« *Impara più teologia* (a dit Arrivabene), *chi legge e intende un canto* « *della Divina Commedia che non chi pone studio sopra una Cantica intera* « *con dieci commenti.* — (Secolo di Dante, tom. 3.).

L'Enfer, le Purgatoire, et le Paradis de Dante sont entièrement orthodoxes et conformes à l'idée que l'Écriture, que les pères de l'Église nous en donnent :

Qui procul a beata Paradisi patria sunt exulati cruciabuntur in gehenna perpetua. Juxta vero qualitatem culpæ pœnam sustinebit unusquisque gehennæ : et similis culpæ rei sui similibus jungentur cruciandi. Nihil aliud ibi audietur, nisi fletus, et planctus et gemitus et ululatus, mœrores atque stridores dentium; nihil que ibi videbitur, nisi vermes (Cerbero, il gran verme) et larvales facies tortorum atque teterrima monstra dæmonum. Vermes crudeles mordebunt intima cordis. S. Bernard. Medit. 3.me.

Dicamus ergo cum Propheta. O quam gloriosa dicta sunt de te Civitas Dei : sicut lætantium omnium habitatio est in te. Fundaris enim exultatione universæ terræ.

Civitas illa (ut legitur) non egebit Sole neque Luna sed Dominus omnium illuminabit eam, et lucerna ejus est Agnus. Ubi sancti fulgebunt ut *stellæ*, in perpetuas æternitates, et sicut splendores firmamenti, qui erudiunt multos. Ve-

rum super hæc omnia est consociari choris Angelorum et Archangelorum, atque omnium celestium virtutum; intueri patriarchas et prophetas, videre apostolos, atque omnes sanctos, *videre etiam parentes nostros*. Gloriosa sunt hæc: sed multo gloriosius est, præsentem Dei cernere vultum, et *incircumscriptum* lumen videre. Super excellens gloria erit, cum Deum videbimus in seipso, videbimus et habebimus in nobis, quem cernere finis non erit. S. August. Manuale, caput 17.

A bien considérer la Divine Comédie elle n'est qu'une grande abstraction des livres saints et des pères de l'Église, abstraction revêtue d'un style tout dantesque.

Terz. 2. ..... His magnetic beam that gently warms
The universe, and to teach inward part
With gentle penetration, though unseen,
Shoots invisible virtue ev'n to the deep. *Milt.* ch. 3 v. 586.

3. Er hat weder Gedanken sie zu fassen, noch Worte sie aufzudrücken. L'esprit n'a ni pensées pour l'embrasser ni mots pour l'exprimer. *Philalethès.*

4. Shall be the copious matter of my song. *Milt.* ch. 3. v. 413.

12. Cirra était une ville située près du mont Parnasse. C'est le nom du lieu pour indiquer Apollon qui y était adoré.

13. Ce sont le zodiaque, l'équateur, le colure des équinoxes, qui se coupant avec l'horizon forment trois croix. Le soleil se trouve alors dans le bélier ou dans la balance. Le voyage de Dante avait lieu en Avril.

16. Il est facile de reconnaître dans *unquanco* le vieux mot français Oncques: il ne fit Oncques du mal à qui ne lui en eût fait. *Philippe de Commines sur Louis XI.*

20. *Ardentem et scintillas emittentem ac si ferrum cum de fornace trahitur.* Alberici visio, paragr. 5.

Brillait comme un fer chaud que rougit la fournaise.

Dans le récit qui précède la chute d'un ange par Lamartine, ce vers y est traduit littéralement, et de plus le passage d'où il est pris nous offre une situation semblable à celle de Dante, Stace et Virgile gravissant la montagne, et au déclin du jour passant la nuit dans une grotte, pour continuer leur marche dès l'aurore du lendemain. Voir 27.me chant du Purg., Discours prélim.

Dans Lamartine le vieillard et le poète abandonnent le rivage et passent la nuit à Dijioun sur la montagne, où Lady Stanhope avait construit son observatoire, et poursuivent le lendemain leur route pour monter au monastère du Liban.

Que ton éternité nous frappe et nous accable,
Dieu des temps! quand on cherche un peuple dans du sable,
Et que d'un vaste empire, où l'on descend la nuit,
La rame d'une barque, hélas! est tout le bruit!

Je laissai tous mes biens dans ma maison flottante
Que ces flots assoupis berçaient comme une tente,
Et le vieillard et moi d'un essor tout pareil,
Nos pas aux flancs des monts, devançant le soleil,
Nous vîmes par degrés, au lever de l'aurore,
La mer derrière nous fuir et les pics éclore,
Et des sommets atteints d'autres sommets voilés,
Fendre des firmaments par leur neige étoilés.
De là, le grand désert sous sa vapeur de braise
Brillait comme un fer chaud que rougit la fournaise;
Et la mer et le ciel fondus à l'horizon,
Trompant, en s'unissant, les yeux et la raison,
Semblaient un océan circulaire et sans plages,
Où nageaient le soleil, les monts et les nuages.
Nous passâmes au pied d'un haut mamelon noir
Que couronnaient les murs d'un antique manoir,
Tout semblable aux monceaux de gothiques ruines
Dont le Rhin féodal revêtait ses collines.
Des turbans noirs brillaient au sommet d'une tour.
Quel est, dis-je au vieillard, ce terrible séjour?
Quel crime, ou quelle ardeur d'une âme solitaire
A pu faire habiter ce palais du mystère?
— C'est là pourtant, mon fils, c'est là, répondit-il,

Nous passâmes la nuit dans ces hautes demeures ;
La grâce et la sagesse en charmèrent les heures,
Les étoiles du ciel en fêtèrent l'accueil,
Et mes pieds en sortant en bénirent le seuil.

De la crête des rocs aux torrents des abîmes,
Nous montâmes trois jours et nous redescendîmes :
Nous touchâmes du pied les sauvages tribus
Des enfants du désert, des races vils rebuts ;
Des Druses belliqueux aux yeux noirs et superbes,
Adorateurs du veau qui rumine leurs herbes ;
Des Arabes pasteurs, dont les chameaux errants
Viennent de trente jours pour boire les torrents,
Qui suivent les saisons, et dont les tentes blanches,
Portatives cités, brillaient entre les branches.
Nous dormions en tout lieu, sans soif et sans danger ;
Car, partout, l'Orient a sacré l'étranger.
Enfin aux sons lointains de leurs cloches bénites,
Nous connûmes de loin les monts des Maronites ;
Et gravissant leurs pics où se brisent les vents,
Nous laissâmes en bas leurs plus sombres couvents :
Le Liban n'était plus pour nos pieds qu'un cratère,
Éclaté par ses flancs en cent bouches de terre,
Où le regard plongeant sur son rebord profond
Trouve la nuit, l'horreur, et le vertige au fond.
Les neiges, qui fondaient en pâle et jaune écume,
Fumaient comme des feux que le pasteur allume,
Et roulant dans l'abîme en cent mille canaux,
Remplissaient l'air muet du tonnerre des eaux.
Nous marchions en tremblant où l'aigle à peine niche,
Quand au détour soudain d'une étroite corniche,
Nous vîmes, étonnés et tombant à genoux,
Des cèdres du Liban la grande ombre sur nous ;
Arbres plantés de Dieu, sublime diadème,
Dont le roi des éclairs se couronne lui-même.
Leur ombre nous couvrit de cette sainte horreur
D'un temple où du Très-Haut habite la terreur etc. etc.

Convenons après cette citation que le poète sait s'élever aussi à la hauteur Dante et qu'il est loin de le dédaigner ; et nous lisons dans le préambule de lition Charpentier de 1845 (*OEuvres complètes de Lamartine*) :

« Lorsque la divine Comédie du poète toscan parut, peut-être reprocha-t-on Dante d'être un esprit satanique, parce qu'il s'était complu à décrire les

tortures et à remuer les immondices de son Enfer. Mais, après l'Enfer, le Dante publia le Purgatoire et le Ciel, et ces trois mondes merveilleux, s'expliquant et s'éclairant l'un l'autre produisirent ce tout harmonieux et sublime où les horreurs des cercles infernaux, les purifications du séjour d'épreuves, et les délices permanentes du ciel, achevèrent sa pensée et justifièrent les prétendues aberrations de son génie. Dante a inscrit son nom en caractères de feu sur l'imagination des siècles, la pierre de nos sépulcres aura seule les nôtres ».

38. Idée grandiose que Benvenuto da Imola exphque ainsi : *per magnitudinem et profunditatem naturae rerum.*

41. *La Providenza che cotanto asseta. Assetar*, mot de la langue provençale ou romane : fonder, établir, asseoir, d'où le dérivé assiette, situation ferme. La multiplicité des mots empruntés aux langues hébraïque, grecque, latine, ainsi qu'aux dialectes européens contemporains de Dante ont prouvé qu'il était aussi un savant polyglotte, point de vue sous lequel l'a considéré avec une patiente et profonde habileté le docteur Torri de Vérone : *Lettere al Bernardoni.*

Parmi les illustrations modernes de Dante on doit mettre aux premiers rangs, le professeur dall'Ongaro qui, dans ses conférences publiques sur Dante dans la salle de l'académie des beaux-arts à Florence, a traité les thèses suivantes dans le cours de l'hiver passé.

1. Monumenti danteschi in Italia.
2. L' Inferno secondo i poeti antichi e moderni.
3. Francesca da Rimini.
4. Istoria del Diavolo.
5. I Papi, secondo Dante.
6. Genio drammatico di Dante.
7. Idea del Purgatorio dantesco.
8. Dante e Colombo.
9. Dante e Goethe.
10. Gli Angeli secondo i poeti antichi e moderni.
11. Sordello, e i trovatori italiani.
12. Dottrine politiche di Dante.

PARAD. CH. 2. TERZ. 1. Du premier vers au soixante-troisième, du cent-cinquième à la fin du chant Dante se montre toujours Dante, mais du soixante-quatrième au cent-cinquième vers il faut s'abandonner aux solutions des commentateurs, dont les plus habiles n'ont pas déguisé les obscurités. Nous avons cherché à être aussi littéral que possible en marchant sur leurs pas. — *Non omnibus loquor*, avait dit Dante, il faut s'en souvenir.

3. Minerva spira, conducemi Apollo
Minerva weht es führet mich Apollo. *Philalethès.*

Cette allégorie signifie que Minerve est son zéphire, Apollon son pilote, et les neuf muses lui servent de boussole.

23. Milton a imité ce passage ; il introduit dans son poème un Ange qui discourt avec Adam sur les taches de la lune. Le raisonnement de Milton est tout physique et celui de Dante est en partie métaphysique et en partie théologique.

36. Cette tercine est du nombre des mille et une obscurités de Dante. Ce passage a exercé la sagacité des commentateurs, et il justifie ces pensées de Montaigne: « il n'y a point de fin en nos inquisitions : notre fin est en l'autre monde ». Livre 3. chap. 13. Essais.

« Il n'est rien si souple et erratique que notre entendement. C'est le soulier de Théramènes bon à tout pied, et il est double et divers, et les matières doubles et diverses ». Livre 3. chap. 11.

Le sens, je crois, le plus raisonnable à donner à cette tercine est celui qui a été réproduit par Fraticelli : « Come per l'effetto dei caldi raggi del Sole, la « materia formante la neve riman priva della bianchezza e della freddezza pri- « miera, cosi te, restato nudo del primiero tuo errore, voglio informare d' una « luce di verità si vivace, che ti scintillerà agli occhi nel presentartisi avanti ».

PARAD. CH. 3. Cette traduction de Dante commencée, abandonnée, reprise, était dans le principe en vers à rimes plates tels que le 1.er, le 2.me, le 3.me, le 5.me, le 6.me chants lorsque dans une réunion de professeurs, où elle fut lue, quelques-uns soutenaient que la prose seule pouvait traduire les poètes : pour nous et quelques autres nous étions pour la traduction en vers, et nous allions plus loin ; nous soutenions que l'original étant en tercines on pourrait, en conservant la littéralité du texte, reproduire la forme matérielle du poème, bon gré, mal gré, contre le tercet français. On m'imposa de traduire en tercine le 4.me chant qui était, je ne sais pourquoi, resté en arrière, et de débuter par le vers masculin. Nous acceptâmes la difficulté à vaincre. Mais voici bien une autre affaire. Dans la réunion suivante on trouva que les rimes pourraient se rencontrer identiques avec l'italien (vu la ressemblance des deux langues dans leur vocabulation) ce qui peut arriver de loin en loin, et on nous proposa de traduire le dixième chant en isolant le premier vers de la tercine du début, de manière qu'en celles qui suivraient se produirait un enjambement tel que le premier vers de chaque tercine devient le troisième de la tercine supérieure, et le dernier vers du chant qui se trouve isolé dans l'original devient le troisième de la tercine finale, se reliant à elle comme troisième rime : voilà le motif du double emploi du mètre dans notre traduction et du désordre apparent des rimes dans le dixième chant du Paradis. Isolez le premier vers, tout reprendra sa place, sauf l'enjambement ; il n'est pas de rigueur en italien que le sens finisse avec la strophe ou la tercine, comme en français.

Concentrant en son fils toute la vive ardeur
Qui, dans l'un et dans l'autre, éternelle respire,
La puissance ineffable et le premier moteur
Créa si régulier tout ce que l'œil peut lire,

La pen embrasser, qu'en le bien contemplant
On ne peut nier Dieu dans un si beau rouage.
Lecteur, ntons de l'œil dans le monde brûlant,

Dir nt au point de la céleste plage
Où es ux cercles mûs se heurtent en roulant;
Là réjouis tes yeux du sphérique assemblage

Du maître qui se plaît dans l'œuvre des six jours,
Et si bien, que jamais il n'en distrait sa vue.
Vois comm n cours

L'orbe ablian ittendue
Aux nvers retours.
Si sa sinua

Force à ce au guirait. etc.

Comme le nombre des sur celui des chants à rimes plates, malgré les continuée.

TERC. 1. Ce soie de la théologie.

17. Piccarda, sœ onati, ayant fait vœu de virginité, se renferma dans le de elle en fut arrachée par son frère qui la donna en mariage à un gentilhomme florentin auquel elle avait été promise. Elle tomba presque aussitôt malade et mourut peu de temps après.

33. S.te Claire institua avec S.t François l'ordre des clarisses auquel appartenait Piccarda. On les voit souvent réunis en une même peinture.

Cette Sainte, née à Assise, l'an 1191, d'une famille noble, fut élevée dans la piété, et renonça au monde dès sa jeunesse. Ce furent les instructions de saint François qui contribuèrent à lui faire prendre ce parti; et comme elle craignait que sa famille ne s'y opposât, elle se retira secrètement, et se rendit avec quelques compagnes à l'Église de la Portioncule, où saint François et ses Religieux la reçurent avec des cierges à la main. S'étant revêtue en ce lieu d'habits pauvres et convenables à l'austère pénitence qu'elle voulait pratiquer, saint François leur procura un lieu pour se retirer. La famille de Claire, irritée de cette retraite, voulut la faire enlever par violence; mais voyant sa fermeté, on fut contraint de la laisser tranquille. Ils n'usèrent pas du même ménagement envers Agnès sa sœur, qui vint se joindre à elle peu de temps après; car après l'avoir maltraitée, on l'enleva pour la faire retourner dans la maison paternelle. Mais, par les prières de sainte Claire, ses parents furent obligés de la laisser en chemin, et elle retourna vers sa sœur.

La vertu de Claire et de ses compagnes attira beaucoup de personnes de

leur sexe, et les porta à se joindre à elles pour vivre dans la pénitence. Tel fut le commencement de ce grand Ordre de filles, dont la pénitence extraordinaire édifie encore l'Église. Ce fut aux prières ferventes de sainte Claire, que les habitants d'Assise attribuèrent leur délivrance, lorsque les Sarrasins et l'armée de l'Empereur Frédéric II ravagèrent le Duché de Spolette.

Elle était humble, charitable envers tout le monde, et ne faisait jamais rien que dans la vue de plaire à Dieu. Elle eut de fréquentes maladies, et pendant les 28 dernières années de sa vie, elle fut toujours souffrante; et, ce que la grâce seule peut donner, elle fut toujours très-patiente, et contente de souffrir. Elle mourut l'an 1254, âgée d'environ 60 ans. Le Pape Innocent, qui l'avait visitée pendant sa dernière maladie avec ses cardinaux, assista à ses funérailles avec toute la cour Romaine.

36. *Dio lo si sa qual poi...* Vers plein de mélancolie *impareggiabile*; on y sent la douleur concentrée qui veut parler, et qui se tait, et tout en se taisant on croit l'entendre dire: « Cette vie fut ennui, fut souffrance; il me fallut subir un « état que je détestais, un époux que mon cœur ne pouvait ni ne voulait aimer, « qu'il n'avait point choisi; et peu de temps après ma vie s'éteignit ».

40. Constance, fille de Roger premier, roi de Pouille et de Sicile; elle fut d'abord religieuse à Palerme; puis tirée de son couvent pour être mariée à Henri six, fils de Fréderic Barberousse.

A coté de ces grandes et belles physionomies du moyen âge nous songeons à Andromaque, Hécube, Helène, Nausicaa, Areté, Euriclée et Pénélope. « Depuis trois mille ans la poésie, a dit Camboulin (dans son ouvrage *Les femmes d'Homère*) n'a pas trouvé un seul trait essentiel à ajouter à la femme telle que nous la trouvons dans l'Iliade et l'Odyssée, et que ces poèmes nous la présentent déja ornée de toutes les qualités aimables et solides qui lui sont nécessaires pour remplir dans la société sa destination providentielle ». On conviendra aussi que la civilisation régénérée par le christianisme a relevé, annobli la condition de la femme, et a developpé chez elle à un plus haut degré, ces germes de vertus que nous a esquissées l'antiquité, et que la vierge, l'épouse chrétiennes sont montées à plus de perfections encore. Chateaubriand, Ventura, (*la Vierge chrétienne*, Legouvé, (*Le mérite des Femmes*).

Dante a mis peu de femmes de son temps sur la scène de son théâtre, mais combien il a su les rendre intéressantes; Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, Virgile, Secundus respirent en lui, mais avec ces expressions chastes, cette pudeur des mots qui adoucit les images *ad thalami clausas musa resiste fores.* Ovid.

Rapprochons de ce chant le cinquième de l'Enfer. (La Francesca de Rimini).

NOTES

INFERNO.

CANTO V.

Così discesi del cerchio primaio 1
Già nel secondo che men loco cinghia,
E tanto più dolor, che pugne a guaio.
Stavvi Minos orribilmente, e ringhia: 2
Esamina le colpe nell' entrata:
Giudica e manda, secondo ch' avvinghia.
Dico, che quando l' anima mal nata 3
Gli vien dinanzi, tutta si confessa:
E quel conoscitor delle peccata
Vede qual loco d' inferno è da essa: 4
Cignesi con la coda tante volte,
Quantunque gradi vuol che giù sia messa.
Sempre dinanzi a lui ne stanno molte: 5
Vanno a vicenda ciascuna al giudizio;
Dicono e odono, e poi son giù volte.
O tu, che vieni al doloroso ospizio, 6
Gridò Minos a me, quando mi vide,
Lasciando l' atto di cotanto ufizio,
Guarda com' entri, e di cui tu ti fide: 7
Non t' inganni l' ampiezza dell' entrare.
E 'l Duca mio a lui: Perchè pur gride?
Non impedir lo suo fatale andare; 8
Vuolsi così colà dove si puote
Ciò che si vuole, e più non dimandare.
Ora incomincian le dolenti note 9
A farmisi sentire: or son venuto
Là dove molto pianto mi percuote.
I' venni in loco d' ogni luce muto, 10
Che mugghia come fa mar per tempesta,
Se da contrari venti è combattuto.

ENFER.

—

CHANT V.

Je descends du premier giron et suis reçu 1
Plus bas en un second, orbe d'un moindre hectare
Dont trahit les douleurs hurlement plus aigu.
Là, Minos trône, affreux, ce jugeur du tartare 2
Gronde, apprend les méfaits des nouveau-dépêchés,
Juge et de leurs délits sa queue en dit la tare.
Dès l'instant qu'à ses yeux des esprits entachés 3
Posent, dis-je, chacun et s'ouvre et se débite
Et le grand déchiffreur du chaos des pêchés,
Sait le gouffre qu'il faut qu'en enfer l'âme habite, 4
Ceint ses flancs de sa queue en tours plus, moins nombreux,
Selon le cran qu'aura l'âme qu'il précipite.
On les voit devant lui, groupes tumultueux, 5
Et chacune à son tour vient ouïr sa sentence,
Parle, entend la réplique et tombe dans les feux.
« Etranger abordant l'hôtel de la souffrance, 6
(M'interpella Minos qui me voit me hâter,
De son rôle un moment oubliant l'importance :)
« Vois comment tu nous viens, sache sur qui compter 7
« Et ne te prévaux point du grand arc du passage ».
Lors mon guide lui dit : « Pourquoi donc tempêter?
« Le destin le permet, subis donc ce voyage; 8
« On le veut au séjour des hauts commandements,
« Où veut qui peut là tout; paix, et pas davantage ».
Alors ont commencé plaintes, gémissements, 9
Ils rompent mon oreille, et c'est en une sphère
Où pleurs multipliés étourdissent mes sens.
Je pénètre en un lieu mutisme de lumière; 10
Il hurlait, tel du flot le rauque râlement
Quand combattent des vents l'un à l'autre contraire.

NOTES

La bufera infernal, che mai non resta, 11
Mena gli spirti con la sua rapina,
Voltando e percotendo li molesta.
Quando giungon davanti alla ruina, 12
Quivi le strida, il compianto e 'l lamento,
Bestemmian quivi la virtù divina.
Intesi ch' a così fatto tormento 13
Eran dannati i peccator carnali,
Che la ragion sommettono al talento.
E come gli stornei ne portan l' ali 14
Nel freddo tempo a schiera larga e piena;
Così quel fiato gli spiriti mali:
Di qua, di là, di giù, di su li mena; 15
Nulla speranza li conforta mai,
Non che di posa, ma di minor pena.
E come i gru van cantando lor lai, 16
Facendo in aer di sè lunga riga;
Così vid' io venir, traendo guai,
Ombre portate dalla detta briga. 17
Per ch' io dissi: Maestro, chi son quelle
Genti, che l' aer nero si gastiga?
La prima di color, di cui novelle 18
Tu vuoi saper, mi disse quegli allotta,
Fu 'mperadrice di molte favelle.
A vizio di lussuria fu sì rotta, 19
Che libito fè' licito in sua legge,
Per tôrre il biasmo in che era condotta.
Ell' è Semiramis, di cui si legge, 20
Che succedette a Nino, e fu sua sposa:
Tenne la terra, che 'l Soldan corregge.
L' altra è colei, che s' ancise amorosa, 21
E ruppe fede al cener di Sicheo:
Poi è Cleopatras lussuriosa.
Elena vidi, per cui tanto reo 22
Tempo si volse; e vidi 'l grande Achille,
Che con amore al fine combatteo.
Vidi Paris, Tristano; e più di mille 23
Ombre mostrommi, e nominolle a dito,
Ch' amor di nostra vita dipartille.
Poscia ch' io ebbi il mio Dottore udito 24
Nomar le donne antiche e i cavalieri,
Pietà mi vinse, e fui quasi smarrito.

L'ouragan infernal, perpétuel tourment, 11
Emporte les esprits en son brusque ravage,
Les meurtrit, les flagelle en un long tournoiment ;
Puis arrivés au pied de la roche sauvage 12
Ce ne sont plus que pleurs, rugissements et cris
Où l'on blasphème Dieu, sa providence sage.
Ces supplices sans nom m'eurent bientôt appris 13
Qu'on y châtiait là ces volontés charnelles
Qui foulent la raison sous leurs vils appétits.
Et tels les étourneaux emportés sur leurs ailes 14
Volent dans un air froid, compactes escadrons,
Tel ce souffle emportait ces âmes criminelles.
Delà, d'ici, là haut, puis dans les plus bas fonds ; 15
Paix, repos, peine moindre, espérances perdues !
Plus de soulagements pour eux, plus de pardons !
Et telles vont chantant leur mélode les grues 16
Se groupant dans l'espace en noir bataillon long,
Ainsi vis-je venir, désolées recrues,
Ces âmes qu'apportait le même tourbillon ; 17
Et j'ai dit à mon guide : « Oh dis-moi, je t'en somme,
« Qui souffre en cet air noir ? quel crime y punit-on ?
« L'âme que ton désir soupire qu'on te nomme, 18
— Me répond à l'instant mon guide officieux —
« De cent jargons épars ne fit qu'un seul royaume.
« Rompue à la luxure, aux penchants vicieux 19
« Ses lois autorisaient tout fait d'où naît la honte,
« Voulant légitimer ses goûts capricieux.
« Tu vois Sémiramis dont l'histoire raconte 20
« Qu'elle fut de Ninus épouse et successeur,
« Et Reine où de nos jours le Sultan est archonte.
« L'autre est celle qu'amour fit son désolateur, 21
« Et mentir sa parole aux mânes de Sichée,
« Celle-ci Cléopatre, hystérique fureur.
« Puis Hélène pour qui la Grèce décimée 22
« Souffrit, souffrit ; Achille au grand cœur était là,
« Lui qu'exalta l'amour pour rallumer l'armée ».
Je vis Paris, Tristan : sa voix me dévoila 23
Mille ombres que son doigt dit, héros, héroïne
Victimes que l'amour à la vie enleva.
Quand j'entends mon docteur, voix suave, divine, 24
Nommer sexe, guerriers grands dans l'antiquité,
La pitié dans mon cœur s'éveille et me domine.

NOTES

I' cominciai: Poeta, volentieri — 25
Parlerei a que' duo che 'nsieme vanno,
E paion sì al vento esser leggieri.

Ed egli a me: Vedrai quando saranno — 26
Più presso a noi; e tu allor li prega,
Per quell'amor che i mena; e quei verranno.

Sì tosto come 'l vento a noi li piega, — 27
Movo la voce: O anime affannate,
Venite a noi parlar, s' altri nol niega.

Quali colombe, dal disio chiamate, — 28
Con l' ali aperte e ferme al dolce nido
Volan per l' aer dal voler portate;

Cotali uscir della schiera ov' è Dido, — 29
A noi venendo per l' aer maligno,
Sì forte fu l' affettuoso grido.

O animal grazioso e benigno, — 30
Che visitando vai per l' aer perso
Noi che tignemmo il mondo di sanguigno:

Se fosse amico il Re dell' universo, — 31
Noi pregheremmo lui per la tua pace,
Poi ch' hai pietà del nostro mal perverso.

Di quel ch' udire e che parlar ti piace — 32
Noi udiremo e parleremo a vui,
Mentre che 'l vento, come fa, si tace.

Siede la terra, dove nata fui, — 33
Su la marina dove 'l Po discende
Per aver pace co' seguaci sui.

Amor, ch' a cor gentil ratto s' apprende, — 34
Prese costui della bella persona
Che mi fu tolta, e 'l modo ancor m' offende.

Amor, ch' a nullo amato amar perdona, — 35
Mi prese del costui piacer sì forte,
Che, come vedi, ancor non m' abbandona.

Amor condusse noi ad una morte: — 36
Caina attende chi 'n vita ci spense.
Queste parole da lor ci fur porte.

Da ch' io 'ntesi quell' anime offense, — 37
Chinai 'l viso, e tanto 'l tenni basso,
Finchè 'l Poeta mi disse: Che pense?

Quando risposi, cominciai: O lasso, — 38
Quanti dolci pensier, quanto disio
Menò costoro al doloroso passo!

« Poète, je voudrais, ai-je alors débuté, 25
« Parler à ces deux feux qui vont, comme il me semble,
« Plus légers que les vents en leur légèreté ».
Il m'a dit : « Tu pourras, car leur aile qui tremble 26
« Les meut ; plus près, alors, ose les en prier,
« Dociles à l'amour ils accourront ensemble ».
Quand plus proche de nous leur vol parut plier : 27
« Venez ouvrir vos cœurs, âmes infortunées,
« M'écriai-je, si nul n'a droit à le nier ».
Telles vont vers leurs nids des colombes aimées, 28
Qu'appellent les désirs d'où leur volonté naît,
D'un vol sûr fendant l'air, leurs ailes éployées :
Ainsi sortant du cercle, où Didon s'enfermait, 29
Elles vinrent fendant le malin atmosphère ;
Tant ma touchante voix sur elles fit effet !
« O généreux mortel, o âme populaire 30
« Qui viens nous visiter en cet air stygieux,
« Nous qui de notre sang avons empreint la terre ;
« Oui, plus clément pour nous le Monarque des cieux 31
« Nous eussions pour ta paix fatigué son oreille,
« Tel ton cœur est sensible à nos maux odieux.
« Vous voulez nous ouïr, nous offrant la pareille 32
« Nous vous écouterons, vous ouïrez nos maux,
« Pendant que l'aquilon tel qu'il le fait sommeille.
« La terre où je naquis s'étend le long des flots, 33
« Où le Po vient verser son onde turbulente
« Cherchant au sein des mers lui, les siens, le repos.
« L'amour qui vif et prompt à nobles cœurs attente 34
« Enflamma qui tu vois de ma rare beauté,
« Qui ravie... et comment... ? offense encor saignante.
« Amour qui veut amour joug de nécessité 35
« Nourrit pour lui mes feux qui plus vifs s'allumèrent,
« Sourde blessure en moi toujours vitalité.
« Amour fit que nos cœurs ensemble succombèrent ; 36
« Caïne attend la main qui les a supplantés ».
Tels furent les accents que leurs voix nous portèrent.
A peine eus-je entendu ces amants insultés 37
Je baisse l'œil, persiste ; et mon maître : « Tu penses ;
« A quoi donc ? m'a-t-il dit, quelques instants passés ».
J'épanche de mon cœur cette surabondance : 38
« Las que de fois penser, désirer, révéler
« Poussèrent ces amants à leur triste souffrance ».

Poi mi rivolsi a loro, e parla' io, 39
E cominciai: Francesca, i tuoi martiri
A lagrimar mi fanno tristo e pio.
Ma dimmi: Al tempo de' dolci sospiri, 40
A che e come concedette Amore,
Che conosceste i dubbiosi desiri?
Ed ella a me: Nessun maggior dolore, 41
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria; e ciò sa 'l tuo Dottore.
Ma se a conoscer la prima radice 42
Del nostro amor tu hai cotanto affetto,
Farò come colui che piange e dice.
Noi leggevamo un giorno per diletto 43
Di Lancillotto, come amor lo strinse:
Soli eravamo e senz' alcun sospetto.
Per più fiate gli occhi ci sospinse 44
Quella lettura, e scolorocci 'l viso:
Ma solo un punto fu quel che ci vinse.
Quando leggemmo il disiato riso 45
Esser baciato da cotanto amante,
Questi, che mai da me non fia diviso,
La bocca mi baciò tutto tremante: 46
Galeotto fu 'l libro e chi lo scrisse;
Quel giorno più non vi leggemmo avante
Mentre che l' uno spirto questo disse, 47
L' altro piangeva sì, che di pietade
I' venni men così com' io morisse;
E caddi, come corpo morto cade. 48

Si l'on compare la situation de Didon à celle de Francesca on verra que les ressorts que le poète met en jeu pour la faire arriver au *doloroso passo* affaiblissent et de beaucoup l'intérêt. En faisant pressentir d'avance la défaite de Didon, elle ne reste plus que le jouet des Destins qui, *volentem ducunt, nolentem trahunt.*

Ad speluncam Dido dux et trojanus eandem
Devenient, Adero; ... (dit Junon à Vénus;)
Hic hymæneus erit... (tout est prévu, préparé)
Speluncam Dido dux et trojanus eandem
Deveniunt; prima et tellus et pronuba Juno
Dant signum; fulsêre ignes et conscius æther
Connubiis; summoque ululârunt vertice nymphæ.

Puis, me tournant vers eux, me pris à leur parler : 39
« Francesca, débutai-je, oui ton cruel martyre
« Provoque ma pitié, mes larmes à couler.
« Mais, dis-moi, dans le temps où ton âme soupire 40
« Sur quoi, comment amour dans les secrets du cœur
« En vos désirs douteux vous permit-il de lire? ».
Elle a dit : « Il n'est point de plus dure douleur 41
« Que d'évoquer en soi dans sa triste misère
« Les jours vécus heureux ; demande à ton docteur.
« Mais s'il te plaît ouïr la cause originaire 42
« De tant d'amour en nous, en savoir les tisons,
« Vois-moi, parler, pleurer comme toi sait le faire.
« Un jour pour charmer l'heure ensemble nous lisons 43
« Comment de Lancelot amour fit la conquête,
« Seuls, livrés à nous deux sans arrière soupçons.
Il lit : « Son œil sur moi, le mien sur lui s'arrête 44
« Plus d'une fois ; moi, lui pâlit décoloré,
« Mais un point seul, un point acheva la défaite.
« Quand nous lûmes comment ce souris désiré 45
« Fut baisé d'un amant que son amour oppresse ;
« Ce feu que rien encor de moi n'a séparé.
« Tout tremblant sur ma bouche imprime sa caresse ; 46
« Furent agents d'amour et le livre et l'auteur
« Pour le reste du jour notre lecture cesse ».
Pendant qu'un de ces feux me contait sa douleur 47
L'autre, morne, pleurait, mon cœur ému se serre,
Je ne sentis rien moins que glacer ma chaleur
Et tombai, comme un corps, raide mort, tombe à terre. 48

Ille Dies primus lethi primusque malorum
Causa fuit. Neque enim specie famave movetur,
Nec jam furtivum Dido meditatur amorem :
Conjugium vocat hoc prætexit nomine culpam. *Eneid. L.* 4.

D'une aussi brillante poésie, l'esprit en est ébloui, l'imagination émue, mais le cœur n'est pas satisfait.

Chez Dante point de rouages, point d'intervention de divinités, c'est l'isolement, le calme de la sécurité, l'abandon du tête-a-tête, un livre symphatique ; le poète marche, tend à son but, il sait comment il y arrivera ; le lecteur l'ignore ; indécis et palpitant il lit et écoute ; le poète l'attendrit et l'étonne enfin par le denouement le plus inattendu, la réticence la plus hardie, la plus éloquente que jamais poète ait su faire, et qui sauve encore, ou du moins laisse dans le mystère la fragilité de son héroïne.

PARAD. CH. 4. TER. 1. La comparaison de l'âne des anciens indécis entre deux bottes de foin égales a été employée par Platon dans le Phædon; par S.t Thomas d'Aquin dans sa Somme théologique, amplifiée poétiquement par Dante; Leibnitz même dans sa Théologie ne l'a pas dédaignée. Tant les accessoires d'une idée contribuent à relever ce qu'elle pourrait avoir de trivial.

5. Béatrix imita le prophète Daniel. Elle lut dans les yeux de Dante les doutes qui l'agitaient, les lui expose, les lui explique et le tire ainsi de son double embarras. Daniel inspiré de Dieu explique à Nabuchodonosor le songe qu'il avait oublié, et sauve les devins de l'arrêt de mort que le roi d'Assyrie avait lancé contre eux.

28. Transposition dans l'ordre chronologique des noms observent les commentateurs: et qu'importe; ce n'est pas là ce qui préoccupe le poète: energie, constance chrétienne dans la vue future du ciel; energie et constance païenne qui se punit d'un crime avorté, en vue de grandir son courage et de faire redouter le nom romain. Si Guatimozin eut été antérieur à Dante le poète n'eut pas manqué de l'adjoindre à eux: Suis-je donc sur un lit de roses, disait-il, à son compagnon d'infortunes quand ils brûlaient sur le bûcher des Espagnols. — Raynal. hist. philos. des deux Indes.

35. Alcméon fils d'Amphiaraüs tua sa propre mère à la prière de son père mourant. — *Facto pius et sceleratus eodem.* Ovid.

PARAD. CH. V. TERZ. 14. *Che non fa scienza etc.*, axiome de philosophie qui est la base du développement intellectuel, et que l'école ancienne avait ainsi formulé. *Nihil scimus nisi quod memoria tenemus.*

Tribus constat optima memoria, intellectu, ordine, cura. *Erasme.*

19. Les deux clefs du souverain pontife l'une d'argent et l'autre d'or, symbole de la **souveraine puissance et de la jurisdiction ecclésiastique. Celle** d'argent signifie **la doctrine ou la science, et celle d'or l'autorité.**

45. L'étoile **de Mercure qui plus rapprochée du soleil se noie dans les** rayons de cet astre.

44. *E così chiusa chiusa mi rispose*: **répetition équivalente à un superlatif;** construction très **fréquente en italien depuis Dante et de nos jours.**

Il y a dans **cette manière de s'exprimer une gradation tacite, une harmonie** progressive; c'est **un clou chassant l'autre, le premier pénètre plus avant à mesure que le second le pousse. J'admets avec M. St. Moris que la langue française** est loin d'avoir l'harmonie et **l'accentuation de l'italien, mais je ne puis admettre que les mots redoublés produisent mauvais effet dans notre langue** (note du 5.me chant de **sa traduction du Paradis**) **quand quelques-uns de nos poètes** modernes ont **reproduit fort heureusement cette construction; quand je puis dire,** en parlant d'un astre: **je l'ai vu renforcer, renforcer sa lumière; dire d'une** fontaine:

Son onde s'écoulait, il est vrai, sombre, sombre;

Et traduire ici en parlant de l'étoile,

Rentre dans ses rayons son visage sacré,
Et profonde, profonde, au centre, elle a narré.
Les faits que le chant six, chante en son étendue,

PARAD. CH. 6. TERC. 1. Il est facile de reconnaître que le début de Tacite, *Urbem Romam a principio reges habuere*, ou *opus aggrediur etc.* de ses histoires, a inspiré au poète cette magnifique esquisse de l'empire romain. Bossuet, dans son Discours sur l'histoire universelle, est parti du même point de vue analytique. Le règne d'Alexandre, d'Auguste, de Théodose le Grand sont des coups de pinceau qui révèlent le génie. On oublie ce qu'il y a d'exagération dans l'enthousiasme du poète pour l'aigle, et l'esprit ne se préoccupe que de la grandeur des idées et du brillant de la poésie.

TERC. 6. Agapet, pape en 535, regna 10 mois 19 jours. Il était très-savant dans les choses ecclésiastiques. On a de lui un Opuscule adressé à Justinien. *Admonitiones editae ex tempore ab Agapeto diacono sanctissimae dei magnae ecclesiae* — ouvrage qui l'élève au rang des meilleurs écrivains de son siècle. Agapet fut contraint d'aller à Constantinople par Théodore roi des Goths pour demander que l'armée expediée en Sicile avec l'ordre de passer en Italie fut rappelée à Byzance. L'empereur ne voulut point condescendre aux prières du saint-Père. Étant à Constantinople Agapet s'occupa de diverses réformes; il deposa Anthymus évêque de Trébisonde qui avait usurpé le siége de Constantinople avec la protection de Théodora épouse de Justinien. Cet évêque était soupçonné d'être partisan de l'héresie eutichéenne. Il y substitua Mennas, personnage renommé par sa science et ses vertus. Justinien voulut faire replacer Anthymus. Mais ayant reconnu la mauvaise foi de l'évêque qui dissimulait ses principes, il se jeta aux genoux du pape, approuva la déposition d'Anthymus et transmit à Agapet sa profession de foi impériale signée de sa main. Rien dans l'histoire de Justinien ne prouve que ce prince ait partagé l'opinion eutichéenne, et l'ait abandonnée plus tard. Dante, toujours exact en histoire, a pu s'instruire à des sources qui peut-être nous manquent.

L'opuscule d'Agapet est plein d'élévation, de pensées nobles, d'une éloquence toute dignité : un roi de France, Louis XIII, n'a pas dédaigné d'en faire une traduction (Dict. bibliog. manus. biblioth. impériale).

Voici le début des admonitions d'Agapet, extrait d'une traduction latine anonyme :

DIVO PIENTISSIMO IMPERATORI NOSTRO JUSTINIANO,
AGAPETUS MINIMUS DIACONUS.

Honore quolibet sublimiorem quum habeas dignitatem, o imperator, honoras supra omnes qui hoc te dignatus est deum, quoniam juxta similitudinem cœlestis

regni, tradidit tibi sceptrum terrenæ potestatis, ut homines edoceres justi custodiam, et eorum qui adversus ipsum rabiunt insectareris latratum, tum ipsius obtemperando legibus, tum subditos tibi regendo pro jure.

Ceu gubernator vigiliat perpetuo imperatoris oculatissimus intellectus, continens tuto æquitatis clavos atque expellens fortiter impetuosos iniquitatis fluctus, ut ne cymba mundanæ reipub. illidatur fluctibus iniquitatis.

Divinum documentum et potissimum nos homines ut cognoscat se quisque docemur, qui enim seipsum cognovit, cognoscet Deum: Deum vero qui cognovit, assimilabitur Deo: assimilabitur autem Deo, qui dignus factus Deo est. Dignus denique fit Deo, qui nihil indignum patrat Deo, sed qui ut cogitat quæ ipsius sunt, ita tam loquitur quæ cogitat, quam facit quæ loquitur.

Maiorum nobilitate ne quis delicietur. Limum enim habent omnes generis auctorem, et qui purpura byssoque turgent, et qui paupertate et adversa valetudine affliguntur, tam qui diademate redimiti sunt, quam qui per cubicula excubant. Ne igitur lutulentum jactemus genus, sed morum integriate gloriemur.

Scito ô pietatis divinitus fabricatum specimen, quia quanto majoribus dignus habitus es tribuente Deo muneribus, tanto majus ipsi nomen es. Ergo redde benefactori debitum gratitudinis, acceptanti debitum ut meritum, et beneficio beneficium rependenti. Ipse enim semper et beneficiis prior promeretur et ut debitum beneficia repensat. Gratitudinem autem exigit a nobis, non quæ verborum blandorum prolatione, sed quæ rerum piarum oblatione peragitur.

Nulla res adeo commendabilem reddit hominem ut posse quidem quæ velit efficere: semper autem humana et velle, et agere. Quoniam igitur a Deo tibi donata est facultas, qua indigebat propter nos bona tua voluntas, omnia et velis et agas, prout ei placet, qui eam tibi dedit.

18. En sortant de Florence par la Porta a Prato, on descend dans un bourg nommé St.-Gervais. Sur la route qui conduit a *Fiesole*, qui est ici désigné, on trouve une Villa que la tradition dit avoir appartenu à la famille de Dante, et qu'une inscription signale au voyageur. En continuant sa route on monte à Fésules, bâtie sur une hauteur qui domine Florence. Elle contenait jadis plus de cinquante à soixante-mille habitants; elle fut détruite par les légions de Pompée, et Florence s'agrandit de sa ruine. On voit encore sur une des principales hauteurs (*Faesulae bivertices*) dix ou douze gradins d'un vaste amphithéâtre.

Il est étonnant que dans un pays qui aime tant les beaux-arts on laisse enfouis avec tant d'indifférence tout ce qui se cache d'antiquités sous ces décombres cultivés aujourd'hui. De précieuses découvertes dedommageraient sans doute des frais de deblaiements.

19. La multiplicité des faits, l'activité du conquérant, la rapidité du style, la profondeur des pensées des tercines 20, 21, 22, 23 etc. forment un contraste, un ensemble que rien n'égale dans la poésie moderne, si ce n'est, peut-être, l'Ode du Cinq mai, de Manzoni. Nous en risquons ici la traduction en prose.

IL CINQUE MAGGIO.

Ei fu; siccome immobile,
Dato il mortal sospiro,
Stette la spoglia immemore
Orba di tanto spiro;
Così percossa, attonita
La terra al nunzio sta,
Muta pensando all' ultima
Ora dell' uom fatale,
Né sa quando una simile
Orma di piè mortale
La sua cruenta polvere
A calpestar verrà.
Lui sfolgorante in soglio
Vide il mio genio e tacque;
Quando con vece assidua
Cadde, risorse e giacque,
Di mille voci al sonito
Mista la sua non ha:
Vergin di servo encomio,
E di codardo oltraggio,
Sorge or commosso al subito
Sparir di tanto raggio,
E scioglie all' urna un cantico
Che forse non morrà.
Dall' Alpi alle Piramidi,
Dal Manzanare al Reno,
Di quel securo il fulmine
Tenea dietro al baleno;
Scoppiò da Scilla al Tanai,
Dall' uno all' altro mar.
Fu vera gloria?.... Ai posteri
L' ardua sentenza: nui
Chiniam la fronte al massimo
Fattor, che volle in Lui
Del creator suo spirito
Più vasta orma stampar.

LE CINQ MAI.

Il fut: telle immobile, ayant rendu le dernier soupir, sa dépouille insensible resta privée de sa grande âme: telle la terre en entendant ce bruit, frappée de stupeur, se tait.

Réfléchissant, silencieuse, à l'heure suprême de l'homme du destin, elle ignore si jamais semblable empreinte d'un pas mortel viendra fouler sa poussière sanglante.

Il resplendissait sur le trône: mon génie le vit et se tut: quand tour à tour il tombe, se relève, gît abattu, sa voix au retentissement de mille voix ne se mêla jamais.

Pur de servile éloge et d'insultante lâcheté, il se lève maintenant ému de la disparition soudaine d'un si grand météore, et entonne sur sa tombe un chant qui peut-être vivra.

Des Alpes aux Pyramides, du Manzanarès au Rhin, la foudre se confiant à lui marchait sur les pas de l'éclair; elle éclata de Scylla au Tanaïs, de l'une à l'autre mer.

Fut-elle vraie sa gloire?... à toi postérité ce difficile arrêt.... Nous, nous inclinons notre front devant l'ordonnateur suprême qui voulut empreindre en lui une trace plus vaste de sa puissance créatrice.

La procellosa e trepida
Gioja d'un gran disegno,
L' ansia d'un cor, che indocile
Ferve pensando al regno,
E il giunge, e ottiene un premio
Ch' era follia sperar,

L'orageuse et frémissante joie d'un grand projet, la sollicitude d'un cœur qui sans repos bouillonne, rêvant le trône et y monte, et obtient une récompense qu'on ne pouvait sans folie espérer, il connut tout :

Tutto ei provò : la gloria
Maggior dopo il periglio,
La fuga, e la vittoria,
La reggia, e il triste esiglio,
Due volte nella polvere,
Due volte sugli altar.

La gloire plus grande après le péril, la fuite, le triomphe, la pompe du palais, la tristesse de l'exil, deux fois dans la poussière, deux fois sur les autels.

Ei si nomò : due secoli
L' un contro l' altro armato,
Sommessi a Lui si volsero
Come aspettando il fato :
Ei fe' silenzio, ed arbitro
S' assise in mezzo a lor.

Il se nomma : deux siècles l'un contre l'autre armés, se rangent humblement sous sa loi, comme dans l'attente du destin : il commande le silence et siége en arbitre au milieu d'eux.

E i sparve, e i dì nell' ozio
Chiuse in sì breve sponda,
Segno d' immensa invidia,
E di pietà profonda,
D' inestinguibil odio,
E d' indomato amor.

Il disparut : et ses jours s'éteignent dans l'oisiveté, sur un rivage étroit, but d'une immense envie, d'une pitié profonde, d'une haine insatiable, d'un amour indompté.

Come sul capo al naufrago
L' onda s' avvolve e pesa,
L' onda su cui del misero
Alta pur dianzi e tesa
Scorrea la vista a scernere
Prode remote invan ;

Telle sur le front d'un naufragé tourbillonne et s'appesantit l'onde, l'onde, d'où l'œil du malheureux, dominant tantôt l'étendue, courait découvrir, mais en vain, des plages éloignées (1) ;

Tal su quell' alma il cumulo
Delle memorie scese.
Oh ! quante volte ai posteri
Narrar sè stesso imprese,
E sull' eterne pagine
Cadde la stanca man !

Tel se précipite dans cette âme le monceau des souvenirs (2). Oh, que de fois il essaya de se reconter soi-même à la postérité et sur ses pages immortelles tomba de lassitude sa main (3).

(1) Prospexi italiam summa sublimis ab unda.
(2) Insequitur cumulo præruptus aquæ mons
(3) Bis conatus erat casus effingere in auro
Bis patriæ cecidere manus..... (*Virg. Eneide*).

Deux fois il veut sur l'or empreindre ses malheurs,
Deux fois la main d'un père hésite et s'y refuse.

Oh! quante volte al tacito
Morir d' un giorno inerte,
Chinati i rai fulminei,
Le braccia al sen conserte,
Stette, e dei dì che furono
L' assalse il sovvenir.

Oh, que de fois au déclin silencieux d'un jour d'inaction, debout, il baissait son regard foudroyant, croisait les bras sur sa poitrine, et des jours éclipsés l'assaillit le souvenir.

E ripensò le mobili
Tende, e i percossi valli,
E il lampo dei manipoli,
E l' onda de' cavalli,
E il concitato imperio,
E il celere obbedir.

Et sa pensée se retraçait les camps volants, l'écroulement des remparts, les feux des bataillons, les ondulations des coursiers, l'impétuosité des ordres, la promptitude de l'obéissance.

Ahi! forse a tanto strazio
Cadde lo spirto anelo,
E disperò; ma valida
Venne una man dal cielo,
E in più spirabil aere
Pietosa il trasportò:

Hélas, peut-être à l'émotion d'un tel désastre son âme succombant abattue désespéra d'elle-même; mais une main puissante descendit du ciel et pleine de pitié le transporta dans un Éther plus pur:

E l' avviò sui floridi
Sentier della speranza,
Ai campi eterni, al premio
Che i desiderj avanza,
Ov' è silenzio e tenebre
La gloria che passò.

Et l'achemina vers les sentiers fleuris de l'espérance, dans les champs de l'éternité, à cette récompense qui surpasse nos désirs, où la gloire qui fut s'obscurcit, et se tait.

Bella, immortal, benefica
Fede ai trionfi avvezza,
Scrivi ancor questo: allegrati,
Che più superba altezza
Al disonor del Golgota
Giammai non si chinò.

Foi pure, bienfaisante, immortelle, habituée aux triomphes, inscris encore celui-ci; réjouis-toi, car jamais plus sublime grandeur ne courba sa tête devant l'humiliation du Golgotha.

Tu dalle stanche ceneri
Sperdi ogni ria parola;
Il Dio che atterra e suscita,
Che affanna e che consola,
Sulla deserta coltrice
Accanto a Lui posò.

O toi, de ses cendres épuisées éloigne tout criminel reproche; ce Dieu qui humilie ou élève, afflige ou console, sur sa couche solitaire à côté de lui reposa.

TERC. 32. Ici commence la puissance temporelle des papes; ici éclate la haine des Lombards contre l'église, les longues guerres des Guelfes et des Gibelins, les luttes continuelles de l'empire et du sacerdoce, renouvelées à diverses époques. Que diront les générations futures quand on lira dans l'histoire les événements de 1860, dans le siècle qui a vu naître et les Martyrs et le Génie du Christianisme ?

43. La critique moderne a reconnu dans le personnage de Roméo, le comte Romée de Villeneuve, baron de Vence, ministre, connétable et grand sénéchal du comte Raymond Bérenger, descendant de l'illustre famille des comtes de Barcelone, rois d'Aragon, régent du comté de Provence, seigneur de vingt-deux villes ou bourgs, et mort en Provence en 1250. On lit dans les notes marginales d'un manuscrit du Mont-Cassin cité par Villani, livre 6. chap. 22 : *Romeo de Villanova districtus civitatis Ventiae de provincia olim administratoris Raymundi Belengerii comitis de provincia... ivit peregrinando contemplatione ad Deum.*

45. Raymond avait quatre filles; Romée résolut de les faire monter toutes quatre sur un trône; la première fut donnée à saint Louis, roi de France, en 1234; la seconde à Édouard roi d'[illegible] terre; la troisième à Richard, frère d'Édouard, qui fut élu roi des Romai[illegible]trième à Charles premier roi de Naples et de Sicile, frère de saint [illegible]ille des comtes de Villeneuve existe encore; elle a produit des Ami[illegible]fets, des Savants; cette famille a toujours cultivé et protégé le[illegible]es, les arts et les lettres.

PARAD. CH. 7. TERC. 1. Vers hybrides ou métis, jeu d'esprit peut-être du poète (mais son caractère est trop grave pour supposer qu'il descend à des puérilités); espèce de centon du nombre des *nugæ difficiles* de Sénèque. Le moyen âge, les modernes encor se sont plu à reproduire sous toutes les formes ce singulier genre de poésie, commencement du genre macaronique. Nonnus paraphrase l'évangile de S.t Jean avec des bouts de vers d'Homère, *Proba Falconia*, des extraits de la bible et des évangiles avec des vers de Virgile. L'espagnol Blasio de Garay écrit des nouvelles en centons proverbiaux; quelquefois c'est l'Écho reproduit par un homonyme ou simplement la rime

Qualis ero si fiam opifex? (Echo) *faex.*
Qualia tibi videntur musarum studia? *δια.*
Non me delectant sermones dissyllabi; *abi.*
Si me voles abire dicito? *ito.* (*Erasm. Colq.*).

Nous en trouvons des exemples dans les bouts-rimés de nos poètes;

Tu peux encore aimer et faire dire *amo.*
Que ton histoire un jour fera plaisir à lire
Si j'amais on l'écrit fidèli *calamo.* (*Déshoulières*).

Tommaseo demande le *perchè* de ce mélange de mots hébraïques — *fu chi disse l'ebraico lingua celeste ;* Dante aurait eu raison de mettre dans les cieux le langage des cieux. Mais S.t Augustin depuis l'an 374 a dit (de Doct. Christ., libr. 2.) *Sunt quaedam verba certarum linguarum, quae in usum alterius linguae per interpretationem transire non possunt.* Et sans doute par respect pour la langue hébraïque, Dante en a conservé les deux expressions.

5. C'est une manière de s'exprimer de l'école qui se rapporte à la figure connue sous le nom de Tmèse. Nodier, dans une de ses nouvelles, voulant nommer une personne en décompose le nom par ses lettres et syllabes. Voltaire a dit : *Un dix avec un sept composait l'âge heureux de cet aimable objet.*

35. Dieu pouvait pardonner purement et simplement, ou il pouvait, mêlant ensemble sa miséricorde et sa justice, procéder comme il l'a fait. Nous devons constater ici à quel point l'argumentation du poète est claire, nerveuse, pressante, digne, en un mot, du sujet élevé qu'il approfondit. La grande question du péché originel, fondement de la foi chrétienne, n'est pas non plus hors de propos dans un poème sur le *Paradis*, et elle ne pouvait être traitée dans un style plus relevé et d'une précision plus énergique. Les plus belles pages de Lucrèce n'ont rien, comme exécution poétique, qui soit au-dessus de ce morceau. Note de M.r de Saint-Mauris.

47. Selon les scholastiques, l'âme des brutes était produite par la nature, celle des hommes immédiatement par Dieu.

Idem, ch. 7. Thanks be to thee, O holy God of armies, who, by Thy brightness, castest lustre over the blessed spirits of these kingdoms. This bright spirit, over whom shined a double refulgency, appeared to me to have thus sung on returning to his sphere. He and the other spirits advanced in joyful motion, and, like flashes of fire, disappeared suddenly at a distance from my view. I had some doubt, and said to myself: Speak, speak to my dear lady, who slakes thy thirst with the delicious water of her eloquence.

But, at the profound veneration which swayed all my faculties for the name of Beatrice, I bent my head like one dozing asleep. She did not leave me long in that state, and said, dazzling me with such a lovely smile as would have made man happy in the midst of fire: According to my infallible knowledge, thou art pondering in thy mind how can just revenge be justly punished? But I'll instantly relieve thy mind; and listen, then, for my words will put thee in possession of very important truth.

That man, who was not born of woman, in damning himself, damned all his posterity, for not having suffered a salutary restraint on his will. Therefore, the human race, subject to all infirmities, remained for many ages in grievous error, until it pleased the word of God to descend on earth, where it united to itself in person, by a single act of its eternal love, that nature which estranged itself from its sovereign Creator.

Now, pay attention to what I am going to relate. This nature, united to its

Creator, such as it was created, was sincere and innocent; but, by its own fault, was banished paradise, because it deviated from truth and life. Therefore, that punishment suffered on the cross, if considered according to the nature assumed by the Word, none was ever so justly inflicted; and there was never any of such violent outrage, if thou considerest the person who suffered, and assumed that nature. So, from one act proceeded different effects, for the death of one pleased God and the Jews, and made the earth tremble and heaven open. It ought not, then, to appear to thee henceforth any way extraordinary, when they say that a just vengeance was afterward justly revenged by an equitable judgment. But I see thy mind is still entangled from thought to thought in a difficulty from which it is ardently desirous to be relieved.

Thou sayest: I clearly conceive what I hear, but I cannot comprehend why God adopted merely such means for our redemption. Brother, this decree is mysterious to the eyes of all those whose heart is not spiritually matured in the fire of divine love. However, there are many who strive to penetrate this mystery, but few who understand it; therefore, I shall tell thee why such means were the most suitable.

Divine bounty, free from all envy and malice, glows in its own refulgency, and disseminates eternal beauties throughout the universe. What directly originates from it has no end, because the impression it seals is indelible. Whatever directly proceeds from it is completely free, for it is not subject to the influence of new things. The more this is conformable to it, the more it pleases it; for the fire of divine love, illuminating everything, is more splendid in what resembles it the most. Man is privileged with all these advantages, and if one of them fail, he must necessarily fall from his dignity.

It is sin alone that enslaves him, and makes him unlike the supreme good, for he shines but with a small portion of its light, and can never return to his lost dignity, unless he atone for his fault by adequate punishment in suppressing his evil desires. Your nature, when it unboundedly transgressed in its seed, was deprived of this privilege as it was of paradise, and could not be redeemed, if thou lookest to it attentively any other way, unless by one of these means-either that God alone, by His mercy, would have pardoned, or that man, by himself, would have made atonement for his transgression Now fix thine eye as much as thou canst on the profundity of eternal wisdom, and pay strict attention to my words.

Man, by his own natural means, could never make sufficient atonement for his sins, for he could not humble himself so low by his obedience as he pretended to rise by his disobedience, and for this reason he rendered himself incapable to satisfy for his sins. It was therefore necessary that God, by His own means, should restore man to the plenitude of his life, I say by one of these means or by both. But, as the work of the operator is by far so much more acceptable, as the goodness of the heart whence it comes appears more generous, divine

bounty, that communicates its impression to the universe, deigned to proceed, by all its own means, to restore you to your innocence.

Since the creation to the end of time, no work ever was, or ever will be so sublime and magnificent as that employed by either means; for God was more bountiful in offering Himself up, to render man capable of rising from his sinful state, than if He had merely pardoned him. All other means were insufficient for his justice, if the Son of God had not humbled Himself to assume human nature.

Now, in order to fully satisfy thy desires, I revert to clear up a certain point, so that thou mayest understand it as well as myself. Thou reasonest thus: I see the air, fire, water, and earth, and all their concomitant parts, to last but a short time and turn to corruption; and still these things were created; therefore, if what thou hast said be true, they should be free from dissolution. My brother, the angels, and the pure regions where thou art, can be said to be created, as they really are, in their whole existence; but the elements, and all things connected with them, receive their form from a created power. The matter of which they are composed was created, as was the power that gives them form in these constellations that revolve around them. The existence of brute animals, and plants of an organized substance, derives light and movement from these blessed planets.

But our life, without any intermediate power, is created by the omnipotent wisdom, which inspires it with love whose desires never end.

And hence thou mayest also deduce the certainty of your resurrection, if thou reflectest how the human body was framed when our first parents were created. (Traduct. de O'Donnell).

Parad. ch. 8. Dante, par une précaution oratoire autant que poétique, insinue ici ingénieusement que le système de Ptolomée, est pour lui un Symbolisme religieux. Le cercle de Vénus est et sera donc le séjour de l'amour, de l'amitié pure, et s'il rapproche, comme toujours, les distances, *e. a. d.* la croyance payenne et la foi chrétienne, il n'y a pas de sa part aberration de génie. Sa thèse le domine; il tend à la fortifier par l'identité des rapprochements en apparence les plus éloignés; mais pour lui la foi, la morale; la politique, sont une triple unité universelle, n'importe les hommes, les temps, les lieux, les empires; et comme l'a fort bien dit M.r Ménars, (note 17.me, ch. 18. du Paradis, trad. fr.), au lieu d'imputer à la faiblesse ou à la témérité de Dante d'avoir voulu imprimer sur le front des étoiles: *Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles,* on doit reconnaître plutôt, en s'attachant au fond plus qu'à la forme, qu'il a suivi d'un œil sûr dans l'ordre et dans la structure de la société, dont les hommes sont les instruments et les organes, l'application humaine d'un principe divin, et qu'il est resté fidèle à la vérité et à la poésie tout ensemble en plaçant au ciel toutes les harmonies qui maintiennent le plan social, et sur la terre toutes les dissonances qui le troublent.

TERC. 1. *Solea creder lo mondo in suo periclo*
Che la bella Ciprigna . . . . .

(**Cypris**, Vénus, Lucifer, ou Vesper, l'étoile du soir, l'étoile du berger, séjour pour Dante de l'amour divin). Ce début aurait pu être traduit encore plus littéralement :

Au péril de ses jours longtemps a cru la terre
Que Cypris de l'amour en dardait la fureur
Du troisième épycicle où circule sa sphère.

2. L'interlocuteur actuel, que le poète ne nomme point dans ce chant, et qu'il nommera au commencement du chant suivant : *Le Charles de la belle Clémence*, c'est Charles Martel qui avait épousé Clémence de Habsbourg, sixième fille de Rodolphe. Il était fils aîné de Charles deux le Boiteux roi de Naples auquel il aurait succédé si sa mort, arrivée en 1295, ne l'eut ravi à son père. Les états que le poète décrit eussent fait partie de ses domaines. Il devait hériter de cette partie de la Provence qui appartenait au roi de Naples, et qui comprenait Avignon, Arles, Marseille, Aix et autres villes adjacentes, et qui avait pour limites le Rhône à gauche, et à droite l'autre partie de la Provence soumise au roi de France ; ajoutez à cela la Hongrie et la Sicile.

13. C'est le premier vers de la première chanson du *Convito*. Les chansons de Dante qui nous sont parvenues se rattachent à trois circonstances et à trois époques différentes de la vie de ce poète. Les unes forment avec la Vie Nouvelle, un exposé de ce qu'il a appelé son premier amour. La seconde série se rapporte aux événements politiques dont Dante fut la victime. La troisième série renferme celles qui expriment son second amour, et qu'il a composées pendant son exil, après avoir étudié la philosophie et la théologie et lorsque, déjà mûri par l'âge, le malheur et l'expérience, il composa son traité de morale auquel il donna le nom de Banquet.

19. Dante fut l'ami de Charles Martel. Il le connut probablement à l'époque de son ambassade à Naples, ou quand Charles Martel vint à Florence y attendre son père qui revenait de son voyage en France.

25. Allusion aux Vêpres Siciliennes en 1272, 30 Mars. On voit encore à Catane, sur une place publique, le piédestal d'où l'orateur populaire animait les esprits ; et sur le fronton de l'hôtel communal de la petite ville de *Sperlinga* on lut longtemps cette inscription :

Quod siculis placuit sóla Sperlinga negavit.

Un tel fait dans l'antiquité eut occupé les cent bouches de la renommée ; aujourd'hui Sperlinga, et les vertus de la petite république de S.t Marin sont un point dans ce vaste océan de l'histoire.

24. Nous avons vu dans le Purgatoire qu'au sujet de Cyrus, Dante a suivi Hérodote plutôt que Xénophon et Cicéron. Ici laissant l'opinion mythologique de Virgile au sujet de Typhée il suit Pindare, Pline et Ovide. L'explication physique du phenomène, qui n'est pourtant pas tout-à-fait celle-là, lui a souri plus que la fable.

26. Robert avait amené de la Catalogne, où il fut retenu en ôtage, plusieurs amis auxquels il avait donné les premières charges de l'état et qui se signalèrent par leurs exactions et leur vénalité. S'il est un reproche qu'on puisse faire à Dante, au sujet des personnages qu'il met sur la scène, c'est que son rigorisme n'y considère que le prévaricateur, quelles qu'en soient d'ailleurs leurs autres bonnes qualités. Il fait ici peser sur Robert la responsabilité des actes de ses troupes et de leurs chefs, et peut-être n'est-ce pas à tort; car l'avarice, dit un historien, s'empara de lui dans sa vieillesse: *Dolce Signore di tutte le virtù dotato, se non poi che cominciò ad invecchiare, l'avarizia il guastava in più guise.* Le guelfe ardent, le défenseur des papes, le mérite personnel, les belles qualités du héros, s'éclipsent devant l'avarice du vieillard. Point de perfections ici-bas; Trajan s'enivre, Bossuet persécute, l'un est debout sur sa colonne, l'autre sur le trône épiscopal.

28. Robert n'en fut pas moins un bon prince plein de vertus, de science, de goût pour les lettres qu'il protégea; aussi la postérité lui a-t-elle rendu justice. Le tombeau de ce prince existe à Naples. il est gravé, planche 30.me des antiquités du pays; le roi est assis sur son trône; on lit au-dessous cette inscription:

Cernite Robertum regem virtute refertum.

49. *Ma voi torcete.* Le morceau suivant de Massillon est un admirable développement des pensées de Dante. (Serm. sur la vocation, mercredi, 2.me semaine de carême).

Tel prend le parti des armes et suit une route, d'où mille raisons de tempérament, de goût, de conscience, d'intérêt même l'éloignent; parce que né avec un nom, il n'oseroit se borner aux soins domestiques, et que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfère un célibat dangereux à un établissement qui le dégraderoit dans le monde, et aime mieux s'exposer à toutes les suites de sa fragilité, que déshonorer son nom par une alliance inégale. Telle, sans aucun attrait pour la retraite, se consacre au Seigneur par pure pauvreté; parce que n'ayant pas de quoi soutenir son nom, et s'établir convenablement dans le monde, un asyle saint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes, qu'une fortune obscure et rampante.

Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa destinée. Si l'on est maître de son sort, c'est la crainte du monde et de ses jugemens qui en décide; en un âge tendre, on regarde comme une loi la volonté de ceux de qui l'on tient la vie; on n'ose produire des désirs qui contrediroient leurs des-

seins; on étouffe pugnances qui deviendroient bientôt des crimes. Des pa-
rens barbares et ins, pour élever un seul de leurs enfans plus haut que
ses ancêtres, et l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de sacrifier
tous les autres s précipiter dans l'abîme; ils arrachent du monde des
enfans à qui l'a seule tient lieu d'attrait et de vocation pour la retraite;
ils conduisent à des victimes infortunées qui vont s'y immoler à la cupi-
dité de leurs pè ôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore; ils donnent
à l'Église des que l'Église n'appelle point, et qui n'acceptent le saint
Ministère que comme joug odieux qu'une injuste loi leur impose; enfin, pourvu
que ce qui paraît d'un famille, éclate, brille, et fasse honneur dans le monde,
on ne se met point des rées cachent les chagrins, les
dégoûts, les larmes, it qu'aux yeux de Dieu. C'est
ainsi que l'imprudence re cupidité, les égards humains,
décident de la destin resqu s: et de-là tant de méconten-
temens dans tous les ant de es mariages, tant de troubles
et de divorces dans le nt et de chagrins à la Cour,
tant de dégoût dans l nt l'ennui, d'amertume dans les
cloîtres.

PARAD. CH.9. Il v a ici ce, l'une fille de Rodolphe de
Habsbourg, femme tel, mence fille de ce dernier qui
épousa Louis X. Quelle u'à voulu désigner le poète?
Plutôt, sans doute pouse d'un roi s n ami; cette apostrophe nous
paraît un souver , un élan d'ancienne amitié vers ce roi. Les com-
mentateurs font comme les grammairiens, ils se répètent les uns les autres sans
prendre la peine de remonter au principe du fait. Cette apostrophe ne peut point
se rapporter à la Clémence, épouse de Louis X. roi de France; elle n'avait
en 1300 que six ou sept ans ;Dante ne pouvait l'avoir vue dans le Paradis comme
l'a judicieusement fait observer Pier Fiorentino. Le commentateur allemand, si
exact, si précis sur les points historiques, a gardé le silence sur celui-ci. D'autres
sont restés dans l'incertitude; mais Fraticelli a tranché la difficulté rapprochant
cette apostrophe des vers 71, 75 du chant 8.me du Paradis.

11. Elle était sœur d'Ezzelino 3. tyran de Vérone et de Padoue; elle quitta
son premier époux Richard de S.t-Boniface, s'attacha à Sordello qui figure dans le
Purgatoire, chants six et sept, ensuite à un gentilhomme trévisan nommé *Bonio*.
Celui-ci fut massacré par son frère qui la fit épouser à un noble nommé *Bra-
ganzano*. A la mort de ce second époux elle se remaria à Vérone. Certains com-
mentateurs ont été bien prompts à exagérer l'interprétation de *mi vinse*, et a
mettre Cunizza au niveau d'une Lesbie; ce n'est pas l'opinion de Tommaséo; il
voit avec raison dans cette expression le *victus amore* de Virgile, mais un
amour qui ne donne pas dans le désordre des excès. Il serait difficile de nier
l'histoire; mais il ne faut pas l'outrer non plus, et Benvenuto d'Imola, cité aussi
par Philalethès, voulant justifier la place que Dante donne à Cunizza dans le ciel

malgré ses égarements, cite les paroles d'un chroniqueur ancien : *Simul erat pia, benigna, misericors, compatiens miseris quos frater crudeliter affligebat.* Elle était *pieuse, pleine de bonté, miséricordieuse, compatissait aux malheureux que son frère torturait cruellement*, et l'on doit être indulgent envers le poète de n'avoir pas jugé trop sévèrement les faiblesses d'une femme généreuse qui aux pieds d'un Ezzelin accordait aux malheureux des larmes de pitié. *Und wohl mag man es dem Dichter nachsehen, dass er die Schwachheiten einer gutmuthigen Frau nicht allzu hoch anschlug, die neben einem Ezzelino eine mitleidige Thräne den hart bedrängten schenkte.* Cunizza rapelle à notre mémoire cette strophe d'un poète allemand :

. . . . . Ein König weint
O Welt gieb ihn die Herrschaft über dir
Dieweil ein König weinen kann.

Un roi pleure ! oh, donne-lui l'empire du monde ! pourquoi ? il sait pleurer !

13. *Di questa luculenta e cara gioja* dont il fait l'éloge, et qu'il ne nomme point, le poète en dira le nom à la tercine 32. *Folco mi disse quella gente.*

14. C'est-à-dire il s'écoulera plus de cinq cents ans.

Incinquarsi, inluiarsi, immiarsi, intuarsi etc., verbes formés par Dante. *Licuit semperque licebit ;* privilège des grands écrivains, expressions du nombre de celles qui résistent à la traduction ; nous avons pourtant *quintupler, intuition, identifier.*

18. Tour sur le lac de Bolseno appelée aussi Marta. Elle servait de prison d'état.

28. La Méditerranée qui reçoit les eaux de l'Océan.

30. La Macra à l'Est sépare le Génovésat de la Toscane. Marseille est située à-peu près au milieu entre la Macra et l'Èbre.

31. Bougie dans l'Algérie ; Marseille, et Bougie sont à un degré près sous le même méridien. — Marseille assiégée par Brutus quand César allait en Espagne vit ensanglanter ses eaux et son sol.

32. Foulques ou Foulquet de Marseille était fils d'un riche marchand de Gênes. L'histoire nous présente plusieurs personnages qui furent de robe avant d'être d'épée et vice-versa. Celui-ci fut poète, ménestrel, homme du monde. Il mourut homme d'église en 1213, environ, après avoir été Evêque de Marseille, et enfin de Toulouse.

Les nombreuses erreurs que le célèbre Nostradamus de Salon, petite ville de Provence a entassées sur le compte de Foulques dans sa vie des poètes provençaux, et qui ont été répétées par Crescimbeni, Quadrio etc., ont été rectifiées par *Tiraboschi.* Le commentateur a fait seulement ici un léger *qui-pro-quo* ; le Michel Nostradamus, l'aîné des deux frères est l'auteur des fameuses prophéties dont on disait : *Et cum Nostradamus, nil nisi Nostradamus* (*id est falsa*) et le second frère est l'auteur de la biographie des poètes.

Idem. *Fu noi[illegible] nome mio.* — In effetto Folco fu dicitore in rima di cose leggiadre, che furono e saranno per fama graziose al mondo, dond' egli avrà lunga nominanza. Un commentateur a demandé où sont les œuvres poétiques de Foulques? Jusqu'aujourd'hui, dit-il, il n'en existe qu'un vers cité par Dante dans le livre *De vulgari eloquio*, livre 2. ch. 6. — Ce commentateur est encore dans l'erreur. Voici un fragment de la vie de Foulques extrait d'une ancienne biographie provençale :

« Quan lo bos reis Anfos de Castela fo estatz descofits per lo rey de Marroc, lo qual era apelats Miramamoli, e li ac touta Calatrava e Salvaterra e 'l castel de Toninas, si fon grans dolors e grans tristeza per tota Espanha, e per totas las bonas gens que o auziro, per so que la crestiantatz era estada desonrada; e per lo gran dan qu'el bos reis era estatz descofitz et avia perdudas de las soas terras: e soven intravan las gens del Miramamoli èl regisme del rei 'n Anfos, et i fazian gran dan. Lo bos reis Anfos mandet sos messatges al papa, qu'el degues far secorre als baros de Fransa e d'Englaterra, et al rei d'Arago, et al comte de Tolosa. En Folquetz de Marselha era molt amiex del rei de Castela; e no s' era encaras rendutz en l'orde de Sistel; si fes una Prezicansa per confortar los baros e la bona gen que deguesson secorre al bon rei de Castela, mostran la honor que lur seria lo secors que farian al rei e 'l perdon que ill n'aurian de Dieu; e la prezicansa es en aysi :

Huei mais no i conosc razo
Ab que nos poscam cobrir,
Si ja dieus volem servir. etc.

Quand le bon roi Alphonse de Castille eût été défait par le roi de Maroc nommé Miramolin, et qu'il lui eût enlevé Calatrava, Salvaterra et le château de Toninas, la douleur et la tristesse furent telles en Espagne, et chez tous les peuples qui l'apprirent, que la chrétienté se crut déshonorée, et par suite de la grande déconfiture qu'avait essuyée le bon roi, et par la perte de ses possessions. Souvent les troupes de Miramolin infestaient le royaume du roi Alphonse et y faisaient de grands ravages. Le bon roi Alphonse envoya des messagers au pape pour en obtenir du secours, ainsi qu'aux barons de France, d'Angleterre, au roi d'Arragon, au comte de Toulouse. Foulques de Marseille était l'ami du roi de Castille; il n'était pas encore entré dans l'ordre de Citeaux; il fit une prédication pour encourager les barons et le bon peuple à secourir le roi de Castille, faisant valoir auprès d'eux l'honneur que leur procurerait le secours qu'ils donneraient au roi, et le pardon qu'ils obtiendraient de Dieu; voici sa prédication :

« Je ne vois aucun motif qui puisse aujourd'hui nous dispenser de servir Dieu etc. etc. environ 140 vers ». Dante n'ignorait pas la langue des troubadours; il mentionne Arnaulz Daniel dont il a cité des vers, Sordello, et puis Bertrand de Born, *poète et gentilhomme provençal, génie diabolique, cruel et voluptueux qui*

passa toute sa vie à brouiller ses voisins, à seduire leurs femmes, à saccager leurs châteaux. Aussi Dante lui donne-t-il une place d'honneur dans son Enfer. (Lenient, *la Satire en France au moyen-âge*).

33. Tercine dans laquelle Dante fait allusion à soi-même dans les expressions *arse, noiando, di me,* l'affection vive, les ennuis de l'exil, et de la séparation ; et le souvenir de Créuse, qui a fait dire à Tommaseo : « Dante, che pensa « alla morta moglie d' Enea, avrà pensato un po' alla sua viva più che certi « commentatori non vogliono ».

39. Rahab, courtisane de Jéricho, cacha dans sa maison les émissaires de Josué, et fut sauvée par le vainqueur quand la ville fut prise.

40. L'ombre pyramidale de la terre, finit au ciel de Vénus. (Ptolomée, Almag. traduit par Halma, 1813).

43. Florence, fille de Satan. Coup de fouet à la Florence pervertie. Dans le 10.me chant de l'Enfer elle est pour lui *nobil patria.* C'est la Florence antique, vertueuse, la cité de ses aïeux, la sienne, toujours aimée quand même...! Qu'on ne précipite pas son jugement, car il est sujet à errer celui qui ne dit pas *distinguo.* (Parad. terc. 39. ch. 13).

45. Les décrétales sont le recueil des lois ecclésiastiques ; à la compilation des cinq volumes de 1234, Boniface en ajouta un sixième. A côté de la satire Dante met toujours son *distinguo* : le respect pour l'autorité. « Sono certuni che « chiamano Decretalisti, *che del resto io stimo da venerare,* sperando ogni cosa « dal prevalere di quelle, derogano con ogni sforzo alla dignità imperiale ». (Dante, *De Monarchia*).

Sa muse en attaquant . . . . . .
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.... *Boil.*

PARAD. CH. 10. TERC. 3. Le soleil qui est alors dans le signe du bélier ; à l'extremité de celui-ci et de la balance sont les points où le zodiaque se coupe avec l'équateur, et comme les étoiles fixes se meuvent en cercle parallèle à l'équateur, et le soleil et les planètes en cercle parallèle au zodiaque il y a comme un choc entre les mouvements des corps.

11. Ce qui arrive du 21 Mars au 21 Juin ; le soleil avance tous les jours d'un dégré dans le zodiaque jusqu'à ce qu'arrivé au tropique du cancer, au 21 Juin, il rétrograde d'un dégré jusqu'au 21 Decembre, décrivant une spirale, pour ceux qui ont la sphère oblique.

15. *Ma creder puossi etc.* Les uns ont prétendu que Béatrix n'est qu'un être idéal, d'autres une réalité ; voici comment Dante la peint dans deux des chansons qu'il parait affectionner le plus, et dont il a cité les premiers vers. (Par. 8, 35. Purg. 24, 51).

CANZONE IV.

I. Donne, ch' avete intelletto d' Amore,
Io vo' con voi della mia donna dire;
Non perch' io creda sue laude finire,
Ma ragionar per isfogar la mente.
Io dico che pensando il suo valore,
Amor si dolce mi si fà sentire,
Che, s' io allora non perdessi ardire,
Farei, parlando, innamorar la gente:
Ed io non vo' parlar si altamente,
Ch' io divenissi per temenza vile;
Ma tratterò del suo stato gentile
A rispetto di lei leggieramente,
Donne e Donzelle amorose, con vui;
Chè non è cosa da parlarne altrui.

II. Angelo chiama in Divino intelletto,
E dice: Sire, nel mondo si vede
Meraviglia nell' atto che procede
Da un' anima, che fin quassù risplende:
Lo ciel che non haveva altro difetto
Che d' aver lei, al suo Signor la chiede;
E ciascun Santo ne grida mercede.
Sola pietà nostra parte difende;
Che parla Iddio? che di madonna intende?
Diletti miei, or sofferite in pace,
Che vostra speme sia quanto mi piace,
Là ov' è alcun che perder lei s' attende,
E che dirà nell' inferno a' mal nati:
Io vidi la speranza de' beati.

CHANSON IV.

—

I.

Dames qui savez vraiment ce que c'est qu'Amour, je veux m'entretenir avec vous de ma Dame, non que j'espère la louer dignement, mais dans l'intention de soulager mon esprit en parlant d'elle. Je dis que, lorsque je réfléchis à son mérite, l'Amour se fait si doucement entendre à moi, que si je ne perdais pas toute hardiesse en ces moments, ce que je dirais rendrait tout le monde amoureux. Mais je ne veux pas m'élever si haut, dans la crainte que ma timidité ne me fasse tomber trop bas. Je traiterai donc avec vous, dames et demoiselles, mais bien légèrement, eu égard à son mérite, des éminentes qualités de ma Dame, car c'est un sujet dont on ne peut parler à tout le monde.

II.

Un ange invoque Dieu en disant: « Sire, on voit au monde une merveille dont les manières nobles et gracieuses procèdent d'une âme dont la splendeur s'élève et parvient jusqu'ici-haut ». Le Ciel, à qui il ne manquait rien que de la posséder, la demanda à son Seigneur, et chaque Saint la réclame par ses prières. La seule Pitié plaide ma cause dans le Ciel; en sorte que Dieu, sachant qu'il s'agit de ma Dame, dit: « O mes bien-aimés! souffrez tranquillement que celle que vous désirez de voir reste autant qu'il vous plaira là où il y a quelqu'un (*Dante*) qui s'attend à la perdre, et qui dira aux damnés dans l'Enfer: J'ai vu l'espérance des bienheureux!

III. Madonna è desiata in sommo cielo:
Or vo' di sua virtù farvi sapere.
Dico: qual vuol gentil donna parere
Vada con lei; che, quando va per via,
Gitta ne' cor villani Amore un gelo,
Per che ogni lor pensiero agghiaccia e pere:
E qual soffrisse di starla a vedere
Diverria nobil cosa, o si morria:
E quando trova alcun che degno sia
Di veder lei, quei prova sua virtute;
Chè gli addivien ciò che gli dà salute,
E sì l' umilia, che ogni offesa obblia:
Ancor le ha Dio per maggior grazia dato,
Che non può mal finir chi le ha parlato.

V. Dice di lei Amor: cosa mortale
Com' esser può, e fra sè stesso giura,
Che Dio ne 'ntende di far cosa nova,
Color di perla quasi in forma, quale
Conviene a donna aver non fuor misura:
Ella è quanto di ben può far natura;
Per esempio di lei beltà si prova.
Degli occhi suoi, comecch' ella gli muova,
Escono spirti d' amore infiammati
Che fieron gli occhi a qual che allor la guati,
E passan sì che 'l cor ciascun ritrova:
Voi le vedete Amor pinto nel viso,
Ove non puote alcun mirarla fiso.

V. Canzone, io so che tu girai parlando
A donne assai, quando t' avrò avanzata:
Or t' ammonisco, perch' io t' ho allevata
Per figliuola d' Amor giovane e piana,
Che là ove giugni tu dichi pregando:
Insegnatemi gir; ch' io son mandata
A quella, di cui lode io sono ornata:
E se non vogli andar, siccome vana,
Non ristare ove sia gente villana:
Ingegnati, se puoi, d' esser palese
Solo con donna o con uomo cortese,
Che ti merranno per la via tostana:
Tu troverai Amor con esso lei;
Raccommandami a lor, come tu dei.

III.

Ma Dame est désirée dans le plus haut des Cieux. Maintenant je veux vous faire connaître quelque chose de son mérite, et je dis : Toute dame qui veut prendre des manières nobles doit aller avec elle, parce que, quand elle s'avance quelque part, Amour jette aussitôt une glace sur les cœurs corrompus, qui frappe et détruit toutes leurs pensées. Celui qui serait exposé à la voir ou s'annoblirait ou mourrait ; et quand elle rencontre quelqu'un digne de la regarder, celui-là éprouve toute la puissance de ses vertus ; et s'il lui arrive qu'elle l'honore de son salut, elle le rend si modeste, si honnête et si bon, qu'il va jusqu'à perdre le souvenir de toutes les offenses qu'il a reçues. Cette Dame a encore reçu une grâce particulière de Dieu, car la personne qui lui a adressé la parole ne peut pas mal finir.

IV.

Amour dit d'elle : Comment une chose mortelle peut-elle être si pure et si belle ? Puis il la regarde et juge en lui-même que Dieu se propose d'en faire une chose merveilleuse : couleur de perle à peine sensible, comme il convient précisément à une dame de l'avoir. Elle possède autant de bonté que la nature en peut produire ; et en la regardant, on apprendra à apprécier la beauté. De quelque manière qu'elle meuve ses yeux, il en sort des esprits enflammés d'Amour qui frappent les yeux de ceux qui la regardent, et ils pénètrent tellement que chacun va droit au cœur. Vous voyez l'Amour peint sur son visage, qu'aucun regard ne peut fixer sans être ébloui.

V.

Chanson, je sais que tu iras de tous les côtés, parlant à plusieurs dames, quand je t'aurai envoyée par le monde. Maintenant il faut que je t'avertisse, puisque je t'ai élevée pour être une fille jeune et simple d'Amour, de consulter là où tu arriveras, en disant : Enseignez-moi le chemin pour aller droit à la Dame vers laquelle je suis envoyée et dont la louange fait mon ornement. Et si tu ne veux pas faire une démarche inutile, ne t'arrête pas là où il y a des personnes corrompues. Fais en sorte, si tu le peux, de te découvrir seulement aux dames et aux hommes honnêtes qui te conduiront par la voie la plus courte. Tu trouveras Amour avec Elle (*Béatrice*) ; aie soin de me recommander à tous deux, comme tu dois le faire.

CANZONE XV.

—

I. Amor, che nella mente mi ragiona
Della mia donna disiosamente,
Move cose di lei meco sovente,
Che lo 'ntelletto sovr' esse disvia.
Lo suo parlar si dolcemente sona,
Che l' anima, ch' ascolta, e che lo sente,
Dice: Oh! me lassa, ch' io non son possente
Di dir quel ch' odo della donna mia!
E certo e' mi convien lasciare in pria,
S' i' vo' trattar di quel, ch' odo di lei,
Ciò che lo mio intelletto non comprende,
E di quei che s' intende,
Gran parte, perchè dirlo non saprei.
Però se le mie rime avran difetto,
Ch' entreran nella loda di costei,
Di ciò si biasmi il debole intelletto
E 'l parlar nostro, che non ha valore
Di ritrar tutto ciò, che dice Amore.

II. Non vede 'l Sol, che tutto 'l mondo gira,
Cosa tanto gentil, quanto 'n quell' ora,
Che luce nella parte ove dimora
La donna, di cui dire Amor mi face.
Ogni 'ntelletto di lassù la mira;
E quella gente, che qui s' innamora,
Ne' lor pensieri la trovano ancora,
Quand' Amor fa sentir della sua pace.
Suo esser tanto a quei, che gliel dà, piace,
Ch' infonde sempre in lei la sua virtute,
Oltre il dimando di nostra natura.

CHANSON XV.

—

I.

Amour, qui parle avec ardeur de ma Dame dans mon esprit, agite souvent à son sujet, avec moi, des questions qui embarrassent et déroutent mon intelligence. Son parler résonne si agréablement, que l'âme, qui l'écoute et l'entend, dit : Malheureuse que je suis, de ne pouvoir reproduire ce que j'entends dire de ma Dame ! Et certes, il me convient tout d'abord de renoncer à cette idée, si je veux traiter de ce que l'on dit d'elle ; car ce que mon intelligence ne comprend pas, et une bonne partie même de ce que j'entends, je ne saurais l'exprimer. Aussi, dans le cas où ceux de mes vers qui entreront dans les louanges de cette Dame seraient défectueux, que l'on en rejette le blâme sur la faiblesse de mon intelligence et de mon style, qui n'ont pas la puissance de rapporter ce que dit l'Amour.

II.

Le soleil, qui tourne autour du monde, ne voit jamais rien de plus noble qu'à l'heure où il éclaire le lieu où demeure la Dame dont Amour me fait parler. Toutes les intelligences d'en haut l'admirent ; et ceux qu'elle a rendus amoureux ici-bas, la retrouvent encore dans leur pensée, quand Amour leur a fait sentir sa douce paix. Son être plaît tant au créateur qui le lui a donné, que Dieu verse toujours en elle, et au-delà de ce que demande notre nature, sa bienfaisante puissance. Son âme pure, qui reçoit ce salut *(bénédiction)* de Dieu,

La sua anima pura
Che riceve da lui questa salute
Lo manifesta in quel, ch' ella conduce,
Chè 'n sue bellezze son cose vedute;
Che gli oc[illegible] color, dov' ella luce,
Ne manda[illegible] al cor pien di desiri,
Che prendon aere, e diventan sospiri.
III. In lei discende la virtù divina,
Siccome face in Angelo, che 'l vede:
E qual donna gentil questo non crede,
Vada con lei, e miri gli atti sui.
Quivi, dov' ella parla, si dichina
Un Angelo dal ciel, che reca fede,
Come l' alto valor, ch' ella possiede,
Ed oltre a quel, che si conviene a nui.
Gli atti soavi, ch' ella mostra altrui,
Vanno chiamando Amor, ciascuna prova,
In quella voce, che lo fà sentire.
Di costei si può dire:
Gentil è in donna ciò che 'n lei si trova:
E bello è tanto, quanto lei simiglia.
E puossi dir, che 'l suo aspetto giova
A consentir ciò, che par maraviglia.
Onde la fede nostra è aiutata,
Però fu tal dall' eterno ordinata.
V. **Cose appariscon nello suo aspetto,**
Che mostran de' piacer del Paradiso;
Dico negli occhi, e nel suo dolce riso,
Che le vi reca Amor, come a suo loco.
Elle soverchian lo nostro intelletto,
Come raggio di sole un fragil viso;
E perch' io non le posso mirar fiso,
Mi convien contentar di dirne poco.
Sua beltà piove fiammelle di fuoco,
Animate d' un Spirito gentile,
Ch' è creatore d' ogni pensier buono:
E rompon come tuono
Gl' innati vizi, che fanno altrui vile.
Però qual donna sente sua beltade
Biasmar, per non parer queta e umile,
Miri costei, ch' è esempio d' umiltate.
Quest' è colei, ch' umilia ogni perverso:
Costei pensò chi mosse l' universo.

le manifeste par l'éclat de ses beautés visibles ; en sorte que les yeux de ceux qui ont été illuminés de ces beautés, envoient au cœur des pensées pleines de désirs qui prennent air et deviennent soupirs.

III.

La vertu divine descend en elle, comme sur un Ange présent devant Dieu ; et si telle dame est incrédule, qu'elle aille avec elle, et elle admirera ses nobles actions ; car, là où elle parle, il descend un Ange du ciel, qui rend témoignage que la haute vertu qu'elle possède dépasse tous les dons réservés ordinairement aux autres mortels. Ses manières courtoises, qu'elle montre à tous, entraînent chacun vers l'Amour qu'elle leur fait connaître par un langage qu'on ne manque jamais de comprendre. On peut dire d'elle : Noble est pour une dame tout ce qui se trouve en elle ; et tout est d'autant plus beau qu'il lui ressemble davantage : on peut ajouter que sa personne aide à faire croire à ce qui paraît merveilleux ; ce qui corrobore notre foi, car il semble qu'elle ait été créée ainsi de toute éternité.

IV.

Dans toute sa personne apparaissent des choses qui font pressentir les joies du Paradis. Je veux parler de ses yeux et de son doux sourire que l'Amour attire à lui, comme leur véritable place. Ils étonnent notre intelligence, comme un rayon du soleil éblouit un regard faible. Aussi, ne pouvant les regarder fixément, me convient-il de n'en dire que peu de chose. Sa beauté fait pleuvoir des étincelles de feu, animées par un noble esprit créateur de toute bonne pensée ; et ces étincelles, semblables au tonnerre, brisent tous les vices innés qui dégradent l'homme. Que toute dame, donc, qui entend blâmer sa propre beauté, parce qu'elle manque de calme et de modestie, contemple celle qui donne l'exemple de l'humilité, celle qui fait rentrer en lui-même tout pécheur, celle dont le moteur du monde a conçu la pensée.

Canzone, e' par che tu parli contraro,
Al dir d' una sorella che tu hai;
Chè questa donna, che tant' umil fai,
Quella la chiama fera e disdegnosa.
Tu sai che 'l ciel sempr' è lucente e chiaro,
E quanto in sè non si turba giammai;
Ma li nostr' occhi, per cagioni assai,
Chiaman la stella talor tenebrosa;
Così quand' ella la chiama orgogliosa,
Non considera lei secondo 'l vero,
Ma pur secondo quel, che a lei parea:
Chè l' anima temea
E teme ancora sì, che mi par fiero,
Quantunque io vengo dov' ella mi senta.
Così ti scusa, se ti fa mestiero;
E quando puoi, a lei ti rappresenta,
E di': Madonna, s' ello vi è grato,
Io parlerò di voi in ogni lato.

SONETTO.

Solo e pensoso i più deserti campi
Vo misurando a passi tardi e lenti,
E gli occhi porto per fuggire intenti
Ove vestigio uman la rena stampi.

Altro schermo non trovo che mi scampi
Dal manifesto accorger delle genti;
Perchè negli atti d' allegrezza spenti
Di fuor si legge com' io dentro avvampi.

Sì ch' io mi credo omai che monti e piagge,
E fiumi e selve sappian di che tempre
Sia la mia vita, ch' è celata altrui.

Ma pur sì aspre vie nè sì selvagge
Cercar non so, ch' Amor non venga sempre
Ragionando con meco, ed io con lui. (*Petr.*)

V.

Chanson, il semblerait que tu dis le contraire de ce qu'a avancé une de tes sœurs, car cette Dame que tu fais si humble, ta sœur l'a appelée cruelle et dédaigneuse. Mais tu sais bien que le ciel est toujours clair et brillant, et que, quant à lui-même, il ne se trouble jamais; mais que nos yeux, par mille raisons, disent que le soleil même est ténébreux. De même, quand ta sœur appelle cette Dame orgueilleuse, elle ne la considère pas selon la vérité absolue, mais selon l'apparence sous laquelle elle se montre. Car souvent mon âme éprouvait de la crainte; et elle en éprouve encore à ce point que je me sens comme cruellement menacé toutes les fois que je me trouve là où je suppose qu'elle pourra connaître ma pensée. Excuse-moi donc, Chanson, si tu le crois nécessaire; et quand tu le pourras, présente-toi à Elle et dis-lui : « Madame, si cela vous est agréable, je parlerai de vous dans tout le monde ».

(*Convito, trad. de Delécluse*).

SONNET.

Solitaire et rêveur, des champs les plus déserts
D'un pas paisible et lent je mesure la voie.
Mon œil, de toutes parts, à dessein s'y fourvoie,
Pour m'avertir de fuir les sentiers trop ouverts.

Ce sont là les abris qui me viennent offerts,
Contre l'œil de la foule à qui je suis en proie.
A mon maintien, mes traits d'où s'exile la joie
On sent trop qu'au dedans je gémis sous des fers.

Je croirai désormais que les monts, les rivages,
Les fleuves, les forêts connaissent mon ennui,
Mes souffrances, mes maux, mystères pour autrui;

Mais je ne sais chercher des sentiers si sauvages,
Si scabreux, où l'amour prompt à m'y découvrir
N'y vienne en tête-à-tête avec moi discourir.

(*Trad. inéd. H. T.*)

Ce sonnet de Pétrarque, que nous joignons ici, montrera, comme étude littéraire et philologique, la différence de style dans l'espace de quarante ans de perfectionnement de la langue italienne.

TERC. 33. Thomas naquit à Rocca Secca, dans le diocèse d'Aquin en 1227. Il fut une des plus grandes gloires de l'Église. Sa mort est restée un mystère de cour. Il fut toute sa vie le rempart du catholicisme, le bouclier d'airain contre lequel échouèrent toujours les efforts de l'hérésie. *Tolle Thomam et ecclesiam romanam subvertam*, disait un de ses adversaires.

46. On ne peut s'expliquer sur quelle autorité Pier Angelo Fiorentino a traduit Sigieri par Séguier. M.r Victor Leclerc, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a réuni des recherches importantes sur le professeur de la rue du Fouarre. Il pense que ce Siger dont il s'agit ici est Siger de Courtrai. Le mot Fouarre signifie *Paille*. L'université avait jadis des écoles dans cette rue. Les élèves n'étaient assis dans les classes que sur de la paille. De là le nom qu'on lui donnait à cause de la grande quantité qu'en fesaient porter les écoliers (*Saint-Foix, essais sur Paris*). Les commentateurs italiens donnent peu de détails sur Siger; la notice de M.r Leclerc inserée dans les éditions italiennes comblerait cette lacune. M.r Raynouard, de l'Académie française, dont il fut secrétaire perpétuel, provençal d'origine, auteur de la grammaire et du dictionnaire de la langue romance, a donné une explication importante du passage du troubadour Arnaulz Daniel; il l'a intitulée: Rétablissement du texte de la divine Comédie, 26.me chant du Purgatoire. Ce texte se trouve altéré dans toutes les éditions italiennes; et même les dernières, qui prétendent avoir copié sur M. Raynouard, présentent des variations dans l'orthographe. Nous nous permettons de le faire observer aux nouveaux éditeurs de Dante.

42. Boèce, allusion à son livre *De consolatione philosophiae*; son tombeau existe à Pavie dans le monastère de Ciel d'or. Volpi dit qu'on lui a élevé un autel comme à un saint. Boèce fut étranglé en prison par l'ordre de Théodoric roi des Goths. Dante le place avec raison dans le Paradis. Il n'a manqué à Boèce que la canonisation. (Voir pour tous ces personnages le dictionnaire de Bouillet).

PARAD. CH. 11. Ce chant d'une grande simplicité de style est un beau panégyrique de Saint François d'Assise.

TERC. 42. Dans le désordre apparent de cette période, le poète y met la vie scientifique, la vie du monde et ses abus, en opposition avec le calme et l'élévation du mysticisme.

Idem. *Chi seguendo sacerdozio ec.* allusion au proverbe courir un bénéfice, *in caccia dei moccoli, e dei beneſizj*, a dit Cesari.

Idem. *E chi regnar per forza.* Il y a dans ces vers-ci une foule d'allusions locales perdues pour nous qui ne pouvons y voir que des généralités. Ceci peut s'appliquer aussi aux armes comme à l'éloquence de Philippe roi de Macédoine.

TERC. 5. *E chi in rubare, e chi in civil negozio.* La seconde partie de ce vers présente un double sens: *cioè al governo della Repubblica*, a dit Landino;

E chi *civile amministrazione* (Brunone Bianchi); o *trattando civil negozio*, a dit un autre.

> Auf Raub Der (legt') Der auf bürgerliches Treiben. (*Philaléthès*).
> Some practised robbery and others trade and commerce. *O'Donnel.*

Les vers suivants d'Horace éclairciront ce passage :

> Hic mutat merces surgente a sole ad eum quo
> Vespertina tepet regio. . . . . ne quid
> Summâ deperdat metuens, aut ampliet ut rem.

> Pour traduire un auteur il faut bien le comprendre,
> Ou choisir des avis qui sachent mieux l'entendre,
> Mais choisissez-les bien, car ils sont peu d'accord ;
> Presque toujours d'ailleurs la multitude a tort,
> Consultez avant tout votre auteur, et lui-même
> D'un passage douteux résoudra le problème.
>
> ROSCOMMON, *Art de traduire* (Trad. Charbonnières).

TERC. 5. Proverbe sous forme de comparaison, droit comme un cierge, a dit le français.

Le mot Chandelle signifiait jadis ce que nous distinguons aujourd'hui par le mot Cierge : A chaque saint sa chandelle.

45. Déjà depuis 1243 Mathieu Paris se plaignait de la dégénérescence des ordres mendiants, et leur reprochait, outre leurs disputes personnelles, de bâtir des maisons qui ressemblaient à des palais, en opposition avec la pauvreté qui était la base de leurs instituts ; d'assister les riches et les grands à leur lit de mort, pour leur arracher des testaments ; de recommander leur ordre et de mépriser les autres, etc. etc. La jalousie pouvait bien avoir eu quelque part à l'exagération de tous ces abus ; car Mathieu Paris était Bénédictin, et plus tard Bonaventure défendit avec fermeté les ordres mendiants ; mais cela prouve du moins que Dante ne fut pas le premier à se plaindre de la dégénérescence de ces ordres (*Philaléthès*).

46. Proverbiale expression que Philaléthès interprète ainsi : Du wirst einsehen, das die Domenicanerorden einem guten Stamme gleicht, der aber durch Beschädigungen, die er erlitten, zu splittern beginnt.

Et tu reconnaîtras que l'ordre des Dominicains ressemble à un bon tronc, mais qui, à cause des dommages qu'il a soufferts, commence à s'éclater :

CHANT XI.

ON DE FRANCIS CARY.

O fond anxiety of mortal men!
How vain and inconclusive arguments
Are those, which make thee beat thy wings below.
For statutes one, and one for aphorisms
Was hunting; this the priesthood follow'd; that,
By force or sophistry, aspir'd to rule;
To rob, another; and another sought,
By civil business, wealth; one, moiling, lay
Tangled in net of sensual delight;
And one to wistless indolence resign'd;
What time from all these empty things escap'd,
With Beatrice, I thus gloriously
Was rais'd aloft, and made the guest of heav'n.
They of the circle to that point, each one,
Where erst it was, had turn'd; and steady glow'd,
As candle in his socket. Then within
The lustre, that erewhile bespake me, smiling
With merer gladness, heard I thus begin:
"E'en as his beam illumes me, so I look
Into the' eternal light, and clearly mark
Thy thoughts, from whence they rise. Thou art in doubt,
And wouldst, that I should bolt my words afresh
In such plain open phrase, as may be smooth
To thy perception, where I told thee late
That 'well they thrive; and that 'no second such
Hath risen,' which no small distinction needs.
"The providence, that governeth the world,
In depth of counsel by created ken
Unfathomable, to the end that she,
Who with loud cries was 'spous'd in precious blood,
Might keep her footing tow'rds her well-belov'd,
Safe in herself and constant unto him,
Hath two ordain'd, who should on either hand
In chief escort her: one, seraphic all
In fervency; for wisdom upon earth,
The other, splendour of cherubic light.
I but of one will tell: he tells of both,
Who one commendeth, which of them soe'er
Be taken: for their deeds were to one end.

" Between Tupino, and the wave that falls
From blest Ubaldo's chosen hill, there hangs
Rich slope of mountain high, whence heat and cold
Are wafted through Perugia's eastern gate:
And Nocera with Gualdo, in it's rear,
Mourn for their heavy yoke. Upon that side,
Where it doth break it's steepness most, arose
A sun upon the world, as duly this
From Ganges doth: therefore let none, who speak
Of that place, say Ascesi; for it's name
Were lamely so deliver'd; but the East,
To call things rightly, be it henceforth styl'd.
He was not yet much distant from his rising,
When his good influence 'gan to bless the earth.
A dame, to whom none openeth pleasure's gate
More than to death, was, 'gainst his father's will,
His stripling choice: and he did make her his,
Before the spiritual court, by nuptial bonds,
And in his father's sight: from day to day,
Then lov'd her more devoutly. She, bereav'd
Of her first husband, slighted and obscure,
Thousand and hundred years and more, remain'd
Without a single suitor, till he came.
Nor aught avail'd, that, with Amyclas, she
Was found unmov'd at rumour of his voice,
Who shook the world: nor aught her constant boldness
Whereby with Christ she mounted on the cross,
When Mary stay'd beneath. But not to deal
Thus closely with thee longer, take at large
The lovers' titles—Poverty and Francis.
Their concord and glad looks, wonder and love,
And sweet regard gave birth to holy thoughts,
So much, that venerable Bernard first
Did bare his feet, and, in pursuit of peace
So heavenly, ran, yet deem'd his footing slow.
O hidden riches! O prolific good!
Egidius bares him next, and next Sylvester,
And follow, both, the bridegroom; so the bride
Can please them. Thenceforth goes he on his way,
The father and the master, with his spouse,
And with that family, whom now the cord
Girt humbly: nor did abjectness of heart

Weigh down his eye-lids, for that he was son
Of Pietro Bernardone, and by men
In wond'rous sort despis'd. But royally
His hard intention he to Innocent
Set forth; and, from him, first receiv'd the seal
On his religion. Then, when numerous flock'd
The tribe of lowly ones, that trac'd *his* steps,
Whose marvellous life deservedly were sung
In heights empyreal; through Honorius' hand
A second crown, to deck their Guardian's virtues,
Was by the' eternal Spirit inwreath'd: and when
He had, through thirst of martyrdom, stood up
In the proud Soldan's presence, and there preach'd
Christ and his followers, but found the race
Unripen'd for conversion; back once more
He hasted, (not to intermit his toil,)
And reap'd Ausonian lands. On the hard rock,
'Twixt Arno and the Tyber, he from Christ
Took the last signet, which his limbs two years
Did carry. Then, the season come that he,
Who to such good had destin'd him, was pleas'd
To' advance him to the meed, which he had earn'd
By his self-humbling; to his brotherhood,
As their just heritage, he gave in charge
His dearest lady; and enjoin'd their love
And faith to her; and, from her bosom, will'd
His goodly spirit should move forth, returning
To it's appointed kingdom; nor would have
His body laid upon another bier.
« Think now of one, who were a fit colleague
To keep the bark of Peter, in deep sea,
Helm'd to right point; and such our Patriarch was.
Therefore who follow him as he enjoins,
Thou mayst be certain, take good lading in.
But hunger of new viands tempts his flock;
So that they needs into strange pastures wide
Must spread them: and the more remote from him
The stragglers wander, so much more they come
Home, to the sheep-fold, destitute of milk.
There are of them, in truth, who fear their harm,
And to the shepherd cleave; but these so few,
A little stuff may furnish out their cloaks.

« Now, if my words be clear; if thou have ta'en
Good heed; if that, which I have told, recal
To mind; thy wish may be in part fulfill'd:
For thou wilt see the plant from whence they split;
And he shall see, who girds him, what that means,
'That well they thrive, not swoln with vanity.' »

PARAD. CH. 12. TERC. 1. Quand la sainte lueur: *Saint Thomas.*

8. Bon accueil, salutations que se font les deux astres.

10. Saint Bonaventure qui se fait connaître plus bas. TERC. 43. Il naquit à Bagnorea, en Toscane, l'an 1221. Il fut l'un des plus dignes successeurs de saint François.

14. *Quand l'empereur qui n'a* etc.... à l'exemple de Virgile dont il suit en tout les pas: (*Jupiter Stygius*) — *Junoni infernae dictus sacer... etc.*) Dante varie à l'infini ses expressions. S'il répète une même idée c'est toujours par des mots différents. Dieu est pour lui l' Eterno valore, il sommo Giove, l' Imperador, la divina virtù, la provvidenza, l'intelligenza. — Il enchérit de beaucoup sur les soixante et douze noms de la langue hébraïque qui nomment Dieu. Le français abonde aussi en ces sortes d'expressions, et périphrases: le soleil de l'éternité (Jésus-Christ), etc. *Massillon.*

24. Dante a repété aussi trois fois Cristo, dans deux autres chants du Paradis, sans doute en l'honneur des trois personnes en Dieu qui ne font qu'un seul et même Dieu, comme trois fois Cristo, n'est qu'une même idee. Et que sait-on, peut-être il naîtra un jour quelque commentateur anti-dantesque, qui, dans sa mauvaise foi ne manquera pas d'accuser Dante de reconnaître trois rédempteurs, et de lui appliquer le fameux sonnet-épitaphe composé en l'honneur de Bietolone.

Nous le donnons ici comme une pièce curieuse de la littérature italienne.

Il poco illustre e meno Reverendo
Bietolon da Lucardo è qui sepolto;
Fu l' ottavo sapiente e morì stolto,
Derise ognuno e poi morì piangendo.
Giudizio ebbe ammirabile e stupendo,
E non l' adoperò poco nè molto;
A tôrre altrui la fama era rivolto,
E andò della sua sempre perdendo.
Fu vano, e il corpo suo mai stiè digiuno,
Fu maestro di scuola e fu sferzato,
Lacerò tutti e non piagò nessuno;
Era prete e morì scomunicato,
Facea de' Cristi, ed or non ne ha pur uno,
Ebbe tre redentori, e s' è dannato.

28. Henri de Sus… d'abord évêque de Sisteron et archevêque d'Embrun, puis cardinal-évêque d'O… C'est le nom de la cité pour désigner la personne.

Idem. Juriscon… ou médecin de Florence qui s'était enrichi par sa profession.

30. *Ed alla* … Dante fronde ici les abus qui s'étaient introduits dans l'Église sous Inno… II, Honorius III ; il attaque corps à corps Boniface VIII, distinguant bien le n… ificat qu'il respecte du représentant qui dévie. Les abus provenaient en gr… partie des actes excessifs de charité, de faveurs ou de concessions aux ordres mendiants nouvellement établis, des absolutions, des restitutions, du droit … onférer les bénéfices, d'échanges de pélérinage pour une compensation ou pr… … droits confondus excitaient le mécontentement. E… s, don… extrayons et abrégeons cette note, il ne faut c… … le choix des papes ne tombait jamais que su… …ants.

31. Ni pour… …roles, en quelque sorte, sacramentelles, que le p… …sentir toute la valeur intrinsèque. Pour conserve… …ession n… …biné le texte avec le français comme on fait dans le… …s-rimés.

38. Manière de p… …verbiale, … que le bien s'est changé en mal. *Dove soleva venire vuono odore, ora… …risto.*

42. *Ch'uno la fugge.* Si l'un inte… …t si largement qu'il puisse se trouver en dehors de la règle, s'y sou… …tre le resserre trop en cherchant à l'expliquer selon la lettre.

On s'est souvent plu à calomnier Dante; mais qui l'approfondit trouve à le justifier.

Das Urtheil welches hier Dante über die extreme Richtung beider Parteien ausspricht, zeigt um so mehr von seinen klaren unpartheiischen Sinne als es mit dem Urtheile Clemens V uberstimmt, dem Dichter sonst keineswegs gewogen ist. (*Philaléthès*).

Le jugement que Dante porte ici sur les tendances extrêmes des deux partis (celui d'Acqua Sparta, et celui de Casal) montre d'autant plus clairement son impartialité qu'il est d'accord avec celui de Clement V à qui le poète, d'ailleurs, n'était nullement favorable.

46. Pourquoi le prophète Nathan est-il ici nommé à coté de Chrysostome ? C'est, répond Philaléthès, peut-être, parce que tous deux dirent aux grands de la terre de sévères vérités.

Vielleicht weil beide den Grossen der Erde bittere Wahrheiten sagten.

PARAD. CH. 13. TERC. 2. Les quinze étoiles de première grandeur.

TERC. 5. Les sept étoiles de la grande Ourse qui jamais ne descend au dessous de l'horizon. Cette periode a six membres un peu longs, et une des plus longues du poème doit être entendue ainsi d'après Lombardi : *Chi desidera intender bene quello che io vidi quivi, immagini, che ventiquattro delle più lu-*

centi stelle (cioè le quindici, che si numerano di prima grandezza, le sette del carro, o sia Orsa maggiore, e le due che terminano l' Orsa minore della parte al vicino polo opposta) *compongono in cielo due segni, qual' è quello che fecevi Arianna,* cioè due corone; *e questa immagine tengasi, mentr' io parlo, fortemente impressa nella fantasia....* etc.

Les quinze étoiles de première grandeur *che in diverse plage lo ciel avivan,* etc. désignent les personnages qui dans l'une et l'autre ronde ont brillé plus particulièrement par leur science et leur foi. Albert de Cologne, Pierre le Lombard, Salomon, Denys, S.t Jean Chrysostome, Boèce, Isidore de Seville, Bède, Siger de Courtrai — Dans la seconde, Pierre Comestor, Pierre l'Espagnol, Saint-Anselme, Nathan, Raban S.t-Maur, et l'abbé Joachim.

Les sept de l'Ourse sont Gratien, Orose, Richard de saint-Victor, Illuminat, Augustin, Hugues de saint-Victor et Donat. Le troisième groupe se compose de deux étoiles seulement, S.t Thomas d'Aquin et S.t Bonaventure.

4. Il a plu à Dante d'appeler cette constellation *corno*, et par conséquent *bocca* (bouche) l'ouverture de cette corne que forment les deux étoiles de la petite Ourse, situées des deux côtés du pole, ouverture qui a son centre à la pointe de l'axe sur lequel se meut la premiere roue, c'est-a-dire le ciel dit le premier mobile.

5. La fille de Minos, Ariane.

9. Là on ne chantait ni Bacchus, ni le Pœan. Si la negative *non*, dit peut-être avec raison Scolari, ne se rapporte pas à quelque fait contemporain, elle ne présenterait qu'une idée hors d'à-propos, car il est certain qu'on ne chante dans le ciel ni Bacchus, ni le Pœan. Mais le poète fait allusion (et Dante on le sait ne lance jamais un mot sans raison, ni n'est esclave de la rime) aux usages des Italiens de son temps, *che non avevano ancora deposto nelle festività loro i canti deturpati da cosiffatte reliquie del gentilesimo;* ce qui le prouve encore c'est que l'expression *evviva*, qui n'est qu'un dérivé d'*evoè*, reste dans la langue usuelle. Un passage de saint Jean Chrysostome vient encore à l'appui de cette interprétation: *Ad bellum cunctos non tragoedias excitabant; non Pœana canebant sicut nonnulli,* ex tract. super. psalm. 43. Ces restes du paganisme, dont se plaint ici le saint Père dans le quatrième siècle, n'avaient pas disparu au treizième, et ont attiré la censure et l'allusion piquante du grand poète du christianisme.

42. Les philosophes anciens ne furent pas plus d'accord entre eux que les nôtres aujourd'hui. Minez le principe l'édifice s'écroule. Écoutons Alfred de Musset dont la philosophie en vaut bien une autre.

Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.

J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin.
Sous les rois absolus je trouve un dieu despote ;
On nous parle aujourd'hui d'un dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être.
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître.
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible ;
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.
Spinosa, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais l'homme est une machine.
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide, et conclut au néant.

Voilà donc les débris de l'humaine science !
Et depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté !
Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes ;

Vous aviez le désir, la foi vous
Je vous plains ; votre orgueil nar
Vous sentiez les tourments d
Et vous la connaissiez cette f

Nerli, de Del-Vecchio qu'il ne nomme point, mentionnées comme types de toutes les vertus. Ici c'est Monna Bertha et Ser Martin. Les commentateurs ont peu dit sur ces deux personnages *(de minimis non curat prætor)*, noms propres mis ici pour désigner des gens du peuple, des gens crédules ou ignorants. Ils semblent en effet avoir peu d'importance; par eux-mêmes, peut-être, oui; mais comme point de philosophie morale, quelques recherches seront de quelque intérêt sans doute. Il est assez singulier que dans plusieurs langues les noms Berthe et Martin soient devenus dans ces temps anciens des noms proverbiaux, des types de belles qualités ou de travers bizarres. La Berthe de France, historiquement parlant, était parente du roi Robert 2.me roi de la troisième race, épousée plus tard par lui, devenue veuve d'Eude 1.er, comte de Blois. Grégoire cinq le força à la répudier. C'est d'elle que les chroniqueurs ont dit qu'elle savait le nombre de jambons de son cellier, tant elle était bonne ménagère. Elle filait même, d'où le proverbe en France — *ce n'est plus le temps que Berthe filait*, pour rappeler l'ancien temps, ou le bon temps. D'autres disent que cette Berthe était reine de Bourgogne. Ce proverbe traduit: *non è più tempo che Berta filava*, qui a passé dans la langue italienne, à quelle nation appartient-il? Giusti, dans son spirituel et piquant recueil de proverbes, aurait dû ainsi que les modernes vocabulistes paræmiaques désigner dans leur nomenclature ceux qui appartiennent à telle et telle nation, et faire qu'on ne regardât pas comme nationaux des proverbes qui ne sont que des traductions intruses des autres peuples: car on sait que l'usage des proverbes est de la plus haute antiquité. La physionomie locale des pays s'y peindrait mieux; peut-être la chose est-elle un peu difficile à débrouiller, mais elle n'est pas impossible. Dans le même sens les Italiens ont dit *non è più tempo della colombina* (ai tempo che le scardove erano pesce — nous ne sommes plus au temps où les écailles étaient des poissons).

Berta Ciriegia, était peut-être celle de Dante: « I guadagni di Berta Ciriegia, disfaceva i muri per vendere il calcinaccio ». Elle démolissait les murs pour en vendre la chaux. Si Dante avait eu besoin d'autres exemples il n'eut pas manqué de *monna*. Voici celles qu'on rencontre dans les vieilles vocabulations paræmiaques:

« Le grazie di Monna Lepre, nel rompersi le spalle, ringraziava Dio che non avea fiaccato il collo. » Les grâces de Madame le Lièvre, après s'être brisé les épaules, elle remerciait Dieu de ne s'être pas cassé le cou.

« Donna Brenta, che fissola e piagne se vede tirar il collo a un pollastrello ». Elle sanglotte et verse des pleurs si elle voit allonger le cou à un poulet, (manière de faire en Italie; ailleurs on les saigne).

« Monna Honesta da Campi, quando era veduta faceva d'una ciriegia due bocconi, quando no, inghiottiva un fegatello in una ». — Quand on la voyait elle faisait d'une cerise deux bouchées; quand on ne la voyait pas elle avalait un foie tout entier.

La savia Sibylla était celle qui avait une haute estime d'elle-même.

« La reina Maria, una che faceva la grande » celle qui aurait fait la Madame. Il s'y rencontre encor : La discrezione di Monna Nanna, la gallina di Madonna Bartola, i presenti di Donna Marza che faceva a sua nuora ; — les cadeaux de Donna Marza à sa belle-fille. — Il nuovo di panno vecchio, come le grammure di Monna Salvestra — le neuf de drap vieux comme les nippes de Monna Salvestra. — I guadagni di Monna Infrignuccia : guadagnare a oncie e perder a libbre. — Gagner à onces et perdre à livres ; et puis encore : Il chiasso di Madonna Fancia ; il favellare più che la Cella et la Monna Menta : et telles autres qui avaient aussi leurs belles habitudes ! (*La Zucca del Doni ; Pescetti, Giusti*).

Ce même proverbe, mais plus moderne, a aussi son principe dans la langue allemande. Une légende raconte qu'un empereu[illegible]lemagne, traversant une petite ville, vit venir au-devant de lui tout[illegible] féliciter ; une seule femme n'y vint point ; c'était Berthe qui était r[illegible]file[illegible] on lui nuisit dans l'esprit du souverain ; mais elle vint s'excuser en [illegible]rant [illegible]'Empereur tout ce qu'elle avait filé ; celui-ci la recompensa admirablement[illegible] [illegible]yant voulu suivre son exemple on répondait : il est passé le t[illegible] où [illegible].

Quant à Ser Mart[illegible] [illegible] *nvito* 1, 8. *Suole dire Martino* : Non cadrà della mia [illegible] [illegible]iovanni. — Et dans les vieux recueils de proverbes : [illegible] che la stella Diana fosse sua moglie ; il bue di [illegible]moro[illegible]. — Ceux-ci nous paraissent tout-à-fait nationaux. L'homonyme [illegible]st plus moderne, et n'a aucun rapport avec ceux-ci.

Sire Martin est encore un de ce[illegible] qu'on rencontre dans tous les recueils parœmiaques.

PARAD. CH. 14. TERC. 1. Le poète a voulu donner à entendre par cette similitude que la voix de S.t Thomas allait de la circonférence au centre, et celle de Béatrix du centre à la circonférence, puisque les bienheureux formaient une couronne dont Béatrix et Dante étaient le centre.

12. *Ed io udii etc.* La cinquième lumière, la plus brillante parmi nous : Salomon qui répond.

9. *Lo refrigerio* .... La joie que verse sur les bienheureux le fluide lumineux de la splendeur divine.

33. Malgré de grandes découvertes la galaxie reste encore un grand problème. La région la plus riche en amas globulaires appartient à la voie Lactée ; elle en forme la partie la plus importante. La plus grande accumulation d'amas d'étoiles se trouve dans la voie Lactée ; elle forme presque un grand cercle de la sphère incliné à l'équateur sous un angle de 65 degrés. Son pole boréal se trouve situé vers la chevelure de Bérénice, et son pole austral tombe entre le phénix et la baleine. La blancheur lactescente de cette zone a été attribuée longtemps à la présence d'une nebulosité générale non résoluble. Mais on est parvenu plus tard, en employant toute la puissance optique des plus grands télèscopes, à démontrer que cette lueur générale ne devait pas être attribuée à la présence

de quelques rares nébuleuses, mais bien à des strates d'étoiles accumulés dans la même region....

Les progrès extraordinaires dont l'étude de la voie lactée est redevable à l'emploi des grands télescopes, ont fait succéder à l'étude purement descriptive ou optique de cette partie du ciel, les apperçus plus ou moins heureux sur sa constitution physique.

Les dernières observations paraissent décider en faveur d'un système d'anneaux concentriques, d'épaisseurs très-inégales, et dont les diverses couches, plus ou moins lumineuses pour nous, seraient placées à des profondeurs diverses dans l'espace. Mais l'éclat rélatif de ces petites étoiles, comprises entre la deuxième et la seizième grandeur, ne saurait ici nous donner la mesure de leur distance; il est impossible d'en rien conclure de satisfaisant, quant à l'évaluation numérique du rayon des sphères auxquelles elles appartiennent.

Dans beaucoup de régions de la voie lactée, la puissance de pénétration de nos instruments optiques suffit pour résoudre les nuées stellaires dans toute leur étendue, et faire voir les points lumineux sur le fond vide et noir des espaces sans fin. On peut dire alors que la vue pénètre librement dans l'espace. Dans certaines régions la voie lactée livre elle-même un passage par ses hiatus ou ses fissures. Ailleurs elle est restée impénétrable même pour le célèbre télescope de quarante pieds. (Cosm. Alex. Humboldt).

39. Plena per insertas fundebat luna fenestras.

40. *E come giga.* La gigue et la harpe sont deux instruments à corde. Le dernier est connu; le premier l'est beaucoup moins.

PARAD. CH. 15. TERC. 5. De cœlo lapsa per umbras,
Stella facem ducens multa cum luce cucurrit. *Virg.*
Hic primum nova lux oculis obfulsit et ingens
Visus ab aurora cœlum transcurrere nimbus. *Georg.* I.

7. L'étoile, qui se meut pour venir vers Dante, c'est Cacciaguida son trisaïeul qu'il nommera plus bas. Fidèle aux principes de l'art, le poète a soin de préparer, de motiver l'arrivée des personnages qu'il introduit sur la scène.

9. *Quando in Elisio....* allusion aux vers de Virgile:

Isque ubi tendentem adversum per gramina vidit
AEneam, alacris palmas utrasque tetendit;
Effusæque genis lacrymæ; et vox excidit ore:
« Venisti tandem, tuaque expectata parenti
Vicit iter durum pietas? Datur ora tueri
Nate, tua; et nostras audire et reddere voces?
Sic equidem ducebam animo, rebarque futurum
Tempora dinumerans; nec me mea cura refellit. »

17. C'est-à-dire, où l'on n'écrit ni plus ni moins que ce qui est écrit de toute éternité.

33. Transition brusque. Début qui se rattachait sans doute dans l'esprit du poète à des idées intermédiaires qu'on peut pressentir, mais qu'il serait téméraire de vouloir suppléer.

Idem. Tierce et none, heures canoniques, désignant ici les heures en général; tierce était neuf heures du matin; none trois heures du soir. L'horloge publique était alors située dans l'enceinte la plus étroite de Florence. (Voir le plan de Florence ancienne. Il est reproduit dans le 3.me volume de la traduction de Philaléthès).

34. *Contigue*, expression que nous avons [illegible]tée avec d'autres traducteurs. Elle est dans l'analogie de la création des mo[illegible]aligula avait tiré son surnom de la caligue, espèce de chaussure militaire qu'il portait (Tacite). La contigue était une forme de souliers élégants, ornés de fleurs ou de dessins imprimés, probablement dans le genre des babouches turques. L'expression *contigiate* se rapporte encore à la toilette toute entière, et parait se rapprocher de *cointise*, *accointise* de l'ancien français.

Idem. En vain le législateur, la philosophie, la chaire, tonnent contre le luxe public. Les siècles marchent, la mode fait la voi[illegible]. En vain Caton lança ses lois somptuaires; le luxe continua, l'état se corro[illegible]et puis:

Luxuria invasit victum que [illegible]ur orbem. *Juv.*

37. Monte Mario, hauteur située entre Viterbe et Rome; du temps de Dante on l'appelait Monte-Malo, et c'est de son camp de Monte-Malo qu'Othon quatre, la veille de son couronnement, data le serment qu'il fit de respecter l'inviolabilité de l'Église.

Idem. L'Uccellatojo est une éminence voisine de Florence d'où l'on découvre cette ville en arrivant de Bologne; l'une désigne Rome et l'autre Florence. Celle-ci, bâtie au centre d'un immense vallon, présente de la hauteur de ses édifices, soit du *campanile de Santa Maria del Fiore*, du *Palazzo Vecchio*, de la *Tour de l'observatoire* ou de celle du *Jardin des Oricellari*, un superbe panorama. Environnée de coteaux verdoyants semés de villages et de villas, au-dessous se déroule l'Arno capricieux à travers de somptueux palais, d'antiques églises, vrais sanctuaires de tous les beaux-arts.

Chacun aime, loue, admire selon ses goûts, ses instincts, ses sentiments; ce qui plait à l'un déplait quelque fois à l'autre et réciproquement. Dans ce jardin des Oricellari ce qui séduit, ce qui charme, ce n'est point l'ingénieux tracé de son labyrinthe anglais, ses ombrages touffus artistement disposés, ni la grotte aux rustiques cariatides en tuf qui soutiennent un lac exhaussé sur sa voute; ce n'est point l'Hercule, rival par sa taille du Polyphème d'Homère, et qui, tel qu'Encélade, *jaculator audax*, soulève un énorme rocher, ni la tour svelte hardiment élancée

dont l'éloquent Cicerone de la plate-forme nous avertit en deux iambes inégaux mais élégants que, *hinc sat videbis alta Florae mœnia, et Fœsulas bivertices.*

Ce n'est point encore l'helvétique Chalet que décorent les attributs de la chasse, les bois altiers du cerf de la forêt ; mais on aime ce manoir sacré, ces catacombes paternelles, où attendent les Oricellari, nom cher à la poésie, à la science, aux armes, à la patrie.

On porte dans l'enceinte un pas religieux ; on craint de profaner le calme de ces lieux. Là on médite, on rêve, on se sent tout ému ; on retrempe son âme à ces admonitions salutaires, toutes briéveté, simplicité, raison, philosophie ; sages leçons que le marbre dans sa crudité native, dépouillé d'ornements, proclame à notre intelligence, à notre cœur ; suaves inspirations qui vivront dans le souvenir et l'Album des visiteurs comme la page, je ne dirai pas la plus spirituelle, mais la plus sentimentale de la littérature des tombeaux ; et, pour tout dire enfin, ce musée élysien, ces jardins académiques sont dignes du poète qui les a chantés, et le poète lui-même est digne de la poésie de ces Édens.

On ne peut s'en éloigner sans se promettre d'y revenir encore ; on a oublié qu'on assistait à un spectacle de ruines.

Quoique à bien considérer les choses tout soit ruines autour de nous, les ouvrages de nos mains, nous mêmes, il y a toutefois dans les ruines philosophiquement considérées quelque chose de sévère et de mélancolique qui attriste mais qui plait, *est quœdam flere voluptas* ; elles affectent uniformément, et s'il en résulte quelquefois dans l'homme des effets opposés, contraires aux effets habituels, ils ne sont qu'exception. Young gémit sur les restes infortunés de la fragilité humaine ; la froide immobilité de sa fille le fortifie en Dieu. Le trop célèbre Polyglotte, le Polyhistor de l'Orient, l'auteur des ruines a rêvé sur les membres épars des palais de Palmyre. Il s'est assis face à face des frontons isolés de ses temples, mutilés par les révolutions et oblitérés par le temps ; il les a vus colorés par les rayons expirants du soleil du soir, et de son imagination froidement exaltée, il en est éclos.... le catéchisme de la loi naturelle.

Malheur à l'esprit aride que des ruines impressionnent ainsi ! qu'il ne vienne point en Italie ! qu'il n'en visite ni les villes, ni les palais, ni les temples, ni les jardins ! il ne verrait que des morts, là où vingt siècles se lèvent debout devant lui avec ces guerriers antiques qui disputaient leur nationalité au vandalisme de l'Orient ; ces chevaliers des croisades tout habillés de fer, tout bariolés de blasons, de légendes, et si magnanimement prodigues au Christ de leur courage, de leur fortune et de leur vie ; là enfin où dans presque chaque cité, quelque chef-d'œuvre géant, météore monumental, a sillonné les âges sans obscurcir son éclat, tradition vivante, témoignage indestructible d'une civilisation passée, qu'ont débordée, si l'on veut, l'industrie, les sciences, mais que sous le point de vue artistique on n'atteindra certainement jamais. (Voyage en Italie, H. T.).

38. Bellincion Berti, illustre chevalier florentin, d'autres disent Pisan, de la famille des Ravignani ; il fut le père de la belle et sévère *Gualdrada* mentionnée dans le 16.me chant de l'Enfer.

47. En 1148 il alla avec Louis VII roi de France, les allemands, les anglais et autres à la seconde croisade; il mourut à son retour. Cette croisade fut celle préchée par S.t Bernard. On peut voir, pour la descendance de Cacciaguida et de Dante, *Memorie per servire alla vita di Dante* par Pelli. Il existe encore aujourd'hui à Vérone un descendant de la famille de Dante; c'est pour ses noces qu'avait composé sa dernière poésie le docteur Torri de Vérone, mort à Pise, il y a près d'un an, et dont les restes ont été déposés dans le cloître de l'église de saint François. C'est un tribut de reconnaissance que nous offrons à la mémoire d'un savant laborieux, qui a bien voulu encourager nos travaux sur Dante sur lequel il avait lui-même fait de nombreuses études publiées à diverses époques. Il commença tout jeune à étudier et à admirer Dante. Il n'a cessé de vivre qu'en le célébrant encore.

CHANT XV.

TRADUCTION DE FREDERICK POLLOCK.

—

That courteous intent in which is shown
Ever the love which is breathed rightfully,
As is in selfishness what breathes from wrong,
Silence imposed upon that dulcet lyre,
And rendered still those chords beatified
Which the Right Hand of heaven slacks and strains.
To just petitions how can e'er be deaf
These beings, who to grant to me the wish
For which I prayed them, to a pause agreed?
Fitting it is that endlessly should mourn
Whoso for love of things which do not last
Eternally, of this love strips himself!
As through the clear and tranquil air of night
Courses from time to time a sudden flash,
Rousing the eyes that inobservant were,
And would a star seem that its place did change,
But that within the region whence it blazed
None disappear, and that short time it lives;
So from the arm, which to the right extends,
Down to the foot of that cross, shot a star
From out the constellation which there shines;
Nor did the jewel from its band escape,

But held its course within the lucid beam,
Resembling light, when seen through alabaster.
Thus did Anchises' pious shade approach,
If merits confidence our greatest Muse,
When in Elysium his son he met.
« *O Sanguis meus, O super infusa*
Gratia Dei, sicut tibi, cui
Bis unquam Cœli janua reclusa? »
Thus spoke that light; whereon to him I turned:
Then turned upon my Lady my regards,
And in both quarters I was wonderstruck;
For in her eyes a smile was radiant
Such, that with mine I seemed to touch the depth
Of my delight and of my paradise.
Then, pleasing to the ear as to the eye,
Added that spirit to his preface things
Not understood by me, so high his speech:
Nor of intention was he from me hid,
But of necessity; for his conception
Above the intellect of mortals rose.
And when the bow of his ecstatic love
So far relaxed, that his discoursing fell
Down to the mark of our understanding,
The first thing that by me was understood,
Was: « Be Thou blessed that art Three and One,
To my descendant who art gracious thus! »
Then said: « The darling and abiding wish
Excited as I read the Mighty book,
That never changes in its black and white,
Ended hast thou, my son, within this light
In which I speak, for which to her be thanks
Who for this lofty flight has plumed thy wings.
Thou thinkest that upon me flow thy thoughts
From the First Mind, e'en as may be deduced
From unity, if given, five or six;
And therefore who I am, and why I am
To thee more courteous, thou askest not,
Than any other of this joyous host.
Thou thinkest truly; for the great and small
In this existence on the mirror look
In which before you think, your thought is shown:
But that the sacred love in which I watch

Then I began: « Love and intelligence,
(Since in you shines the First Equality)
In equal force in all of you exist;
For in the Sun, which warms and makes you bright
With heat and light, these so well balanced are,
That no similitude to it can reach.
But will and power among mortal men,
For reasons which to you are manifest,
Are on their pinions differently sustained.
Whence I, that am a mortal, now perceive
This inequality; and therefore give no thanks,
Except in heart, for this paternal joy.
I pray thee earnestly, O living Topaz,
Thou who this precious jewel dost ingem,
That thou wouldst make me of thy name possessed »

« O leaf of mine, from whom I have drawn joy,
Expectant only, know me for thy root »;
Such answer in commencement did he give,
And after added: « He, of whom is named
Thy mother's kin, a hundred years and more
The Mount has circled on its lower ledge,
He was my son, and thy great grandfather;
It were most fit that his long punishment
For him by thee were shortened by thy works.

« Florence, within her ancient boundary,

In fathers, daughters, lest their dower and age
On either hand fair measure should exceed.
She had no houses reft of families;
Sardanapalus had not yet arrived
To teach what might in chamber-gear be done.
Not as yet Montemalo was outstripped
By your Uccellatoio, which surpassed
In its success, so will be in its fall.
Bellincion Berti I have known walk girt
With bone and leather, and her mirror leave
His lady-wife without a painted face;
And them of Nerli and of Vecchio
To be contented with an unlined fur,
And with the distaff and the wheel their wives.
O happy people! every one was sure
Of his own burial place, and as yet none
For France was left deserted in her bed.
One would be wakeful for her cradle's charge,
And in her soothings speak the idiom
Which erst her sires and her mothers amused;
Another, winding from her rock the flax,
Would repeat stories with her family
Of Trojans, and of Fiesole or Rome.
As great a wonder then would have been held
A Cianghella, a Lapo Salterello,
As now a Cincinnatus or Cornelia.

"To such a quiet, such a beautiful
Life of its citizens, to such a true
Community, and to so sweet a home
Mary consigned me, with sharp cries invoked;
And in your Baptistery of old note
A Christian I became and Cacciaguida.
Moronto, Eliseo, were my brethren;
From Val di Pado came to me my wife,
And from her was thy second name derived.
Conrad the Emperor afterwards I served,
And in his warfare he begirt me knight,
So much I pleased him by my valorous deeds.
Following him I warred against the crimes
Of that law, whose professors have usurped
Your just rights, through the Pastor's faultiness.

There was I by that people infamous
Released from bonds of the deceitful world,
The love of which so many souls defiles,
And into this peace came from martyrdom *.

PARAD. CH. 16. L'unique moyen d'entendre Dante et de juger le caractère du poète-philosophe c'est de le mettre en face de lui-même. Dans la chanson ci-dessous, qui a quelque rapport avec le début de ce chant, il est curieux, dit Delécluze, de voir les opinions que Dante professait sur la noblesse de race, et comme cet amant de la philosophie fait remonter l'origine de toute vraie noblesse à la vertu. S'il est quelque chose qui justifie la hardiesse avec laquelle le poète florentin a exprimé les idées les plus fortes et les plus en avant de son siècle, dans la langue parlée par tous les habitants de l'Italie, à coup sûr c'est cette chanson, où le bon plaisir impérial employé à faire des nobles, est traité si cavalièrement, à une époque où les croisades, la chevalerie et l'orgueil nobiliaire gouvernaient tyranniquement encore l'opinion de toute l'Europe. Dante était un homme, un poète plein de cœur et de courage : et lui qui avait à sa disposition le langage allégorique et parfois alambiqué, dont ses chansons nous ont fourni tant d'exemples, parle contre la noblesse d'institution humaine, avec une franchise que peu d'autres ont montrée après lui. Nous en donnons ici sa traduction.

CHANSON XVI.

I. Il me faut laisser les douces rimes d'Amour que j'avais coutume de composer ; non que j'aie perdu l'espérance d'y revenir, mais parce que les manières dédaigneuses et cruelles de ma Dame m'ont fermé les voies habituelles de la parole. Et puisque je dois m'arrêter quelque temps, je mettrai de côté le style doux dont j'ai fait usage en traitant d'Amour, pour parler en rimes âpres et subtiles de la qualité par laquelle l'homme devient vraiment noble ; condamnant le jugement faux de ceux qui prétendent que le principe de la noblesse, est la richesse. Et premièrement, j'invoque ce Seigneur (*Amour*), qui habite dans les yeux de ma Dame, et par l'intermédiaire duquel elle est amoureuse d'elle-même.

II. Un tel ordonna, selon son idée, que la noblesse tirait son origine d'une possession antique de biens, unie à des mœurs honnêtes. Un autre, moins savant, supprima la dernière condition, peut-être parce qu'il ne pouvait la remplir. Après, viennent ceux qui ne reconnaissent que la noblesse de race, ayant possédé longtemps de grandes richesses. Et cette fausse opinion dure depuis si longtemps parmi nous, que l'on appelle Gentilhomme celui qui peut dire : je suis fils ou neveu de tel homme éminent, bien qu'il ne soit rien par lui-même. Pour qui s'attache à

la vérité, un tel homme est le plus vil des mortels, lui à qui le droit chemin est coupé, et qui cependant le parcourt; lui qui touche à un grand mort, mais vit.

III. Celui qui définit l'homme : un morceau de bois animé; d'abord ne dit pas vrai; et, à la fausseté de sa proposition, ajoute un raisonnement imparfait, ou peut-être parle sous l'impression d'une conception imaginaire; ce fut sans doute la nature de l'erreur de celui qui tint l'Empire. Il posa d'abord un principe faux, et en tira des conséquences défectueuses; car les richesses ne peuvent, comme on le croit, ni donner ni enlever la noblesse, parce que, de leur nature, elles sont viles et méprisables. Et puis, celui qui peint une figure ne peut la représenter, si elle n'existe pas dans sa pensée. Je dirai encore que la tour la plus haute et la plus massive ne fait pas céder un fleuve qui vient de loin. Il est donc certain que les richesses sont naturellement imparfaites et méprisables; et que de quelque manière qu'on les amasse, non-seulement elles ne donnent pas de repos, mais, au contraire, elles font naître mille inquiétudes, d'où il résulte qu'un esprit droit et sincère, reste imperturbable lorsqu'elles se perdent.

IV. Qu'un homme de basse extraction devienne noble, ou qu'une race noble tire son origine d'un père vilain, c'est ce que personne ne veut accorder. Et alors leur raisonnement semble se contredire, puisqu'ils prétendent que le temps est indispensable pour constituer la noblesse, et que d'autre part la noblesse finit avec le temps. De ce que j'ai dit précédemment, il résulte encore que tous les hommes sont nobles ou vilains, sans quoi l'homme n'aurait pas eu de commencement, ce que je ne saurais accorder ni les autres non plus, s'ils sont chrétiens, parce qu'il est manifeste à tout esprit sain, que leur proposition est fausse. Aussi je les réprouve comme des insensés, et je me retire d'avec eux. Mais maintenant je dirai, selon mon sentiment, ce que c'est que Noblesse, de qui elle vient, et les signes qui caractérisent un homme noble.

V. Je dis d'abord que toute vertu vient d'une racine, et j'entends par vertu ce qui rend l'homme heureux dans le cours des actes de sa vie : ce qui, selon l'Éthique (d'Aristote), est une habitude qui choisit, laquelle se maintient toujours entre les extrêmes : telles sont ses expressions. Je dis que la noblesse prend toujours quelque chose de bon de son sujet, de même que la bassesse retire du sien toujours du mal. La vertu de la noblesse donne toujours aux autres une idée avantageuse d'elle-même; parce que si, dans un sujet, il y a deux choses dont chacune d'elles produise le même effet, il faut en conclure que l'une doit être dérivée de l'autre, ou que chacune dérive d'une troisième. Mais si la valeur de l'une égale celle de l'autre ou l'excède, il faut nécessairement qu'il y ait une troisième cause. Ce que je viens de dire étant supposé vrai, je continue.

VI. Là où il y a noblesse, il y a vertu; mais la vertu n'est pas toujours là où il y a noblesse. De même que si, là où est le soleil, il y a le ciel; le contraire n'est cependant pas vrai. Pour nous, nous avons vu dans les dames et dans les êtres jeunes, ces signes de salut et de noblesse manifestés par leur modestie; mais ces signes seuls ne constituent pas la vertu. Chaque vertu dérive alors de

la noblesse, soit par la parenté ou par les habitudes, comme je l'ai dit, mais de la même manière que le pers (violet) vient du noir. Personne n'a donc le droit de se vanter en disant : Je suis noble de race ; car ceux-là sont presque des Dieux qui, exempts de tout reproche, possèdent une pareille grâce. Car Dieu seul donne cette grâce à l'âme, lorsqu'il voit son enveloppe mortelle *(sa personne)* se tenir dans la perfection ; en sorte qu'il s'approche de quelques-uns qui deviennent sur la terre la semence de félicité jetée par Dieu dans une âme bien préparée.

VII. L'âme qui a été ornée de cette grâce céleste, ne la tient pas cachée ; au contraire, elle la manifeste depuis le jour où elle épouse le corps, jusqu'à celui de la mort. Dans le premier âge, douce, obéissante et modeste, elle resplendit des beautés corporelles qui concourent à sa perfection. Pendant la jeunesse, forte, tempérante, pleine d'amour et embrasée du désir de mériter des louanges, elle met tout son bonheur et son plaisir à être loyale. Puis, dans la vieillesse, prudente et juste, elle se distingue par la libéralité, se réjouissant en elle-même au récit des bonnes actions que font les autres. Enfin, à la quatrième partie de la vie, elle se marie de nouveau à Dieu, contemplant la fin qui l'attend, et versant ses bénédictions sur les temps passés. Voyez maintenant quel est le nombre des gens dans l'erreur !

VIII. Tu iras donc, ô ma Chanson, t'élevant contre ces insensés ! et quand tu seras dans le lieu où est notre Dame, ne lui cache pas tes intentions. Tu peux lui dire en toute sûreté : Je cours, pour parler de votre amie *(la Noblesse)*.

PARAD. CH. 16. TERC. 4. *Dal voi...* Dante, en parlant à l'auteur de sa race, emploie la seconde personne du pluriel, le *voi*, le voussoiement, au lieu de *tu*, le tutoiement, qui s'introduisit à Rome, selon quelques-uns, à l'époque de la dictature de Jules César, où dans le temps de la basse latinité selon d'autres. Aujourd'hui la bonne société ne parle en Italie qu'à la troisième personne, et le *tu* n'est donné qu'aux artisans de l'infime classe.

5. *Al primo fallo...* Allusion aux amours de Tristan et de Ginèvre. On se souviendra d'avoir entendu tousser l'Elvire de Molière dans la fameuse scène du Tartufe, pendant qu'Orgon son mari se trouve sous la table. Les commentateurs ont blâmé la comparaison de Béatrix avec une camérière de Roman ; le poète y a vu sans doute quelque raffinement d'idées qui nous échappent. Ce sourire de Béatrix, le souvenir de ce tousser factice, ne serait-il pas une désapprobation tacite pour Dante usant à l'égard de Cacciaguida de la formule aristocratique ; lui, Dante, qui s'était fait plébéien, au lieu de le traiter d'égal à égal en l'apostrophant avec l'ancien *tu* républicain qu'il emploie dans le chant suivant.

Racine a fait un magnifique emploi du passage du *vous* au *tu* ; ironie sanglante de la plus haute poésie, et du cœur le plus profondément ulcéré. *Andromaque. Hermione à Pyrrhus, Scène V.*

Mais, seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère
Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire

Achevez votre hymen, j'y consens ; mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins,
Pour la dernière fois je vous parle peut-être.
Différez-le d'un jour, demain vous serez maître....
Vous ne répondez point ! Perfide, je le voi
Tu comptes les moments que tu perds avec moi !

Landino a écrit qu'avant 1500 toutes les nations disaient *voi* à un seul, excepté les Romains, qui disaient *tu* à tout individu. S'il eut vécu de nos jours il y eut ajouté les *quackers* anglais, et américains.

11. *Ma non con questa*... non avec l'italien de l'époque de Dante; mais avec le latin qu'on parlait encore. En 1400 on rédigeait encore en France les actes publics en latin; il fallut que des ordonnances spéciales en abolissent l'usage.

13. Décomposition poétique du nombre pour préciser la naissance et la mort de Cacciaguida. De l'incarnation de Jésus-Christ à la naissance de Cacciaguida, la planète de Mars avait fait 530 de ses grandes révolutions, égales chacune a 686 jours, 22 heures et 29 minutes, ce qui porte cette date, au 16 sept. 1090, époque qui concorde avec sa mort, arrivée en Syrie de 1146 à 1148. *Cinque cento cinquanta e trenta* est la vraie leçon du vers, ainsi que nous l'avons traduit, et *non tre* comme on l'a donné par erreur.

14. *Gli antichi miei*... Florence était jadis divisée en six quartiers appelés *Sesti*. A l'extremité du sixième se trouvait le terme que devaient atteindre les coureurs du Pallio le jour de S.t Jean. Ces courses se font encore de nos jours.

15. Entre les optimistes et les pessimistes, il est très difficile d'arriver à la source du vrai au sujet de Dante. Les uns veulent que ses ancêtres fussent si obscurs, qu'au-dessus de Cacciaguida *le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé*; d'autres, que quelqu'un d'entre eux se serait dégradé ; de ce nombre est Venturi toutes les fois qu'il peut japper ou mordre. D'autres ne voient sur ce fait avec raison qu'une réticence conforme aux principes de bienséance de l'art oratoire, qui veut que l'avocat ne parle de soi que le moins possible, et s'il le fait que ce soit avec la plus grande modestie.

16. Depuis le Ponte-Vecchio, où se trouvait autrefois la statue de Mars, jusqu'au baptistère de saint Jean. L'enceinte de la ville ne contenait pendant la vie de Cacciaguida que 14,000 habitants; elle en avait 70,000 au temps de Dante.

20. *Se la gente che al mondo*... Allusion aux papes qui résistèrent aux empereurs.

21. Les commentateurs interprètent ce vers ainsi : *où son aïeul mendiait.* Mais il n'aurait pu s'enrichir en mendiant. Cette expression *andava l'avolo alla cerca*, me parait ici métaphorique. Il allait colportant ses marchandises de maison en maison, ou roulait les rues, comme on le voit dans les villes d'Italie, avec ses marchandises sur le dos, ou étalées peut-être sur un chariot plat, tels que ceux qu'on appelle *barroccino*. Mais à qui s'adresse ce dard : on l'ignore; mais nous

n'y perdons rien. [illegible] ce 16.me chant, qu'on croit n'intéresser que Florence, changez les noms et [illegible] lieux, c'est de l'histoire moderne chez toutes les nations. Croit-on de bonne f[illegible] qu'Horace, Juvenal, Perse, Boileau, Régnier, La Fontaine, Gilbert soient, sou[illegible]tains points de vue, moins vrai de nos jours que de leur temps?

35. *E quei ci[illegible]ossan.* Dante fait ici allusion aux Chiaramonti ou aux Tossinghi. Un de leurs [illegible]ax, chargé de la vente publique des blés, avait été puni de mort, pour avoir p[illegible]riqué dans son emploi. En diminuant frauduleusement la capacité du boisseau, [illegible]s'était enrichi en peu de temps. Déjà Dante a dit dans le Purgatoire, ch. 12. t. 35.... *œuvre des temps heureux, où l'on ne faussait point l'écrit ni la mesure.* S[illegible]avai[illegible]u'on pouvait retorquer l'argument contre lui à propos de ses [illegible]es sur le compte desquels il s'est tu, il se serait bien gardé de lancer deux fois la pierre chez son [illegible]oisin; il n'ignorait pas, lui qui sait si bien la philosophie prov[illegible](*ne parle pas corde dans la maison d'un pendu.*

37. *Oh quali io vidi...* Ceux [illegible]ur orgueil, les *Uberti.*

Idem. *Et Florence parquait.* [illegible] Lamberti et non des Médicis qui depuis prirent les mêmes.

39. Allusion aux f[illegible]flore[illegible]i, Tossinghi, Corteggiani dont les pères ayant été fo[illegible]rence, s'attribuaient le droit d'en dépenser les reve[illegible]vacant. C'est encore l'usage en Italie d'y fonder des [illegible]des dots ecclésiastiques à vie. Une famille riche, pour reconnaître les services d'un ancien et fidèle serviteur, y fonde une pension de trois cents livres sur la tête d'un de ses fils à condition qu'il entrera dans les ordres ou qu'il portera toute sa vie l'habit religieux. Il n'est pas rare d'y voir dans les villes des enfants de dix ans revêtus de la soutane et du tricorne de rigueur.

47. Buondelmonte s'était engagé à prendre une épouse dans la famille des Amidei; il en choisit une dans celle des Donati. Les premiers se vengèrent en assassinant Buondelmonte: ce fut là le principe des dissensions entre les deux grands partis florentins.

49. *Ma conveniasi che quella pietra scema.* La statue de Mars sur le Ponte-Vecchio, au pied de laquelle Buondelmonte tomba assassiné. Florence consacrée au dieu Mars, ont fait remarquer les historiens, a été construite sous le signe de Mars. *(Dino Compagni).*

PARAD. CH. 17. TERC. 1. *Phaéton fils de Climène et du Soleil.* Périphrase un peu entortillée et longue. Défaut qu'on a quelquefois reproché à Dante.

6. Dante qui se souvient d'avoir été raillé par Béatrix passe du *voi* au *tu.*

5. *Che si t' insusi.* Création dantesque.

8. *Tetragono.* Épithète prise de la plus parfaite des figures tétragones, c'est-à-dire le cube, corps composé de quatre angles solides, et de six faces quarrées et égales entre elles, et qui de quelque manière qu'il tombe sur un

plan reste toujours ferme. Daniello, dans le même sens, cite Aristote : *Virtuosus fortunas prosperas et adversas fert ubique omnino prudenter ut bonus tetragonus.* — Horace a dit : *In se totus teres atque rotundus.*

Idem. Voir paroles de Farinata, des Uberti, Brunetto Latini, Vanni Fucci, chants 10, 15, et 24 de l'Enfer; celles de Corrado Malaspina, et Oderisi d'Agobbio. Purg. chants 7, et 11.

16. *Qual si parti...* c'est-à-dire forcément pour se soustraire aux poursuites de Phèdre.

24. Barthélemi de la Scala, seigneur de Vérone, qui, seul de sa maison, porte sur son écusson une echelle surmontée d'un aigle. (Voir pag. 177, la gravure).

26. Can-grande, frère de Barthélemy et d'Alboïn, et tous trois fils d'Albert de la Scala. Il était né sous l'étoile de Mars en 1291. Dante écrivait à une époque où l'on croyait à l'influence des astres; on y a cru longtemps encore après lui. Voici la prédiction du fameux Campanella sur la grandeur future du Dauphin (Louis XIV). La constellation du Dauphin, composée de neuf étoiles, les neuf muses, comme l'entendent les astrologues; environné de l'aigle, il sera grand; du Pégase, puissant en cavalerie; du Sagittaire, infanterie; de l'Aquarius (le Verseau) puissance maritime; du Cygne, poètes, historiens, orateurs qui le chanteront. Le Dauphin touche l'équateur, justice; né le Dimanche, jour du soleil. — *Ad solis instar beaturus suo calore ac lumine galliam galliæque amicos.* Comme le soleil il fera par sa chaleur et sa lumière le bonheur de la France et des amis de la France; 1.er Janvier 1639.

Idem. Les auteurs se contredisent toujours; voici ce que dit la chronique de Vérone au sujet de Can grande : *Fuit staturæ magnæ et pulcræ, et omnibus spectabilis, et gratiosus in actis, similiter et loquela, et bellicosus in armis* (Voir page 312, tom. 1). Albert Mussat, au contraire, parle de lui en ces termes: *Erat vir ille acer et intractabilis, nullos coercens impetus, sed ad quæcumque illum ira provocasset præceps et inexorabilis : nec non habitu gestuque immanior videri malens, quam sua valuisset exercere severitas: nec plus quidquam pensi habens, quam si eidem quæcumque voluisset licerent.* Quelque peu versé qu'on soit dans l'étude de Lavater et qu'on ait l'habitude d'observer les physionomies, il sera facile de se convaincre que les paroles de cet auteur sont tout-à-fait en opposition avec le portrait qu'on a sous les yeux, tandis que celles du premier en sont le véritable type. Voilà comment la gravure aide à l'intelligence des textes, tout en embellissant un livre. Nul n'avait pu faire ce rapprochement, ces deux portraits n'ayant pas (que je sache) été publiés avant nous.

28. Le pape Clément V. né en Gascogne, trompa l'empereur Henri VII.; il promettait et puis favorisait secrétement ses adversaires.

Idem. Henri, empereur d'Allemagne. Sa mort occasionnée, dit-on, par une hostie empoisonnée, à la suite des prédications d'un moine, et que l'on fait injustement encor retomber sur les papes, reste au nombre des morts problèmatiques. L'éloge que Dante fait de lui justifie le titre de grand dont on l'honora

ainsi que les belles a ités de ce prince. Au reste, quel intérêt le pape pouvait-il avoir à sa mort : *A credo quod aliquis vivat hodie inter principes seculares qui plus Deum d t Ecclesiam Romanam et omnem probum virum, quam ipse faciebat.* — Je ne ois pas que quelqu'un existe aujourd'hui parmi les princes séculiers qui aime p Dieu et l'Église romaine et tous les gens de bien qu'il ne faisait lui-même. (Voir *Murat.* tom. IX. fol. 887).

55. Dante désigne par l'expression *Vicini* ses concitoyens. Vers remarquable qui ferme la bouche à ceux qui veulent que Dante fut un homme vindicatif.

Id. Dante a voulu élébrer dans son œuvre le souvenir des seigneurs de la maison de la Scala, et rendre, pour ainsi dire, à leur nom l'hospitalité qu'il avait reçue d'eux dans son e ant par là un exemple que devaient suivre les grands poètes de l'I

Par une maj nsformation, l'énerg entiment des bienfaits reçus et des infortunes s nt de la c poète dans la conscience de l'homme, et s'élevant, er le l de l'école, du *particulier au général*, devient ce sentiment abs lu bien et il une des grandes inspirations morales de l'auteur de *ivine Comé* de puissante qui lui permet de dédier d'avance son œuvre à la vertu et à l ce des bons, et de la dévouer aux implacables colères des mechants ie sans les craindre.

Irato sempre non mal i. *Alf.*, *Poesie var*

Cette appréciation du poète extraite des notes de M.r Ménars, ch. 17. de sa traduction, corroborée de l'application du vers d'Alfieri, est, pour qui veut être impartial et juste, **le fond réel, la justification du caractère de Dante.**

CHANT XVII.

TRADUCTION DE KANNEGIESSER.

Wie einst zur Klymene, sich zu belehren
Von Jenem, was er gegen sich vernommen,
Der kam, der Väter Strenge könnte lehren :
So war auch ich, so sahen mich beklommen
Beatrix sowie jener heil'ge Stern,
Der mir zu Liebe von dem kreuz gekommen.
Da sprach die Herrin : « Was du jetzo gern
Erführst, lass frei den Wunsch dem Mund entquillen,
Frisch wie es kommt aus deinem innern Kern.

Zwar nicht um unsres Kenntnisswachsthums willen,
Nur darum, dass du wagst einzugestehn
Den Durst, damit man dir ihn möge stillen «.
« O holder Baum, mit hoher Wipfel Wehn,
Wie die Unmöglichkeit von einem zweiten
Stumpfwinkel in dem Dreieck Menschen sehn:
Also erkennst du die Zufälligkeiten,
Eh' sie erscheinen, schauend in das Wesen,
In welchem gegenwärtig alle Zeiten.
Als noch Virgil zum Führer mir erlesen
Den Berg hinauf zur Seelenreinigung,
Und beim Hinuntergang, wo kein Genesen,
Da wurde Hartes mir gesagt genung
Von meiner Zukunft; werd' ich widerstehen
Trotz dem als Eckstein jeder Peinigung,
So wüsst' ich dennoch gern, ich will's gestehen,
Was wir bereiten mag die ferne Stunde:
Der Pfeil kommt sanfter, den voraus wir sehen «.
So sprach ich zu dem Licht, das eben Kunde
Mir gab, Beatrix Worten folgesam
Entliess ich dies Geständniss meinem Munde.
Nicht in Zweideutigkeit, die unheilsam
Das Volk befing, bevor das Blut geflossen
Des Gotteslamms, das uns die Sünd' entnahm.
In klare Worte hört' ich izt ergossen
Die Vaterlieb' und in deutlich Latein,
Die sich im Lächeln zeigt', obwol verschlossen.
« Der Zufall, der nicht weiter reicht, allein
Sich durch den ganzen Erdenstoff verbreitet,
Ist ganz verzeichnet in der Gottheit Sein;
Wiewol dies nicht Nothwendigkeit bereitet,
So wenig wie das Aug', in dem ein Kahn
Sich spiegelt, ihn den Strom hinunterleitet.
Gleichwie das Ohr die Harmonien umfahn
Der Orgel, so ist meinem Aug' verliehen,
Die Zeiten zu erkennen, die dir nahn.
Wie Hippolyt Athen sich musst' entziehen,
Weil ihn nicht bog der tollen Phädra Reiz:
So musst auch du Florenz, die Heimat, fliehen.
Das wunschet man, das suchet man bereits;
Bald wird's vollführen, der es sich erfrecht,
Wo Christus täglich wird verkauft aus Geiz.

Der gekränkten Theile Recht
Ar edoch von Gott erwogen
der Wahrheit, welche rächt.
ich zärtlich fühlt gezogen,
Das lassen, und das ist die Noth,
Wenn zuerst dich trifft des Bannes Bogen.
Du wirst erfahren, wie das fremde Brot
Nach Salze schmeckt, und fremde Treppen klimmen,
Wie das mit manchen Kümmernissen droht.
Jedoch das Schlimmste ist von allem Schlimmen
Die Schar der Uneinigen, Bosheitsvollen,
Mit der du musst zum Abgrund niederschwimmen.
Denn gegen dich mit tollwahnsinn'gem Grollen
Empört sie schnöde sich und undankbar;
Doch bald wirst du nicht, sie die Köpfe zollen,
Und durch ihr Thun wird dann ihr Unsinn klar,
Dir aber wird geziemen es und nützen,
Dass du dich hieltest fern von dieser Schar.
Zuerst herbergen wird und unterstützen
Dich des Lombarders Gröss' und milde That,
Den Adlersflügel auf der Leiter schützen.
So gütig blickt sein Aug' auf deinen Pfad,
Dass zwischen euch bei Bitten und Vollbringen

Das früher da ist, was sonst spät're Saat.
Dort siehst du ihn, auf welchen übergingen
So stark bei der Geburt des Mars Gewalten,
Dass seine Thaten zu den Sternen dringen.
Noch freilich kann sich dieses nicht entfalten
Bei seine Jugend, da die Sonn' erst neun
Um ihn von ihren Schwingungen gehalten.
Eh' des Gascogners Listen noch bedräun
Den hohen Heinrich, wird er Funken zeigen,
Reichthumsverächter ohne Müh' zu scheun.
So hoch empor bald wird die Grösse steigen
Von seinen Herrlichkeiten, dass die Zungen
Der Feinde selbst von ihm nicht können schweigen.
Zu ihm dann hin und seine Huld errungen!
Zu ihm, durch den in Lust sich kehrt die Trauer,
Und Bettler sich zu Reichen aufgeschwungen.
Sei dieses Wort für dich von ew'ger Dauer!
Jedoch verschweig' es! » — Und er sprach darauf
Noch Dinge, glaublich kaum sogar dem Schauer.

Zuletzt dann so: « Mein Sohn, ich schloss dir auf
Die frühern Andeutungen. Sieh' die Listen
Verborgen hinter kurzer Jahre Lauf.
Wie deine Nachbarn sich auch mögen nisten,
Sei neidisch nicht: wenn sie gebüsst das Leben,
Wird sich noch lange Zeit dein Leben fristen ».
Hier schwieg der Geist, und seiner Worte Weben
Ward als beschlossen jetzt von mir erachtet,
Nachdem zuvor den Aufzug ich gegeben:
Und ich begann wie Einer, der da trachtet
Nach Rath bei eigener Befangenheit
Von Dem, der weis' ist, und ihn liebt und achtet:
« Wol seh' ich, theurer Vater, wie die Zeit
Schon hastig kommt, mir Schläge zuzuzählen,
Die schwerer ist bei grössrer Traurigkeit;
Drum muss als Waff' ich Vorsicht mir erwählen,
Um nicht, verjagt vom liebsten Aufenthalt,
Durch mein Gedicht die andern zu verfehlen.
Tief unten, wo der Jammer endlos schallt,
Und auf dem Berg, von dessen holden Brauen
Empor ich durch der Herrin Blick gewallt,
Im Himmel dann, wo Licht auf Licht zu schauen,
Erfuhr ich, was, wollt' ich es hier bekennen,
Gar manchem Gaumen schüfe bittres Grauen.
Doch, würd' ich von der Wahrheit feig mich trennen,
Büsst' ich mein Leben wol bei Denen ein,
Die diese Zeit dereinst die alte nennen ». —
Der Stern, dem ich das Lächeln sah verleihn
Des Kleinods hier, strömt' itzt in Feuerbächen,
Wie goldne Spiegel in der Sonne Schein.
« Unreine Herzen, hob er an zu sprechen,
Von eigner oder fremder Schuld gedrückt,
Die wird der Vers von deinem Liede stechen.
Nichts desto minder rein und ungeschmückt
Sei deiner Visionen Offenbarung,
Und möge dann sich kratzen, wen es jückt.
Des ersten bitteren Geschmacks Ersparung
Gilt hier es nicht, denn, wer nur wohl verdaut,
Dem reichet dein Gedicht lebend'ge Nahrung.
Dein Ruf vergleichet sich der Windesbraut,
Die an den Gipfeln lieber prüft die Schwingen,
Woran man einen wackern Muth erschaut.

ind dir auch gezeigt in diesen Ringen,
uf dem Berg und in der Hölle Gauen
eelen, die in Fama's Mund erklingen
st will nicht allein den Ohren trauen,
auf ein Beispiel, das hinab in Dunkel
Finsterniss die Wurzel strecket, bauen,
Nu der Gründe leuchtendes Gefunkel ».

PARAD. CH. 18. ...c. 16. Guillaume fut comte d'Orange, et fils du comte de Narbonne.

Id. Godefroi de B... croisade, et roi de Jérusalem.

14. *Dell' alto Mac...* das Maccabe... delivra le peuple hébreu de la tyrannie d'Ant... ...qualifie avec ... *l'inclito* (d'illustre), cet homme qui portait la ... ation jusqu'aux ex... ités de la terre; qui couvrait son camp d'un nouche... ...orçait celui des enne... is avec l'épée; qui donnait à des rois ligués contre ... ...s déplaisirs n... ...t réjouissait Jacob par ses vertus et ses exploits dont la mémoire doi... ; cet homme qui défendait les villes de Juda, qui domptait l'orgueil ... d'Ammon et d'Esaü; .... cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël ... n mur d'airain où se brisèrent tant de fois les forces de l'Asie, et qu... défait de nombreuses armées, deconcerté les plus fiers et les plus ... aux des rois de Syrie, venait tous les ans réparer avec ses mains ... les ruines du sanctuaire, et ne voulait d'autre récompense des services qu'il rendait à sa patrie que l'honneur de l'avoir servie. **(Fléchier, orais. fun. de Turenne).**

Idem. *Sferza del paleo.* **C'est le sabot, jouet des enfants qui est de figure** cylindrique, se terminant en pointe par le bas, et que l'on fait pirouetter en le frappant avec un fouet, ou une lanière. Jouet usité encore en France comme en Italie. Virgile l'a décrit dans les vers de l'Eneide, l. 7. 378.

Ceu quondam torto volitans sub verbere turbo
Quem pueri magno in gyro vasta atria circum
Intenti ludo exercent: ille actus habena
Curvatis fertur spatiis: stupet inscia turba,
Impubesque manus mirata volubile buxum:
Dant animos plagæ.

Tel, sous le fouet pliant qui siffle et le poursuit,
Roule ce buis tournant dont s'amuse l'enfance.
Il court, il va, revient, sous un portique immense;
La jeune troupe observe avec étonnement
Des cercles qu'il décrit l'agile mouvement;
L'exerce sans relâche et l'animant sans cesse
Par des coups redoublés redouble sa vitesse. (*Delille*).

TERC. 31. Ces paroles sont le début du livre de la sagesse de Salomon : elles rappellent celles de Virgile.

Discite justitiam moniti et non temnere divos,

et ce texte choisi par Bossuet :

Et nunc reges intelligite erudimini qui judicatis terram. (*Oraison fun.*)

44. Selon les uns Boniface VIII, selon d'autres Clément V ; mais plus probablement ce dernier.

45. Jean-Baptiste ; ironiquement, pour les florins d'or de Florence frappés à l'effigie de ce saint.

Id. La danse de la fille d'Hérodiade.

46. Saint-Pierre.

PARAD. CH. 19. TERC. 4. Quoique l'aigle paraisse parler en son nom, le poète fait entendre qu'il parlait collectivement.

14. Si l'on veut connaître la véritable valeur de ces mots *Giusto* e *Pio* dans la bouche de Dante, voici comment il les explique en parlant de lui-même : *Illa reverentia fretus, quam pius filius debet fratri, quam pius filius matri, pius in Christum, pius in Ecclesiam, pius in pastorem, pius in omnes christianam religionem profitentes.... certamen incipio.*

Il explique encore plus clairement ces mots par le mot *reverentia*, terminant son livre de la Monarchie par ces paroles : *Illa igitur reverentia Cæsar utatur ad Petrum, qua primogenitus debet uti ad patrem ; ut luce paternæ gratiæ illustratus, virtuosus orbem terræ irradiet.*

Bien que les sectaires s'efforcent de faire accroire que Dante est un des leurs, ils ne le pourront jamais, à moins qu'ils ne détruisent ses œuvres ou qu'ils n'adoptent ses principes. (Ponta).

38. Je ne crois pas que les commentateurs aient bien saisi ce passage. Ce n'est pas seulement parce que la lettre M commence le mot *Monarchie* que Dante a choisi ce caractère, mais c'est que l'aigle vu en face et en perspective en présente le corps; le ventre est l'angle de la lettre, le double jambage en est les ailes et les pieds. Ne perdons pas de vue que Dante s'entend en peinture, et c'est ce signe emblématique qu'il va métamorphoser en aigle ; chose qui lui sera d'autant plus facile qu'il en a déjà le squelette, et le faisceau d'étoiles,

(L' altra beatitudo, che contenta
Parevа in prima d' ingigliarsi all' emme
Con poco moto seguitò la imprenta)

en se pliant s'allongera pour en former le cou.

39. Albert, r d'Autriche. (Purg. 6. vers 97), l'invasion de la Bohême eut lieu en 1303, ans après le voyage supposé de Dante.

40. Philippe l , surnommé le Faux monnayeur, qui mourut blessé à la chasse d'une chute heval occasionnée par un sanglier qui vint s'embarrasser entre ses pieds.

41. Allusion à ierre que se faisaient alors Edouard I.er roi d'Angleterre, et Robert roi d'Écosse.

42. Alphonse roi d'Espagne, dont les mœurs étaient très-efféminées.

Id. Venceslas, entaché de luxure et de nonchalance. (Purg. 7).

43. Charles roi de Jérusalem, fils de Charles I.er roi de Pouille, surnommé il Ciotto (le boiteux) parce qu'il boitait en effet. l sens, dit Strocchi, est que ses vertus seront à ses vices dans la proportion à mille.

44. Frédéric, fils de Pierre d'Aragon, i lui succeda dans le royaume de Sicile.

46. Jacques, roi de Majorque et de Minorque, et Jacques roi d'Aragon, le premier, oncle, et le second, de Fr de Sicile.

Id. La couronne iares.

47. *E quel* e Laboureur, et le Père de la patrie; on ignor veut qu nom de roi de Norwège.

Id. La Norv r C ranchie et avait ses rois particuliers. Celui en 1300 le dernier roi de la dynastie de Hérald aux beaux il n (19).

Id. Rascia, partie de vonie ou de la Dalmatie. Le roi de cette contrée falsifia les ducats de Vénise. (Uroscius deux).

48. *E beata Navarra.* Si elle se faisait une arme des montagnes qui l'environnent, pour chasser Philippe le Bel sous la domination duquel elle était alors.

49. Nicosie et Famagouste, deux villes principales de l'île de Chypre. Ce roi c'est Henri de de la maison de Lusignan.

Id. Puisque nous voila engagé dans la satire, si satire il y a, ce qu'ont nié peut-être avec raison certains commentateurs qui, comme nous l'avons dit, ne voient en Dante que le philosophe moral, le statisticien historique, le poète de la vérité pour qui la statistique est l'âme de la philosophie des faits, nous donnons ici un extrait des morceaux les plus piquants de l'Enfer et du Purgatoire, et qui concourront à faire apprécier le but, l'esprit de notre poète.

Un ancien illustrateur de Dante, messer Niccolò Liburnio, les a réunis en partie en un opuscule connu sous le titre de *la Spada di Dante*, le faisant précéder d'une lettre adressée à une femme savante de son siècle (1551). Madonna Rodiana di Alberini de Parme qui lui avait demandé la solution de quelques questions au sujet de notre poète. Cette lettre servira d'antidote à qui trouverait du venin dans son livre, la voici :

« Mi scrivete che alcuni huomini dottrinati, dicono essi, Dante essere stato di lingua mordacissima contra tutte le persone di qualunque grado, che ad odio

egli havea. Il perchè tenuta siete da non picciolo disio, che a Vostra Signoria io dica quello che liberamente senta. Vengo io alla vostra seconda dimanda e rispondo: Conciosia cosa che Dante Alighieri si havesse con tutta la mente apparecchiato a spaventar i miserissimi mortali, per allargarli da ladroneccio, simonia, crudeltà, lussuria, avaritia, et da tutte altre nefande sceleraggini, esso come vero christiano, et in tutte le discepline liberali eccellentissimo con grande sottigliezza d' ingegno, et eloquenza incredibile finge passar sotto lo regno tartareo; dove ha di mestiero scoprir la qualità, lo nome, la conditione di coloro, che non stracchi mai di mal operare in questa vita, dapoi l' ecadio del corpo furono ad eterna dannatione deputati, o posti a tempo per purgatione delli delitti loro. Mi potrebbe qui alcuno dire, che mentre Virgilio nel suo VI. libro introduce Enea dalla Sibilla accompagnato andar per luoghi tenebrosi dell' Inferno non dimostra l' iracondia, et maldicenza cosi atrocemente contra l'anime dannate come fa Dante Io per certo no 'l niego. Ma chi dicesse cotesto, consideri etiandio che Virgilio poeta ignaro della fede nostra catholica non poteva essere capace, nè idonco a darne ferma cognitione della vera beatitudine; la quale non può esserci dimostrata se non dalla sacra luce della theologia christiana. Habbiamo poi a vedere che Dante in qualche luogo, com' è nel XXI. canto dell'Inferno, chiama lo poema suo Comedia; quando dice:

Così di ponte in ponte altro parlando,
Che la mia Comedia cantar non cura.

Comedia dunque, secondo scrisse Marco Cicerone, deh per Dio, che cosa altro è se non specchio della vita humana, et imagine di verità, et a simiglianza di maestra insegnante a fuggir le scelerità, et accostarsi al bene, et beato vivere? (*A*) Se Dante dottrinato et perfetto christiano leggerà intra vere storie, et non favole un Rugieri Ubaldini arcivescovo iniquo di Pisa, et huomo seditioso ingiustamente per vendetta, in fondo di torre, haver fatto morir da fame il conte Ugolino con suoi cari et innocenti figliuoli; se ultimamente la Francesca di Guido, signor illustre di Ravenna, figliuola, et femina di corpo bellissima, et da virtù christiana, et costumi honesti rimotissima, sarà chiaramente conosciuta essersi carnalmente mescolata col cognato Paolo, fratello di Lanciotto, marito suo legittimo, per qual cagione esso poeta christianissimo con ridondante copia del dire, et varietà di figure, et maestà di sentenze, per *ufficio di charità non deve apertamente riprendere le malvagie, et vitiose persone?* Aggiungo, che tal forma di riprensione da Paolo apostolo fu non rade volte osservata, et così dal Divo Agostino, da Girolamo, Rabano, Athanagio, Origene, Nazianzeno, et da gli altri huomini scienziati, et santi (*B*). Dante adunque convenevolmente si discoperse largo, et horrendo riprenditore sopra coloro, che in questa vita furono di nominanza grandissima; perciochè si come nel vestimento di oro et di seta la macchia molto più disdice, che in una gonna di grigio, così etiandio ogni vitio dell'animo peccante, secondo

scrisse Giovenale, ha in se la colpa tanto più notabile, quanto maggior è colui, che quella commette. Ma hoggi di Madonna Rodiana humanissima, il mondo fallace è cosi fatto, che le persone di sollevata fama s' afforzino a remi et vele cupidissimamente ravolgersi in tutte lordure di peccato; et non dietro, né davanti vogliono vedersi riprenditore, o gastigatore alcuno delle bruttissime sceleratezze. Niuno dunque sia, che o di maldicenza o di lingua mordace accusi Dante poeta gravissimo, mentre egli loda i buoni; li quai certamente rari sono; et a guisa di pietoso padre verso l' humana generatione col suo elegantissimo stile punge i pessimi christiani. Et perchè le riprensioni di Dante quinci sparse, et quindi per tutta l' opera splendono come stelle nel sereno cielo, ad utilità communevole di benigni uditori, questi giorni fea una scielta di rimbrotti, et gastigamenti; equali sono a me più acconciamente gagliardi paruti; acciò unitamente l'un dietro all' altro posto faccia paura a gli animi perversi, et crudeli di peccatori. Dall'altra parte grandemente dubbito che e nemici della secreta, animosa, et dottrinata lettione Dantesca non alzino costi le voci loro più aspere, et irate che mai, reiterando, et dicendo esso Dante essere di lingua terribile, et ferocissima contra l' universo mondo. Questo hora io aggiunsi al fine di cotesta mia risposta per isperimentare se potessi nascostamente sospingere vostra Signoria (à vous faire rire sous cape) a qualche dolce sembiante del suo moderatissimo riso. Alla cui gratia mi dedico tutto et raccomando. Se dalle caste, et faconde lettere vostre, Madonna ornatissima, sarò avisato mai haver in tal materia pur mezzanamente sodisfatto al divino intelletto vostro, istimerò di prezzo alcuno le dolci fatiche delli studi miei; et se altrimenti fia; dirò troppa ogni modo la felicità dover essere di qualunque risvegliato ingegno; il qual nelle cose, et giudicio di lettere potesse appieno tranquille, et contente rendere l' orecchie vostre dottrinatissime. L' eterno Iddio a voi per sua clemenza porga le cose prospere tutte ».

Note A. — **Poète de la rectitude Dante loue les bons où il les trouve, mais** il n'y a pour **lui ni amis, ni parents, ni titre devant son inflexible rigorisme; il** a vécu à la **cour de Ravenne; il a trouvé la paix sous l'aile de l'aigle des Polenta;** il n'a pu **taire la faute de Francesca, issue de cette noble maison; il en** célèbre l'amour **coupable, et la punition, et en reconnaissance de l'hospitalité qu'on lui a donnée, il appelle sur elle la pitié qui pardonne à la faiblesse (*sarà compianta*,** dit **Perticari, *e il sarà fin che basti la memoria di nostra lingua*).** — Buonconte di **Montefeltro fut son ennemi; il n'importe, ses vertus l'ont rendu** digne d'être placé au **séjour des astres. Geri Del Bello est son parent, mais il** est injuste, fourbe, il **sème la zizanie; il le cloue en enfer les membres mutilés.** Il loue César d'avoir renversé la république romaine et d'avoir rendu le **monde** serein comme le ciel. Il flétrit Ptolomée, l'infame traître de Pompée, et fait de son nom celui d'un cercle de l'Enfer.

Note B. — Entendons l'hermite Damien s'emporter contre le luxe des moines de son temps, reproches aujourd'hui inutiles et nuls, grâces aux changements des temps, mais que jadis mérita un luxe effréné.

« Han fame d' oro perchè dove giungono vogliono tosto vestire le camere a gale di cortigiani maravigliosi d' opera, non che di materia, e così tolgono alla vista fino le mura delle lor case: e le avviluppano dentro a panni quasi fossero cadaveri da seppellire. Poi distendono sulle seggiole gran tappeti tutti segnati a imagine di mostri: e sospendono larghe coltri dal soffitto, perchè non ne piova la polvere. Il breve letto è di più prezzo che non ne vale il sacrario: e vince in magnificenza gli altari dei pontefici: la regia porpora contenta di un solo colore non piace: e si vuole coperto il piumaccio con le tele miniate d'ogni genere di splendori. E perchè le cose delle nostre contrade ne paiono sordide, godono soltanto di pelli oltremarine come quelle che sono condotte per molto argento. Il cuoio della pecora e dell' agnello si ha in dispetto: e si vogliono volpi, ermellini, martore e zibellini. M' è fastidio il numerare queste borie che muovono al riso, è vero, ma a tale riso che è radice di pianto, veggendo questi portenti d' alterigia e di prodigiosa follia, e le pastorali bende lucide di gemme e qua e là guastate per avere croste d' oro ».

Voici les mœurs et les coutumes de l'Italie en 1200 telles que les peint Riccobaldo de Ferrare. C'est-à-dire au temps du père de Dante et sous le règne de Frédéric II : « Rozzi erano in Italia i riti e le usanze: perchè gli uomini portavano in capo lamine di ferro, cucite sulla berretta, che appellavano *magliate*. In sul vespro l'uomo e la donna mangiavano a un solo piattello: non erano sulla mensa posate: uno o due bicchieri ad una famiglia bastavano: di notte un garzone teneva una lampada che illuminasse la cena: non eravi nè cera nè candeliero. Gli uomini vestivano o cuoio, o lana senza cappucci: le femmine tonichette di canapa anche nel giorno del matrimonio: che vile in ogni cosa era ogni ornamento sì dell' uomo come della donna. Argento ed oro o non era o pochissimo: e il vitto parco oltre ogni dire: e le ragazze, nella casa del padre stavano in sottana, liete d' un mantelletto che dicevasi il *rocco*. Sul capo non portavano intrecciatoi, fossero o vergini o maritate; salvo che queste si bendavano con larghe fasce le tempie e le gote fin sotto il mento. Ma la gloria degli uomini era intanto tutta ne' cavalli e nelle armi ». Quoi d'étonnant après cela que Dante invective contre la corruption survenue plus tard. Il n'avilit point sa patrie, il s'indigne de la voir dégénérée; il la peint telle qu'elle est. Tel Massillon déplorait la corruption de son temps: « Notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connaissaient même pas; la ville est une Ninive pécheresse; la cour est le centre de toutes les passions humaines; la vertu autorisée par l'exemple du souverain, honorée de sa bienveillance, animée de ses bienfaits y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare. Tous les états, toutes les conditions ont corrompu leurs voies; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe; les riches oublient l'auteur de leur abondance; les grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes; et la licence paraît le seul privilège de leur élévation : le sel même de la terre s'est affadi; les lampes de Jacob se sont éteintes; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, et le prêtre est devenu semblable au peuple. Oh Dieu! est-ce donc là etc. etc.

LA SPADA DI DANTE (C)

ra utile a chi vuol fuggire il vizio e seguitar virtù.

6. Ma dimmi chi tu se', che 'n sì dolente (*Dante a Ciacco*)
Luogo se' messa, ed a sì fatta pena,
Che s' altra è maggio, nulla è sì spiacente.
Ed egli a me: La tua città ch' è piena
D' invidia sì, che già trabocca — co,
Seco mi tenne in la vita sere
Voi cittadini mi chiamaste Ciacco:
Per la dannosa colpa della gola,
Come tu vedi, alla pioggia mi fiacco;
Ed io anima trista non son sola,
Chè tutte queste a simil pena stann
Per simil colpa: e più non fe' parola.
I Ciacco, il tuo affann
che a lagrimar m' (
mi, se tu sai, a che verranno
della città partita:
S' alcun v' è giusto: e dimmi la cagione,
Per che l' ha tanta discordia assalita.
Ed egli a me: Dopo lunga tenzone
Verranno al sangue, e la parte selvaggia
Caccerà l' altra con molta offensione.
Poi appresso convien che questa caggia
Infra tre soli, e che l' altra sormonti
Con la forza di tal che testè piaggia.
Alto terrà lungo tempo le fronti,
Tenendo l' altra sotto gravi pesi,
Come che di ciò pianga, e che m' adonti.
Giusti son duo, ma non vi sono intesi:
Superbia, invidia ed avarizia sono
Le tre faville ch' hanno i cori accesi.

---

es fragments de l'Enfer et du Purgatoire recueillis sous le titre *ante*, et que nous reproduisons avec les diverses traductions fran-
pprécier dans ses détails la philosophie morale de Dante, on ne
es invectives que comme des actualités de son époque; et qu'il est

L'ÉPÉE DE DANTE

Ouvrage utile à qui veut fuir le vice et suivre la vertu.

ENF. CH. 6. T. 16. Mais dis-moi qui tu es, ce qui t'a plongé dans ce lieu de douleur, et dans une peine telle que, s'il en est de plus grande, il n'en est point de plus dégoûtante. (*Dante à Ciacco*).

Et lui à moi : — Ta ville, qui est si pleine d'envie que déjà la mesure déborde, fut ma demeure durant la vie sereine.

Vous, ses citoyens, m'appeliez Ciacco, à cause de la grièvе coulpe de gourmandise ; je suis, comme tu le vois, brisé sous la pluie.

Et moi, triste âme, je ne suis pas seule ; toutes ces autres, pour la même faute, subissent la même peine. Et il n'ajouta pas une parole.

Je lui répondis : — Ciacco, ta souffrance me touche tant, qu'elle me tire des larmes : mais dis-moi, si tu le sais, où en viendront

Les citoyens de la ville divisée : s'il en est aucun de juste : et dis-moi pourquoi tant de discordes l'ont assaillie.

Et lui à moi : — Après de longs débats ils en viendront au sang, et le parti sauvage chassera l'autre avec beaucoup d'offense.

Puis il faut que celui-là tombe, et que l'autre, après trois soleils, l'emporte par la force de celui qui maintenant flatte.

Il tiendra longtemps le front haut, tenant l'autre sous un lourd poids, quoiqu'il en pleure et s'en indigne.

Il y a deux justes, mais on ne les écoute point. La superbe, l'envie et l'avarice sont les trois étincelles qui ont embrasé les cœurs.

(*Trad. par Lamennais*).

---

bien loin de nous de les citer ici pour en faire allusion à qui que ce soit. Souvenons-nous que c'est le grand frondeur du 13.me siècle qui plane au-dessus de son siècle et devant qui, comme devant l'Asmodée espagnol, s'ouvrent toutes les toitures et tombe l'enveloppe de chêne ou de bronze du cœur humain.

INF. CANT. 15. . . . . Se tu segui tua stella, (*Brunetto a Dante*)
Non puoi fallire a glorioso porto,
Se ben m' accorsi nella vita bella.
E s' io non fossi sì per tempo morto,
Veggendo il cielo a te così benigno,
Dato t' avrei all' opera conforto.
Ma quell' ingrato popolo maligno,
Che discese di Fiesole ab antico,
E tiene ancor del monte e del macigno,
Ti si farà, per tuo ben far, nimico.
Ed è ragion; chè tra li lazzi sorbi
Si disconvien fruttare il dolce fico.
Vecchia fama nel mondo li chiama orbi:
Gente avara, invidiosa e superba;
Da' lor costumi fa che tu ti forbi.
La tua fortuna tanto onor ti serba,
Che l' una parte e l' altra avranno fame
Di te: ma lungi fia dal becco l' erba.
Facciano le bestie Fiesolane strame
Di lor medesme, e non tocchin la pianta,
S' alcuna surge ancor nel lor letame,
In cui riviva la semenza santa
Di quei Roman, che vi rimaser, quando
Fu fatto il nido di malizia tanta.

INF. CANT. 19. Deh or mi di', quanto tesoro volle
Nostro Signore in prima da San Pietro,
Che ponesse le chiavi in sua balia?
Certo non chiese se non: Viemmi dietro.
Nè Pier nè gli altri chiesero a Mattia
Oro o argento, quando fu sortito
Nel luogo che perdè l' anima ria.
Però ti sta, chè tu se' ben punito;
E guarda ben la mal tolta moneta,
Ch' esser ti fece contra Carlo ardito.
E se non fosse ch' ancor lo mi vieta
La reverenza delle somme chiavi,
Che tu tenesti nella vita lieta,
E' userei parole ancor più gravi:
Chè la vostra avarizia il mondo attrista,
Calcando i buoni e sollevando i pravi.

ENF. CH. 15.... Si tu suis ton étoile, tu ne peux manquer le glorieux port, autant que furent vraies mes prévisions durant la belle vie : (*Brunetto à Dante*).

Et si ma mort n'avait pas été si hâtive, et voyant le ciel ainsi favorable, à l'œuvre je t'aurais encouragé.

Mais ce peuple ingrat et méchant qui descendit de Fiesole, et tient encore de la montagne et du rocher,

A cause de ton bien faire se fera ton ennemi : et c'est raison; car, entre les âpres sorbiers, pas ne convient que fructifie le doux figuier.

Une vieille renommée dans le monde les appelle aveugles; gent avare, envieuse, superbe : décrasse-toi de leurs mœurs.

La fortune te réserve tant d'honneur, que l'un et l'autre parti auront faim de toi; mais l'herbe sera loin de la bouche.

Que les bêtes fiesolanes fassent fourrage d'elles-mêmes, et ne touchent point à la plante, s'il en surgit encore de telle dans leur fumier,

En qui revive la semence sainte de ces Romains qui là demeurèrent, quand fut fait le nid de tant de malice. (*Trad. par Lamennais*).

ENF. CH. 19. Eh dis-moi, quel trèsor notre Seigneur exigea de saint Pierre, avant de remettre les clefs en son pouvoir? Certes, pour toute demande il lui dit : « Suis-moi ».

Ni Pierre ni les autres n'exigèrent de Mathias de l'or ou de l'argent, quand par le sort il fut élu à l'office que perdit l'âme criminelle.

Reste donc là, car justement es-tu puni, et garde bien les deniers mal perçus, qui contre Charles te rendirent hardi.

Et n'était que, même ici, me le défend le respect pour les clefs souveraines que tu tins pendant la douce vie,

J'userais de paroles encore plus rudes : car votre avarice attriste le monde, foulant aux pieds les bons, et élevant les mauvais.

Allor mi volsi come l' uom cui tarda (*Dialogo fra i Demonj*)
Di veder quel che gli convien fuggire,
E cui paura subita sgagliarda,
Che per veder non indugia 'l partire:
E vidi dietro a noi un diavol nero
Correndo su per lo scoglio venire.
Ahi quanto egli era nell' aspetto fiero!
E quanto mi parea nell' atto acerbo,
Con l' ale aperte, e sovra i piè leggiero!
L' omero suo, ch' era acuto e superbo,
Carcava un peccator con ambo l' anche,
Ed ei tenea de' piè ghermito il nerbo.
Del nostro ponte disse: o Malebranche,
Ecco un degli anzian di Santa Zita:
Mettetel sotto, ch' io torno per anche
A quella terra che n' è ben fornita:
Ogni uom v' è barattier, fuor che Bonturo:
Del no, per li denar, vi si fa ita.
Laggiù 'l buttò, e per lo scoglio duro
Si volse, e mai non fu mastino sciolto
Con tanta fretta a seguitar lo furo.
Quei s' attuffò, e tornò su convolto;
Ma i demon, che del ponte avean coverchio
Gridar: Qui non ha luogo il santo volto;
Qui si nuota altrimenti che nel Serchio;
Però, se tu non vuoi de' nostri graffi,
Non far sovra la pegola soverchio.
Poi l' addentar con più di cento raffi,
Disser: Coverto convien che qui balli,
Si che, se puoi, nascosamente accaffi.
Non altrimenti i cuochi a' lor vassalli
Fanno attuffare in mezzo la caldaia
La carne cogli uncin, perchè non galli.

Godi, Fiorenza, poi che se' sì grande,
Che per mare e per terra batti l' ali,
E per lo Inferno il tuo nome si spande.
Tra li ladron trovai cinque cotali
Tuoi cittadini, onde mi vien vergogna,
E tu in grande onoranza non ne sali.
Ma se presso al mattin del ver si sogna,
Tu sentirai di qua da picciol tempo
Di quel che Prato, non ch' altri, t' agogna.

ENF. CH. 21 Alors je me tournai comme fait l'homme à qui il tarde de voir ce qu'il doit fuir et qu'une peur subite énerve, (*Dialogue entre les Démons*).

Et qui, pour voir, ne diffère pas de partir; et je vis derrière nous un diable noir venir en courant par le pont.

Oh! comme il était féroce d'aspect! et comme il me paraissait menaçant de gestes avec ses ailes ouvertes et si léger sur ses pieds!

Son épaule, pointue et élevée, était chargée d'un pécheur qu'il tenait agrippé par le nerf des pieds.

De notre pont, il dit: « O Malebranche! voilà un des anciens de Santa-Zita; mettez-le dessous, que je retourne encore

» A cette terre qui en est bien fournie. Là tout homme est fripon, excepté Bonturo; là, pour de l'argent, de non on vous fait oui ».

Il le lança en bas, et par le dur rocher il s'en retourna, et jamais il n'y eût mâtin déchaîné plus ardent à poursuivre un voleur.

Le pécheur s'enfonça et remonta tout souillé; mais les démons, qui avaient le pont pour abri, crièrent: « Ici il ne s'agit plus de la sainte Face,

» Ici on nage autrement que dans le Serchio. Si donc tu ne veux pas de nos égratignures, ne ride pas la surface de la poix ».

Puis ils le harponnèrent avec plus de cent crocs, en disant: « Il convient que tu danses ici à couvert, et si tu peux prévariquer, ce sera en cachette ».

Les cuisiniers ne font pas autrement enfoncer par leurs aides, avec de longues fourchettes, les viandes dans la chaudière, pour qu'elles ne surnagent pas.
(*Traduction de Brizeux*).

ENF. CH. 26. Réjouis-toi, Florence; tu es si grande, que ton aile plane sur la terre et sur la mer, et que ton nom est répandu même au fond de l'enfer.

Parmi les voleurs, j'ai trouvé cinq de tes citoyens! Cela me fait honte et ne te fait pas grand honneur.

Si les songes du matin sont les plus véridiques, tu connaîtras dans peu ce que Prato et les autres te souhaitent.

E se già fosse, non saria per tempo.
Così foss' ei, da che pure esser dee!
Chè più mi graverà, com' più m' attempo.

Mentre ch' io forma fui d' ossa e di polpe,
Che la madre mi diè, l' opere mie
Non furon leonine, ma di volpe.
Gli accorgimenti e le coperte vie
Io seppi tutte; e sì menai lor arte,
Ch' al fine della terra il suono uscie.
Quando mi vidi giunto in quella parte
Di mia età, dove ciascun dovrebbe
Calar le vele e raccoglier le sarte;
Ciò che pria mi piaceva, allor m' increbbe.
E pentuto e confesso mi rendei,
Ahi miser lasso! e giovato sarebbe.
Lo Principe de' nuovi Farisei
Avendo guerra presso a Laterano
(E non con Saracin, nè con Giudei;
Chè ciascun suo nemico era Cristiano,
E nessuno era stato a vincer Acri,
Nè mercatante in terra di Soldano),
Nè sommo uficio, nè ordini sacri
Guardò in sè, nè in me quel capestro
Che solea far li suoi cinti più macri:
Ma come Costantin chiese Silvestro
Dentro Siratti a guarir della lebbre;
Così mi chiese questi per maestro
A guarir della sua superba febbre:
Domandommi consiglio, ed io tacetti,
Perchè le sue parole parver ebbre.
E poi mi disse: Tuo cuor non sospetti:
Finor t' assolvo, e tu m' insegna fare
Sì come Penestrino in terra getti.
Lo ciel poss' io serrare e disserrare,
Come tu sai; però son duo le chiavi,
Che il mio antecessor non ebbe care.
Francesco venne poi, com' io fu' morto,
Per me; ma un de' neri Cherubini
Gli disse: Nol portar; non mi far torto.
Venir se ne dee giù tra' miei meschini
Perchè diede il consiglio frodolente,
Dal quale in qua stato gli sono a' crini:

Si le malheur t'avait déjà frappée, ce ne serait pas assez tôt ; qu'il vienne donc puisqu'il doit venir ; plus je deviendrai vieux, plus il me pèsera.

(Traduction de Brizeux).

ENF. CH. 27. D'abord homme de guerre, je devins cordelier, pour sanctifier ma vie. J'aurais accompli mon vœu, sans le grand pontife, auteur de ma rechute. Maudit soit-il !

Tant que je gardai l'enveloppe dont me vêtit ma mère, mes œuvres eurent l'astuce du renard, et non l'audace du lion.

Je connus tout lac de ruse, toute voie obscure ; ma science dans l'art de la fraude porta mon nom jusqu'aux limites du globe.

A l'âge où chacun devrait plier la voile et rouler le cordage, je pris en dégoût mes plaisirs de la veille. Repentant, je confessai mes erreurs. Malheureux ! j'aurais sauvé mon âme !...

Le prince de nouveaux pharisiens guerroyait alors près de Latran, non avec les Sarrasins ou les juifs, mais avec les chrétiens ;

Car nul d'entre ses ennemis n'était allé conquérir la ville d'Acre, ou commercer dans les domaines du soudan.

Ce pontife ne respecta ni, en lui, l'auguste ministère et les ordres sacrés, ni, en moi, le cordon qui rendait ses pénitents plus maigres que ceux d'aujourd'hui.

Constantin, dans les monts de Socarte, alla demander la guérison de sa lèpre à Sylvestre ;

Ainsi le prince de l'Église m'appela, pour le guérir de sa fièvre orgueilleuse.

Il invoqua mes conseils ; je me tus, car ses discours me semblaient inspirés par l'ivresse.

Il ajouta : Délivre ton cœur de tout scrupule, je t'absous d'avance ; enseigne-moi à détruire les remparts de Palestrina.

A ma mort, saint François vint me réclamer ; un des noirs chérubins lui cria : « Ne me le ravis point, ne me fais pas tort.

Il doit être englouti avec mes esclaves ; il a donné un frauduleux conseil. Depuis ce temps, je le tiens par les cheveux.

Ch' assolver non si può, chi non si pente;
Nè pentere e volere insieme possi,
Per la contraddizion che nol consente.
O me dolente! come mi riscossi,
Quando mi prese, dicendomi: Forse
Tu non pensavi ch' io loico fossi!
A Minos mi portò: e quegli attorse
Otto volte la coda al dosso duro;
E, poichè per gran rabbia la si morse,
Disse: Questi è de' rei del fuoco furo:

INF. CANT. 29. Ed io dissi al Poeta: Or fu giammai
Gente sì vana come la Sanese?
Certo non la Francesca sì d' assai. (*D*)

PURG. CANT. 6. Ahi serva Italia, di dolore ostello,
Nave senza nocchiero in gran tempesta,
Non donna di provincie, ma bordello!
Quell' anima gentil fu così presta,
Sol per lo dolce suon della sua terra,
Di fare al cittadin suo quivi festa;
Ed ora in te non stanno senza guerra
Li vivi tuoi, e l' un l' altro si rode
Di que' ch' un muro ed una fossa serra.
Cerca, misera, intorno dalle prode
Le tue marine, e poi ti guarda in seno,
S' alcuna parte in te di pace gode.
Che val, perchè ti racconciasse 'l freno
Giustiniano, se la sella è vôta?
Sanz' esso fora la vergogna meno.
Ahi gente che dovresti esser divota,
E lasciar seder Cesare in la sella,
Se bene intendi ciò che Dio ti nota!
Guarda com' esta fiera è fatta fella,
Per non esser corretta dagli sproni,
Poi che ponesti mano alla predella.

(*D*) Lafontaine, qui a imité et souvent traduit Boccaccio, qu'il ait lu ou non Dante, n'a pas plus que lui, déguisé sa pensée: *Se croire un personnage est fort commun en France etc....* Mais Massillon a relevé le gant: Notre nation surtout ou plus vaine ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses maîtres et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme

On ne peut absoudre celui qui ne se repent pas ; le repentir et le choix du mal renferment une contradiction inadmissible. »

O trois fois malheureux ! lorsqu'il me saisit en ajoutant : « Tu ne me croyais pas si bon logicien ».

Il me traîna devant Minos ; le juge tordit huit fois sa queue autour de ses flancs, et la mordit avec rage : « Ce pécheur appartient au cercle de feu ! ».
(Traduction de Sébastien Rhéal).

ENF. CH. 29. Et moi, je dis au Poète : « Fut-il jamais gens si vains que ceux de Sienne? Certes, à beaucoup près, ne le sont autant les Français. *(Idem).*

PURG. CH. 6. Ah ! Italie esclave, hôtellerie de douleur, navire sans nocher dans une grande tempête, non plus reine des provinces, mais lieu de prostitution !

Cette belle âme fut prompte, rien qu'au doux nom de sa terre natale, à faire fête à son concitoyen ;

Et maintenant tes vivants ne peuvent être sans guerre, et ceux-là qu'une même muraille et qu'un même fossé renferment se rongent les uns les autres.

Cherche, misérable, autour de tes rivages, et puis regarde dans ton sein si une seule partie de toi-même y jouit de la paix.

A quoi sert-il que Justinien ait rajusté ton frein, si la selle est vide ? Sans lui la honte serait moindre pour toi.

O race qui devrais être obéissante et laisser César s'asseoir sur la selle, si tu comprenais bien ce que Dieu te prescrit,

Regarde comme cette bête est devenue rétive pour n'avoir pas été corrigée avec les éperons, depuis que tu as mis la main sur sa bride !

---

un devoir d'aimer leurs personnes etc. *(Massill.)*, petit carême, serm. 1.er — *Exemples des grands.* Hogarth, dans son Assemblée des nations a représenté le Français se balançant sur la pointe des pieds, ce que les Anglais appellent *tiptoe.* Depuis que le menuet de Louis quinze a passé de mode, les Français n'ont plus dansé, — ils ont fait mieux.

O Alberto Tedesco, ch' abbandoni
  Costei, ch' è fatta indomita e selvaggia,
  E dovresti inforcar li suoi arcioni;
Giusto giudicio dalle stelle caggia
  Sovra 'l tuo sangue, e sia nuovo ed aperto,
  Tal che 'l tuo successor temenza n' aggia:
Ch' avete tu e 'l tuo padre sofferto,
  Per cupidigia di costà distretti,
  Che 'l giardin dello 'mperio sia diserto.
Vieni a veder Montecchi e Cappelletti,
  Monaldi e Filippeschi, uom senza cura,
  Color già tristi, e costor con sospetti.
Vien, crudel, vieni, e vedi la pressura
  De' tuoi gentili, e cura lor magagne,
  E vedrai Santafior com' è sicura.
Vieni a veder la tua Roma che piagne,
  Vedova, sola, e dì e notte chiama:
  Cesare mio, perchè non m' accompagne?
Vieni a veder la gente quanto s' ama;
  E se nulla di noi pietà ti muove,
  A vergognar ti vien della tua fama.
E, se licito m' è, o sommo Giove,
  Che fosti 'n terra per noi crocifisso,
  Son li giusti occhi tuoi rivolti altrove?
O è preparazion, che nell' abisso
  Del tuo consiglio fai per alcun bene
  In tutto dall' accorger nostro scisso?
Chè le terre d' Italia tutte piene
  Son di tiranni, ed un Marcel diventa
  Ogni villan che parteggiando viene?
Fiorenza mia, ben puoi esser contenta
  Di questa digression che non ti tocca,
  Mercè del popol tuo, che si argomenta.
Molti han giustizia in cuor, ma tardi scocca,
  Per non venir senza consiglio all' arco;
  Ma 'l popol tuo l' ha in sommo della bocca.
Molti rifiutan lo comune incarco;
  Ma 'l popol tuo sollecito risponde
  Senza chiamare, e grida: io mi sobbarco.
Or ti fa lieta, chè tu hai ben onde;
  Tu ricca, tu con pace, tu con senno.
  S' io dico ver, l' effetto nol nasconde.

O Albert de Germanie, qui abandonnes cette bête, devenue indomptée et sauvage, et qui devrais enfourcher ses arçons,

Qu'un juste jugement tombe du ciel étoilé sur ton sang, et qu'il soit nouveau et évident, tel enfin que ton successeur en ait peur.

Car, éloignés d'ici par la cupidité, vous avez souffert, toi et ton père, que le jardin de l'empire fût déserté.

Homme sans soin, viens voir les Montaigus et les Capulets, les Monaldi et les Filippeschi, ceux-ci déjà tristes, ceux-là pleins de soupçons.

Viens, cruel, viens voir l'oppression de tes nobles, répare leurs négligences, et tu verras comme Santaflor est en sûreté ;

Viens voir ta Rome qui pleure, veuve délaissée, et te criant jour et nuit : « Mon César, pourquoi n'es-tu pas avec moi ? »

Viens voir comme on s'aime, et si nulle pitié pour nous ne t'excite, du moins aie honte de ta renommée.

Et s'il est permis de le dire, ô souverain Jupiter qui fus sur terre pour nous crucifié, tes justes yeux se sont-ils tournés ailleurs ?

Ou est-ce une préparation que, dans l'abîme de tes conseils, tu fais à quelque grand bien inaccessible à notre prévoyance ?

Car les terres d'Italie sont toutes pleines de tyrans ; le plus vil s'il entre dans un parti, aussitôt devient un Marcellus.

Ma Florence, tu peux être contente de cette digression ; elle ne te touche pas, grâce à ton peuple qui s'applique à être si sage !

Plusieurs ont la justice dans le cœur, mais leur cœur est lent à la décocher, afin de ne pas tirer l'arc imprudemment ; et ton peuple a la justice sur le bord de ses lèvres.

Plusieurs refusent ailleurs les charges publiques ; mais ton peuple, plein de sollicitude, répond, sans être invité, aux charges de la loi, et crie : « Je m'y soumets ! »

Donc sois joyeuse, car tu as bien de quoi, tu es riche, tu as de la prudence. Si je dis vrai, l'effet ne me dément pas.

NOTES

Atene e Lacedemona, che fenno
L' antiche leggi, e furon sì civili,
Fecero al viver bene un piccioi cenno
Verso di te, che fai tanto sottili
Provvedimenti, ch' a mezzo novembre
Non giunge quel che tu d' ottobre fili.
Quante volte del tempo che rimembre,
Leggi, monete, ed offici, e costume
Hai tu mutato, e rinnovato membre?
E, se ben ti ricordi e vedi lume,
Vedrai te simigliante a quella 'nferma,
Che non può trovar posa in su le piume,
Ma con dar volta suo dolore scherma.

7. Colui che più sied' alto, ed ha sembianti
D' aver negletto ciò che far dovea,
E che non muove bocca agli altrui canti,
Ridolfo imperador fu, che potea
Sanar le piaghe ch' hanno Italia morta,
Sì che tardi per altri si ricrea.
L' altro, che nella vista lui conforta,
Resse la terra dove l' acqua nasce,
Che monta in Albia, ed Albia in mar ne porta.

Ottachero ebbe nome, e nelle fasce
Fu meglio assai che Vincislao suo figlio
Barbuto, cui lussuria ed ozio pasce.
E quel nasetto, che stretto a consiglio
Par con colui ch' ha sì benigno aspetto,
Morì fuggendo e disfiorando 'l giglio:
Guardate là, come si batte 'l petto.
L' altro vedete, ch' ha fatto alla guancia
Della sua palma, sospirando, letto.
Padre e suocero son del mal di Francia:
Sanno la vita sua viziata e lorda,
E quindi viene il duol che sì gli lancia.
Quel che par sì membruto, e che s' accorda,
Cantando, con colui dal maschio naso,
D' ogni valor portò cinta la corda:
E se re dopo lui fosse rimaso
Lo giovinetto che retro a lui siede,
Bene andava il valor di vaso in vaso;

Athènes et Lacédémone, qui firent les antiques lois, et furent si remplies de civilisation, donnèrent dans l'art de bien se conduire un petit exemple,

Auprès de toi qui fais de si subtils règlements, que ceux qu'en octobre tu files n'arrivent pas jusqu'à la moitié de novembre.

Combien de fois dans ces temps, dont tu peux te souvenir, as-tu changé les lois, les monnaies, les offices, les coutumes, et renouvelé les membres de ta cité?

Ah! si tu veux te le rappeler et si tu vois la lumière, tu te verras semblable à cette malade qui ne peut trouver une position sur la plume,

Mais qui, en se retournant, tâche de se garantir de la douleur.

Purg. ch. 7. Cet esprit assis plus haut que les autres, qui a l'air d'avoir négligé ce qu'il devait faire, et n'ouvre pas la bouche au chant des autres,

Fut Rodolphe l'empereur. Il pouvait guérir les plaies dont l'Italie est morte, de sorte qu'il est trop tard pour qu'elle se ranime par un autre.

Le second qui, en le regardant, le réconforte, gouverna la terre où naît l'eau que la Moldava porte dans l'Elbe et l'Elbe dans la mer.

Ottocar fut son nom, et dans les langes il valut mieux que Venceslas, son fils, avec toute sa barbe, lequel se vautre dans la luxure et l'oisiveté.

Et ce camus qui consulte avec tant d'intimité celui dont la figure est si bienveillante, mourut en fuyant et en flétrissant le lis;

Regardez comme il se bat la poitrine! Voyez cet autre qui, en soupirant, a fait de la paume de sa main un lit pour sa joue,

Ils sont le père et le beau-père du mal de la France. Ils connaissent sa vie grossière et vicieuse; de là vient la douleur qui les aiguillonne.

Celui qui paraît si membru et qui s'accorde en chantant avec cet autre au nez mâle, porta ceinte autour de lui la corde de tout honneur;

Et si après lui était resté roi le jouvenceau qui derrière lui s'assied, sa valeur eût bien passé de vase en vase.

(Traduit par Brizeux).

PARAD. CH. 20. TERC. 3. L'aigle que les plus grands capitaines avaient portée pour enseigne, emblème de la monarchie universelle.

13. David dont il rapproche Trajan.

15. *La vedovella.* Trajan qui vengea la mort du fils de la veuve. (Purg. ch. 10).

16. La vie de l'enfer. Dante adopte la légende d'après laquelle l'âme de Trajan tirée de l'enfer serait rentrée quelque temps dans son corps, et revenue à la vie des hommes avant de monter à la vie éternelle.

17. Ezéchias.

19. Constantin, pour céder Rome aux papes dans la personne de Silvestre, transporta les lois, l'empire et l'aigle à Byzance, et les fit grecs ainsi que lui-même.

21. Dante n'est point l'ennemi des rois ; s'il fronde les mauvais il honore la vertu. Guillaume fut roi de Sicile et surnommé le Bon. Le peuple le pleura, autant en fait le poète. Il aima la justice, il fit fleurir la paix. La Sicile vit sous lui renaître un siècle d'or. Elle était un vrai paradis.

Idem. *Che piange...* Charles d'Anjou et Frédéric d'Aragon (Parad. 19. t. 43) qui se disputaient ce royaume ; le premier était ambitieux, le second dur et avare.

23. Riphée que Virgile représente comme le plus juste des Troyens :

. . . . . Justissimus unus
Qui fuit in terris et servantissimus æqui.

Il mourut en combattant pour sa patrie contre les Grecs. On ne peut s'expliquer pourquoi à Constantin, Ezéchias, Guillaume, Trajan, David le poète a joint Riphée ? Pourquoi, demande-t-on, n'a-t-il pas préféré, par exemple, le *pius Æneas fama super ætherra notus* ; on a tant donné d'avis là-dessus que nous pouvons aussi risquer le nôtre. Dante qui rapporte tout à la théologie n'aura-t-il pas vu dans la justice de Riphée un des attributs de Dieu, attribut qui rapprocherait davantage l'homme de la divinité vers laquelle il doit tendre ; et d'ailleurs il avait encore pour lui, *ingrediatur gens justa custodiens veritatem ;* et le grand Patriarche, *Job seul juste*, dans la terre de *Hus* ; figure du petit nombre des Élus.

27. *Li quasi vetro. . . .* le seul endroit des trois poèmes où il soit parlé du verre colorié, procédé des anciens, perdu de nos jours, reproduit mais non aussi parfait qu'on le pratiquait.

28. Effet physique, image de l'eau qui jaillit pressée par son propre poids.

54. Trajan et Riphée.

55. Trajan crut au Messie venu, Riphée au Messie qui devait venir.

45. *Quelle tre donne. . . .* la foi, l'espérance, la charité ; ces trois vertus dont le dota la grâce lui tinrent lieu de baptême.

Idem. *Dinanzi al battezzar.* La destruction de Troie précéda de plus de mille ans la venue de Jésus-Christ.

PARAD. CH. 21. TERC. 2. *Fu Semelè.* Elle fut réduite en cendres par Jupiter qu'elle avait désiré voir dans tout son éclat, poussée par les ruses de la jalouse Junon, symbole, comme Phaéton, de l'ambition punie.

5. Saturne, selon le système astronomique des anciens que suit Dante, et où le poète place les contemplatifs.

35. Dans le duché d'Urbin, entre Gubbio et la Pergola.

37. Le monastère de Sainte-Croix de l'Avellana où Dante avait résidé quelque temps.

41. Saint Pierre Damien naquit à Ravenne, d'une famille pauvre, vers la fin du dixième siècle. Il fut remarquable par sa science et par ses vertus; il se retira dans le monastère de Fonte Avellana; la réputation du solitaire s'accrut dans la retraite; on l'en arracha plus d'une fois; on le nomma cardinal évêque d'Ostie; il continua à vivre dans la contemplation et la pauvreté, et il mourut en 1072.

Idem. *In sul lito Adriano...* Pierre de Onesti, contemporain de Pierre Damien et fondateur du monastère de Notre-Dame, sur le rivage adriatique, c'est-à-dire Sainte Marie *in Porto,* célèbre abbaye de Ravenne.

43. Pierre et Céphas c'est le même apôtre. *Tu vocaberis Cephas quod interpretatur Petrus, et super hanc petram aedificabo domum meam.*

45. *Cuopron di manti....* C'est le pendant du proverbe: *ce sont deux têtes sous un même bonnet.* Actualité de l'époque de Dante, vérité dite naïvement et qui n'a rien d'injurieux; (mais qui ne s'est trouvée quelquefois que trop vraie). Ne disait-on pas jadis, quand les charges étaient vénales: *D'un magistrat ignorant c'est la robe qu'on salue. Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense: il ressemble aux armoiries de Bourges.* Après la défaite de Rebec ne disait-on pas de Bonnivet: *mal en prend aux hommes de faveur;* et dans notre vieille chronique de France, un ministre n'eut-il pas la hardiesse de dire à son prince:

Sachez, Sire, qu'un Prince non lettré n'est qu'un âne couronné.

Grâces à la civilisation d'aujourd'hui, on ne voit plus de ces actualités en Europe. Dans nos états mieux ordonnés, les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite et qui les fuit, et fuient l'homme vendu à l'iniquité qui y court après (Massillon). Et les dignitaires d'un pays ne devant leur élévation qu'à la noblesse de leurs qualités personnelles, à leur mérite réel, chacun si trouve à son véritable rang.

47. *E fero un gridо...* Ici Dante fait pousser aux astres un cri, qui considéré figurément, comme il doit l'être, (ce qui a échappé aux commentateurs), est un hourrah de désapprobation de tous les abus qu'il vient d'énumérer.

EXTRAIT DU CHANT XXI.

TRADUCTION DE E. AROUX.

. . . . . .

Le dernier de ces mots n'était pas prononcé,
Que la sainte Splendeur, encor plus éclatante,
Se mit à tournoyer comme une meule ardente;
Puis, répondit ainsi son amour empressé :
Pénétrant à travers cet éclat qui m'enserre,
Sur moi descend d'en haut la divine lumière;
A ma perception la vertu qui s'unit
Au-dessus de moi-même à tel point me grandit,
Que je vois, dans sa sainte et divine nature,
La source dont elle est l'émanation pure;
Et de là cette joie en moi qui resplendit,
Ma flamme rayonnant aussi vive et limpide
Que dans ma vision mon regard est lucide.
Mais l'âme dans le Ciel dont plus brille le feu,
Le séraphin dont l'œil plonge le plus en Dieu,
Ne pourra satisfaire encore à ta demande.
Ce que tu veux savoir, et ne sauras jamais,
Dans l'abîme infini des éternels décrets,
Que nul regard créé ne sonde, où qu'il s'étende,
S'enfonce trop avant, même pour ceux du Ciel.
Quand tu retourneras dans le monde mortel,
Dis-le, pour que jamais son orgueil ne présume
Jusqu'à porter si haut un regard criminel.
L'esprit qui luit limpide ici, sur terre fume.
Juge donc si, là-bas, il doit aller rêvant
Pouvoir ce qu'il ne peut lorsque le Ciel l'assume.
Je laissai donc, sa voix ainsi me l'intimant,
Ma question première et, dans l'humaine vie,
De ce qu'il fut de lui je m'enquis humblement.
Cette fois il reprit : — Non loin de ta patrie,
Sont, entre les deux mers qui pressent l'Italie,
D'âpres rochers, si haut se dressant fièrement,
Qu'on y voit à ses pieds l'orage se formant :
Sous le plus élevé, que l'on nomme Catrie,
Existe, à la prière asile consacré,
Un hermitage, un cloître, où je me retirai.

A servir Dieu mon âme y fut tout attentive
L'hiver comme l'été, n'ayant pour aliment
Que des mets dont le suc exprimé de l'olive
Fournissait tout l'apprêt ; là je vivais content,
En méditation sainte et contemplative.
Le champ rendait alors à ce Ciel largement ;
Mais, stérile aujourd'hui, l'ivraie y croît épaisse,
Aussi faut-il bientôt que le mal apparaisse.
Dans ce pieux séjour je fus Pierre Damien,
Et Pierre le Pécheur vécut au monastère
Dit de Sainte-Marie, au rivage Adrien.
Peu de jours me restaient à vivre sur la terre,
Quand me fut imposé ce chapeau convoité,
Qu'on voit de mal en pis incessamment jeté.
Vases d'élection, s'en allaient Paul et Pierre,
Tous deux maigres, pieds nus, avec humilité
Mangeant ce qu'ils trouvaient de chaumière en chaumière ;
Mais il faut aux pasteurs, en ce siècle nouveau,
Des bras pour s'appuyer, quand la marche les lasse,
Et pour les soulever, tant est lourde leur masse.
On voit leurs palefrois couverts de leur manteau,
Et deux bêtes ainsi vont sous la même peau.
Peux-tu tant endurer, patience suprême !
Ces mots à peine dits, je vis à l'instant même
Des flammes, en grand nombre, aux purs rayons dorés,
Descendre en tournoyant, de degrés en degrés,
Et toutes resplendir, à chaque tour plus belles ;
Puis, à l'entour du saint ces vives étincelles
Se rangeant, un grand cri fut par elles poussé,
Tel qu'au monde il n'est bruit qui n'en fût dépassé.
Je l'entendis à peine et ne le compris guère,
Tant je fus écrasé par ce vaste tonnerre.

CH. 22. TERC. 13. Un temple consacré à Apollon était bâti sur le sommet de la montagne. Saint Benoît y éleva une église sur le flanc de la montagne. Le a non-seulement étudié *il buon Accoglitor del quale* (Dioscoride), mais il a observé de près la nature ; il sait cette chaleur vivifiante ci du sens propre au sens figuré, fait naître les fleurs et colorer

aire était d'Alexandrie, et vécut du quatrième au cinquième siècle. muald fonda l'ordre des Camaldules. Il naquit à Ravenne et vécut me siècle.

19. Dante comprend la circulation de la sève, cette force ascensionnelle qui fait sous les feux du soleil la rose se développer, s'élargir sur sa tige.

29. Le poète touche ici la grande question de la physiologie végétale, la longévité des végétaux, question bien arriérée encore. Ce qu'on peut, ce me semble, en dire pour base, c'est que dans les trois règnes de la nature la vie y est plus courte à mesure qu'il y a plus de perfections dans les êtres qui les composent, et plus longue dans ceux qui en ont moins — l'homme croît, vit, sent, et pense, (laissons à part le principe spirituel qui survit, Dieu ayant compensé la brièveté materielle de la vie par l'immortalité du principe pensant), le développement du corps ne va que rarement au delà de cent et quelques ans; la durée de l'insecte, du reptile etc. ou quadrupède, va de l'éphéméride d'un instant à des êtres qui vivent jusqu'à deux ou trois cents ans, et même peut-être plus; les plantes *croissent et vivent*; on rencontre des végétaux qui, tels que le chêne, l'olivier, l'oranger, le baobab, vivent de cinq à six cents, à mille, à deux mille ans. Le mineral croît, sa vie, ou plutot sa durée est plus longue parce que sa décomposition est plus lente, moins sensible, *la mort a son déguisement* c'est la vie à long cours. Les corps diminuent de pesanteur, mais lentement; l'air oxyde; Newton a démontré que les planètes s'usent.

31. Ce qui fut blanc au fond, devient noir par la forme. (*Boil.*).

51. *L' ajuola*.... ce mot signifie précisément aire, planche d'un parterre. Si nous eussions traduit par *fragment* on peut peut-être pu croire que nous considérions la terre comme un fragment de ces planètes éclatées qui, selon les astronomes, se sont mises en harmonie dans l'ensemble du monde.

PARAD. CH. 23. VERS. 1. **Ce chant étincelle de beautés, il est un des chefs-**d'œuvre du poète. **Le style en est simple, doux, soutenu; les comparaisons, au** nombre de dix, **sont presque toutes neuves, mais surtout justes, riantes, poétiques,** naturelles, et **l'intérêt y va croissant du premier au dernier vers.**

Idem. Dante **s'est déjà montré supérieur à Virgile et à Ovide, au premier** dans le chant **treizième de l'enfer où tantôt il imite et traduit son modèle, et où** tantôt il marche **indépendant de lui; au second auquel il semble jeter le gant** dans la double **transformation de l'homme en serpent et du serpent en homme,** (chant 25.me de l'Enfer); **ici il n'a point d'égal, tout est à lui, choix d'expression,** suavité de sentiments, verité des images, harmonie ravissante. Ce début peut soutenir la comparaison avec le *qualis populea moerens philomela sub umbra.*

5. *Fisso guardando pur che l'alba nasca.* Quand Dante soulève cette robe doctorale du moyen âge, a dit M.r Villemain, son imagination invente, comme on inventait aux premiers jours du monde; il a les goûts naïfs; il a la voix jeune et argentine du poète grec: comme lui il aime toutes les images simples de la nature, des champs, de la vie domestique; elles reviennent sans cesse dans ses vers... entre tous les poètes de l'Europe moderne, il n'y a que Milton qui du chaos politique de son temps, et de la sublimité idéale de son sujet remonte vers la nature; mais toujours savant il la décrit d'après la bible, et d'après Homère, plus qu'il

ne la voit et ne la sent en elle-même. Le Dante, plus subtil dans ses fictions, est plus simple et plus vrai dans ses peintures.... Depuis Homère, peintre si admirable des champs et de la vie domestique, il n'y a eu que Dante qui fût à la fois si créateur et si vrai.... Dans les poètes qui ont voulu peindre la nature, vous ne la trouvez pas, et chez Dante qui peint le surnaturel, vous la trouvez partout. (Tabl. du moyen âge. — Lec. 13.me).

Idem. Rapprochons de ce chant le début du 8.me chant du Purgatoire.

Era già l' ora che volge 'l disio
A' naviganti, e intenerisce il core
Lo dì ch' han detto a' dolci amici addio;
E che lo nuovo peregrin d' amore
Punge, s' ode la squilla di lontano
Che pare 'l giorno pianger che si muore.
Quand' io 'ncominciai a render vano
L' udire e a mirare una dell' alme
Surta, che d' ascoltar chiedea con mano.
Ella giunse e levò ambe le palme
Ficcando gli occhi verso l' oriente
Come dicesse a Dio: « D' altro non calme ».
Te lucis ante sì devotamente
Le uscì di bocca e con sì dolci note
Che fece me a me uscir di mente:

C'était l'heure où le cœur aux regrets est en proie
Où l'âme s'attendrit et se ferme à la joie,
Le jour où le marin dit: amis, à revoir;
L'heure aiguillon d'amour au pèlerin du soir,
Quand du beffroi lointain la cloche languissante
Semble pleurer du jour la lueur expirante.
Mon oreille a cessé d'entendre et bruits et cris,
Elle dort; et mon œil fixe un de ces esprits
Qui debout demandait de sa main le silence
Élevant vers le ciel ses deux mains il s'avance,
Attachant son regard au point d'où naît Phœbus
Il semblait dire à Dieu: Je ne veux rien de plus.
Le te lucis ante *d'un ton de voix pieux*
S'échappait de sa bouche en sons mélodieux,
Mais tel que je semblais n'être plus à moi-même.

The curfew tells the Knell of parting day,
The lowing herd Wind slowly o'er the lea,
The ploughman homeward plods his weary way
And leaves the world to darkness and to me.
Now fades the glimm' ring landscape on the sight
And all the air a solemn stillness holds. *(Gray, Elegy).*

Le jour baisse; du soir j'entends les sons funèbres;
Le troupeau qui mugit, abandonne les champs;
Le bouvier fatigué se retire à pas lents;
Me voilà resté seul au milieu des ténèbres.
L'ombre a du paysage effacé les couleurs;
Le silence et la nuit s'étendent sur le monde. *(Kérivalant).*

TERC. 4. *Sotto la quale il sol....* Vers le midi où le mouvement du soleil paraît plus lent, l'ombre des objets diminuant avec plus de lenteur, à mesure qu'il monte au dessus de l'horizon.

13 Périphrase désignant Jésus-Christ.

30. *Il nome del bel fior ch' io sempre invoco.* Marie, la rose mystique. Il est évident par ces paroles que Dante récitait son *Ave Maria*, le matin et le soir, tant il était religieux envers Marie. Je ne crois pas, dit Costa, qu'on puisse l'accuser d'*hypocrisie;* et cependant, dit Delécluze dans la note qui suit les chansons de Dante, après m'être cassé longtemps la tête sur Dante je n'ai pu me convaincre encore qu'il ait été bien fidèle à la doctrine de l'évangile. En vérité, on ne s'y attendait pas à celle-ci; j'en demande pardon à M.r Delécluze, mais après vingt ans d'études sur Dante, il m'est impossible d'encaisser que Dante et son livre ne soient que jongleries.

31. Sens figuré: ce qui veut dire: fleur dont l'éclat éclipse les bienheureux dans le ciel comme elle domine par ses vertus sur la terre.

34. . . . . il bel zaffiro
Del quale il ciel più chiaro s' inzaffira:

gentile parola, dit Tommaseo, et qui rappelle l'*ingigliarsi*, et tant d'autres si heureusement trouvées.

Idem. *Ensaphirant.* Néologisme que nous nous sommes permis, et qu'on pourrait, ce nous semble, introduire dans la langue. Il y en a tant d'autres d'acceptés et qui sont moins dans l'analogie que celui-ci, et dans la régularité de la vocabulation. Plus haut nous avons dit une *sphérée*, réunion, concentration de sphères en un même lieu.

38. *Lo real manto.* Le 9.me ciel ainsi appelé *Manteau impérial*, parce qu'il enveloppe tous les autres cieux.

CHANT XXIII.

TRADUCTION DE C. I. WRIGHT.

—

E'en as the bird that resting in the nest
  Of her sweet brood, the sheltering boughs among,
  While all things are enwrapt in night's dark vest, —
Now eager to behold the looks she loves,
  And to find food for her impatient young,
  (Whence labour grateful to a mother proves)
Forestals the time, high perched upon the spray,
  And with impassioned zeal the sun expecting,
  Anxiously waiteth the first break of day;
Thus stood my Lady with an earnest gaze
  Upright—her face unto that part directing
  Where Phœbus his impetuous steeds delays:
And I, beholding her thus fondly bent,
  Was like to one, who with desiring eye
  Hopes somewhat else, and rests in hope content.
But little was the interval that came
  Betwixt the expectance and reality,
  Since heaven anon was wrapt in brighter flame:
And Beatrice exclaimed: « Behold the host
  Of Christ triumphant, and the plenteous store
  Of fruit which these celestial circles boast ».
All glowing seemed with fire her lovely face;
  And in her eye such looks of joy she wore,
  Words would in vain their heavenly lustre trace
As, when the moon is at the full and clear,
  Diana smiles the eternal Nymphs among,
  Who deck the heaven's illimitable sphere,
I saw high o'er ten thousand Lamps divine
  A single Sun, that lit up all the throng,
  As doth our sun the stars that round him shine:
And with such clearness through the living light
  Shone the translucent Substance on mine eyes,
  That they refused to endure the dazzling sight.

O Beatrice, my sweet, my precious guide!
Then she: "The blaze that quells thy faculties
Glows with a virtue nothing can abide.
Here is the Wisdom, here the Power, that bade
A way be opened 'twixt the earth and heaven, —
So long to many an anxious prayer delayed".
As bursts on high to revel in the skies
Fire from thick cloud, by force ethereal riven,
And falls to earth, though nature prompt to rise;
So 'mid the dainties of that heavenly board
My wandering mind was lost to every sense,
And what then happened cannot now record.
Open thine eyes, and gaze on me awhile;
Since thou hast witnessed splendours so intense,
Well mayest thou bear the lustre of my smile.
I was like one who doth in part retain
The impression of a vision passed away,
And tries to bring it to his mind in vain, —
When I this proffer heard, so graciously
Bestowed, that never to my dying day
The sound shall vanish from my memory.
Were all those voices now to lend their aid,
That Polyhymnia and the sister Nine
Rich through the sweetness of their milk have made,
Not to the thousandth part would they portray
The sacred beauty of that smile divine
Which lit the holy face with gladsome ray:
And therefore in my sketch of Paradise
The hallowed song to leap must be constrained,
As when a chasm before our pathway lies.
But whoso thinks how weighty is the theme,
And that by mortal shoulder 'tis sustained,
Will blame not, though to stagger it may seem.
To stem this sea may no light bark essay,
Or careless pilot, who his toil would spare;
Since deep the daring prow must cleave its way.
"Why of my face art thou enamoured so,
That thou beholdest not the garden, where
Flowers nurtured under Christ's effulgence blow?
Here is the Rose, in which the Word Divine
Made itself flesh: — the Lilies too that taught
By their sweet fragrance wisdom's path, here shine".

Thus Beatrice; — I, ready to obey
Her bidding, my enfeebled eyesight brought
To bear the lustre of that fervid ray.
As lit by sunbeam, that from broken cloud
Shines through direct, a mead of flowers I've seen
Beneath, sheltered myself in sylvan shroud,
So saw I numerous hosts in splendours dight
Shone down upon by rays of brilliant sheen, —
The source of splendour not revealed to sight.
O Power benign, who, imaged in these rays,
Didst thus exalt thyself the skies above,
That my weak vision might endure the blaze.
The name of that fair flower, which morn and night
My lips invoke, within my soul now strove,
Bidding me watch intent the greater light:
And as I marked the grandeur and the glow
Of that pure living Star, which all excelled
On high, as once it vanquished all below,
A little Torch within this heaven came down,
And round about that starry splendour held
A circling course, in fashion of a crown.
The sweetest melody e'er heard on earth,
And most attractive to the soul, would sound
Like cloud which, riven, gives the thunder birth,
Compared in tone with the angelic Lyre,
Wherewith is that most beauteous Sapphire crowned
Which decks heaven's summit in its own attire.
I am Angelic Love, and breathe the fire
Of holy joy, from that pure virgin breast
Derived, which lodged erewhile the world's Desire;
And still, O Queen of heaven, this task be mine,
As long as in the highest spere a guest,
Following thy Son, thou makest it more divine.
Such song from the melodious circle came,
When all the rest of that effulgent host
In concert sang with Mary's glorious name.
The royal cloak, o'er all heaven's volume spread,
That most intensely glowing, and the most
Warmed with the breath of God, around it shed,
So high above us reared its inmost cope,
That from the lower sphere where I abode
It was not yet within my vision's scope:

Wherefore I vainly strove to view the course
  Of that encircled flame, as high it rode
  The heavens, ascending to its primal source.
And as an infant at its mother's breast
  Raises its arms when fully satisfied,
  (The inward love by outward joy expressed)
So raised their lofty summits every flame,
  In guise that manifestly testified
  How deep the love they bore to Mary's name.
And pausing there, they hovered in my sight,
  Chanting *Regina Cœli* in such measure,
  E'en yet the sweetness thrills me with delight.
Oh! how abundant is the harvest stowed
  In those receptacles of heavenly treasure,
  Which upon earth a seed so goodly sowed!
Here they rejoice, and taste the wealth of old
  Acquired with many a tear in Babylon,
  During their exile, where they spurned the gold:
Here shares the honour of the victory
  Gained by the aid of God, and Mary's Son,
  Among the old and recent Patriarchs, He
Who holds the keys, and this high glory won.

EXTRAIT DU CHANT XXIII.

TRADUCTION DE M. DE MONGIS.

. . . . . .

Comme la blanche lune en souriant conduit,
Sous un ciel calme et pur, les nymphes de la nuit
Qui font étinceler les plus secrètes places:
Tel je vis, au-dessus de ces milliers de glaces,
Un soleil qui les fit resplendir à mes yeux,
Comme un autre soleil fait briller d'autres cieux.
Je voyais, à travers cette vive lumière,
Percer comme un rayon la substance première,
Telle que mon regard ne la put soutenir.
O toi par qui j'espère un meilleur avenir,
Divine Béatrix, tu t'écrias: — « Mon frère,
Il n'est pour ce vainqueur ni rempart, ni barrière;

Car en lui la sagesse affermit le pouvoir
Qui rouvrit notre Ciel à la terre, et fit voir
Ce jour que tant de vœux appelaient d'âge en âge ».

Comme le feu du ciel, enflammant le nuage,
Des nœuds qui l'enlaçaient rompt tout à coup le sceau,
Et pour tomber à terre échappe à son berceau :
Ainsi, pour prendre part à ce banquet suprême,
Mon âme s'élançait au-dessus d'elle-même.
Mais de sa vision je ne me souviens plus :
— « Ouvre les yeux, (me dit la reine des Élus)
Et vois ce que je suis. Tu peux, tu peux, te dis-je,
Supporter mon sourire après un tel prodige ».

Tel, quand d'un long sommeil vos sens sont déliés,
Vous voulez ressaisir les songes oubliés :
Tel j'étais, quand soudain j'entendis ce langage...
Un langage si doux, si doux, que je m'engage
A lui garder sa place au livre du Passé.
Mais dans mon humble esprit l'Amour eût-il versé
Les torrents de lait pur et les flots d'harmonie
Qui coulent de ta lyre, ô chaste Polymnie,
Vainement je peindrais, je chanterais en vain ;
Car rien n'est comparable au sourire divin
Qui de ma Béatrix éclaira le visage.
Il faut marcher pourtant, et forcer le passage.
Serais-je condamné, lors même que ma voix,
Chantant le Paradis, faillirait quelquefois ?
Que ne peut-on savoir ce que pèse un tel glaive !
Quand de sa faible main un mortel le soulève,
Il se soumet d'avance à ployer sous le faix.
Les gouffres de la mer, je pense, ont été faits
Pour les puissants vaisseaux, et non pour l'humble barque,
Ou pour l'enfant qui tremble au seul nom de la Parque.

— « Les yeux de Béatrix ont-ils donc tant d'appas,
(Dit-elle) qu'après eux tu ne regardes pas
Le jardin qui fleurit sous les rayons du Maître ?
Voici la *Rose* en qui l'homme-Dieu voulut naître ;
Près d'elle sont les lis dont les parfums si doux
Marquent le droit sentier qui mène jusqu'à nous ». etc. .

PARAD. CH. 24. TERC. 1. Voici comment M. Aroux interprète ce début : nous ne citerons de lui que cette note, afin que les personnes qui n'ont point entre leurs mains son vaste commentaire puissent avoir une idée de sa manière d'entendre les choses.

Convives du grand banquet templier, commensaux du Grand-maître Henri de Luxembourg, cet *agnus-Dei* destiné à abattre la prostituée qui engendre tous les péchés du monde; vous à qui il a distribué ou fait distribuer, dans la doctrine de vérité, ce pain de vie, ce pain des anges, objet de tous vos vœux, reportez-vous à la bénédiction du pain chez les Vaudois (et aux banquets maçonniques); venez en aide à celui qui a pu glaner, par la grâce de Dieu, quelques-unes des vérités dont vous vous nourrissez, avant que la mort pontificale, l'inquisition, *morte*, ait à l'ajourner à comparaître, comme suspect d'hérésie, *tempo gli prescriba*, (le double sens est-il assez palpable?); compatissez à son immense désir d'obtenir la complète révélation de la lumière, et qu'elle descende sur lui en rosée, *roratelo alquanto*. Voilà ce qui s'appelle commenter Dante ! ! ?

6. *Così quelle carole*. L'annotateur du manuscrit du Mont-Cassin fait observer que *carolæ, dicuntur tripudium quoddam quod fit saliendo ut Napolitani faciunt et dicunt*; en vieux français ce mot signifiait chanson, et danse en rond; nous en trouvons un exemple dans Froissard. Et chevauchant le chemin de Londres, « (Le roi de Chypre révenant de Cantorbery chez Édouard trois) en fit tant « qu'il vint à Altem, où le roi se tenait et grand foison de seigneurs apparéillés « pour le recevoir. Ce fut un dimanche à une heure de relevée qu'il vint là. Si « eut entre celle heure et le souper grans danses et grans Karolles. Là était le « seigneur de Coucy qui s'efforcait de bien danser et de bien chanter quand son « tour venait ».

Id. Ce vers présente dans le texte cette figure de grammaire qu'on appelle la *tmèse* (division du mot) c'est ainsi qu'Horace a dit

Labitur ripa Jove non probante u —
Xorius amnis.

Id. *Dalla sua ricchezza*, a été diversement interprété. *Ricchezza*, est ici dans un sens figuré, et parait devoir signifier béatitude, félicité, bonheur.

16. *Per ajutarla* . . . . Ce passage a assez embarrassé les commentateurs. Le candidat discute; il examine le pour et le contre; il ne doit point laisser la question indécise (*non rem in medio relinquere*); il doit une conclusion, il la donne, comme conclusion de sa conviction, mais non comme conclusion absolue, (non per terminarla), mais sauf réserve de croire, sauf le verdict de l'autorité appelée ou à approuver la sienne ou à conclure définitivement d'une manière plus approchante de la vérité, plus conforme à la vraie solution de la question.

20. C'était chez les Romains le premier centurion qui commandait les primipiles ou primipilaires; *l'usage encor, je crois, laisse le choix des deux*.

22. Traduction de la définition donnée par S.t Paul : *est fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* Les définitions furent toujours l'écueil des logiciens, de définition en définition, on en vient, dit Laromiguière, jusqu'à une idée simple qui ne peut plus être définie. Adoptons avec le commentaire de S.t Thomas celle-ci, qui est simple et sublime, en attendant qu'on en trouve, si l'on peut, une meilleure.

Id. *E questa pare*... La quiddité est, dans le langage de l'école, l'essence, la nature propre d'une chose.

29. *Ma dimmi*... C'est ici une de ces naïvetés comme on en rencontre quelquefois chez notre poète, et auxquelles ses détracteurs n'ont pas manqué de se prendre; mais qu'est-ce qu'elles prouvent si ce n'est la simplicité, la bonhomie de son âme.

37. *Che fu già vite*... Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ et non feci ei? an quod expectavi ut faceret uvas et fecit labruscas. C'est le propre des grands écrivains de traduire d'une manière inimitable, dans leur propre langue, les beautés de leurs modèles.

39. C'était l'usage du temps de Dante de donner aux saints les titres de noblesse de l'époque; *Messer santo Jeronimo*; Messer S.t Jérôme (Passavanti); *Baron messer sant' Antonio* (Boccaccio).

51. *Tre volte cinse me*... S.t Pierre, sous la forme d'un astre, tourbillonne trois fois autour de Dante en signe d'approbation. *Mi cinse* est expliqué par le douzième vers du chant suivant : *Pietro per lei mi si girò la fronte*, et le 22.me de ce même chant : *E tre fiate intorno di Beatrice si volse.*

PARAD. CH. 25. TERC. 1. Le poète appelle sacré son poème, laissant entendre que son but, tout religieux, est d'inspirer l'horreur du vice et l'amour des vertus chrétiennes; aurait-il osé lui donner cette qualification s'il eût été entaché d'hérésie. Les plus sévères commentateurs ont reconnu que tout dans la triple cantique y était rigoureusement orthodoxe.

Id. Imitation de Juvenal : *ut dignus venias hederis et imagine macra.* Dante n'a nommé qu'une fois Juvenal, mais il l'imite, et le traduit souvent.

3. Ces vers présentent un double sens. Si la langue italienne est plus riche dans sa vocabulation, plus savante dans ses constructions, plus forte dans son harmonie que la plupart des langues modernes, ce qu'elle doit à son propre génie, à la puissance de la plénitude des sons, à la netteté de son accent prosodique; d'un autre côté le manque de variation dans ses désinences rend parfois la pensée louche, équivoque, obscure. Le double sens de ces vers naît ici des idées et non du rapport des mots; il est même si remarquable, que sans doute le poète, qui toujours est maître de son vers, l'a glissé à dessein pour ne point compromettre sa modestie, laissant au lecteur le soin de deviner sa pensée, qui se cache sous le voile de l'expression. Dante espérait que la publication de son poème lui ferait obtenir le rappel dans son pays.

13. *Coi suoi conti*... T'accorde un tête-à-tête avec ses plus grands Mons.

Mons., abréviation de Monseigneur, titre que les souverains seuls donnent en France aux évêques et archevêques dans les formules de salut.

9. *Tacito coram me...* expression devenue en quelque sorte proverbiale, signifiant publiquement, hardiment, sans façon. Locution adoptée dans la vocabulation latine des langues modernes avec une foule d'autres, qui traduites perdraient leur grâce, leur saveur, leur à-propos.

10. *Inclita vita per cui....* L'épître catholique à laquelle ces paroles font allusion a passé longtemps pour être de S.t Jacques le Majeur, les S.ts Pères ont reconnu et constaté, qu'elle est l'œuvre de S.t Jacques le Mineur.

18. Dante a évité adroitement de parler ici de lui-même en fesant connaitre sa profession de foi par Béatrix qui prend la parole. Il persiste dans son principe de modestie; il ne s'est nommé qu'une fois; il se tait sur sa femme, sur ses ancêtres; et lui qui a fronde toutes les principales villes d'Italie, n'a rappelé Venise que pour louer son magnifique arsenal, et flétrir le faussaire des ducats de S.t Marc. Quant à la lettre qu'on a donnée comme son œuvre contre la république de Venise, elle est aussi apocriphe que son ambassade. « Sono quarantadue i paesi italiani dei quali Dante registrò le pecche nel suo poema; ma di Venezia e di Rivoalto.... nulla, se non per ricordare violata la santità della sua moneta (Par. XIX, 141) e magnificare il suo stupendo arsenale (Inf. XXI, 7).

« Così in fatto doveva essere. I Veneziani erano per costituzione politica, e per posizione, fuori dell' arena sventuratissima di disunioni, di rapine e di scandalo, che presentava l' Italia tutta alla mente attonita, ed ai travagli di Dante. Lo stesso famoso decreto del Maggior Consiglio (1296) constatava un avvenimento interno affatto, e locale, che apparteneva per epoca alla gioventù di Dante, e già consumato, quando l'Allighieri, perduta Beatrice, entrava nella famiglia Donati, e quindi nella *selvaggia selva* delle faccende pubbliche. Quel celeberrimo grido di tutti i popoli: Ricorriamo ai buoni Veneziani: *Eamus ad bonos Venetos*, era l' espressione della stima universale, della santità dei giudizii loro, e della purezza dei lor costumi. Anche fino al secolo XVI i Dogi veneziani erano per la maggior parte tenuti in conto quasi di *Santi*, e sopra di ciò basta interrogare la vita loro e le lor memorie. Ed a malgrado di tutto questo, si vorrà per forza, con una lettera non autografa in mano, grondante d' improbabilità e di menzogne, pubblicata 226 anni dopo la morte di lui, da un fior di galantuomo quale fu il Doni, si vorrà, dico, che Dante figuri al mondo come *solo ed unico calunniatore* della Nobiltà Veneta, e de' suoi costumi d' allora? ! ... » (*Scolari*).

19. *c. a. d.* S'il lui a été permis de sortir provisoirement de la terre pour venir visiter la Jérusalem céleste.

38. *Questi è colui che giacque sopra il petto.* La botanique et la zoologie de Dante se réduisent à peu de faits, à peu d'individus observés ou cités, mais fondés sur des principes à peu près encore vrais de nos jours; quant au pélican, il suit l'opinion de son temps. Cet oiseau, d'une tendresse fabuleuse, s'ouvre, dit-on, le ventre à l'aide de son bec, et renouvelle par son sang celui de ses

nourrissons quand ils ont été mordus par un serpent; il est devenu le symbole de J. C. régénérant les hommes par l'effusion de son sang. Lessing l'a mis en scène dans une de ses fables : quand le pélican, dit-il, voit ses enfants épuisés, languissants, il les abreuve de son sang. (Voir Aldov. Johnst.). Palmipède aquatique de l'Égypte et de l'Inde, grand comme le cygne, selon les uns, plus gros, selon d'autres, soutenu sur deux longues jambes; il a de la tête aux pieds la hauteur humaine; il vit de poissons, ne chasse que la nuit, habite les cavernes, les anfractuosités des rochers, s'y pose; il vole isolé ou en compagnie; de là cette comparaison du Psalmiste (Psalm. 101). *Factus sum similis pelicano solitudinis. Factus sum sicut nycticorax in domicilio.*

PARAD. CH. 26. TERC. 6. *Alfa et Omega.* Première et dernière lettre de l'alphabet grec, figurément Dieu; le commencement et la fin.

17. *Con quanti denti.* Métaphore âpre, dit Venturi. *Mordere,* n'est pas plus âpre que les méthaphores prises de *Ardere*, *Ferire*, *Abbruciare.* Il n'y a pas de mots privilégiés, ni plus nobles les uns que les autres; ce sont les accessoires qui relèvent l'idée, qui la rendent poétique.

26. *Così degli occhi miei ogni quisquiglia.* On ne peut comprendre bien Dante qu'en l'étudiant d'abord philologiquement. On ferait sur lui une étude très-utile si l'on comparait sa vocabulation et ses constructions de phrases avec celles des autres langues : soit, par exemple, la langue romance ou romane devenue plus tard la langue provençale, langue qu'il posséda si bien, témoin les vers qu'il en a cités : on y trouverait une foule d'analogies telles que : *camino,* lou camin; *la vista,* la visto; *il lume,* lou lume; *la voglia,* la voyo; *assetar*, prov. asseoir, fonder, regler; *lo strazio*, l'estras; prov. le ravage, le déchirement : *Quando che sia,* couro que siegue, prov. etc. etc.

Bien des mots sont empruntés aussi à la langue allemande : *schermo* (schirm) abri; *scherzo* (scherz) plaisanterie; *snello* (snell) rapide; *desco* (tisch) table, pupitre, etc. etc.

29. Les comparaisons de Dante sont toujours justes et poétiques; il en est bien peu qu'on puisse réprouver.

30. Tel ai-je fait pendant que *son* discours s'achève, rectification à faire.

39. . . . *Non il gustar del legno,* c'est l'expression employée par la bible, avoir goûté le bois, c'est-à-dire, l'arbre, pour le fruit de l'arbre.

40. 4302 révolutions périodiques du soleil s'écoulèrent (c'est-à-dire 4302 ans), depuis la mort d'Adam jusqu'à la resurrection de Jésus-Christ. Si a ce compte on ajoute 930 ans de la vie d'Adam on aura 5232, nombre d'années entre la création du monde et la mort de Jésus-Christ, selon la chronologie d'Eusèbe, de Baronius.

46. *Eli si chiamò.*. Dante, après Horace, a touché ici un point d'une solution bien difficile relativement au progrès, au perfectionnement, à la décadence des langues. L'usage y est bien pour quelque chose, mais la corruption des mœurs entraine avec elle les arts, les sciences, les lettres, le goût et le langage. Il est

bien difficile aussi de s'expliquer comment un même mot en s'anagrammatisant, en adoucissant ou renforçant ses voyelles, en substituant la consonne forte à la faible, ou réciproquement, ou bien en les doublant, les simplifiant, ou en contractant les syllabes, a pu représenter la même idée dans diverses langues, et souvent encore une idée tout opposée à celle du radical : je m'explique :

Haaret, en hébreu, est devenu en latin *terra*; en français *terre*; en espagnol *tierra*; en italien *terra*; en allemand *erd*; *Erta* la déesse *Tellus*; enfin, *earth* en anglais, et ceci s'applique à bien d'autres mots.

Calidus de caldus est devenu *caldo*, *chaud*; en allemand *kalt* veut dire *froid*, ainsi qu'en anglais *cold*.

Albus, *blanc* en français, est devenu *black*, noir, en anglais. Que de modifications n'a pas subies l'*Ego* des latins; il est devenu *yeu* en langue romance; *ious* en provençal; *yo* en espagnol; *io* en italien; *je* en français; *jeh* en allemand; *I* en anglais; *eu* en sicilien. Nous enregistrons aussi ce dernier parce qu'il appartient à un des dialectes les plus remarquables, dialecte dans lequel s'est fondue la vocabulation grecque, latine, arabe, allemande, espagnole, et qui s'est accrue de leurs tournures et de leurs idiotismes. Pour en revenir à *je*, ce n'est qu'en français qu'on trouve ce pronom avec une synonimie qui en fait une nuance philosophique, personnelle à la langue : *je* est la relation; *moi* est l'absolutisme.

Io anche son pittore.
Je suis peintre aussi, moi !
L'état, ma botte, le destin c'est moi ! (*Louis XIV. Charles XII*).

Le modeste *je* n'a qu'un son sourd, une harmonie malheureuse, qui a nécessité l'invention du sonore *moi*, que la métaphysique du langage a élevé si haut. Chacun d'eux a son emploi particulier; l'un ne peut pas être isolément substitué à l'autre, mais dans leur emploi simultané ils tirent l'un de l'autre un mutuel appui. Les analogies de *je* et de *moi* vont à l'infini, en considérant ces pronoms comme les mots le sont dans les langues matériellement, idéologiquement, accidentellement, et dans les quatre formes de la construction. Mauro Granata a enregistré dans son Dictionnaire dantesque soixante variations de sens dans l'emploi de l'auxiliaire *avere :* cent vingt pour le verbe *essere*; cent trente deux pour le verbe *fare;* effrayante statistique grammaticale pour qui étudie les langues. Ces mêmes verbes, si l'on y joint *aller*, *devoir*, *pouvoir* n'en ont guère moins en français, (voir le Dictionnaire de l'Académie). Ce n'est point ici le lieu de discuter les difficultés d'une langue; mais ni dix, ni vingt ans ne suffisent à en approfondir une.

Valperga di Caluso a dit, en parlant de l'italien : *il saper ogni cosa della nostra lingua, tanto eccede la capacità d' un uomo, che niuno può colanto ritenerne in mente, che forse altrettanto non gliene resti ignoto o dimenticato;* et que sont nos langues européennes comparées aux langues orientales?

47. *Nel monte.* . Dante veut faire entendre qu'Adam, selon l'opinion commune, ne resta que sept heures dans le Paradis terrestre. De six heures du matin après l'heure qui suit le premier quadrant, le 1.er quart de la circonférence du cercle. Dans certaines villes d'Italie l'horloge bat quatre fois dans les 24 heures de 1 a 6.

PARAD. CH. 27. TERC. 14. Lin et Clet, deux papes martyrs successeurs de S.t Pierre. L'un naquit à Volterra en Toscane ; il fut nommé pape l'an 57 de Jésus-Christ. Il siègea pendant onze ans et quatre mois. Il avait écrit les actes de S.t Pierre et ses disputes avec Simon le Magicien. C'est sous son pontificat que vint à Rome Josephe, l'auteur de l'histoire des antiquités judaïques. Clet ou Anaclet, deuxième pape, était romain ; il vécut sous Titus et Vespasien, siègea 9 ans ; sous lui s'élèva l'hérésie des Nicolaïtes qui mirent en principe la communauté des femmes.

15. Il y a ici une transposition dans l'énoncé des papes. L'ordre chronologique est Siste, Pie, Caliste et Urbain. Siste fut créé pape l'an 117 sous l'empereur Adrien, c'est lui qui introduisit dans la messe le *Trisagium* ; il envoya en France S.t Pellegrin, romain d'origine, pour représenter le catholicisme en France, sur la demande qui en avait été faite par les Francs. Siste mourut martyr.

Pie était originaire d'Aquilée ; il fut créé pape l'an 142. Il siègea onze ans et mourut martyr. Caliste fut nommé pape l'an 218 ; gouverna l'église romaine cinq ans, autre martyr.

Urbain fut pape sous Héliogabale l'Assyrien ; il vécut 7 ans et six mois, et mourut aussi martyr.

42. *Ben fiorisce negli uomini il volere* (au lieu de *valore*). Sens figuré emprunté à la physiologie végétale ; une pluie intempestive et de longue durée tombant sur la fleur au moment de la fécondation, la fleur coule ou avorte n'ayant pas assez de force pour arriver à maturité. C'est-à-dire que la continuité de la vue des mauvais exemples pervertit les cœurs.

47. Gaetano Poggiali explique ainsi ce passage que nous conservons en sa langue. « Dunque tu non ti facci meraviglia di tanti disordini ; sappi, che ciò « accade, perchè al presente già in Italia fra voi mortali l'educazione si civile, « che religiosa della gioventù dipende oggidì da moderatori tutti di partito guelfo, « e nemici per conseguenza d'ogni buon governo, e perciò l'umana società si « abbandona tra voi a mille traviamenti ». *(C'est quelque peu paradoxal).*

L'éducation de la jeunesse fut toujours regardée par les législateurs comme la pierre angulaire, la clef de voûte de l'État. Elle commence dans la famille et se continue dans les écoles publiques conjointement à l'instruction. La religion en fut toujours le pivot. Faisons comme Dante, rapprochons ici les distances, les lieux : *Extrait du catéchisme de l'Empire français,* 1804. Le quatrième commandement de l'église regarde non seulement les devoirs des enfants envers leurs père et mère, mais encore les devoirs des inférieurs envers leurs supérieurs. On entend par les supérieurs ceux que Dieu a établis au dessus de nous, comme sont dans l'église,

le pape, les évêques et tous les pasteurs; dans l'état le monarque, les princes et tous les magistrats; nos devoirs envers les premiers sont de les honorer, de les écouter parce qu'ils sont les ministres, les envoyés de Dieu, et qu'ils nous gouvernent dans l'ordre de la religion et du salut éternel. Les chrétiens doivent aux princes qui les gouvernent, et nous devons en particulier à Napoléon Ier notre empereur, l'amour, le respect, l'obéissance, la fidélité, le service militaire, les tributs ordonnés pour la défense et la conservation de l'empire et de son trône... Des motifs particuliers doivent nous attacher fortement à lui. Dieu l'a suscité dans les circonstances difficiles pour rétablir le culte public de la religion sainte de nos pères et pour en être le protecteur. Il a ramené et conservé l'ordre public par sa sagesse profonde et active; il défend l'état par son bras puissant; il est l'Oint du Seigneur, etc. etc.

46. *Così si fa la pelle...* La figlia, (l'enfant). La nature humaine, dont les anciens après Dieu, auteur de toute chose, croyaient que le soleil était le père, passe du blanc au noir, c'est-à-dire de bonne qu'elle était se pervertit.

47. *Bucentaure*, nom du vaisseau que montait le Doge de Vénise quand il fesait la cérémonie d'épouser la mer. Métaphore pour désigner l'état.

48. *Ma pria che gennaio...* Avant que janvier cessant d'appartenir à l'hiver, tombe dans le printemps, ce qui peut arriver, parce qu'on a négligé de faire correspondre l'année civile avec l'année solaire.

Voici des observations explicatives de ce passage de Dante, que j'extrais de l'ouvrage intitulé : *Considérations sur les quinze premiers papes qui ont porté le nom de Grégoire*, in-8; Paris, 1844, page 170, On y lit : « L'année est, suivant l'opinion des physiciens, le temps que la terre emploie à faire une révolution entière dans son orbite. Pendant ce temps, le soleil nous semble parcourir toute l'écliptique ou les douze signes du zodiaque. Chez les anciens, on n'a pas déterminé d'abord d'une manière précise la mesure de ce temps. Les Égyptiens ne l'évaluaient qu'à trois cent soixante-cinq jours Cependant, comme, tandis que la terre consomme une révolution entière dans son orbite, elle fait, relativement au soleil, trois cent soixante-cinq jours et à peu près un quart, sur son axe, ce qui compose l'année de trois cent soixante-cinq jours et environ six heures, on reconnut dans la suite que les équinoxes reculaient tous les quatre ans d'un jour à peu près. Pour remédier à cet inconvénient, on proposa d'employer ces six heures excédantes en faisant tous les quatre ans une année composée d'un jour de plus que les autres; de sorte que cette quatrième année est de trois cent soixante-six jours, et appelée bissextile (chez les Romains, ce jour était placé le sixième jour avant les calendes de mars; et, cette année-là, il y avait deux fois le sixième jour avant les calendes de mars). Cet arrangement se fit sous le règne de César. Originairement, le *Calendrier romain* avait été formé par Romulus, et disposé en meilleur ordre par Numa Pompilius, et il appartenait à un des grands hommes de l'empire de contribuer à perfectionner ce travail. Sossigène, célèbre mathématicien d'Alexandrie, développait les avantages de sa réfor-

mation, et demandait que le *Calendrier* s'appelât dorénavant *la Correction Julienne*. Il en fut ainsi, et *l'année Julienne* commença quarante-cinq ans avant la naissance de N.-S. On y fit quelques changements au concile de Nicée, l'an 325. Les conciles de Constance en 1414, de Bâle en 1439, et de Latran en 1516, s'occupèrent de cette question. Nicolas V, et trente ans après, Siste IV, donnèrent des soins à cette controverse. Sixte IV employa le mathématicien Regiomontanus (Jean Muller). Le concile de Trente remit l'affaire au suprême Pontife. Sous Jules-César, on avait approché du but, mais on ne le touchait pas tout à fait, car pour qu'il n'y eût point de mécompte, il eût fallu que le temps employé par la terre à parcourir son orbite, eût été exactement de trois cent soixante-cinq jours et six heures; mais il s'en faut d'environ onze minutes, et cette quantité, quoique très-petite, répétée pendant un grand nombre d'années, devint si considérable, qu'à la fin du XVI.me siècle les équinoxes étaient avancés de dix jours. Voici comment ce fait est expliqué : les onze minutes négligées dans la réformation de Jules-César, et non observées par le concile de Nicée, après cent trente-trois ans, formaient un jour de vingt-quatre heures. Par quatre siècles, cela formerait trois jours ».

Tous ces inconvénients jetaient de la confusion pour la fête de Pâques, laquelle, par ordre du concile de Nicée, doit se célébrer le dimanche qui suit la quatorzième lune tombant dans l'équinoxe de l'hiver, entre le 20 et le 21 mars. — Grégoire XIII, par sa bulle *inter gravissimas*, datée de Frascati le 24 février 1582, ordonna qu'à dater du 5 octobre inclusivement de la même année on supprimât dix jours, et qu'ainsi le 6 octobre devînt le 15 du même mois, ce qui rétablissait l'ordre pour le temps passé. Il fallait aussi pourvoir à ce qui pourrait arriver pour les onze minutes que Jules-César et le concile de Nicée avaient négligées (embarras que Dante connaissait très-parfaitement, et signale ici avec une grande sagacité). A l'égard de ces onze minutes qui reviendraient plus tard causer la variation des équinoxes dont nous avons déjà parlé, le Saint-Père ordonna que tous les cent ans, à dater de l'an 1700 jusqu'à 2000, on omettrait par siècle une année bissextile. Ainsi, l'année 1600 le serait, mais les années 1700, 1800 et 1900, ne le seraient pas, et l'année 2000 le redeviendrait. Cette manière sublime de porter des lois pour les siècles à venir convient bien à celui que Jésus-Christ a commis au soin d'une Église qui ne doit pas périr.

Venturi dit qu'il paraît que, suivant Dante, la variation entre l'année civile et l'année solaire était la centième partie d'un jour. Lombardi répond avec un grand sens : Dante appelle cette variation *centesma* non pas mathématiquement et étroitement, mais vulgairement et largement, parce que cette variation est voisine de la *centesma*. — Il n'en est pas moins vrai que Dante montre ici avec quel esprit de pénétration il avait étudié, autant qu'il le pouvait alors, la science de l'astronomie. *(Note extraite d'Artaud de Montor).*

49. Ce passage signifie selon les commentateurs les plus accrédités : Avant qu'il s'écoule un long temps, s'accomplira le changement si désiré, l'arrivée de

Can Grande, ou de Henri sept, et le vaisseau de l'état voguant en sens contraire marchera dans la bonne voie, c'est-à-dire dans le sens d'une reforme politique; et de fleurs bien fecondées naîtront des fruits parfaits, c'est-à-dire qu'on verra tout tendre au bien général de l'état.

PARAD. CH. 28. TERC. 3. *Imparadisa*, hardiesse dantesque, *emparadiser* serait l'équivalent, mais il attend son droit de bourgeoisie, bien que quelques traducteurs s'en soient servis.

17. *Quant' elle son dal centro*, du centre de la terre qui selon le système de Ptolomée était le centre de tous les mouvements célestes, se trouvant elle-même au milieu de son système astronomique.

27. *Come rimane.* Tunc me discussa liquerunt nocte tenebræ
Luminibus que prior rediit vigor.
Ut quum præcipiti glomerantur sidera coro
Nimbosisque polus stetit imbribus.
Sol latet, ac nondum cœlo venientibus astris
Desuper in terram nox funditur.
Hunc si threicio boreas emissus ab antro
Verberet et clausum reseret diem.
Emicat et subito vibratus lumine Phœbus,
Mirantes oculos radiis ferit. *(Boet, De cons. phil.).*

31. *Più che 'l doppiar degli scacchi.* Plusieurs savants ont attribué l'invention du jeu des échecs à Palamède, et l'ont confondu avec ces jeux connus des Romains sous les noms de *Latrunculi*, de *Calculi* et de *Scrupoli*. Il n'a rien de semblable. Nous avons reçu les Échecs de la Grèce; elle les avait reçus des Persans, et ceux-ci les avaient empruntés des Indiens, qui les communiquèrent aussi aux Chinois. En voici les preuves. C'est premièrement que nos vieux Romanciers, qui les premiers en ont fait mention, représentent les *Sarrasins* comme fort habiles à ce jeu, que la princesse Anne Comnène dit qu'il a passé des Persans au Grecs, que les Arabes, les Persans et les Chinois reconnaissent qu'il leur vient des Indes. Les Arabes racontent à ce sujet une histoire qui mérite quelque attention.

Au commencement du cinquième siècle de l'Ère Chrétienne, il y avait dans les Indes un jeune prince qui, fier de l'étendue de son empire, et enivré de l'idée de sa puissance, qu'il croyait inébranlable, opprimait ses sujets qu'il aurait dû protéger comme ses enfants et comme le seul appui solide de son trône. Les Prêtres et les Grands lui adressèrent en vain leurs plaintes et leurs remontrances. Non-seulement ils ne furent pas écoutés; mais il y en eut même plusieurs qui payèrent de leur vie la liberté de leurs discours. Cet exemple effraya les autres. On garda le silence, et le prince abandonné à lui-même et à ses flatteurs, se porta bientôt aux dernières extrémités. Les peuples témoignèrent hautement leur indignation, et les princes tributaires se préparaient à secouer le joug et à porter

la guerre dans ses états. Alors un Brahmine, nommé *Sissa*, fils de Daher, entreprend de faire rentrer le prince dans lui-même, et il imagine dans cette vue le jeu des échecs, où le roi, quoique la plus importante de toutes les pièces, est impuissant pour attaquer ses ennemis et pour se défendre contre eux, sans le secours de ses sujets et de ses soldats. Le nouveau jeu devient célèbre. Le monarque indien veut l'apprendre, et Sissa choisi pour le lui enseigner, profite habilement de la commission de lui en expliquer les règles, pour lui faire appercevoir et goûter des vérités importantes, qu'il avait jusqu'alors refusé d'entendre. Le prince avait l'esprit juste et des sentiments vertueux. Il s'appliqua la leçon du Brahmine. Il changea de conduite et par là prévint les malheurs qui le menaçaient. Sensible et reconnaissant, il laissa au philosophe le choix de la récompense. Celui-ci demanda le nombre de grains de blé que produirait le nombre des cases de l'Échiquier, un seul pour la première, deux pour la seconde, quatre pour la troisième, et ainsi de suite en doublant toujours jusqu'à la soixante-quatrième. Cette demande lui fut accordée sur-le-champ et sans examen. Mais quelle fut la surprise du roi quand on eut calculé à quoi elle montait! Il s'en fallait beaucoup qu'il fût assez puissant et assez riche pour remplir sa promesse (*). Le Brahmine se servit de cette occasion pour lui faire sentir combien il importe aux rois de se tenir en garde contre ceux qui les entourent, et combien ils doivent craindre qu'on n'abuse de leurs meilleures intentions.

46. *E se tanto segreto...* Saint Dénis l'aréopagite a décrit les ordres célestes comme Dante vient de le faire, et contre l'opinion de Grégoire le Grand. On ne doit point s'étonner qu'il ait manifesté aux hommes la disposition des Hiérarchies; il fut l'élève de S.t Paul; et celui-ci après avoir été ravi au ciel y avait vu tous les secrets de Dieu.

PARAD. CH. 29. TERC. 1. Pendant un laps de temps aussi court que celui qui tient le soleil et la lune en opposition à l'extrémité de l'horizon, avant de disparaître sous l'hemisphère, Béatrix se tut; puis débuta....

39. *Or si va con motti...* Un poète antérieur à Dante, Folgore di San Geminiano, disait au douzième siècle, dans un de ses sonnets:

Lasciate predicare i frati pazzi
Ch' hanno troppe buggie e poco vero.

40. *Ma tale uccel...* Non la colombe, par qui *Spiritu Sancto, inspirati locuti sunt sancti Dei homines* (Petr.). Mais l'esprit malin, le démon.

(*) On a évalué la somme de ces grains de blé à 16384 villes, dont chacune contiendrait 1024 greniers, dans chacun desquels il y aurait 174762 mesures, et dans chaque mesure 32768 grains.

42. *Di questo ingrassa...* Saint Antoine est un personnage trop grave, trop parfait pour croire que Dante ait voulu le tourner en raillerie, lui ou ceux de son ordre. Le caractère personnel du poète bien apprécié est bien loin de le donner à penser, si l'on veut raisonner sérieusement. Saint Antoine, instituteur de l'ordre monastique qui porta son nom, vit le jour dans un village de la haute Égypte, l'an 255 de J.-C. de parents nobles. Dès qu'ils furent morts, Antoine âgé de 18 ans vendit tous ses biens, en donna le prix aux pauvres, et se retira dans le désert pour ne s'occuper que de son salut. Après y avoir passé 20 ans dans une profonde retraite, toujours exposé aux plus violentes tentations, mais toujours victorieux, il sortit de sa caverne. Il forma en peu de temps un très-grand nombre de disciples. On vit le désert peuplé de monastères, qui étaient comme autant de temples. Les pieux compagnons d'Antoine passaient leur vie à chanter des psaumes, à étudier l'écriture sainte, à jeûner, à prier, à soupirer après les biens éternels, à travailler de leurs mains pour donner l'aumône, et à vivre tous ensemble dans la charité. Pendant la persécution de Maxime, Antoine quitta sa solitude pour aller à Alexandrie chercher le martyre; et il attendit la fin de la persécution pour retourner à son monastère. Il continua de sacrifier à Dieu sa vie par le martyre de la pénitence. On venait à lui de tous côtés. Comme ce concours troublait le repos de sa solitude, il alla au fond du désert, d'où il visitait de temps en temps les monastères qu'il avait établis. Le zele de S.t Antoine pour la pureté de la foi était extrême. Quoique simple laïque, il sortit de sa solitude à la prière de S.t Athanase et des autres défenseurs de la vérité, et vint à Alexandrie pour confondre les Ariens, qui le faisaient penser comme eux. Il y rendit hautement témoignage à la divinité de J. C. et à l'innocence des saints persécutés. Il eut même le courage d'écrire à l'empereur Constantin, pour l'avertir de se tenir en garde des Eusébiens qui abusaient de sa confiance. Pendant qu'il était à Alexandrie, toute la ville accourut pour le voir : les païens même s'empressaient de le toucher, et il en convertit un très-grand nombre au christianisme. Constantin et ses enfants lui écrivirent comme à leur père, et témoignèrent un grand désir de recevoir de ses lettres. Antoine parut peu touché d'un tel honneur, et il dit à ses disciples : *Ne vous étonnez pas si un Empereur, qui n'est qu'un homme mortel, m'écrit; mais étonnez-vous de ce que Dieu nous a parlé par son propre Fils.* Il fit réponse à ces princes, et leur donna des avis salutaires. Des philosophes païens l'allèrent visiter plusieurs fois; et quelques-uns essayèrent de l'embarrasser par des arguments contre la religion chrétienne. Mais Antoine les confondit, en leur montrant l'excellence de cette religion et l'absurdité du paganisme. Lorsqu'il sentit que sa fin était proche, il alla rendre une dernière visite à ses frères, et leur dit : « Mes chers enfants, ne vous relâchez point dans vos « travaux et dans vos saints exercices. Vivez comme si vous deviez mourir chaque « jour. Travaillez infatigablement à conserver vos âmes pures de toute mauvaise « pensée. Éloignez-vous de tous ceux qui enseignent l'erreur, et attachez-vous à « la tradition des Pères ». Après leur avoir dit adieu, le saint vieillard s'en ré-

tourna sur sa montagne : il tomba malade, et rendit l'esprit avec une joie qui paraissait encore sur son visage après sa mort. Il était âgé de cent cinq ans, dont il en avait passé plus de quatre-vingts dans la solitude. Quoique ce saint solitaire n'eût point d'étude, il laissa sept lettres écrites en langue égyptienne et que nous avons en latin. On les trouve dans la bibliothèque des Pères. On lui attribue aussi une règle qu'on peut voir dans le *codex regularum*. (Dict. ant. eccl.).

Le saint religieux est ordinairement représenté par les légendes ou les peintures ayant un pourceau à ses pieds, symbole du démon qu'il a vaincu. Il est probable, et le poète le donne suffisamment à entendre, que quelques imposteurs, ou comme on dit vulgairement, quelques faux frères quêtaient ironiquement pour engraisser le pourceau de S.t Antoine, *pagando di moneta senza conio*, donnant en échange de fausses indulgences pour le *biado, vino et oleo* qu'ils recevaient ; et S.t Antoine engraisse ainsi son pourceau, c'est-à-dire l'imposteur simoniaque et tels autres encor pires que porcs gloutons et qui n'ont de l'ordre que l'habit sans en avoir ni en suivre l'esprit. Depuis que la nouvelle loi avait réhabilité le pourceau en cessant de le proscrire et de le déclarer viande impure, il était du temps de S.t Antoine, et même longtemps après, considéré comme moins vil. Saint Jérôme assez facétieux quelquefois a rappelé dans ses commentaires sur Isaïe, que *pueri ludentes decantant in scolis testamentum Grunnii Corocotae Porcelli.* Erasme a mentionné ce même testament dans le préambule de l'éloge de la folie ; mais l'un et l'autre sans le rapporter. Je ne sais quel est le premier qui l'a cité, mais il se trouve en entier dans les formules de testaments du fameux président Brisson, où les curieux peuvent le lire. Là il s'agit non du pourceau de Saint Antoine, mais du vrai pourceau épicurien.

Voici comment l'abbé Piazza, l'habile professeur de Vicence, a rendu la fin de ce chant dans sa belle latinité moderne :

TERC. 29. Non vobis cura est per iter delabier unum
Philosophi ; usque adeo vos versat imagine primæ
Frontis amor studiumque, levi quod pascitur aura.
Idque etiam cœlo minus indignante feretur,
Quam cum negligitur Scripturæ littera sacræ,
Vel detorquetur. Nemo est, qui expendere sumat.
Sanguine stet quanto in terris hoc spargere semen,
Quamque Deo placeat posito quicunque tumore
Pronus in obsequium divino credere fonte
Ardeat. At quisque ingenio, dum doctus haberi
Vult, studioque omni sua dum commenta propinat ;
Oratorque sacer populis hæc vendere curat,
Et canit, atque Evangelii doctrina tacetur.
Illic, dicit, Lunam, Christo patiente, retrorsum
Fugisse atque ingens interposuisse volmen,

Quare non ultra indulsit sol lumina terris;
Ille, suum lucem per se celasse nitorem,
Atque ideo Hispanos defectum luminis illum,
Indos Judæosque simul turbasse colonos.
Non tot habet Lapos, nec tot Florentia Bindos,
Quot similes tricas resonant suggesta per annum.
Interea redit a pastu saturatus inani
Aura grex ovium ignarus, nec crimina purgat,
Qui dicit, labem se non vidisse malorum.
Non dixit Christus primis, quos fœdere junxit:
Ite et per totam nugas diffundite terram;
At dedit his verax fundamen; et illud in ore
Unum ejus sonuit, de quo sibi scutaque, et hastas
Hi fecere sibi, luctati, accendere puram
Lucem Evangelii. Nostri scurrilia, lusus
Verborum, male salsa crepant; et dummodo abundent
Risus, inflatur, sola hæc est cura, cucullus.
Ast in fasciola talis cubat ales, ut, ipsum
Si vulgus videat, gauderes cernere, qualem
Expectet veniam, cujus fiducia crevit.
Ob quam stultitiæ tantum grassatur in orbe,
Ut sine teste ullo cupiant quodcunque pacisci
Promissum. Atque ideo porcum pinguescere sancti
Vidimus Antoni, atque alios hoc de grege, porcis
Pejores, solitos non cusos pendere nummos.
At quoniam placuit longum divertere calle,
Nunc jam respice iter rectum, ut via damna rependat
Temporis. Ista gradus der cunctos crescit adauctu
Natura immenso, ut percurrere nulla loquela,
Nec vis mortalis numerum subducere possit.
Et si, quæ Daniel, cœlo monstrante, revelat,
Tecum animo reputes, ea millia millenorum
Huic præfinitum numerum celare videbis.
Quæ prima hanc omnem illustrat lux, dispare norma,
Totque modis variis proprio communicat ipsam
Lumine, quot sunt splendores sibi fœdere juncti.
Et quoniam affectus sequitur, qui concipit, actum,
Isti dulcis amor varie fervetque tepetque.
Nunc fac sublime adspicias pariterque profundum
Virtutis pelagus summæ, quæ tot speculorum
Perfecit millena sibi, in quæ frangitur, in se
Dum manet una atque una æque subsistit, ut ante.

CHANT XXX.

TRADUCTION DE PHILALÉTHÈS.

—

1. Sechstausend Meilen wohl von uns entfernet
Erglüht' die sechste Stund, und ihre Schatten
Senkt diese Welt schon fast zur eb'nen Fläche,
Wenn also tief für uns des Himmel Mitte
Beginnt zu werden, dafs zu diesem Grunde
Der Schimmer manches Stern's nicht mehr kann dringen;
Und wie die lichte Dienerin der Sonne
Mehr vorwärts schreitet, schliefset sich der Himmel
Wenn einem Bild' zum and'ren bis zum schönsten.
Nicht anders wurde der Triumph, der immer
Der Punkt umspielt, der mich besieget und von dem,
Was er umschliefset, selbst umschlossen scheinet,
Vor meinem Blicke nach und nach verlöschet;
D'rum meinen Blick Beatrix zuzuwenden
Mich Liebe zwang und weil ich nichts erblickte.
Wenn Alles, was bisher von Ihr gesagt ward,
In einem Lobe könnt' umschlossen werden,
Wär's dennoch zu gering diessmal zu g'nügen.
Die Schönheit, die ich sah, reicht über unser
Mafs nicht allen hinaus, nein, sicher glaub' ich,
Dafs nur ihr Schöpfer ihrer ganz sich freue.
An diesem Ort' geb' ich mich überwunden,
Mehr, als ein trag'scher oder kom'scher Dichter
Von einem Punkt' je seines Stoff's besiegt ward;
Denn wie das schwächere Gesicht die Sonne,
Also entrücket des holdsel'gen Lächelns
Erinn'rung aus sich selber mein Gedächtnifs.
Vom ersten Tag', da ich ihr Angesicht sah
In diesem Leben, bis zu diesem Anblick,
Ward mein Gedicht am Folgen nicht behindert;
Allein jetzt mufs davon ich absteh'n, ihrer
Schönheit noch ferner dichtend nachzufolgen,
Wie von dem letzten Ziel' jedweder Künstler.
Also, wie ich sie mächtigerem Rufe
Jetzt überlass', als jenem meiner Tuba,

Die ihren schweren Stoff zum Ende führet,
An Stimm' und Thun gleich einem sich'ren Führer,
Begann sie: « Aus dem gröfsten Körper traten
Wir in den Himmel ein, der reines Licht ist,
Intellectuelles Licht, erfüllt mit Liebe,
Liebe des ew'gen Gut's, erfüllt mit Wonne,
Wonn' übertreffend alle Süfsigkeiten.
Hier wirst du dies' und jene Heerschaar sehen
Des Paradieses, und die ein' in jener
Gestalt, die du beim letzten Richterspruch' siehst ».
Gleich einem schnellen Blitzen, das die Geister
Des Seh'ns zerstört, so dafs das Aug' des Eindruck's
Selbst stärk'rer Gegenstände wird beraubet,
Umleuchtete mich ein lebend'ges Licht jetzt,
Von solchem Schle'ir umhüllt zurück mich lassend
Durch seinen Glanz, dafs sich mir nichts mehr zeigte.
« Die Liebe, die beruhigt diesen Himmel,
Nimmt stets in sich auf mit sothanem Heile,
Die Kerz' auf ihre Flamme zu bereiten ».
Nicht früher waren diese kurzen Worte
Zu meinem Ohr' gedrungen, als ich über
Die eig'ne Kraft mich fühlt' emporgehoben;
Und in mir ward ein neu Gesicht entzündet
Also, dafs kein so laut'res Licht zu finden,
Des meine Augen sich erwehrt nicht hätten.
Ein Licht sah ich, gleich einem Fluss' gestaltet,
Von Blitzen schimmernd, zwischen zwei Gestaden,
Mit wunderbarer Frühlingspracht bemalet:
Lebend'ge Funken stiegen aus den Fluthen
Empor, allseits sich in die Blumen senkend,
Rubinen ähnlich, die mit Gold umschlossen:
Dann tauchten, wie von Duft' betäubt, sie wieder
In jene wundersamen Wogen unter,
Und wie herein Der kam, entstieg ein And'rer.
« Der hohe Wunsch, der dich entflammt und treibt jetzt,
Kenntnifs von Dem, was du erblickst, zu haben,
Gefällt mir um so mehr, je mehr er schwillet,
Doch mufst du erst von diesem Wasser trinken,
Bevór noch solcher Durst in dir gestillt wird ».
Also begann die Sonne meiner Augen,
Beifügend dann: « Der Flufs und die Topase,
Die aus- und eingeh'n, und des Grases Lächeln

Sind nur ein schattig Vorbild ihrer Wahrheit;
Nicht dafs an sich herb diese Ding wären,
Nein, nur ein Mangel deinerseits ist's, dafs sich
So hoch nicht dein Gesicht noch kann erheben ».
Nicht stürzte je ein Kindlein mit dem Antlitz'
So schnell sich nach der Milch, wenn sein Erwachen
Viel mehr, denn es sonst pfleget, sich verzögert,
Als ich gethan, dass meine Augen würden
Zu bess'ren Spiegeln, nach der Fluth mich bückend,
Die da entströmt, dass d'rin man besser werde.
Und als der Saum nun meiner Augenlider
Von ihr getrunken hatte, schien alsbald sie,
Statt dass sie lang erst war, jetzt rund geworden.
Dann, wie das Volk, das Larven erst getragen,
Wenn es des fremden Aeuss'ren sich entkleidet,
D'rin sich's verborgen, anders als vorher scheint,
So wandelten sich Blumen mir und Funken
In gröss're Fest' also, dass beide Höfe
Des Himmels offenbar ich jetzt erblickte.
O Abglanz Gottes, durch den ich den heh'ren
Triumph des wahren Reiches sah, gieb Kraft mir,
Ihn zu beschreiben, wie ich ihn gesehen.
Ein Licht ist d'roben, welches sichtbar machet
Den Schöpfer dem Geschöpf, das in desselben
Anschau'n allein kann seinen Frieden finden,
Und dehnet sich so sehr in zirkelförm'ge
Gestaltung aus, dass für die Sonne selber
Sein Umkreis ein zu weiter Gürtel wäre.
Aus Strahlen webt sein ganzes Bild sich, wieder
Am ob'ren Saum' des erstbewegten glänzend,
Das Leben und Befähigung d'raus empfänget.
Und wie ein Hang an seinem Fuf's im Wasser
Sich spiegelt, gleichsam sich geschmückt zu schauen,
Wenn er in Grün und Blümlein prangt am schönsten,
So ringsumher, empor am Lichte ragend,
Sah ich auf tausend Stufen wohl sich spiegeln
Und mehr, was Heimkehr fand von hier dort oben.
Und wenn so grofs das Licht ist, das der tiefste
Grund in sich schliesset, welches ist die Breite
Wohl dieser Ros' in den entfernt'sten Blättern?
Mein Blick verlor in ihrer Weit' und Höhe
Sich nicht, nein, ganz und gar nahm in sich auf er

Das Wie und das Wieviel sothaner Wonne.
Näh' und Entfernung gilt hier nichts und nimmt nichts,
Denn da, wo Gott unmittelbar regieret,
Hat das natürliche Gesetz nicht Geltung.
In's gelbe Mittel jener ew'gen Rose,
Die sich ausdehnet, abstuft und Lobesdüfte
Zur Sonn' enthaucht, die immerdar im Lenz' steht,
Zog mich, wie Den, der schweigt und sprechen möchte,
Beatrix hin und sprach: « Schau', wie so zahlreich
Ist die Vereinigung der weissen Kleider!
Sieh uns're Stadt, wie weit umher sie kreiset!
Sieh uns're Stufen, die schon so erfüllt sind,
Dass wenig Volk dort noch zu wünschen bleibet!
Auf jenem grofsen Thron', nach dem du schauest
Der Krone wegen, die darauf gelegt ist,
Wird, eh' an diesem Hochzeitsmahl' du Theil nimmst,
Die Seele sitzen, die Augusta d'runten
Wird sein, des hohen Heinrich, der zu Welschland's
Herstellung kommen wird, eh's reif dafür ist.
Die blinde Habbegier, die euch bethöret,
Hat euch dem Kindlein gleich gemacht, das, sterbend
Vor Hunger schier, die Amme von sich wegstösst.
Und Vorstand wird im göttlichen Gerichtshof'
Dann Einer sein, der offenbar und heimlich
Mit Jenem nicht auf gleichem Wege wandelt.
Doch kurze Zeit d'rauf wird im heil'gen Amt' ihn
Gott dulden nur, und ausgestossen wird er
Dorthin, wo nach Verdienst weilt Simon Magus,
D'rob tiefer sinken mufs Der von Anagni ».

PARAD. CH. 30. TERC. 1. ***Forse semila miglia*** .. Ce passage signifie qu'un peu avant qu'il soit six heures du matin chez nous il est midi à l'orient chez les peuples où le soleil se trouve à six mille milles, puisque la terre divisée en quatre quarts en contient 24000. Le poète a voulu donner une idée de la manière dont s'efface à ses yeux le triomphe du Christ, et le compare à la disparition lente et successive des étoiles à mesure que le soleil s'éloignant de l'orient s'avance de notre horizon. *Forse* veut dire ici *à peu-près, environ*; traduit par *peut-être* ce serait *un non sens.*

3. *E come vien...* Périphrase poètique, l'aurore.

4. *Non altrimenti il trionfo...* Le chœur (d'étoiles) d'Anges.

10. Allusion à la première rencontre que Dante fit de Béatrix.

13. Elle a dit: Nous voici hors de la latitude du plus grand corps, *au* ciel,

ciel brûlant, épuré (rectification à faire au lieu de *du*), c'est-à-dire nous voici montés du premier mobile qui environne les cieux à l'empirée qui est plus grand encore.

14. En cette tercine est énumérée toute la nature du Paradis, et les causes de la vraie béatitude de l'âme : lumière, amour, allegresse. Nulle langue mortelle ne saurait approcher plus de la vérité de ce bien qui, selon S.t Paul, est au-dessus de tout ce qu'on pourrait dire et imaginer.

Id. *Dolzore.* Tommaseo voit dans l'introduction du *z* dans ce mot, l'antique et intime fraternité des idiomes entre eux.

32.... *Si che io vidi.* Les étincelles sont les Anges, et les fleurs les Élus, les âmes heureuses des justes; ce sont ces deux milices de la tercine 15.me, l'une les anges qui combattirent contre les esprits rebelles, les autres contre les vices.

Id. *Vidi*... Venturi dit cette triple rime défectueuse et contre le génie de la poésie italienne : ailleurs il persifle Dante et trouve qu'il fait mal à propos *le rigoriste.* Le sévère théologien n'a pas toujours senti l'esprit de son poète. Selon le langage de l'école il fait faire ici à Dante des *chevilles.*

46. *Sederà l'alma*.. Henri VII que Dante regardait comme le libérateur de l'Italie; il ne fut élu empereur qu'en 1308; mais Dante est supposé écrire en 1300.

48. *E fia prefetto*... Célestin cinq.

50. *E farà quel d'Alagna*.... Boniface VIII, natif d'Alagni. C'est ici le dernier trait de satire de Dante dans son ouvrage, ou si l'on veut le dernier acte de sa *justice* contre les prévaricateurs. Sa muse, oubliant le *castigat ridendo mores*, va d'un vol sublime nous emporter avec lui dans les cieux.

PARAD. CH. 31. TERC. 1. Les trois chants qui suivent ont tous trois un caractère bien distinct. Celui-ci est un chant de recueillement, le 32me. un chant d'admiration, le 33.me un chant d'extase.

Id. *La milizia santa.* Les chœurs des Anges.

3. *Si come schiera d' api*... Homère, Iliad., l. 2. v. 87. — Virgile, Æneid., l. 1. v. 430. — Milton, Paradise Lost. book 1. v. 768.

11... *Elice, Calisto* ou la *grande ourse ;* Arcos son fils ou la petite ourse, constellations du Nord.

Id. *Se i barbari venendo da tal plaga.* S.t Jean de Latran, une des sept églises pontificales de Rome, bâtie sur le mont Cœlius par Constantin le grand, sur les instances du pape Silvestre, ornée de toute la magnificence des arts anciens et aujourd'hui des modernes. Siste V. en rebatit entièrement le palais habité longtemps par les papes avant la construction du Vatican. Latran est employé ici comme figure de Rome et de sa splendeur antique; le poète a voulu dire que les édifices de Rome surpassaient en magnificence tout ce qui existait ailleurs. Ce passage est le seul où Dante ait parlé des monuments de Rome; il a englobé dans sa pensée non-seulement les monuments anciens, mais encore les gothiques qui s'étaient introduits en Italie vers la fin du 4.me siècle, mais encore tout ce qui tient à la grandeur des beaux-arts; ces deux vers en disent plus que ne ferait aucune description pompeuse.

Id. C'est prêter des idées bien étroites à Dante, je dirai même bien étranges que de croire avec Brunone Bianchi que le poète fait ici allusion aux Croates seuls, ou, selon le commentaire de Pietro Allighieri, aux *Allemani superiori*. Le poète, d'après son opinion, les aurait mis ici pour la généralité de tous ceux qui accouraient du nord à S.t Jean de Latran pour recevoir leur pardon à la prédication du Jubilé de 1300, plutôt que d'appliquer ce passage aux incursions successives des Barbares qui vinrent envahir Rome, opinion émise par Landino, qui admire la justesse et la grandeur de la comparaison.

Id. *The savage tribes of the north who invade Rome* (O'Donnel). Ici viennent à propos les *Considérations historiques sur les divers assauts donnés à Rome depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*; lecture faite précédemment dans une société littéraire (1850) et que nous reproduisons ici.

CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES
SUR LES DIVERS ASSAUTS DONNÉS A ROME,
Depuis les temps anciens jusqu'à nos jours.

—

Tout absurde qu'est le fatalisme, tout inadmissible qu'il est en saine philosophie, tout opposé qu'il se trouve à l'esprit du christianisme, n'aurait-il pas quelque ombre de réalité quand on l'interroge dans les catastrophes historiques, ou dans ces événements profonds qui, surgis à l'existence, ont marqué les âges et les époques du monde? et dès lors ne pourrait-on pas définir l'histoire, les annales de l'avenir, mais de cet avenir qui ne nous est connu que lorsque la liberté humaine, simultanée à l'intuition divine, a déterminé l'explosion des faits?

Quand Bossuet, dans la simplicité sublime de ses élans oratoires, s'écriait: « *Alger, fière des dépouilles de la chrétienté, tu tomberas un jour!* » ou, quand le prince des poètes latins proclamait au foyer de la civilisation romaine: *Imperium sine fine dedi*, l'empire que je fonde est éternel; l'un et l'autre pénétrés de cet enthousiasme, de cet esprit prophétique, qui ruisselle d'en haut dans le cœur des mortels, ne lisaient-il pas dans l'avenir l'histoire des nations?

Rome monarchique, Rome républicaine triompha de ses ennemis; Rome impériale devint la maîtresse du monde. C'était peu pour elle d'avoir conquis le sceptre de la pensée, le sceptre des arts; son avenir suspendu sur son front ne se bornait pas là; sa domination devait être doublement romaine; elle devait s'étendre sur les cœurs; elle en devint en effet la souveraine par une religion douce, pacifique, cimentée par le sang des martyrs.

Parcourons les phases de son histoire et montrons dans les assauts qu'elle eut à soutenir ou à redouter, dans ses succès comme dans ses revers, la grande pensée de l'éternité de son existence.

L'an 395 de sa fondation, Rome venait de conquérir Véies quand les Gaulois, à leur tour, s'emparèrent de Rome ; les vainqueurs d'Allia sont guidés par Brennus ; c'en était presque fait de sa vie politique ; elle est sauvée par Manlius, relevée par Camille, cet illustre exilé.

Après le départ des Gaulois, elle résiste à de nouvelles invasions, défait ou voit s'éloigner toutes les bandes gauloises qui vinrent encore la menacer. Quels terribles adversaires que ces Gaulois ! Tout en eux tient du prodige : leur stature, leurs armes, leur courage, leur force, leur aspect ; la terreur que leur nom imprimait à Rome était si grande, qu'on armait à leur approche et les esclaves et les prêtres, ce qu'on ne vit jamais en d'autres circonstances ; et, ajoute l'historien Salluste, quand les Romains combattaient contre un ennemi quelconque, ils cherchaient à sauver l'honneur, mais contre les Gaulois ils défendaient leur vie.

La Gaule Cisalpine et l'Illyrie étaient en grande partie devenues Rome ; elle soutint alors contre Annibal la seconde guerre punique. Malheur à Rome, un jour plus tard ! Cet audacieux conquérant fit-il une faute, une faute réelle en ne profitant pas de la victoire ? Non, disent Montesquieu et quelques habiles politiques : Annibal ne se laissa point entraîner

..... A cet esprit de vertige et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur. (*Racine*)

Annibal avait senti qu'il échouerait par trop de précipitation devant l'énergie des Romains qui lui était connue, comme il échoua plus tard devant la sage lenteur de Fabius, qu'il ne prévit nullement, lenteur qui provoquait son dépit et parfois ses sarcasmes.

Rome a tremblé sur ses fondements : cent mille Cimbres et Teutons ont conjuré sa ruine. Un homme de la lie du peuple, vrai génie républicain, un soldat de fortune, un général illétré, Marius, a décidé du sort de Rome, préparé sa grandeur, et les champs de la Provence admirent encore avec orgueil le mont monumental vieux témoin de sa victoire.

Rome s'émut devant le glaive de Catilina, mais son astre ne cessa pas de briller : la voix du libérateur de la patrie planait sur elle, et cette voix, qui s'éteignit avant le temps, murmure encore à la postérité le crime des triumvirs.

Les clartés de l'incendie de Néron resplendissent encore ; la Rome de brique n'existe plus, oh regrets ! oh douleur ! mais la Rome de marbre d'Auguste répète encore l'hymne de la désolation de Troie. . . . Marchons, et d'un pas rapide suivons les progrès de l'histoire. Telles s'élaborent en silence dans le centre de la terre les matières inflammables qui, plus tard, en sillonnent les flancs, et jaillissant à la lumière, couvrent au loin les régions voisines de cendres, de laves et de feux : tels s'agglomeraient et se condensaient dans le septentrion de l'Asie, ces Goths, ces Vandales, ces Huns, ces Ostrogoths, que vit éruptionner l'Europe. Ni la peste, ni les inondations, ni les tremblements de terre, ni tous ces fléaux

qu'on pourrait supposer, n'auraient autant dévoré l'Italie que ces hordes successives de barbares improvisés.

Mithridate avait, pendant quarante ans, balancé la fortune dans l'Orient, lassé tout ce que Rome avait de grands généraux : c'était Lucullus, c'était Sylla, c'était Pompée. On eût dit que son ardeur guerrière, son indomptable valeur, sa haine contre les Romains, rajeunissait dans chacun de ces mêmes Barbares qui, périodiquement, se présentèrent jusqu'à plus de six cent mille pour saccager l'Italie et Rome. Et si l'histoire osait emprunter à la fable ses merveilles, elle ajouterait que, semblables à l'hydre de Lerne, ils pullulaient sous les coups herculéens qui les décimaient, ou que des dents de leurs crânes épars, semis des champs de bataille, il s'en enfantait des guerriers armés, comme de celles du serpent de Cadmus.

Depuis le règne des Césars jusqu'à Honorius, les incursions multipliées des Barbares ne purent entamer l'Italie. Déroulons-en ici le rapide tableau, nous y pressentirons tout l'avenir de Rome.

La première incursion des Goths sur le territoire de l'empire romain, date du règne de Domitien. Les deux consuls Opius Sabinus et Cornélius Fusanius les en chassèrent. Nouvelle apparition sous Trajan, nouvelle défaite. Quatre-vingt-dix ans après ils sont vaincus par Antonin ; vingt ans plus tard ce fut le tour de Gordien ; à dix ans de là, survenus au nombre de trois cent mille, sous Philippe ils remportent sur les Romains une série de victoires, subjuguent la Thrace et la Mœsie. Sous Dèce, ils renouvellent la guerre ; vaincu, cet empereur meurt ou disparaît dans la bataille. Les Goths poussent leurs conquêtes en Asie, Macrin les défait dans l'Achaïe. Sous Claude II, plus de trois cent mille Goths, succombent et abandonnent leurs conquêtes d'Asie. Le nombre des prisonniers fut si considérable qu'on trouvait, a dit l'histoire, un esclave Goth dans chaque maison de l'empire. Cent cinquante mille de ces Barbares furent taillés en pièces sous l'empereur Émilien. Abattus par Constantin, ils se mettent à sa solde ; soixante ans écoulés, les Huns, leurs voisins et leurs ennemis, les attaquent corps à corps. Les Goths brisés, broyés sous leurs coups, comme les trônes de nos jours, sont contraints de s'expatrier ; ils en appellent à la générosité de Valens, réclament de lui un domicile dans les terres de l'empire et se constituent ses vassaux. Valens les loge au-delà du Danube, et leur laisse la Mœsie.

Les vexations des généraux de Valens les poussent à la révolte. Ils entrent dans l'empire par la Thrace ; ils détruisent tout, renversent tout. Valens vient s'opposer à eux, ils le poursuivent et le brûlent dans la chaumière où il s'était réfugié. Ils marchent sur Constantinople. Elle est défendue et sauvée par l'impératrice, femme de Valens.

Gratien règne : l'empire romain est assailli de divers côtés par les Goths : il désespère de le sauver ; il invoque l'appui de Théodose et se l'adjoint ; celui-ci, devenu empereur, dompte ces terribles Barbares et se les assujettit. Théodose meurt. Honorius lui succède. Jusqu'alors la valeur avait su résister aux Barbares

et les contenir hors des limites de l'empire ; mais l'imprévoyance, une fausse politique, une ambition mal entendue leur ouvre les portes de l'Italie. Malheur à toi, pauvre Italie ! malheur à Rome ! Cependant elle ne succombera pas : *fata obstant*. Le destin n'y saurait consentir ; l'œil de l'éternité veille et sur elle et pour elle.

Deux capitaines également habiles, également braves, avides l'un et l'autre d'un même trône, et tous deux sourdement traîtres à leur patrie, gouvernaient alors l'empire sous Honorius : Rufin et Stilicon. La Providence semblait ne les avoir élevés que pour rendre leur chute plus éclatante. L'un travaille pour sa propre grandeur, l'autre pour la fortune de son fils. Rufin est égorgé par l'ordre d'Honorius ; Stilicon périt frappé de la main de ces mêmes soldats qu'il a tant de fois commandés, et que l'empereur a fait marcher contre lui.

Honorius, prince faible, avait accordé aux Goths un établissement dans la Gaule, sous la conduite d'Alaric.

L'empire n'a plus de capitaines à opposer à l'indomptable activité des Barbares. Alaric a saisi le moment opportun. Les Goths vont se venger. Ici commencent les tribulations de Rome, ici vont éclater des scènes d'horreurs.

C'était l'an 1114 de la fondation de Rome. Alaric est parti de ses cantonnements de la Gaule ; il s'avance à lentes journées vers Rome ; partout domine l'incendie, partout ruisselle le sang. Tout fuit, tout cède. Rome seule lui résiste ; il échoue au premier assaut ; il redouble d'ardeur, presse le siége de toutes parts ; les Goths et les Romains rivalisent d'acharnement ; les Goths s'irritent à tuer une nationalité, les Romains ne veulent pas qu'elle périsse : et si la fortune de leurs ennemis l'emporte, les vainqueurs ne monteront qu'à travers des ruines aux ruines du Capitole.

Leur patriotisme n'a point oublié Numance, ni Sagonte, ni Carthage. Ils sauront les imiter. C'est à eux, Romains, à montrer ce qu'ils furent, à montrer ce qu'ils sont. Deux ans de siége ont presque tout anéanti : la famine a régné ! Les portes cèdent enfin, Alaric a pénétré dans Rome. De prisonniers, point ! il ne pouvait s'y en trouver. A défaut de morts, les assiégés ont mangé les vivants. Ils restent seuls et en petit nombre.

Le moine saint Léon, venu au-devant d'Alaric, l'exhorte à cesser ses désolations. Alaric lui oppose ses visions et les ordres vrais ou faux émanés du Ciel de consommer la ruine de Rome. Tout barbare qu'il était, il était chrétien cet Alaric, il sut en respecter le Dieu. Les églises de S.t Pierre et de S.t Paul furent épargnées par son ordre, et la vie accordée à tout ce qui s'y était réfugié. Après quatre jours de station dans Rome, de destruction et de pillage, ils mettent le feu à la ville, et, tels qu'un torrent dévastateur, ils sortent du côté opposé par où ils étaient entrés. C'est le premier assaut que Rome ait soutenu depuis sa grandeur ; c'est la première fois que la reine des nations fut désolée, asservie et soumise au tribut.

Cependant, qui le croirait ? un événement aussi grave a manqué d'historiens précis.

On connaît le lieu du désastre, le chef des Barbares, le résultat de l'assaut; mais sous lequel des deux papes fut-elle prise, d'Innocent ou de Zozime? Comment fut-elle prise? par la ruse, la trahison ou la valeur? C'est sur quoi les auteurs ne sont pas d'accord. Procope est pour la trahison, et Platina, le biographe des papes, est pour Zozime. Que faisait Honorius pendant ce temps-là? L'empereur de Rome avait fui devant Alaric; il s'était retranché dans Ravenne dont il avait fait sa capitale, et là, dans l'indolence, il attendait le dénouement du grand drame.

Alaric, se rendant en Sicile, mourut à Cosenza, ville de Calabre. Les Goths élurent pour roi le beau-frère de ce même Alaric, Ataulphe, qui avait épousé sa captive Placidie, fille de l'empereur Théodose. Ataulphe retourne à Rome; il veut n'en plus laisser une pierre debout; il brûle d'en effacer jusqu'au nom. Rome fut sauvée par les prières de Placidie qui désarmèrent son aveugle fureur. Généreuse influence de l'ascendant d'une femme aimée sur un époux aimé.

En 452, Attila, roi des Huns, se précipite sur l'Italie, il ruine Aquilée et d'autres villes encore. Il marche sur Rome; le pape saint Léon vient au devant de lui, lui promet un tribut au nom de l'empereur Valentinien III. Rome s'est émue, mais le barbare désarmé par l'appât du tribut renonce à sa conquête, il retourne en Pannonie et y meurt en 453, la première nuit de ses noces.

En 455 et 40 ans après la fuite d'Alaric, les Vandales, peuples aussi d'origine septentrionale, fondent sur l'Italie, sous la conduite de Genseric, leur roi. Tout a fui; ils entrent sans peine dans Rome. Elle fut pendant quatre jours un théâtre de pillage, de destruction et d'incendie. 27 ans après la prise par les Vandales, 72 ans après l'entrée des Goths sous Alaric, 476 ans après Jésus-Christ, Odoacre, roi des Hérules, vient s'en emparer à son tour. Les Romains se voyant dans l'impossibilité de résister à une armée nombreuse, ouvrent leurs portes, reçoivent avec des conditions de paix le nouveau roi qui, pendant 14 ans, y régna.

Zénon, occupant le trône de Constantinople, envoya contre Odoacre Théodoric, roi des Gôths, qui était devenu l'allié des Romains; il chasse Odoacre, s'empare de Rome, et y domine en roi pendant trente ans.

Atalaric, son fils, lui succède et avec sa femme Amalasonte, il gouverne pendant dix ans.

Justinien était parvenu à l'empire, lorsqu'en l'an 580 de J.-C. Totila, roi des Goths, plus féroce encore qu'aucun de ses prédécesseurs, assiégea plusieurs fois Rome, et la prit enfin.

Le pape Pélage a vaincu Totila par ses supplications, mais Justinien lui refuse la paix, et l'ajourne devant Bélisaire. Totila reprend l'offensive et redouble de fureur et d'atrocité. La détresse, la dépopulation, la ruine de Rome sont complètes; le Capitole, les monuments les plus somptueux brûlent; les sénateurs, les patriciens de Rome deviennent les captifs de Totila. Justinien a senti son énergie se réveiller; Bélisaire chasse Totila de l'Italie, et Rome a ressaisi une splendeur, une force, une puissance telles, qu'elle pourra désormais résister à ces envahisseurs.

Peu d'années après, Totila revient encore se présenter sous les murs de Rome. Qui pourrait expliquer ici le motif de sa politique ! Au lieu de dévaster encore Rome, il travaille à son embellissement. Le cœur humain est un abîme où l'on se perd. Narsès, capitaine de Justinien, vole au secours de Rome; les Goths sont vaincus, et dès ce jour ils ne reparaîtront plus en Italie; mais ils en ont enseigné la route à toutes ces nations dont Rome avait triomphé. Trois ans après l'expulsion de Totila, les Lombards, sous la conduite de Clovis, assiégent Rome; Luitprand vint à son tour; après lui, l'an 752, Ataulphe, autre roi des Lombards, assiégea Rome sous le pape Étienne II, et, sans pénétrer dans la ville, il fit autour la plus terrible *razia* qu'on eût vue depuis Totila.

En 760, menacée par les empereurs de Constantinople et les Lombards, elle implore l'appui des rois français. Pepin et Charlemagne consolident Rome. Celui-ci l'englobe dans ses états et en forme une province du royaume d'Italie. Sous ses descendants ces liens se rompirent.

L'an 833, elle subit l'invasion combinée des Maures et des Sarrasins. C'était sous Grégoire IV et Louis-le-Débonnaire. Toutes les horreurs du premier siége des Goths s'y renouvellent, et Rome désolée, délaissée de tous, abandonnée à elle-même, ressemblait, selon la belle expression de l'Écriture, au pélican relégué dans la solitude, et se déchirant les entrailles pour alimenter ses enfants. Les Sarrasins, fatigués plutôt que rassasiés de pillage, de massacre, de profanations et d'incendie, gorgés d'or et de dépouilles opimes, la dédaignent et se rembarquent.

En 1081, Henri IV, empereur d'Allemagne, assiégea le pape dans Rome; le pape s'était retranché au château Saint-Ange, Henri occupait le Capitole et les Romains l'intérieur de Rome. Antérieurement à lui, les trois Othons avaient successivement assiégé aussi Rome. L'an 1082 fut l'année de la grande dévastation. La peste vint en outre renforcer tous les fléaux cortéges ordinaires des invasions.

En 1083, après trois ans de siége, Henri prit Rome et en chassa Grégoire VII.

Fatiguée de tant d'efforts, Rome eut encore beaucoup à souffrir des fureurs républicaines. Pendant les querelles d'Innocent et d'Anaclet, Arnold de Brescia établit à Rome la république et un sénat; mais la ville ne se soumit qu'en 1241. En 1347, profitant de l'absence des papes qui, depuis 1309, siégeaient à Avignon, Rienzi, turbulent comme les Gracques sans avoir leur éloquence ni leur génie, y rétablit un fantôme de république; mais ce fut l'éclat éphémère d'un météore.

Un jeune roi de vingt-sept ans, fils de roi et d'un roi très chrétien, marche à la conquête de Naples avec quinze mille hommes. Les petites principautés de l'Italie toujours jalouses, toujours ennemies les unes des autres, cherchaient à s'absorber. Charles VIII paraît; Lucques jonche de verdure et de fleurs les routes qu'il parcourt; Pise le salue comme son libérateur; Florence immortalise par des bronzes son arrivée; Sienne abat ses remparts pour le recevoir; il se présente sous les murs de Rome, Rome résiste, mais le prestige de son titre de roi de France a effrayé les assiégés. Le pape a capitulé, Rome ouvre ses portes; c'est pour lui une véritable ovation; il entre au déclin du jour, à la lueur des torches

et des flambeaux dont resplendit la ville, et Charles a pardonné à la soumission.

Rome fut encore prise, en 1525, par le connétable de Bourbon, élu généralissime des troupes de Charles V. Sur le sol classique de l'amour de la patrie, sur les créneaux de Rome, la pureté de son costume formait un étrange antithèse à l'infâmie de son âme. Vêtu de blanc, au rapport de Brantôme, il fut reconnu; tout le feu fut dirigé sur lui; il ne profita pas de sa victoire. Sa bonne fortune, en le frappant à propos d'une mort glorieuse pour son nom, le sauva de la honte d'un triomphe sur sa patrie. Ce siége fut un des plus désastreux pour les monuments de Rome.

Quand la domination des Espagnols en Italie y eut rétabli l'ordre, Rome prit un nouveau dehors. Jules II et Léon X, l'avaient embellie; c'est sous leur pontificat que les arts y déployèrent toute leur magnificence. Leurs successeurs les imitèrent et Sixte V surtout. Dès lors, Rome reproduisit dans ses murs Corinthe, le soleil de la Grèce; et la Rome d'Auguste lui envia Michel-Ange et Raphaël. Dès lors, Rome, la ville sainte, éleva les sanctuaires de la divinité dans le temple même des beaux-arts; dès lors, Rome, grande, belle, ornée reçut, dans son sein les savants et les artistes de l'Europe, et mère intellectuelle d'enfants légitimes ou adoptifs, elle nourrit d'inspirations sublimes les âmes privilégiées, qui couvaient dans leurs cœurs la première étincelle du génie.

En 1798, Berthier enleva Rome au pape et y proclama la République.

La paix de Lunéville, 1801, rendit Rome à Pie VII. En 1808, l'autocrate de l'Europe qui disposait à son gré des couronnes réunit Rome à la France, et avec elle la plus grande partie de l'état ecclésiastique. Il la déclara la seconde ville de l'empire; il en fit le chef-lieu du département du Tibre, et lui donna un préfet français.

Le philosophisme du siècle précédent avait en France ébranlé l'ordre social; l'anarchie, son successeur, avait presque anéanti la croyance antique, dispersé les lévites sacrés, tout détruit, tout dévoré. Nouveau Cyrus, c'était lui que la providence destinait à recueillir la succession d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; c'était à lui qu'il appartenait de relever de ses mains triomphantes le sanctuaire dont les pierres languissaient dans la boue des places publiques; d'en rallumer les flambeaux éteints, et de rendre au culte de nos pères ses libertés et sa splendeur, en même temps qu'il reconstruisait la vieille monarchie romaine dans la royauté de son fils, et qu'il en posait les fondements sur une civilisation neuve, forte, glorieuse, sous l'influence et la sauvegarde du génie du christianisme.

Heureuse Rome, plus heureuse à jamais, si dès lors elle eut mieux senti la vaste pensée de son avenir. Dominante, elle s'éleva; d'une part était l'autorité morale de la loi politique et de la loi civile, soutenues par le prestige de la gloire; de l'autre, l'éloquence du cœur, l'âme de la vie, la foi vivifiante; l'une était la voie devenue nécessaire, l'autre la vérité irrévocablement immuable; mais, hélas! tout l'avenir de la Rome d'alors s'est abîmé dans le néant.

1814 rendit à Rome ses papes ; à l'Europe, une paix vivement désirée ; à la France, le repos sous les reflets de sa gloire et l'ombre de ses lauriers.

De nos jours Rome a vu renverser son gouvernement pontifical ; un pape généreux dans ses vues, large dans ses principes, libéral dans ses institutions, a fui de sa capitale. Il était réservé au descendant de l'une de nos illustrations militaires de sauver la vieille cité, et de la faire triompher sous les auspices de nos armes. Dirigeant avec habileté un siége devenu aussi difficile que délicat, il a su ménager les hommes et les choses ; ce n'est point contre un ennemi personnel, ce n'est point contre des monuments qu'a grondé la destruction, elle n'a foudroyé que l'anarchie.

Les hérésies religieuses n'ont pas eu de crédit dans ce siècle, elles ne pouvaient en avoir ; leur temps est passé. Les hérésies politiques étaient seules possibles : esprit de ténèbres, elles ne pourront prévaloir ; la diffusion des lumières les a fait estimer ce qu'elles valent. Rome a de nouveau repris son rang parmi les nations ; désormais elle ne s'appartient plus, elle est au monde entier ; elle en est devenue le palladium : c'est la ville qui ressuscita toujours de ses cendres ; c'est aujourd'hui la ville qu'on ne réduira plus en cendres. L'Europe attentive a tremblé un instant pour elle, mais grâces à l'intelligence et au génie du héros français, à la valeur et à la modération de nos soldats, si nous avons eu des frères à pleurer, ni le culte, ni les arts n'ont du moins rien perdu ; et pour finir enfin par un dernier trait statistique, qui caractérisera bien notre siècle et nos mœurs, nous ajouterons que 22 siècles avant nous les Gaulois, qui les premiers assiégèrent Rome, ne l'assiégeaient que pour l'anéantir, et que, 22 siècles plus tard, les descendants de ces mêmes Gaulois ne l'ont assiégée que pour la conserver à elle-même et au monde ; et nous pouvons redire avec autant de fierté de cœur que de vérité la belle et simple légende du panorama de Rome antique, œuvre de Piranesi : *Hinc septem videre montes, et totam licet æstimare Romam.* « D'ici nous pouvons admirer les sept montagnes et apprécier toute la magnificence de Rome ». (*Marseille, le 19 Aout 1850*).

Id. Le philosophe qui s'est tant de fois emporté contre Florence en a fait autant contre Rome *non per l'ira dell'esilio*, non, dit Perticari, que l'exil irritât sa colère, mais pour l'amour de sa patrie et de la verité, il s'indignait de les voir précipitées dans ce gouffre de maux qui les opprimaient. Le magnanime dédain du poète était loin de tout artifice ; s'il condamnait les choses c'était à cause de leur nature et non pour des conditions extrinsèques. Veut-on savoir quel fut toujours son respect pour Rome, qu'on médite ces belles paroles extraites du *Convivio* que nous citons ici, on aura en même temps l'exemple le plus ancien de l'éloquence italienne.

« Perocchè nella venuta del figliuolo di Dio al mondo, non solamente il cielo, ma la terra conveniva essere in ottima disposizione : e l'ottima disposizione della terra sia quand'ella è monarchia, cioè tutta ad un principe : ordinato fu per lo divino provvedimento quel popolo e quella città che ciò dovea compiere, cioè la

gloriosa Roma. — Nè il mondo non fu mai, nè sarà sì perfettamente disposto, come allora che alla voce d' un solo principe del roman popolo e comandatore fu ordinato. — Se noi consideriamo che Roma per la sua maggiore adolescenza fu dalla reale tutoria mancipata da Bruto, primo consolo, infino a Cesare, primo principe sommo: noi troveremo lei esaltata non come da umani cittadini, ma come divini. Nelli quali non amore umano, ma divino era spirato in amare lei: e ciò non poteva nè dovea essere se non con ispecial fine da Dio inteso in tanta celestiale infusione. E chi dirà che fosse senza divina ispirazione, Fabrizio infinita quasi moltitudine d' oro rifiutare, per non volere abbandonare sua patria? E Curio dalli Sanniti tentato di corrompere, grandissima quantità d' oro per carità della patria rifiutare, dicendo: [illegible] romani non l'oro, ma i possessori dell' oro volevano possedere [illegible] sua mano propria incendere, perchè fallato avea il colpo, che per lib[illegible] pensato avea? Chi dirà di Torquato giudicatore del suo figliuolo a [illegible] per amore del pubblico bene, senza divino aiuto ciò [illegible] offerto? [illegible] ilmente? Chi dirà delli Decii e delli Drusi che p[illegible] o [illegible] ia? Chi dirà del captivo Regolo da Cartagine mandato [illegible] m, p[illegible] presi Cartaginesi a sè e agli altri presi Romani, avere[illegible] oma consigliato, se non era da divina natura mosso? [illegible] o fatto dittatore e tolto all'aratro, dopo il ten[illegible] pon[illegible] ello rifiutando, allo arare essere ritornato? [illegible] do [illegible] cacciato, essere venuto a liberare Roma co[illegible] alli s[illegible] ,e [illegible] razione essere spontaneamente tornato in esilio per non [illegible] Sen[illegible] atorità? O sacratissimo petto di Catone, chi presumerà di te parlare? Certo maggiormente parlare di te non si può che tacere, e seguitare Jeronimo, quando nel proemio della Bibbia, laddove tocca di Paolo, dice che meglio è tacere che poco dire. Certo manifesto esser dee, rimembrando la vita di costoro e degli altri divini cittadini, non senza alcuna luce della divina bontà aggiunta sopra la loro buona natura, essere tante mirabili operazioni state. E manifesto esser dee questi eccellentissimi essere stati strumenti, colli quali procedette la divina sapienza nel Romano imperio, dove più volte parve esse braccia di Dio essere presenti. E non pose Iddio le mani proprie alla battaglia, dove gli Albani co' Romani dal principio, per lo capo del regno combattevano, quando un solo Romano nelle mani ebbe la franchigia di Roma? Non pose Iddio le mani proprie, quando li Franceschi, tutta Roma presa, prendeano di furto il Campidoglio la notte, e solamente la voce d' un' oca si fece sentire? Non pose Iddio le mani, quando per la guerra d'Annibale, avendo perduti tanti cittadini che tre moggia d' anella in Africa erano portate, i Romani voleano abbandonare la terra, se quello benedetto Scipione giovane non avesse impresa l' andata in Africa per la sua franchezza? Non pose Iddio le mani, quando un nuovo cittadino di piccola condizione, cioè Tullio, contro a tanto cittadino quanto era Catilina, la romana libertà difese? Certo sì. Perchè più chiedere non si dee a vedere che speziale nascimento, e processo da Dio pensato e ordinato,

fosse quello della santa città. E certo sono di ferma opinione che le pietre che stanno nelle sue mura, sieno degne di reverenza, e il suolo dov' ella siede ne sia degno oltre quello che per gli uomini è predicato ».

TERC. 17. *E vedea...* Le poète a deviné, créé la physionomie, le caractère, l'attitude que les peintres ont donnés à la Vierge. On croit être devant une Madonne de Ghirlandajo, de Raphaël, ou de Sassoferrato.

20. .... *E vidi un sene.* Ce vieillard qui parait ici sur la scène, et qui se fera connaître plus loin porte un nom qui à lui seul est une apothéose. Ce vieillard, né en 1091, d'une famille illustre, au bourg de Fontaines près de Dijon, mourut en 1153 dans la soixante-troisième année de son âge. Après des études sérieuses où se montre la sainteté de sa vocation, il renonce au monde, il se dévoue à la pauvreté. A l'âge de 22 ans il entre dans l'abbaye de Citeaux; on le vit sous la bure du moine à la tête de Clairveaux et des cloîtres. Il veille, il jeûne, il prie, il médite, il s'interne tout en Dieu; à la tête des conciles il est l'arbitre de leurs décisions; dans le conseil des monarques il règle les différents entre l'empire et la papauté. Du fond de sa cellule il domine l'Europe intellectuelle et religieuse; flambeau de la théologie il terrasse les hérésies; orateur le plus éloquent de son siècle et de toute l'antiquité, à sa voix toute puissante, le monde catholique marche à la deuxième croisade; grand conquérant d'âmes à Dieu, le plus fervent des adorateurs de Marie, ce vieillard vénérable c'est S.t Bernard. Béatrix ne pouvait se choisir un plus digne successeur pour conduire Dante à la fin de son voyage.

22. *Quale a tenero padre...* On sent dans ces vers, la douceur, l'éloquence persuasive de l'héroïque défenseur de la foi, qui, non moins que Dante, foudroya les abus et se glorifiait humblement d'être parvenu à les corriger.

Saint Bernard expose ce qu'il trouve de répréhensible dans les pratiques de Cluni: je ne crains point, dit-il, de choquer ceux qui aiment cet ordre puisque je n'en blâme que les abus. J'admire comment des moines peuvent aimer tant de superfluité dans le repos, et tant de magnificence dans les bâtiments. On en voit qui pendant leurs longs repas ne tiennent que des discours frivoles, au lieu de s'entretenir de choses édifiantes. L'on y sert sur la table une multitude de mets et de gros poissons, pour se dédommager de l'abstinence de la viande. J'ai vu un abbé qui avait plus de soixante chevaux. Vous les prendriez pour des seigneurs ou des gouverneurs de province, plutôt que pour des pasteurs et des pères spirituels. Ils cherchent même des étoffes fines pour se faire des habits, en sorte que, de la même pièce, on taille un manteau pour un chevalier et un froc pour un moine.

Dante, dans un sens contraire, a dit:

Et peu de drap se taille au froc du personnage.

34. That the part he (S.t Bernard) acts in the present poem should be assigned to him, appears somewhat remarkable, when we consider that *he severely*

censured the new festival established in honour of the Immaculata Conception of the Virgin, and « *opposed the doctrine itself with the greatest vigour, at is supposed her being honoured with a privilege which belonged to Christ alone* ». (Dr. Maclain's Mosheim, vol. III, cent. XII, part. II.) *Note de Carry.*

Ce jugement est exagéré et cette citation reste tronquée. Il est étonnant qu'aucun commentateur ne l'ait relevée.

Saint Bernard écrivit vers l'an 1140 sa lettre si connue touchant la fête de la Conception de la S.te Vierge, récemment introduite chez les chanoines de Lyon. Il commence par l'éloge de cette Église, et après plusieurs raisons il dit : ce serait ôter à J. C. sa prérogative singulière en la donnant aussi à sa mère, et par conséquent ce serait diminuer la gloire de la Vierge au lieu de l'augmenter; le privilège d'être conçu sans péché a été reservé à celui-là seul qui devait sanctifier tous les autres. Le saint docteur termine cette lettre en disant (ce que la note ci-dessus ne dit pas) qu'il soumet son jugement à celui de l'Église romaine, sur cette question et les autres de cette nature. *Quæ autem dixi romanæ ecclesiæ autoritati et examini totum hoc reservo ; ipsius, si quid aliter sapio, judicio paratus emendare.*

Bernardus eam epistolam *hoc fine* et *epiphonemate* (ut supra) clausit. Si ergo jam Bernardus inter mortales degeret et ecclesiæ romanæ de Illibato Virginis conceptu diplomata, exempla, festa, conciones, sententiamque audiret nonne opinionem suam : *Si aliquando aliter sapuit emendaret?* et qui prius Festum hoc damnabat jam cum Ecclesia Romana reciperet et diceret et cantaret : *Tota pulcra es amica mea, et macula non est in te?* Quique prius sententiam quæ Virgini favet, *superstitiosam*, nunc exemplo Romanæ Ecclesiæ emendatus, *Piam* appellaret? Plane hæc faceret, scriberet que Bernardus, aut fallaci illa protestatione lectores decepit, quod procul a **Bernardi candore ; aut ergo fallax Bernardus, aut noster est : sed** plura de Bernardi **sententia jam superioribus paragraphis dixi, cum sanctos patres,** qui nobiscum **sentiunt exhiberem.** ***(Innocentia vendicata, authore Celest. Sfrondati).*** Donc S.t Bernard **n'a jamais cessé de penser à ce sujet autrement que l'Église** qui de tout **temps a cru à l'Immaculée Conception.**

35. ***Qual' è colui che forse di Croatia.*** **Croatie, province limitrophe de l'Esclavonie et de la Dalmatie, indiquant ici les peuples du Nord en général.**

Idem. ***Vien a veder la Veronica nostra..... Vera icon*** **formé de deux mots,** l'un latin, l'autre grec (veritable image) est devenu par **transposition des lettres** *Véronique*. On **appelle de ce nom l'image du Christ empreinte sur le mouchoir dont** une femme appelée **Bérénice essuya la face du Sauveur. Il existe différents saints** suaires dans les **trésors des églises, mais il est probable que le véritable est celui** qui se trouve à **Rome, ce qui est évidemment attesté par l'expression *la nostra*.**

Idem. *Veronica....* **The *supposed*** impression of the face of Saviour upon a handkerschief preserved in S.t Peter's at Rome. ***(Note de Pollock et de Wright).*** Dante n'en parle pas comme d'une chose supposée, mais comme d'une réalité authentique.

43. La Vierge, la Reine des cieux.

Id. A quelle oriflamme Dante fait-il ici allusion ? Les commentateurs veulent que ce soit à celle de St. Denys.

Id. Ménage, au mot *Oriflamme*, cite le Roman des royaux Lignages de Guillaume Ghyait.

Oriflamme est une bannière
De cendal roujoyant et simple
Sans pourtraiture d'autre affaire.

Les Italiens avaient aussi leur *Oriflamme*. (Voyez Rossi, *Trattato dell' Oriflamma di Brescia*).

PARAD. CH. 32. TERC. 2. *Ève.* Il y a ici transposition dans les idées, *pinse* précède l'acte, *aperse*, le suit; on ouvre en piquant, en piquant on élargit.

4. *Che fu bisava...* Ruth bisayeule de David.

Id. *Del fallo disse: miserere mei.* David, grand roi, grand conquérant, grand prophète, seul digne de chanter les merveilles de la toute-puissance de Dieu, et qui par sa pénitence a fait tourner son crime à la gloire du créateur (*Bossuet*). Son cantique fut composé après le meurtre d'Urie.

6. Voir pour l'intelligence de ce chant le plan de la rose et ses divisions, dans le 3.me volume de la traduction de Philaléthès. Des deux moitiés de la rose l'une est formée des saints qui précédèrent la venue du Christ, l'autre des saints qui la suivirent. En descendant de degré en degré ou de feuille en feuille entre ces deux moitiés, les femmes israélites marquent dans la fleur une séparation pareille à la ligne qui diviserait les cheveux en deux parties égales de chaque côté de la tête.

18. Nec vero hæ sine sorte datæ sine judice sedes.
Infantumque animæ flentes in limine primo
Quos dulcis vitæ exsortes et ab ubere raptos
Abstulit atra dies, et funere mersit acerbo. (*Virg. Eneid.*)

22..... *Qui basti l' effetto.* Qu'on se borne à reconnaître le fait, et ceci comme effet doit suffire.

PARAD. CH. 33. Cette prière est l'amplification du *memorare* de S.t Bernard, l'une des prières les plus éloquentes, les plus pathétiques du grand nombre de celles qu'il a composées.

« Memorare, o piissima Virgo Maria, nunquam auditum a sæculo, quemquam ad tua currentem præsidia tua implorantem auxilia, tua petentem suffragia, esse derelictum. Ego, tali animatus fiducia, ad te Virgo, Virginum Mater, curro et confugio, coram te gemens peccator assisto. Noli, Mater verbi, verba mea despicere, sed audi propitia et exaudi ».

« Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection, imploré votre secours

O Fille de ton Fils, Marie ! ô Vierge Mère !
Humble, et passant tout être au Ciel et sur la terre !
Terme prédestiné de l'éternel conseil !
Toi par qui s'ennoblit notre humaine nature
Au point que, devenant lui-même créature,
Le Créateur se fit à son œuvre pareil !
C'est toi qui dans ton sein rallumas de plus belle
L'ardent amour par qui, dans la paix éternelle,
Cette fleur a germé si magnifiquement.
Soleil de Charité dans la céleste sphère,
Brûlant dans son midi ! Pour l'homme, sur la terre,
Source vive d'espoir et de soulagement !
En toi tant de grandeur réside et de puissance
Que vouloir grâce au Ciel sans ta sainte assistance,
C'est vouloir qu'un désir sans ailes vole à Dieu.
Ta bonté ne vient pas, Reine, tant elle est grande,
Au secours seulement de celui qui demande,
Mais généreusement court au devant du vœu.
En toi la pitié tendre, en toi miséricorde,
En toi magnificence, et dans ton sein s'accorde
Tout ce que créature enferme de bonté !
Ore cet homme-ci qui du dernier abîme
De l'univers entier jusques à cette cîme
Par l'Enfer et les Cieux pas à pas est monté,

Daigne à ton tour, priant pour lui, ma Souveraine !
Dissiper les brouillards de sa nature humaine,
Et que le Bien suprême apparaisse à ses yeux.
Et je t'en prie encor, toute-puissante Reine !
Qu'après la vision de gloire il garde saine
Son âme, et que son cœur reste pur et pieux !
Sous ta protection, de l'humaine faiblesse
Qu'il triomphe ! Regarde : au vœu que je t'adresse,
Mains jointes, Béatrix, le Ciel entier s'unit.

PARAD. CH. 33. T. 1. Thou maide and mother daughter of thy son
Thou wel of mercy, sinful soules cure,
In whom that God of bountee chees to won ;
Thou humble and high over every creature,
Thou nobledest so far forth our nature,
That no disdaine the maker had of kinde
His son in blood and flesh to clothe and winde.
Within the cloistre blisful of thy sides
Toke mannes shape the eternal love and pees,
That of the trine compas Lord and guide is,
Whom erthe, and sea, and heven out of relees
Ay herien ; and thou virgin wemmeles
Bare of thy body (and dweltest maiden pure)
The Creatour of every creature.
Assembled in thee magnificence
With mercy goodness, and with such pitee,
That thou that art the sunne of excellence
Not only helpest hem that praisen thee,
But oftentime of thy benignitee
Ful freely, or that men thin helpe besecche,
Thou goest beforne, and art hir lives leche.
(Traduit par Chaucer).

TERC. 7. *Nomen Virginis Mariæ, mel in ore, in aure melos, in corde jubilus !* Le nom de la Vierge Marie est à la bouche plus doux que le miel ; c'est pour l'oreille la plus suave des mélodies, et pour le cœur la joie la plus pure. (*Saint Bernard*).

22. Telle la neige fond sous un soleil nubile : expression un peu hardie peut-être, j'en conviens ; mais le fut-elle moins on n'échappera pas au reproche adressé ordinairement aux traductions ; on les accuse de néologismes, d'hellenismes, de latinismes, d'italianismes et de tous les *ismes* possibles. Mais raison-

nons un peu. La langue française a un dictionnaire de deux volumes grand in-octavo, sur trois colonnes, petit *cicero*, 1980 pages. (*Édit. de Bruxelles*).

Le complément trentenaire de ce dictionnaire grand in-quarto, 1200 pages notez bien, sur trois colonnes et mêmes caractères, est une réunion de vocables étonnés qui hurlent, sans doute, de se trouver ensemble, et qui reproduisent à notre intelligence des mots nés chez nos vieux aïeux; puis des mots anglais, allemands, espagnols, italiens, arabes, turcs, persans, indiens et autres emprunts faits aux langues océaniques. Tant de mots pittoresques, savants, expressifs, étant adoptés, il est dans l'ordre nécessaire que les constructions savantes soient adoptées. Or pour devenir adoptives il faut les risquer, les traduire, les introduire dans la langue, sauf à l'Académie à les déclarer légitimes ou non? Pourquoi les repousserait-elle si elles étaient possibles et dans les principes du génie de notre langue, c'est-à-dire intelligibles, claires, euphoniques, et ce qui est aujourd'hui italianisme ou toute autre tournure sera bon français plus tard, à moins qu'on ne les considère comme des objets *tabou*, c'est-à-dire, selon la définition du dictionnaire, comme des objets privilégiés auxquels on ne doit pas toucher.

Id. *Si perdea la sentenza.* Enéid. liv. 3. v. 445.

28. *O abbondante grazia.* . . . Ce morceau de douze vers est un des plus élevés de tout le poème. C'est la synthèse du monde intellectuel et physique.

32. *Che venticinque secoli all' impresa.* . . Le poète paraît avoir introduit cette date pour constater aux siècles avenir l'époque précise de la composition de son poème. Elle est, sous une forme emblématique, la continuation de la métaphore du début du 2.me chant.

O voi che siete ec... Cette date était déjà présente à la mémoire du poète quand il disait *quei gloriosi che passaro a Colco*. Ce passage à double sens signifie que Dante a plus oublié en un instant de sa vision, qu'il n'a pu oublier des faits historiques rapportés dans l'espace de 2523 ans, nombre d'années écoulées depuis le premier vaisseau lancé à la mer jusqu'au jour où il écrivait.

43. *Qual' è il geometra...* La quadrature du cercle est un de ces problèmes dont on ne se préoccupe plus, pas plus que de la pierre philosophale.

47. Dante s'était proposé d'écrire un poème en cent chants. A mesure qu'il s'avance la matière est toujours plus abondante. Ici il coupe court par une naïveté ingénieuse. (Transposition, voir ch. 32).

45. *E quei che vide....* St. Jean, à qui Dieu révéla toutes les tribulations qu'éprouverait l'Église. (Idem, voir ch. 32).

46. *E contro il maggior...* Sainte Lucie vierge et martyre qui dans le 2.me chant de l'Enfer, vers 97, selon le sens anagogique, est la grâce illuminante, et par qui Béatrix fut engagée d'aller au secours de Dante quand il se trouvait égaré dans la forêt. (Idem, ch. 32).

48. L'anthropomorphisme nous a montré Dieu dans la peinture sous les traits les plus vénérables et l'expression la plus noble. Michel-Ange et Raphaël sont allés encore plus loin que leurs devanciers dans leurs esthétiques imaginations:

ils ont créé un idéal qui est sublime parce qu'il est simple, idéal au delà duquel il semble qu'on ne puisse monter ; c'est plus que le Jupiter de Phydias élevé sur le socle homérique ; c'est le Dieu dont le nom est l'*omnipotens* ; c'est le Dieu de la révélation, c'est l'*ego sum qui sum*. Le symbolisme religieux a épuisé toutes les formes sensibles, l'œil providentiel, le cercle et le triangle d'où jaillissent les rayons solaires, la main mystérieuse dans les nues et dont l'index allongé parle la voix toute-puissante, l' *alpha* et l' *omega*. La métaphysique orthodoxe a prodigué toutes les abstractions de son langage : ici plus le poète s'élève, plus les difficultés croissent pour lui, plus son imagination exaltée fermente, bouillonne. Trois fois il a eu recours à l'assistance divine pour que l'éternelle clarté l'illumine, le soutienne, le fortifie. Il entrevoit ce qu'il a si fortement senti, ce point, lumière intellectuelle, qui par sa nature est si haut placé que l'œil mortel ne peut y atteindre, que nulle image ne peut représenter, que nul signe ne peut indiquer. Il voudrait, il tente un dernier effort ; sa vision se manifeste sous la forme d'un arc-en-ciel à triple contour et à triple couleur ; au centre le point lumineux dans lequel s'enchassent des traits surhumains dont il cherche à s'expliquer la forme et le comment dans ce cercle ; mais près de le saisir sa paupière éblouie cède, son aile faiblit ; il tourne emporté dans l'infini par cet amour qui meut le ciel et les étoiles, et reste extatique, perdu dans ces tourbillons, flambeaux d'amour, qui respectueux adorent, et puis adorent et s'anéantissent en transports.

Anbeten, tief anbeten, und in Entzückung vergehen.
(Klopstock).

FIN DES NOTES.

APPENDICE AUX TRADUCTIONS.

Piazza, dit Wite, a prouvé, par la traduction de Dante, que le génie de la langue latine pouvait rendre toutes les pensées possibles.

« La Harpe, dit M.r de Pongerville, et beaucoup d'autres écrivains ont jugé certains passages des auteurs latins intraduisibles, parce qu'ils pensaient que la langue française était étrangère à certains genres de style adopté par les anciens; d'autres ont pensé que tout ce qui avait été exprimé dans un idiome pouvait et devait l'être dans le nôtre. Le temps et les bons ouvrages décideront la question ».

Nous trouvons un autre appui dans un savant philologue anglais, Wallis : il soutient et prouve dans sa grammaire que la langue anglaise peut reproduire tout ce qui a été écrit dans d'autres langues, sens des mots, figures, constructions, harmonie ; entendons-lui raconter l'anecdote suivante :

« Vir quidem doctus, natione Gallus, sub finem anni 1653, proposuit mihi subscriptos quatuor selectos versus gallicos, in eum finem, ut peculiarem singularum vocum Emphasim insinuarem, in lingua nostra elucentem ; quæ paucis vocabulis, eisque brevibus, conceptus satis fœcundos distincte exhibet : miram inde prædicans linguæ suæ gallicanæ felicitatem, quæ sensus cognatos cognatis vocibus exprimat : Nostræ interim anglicanæ vitio vertens, ut quæ non raro (*quod tamen omnibus linguis commune est*) cognatos sensus vocibus exprimat nulla cognatione conjunctis ».

Quand un cordier cordant veult corder une corde
Pour sa corde corder, trois cordons il accorde ;
Mais si l'un des cordons de la corde descorde
Le cordon descordant fait descorder la corde.

« Verum, ut hanc quantamcumque felicitatem neque linguæ nostræ anglicanæ deesse ostenderem : ego protinus (non novum materiæ delectum faciens) eosdem ipsos quatuor versus idiomate anglicano verbatim reddidi ; retenta eadem quam in suis notaverat curiositate : substituta tamen voce *Twist* pure anglica pro Exotica quam ille expectaverat chord.

When a Twister, a-twisting, will twist him a twist ;
For the twisting of his twist, he three twines doth intwist ;
But if one of the twines of the twist do untwist,
The twine that untwisteth, untwisteth the twist.

Sed et hos alios quatuor, ejusdem subjecti, subjunxi.

Untwirling the twine that untwisted between,
He twirls, with his twister, the two in a twine:
Then, twice having twisted the twines of the twine,
He twitcheth, the twine he had twined, in twain.

Atque illis hos quatuor alios.

The twain that, in twining, before in the twine,
As twins were untwisted, he now doth untwine:
Twixt the twain intertwisting a twine more between,
He, twirling his twister, makes a twist of the twine.

Hoc tandem, aliquanto post, in gratiam alterius cujusdam extranei viri nobilis, significatuum minutias inspicere desiderantis, latine ut cumque sic reddidi; neglecto tamen, qui in Anglicis observabatur, sonorum consensu; sed servata significationis verborum Emphasi.

Quum restiarius aliquis, conficiendis-torquendo-funibus-jam occupatus, vult sibi funem-tortilem contorquendo conficere;

Quo hunc sibi tortilem-funem torquendo conficiat tria contortu apta-filamenta complicando-invicem associat:

Verum si, ex contortis illis in fune filamentis, *unum forte se explicando complicationi-eximat;*

Hoc ita-se explicando-dissocians filamentum, funem torsione factum detorquendo-resolvit.

Item quæ alias lepide dicta sunt, aut absurde vel inficete, pariter in lingua nostra reddentur, retenta illa vel facetia vel inficetia. Sic cum in Archiepiscopum quendam luserat Epigrammatista cui miserat ille pisces sed non et Vinum

Mittitur in Disco mihi Piscis ab Archiepisco,
Po non ponetur, quod Potus non mihi detur.

Sic lepide redditum est lingua anglicana:

I had a Fish, sent in a Dish, from an Archbish
Hop shall not be here, because he sent me no beer.

Nec facile invenias lepidum aut illepidum facetum aut inficetum quid, in alia lingua dictum; quod nostra referendo non assequatur. Quodque regi Gallo de palatio suo, gratulatus est Epigrammatista uno disticho,

Non Orbis gentem, non Urbem gens habet ullam,
Urbve Domum, Dominum vel Domus ulla parem.

Sic presse reddas et κατα ποδα vocibus pure anglicis (Syllabis multo paucioribus).

Earth has no Land; no Land a Town (I wiss):
Nor Town a House; nor House a Lord like this.

Quæ dicta sunt, ut experimento ostendam, quam etiam presse dicta in aliis linguis, possint pressius adhuc, nec nimus signanter, a nobis exhiberi.

Unde factum est, ut quæ in lingua nostra acute et presse scripta sunt, difficilius in linguas alias transferantur, et vix quidem aut ne vix quin flaccescat stilus, et acuminis vigor: quæ autem in aliis linguis scripta sunt in nostram multo facilius, eadem elegantia et cum eodem acuminis vigore, transferantur.

Ce que Wallis dit ici de la langue anglaise, nous le revendiquons pour la langue française, peut-être avec plus de raison que pour toute autre.

Le passage suivant de Lucrèce, traduit par M.r de Pongerville en prose, et puis en vers de deux manières différentes, vient renforcer notre opinion.

Nous citons ici celle du premier livre de sa traduction:

Nunc age, quod superest cognosce, et clarius audi.
Nec me animi fallit, quam sint obscura; sed acri
Percussit thyrso laudis spes magna meum cor,
Et simul incussit suavem mi in pectus amorem
Musarum, quo nunc instinctus, mente vigenti
Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo; juvat integros accedere fontes,
Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Musæ:
Primum, quod magnis doceo de rebus, et arctis
Religionum animos nodis exsolvere pergo:
Deinde, quod obscura de re tam lucida pango
Carmina, Musæo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur;
Sed veluti pueris absinthia tetra medentes
Quum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenus, interea perpotet amarum
Absinthi laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potius tali facto recreata valescat.

Vers d'autres vérités je dirige mes pas.
Les périls sont nombreux, je ne m'aveugle pas ;
Mais la gloire m'appelle, un feu divin m'anime ;
De l'antique Hélicon je franchirai la cime.
Sur les bords inconnus je porte mon essor ;
J'aime à cueillir des fleurs sur un sol vierge encor :
Il m'est doux de puiser à des sources fécondes,
Qui me conservent pur le cristal de leurs ondes.
J'aspire à des lauriers dont les brillants rameaux
N'ont jamais couronné le front de mes rivaux.
Oui, mon sujet est grand : aux pieds de la nature
De cent chaînes d'airain j'accable l'imposture ;
J'affranchis les mortels d'un tyran odieux,
Élevé par la crainte au rang sacré des dieux.
Mais l'austère sagesse, en mon noble délire,
Unit ses fiers accents aux doux sons de ma lyre ;
Elle enchaîne les cœurs, et flatte en triomphant.
Pour présenter l'absinthe à ce débile enfant,
Sur les bords de la coupe ainsi ta main savante
Verse d'un miel doré la liqueur décevante ;
Et, du puissant breuvage ignorant l'âpreté,
Heureux dans son erreur, l'enfant boit la santé.

ıtre tour de force en fait de traduction vers pour vers, et qui vient de notre système, est celle de Virgile par Mr. Odorigo de Mendez, (Paris, nq, 1856), en vers portugais. Nous en donnons ici un léger échantillon, ant le jugement qu'un littérateur très-versé dans les deux langues en

Primus ego in patriam, mecum, (modo vita supersit)
Aonio rediens deducam vertice musas :
Primus Idumæas referam tibi, Mantua, palmas ;
Et viridi in campo templum de marmore ponam
Propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
Mincius et viridi tenera prætexit arundine ripas etc. etc.

(Traduction).

Comigo ó patria, a vida assim me dure,
Trarei do Aonio, ó Mantua, ingenuas Musas,
Palmas trarei de Idume ; em campo verde
Vou jaspear um templo, ás frescos abas.
Do vago ingente Mincio, que em rodeios
Entre arundineo esmalte se espriguiça. etc. etc.

A M.r Odorigo De Mendez.

Paris, 22 Avril 1854.

Monsieur,

« Un seul mérite me frappe et m'étonne dans votre ouvrage, c'est la fidélité « du calque, la prodigieuse superposition de votre poème sur le poème latin. Il « me semble qu'il est impossible d'être plus fidèle et plus scrupuleusement exact « avec un air de plus grande liberté. Ce sont les linéaments du dessin de Virgile, « et c'est aussi sa couleur. Vous marchez dans un pas si juste, et avec tant de « respect et d'amour, qu'on pourra dire que vous êtes le plus humble serviteur « du maître, et le mieux inspiré de ses disciples.

« Je vous félicite, Monsieur, d'avoir mis fin à une œuvre si difficile, si « longue, et si pénible entreprise. Que de patience et de courage il vous a fallu « pour infuser votre auteur en vous, pour vous appliquer en lui, — passez « moi cette expression — comme sur le marbre la cire qui prend l'empreinte « d'une statue pour servir de moule à une reproduction du chef-d'œuvre ? Que « d'obstacles à vaincre que vous avez vaincus! Vous avez regardé en face sans « effroi toutes les montagnes qui ont arrêté tant de traducteurs; vous les avez « mesurées d'un œil impérieux et vous les avez contraintes de s'abaisser devant « vous ! Vous avez dû souffrir de votre lutte; mais je ne vous plains pas : c'est « dans ces douleurs qu'est le plaisir.

. . . . . .

« Agréez, Monsieur, avec mes plus sincères compliments pour votre œuvre « géante, l'expression des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être etc. »

A. JAL, *Historiographe de la marine*,
Conservateur des Archives.

DÉBUT DU PROMÉTHÉE D'ESCHYLE.

LA FORCE, LA VIOLENCE, VULCAIN, PROMÉTHÉE.

La Force.

Suspendons notre essor où finit l'univers ;
Du Scythe c'est ici le ciel et les déserts.
Vulcain, le roi des Dieux, a parlé ; fils docile,
Obéis : sur ce roc abrupte élève, exile,
Et sous des nœuds de fer, ce bâtisseur d'humains,
Ce misérable.... il a de ses coupables mains
Dérobé de ton feu cette fleur pure essence,
Fleur principe de vie et de toute existence.
L'homme en est investi : ce forfait odieux
Appelle sur son front la colère des Dieux.
Il saura que du ciel on doit craindre le maître,
Et refuser le bien qu'il ne veut pas permettre.

Vulcain.

Célestes messagers des paternels décrets
Rien n'a pu jusqu'à moi retarder votre accès ;
Mais sur ce roc affreux où l'ouragan s'agite
Pour enchaîner un Dieu, moi, mon audace hésite,
S'il le faut j'y saurai fortifier mon cœur :
Qui désoblige un père en émeut la rigueur.
Postérité d'Astrée, adepte intelligence,
Malgré toi, malgré moi, détestable vengeance !
Sur ce roc escarpé, solitude des airs,
J'enlacerai ton Dieu sous de robustes fers ;
Là, plus d'humaines voix, plus de formes humaines,
Mais, sous un ciel igné, de brûlantes haleines
De tes ans hâleront la fleur. Lente à tes vœux
La nuit viendra du jour éliminer les feux.
L'aurore à son réveil évincera les ombres ;
La douleur, les ennuis, hôtes cruels et sombres

Tortureront ta vie, et de libérateur
Point encor !.... De tes maux, eh, quel est donc l'auteur ?
Toi, ton humanité, bienfaiteur téméraire ?
Dieu, ta fraude a, des Dieux méprisant la colère
Du savoir aux humains agrandi l'horizon :
Criminel, sur ton roc, odieuse prison,
Insomne, nu, debout, et le torse immobile,
Tu vivras : plaintes, cris, éloquence inutile !
Le roi des Dieux est tout inflexibilité,
Le Début au pouvoir veut la sévérité. etc.

ÉLOGE DE DRUSUS.

(*Horace, livre 4.me, Ode 4.*)

—

Tel l'intrépide oiseau ministre du tonnerre,
L'aigle que Jupiter lança loin de la terre
Roi du peuple des cieux.
Digne prix qui paya sa constance et son zèle,
Quand le blond Ganimède emporté sur son aile
Vint s'asseoir chez les Dieux :
Plein des feux paternels, il osa téméraire
Inhabile aux travaux jadis fuir de son aire
Malgré ses jeunes ans ;
Et les nouveaux Zéphirs dans l'éclatant espace
De son vol indécis enhardirent l'audace
A de plus fiers élans.
Impétueux athlète aux serres déchirantes
Bientôt, fendant les airs, sur des brebis tremblantes
Prélude son ardeur.
Et plus tard des dragons rebelles indomptables
Réveillant de sa faim les assauts redoutables
Appellent sa fureur.
Ou tel un lionceau de plaisir et de rage
Frémit, s'il a surpris en un beau pâturage
Un chevreuil imprudent
Qui paissait indiscret loin de l'œil de sa mère,
Victime dévouée au prurit éphémère
De sa naissante dent.

Tel sous les monts affreux de la froide Norique
Le Rhète a vu Drusus dont le cœur héroïque
Gouvernait les combats.
Partout nos ennemis triomphaient: la prudence
D'un jeune chef enfin terrassa l'insolence
De tant d'heureux soldats.
Accablés sous le poids d'une honte importune
Ils connurent alors l'enfant de la fortune
Le favori de Mars:
Sentirent la vertu d'un cœur né magnanime
Et les leçons d'Auguste et son esprit sublime
Animant les Césars.
Le fils transmet au fils les vertus de son père;
Du coursier, du taureau la fougue héréditaire
Vit dans leurs nourrissons.
Et l'aigle qui dans l'air monte et plane immobile
Enfanta-t-il jamais la colombe débile
Fille des doux vallons?
Dans les cœurs généreux cultivez la nature,
Son germe inné s'étend, croît fort de sa culture
Et du soin paternel;
Mais si de la vertu le germe heureux s'altère
Le vice infecte l'âme, et l'âme dégénère
De son beau naturel.
Le Métaure, Asdrubal, sa chute inattendue,
Romains, à votre amour atteste l'étendue
Des bienfaits des Nérons!
Il les redit ce jour propice météore
Qui des prospérités nous annonça l'aurore
Nous en versa les dons.
Ce jour ou de nos murs l'Afrique vagabonde
Fuyait ainsi qu'on voit l'Eurus bondir sur l'onde
Ou le feu dans les bois.
Rome jeune grandit dès lors par la victoire
Et nos Dieux reconquis bravèrent dans leur gloire
Le fier Carthaginois.
Et s'écriait enfin Annibal: cerfs timides,
Nourriture de loups, de sang toujours avides
Nous les lassons en vain.
Tromper Rome, à ses coups dérober notre tête
Ah, serait-il pour nous de plus belle conquête,
De plus riche butin.

Peuple né rajeuni des laves de Pergame
Sur les flots de Toscane il fatigua la flamme
Et Neptune et les cieux ;
Et triomphant porta dans la jeune Ausonie
Son culte, ses enfants renaissante patrie
Et ses mourants aïeux.
Tel sur le haut Algide, au ténébreux ombrage,
Un chêne dont l'acier émonde le branchage
Qui portait les frimats,
Prend sa vigueur, sa vie, en cet acier hostile
Dont la dent inflexible et meurtrit et mutile
Ses gigantesques bras.
L'hydre au tronc décimé sous le fer homicide
Pullulait moins robuste et combattait Alcide
Vaincu presque à-demi.
Tel monstre ou de Colchos, témoin de tant d'oracles,
Ou des murs de Cadmus, si féconds en miracles,
Jamais ne fut vomi.
Dans les flots abymez le Romain, plus terrible
Il surgit ; terrassez cet athlète invincible,
Rival victorieux,
Il renverse un vainqueur toujours invulnérable
Dont la chute est encor le monument durable
Des revers glorieux.
Carthage, c'en est fait, déplorable Carthage,
N'attends plus d'Annibal son orgueilleux message,
Tu vis, mais sans appui.
Ton Asdrubal n'est plus ; quand Asdrubal succombe
Ta fortune et ton nom descendus dans la tombe
Dormiront avec lui.
Fils des Nérons, pour vous, plus rien d'inaccessible ;
Montez à vos destins ; votre Égide invincible,
Des Dieux c'est la faveur.
Les hasards, les périls votre âme les affronte,
Et votre vigilance et déjoue et surmonte
L'astuce et la valeur.

(H. T.).

LA CLOCHE DE TERRE CUITE.

FABLE.

—

Jadis en un village un Prométhée habile,
Habile autant qu'on peut l'être en tels lieux,
Improvisa d'une masse d'argile,
Par un instinct ingénieux,
Une cloche à haute stature.
Il en revêt la nudité
D'un bronzé pur et si bien imité
Qu'à peine aurait soupçonné l'imposture
Le nécromancien le plus accrédité.
Chacun veut de ses yeux voir cette nouveauté,
Chacun en l'admirant s'étonne, s'extasie,
Oh, qu'elle est belle, et belle en verité,
Chuchottait de partout une foule ébahie.
Mais pendant qu'on louait et l'œuvre et le talent,
Un fils d'Éole accourt avec furie;
(Les vents sont donc aussi sujets à jalousie?)
De son aile effrontée, il heurte le battant.
La cloche alors dans l'air résonne doublement,
Et de sa voix rauque et disgracieuse,
Fit sentir à ce peuple, adulateur banal,
Que belle cloche insidieuse
N'était que terre cuite au lieu d'être métal.
Par une apparence trompeuse,
Tel et tel quelquefois d'un public ignorant,
Se fait considérer comme un homme important;
Mais à peine a-t-il dit deux ou trois mots de suite
Que le bronze imposteur n'est plus que terre cuite.

(Traduite de Clasio).

APPENDICE AUX TRADUCTIONS

L'ANANAS ET LE FRAISIER.

FABLE.

D'un splendide jardin,
Plébéienne habitante,
Fille des monts, douce Fraise odorante,
Sous des vitraux bien joints rencontra pour voisin
Noble Ananas américain,
Qui, fièrement, à peine abaisse
Sur les fruits d'alentour un regard souverain.
Telle, au sérail, sa hautesse
Promène un œil de dédain
Sur le cercle de l'esclavage.
Puis Ananas leur dit : « Eh quoi,
« On a l'impertinent courage
« De souffrir un Fraisier face à face de moi? »
Petite Fraise se rassure,
Et modestement lui répond :
« Pardon, seigneur; de ma culture,
« Je crois apprécier le fond;
« Le jardinier, ici, nous prouve, je suis sûre,
« Que l'art toujours le cède à la nature ».

(Traduite de Berìòla).

SONNETS.

I.

Solitaire et rêveur, des champs les plus déserts
D'un pas paisible et lent je mesure la voie.
Mon œil, de toutes parts, à dessein s'y fourvoie
Pour m'avertir de fuir les sentiers trop ouverts.
Ce sont là les abris qui me viennent offerts,
Contre l'œil de la foule à qui je suis en proie.
A mon maintien, mes traits d'où s'exile la joie
On sent trop qu'au dedans je gémis sous des fers.
Je croirai désormais que les monts, les rivages,
Les fleuves, les forêts connaissent mon ennui,
Mes souffrances, mes maux, mystères pour autrui;
Mais je ne sais chercher des sentiers si sauvages,
Si scabreux, où l'amour prompt, à m'y découvrir,
N'y vienne en tête-à-tête avec moi discourir.

II.

Mon esprit m'emporta dans la céleste cour,
Où vit celle qu'en vain je cherche sur la terre :
Je montai dans les chœurs de la troisième sphère ;
Je la revis moins fière et plus belle d'amour.
Elle saisit ma main, et me dit : Ce séjour
Sera le tien encor, si mon cœur m'est sincère ;
C'est moi qui contre toi soutins si rude guerre,
Et cloturai ma tâche avant la fin du jour.
Mon bonheur n'entre point dans l'humaine pensée,
C'est toi seul que j'attends, et, l'objet de tes feux,
Il dort là-bas, ce corps dont tu fus amoureux.
Elle se tait, et fuit ma main qu'elle a pressée :
Et pourquoi ? Car au son de ces accents pieux,
Un mot de plus m'eût fait m'oublier dans les cieux.

(Traduit de Pétrarque).

UN PERSONNAGE MYSTÉRIEUX

INTRODUIT SUR LA SCÈNE.

Biographie.

Abnormis sapiens, crassâque Minervâ.
HORACE.

Au nord d'Aix (*) s'élève une série de collines connues sous le nom de saint Eutrope. Sur l'une d'elles s'étend un vaste plateau d'où l'œil embrasse à la fois les temps, les lieux, les événements, les merveilles de la nature, les prodiges de l'art. De là, le panorama de la ville se déploie sous vos pieds avec sa flèche gothique, sa tour octogone, son horloge en fer exhaussée sur une base romaine. C'est de cette position stratégique que le duc d'Épernon foudroya jadis à son aise la capitale de la Provence, et que l'historique boulet, visible encore de nos jours, pénétrait à demi dans le flanc septentrional de la cathédrale. A gauche, on distingue sur le point le plus culminant la tour des signaux, construction de la reine Jeanne, faussement appelée la tour de César, tour dont le faîte rongé par le temps tombe chaque jour en poudre. Plus loin, le mont de la Victoire dérou-

(*) Aquæ Sestiæ (Bouches-du-Rhône).

lant ses créneaux, et se prolongeant sous l'horizon. En face, une partie de la chaîne de la S.te-Baume; celle des Anges dernière et faible ramification des Alpes expirantes dans nos parages, chaîne qui sépare le bassin de Marseille de celui d'Aix.

A droite, à quelques cent mètres et au-dessous de ce même plateau, on croit voir apparaître encore le spectre de cette ancienne et malheureuse ville jadis la proie des Sarrasins, et dont les fondements naguère exhumés conservent encore les traces d'un incendie violent. Plus loin, vous distinguez un reste de camp romain, et ce monumental aqueduc, ouvrage d'une grand civilisation; et dans l'ouest, des champs montueux qui, par un effet d'optique, figurent à l'œil une vaste plaine, et se prolongent jusqu'aux bords de l'étang de Berre; l'étang qui sous un soleil pur resplendit, et dans l'horizon lointain se confond avec le ciel. Au centre du plateau dont nous parlons, s'élève une modeste maison de campagne. Deux salons, une cuisine, un vestibule en formaient le rez-de-chaussée. Au dessus était un premier et dernier étage ayant la même division. Le mûrier, l'olivier, l'amandier en embellissaient le voisinage. C'est là que pendant vingt ans habita le personnage mystérieux qui va paraître sur la scène.

L'apologue nous a depuis long-temps appris à ne pas nous arrêter aux simples apparences. Il y a dans les choses, mais surtout dans l'homme, un certain intérieur qu'il faut approfondir. Il faut, comme on dit, le connaître, cet homme, *intus et in cute*, c'est-à-dire, en voir le fond du sac. On aime assez Plutarque nous montrant ses grands hommes en robe de chambre et en pantoufles.

Ils sont dans le philosophe de Chéronée ce qu'ils furent toujours et à tous les instants de leur vie. Nous avons gagné dans notre haute civilisation que l'homme est toujours double. L'homme du dehors et l'homme du dedans, ce sont deux hommes. A peine met-on les pieds hors de chez soi, qu'on n'est plus soi-même. Ils sont rares ceux qui restent au dehors ce qu'ils sont au dedans. Ceux-là n'entendent point la partie mimique de la représentation publique, ou du moins il ne se soucient pas de paraître autres que ce qu'ils sont au fond, et c'est précisément l'homme dont nous avons à nous occuper.

Nous étions en 1810, époque de la gloire de l'empire; tous les pays étrangers étaient envahis par nos armes, nos frontières bien gardées. Quel était donc ce personnage inconnu, simple dans ses mœurs, dans ses goûts, dans sa mise, qu'on voyait errer habituellement dans les rues historiques de la savante ville d'Aix? Quel était son nom? Sous quelle sauve-garde avait-il voyagé? D'où venait-il? Quel itinéraire avait-il suivi? Pourquoi s'être fixé en Provence? Était-ce un émissaire secret de quelque gouvernement, comme on en voyait tant à cette époque? Était-ce un exilé volontaire ou politique?

L'autorité devait sans doute avoir eu la solution de ces questions. Jamais on ne l'avait ni inquiété, ni questionné sur les motifs de son séjour à Aix, ni sur ses opinions, ni sur son culte.

Au reste sa sécurité laissait entrevoir, et c'était sa conviction, qu'il se trouvait chez un peuple ami du sien. Il se souvenait que la Pologne avait jadis eu des

rois français, et que la France avait accueilli dans ses murs des rois exilés de la Pologne.

Hâtons-nous de faire connaître notre hôte adoptif; car on l'aura déjà deviné, tant il était populaire et répandu dans la cité de Sextius.

Ses prénoms, nous les avons toujours ignorés. Son nom patronimique, par trop septentrionnal, râpait, écorchait le gosier de qui voulait le prononcer. Il fallait, en effet, pour en venir à bout, inspirer une forte masse d'air, la repousser violemment comme ferait une pompe aspirante et foulante, et, semblable à un asthmatique qui voudrait tousser, émettre un *H* aspiré au suprême degré. Ce n'est rien encore: il fallait insister sur la ronde et sonore voyelle *O*; doubler les liquides *LL*, sans les mouiller; nasiller sur la voyelle *EN*, simple quant au son, mais matériellement composée; d'un ton solennel, emphatique, et par un large hiathus appuyer sur l'éclatant *A*; chuinter la gutturale *G*; ne point en faire un *Q* ou un *K*, mais un *chota* espagnol, ou un *cheth* hébraïque, ou un *chi* grec; appuyer sur la finale *ENS*, en redoublant dans la prononciation le sifflant *S* qui termine cette syllabe sonore.

En sorte que *Hollenagens*, le nom d'un homme de bien, d'un savant de la vieille roche, d'un polyglotte du nord, de l'Érasme des écoliers; ce nom, dis-je, était devenu pour eux un véritable épouvantail. Quoique le temps les eût familiarisés avec les trente-neuf états de la confédération germanique, écueil des candidats à l'examen de géographie; avec l'Acktentirkopf d'une certaine comédie dont ils avaient stigmatisé le portier du collége; avec la Thundertentrunk de Voltaire qui les avait tant fait rire, en dépit du maître d'études qui, dans ses visites domiciliaires et en plein midi, ne voyait jamais que des brouillards dans leurs bureaux, ils ne pouvaient pas plus prononcer Hollenagens que les faux Israélites le fameux *schiboleth*, ou les Provençaux le *ciceri* des vêpres siciliennes.

C'est Mirabeau Tonneau, disait l'un, tel que je l'ai vu gravé dans le journal de Camille Desmoulins, en parcourant la bibliothèque de la ville. Il n'est qu'un peu plus grand que lui. Il pèse au moins quatre-cent-cinquante livres, comme la baronne de Candide, disait l'autre. Ma foi, disait un troisième, nommez-le comme vous voudrez, c'est un brave homme que ce gros homme. Il jase volontiers avec nous, quand il prend le frais devant le cabinet littéraire qui fait sur le Cours l'angle de la rue des Quatre-Dauphins. Il nous dit des choses fort utiles, fort sensées; il sait son grec et son latin, mieux qu'on ne pourrait croire. L'autre jour il m'a traduit une version grecque de Lucien, du songe du Coq. Riait-il, riait-il de ce radoteur de Pythagore, tour à tour fève, et puis Micylle, et puis Euphorbe, et puis coq avant le siége de Troie!

Et moi, disait un autre, il m'a expliqué une maudite version latine dictée, dont je ne me serais jamais tiré. Elle parlait d'éléphants qui dansaient sur la corde, et qui, à quatre, portaient en litière un de leurs compagnons contrefaisant une femme en couches. Il la trouvait trop difficile pour des élèves de quatrième; il m'a dit qu'elle était de Pline son oncle, le grand naturaliste; que c'était une

des moindres des mille et une merveilles de sa très-véridique histoire.— Si tout son oncle Pline est de cette force, il doit conter des choses bien extraordinaires; je le lirai plus tard quand je serai débarrassé des grecs et des romains, grands hommes, il est vrai, mais qui m'ennuient prodigieusement. — Le nom de gros homme, nom qui le faisait sourire, fut la dénomination par laquelle on le désigna toujours. Au fond il était pour les jeunes écoliers le second tome de *master* Burchell du *Vicaire de Wackefield* de Goldsmith, à part ses distractions, car il avait bonne tête, et de plus elle était grosse. Du reste c'était une de ces physionomies sur lesquelles Lavater aurait lu l'honnête homme dans toute sa pureté : le teint allumé, les traits fortement prononcés, en un mot une de ces joyeuses figures hollandaises telles que Rembrandt, Wandick, Holbein, ou Teniers les font souvent revivre et respirer. Son menton sur son sein descendait à triple étage, et s'il avait laissé croître sa barbe, on l'aurait pris volontiers pour le type du paysan du Danube de La Fontaine, ou pour Robinson-Crusoé.

En hiver son pantalon et son gilet étaient de grossier cadis; il appelait sa houppelande noire et large, son surtout, et quelquefois son *rock* ou son jupon. En été la toile de Laval remplaçait l'équipement d'hiver. Ses pieds s'emboîtaient dans des souliers ferrés de larges clous; sa main s'appuyait et soutenait son corps sur un bâton de tournesol sec et léger, sans bout de cuivre ni de fer et sans pomme; sa tête était affublée d'un chapeau blanc à larges ailes, jadis à demi-ombré de noir. Et *vive la liberté*, s'écriait-il souvent sous ce costume.

Les écoliers, malins, railleurs comme ils le sont tous, eurent toujours pour lui le plus grand respect. C'était une joie pour eux de voir arriver le gros homme, de l'entourer, de lui demander une histoire. Son répertoire était très-varié, mais il se plaisait surtout à leur rapporter celle de Menzikoff. Il aimait beaucoup à leur peindre le gentil marchand de petits pâtés, beau, bien fait, spirituel et espiègle comme l'Alcibiade de Nepos, assis devant son échoppe, au milieu des neiges, son traîneau à côté, en face d'un grand feu de fagots, et débitant aux passants ses gâteaux sucrés, sur la place du château impérial de Moscou; il leur disait comment l'impératrice en avait fait son favori, comment il était devenu de soldat heureux et de brillant guerrier, ministre habile mais vindicatif, redouté des grands de la cour, maréchal d'empire, prince, possesseur d'autant de terres qu'il en existe depuis Riga en Livonie jusqu'à Derben en Perse; ensuite généralissime de toutes les armées de Russie; l'ami d'enfance du père Brukental, ce fameux Brukental qui avait été d'épée avant d'être d'église, et qui souvent avait cherché à le désabuser du prestige des grandeurs. Et Menzikoff vit enfin ce qu'il avait refusé de croire; dépouillé de ses biens, de ses honneurs, victime de la haine des grands, il fut enfin exilé en Sibérie où il finit ses jours.

C'était par ces récits puisés dans ses souvenirs historiques; c'était en les aidant dans leurs travaux classiques qu'il avait su gagner l'affection et le respect des écoliers de son temps.

Or, il advint un beau jour qu'un élève récemment descendu des monts hel-

vétiques fut reçu pensionnaire au collége de la ville. Celui-ci désira, conformément aux intentions de ses parents, de continuer la langue allemande. Il fallait un professeur : c'est précisément à notre bon Hollenagens qu'on s'adressa. Depuis son séjour à Aix, il avait réuni divers élèves chez lui. Les uns y apprenaient l'anglais ou l'espagnol ; les autres, le grec ressuscité depuis 1812 dans les écoles universitaires. Toutes ces langues lui étaient familières, de même que le latin, l'italien, l'hébreu, le polonais, et peut-être même quelques autres dialectes du nord. C'est à cette époque et au collége que je commençai à le connaître. J'assistais tous les jours à sa leçon ; j'avais saisi à la volée sa prononciation allemande et sa manière d'enseigner. Une fois qu'il avait développé son système de déclinaisons, et la désinence des verbes, le reste de sa leçon n'était plus qu'une longue lecture d'un auteur interlinéaire appris par cœur et récité chaque jour. Au bout de quelques mois, il fesait faire alternativement des thèmes et des versions.

Il tenait beaucoup à l'étude de la vocabulation et désignait tous les jours dix mots nouveaux à apprendre. Très-exact à se rendre auprès de son élève, il nous devint alors plus facile de le fréquenter, de l'apprécier, de l'étudier. Cet homme nous paraissait avoir été patient, laborieux comme une douzaine de savants en *us*. Sa vie privée était simple, ses mœurs douces, sa vie animale sobre comme celle d'un Curius. Il avait pour habitude de faire de la médecine sans médecin. Il savait par cœur les aphorismes d'Hippocrate et les pratiquait. Tous les jours après ses repas, il se promenait en vertu du *post prandium stu* : tiens-toi debout après ton dîner. Il vénérait l'école de Salerne, et conformément au principe : *Non morietur homo cui salvia crescit in horto* : l'homme pour qui la sauge croît dans son jardin ne mourra point : il buvait tous les jours à jeun une décoction de fleurs de sauge. Quelquefois cette boisson était au printemps remplacée par une quinzaine de petit-lait.

Indépendant au dernier point, c'était moins pour le froid que pour varier sa société qu'il restait quelquefois à Hyères les trois mois d'hiver. Quand les chaleurs de la canicule se fesaient sentir avec trop d'intensité, il se rendait à Marseille, s'hébergeait sur les bords de la mer et y passait un mois à prendre des bains. Il revenait avec plaisir dans ses foyers plus léger et plus content.

Propriétaire à Aix d'un petit cheval corse, d'un solide droschka, voiture polonaise plate, découverte, à quatre roues, il prenait plaisir en plein midi à se faire voiturer jusqu'au Tholonet, allant et revenant par ce petit chemin étroit, montant, scabreux, que tout le monde connaît et qui n'était point entretenu comme aujourd'hui, grâces aux 2 fr. 50 que paient ceux qui sédentaires par goût ne triturent point les cailloux des routes.

Les herbages, les fruits, les viandes rôties composaient ses repas habituels. Il était très-friand des avelines qu'il se plaisait à nommer par le terme espagnol de *bellotas*. Don Quichotte, disait-il, étant chez les bergers, *tomò un puno di bellotas*, et là dessus il répétait le philosophique discours de l'intrépide chevalier, sage dans ses raisonnements et fou dans ses actions. *Di quando in quando*,

comme Sancho Pansa, *empinaba la botta*, mais bien qu'il aimât le vin on ne le vit jamais hors de son état naturel.

En hiver, il réunissait chez lui, dans l'après-midi, ses élèves les plus studieux.

Le mobilier de son appartement, simple et grossier, ne différait guère de celui d'un capucin ou d'un trappiste. Le squelette de rigueur, aux cartilages de fer, noirci par le temps, appendu à côté du lit et compagnon nocturne du muet solitaire, était ici remplacé par des pipes de diverses longueurs et de nuances variées. La tenture des murs était formée d'un papier gris parcheminé par la fumée; le plafond était à peu près noirâtre. Six chaises en paille commune, jadis peintes en rouge, formaient son ameublement avec une commode de bois de noyer recouverte d'un vieux tapis vert. Elle recélait dans ses flancs quelques bouquins poudreux; c'était les œuvres incomplètes du savant Mendelsohn, du satyrique Rabner, du belliqueux Kleist, de Gleim, le Tyrtée allemand. Là Pindare se trouvait accolé à Erasme, Virgile au roman comique de Scarron, l'Alcoran associé à la bible de Luther, à la traduction du Zend-a-Vesta et du Bag-a-Vadan, et aux aventures du chevalier Buscon, roman du facétieux Quevedo. Cet exemplaire était espagnol, allemand et français.

C'était là, et autour d'un poêle incandescent que notre polyglotte lisait à ses élèves des fragments du docteur Faust, du *Diable boiteux*, ou tout autre ouvrage qu'il leur interprétait, et de plus il les traitait avec des marrons rôtis bien chauds, qu'il leur apprit à couper en deux, à farcir avec du beurre, du sel et du poivre, ayant soin de leur faire humecter le tout d'un grand verre de bon vin. Dans ses critiques, il censurait les travers de l'Allemagne de la renaissance, tout en rendant justice aux travaux pénibles, désintéressés et utiles de la Germanie. Quant à lui il ne lui prit jamais envie de se débaptiser, pour latiniser son nom à l'imitation du grammairien, ci-devant Vorbroeck, et qui se travestit en Perizonius. La science ne lui paraissait pas devoir se loger dans le nom, mais dans la tête. Il n'aimait point Scaliger et ne pouvait lui pardonner d'avoir appelé notre article (aujourd'hui adjectif déterminatif, mot si précieux pour la clarté de notre langue) *otiosum loquacissimæ linguæ instrumentum*: signe inutile de la plus verbeuse des langues; il le réfutait en latin scaligérien, disant qu'il mentait très-impudemment. Dialecticien sévère, il combattait dans les langues le système des particules explétives dont on a tant abusé.

Nous pourrions donner d'autres particularités sur son genre de vie, mais c'est je pense assez pour le faire connaître; voyons si nous pourrons rendre notre étranger intéressant par d'autres points de sa biographie.

Il était né à Mittaw, capitale de la Courlande, portion de la Lithuanie. Il avait fait ses études en Pologne, fréquenté les universités de l'Allemagne dont les grandes villes lui étaient bien connues. Jeune encore, il avait vu le sang de ses compatriotes ruisseler dans les rues de Warsovie le jour où la diète fut envahie par les russes et que Mokranousky, refusant de lever le bâton de maréchal en signe de l'ouverture de la séance, fut assailli par les satellites de la Russie et

miraculeusement sauvé par ses amis. Ce grand souvenir, avait après tant d'années, laissé en lui des émotions profondes. Depuis les malheurs de la Pologne, il avait erré dans diverses villes de la Confédération. Jamais il ne s'était expliqué sur ses voyages.

Enfin fixé à Zurich, Zurich la ville natale de Gessner, à Zurich où le buste en bronze de ce poète s'élève sous un vaste bosquet, propriété publique de la ville, à Zurich notre exilé polonais avait entendu gronder les canons de la France, sur ce plateau fameux qui domine le lac, et où Masséna culbuta les Autrichiens et les Russes qui tentaient de pénétrer en France par la Suisse. Il fut comme tant d'autres après l'action visiter le champ de bataille, non pour l'admirer, mais pour s'attendrir sur le sort de l'humanité et les malheurs de la guerre : c'était ses propres expressions, réminiscence de Tacite, qu'il lisait habituellement. Caractère fier et indépendant, il n'avait jamais pu se façonner au joug de la Russie, ni à sa politique, ni à la langue de ses habitants. Il admirait l'empire français ; dans ses conversations il exaltait le caractère polonais, les grands hommes de sa patrie. Sobieski était surtout son héros. Il vantait cette victoire qui sauva l'Europe du joug du turban, comme Charles Martel l'avait fait des sarrazins. Il s'indignait de l'atroce énergie de ce fameux Munich qui faisait enchaîner sur l'affût des canons les soldats réfractaires, et ordonnait qu'on les traînât devant lui sur le champ de bataille, et faisait résonner à leurs oreilles les bronzes de la destruction, épouvantable antidote contre la peur ou la rébellion.

Il était convaincu que des intrigues infernales avaient hâté la mort de Paul premier ; il ne doutait pas que sous lui le sort de la Pologne n'eût été différent, et qu'une alliance de ce souverain avec la France, aurait sauvé la Pologne et épargné bien des désastres. On savait, ou l'on croyait savoir, par des demi-mots qui lui étaient échappés, qu'il avait un frère évêque luthérien ; quelques membres de sa famille avaient joué divers rôles dans la cour de Paul I.er ; enfin, on disait aussi que, ne pouvant supporter la crudité de la servitude qui pesait sur la Pologne, il s'en était exilé volontairement. Ce qui le faisait croire, c'est que souvent il répétait j'aime beaucoup le *campos ubi Troja fuit* de Virgile.

Et l'on pourrait ajouter, lui disait un de ses élèves, en changeant le verbe du vers suivant :

Je laisse en mon pays sur des flots orageux,
Mes compagnons, mon père et mon fils et mes dieux.

Alors il vous serrait la main en étouffant dans sa bouche une interjection de douleur, implicite expression de sa pensée.

Dans ses moments de mélancolie, il se plaisait à nous redire une romance qui lui était familière, pour nous donner une idée de la douceur de l'allemand dans la poésie.

Guter Mond du gehst so stille
In den Abend Wolken hin,
Bist so ruhig und ich fühle
Dass ich ohne Ruhe bin
Traurig folgen meine Blicke
Deiner stillen heitern Bahn.
O wie hart ist das Geschicke
Dass ich dir nicht folgen kann.

« Bienveillant astre des nuits, tu t'élances paisible au sein des nuages du soir ; tu marches calme, et je sens mon cœur sans repos ».

« Mes regards suivent tristement ta carrière silencieuse et brillante. Pourquoi faut-il qu'une cruelle destinée m'empêche de monter sur tes pas ? »

Ou bien, quand il était en gaité, cette chanson à boire si connue :

Auf, und trinkt Brüder trinkt
Denn für gute Leute
Ist der gute Wein
Und wir wollen heute
Frisch und fröhlich seyn.

« Courage, buvons, buvons, mes frères, c'est pour les bonnes gens qu'est le bon vin, et nous voulons, en ce jour, être dispos et gais ».

Sa prononciation française quoiqu'il entendît bien la langue, se ressentit toute sa vie de l'accent allemand. L'*u* français était pour lui l'*ü* saxon. Ce savant, ignoré, perdu dans un coin de la Provence, était, sans qu'on s'en doutât, l'ami des poètes, ses contemporains, et en relation avec eux. Dans un album compacte, à pages courtes et étroites, relié en chagrin, soigneusement gardé dans un étui en drap, il conservait, numérotées de sa main, toutes les lettres de ses amis, quelques poésies autographes, et un recueil de griffes. Ses élèves se souviennent encore de ce manuscrit précieux. Notre Hollenagens avait connu et fréquenté Klopstock. Il en admirait les œuvres ; il en savait de grands fragments par cœur. Nous tenons de lui, sur la vie de ce poète, des particularités curieuses dont les biographes n'ont nullement parlé.

Zélé pour son culte, il se rendait assiduement au temple. Il passait les grandes fêtes religieuses à Marseille. Attaché à ses compatriotes adoptifs, à ses coreligionnaires, il a légué au consistoire le fond de la pension dont il vivait, à condition que cette somme serait employée à faire élever au Lycée de Marseille un enfant de son culte dont il désigna le premier. Le legs subsiste et reçoit encore son effet aujourd'hui. M. Hollenagens est mort à Aix, en mai 1829, après un séjour d'environ vingt ans dans cette ville.

Les souvenirs de collége remplissent l'âme de douces émotions qu'on se plaît à se renouveler à soi-même. L'ami de l'école reste dans le monde l'ami de toute la vie. Le héros qui charma notre jeune âge, nous intéresse encore dans l'âge mûr; et quand la froide vieillesse vient à pas lents peser sur nous, les jouissances intellectuelles de la vie littéraire sourient à notre imagination, la réchauffent encore. On aime Pline le jeune immortalisant dans ses lettres les travaux littéraires de son oncle, héroïque martyr de la science.

On admire Polybe, l'ami de Scipion, le compagnon de ses victoires, Polybe neveu de Philopémen, rapportant à Mégalopolis, sa patrie, les cendres de cet illustre général, le dernier rempart de la ligue des Achéens. On aime, dans Agricola, les vertus que Tacite, son gendre, peint avec tant de vérité. On voudrait lui ressembler.

Le maître qui nous instruisit ou par ses ouvrages ou par ses leçons reste toujours un maître pour nous; il est de plus un ami, un second père. Des élèves sensibles, reconnaissants, accompagnant à sa dernière demeure un instituteur chéri, versant des prières, des larmes et des fleurs sur sa tombe, honorant sa mémoire par des éloges ou des monuments, réveillent dans l'âme ces mêmes émotions que nous avons précédemment senties, émotions toujours douces et qui nous ramènent à notre jeunesse. Qui que tu fus, savant du nord qui vécus parmi nous, qui choisis la France pour ta patrie adoptive, tu mourus libre sous le ciel riant de la Provence, où tu avais vécu libre. Le souvenir de ta patrie opprimée revenait sans cesse assiéger, attrister ton imagination, et ton dernier vœu fut pour elle.

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor, disais-tu, et tu ajoutais: Grand Dieu! pardonnez à nos oppresseurs, car ils ne savent ce qu'ils font.

Homme de bien, tu fus regretté de tous ceux qui te connurent. Reçois ici de ma bouche, et au nom de tous ces adeptes que tu initias aux lettres de ta nation, le gage de leur reconnaissance et de leur éternel amour. Tu sus les former à la science, il est vrai; mais tu fis plus encor, tu leur fis aimer Gessner, c'était leur faire aimer les champs, c'était leur faire aimer la vertu; tu leur fis admirer Klopstock, c'était leur faire aimer Dieu.

DAVID.

Ode sacrée, imitée de CRAMER, *poète Allemand.*

Quand l'aïeul du Messie, David, animé de l'esprit divin entonnait ses cantiques; quand il évoquait à la gloire de l'Éternel les profonds accords de sa lyre, enfants de Coré, votre avide silence se pénétrait de ses chants! et toi, Asaph, enivré de leur imposante harmonie, tu t'égarais dans l'extase, et le Psaltérion, le sublime Psaltérion s'échappait de tes mains!

A l'aspect du Prophète, qu'emportait dans les airs son vol ambitieux, Étham, s'écriait: « Il s'élance, il s'élance le Chérubin! Ah! pourquoi mon impuissance « m'enchaîne-t-elle sur la terre? Pourquoi ne puis-je monter sur les pas du « Chérubin? Moria, Sion, montagnes sacrées! déjà il plane sur vos cimes or- « gueilleuses; déjà, je le vois redoubler son essor; il franchit le Liban; il se « précipite dans les cieux, il s'y perd ».

A sa voix, les enfants d'Israël, travaillés du délire de l'enthousiasme, s'ouvraient à la sensibilité, s'affermissaient dans une sainte résolution; ses magiques accents rompaient l'endurcissement de leurs âmes; et ce peuple, inaccessible jusqu'alors à des émotions aussi magnanimes, répétait, avec fureur, ses victorieuses inspirations.

Tels les traits enflammés de l'aurore percent les voiles de la nuit, pénètrent, échauffent le monde; tel ce puissant Prophète allumait des sentiments de salut dans leurs cœurs inondés de ténèbres. Il évoquait ensuite de son imagination les siècles heureux de leurs pères leurs infortunes dans la terre de Cham.

« Le Dieu de Jacob abaisse la voûte des cieux; il descend, il défend Israël: rempart inébranlable de son peuple, il médite la ruine de Mesraïm; le fils d'Amram, ce sublime Prophète, frappe le Nil, et le Nil roule des flots sanglants; il parle, et des légions dévorantes d'insectes, des tempêtes impures, des ténèbres immondes obscurcissent, ravagent l'Égypte... et Jacob est vengé! »

L'ange exterminateur vient dominer en souverain sur la terre; armé du glaive de la destruction et de la vengeance, il extermine les premiers nés, et la vaste Zoam n'est plus qu'une tombe affamée. Jacob franchit les grandes eaux. Dieu marche à la tête des tribus; leurs farouches ennemis, tyrans impitoyables s'obstinent à les braver; l'Éternel étend sa main, et la mer les dévore.

Ah, quel Dieu! qu'il est grand! O Jacob, l'oublierais-tu jamais! O ingratitude! O honte! le fils de Jessé lui voua son génie, et Salem retentit de ses chants immortels. Ainsi dans l'empire des airs la foudre gronde, les échos multiplient son éclat majestueux, et les antres d'Hermon le propagent encore!

Balancé sur ses ailes dans le centre des mondes, chefs-d'œuvre de tes mains, ô Eternel ! il célébra les prodiges de la création ; et s'enfonçant au delà des sphères radieuses, il chanta les Cieux, trône de ta magnificence. « Oui, Seigneur, « ta splendeur est grande ; ta gloire est vaste. Cieux, palpitez d'allégresse à « l'aspect de votre souverain ! Éclatez en transports en présence de l'Éternel, « de l'Infini, du Très-Haut !

« Ses conseils sont sublimes ; son bras est invincible ; son cœur paternel « déborde de bonté et de clémence. Il mesure l'espace ; il apaise les tempêtes ; « la justice, les jugements l'environnent ; il est le Seigneur ; il est le Dieu des « armées ; il est.... où trouver son modèle ? »

Plus d'une fois à l'ombre des palmiers de la montagne sainte ; plus d'une fois sur les bords paisibles de la fontaine de Bethléem, il exalta dans ses hymnes le Fils divin, et l'avenir apparaissait à ses yeux. Il déplora les souffrances du Messie qui se désaltérait au torrent de Cédron ; il révéla les joies du Sauveur ; il annonça son triomphe aux nations.

O saint Prophète, tu pleuras, tu pleuras bien souvent ! Mais toujours fidèle à ton Dieu, l'espérance te dévorait dans le chaos même de l'affliction. Tes pleurs coulèrent sur les bords du Jourdain, arrosèrent les sommets d'Hermon, et l'abondance de tes larmes était un hymne au Seigneur.

Foudroyé dans ses égarements par les terreurs de la justice divine, triste, contrit, humilié, il t'implorait, grand Dieu ! Tout roi qu'il était, il oubliait son diadème ; son orgueil s'anéantissait dans la poussière ; et s'il relevait son front pénitent c'était pour revoler dans tes bras.

Tes feux vengeurs, ministres de tes châtiments l'épouvantaient : il gémissait, et les plaintives lamentations de sa harpe éloquente soupiraient les douleurs, les peines, l'oppression de son âme. Ému du repentir de ton Prophète, tu lui pardonnas ses faiblesses, et, devant tes saints autels, sa lyre régénérée proclama ta clémence.

Salut, héros de la pensée religieuse ! Roi des chants sacrés, salut ! salut à l'auteur de tes jours ! Hommage au mortel qui, conforme en tout au cœur de la Divinité, appela, instruisit l'univers à la prière ! Coryphée des Séraphins, tu célèbres aujourd'hui Jéhovah à la vue de Jéhovah ; sur les marches de son trône et de son sanctuaire, où les élus te contemplent, tu glorifies ton Seigneur et ton fils.

O interprête de la parole sainte ! ô médiateur des sentiments de l'Éternel ! Où est-il le téméraire qui prétendrait imiter ton vol impétueux ! Où est-il ?.... Insensé, quel qu'il soit, il n'atteindra jamais à ta sublimité ; non jamais ! Enfants du Messie, répétez, répétez les prophétiques inspirations du saint Roi ; redites avec transport ses cantiques divins ; ils sont plus élevés que les cieux, ils sont plus profonds que la mer.

TABLE DES ARGUMENTS.

CHANT XVIII. — Cacciaguida montre à Dante dans l'aire de la croix les principaux défenseurs de la foi et remonte dans le chœur des esprits. Béatrix transfigurée a transporté Dante dans l'orbe de Jupiter : ici sont les âmes de ceux qui ont bien administré la justice. Des milliers de lueurs voltigeant dans les cieux y forment diverses lettres mystiques ; d'autres naissant de celles-ci se disposent en aigle. Apostrophe et invective du poète. Page 4

CHANT XIX. — Description de l'aigle. — Il parle collectivement. — Cause de sa place dans le ciel. — Le poète l'interroge ; réponse de l'aigle. — L'orgueil cause de la chute de l'ange rebelle. — L'homme ne peut rien sans la grâce divine. — Objection : peut-on condamner qui n'a pu avoir la foi ? — L'aigle répond négativement et ajoute en outre que bien des chrétiens ne seront point sauvés ; exemple des mauvais rois . . . . . » 15

CHANT XX. — L'aigle a cessé de parler. — Le poète entend dans le lointain le grondement d'un fleuve. — La voix de l'aigle se ranime. — Énumération des divers esprits qui habitent son œil. — Doute de Dante compris par l'aigle. — Question extorquée. — L'aigle explique comment plusieurs personnes qui n'eurent pas la foi chrétienne ont été placées dans le ciel. — Prédestination. — Éviter les jugements précipités . . . . . » 25

CHANT XXI. — Ascension au ciel de Saturne (le 7.me) — Vision d'une échelle d'or, d'où descendaient un grand nombre de lueurs. — Une d'elles s'avance, Dante lui adresse la parole. — Celle-ci raconte sa vie, ses œuvres ; elle se nomme, c'était St. Damien. — Censure des mœurs des prélats de son temps. » 33

CHANT XXII. — De nouveaux esprits se présentent à Dante ; l'un d'eux lui adresse la parole ; il se fait connaître c'est St. Bénoit. — Il lui signale plusieurs autres contemplateurs de son ordre. — Dante l'interroge. — Celui-ci répond à son doute. - Il censure en passant quelques désordres. - Il s'éloigne ; Dante et Béatrix montent sur ses pas. — Huitième ciel, celui des étoiles fixes — Il entre dans les gémeaux avec son guide et jette un regard sur tout ce qu'il a parcouru de la terre. . . . . » 41

CHANT XXIII. — L'éclat du ciel se renforce. — Apparition du Christ, de Marie et des bienheureux. — Un Ange descendu de l'empyrée, voltige autour de Marie. — Son hymne. — Les chœurs le répètent. — Le Christ et la Vierge s'éloignent. — Les bienheureux s'arrêtent en chantant le *Regina Cœli*. » 51

CHANT XXIV. — Béatrix après avoir invoqué le collège apostolique, prie St. Pierre d'examiner Dante sur la foi. — Le grand apôtre lui propose diverses questions. — Après qu'elles ont été discutées et résolues à sa grande satisfaction, le saint le bénit et approuve sa croyance. . . . . » 59

CHANT XXV. — Vœux de Dante pour son retour dans sa patrie. — Un deuxième feu s'avance hors du groupe d'où St. Pierre s'était détaché. — Béatrix le lui nomme. — St. Jacques propose à Dante trois questions sur l'espérance. — Béatrix répond à la première. — Dante s'explique sur les deux autres. — Un troisième feu s'avance, c'est St. Jéan l'évangéliste. — Il fait connaître au poète que sa dépouille mortelle est restée sur la terre ; que le Christ seul et la Vierge Marie sont montés au ciel avec leurs corps. — Dante reste ébloui de l'éclat de Béatrix . . . . . » 69

CHANT XXVI. — Saint Jean interroge Dante sur la troisième vertu théologale, la Charité. — Dante répond. — Le chœur des bienheureux témoigne son approbation par un hymne. — Dante a ressaisi sa vue pénétrante. — Une quatrième lueur se manifeste à lui et s'avance, c'est Adam. — Il lui adresse la parole. — Adam raconte au poète le temps de sa félicité ; la cause de ses malheurs ; la modification de son langage après son exil du Paradis. Page 77

CHANT XXVII. — Chant solennel des cieux. — St. Pierre renforce sa lueur ; il s'avance, et par un retour rétrograde sur la vie passée il s'emporte contre les abus du siècle actuel. — Le ciel devient rougeâtre. — Les saints s'élèvent et disparaissent. — Dante et Béatrix montent à la neuvième sphère (le premier mobile). Béatrix lui en dévoile la nature et l'excellence, puis reportant ses regards vers la terre, elle continue ce que St. Pierre avait commencé ; elle assigne pour cause aux désordres de l'Italie la mauvaise éducation de la jeunesse, le manque d'unité, et fait entrevoir un avenir plus heureux dans un lointain indéterminé 87

CHANT XXVIII. — Le poète expose qu'il lui a été donné de voir l'essence divine. — Il aperçoit un point lumineux autour duquel tournent neuf cercles. — Le ciel rayonne de nouveau. — Béatrix a saisi la pensée de Dante. — Elle lui explique comment les neuf cercles de ce monde inintelligible correspondent aux neuf sphères du monde sensible. — Puis elle l'entretient de la hiérarchie des anges 97

CHANT XXIX. — Après un court silence, Béatrix reprend la parole. — Elle explique à Dante la création des anges. — S'appuie de l'opinion de Saint-Jérôme conforme à celle de l'Écriture. — Touche la cause de leur chute. — S'étend sur les erreurs de la terre nées de fausses vues philosophiques. — Fronde en passant les théologiens et les prédicateurs du temps qui laissant de côté l'évangile ne s'étudient qu'à débiter des fables, et compilés son thème au sujet de la substance des anges 105

CHANT XXX. — Dante est emporté par Béatrix dans l'empyrée. — Sa vue se purifie par l'aspect d'une rivière lumineuse. — Il aperçoit le triomphe des anges et des esprits bienheureux 115

CHANT XXXI. — Le poète s'étend sur la glorieuse vision décrite dans le chant précédent. — Élevant ses regards vers Béatrix il s'étonne de ne plus la voir ; un vieillard en occupe la place ; il se nomme, c'est St. Bernard ; il lui montre Béatrix sur son trône dans les cieux, et lui découvre en même temps la béatitude de la Vierge Marie. 123

CHANT XXXII. — Saint Bernard montre au poète sur leurs siéges respectifs les âmes bienheureuses de l'ancien et du nouveau Testament ; lui explique que leurs places, leur sont assignées selon la grâce et non selon leurs mérites, et lui déclare enfin que s'il veut connaître ce qui reste de sa vision il doit se joindre à lui pour invoquer Marie. 133

CHANT XXXIII. — Prière de S.t Bernard à la Vierge afin que le poète obtienne la jouissance de la vue de Dieu. — Son effet. — Invocation. — Ascension intellectuelle de Dante vers la lumière éternelle. — Difficulté de retracer ce qu'il voit. — Nouvelle invocation. — Il marche dans sa vision. — Il voit l'auguste Triade. — L'union de la divinité et de l'humanité dans le verbe. — Il veut pénétrer plus loin, s'expliquer ce qu'il voit, mais son esprit est emporté par le tourbillon qui meut le ciel et les étoiles . . . 141

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME I.

—

Explication des planches. . . . . Page 7
Chronologie de la vie de Dante . . . . . » 9
Discours préliminaire. . . . . » 15
Caractère de la Divine Comédie et de son protagoniste. . . . . » 19
Traducteurs modernes anglais, allemands ; 1.er chant du Purg., par Cayley. » 21
Chant I.er de l'Enfer, traduit par Pollock. . . . . » 26
— XII.me de l'Enfer, traduit par Wright. . . . . » 30
— XVII.me du Purgatoire, traduit par Philaléthès . . . . . » 35
Codex et Éditions modernes de Dante . . . . . » 39
Digression sur les traductions en vers sciolti. . . . . » 40
Traducteurs français de 1800 a 1860 . . . . . » 42
Iconographie de Dante . . . . . » 45
Dante et Klopstock . . . . . » 49
Fragment du deuxième chant de la Messiade. . . . . » 54
Episode d' Abbadona. . . . . » 57
Incertitude et contradiction des critiques modernes sur la question si l'on doit traduire un poète en prose ou en vers . . . . . » 59
Vers dorés des Pythagoriciens . . . . . » 65
Essai de traduction du second chant de l'Enfer en vers blancs . . . » 67
Enfer, chant 2.me traduit en vers latins par Piazza . . . . . » 78
Coup d'œil sur l'Enfer et le Purgatoire. . . . . » 81
Enfer, chant 1.er . . . . . » 83
— chant 13.me. . . . . » 88
Purgatoire, chant I.er . . . . . » 97
— chant X.me . . . . . » 103
— chant XII.me. . . . . » 109
— chant XXVII.me . . . . . » 117
— chant XXVIII.me. . . . . » 123
Dante poète satirique. . . . . » 130
Analyse du Paradis . . . . . » 138
Notes de la chronologie de la vie de Dante . . . . . » 143
Notes du discours préliminaire . . . . . » 146
Enfer, chant 3.me . . . . . » 157
Addition aux traducteurs de Dante, Enfer, chant 2.me, traduit par Victor de Saint Mauris. . . . . » 169
Enfer, chant 3.me, traduction de M. Mesnard . . . . . » 171
Addition aux iconographies de la Divine Comédie. . . . . » 173
Arguments des chants de l'Enfer et du Purgatoire, cités dans le discours préliminaire et dans les notes . . . . . » 175

Le Paradis, chant Ier . . . . . Page 179
— chant IIme. . . . . » 187
— chant IIIme. . . . . » 197
— chant IVme. . . . . » 205
— chant Vme. . . . . » 215
— chant VIme. . . . . » 223
— chant VIIme . . . . . » 231
— chant VIIIme . . . . . » 241
— chant IXme . . . . . » 251
— chant Xme. . . . . » 259
— chant XIme . . . . . » 269
— chant XIIme . . . . . » 277
— chant XIIIme . . . . . » 287
— chant XIVme . . . . . » 295
— chant XVme . . . . . » 303
— chant XVIme . . . . . » 313
— chant XVIIme . . . . . » 323
Table des arguments du Paradis . . . . . » 333

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME II.

Le Paradis,	chant XVIII.me	Page 4
—	chant XIX.me	» 13
—	chant XX.me	» 23
—	chant XXI.me	» 33
—	chant XXII.me	» 41
—	chant XXIII.me	» 51
—	chant XXIV.me	» 59
—	chant XXV.me	» 69
—	chant XXVI.me	» 77
—	chant XXVII.me	» 87
—	chant XXVIII.me	» 97
—	chant XXIX.me	» 105
—	chant XXX.me	» 115
—	chant XXXI.me	» 123
—	chant XXXII.me	» 133
—	chant XXXIII.me	» 141
Notes.		» 155
Enfer,	chant V.me	» 164
Admonitions d'Agapet. — Le cinq mai.		173, 175
Chanson IV.me XV.me de Dante		» 197
Le Paradis,	chant XI.me, traduit par Carry	» 200
—	chant XV.me, traduction de Pollock	» 212
—	chant XVII.me, traduit par Kannegiesser.	» 222
L'Épée de Dante, texte et traduction de divers auteurs		» 232
Le Paradis,	chant XXIII.me, traduit par Wright	» 253
—	chant XXIII.me, traduit par Demongis	» 256
—	chant XXX.me., traduit par Philaléthès.	» 271
Appendice aux traductions		» 293
Table des arguments		» 315
Table des Matières du volume 1.er		» 316
Table des Matières du volume 2.de		» 318

FIN.

ERRATA.

Tome 1.er,	Page 69,	Vers 38.	*au lieu de* propre,	*lisez.* propres.
»	71,	40.	venu,	venue.
»	105,	21.	sur la cire etc.,	par la cire adopté.
Tome 2.me,	71,	1.	mes,	ses.
»	85,	19.	mon,	son.

Stanford University Libraries
3 6105 006 023 407

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE